



Sony Chris Marchal

PEUR ET DÉGOÛT EN AFGHANISTAN

Témoignage d'un militaire canadien



LES ÉDITIONS
Québec-Livres

PEUR ET DÉGOÛT EN AFGHANISTAN

Peur et dégoût en Afghanistan

ISBN 978-2-7640-3419-4

© 2014, Les Éditions Québec-Livres

Groupe Librex inc.

Une société de Québecor Média

1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 201

Montréal (Québec) H2L 4S5

Tél. : 514 270-1746

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Pour en savoir davantage sur nos publications, visitez notre site : www.quebec-livres.com

Éditeur : Jacques Simard

Conception de la couverture : Bernard Langlois

Illustration de la couverture : Shutterstock

Conception graphique : Sandra Laforest

Infographie : Claude Bergeron

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

Pour le Canada et les États-Unis :

MESSAGERIES ADP*

2315, rue de la Province

Longueuil (Québec) J4G 1G4

Tél. : 450 640-1237

Télécopieur : 450 674-6237

* une division du Groupe Sogides inc.,

filiale du Groupe Livre Québecor Média inc.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d’impôt pour l’édition de livres – Gestion SODEC.

L’Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d’édition.

Nous reconnaissons l’aide financière du gouvernement du Canada par l’entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d’édition.

Sony Chris Marchal

PEUR ET DÉGOÛT EN AFGHANISTAN

Témoignage d'un militaire canadien


LES ÉDITIONS
Québec-Livres
Une société de Québecor Média

Préface

Que mon cheminement universitaire ait croisé, un jour, celui soldatesque de M. Marchal fait partie de ces hasards de la vie qui vous font sourire – et qui vous transforment aussi. J'avais entrepris, au cœur de l'implication du Canada dans la guerre d'Afghanistan, un projet de recherche sur le témoignage guerrier ; et ce n'est qu'après maintes hésitations, m'avait-il alors lui-même avoué, qu'il avait fini par se porter volontaire. J'avais déjà interviewé près d'une centaine de militaires, au moment où il m'a approchée, et je me suis souvenue de lui, par la suite, comme d'un individu renfrogné au point de me laisser intriguée, mais inquiète lorsqu'il a quitté mon bureau après presque deux heures d'entrevue. Mon appréhension était cependant dominée par un sentiment d'infini respect pour un jeune individu aussi généreux de son temps, et particulièrement courageux dans sa démarche et dans l'honnêteté de son récit. Je me disais qu'il fallait être guerrier jusqu'aux os pour vouloir continuer à lutter après quatre déploiements en Afghanistan ; son champ de bataille s'était fait intérieur et il guerroyait – avec quelle surprenante naïveté, avec quelle maladresse parfois, mais avec quelle force aussi – contre la mort de l'âme qui menace à chaque moment du jour, à chaque heure de la nuit.

Quelques années plus tard, il s'est inscrit à mon cours sur le témoignage, qu'il enrichissait grâce à sa propre expérience de guerre – et grâce à sa personnalité. S'il avait toujours son air bourru, il l'agrémentait désormais d'un humour dont seuls les élèves officiers du Collège militaire royal du Canada sont capables, vu leur esprit de camaraderie estudiantine intensifié par la promiscuité de la vie en résidence et par les pénibles exercices militaires qu'ils subissent, le plus souvent au petit matin, et ce, au cœur d'une session universitaire rigoureuse et pendant les saisons les plus froides et arides de l'année. Un jour où mes étudiants me devaient un bref résumé de lecture, voici que M. Marchal me soumet un manuscrit de plus de 400 pages... « Je viens tout juste de le terminer, donc c'est la version non corrigée, non censurée ; je vous demanderais de ne pas le faire circuler », avait-il précisé dans son courriel. Le temps s'était soudain arrêté. C'était un de ces rares moments où le chercheur a l'impression de tenir entre ses mains la pierre philosophale : le cœur battant, je parcourais à cent milles à l'heure les pages encore vierges de censure, voyant se dévoiler sous mes yeux le secret même de mon objet d'étude, la quintessence du témoignage, celui dont rêvent tous les théoriciens du genre, infiniment reconnaissante de ce partage et de cette confiance. C'est ce joyau que vous tenez entre vos mains.

J'ai donc trimbalé son manuscrit dans mon sac à dos toute la session durant, annotant une page, puis l'autre, chaque fois qu'une occasion se présentait. C'est ainsi que j'ai appris à mieux connaître ce narrateur, ce « Sony » généreux, sympathique, honnête, franc, boulimique de vie, comme le prouve cette prodigalité de mots qui n'est, somme toute, qu'un bref aperçu d'une vie riche et complexe. Sony nous invite, dans son témoignage, à le suivre pas à pas, là où ça pue, là où ça fait mal, là où il a eu peur, là où il a vomi, là où il a ri, aussi, et là, surtout, où il a aimé. En fait, son expérience de l'Afghanistan, c'est nous qui la lui avons imposée ; Sony est un enfant de notre société et c'est aux dépens de nos décisions politiques qu'il est devenu un homme – regardez les photos qu'il a généreusement jointes à son témoignage et qui nous dévoilent ce passage de l'enfance... à

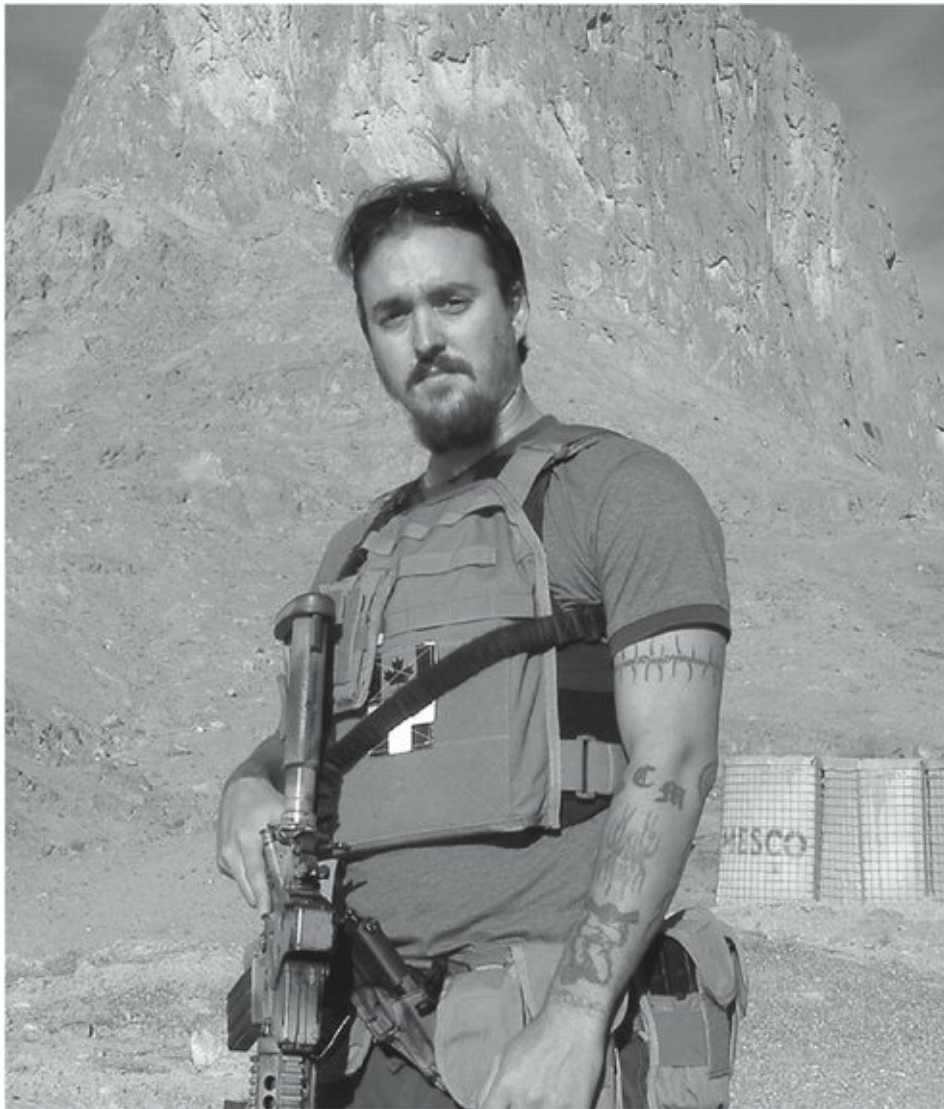
la mort de cette enfance ; nous nous devons de parcourir avec lui les dédales d'un chemin poussiéreux, violent et mortel où nous l'avons entraîné. Sans chercher pourtant la quintessence de ce qu'il a vu, ressenti et subi, sans faire l'éloge de la guerre ni condamner la mission, Sony nous laisse à nos réflexions, poursuivant le récit de ses aventures singulières avec cette verve propre aux soldats qui respectent ou sont, du moins, fascinés par leurs ennemis et qui embrassent le danger ; en fait, ils accourent vers lui volontairement, au prix de leur vie.

Comme eux, Sony transforme le théâtre de la guerre non pas en récit épique – car l'héroïsme n'intéresse pas les soldats –, mais en défi qui, bien que décrit à grandeur d'homme, le place pourtant au-dessus de l'humain. Magicien des mots, illusionniste de la vie, le narrateur nous donne l'impression que c'est nous qui l'accompagnons dans sa descente en enfer quand, en fait, c'est plutôt lui qui nous tend la main pour nous aider à mieux cheminer dans les dédales de notre conscience. S'il nous saisit d'angoisses par la nature de son vécu, il nous ménage, cependant, par son humour qui, à chaque page, nous surprend, par sa passion déraisonnée pour l'aventure guerrière, par son amour du métier, et de la vie. Car *Peur et dégoût en Afghanistan*, c'est d'abord et avant tout le récit d'une passion forte, brute, qui aurait pu si souvent et pour diverses raisons lui être fatale, mais d'où il ressort, finalement, plus robuste. Certains le qualifieraient de résilient, d'autres de chanceux, d'autres encore de « postrau » fonctionnel. À mes yeux, Sony est tout simplement soldat. Ses mots, écrits avec une plume qui tranche comme l'épée, avec un « parler franc et soldatesque », comme dirait Montaigne, nous racontent, dans un souffle, sa vie de passion, parfois tendre, souvent violente. Par la force des choses, par la puissance des images, des sons et des odeurs qui nous envahissent et qui nous enchaînent, cette vie devient un peu nôtre.

Stéphanie A.H. Bélanger, Ph.D.

Professeure agrégée au Département d'études françaises
du Collège militaire royal du Canada.

Directrice associée de l'Institut canadien de recherche
sur la santé des militaires et des vétérans.



Hero shot. Base opérationnelle avancée Gecko – Kandahar – 2010

Source : Archives personnelles

À propos de l'auteur

Sony Chris Marchal a joint les Forces armées canadiennes en septembre 2000. Il a servi au sein du Royal 22^e Régiment de 2001 à 2008. Durant cette période, il a occupé plusieurs postes, incluant ceux de parachutiste et d'opérateur en renseignement tactique. De 2008 à 2010, il a servi comme opérateur en renseignement au sein de la branche du Renseignement militaire canadien. En août 2010, il a renoncé à son grade de caporal-chef pour rejoindre le Collège militaire royal du Canada, à Kingston, afin d'y poursuivre ses études dans le but d'obtenir sa commission comme officier des Forces armées canadiennes. Au cours de ses dix années de service comme membre du rang, il a participé à quatre déploiements en Afghanistan dans le cadre de l'opération Athéna. Après avoir terminé avec succès son baccalauréat en histoire en 2014, il continue son développement professionnel en tant qu'officier au sein des Forces armées canadiennes.

Chronologie des missions auxquelles j'ai participé

- Opération Athéna Roto 1 – Kaboul – 14 février 2004 – 20 août 2004
- Opération Athéna Roto 4 – Kandahar – 25 juillet 2007 – 3 mars 2008
- Opération Athéna Roto 6 – Kandahar – 6 décembre 2008 – 31 décembre 2008
- Opération Athéna Roto 8 – Kandahar – 10 octobre 2009 – 10 mai 2010



Avant-propos

Certains se demanderont pourquoi j'ai emprunté la formule « peur et dégoût » utilisée d'innombrables fois par le journaliste et écrivain américain Hunter S. Thompson qui l'avait lui-même volée à un de ses contemporains. En fait, le titre *Peur et dégoût en Afghanistan* s'est imposé de lui-même, car à chacune de mes missions dans ce pays, j'avais avec moi, dans mes bagages, quelques ouvrages de cet auteur que je lisais lorsque mon moral était en chute libre, ou lorsque je voulais simplement oublier, l'espace de quelques heures, l'endroit où je me trouvais et m'évader dans son univers chaotique.

Certains trouveront peut-être le style littéraire un peu minimaliste, ou encore populiste, voire vulgaire dans certains passages. C'est pourtant celui que j'ai choisi d'adopter : le style de celui qui raconte son histoire assis avec des amis autour d'une bière, dans un pub, un soir de semaine. J'ai voulu garder cette approche terre-à-terre qui, me semble-t-il, projette mieux l'atmosphère et l'ambiance des soirées anodines où les anciens combattants décident de s'ouvrir après quelques verres. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai favorisé l'emploi du « on » plutôt que du « nous ».

Bien que je sois un militaire de carrière, et toujours au service de mon pays, le récit qui suit ne représente pas la vision des Forces armées canadiennes, ou celle du gouvernement du Canada ; il s'agit simplement de mes expériences personnelles et de ma perception des différents événements décrits ici. Car au-delà de la politique et de la rhétorique, la mission canadienne en Afghanistan a été avant tout une expérience humaine.

Mon but en écrivant ce livre n'est certainement pas de faire l'apologie de l'engagement canadien en Afghanistan, ni d'ailleurs son procès, mais simplement de partager avec le lecteur mon expérience personnelle au cœur du conflit afghan. Je n'ai pas la prétention d'avoir été le soldat le plus éprouvé lors de mes déploiements dans cette région du monde. J'ai eu la chance de vivre beaucoup de choses hors de l'ordinaire, mais je n'ai jamais réellement craint pour ma vie, comme ce fut le cas pour bon nombre de mes camarades. Cela explique peut-être les excellents souvenirs que je garde de mon temps là-bas, et l'envie d'y retourner à tout prix qui m'obsède depuis des années.

L'idée d'écrire ce livre m'est venue en juillet 2011 alors que je me trouvais dans un centre de rétablissement, travaillant sur mon alcoolisme et mon agressivité. C'était un peu plus d'un an après mon retour de ma quatrième et dernière mission. Un mois plus tôt, à la mi-juin, j'avais décidé de faire ce que je n'aurais jamais pensé faire de ma vie. J'ai pris le volant dans mon VUS, je me suis rendu à l'hôpital de la base de Kingston, et j'ai demandé à rencontrer les spécialistes de la santé mentale. En marchant dans les corridors de l'aile spécialisée, je me suis senti comme un paria. J'ai eu l'impression de me trahir moi-même, moi qui avais si souvent ri des gars ayant eu recours à ce type de service. J'ai eu honte. J'ai espéré que personne ne pouvait me voir. Finalement, je suis arrivé au bureau qu'on m'a indiqué. Je me suis empressé d'entrer. Puis j'ai soufflé un peu. J'ai rencontré un travailleur social, puis un psychiatre. J'ai passé plus d'une heure avec eux. Je leur ai raconté ma vie de long en large. Ils m'ont écouté. Ils m'ont demandé ce que j'attendais d'eux. Je leur ai répondu que je l'ignorais. Que j'aimerais juste redevenir comme j'étais avant : un gars calme et non colérique, un mari aimant, un soldat professionnel. Ils m'ont

demandé si j'étais prêt à aller séjourner dans un centre de la région de Québec. Je leur ai répondu que je n'y voyais pas d'objection. Ils m'ont dit que j'y serais traité pour la gestion de la colère, comme je le désirais, mais que je devrais également suivre une cure de désintoxication pour l'alcool, car ma consommation les inquiétait. J'ai accepté. Ils m'ont expliqué que je devais partir pour une période de trente jours à la troisième semaine de juillet 2011. En attendant, ils me donnaient une série de numéros de téléphone, incluant les leurs, en me disant de ne pas hésiter à les appeler si jamais je sentais que j'étais en train de perdre le contrôle encore une fois. Je les ai remerciés et j'ai quitté leur bureau. Je me suis alors senti comme dans les limbes. J'ai eu des étourdissements ; mon champ de vision se limitait à un mince tunnel. Je transpirais. Sans vraiment m'en rendre compte, je me suis rendu jusqu'au stationnement. Je me suis tenu debout à côté de mon VUS. J'ai essayé de déverrouiller la portière, mais mes mains tremblaient trop. Je me suis senti mal. J'ai mis un genou par terre. J'ai vomi tellement j'avais honte de moi. Pas d'avoir sombré dans l'alcoolisme et la dépression, mais de m'être abaissé à demander de l'aide au service de santé mentale.

Au moment où j'écris ces lignes, je suis revenu de ma dernière mission en sol afghan depuis un peu plus de deux ans, soit depuis mai 2010. Ce soir, nous sommes le 20 juin 2012, et je viens de regarder mon ex-femme partir au volant de son camion de déménagement. Je suis resté assis quelques minutes sur le perron devant la maison. J'ai bu une bière en flattant mon chien, puis je suis rentré à l'intérieur. Assis dans mon bureau, je regarde les murs : ils sont couverts de certificats militaires, de mentions élogieuses et d'autres décorations. C'est peu de réconfort quand on regarde sa vie personnelle s'effondrer devant soi. Depuis mon retour deux ans plus tôt, ma vie personnelle a pris une très mauvaise tangente, mélangeant alcoolisme, dépression et agressivité. Bien que mon ex-femme ait toujours été d'un très grand soutien, nous nous sommes éloignés au point de ne pratiquement plus nous connaître. J'ai dû prendre la décision la plus difficile de ma vie : la quitter après tout ce qu'elle avait fait pour moi. Je l'ai fait pour elle, car elle mérite mieux ; et je l'ai fait pour moi également, car la vie à la maison était devenue insupportable. C'est entre autres pourquoi je commence l'écriture de ce livre. Je veux tenter de comprendre ce qui s'est passé. J'ai adoré mon temps en Afghanistan. Ça a été une expérience professionnelle et personnelle incroyablement enrichissante. Pourtant, il semblerait que cette expérience que j'ai tant aimée ait eu un effet dévastateur sur ma vie personnelle, au Canada, à la maison, là où j'aurais dû retrouver mon havre de paix après de longues périodes en zone de guerre. Bref, en écrivant ce livre, j'espère mettre de l'ordre dans mes idées et comprendre pourquoi ma vie est telle qu'elle est en ce moment : un chaos total.

Bien qu'il me soit impossible de me souvenir exactement de chacun des mots prononcés lors des conversations ou encore des dates de chaque événement, je me suis assuré de rester le plus fidèle possible aux messages passés lors de ces discussions et à la chronologie des événements décrits dans cet ouvrage. Puisque je n'ai jamais tenu de journal de guerre, j'ai dû me baser sur des échanges de courriels que mon père a eu la bonne idée de conserver, de même que sur des archives personnelles, telles que des photos et des rapports. J'ai également bénéficié des archives personnelles d'un ami et collègue de travail qui, étant plus rigoureux que moi, a tenu un journal de guerre tout au long de ses déploiements. De manière générale, je me suis surtout fié à mes souvenirs. Pour des

raisons de sécurité opérationnelle, j'ai dû changer certains noms et modifier légèrement certains détails. Je me suis cependant assuré que ces changements ne portent aucun préjudice à la véracité des événements dépeints.

Finalement, je me permets de rappeler au lecteur qu'il doit prendre mon récit pour ce qu'il est : des observations, des perceptions et des expériences vécues par un simple soldat des Forces armées canadiennes, sans prétention, et qui, de manière générale, a pris plaisir à jouer dans le carré de sable afghan. Aussi, veuillez excuser mon ton parfois sarcastique ou cru.

Bonne lecture.

Note : Le jargon militaire étant criblé d'anglicismes, j'ai fait de mon mieux pour franciser autant que possible mon récit, et je crois avoir réussi à le faire en grande partie. Cependant, il y a un mot que je n'ai su traduire, ou du moins pour lequel je n'ai pu trouver une traduction adéquate : « compound ». Celui-ci revient fréquemment dans mon texte et fait référence tant aux installations de la coalition qu'à celles des Afghans. Certes, quelques mots de remplacement m'ont été suggérés. « Enceinte », par exemple, n'était pas trop mal, sans toutefois couvrir pleinement la signification du terme. D'autres, tels que « maison close », étaient totalement ridicules. Aussi, je m'en suis tenu au mot anglais, dont je vous donne ici une courte définition. Un compound est un terrain fermé par une clôture ou un mur à l'intérieur duquel on trouve généralement une cour ainsi qu'un ou plusieurs bâtiments. Sur les bases et les camps de la coalition, les compounds consistent généralement en une cour entourée d'une clôture de treillis de trois mètres de haut sur laquelle on appose une toile quelconque pour empêcher que l'on puisse voir à l'intérieur. Dans le cas des compounds afghans, on parle plus de hauts murs de briques et de terre séchée. Les dimensions de ces installations varient amplement, leur configuration également. J'espère que cette courte explication facilitera la lecture de mon récit.



Sony s'en va-t-en guerre

12 février 2004. Il est 21 h : l'heure du départ est arrivée, je dois me rendre au bataillon pour le rassemblement. Je verrouille la porte de mon appartement. Ça fait drôle de quitter son chez-soi pour une durée de six à huit mois. Une fille que je connais à peine me conduit. Pendant le trajet, on ne parle pas beaucoup. À la radio, *Hey Ya !* du groupe Outkast joue. Le ton enjoué de la pièce en fait de loin le dernier genre de chanson que j'aurais pensé écouter lors de mon départ pour une zone de guerre. Je suis songeur. Arrivé dans le stationnement du bataillon, on se fait l'accolade. Elle me souhaite bonne mission et me dit d'être prudent. Je hoche la tête avant de refermer la portière de la voiture derrière moi. Dehors, il fait noir. À l'intérieur, l'éclairage est éblouissant. Partout dans la grande salle de parade, des soldats en uniforme sont entourés de leurs proches. Certains tentent de décontracter l'atmosphère en faisant des blagues. Les familles semblent émotives ; nombreuses sont les personnes qui pleurent et étreignent l'être aimé qui est sur son départ. Pour ma part, j'ai fait mes au revoir à mes parents la veille. Une poignée de main à mon père, une accolade à ma mère. Je n'ai pas tellement envie de me mêler au groupe ce soir ; aussi, je vais m'asseoir en haut des marches, dans le vestiaire de la compagnie B, ma compagnie d'appartenance.

Je suis un membre du 3^e Bataillon du Royal 22^e Régiment (3R22R), situé à la base de Valcartier. Les 22, comme disent les francophones. Les Vandoos, comme disent les anglophones. Ce soir, une partie du 3R22R se déploie vers la capitale afghane, Kaboul. Il y aura des envolées quotidiennes pendant encore deux semaines, pour assurer la relève de quelque 2 000 soldats. Le 3R22R a reçu pour mission de remplacer le 3^e Bataillon du Royal Canadian Regiment (3RCR), actuellement déployé en Afghanistan, et d'assurer une présence à Kaboul dans le but d'y instaurer un climat favorable au développement de la sécurité. Le nom de la mission : Opération Athéna Roto 1. Mon rôle dans tout ça : mitrailleur dans une section d'infanterie. Si je me fie à ce qu'on m'a dit jusqu'à présent, mes tâches se limiteront à faire la garde du camp, à occuper des postes d'observation et à patrouiller dans la ville. C'est ma première mission, je me dirige donc vers l'inconnu. Je suis aussi excité que nerveux.

Alors que les autres soldats passent leurs derniers moments en sol canadien avec leur famille, je passe les miens tranquillement assis dans le vestiaire de la compagnie B. Je fouille dans mon sac de patrouille et j'en sors un sachet de bonbons que je partage avec un autre gars qui, comme moi, a préféré venir seul ce soir. Je voyage léger. Je n'ai pas trop le choix : l'armée étant ce qu'elle est, c'est elle qui décide de ce qu'on peut emporter avec nous ; elle nous fournit une liste exhaustive à laquelle il faut s'en tenir. Dans mon sac de patrouille, j'ai un lecteur MP3 rempli de ma musique préférée, quelques livres d'Hunter S. Thompson, mon auteur favori, et un kit de vêtements de rechange au cas où j'aurais la chance de prendre une douche pendant notre transfert au camp Mirage, à proximité de Dubaï aux Émirats arabes unis.

La journée a été on ne peut plus ennuyante. Je me suis réveillé dans le salon de mon appartement vers 10 h avec un mal de tête de déshydratation dû à un léger lendemain de veille. Après une douche et un déjeuner bien gras, je me suis senti beaucoup mieux. J'ai passé la majeure partie de mon après-midi au bataillon pour y rentrer mes bagages, une boîte à fourbi, un sac à fourbi et mon sac à dos. De retour chez moi, je me suis assis sur mon divan et j'ai bu les dernières bières qu'il me restait en attendant qu'on vienne me chercher.

Je suis toujours assis dans le vestiaire à réfléchir au voyage qui m'attend quand, en bas des marches, j'entends quelqu'un crier. Apparemment, dans l'armée, on ne peut faire quoi que ce soit sans crier. Je regarde à travers le grillage et je vois le chef d'envolée qui gueule ses ordres. C'est l'heure de faire nos derniers adieux et de nous rendre dans les autobus qui nous attendent à l'extérieur. Je ramasse mon sac de patrouille, je descends les marches, et je rejoins le reste du groupe dans la grande salle. Je vois Sébas, au loin, qui me fait signe de venir le rejoindre. Lui et moi, on fera le voyage jusqu'à Kaboul ensemble. Il est l'autre mitrailleur de notre section, 2-2 Alpha. Sébas est un gars de la Gaspésie. Un gars de bois. Un gars qui ne s'en laisse pas imposer. Avec son crâne rasé et sa barbe de trois jours, il n'a certainement pas une gueule de porte-bonheur. Mais derrière son image de dur à cuire se cache un gars amical avec qui il est facile de rire de tout et de rien. Lui et moi, on a appris à se connaître pendant l'entraînement pour la mission. On a mauvais caractère, mais malgré quelques tensions, qui ont parfois failli se conclure avec des claques sur la gueule, une franche amitié s'est développée entre nous.

Sébas et moi, on est en train de jaser en attendant d'aller se trouver une place dans l'autobus. On se raconte nos vacances de préembarquement. Les siennes ont consisté à passer du bon temps avec sa copine et sa famille. Les miennes se sont résumées à passer du temps en famille et à faire le party avec mes cousins et amis. Pendant qu'on parle, Alex arrive. Il est un peu soûl. Il vient du mess de la base, le Keable. Il est allé prendre quelques bières en l'honneur de son colocataire JP qui décolle avec nous ce soir. Alex viendra nous rejoindre à Kaboul dans quelques jours, sur une autre envolée.

Alex est mon binôme dans la section 2-2 Alpha. Ce qui signifie qu'on travaille pratiquement toujours ensemble, quelle que soit la tâche à accomplir. Mais il est plus qu'un collègue de travail, c'est également un de mes meilleurs chums. Depuis un an, on a passé autant de temps ensemble à vider des pichets de bière dans les bars de Québec qu'à s'entraîner à la guerre dans les forêts de Valcartier. En quelques mois, on est passés de parfaits inconnus à une camaraderie quasi fraternelle. Alex est un gars tranquille à l'air un peu bourru. Il n'est pas facile d'approche, et son visage à l'expression dure ne donne pas envie à un inconnu d'engager la conversation avec lui. De plus, il est assez costaud, et ne semble pas avoir envie de rire. Pourtant, une fois qu'on le connaît, c'est probablement le gars le plus serviable et le plus agréable à fréquenter qui soit. De plus, il est de loin le meilleur soldat avec qui j'ai eu la chance de travailler. Il est professionnel, courageux et vaillant comme pas un. Il a une grande influence sur moi, et je le respecte beaucoup.

Le chef d'envolée se met de nouveau à crier. C'est l'heure. On doit aller prendre place dans les autobus. Sébas et moi, on donne une poignée de main à Alex, on prend nos sacs de patrouille et on se dépêche d'aller se trouver une place. Dans le véhicule, les lumières sont fermées ; il fait noir, on voit à peine où l'on met les pieds. On se trouve une place tant

bien que mal. Rapidement, l'autobus se remplit. Le moteur démarre. On quitte le stationnement du bataillon. Contrairement à d'habitude, les gars sont tranquilles. Personne ne parle, personne ne fait de blagues, personne ne rit. Dans l'obscurité de la nuit, je regarde défiler les rues désertes et enneigées de L'Ancienne-Lorette.

À l'aéroport Jean-Lesage de Québec, on attend l'heure de l'embarquement. Déjà, l'ambiance est meilleure. Le moral est revenu. Les gars font des blagues et s'écœurent les uns les autres. Vers minuit, on embarque dans l'Airbus gris des Forces armées canadiennes. Sébas et moi, on se trouve deux sièges dans l'allée de secours, ce qui signifie un peu plus de place pour les jambes pendant notre vol de plus de quinze heures. Une petite victoire psychologique. Rapidement, on se met à l'aise : on enlève nos chemises de combat et nos bottes et on tente de se procurer un petit confort, autant que possible.

Vers minuit trente, l'avion décolle. Par le hublot, je regarde disparaître la ville de Québec enneigée et, avec elle, le Canada dans l'obscurité de la nuit. Aussitôt atteinte l'altitude de croisière, le personnel de bord se met au travail et commence à nous distribuer des boissons et une collation. La plupart des sections de l'avion sont desservies par de jolies agentes de bord. Dans la nôtre, c'est un grand Noir de 1,90 m, tout en muscles, avec la fourche bien moulée dans sa salopette de la Force aérienne. Ça me déprime un peu. On n'est pas encore rendu au-dessus du Labrador que Sébas tombe endormi. Ce gars dort partout et dans n'importe quelles conditions. Je ne sais pas comment il fait. Personnellement, j'ai pris trois pilules antinausée et je n'arriverai pas à fermer l'œil une minute. J'aimerais être comme Sébas, des fois. Le vol va être long.



Le déclin de l'enfant roi

Je ne sais pas si c'est le fait d'avoir quinze heures de vol devant moi, ou la perspective de mettre les pieds dans une zone de guerre pour la première fois, mais ce soir je me sens porté à l'introspection. Je me demande comment je me suis retrouvé dans un avion à destination de Kaboul, en Afghanistan. Comment je me suis retrouvé au sein du R22R. Comment je me suis retrouvé dans les Forces armées canadiennes.

Je suis né en 1980 à Rouyn-Noranda, en Abitibi-Témiscamingue, une petite ville minière du nord-ouest du Québec. Je n'ai jamais eu l'impression de réellement y avoir ma place, et ce, dès ma plus tendre enfance jusqu'au jour de mon départ pour l'armée, en septembre 2000. Certains jours, quand j'étais jeune, la pollution de la fonderie était tellement forte qu'elle nous prenait à la gorge et que nos mères nous empêchaient de jouer dehors. À l'adolescence, les emplois y étaient rares, surtout pour quelqu'un sans formation comme je l'étais. En grandissant, j'avais l'impression que d'y demeurer signifiait d'accepter tacitement que ma vie était vouée au néant.

Mon père, Christian, est un homme sévère, mais aimant. Il est un travailleur acharné qui a immigré de Belgique dans sa jeune vingtaine pour venir se refaire une vie en Amérique. J'ai hérité de lui mon éthique de travail et mon ambition. Ma mère, Louise, est une femme douce et dévouée à sa famille. Elle a rencontré mon père lors de son arrivée au Canada, et ensemble ils ont parcouru le monde avant de s'installer dans la région natale de ma mère, le Nord-Ouest québécois. J'ai hérité d'elle une certaine empathie et mon côté plus sensible.

À l'école primaire, j'étais un premier de classe. Au secondaire, je suis devenu un dernier de classe, et mon attitude générale s'est dégradée au point que je me suis fait expulser de l'école à l'âge de 16 ans, même si je n'avais jamais redoublé une année ou échoué à un cours. On m'avait tout de même permis de me présenter aux examens de fin d'année pour terminer ma quatrième secondaire, mais je ne m'en suis même pas donné la peine. Je me suis donc retrouvé à 16 ans sans diplôme ou qualification professionnelle, dans une ville où les emplois étaient rares et mes chances d'ascension sociale pratiquement inexistantes.

J'ai passé les quatre années suivantes à faire de petits boulots au noir. Cette période aurait été une pure perte si je n'avais pas profité de ce temps libre pour apprendre l'anglais par moi-même, un atout qui me servirait le reste de ma vie.

Entre-temps, j'avais rencontré ma première blonde, Katy. Notre relation était chaotique. On était jeunes, cons et assurément trop intenses. On se chicanait tout le temps. En mai 2000, elle s'est rendu compte qu'elle pouvait fort probablement se permettre un gars avec une meilleure gueule que la mienne. C'était ma première peine d'amour. Je ne savais pas trop comment gérer tout ça, surtout que Katy vivait dans la maison voisine de celle de

mes parents et que je voyais défiler régulièrement les nouveaux prétendants, ce qui me rendait fou.

Un soir que je déprimais, ma mère m'a suggéré de m'enrôler dans l'armée. Elle m'a dit que ça me ferait du bien, que ça me permettrait de quitter ma ville natale, et que ça me donnerait un coup de pied dans le derrière, car, avouons-le, je n'étais pas le citoyen le plus productif à cette époque.

À l'adolescence, je n'étais pas le gars le plus en forme, et je n'étais décidément pas très brave, bref, j'étais probablement le candidat le moins destiné à une carrière militaire. Pourtant, j'avais grandi en écoutant les histoires de guerre des membres de ma famille. Mon arrière-grand-oncle avait pris part à la Première Guerre mondiale dans les rangs de la Légion étrangère ; mon grand-oncle et mon grand-père avaient participé à la Deuxième Guerre mondiale comme fantassins, le premier dans la Brigade Piron (une brigade péruvienne servant au sein de l'armée américaine), le deuxième dans l'armée belge. Mon père et son frère Michel avaient fait leur service obligatoire pendant la guerre froide au sein de l'armée et de la marine belges. Mon cousin Didier, quant à lui, avait servi au Kosovo dans les rangs de l'armée française. Aussi, l'armée, ça me coulait en quelque sorte dans les veines. Du moins, je le croyais.



Au royaume des Vandoos

Sitôt dit, sitôt fait. Je me suis présenté au centre de recrutement des Forces armées canadiennes à Rouyn-Noranda. Après plusieurs entrevues et tests, j'ai été retenu comme un candidat ayant du potentiel, et on m'a offert un contrat initial de trois ans. Étant donné ma scolarité limitée, je ne pouvais pas être un officier ; je devais être un membre du rang, ce qui m'était égal. Quand est venu le temps de choisir mon futur métier, je devais inscrire mes trois premières options. J'ai mis, dans l'ordre : 1) infanterie ; 2) infanterie ; et 3) infanterie. Je ne voyais pas l'intérêt de rentrer dans l'armée si c'était pour faire autre chose qu'être fantassin. Après tout, l'armée, c'est l'infanterie, non ?

La vie fait bien les choses : l'infanterie manquait de personnel à ce moment-là. J'allais donc devenir un membre du R22R. Si je réussissais le cours de recrues et le cours de qualification de fantassin, bien sûr.

Le 21 septembre 2000 au matin, mon père m'a déposé au terminus d'autobus de ma ville natale. Je n'étais pas le gars le plus confiant lorsque je lui ai serré la main avant de m'engager vers ce qui allait être ma nouvelle vie. Une demi-heure plus tard, l'autobus traversait Rouyn-Noranda pour aller rejoindre la route 117 qui allait me mener vers Montréal et Saint-Jean-sur-Richelieu. Le ciel était gris, il pleuvait. J'écoutais un CD qu'un ami avait gravé pour moi. La première chanson était *Die for your government*, du groupe Anti-Flag ; ça m'a fait sourire. Je regardais ma ville défiler sous mes yeux, sachant que je la quittais pour de bon. J'étais heureux, quoiqu'un peu nerveux.

Le cours de recrues a commencé le 25 septembre 2000. Les dix semaines qui ont suivi ont été exactement ce que l'on peut s'attendre de ce type de formation : des cris, des menaces, des pompes, du maniement d'armes et des manœuvres en campagne. Des 71 candidats présents le premier jour au cours 0009 F, il en restait 41 à la parade de graduation. Un taux d'attrition dans la norme, pour cette époque. Je dois admettre que, parmi tous les candidats restants, j'étais sans l'ombre d'un doute le quarante et unième. J'avais du mal à m'habituer à la vie militaire. Mon enfance privilégiée, mon individualisme et ma forme physique pitoyable étaient tous des facteurs qui nuisaient grandement à mon épanouissement dans l'armée.

À ma sortie du cours de recrues, je n'étais rien d'autre qu'un civil en uniforme. Je n'avais pas vraiment développé d'intérêt pour une carrière militaire et je n'étais franchement pas motivé à commencer le cours d'infanterie à l'école de combat du R22R, qui allait durer quatre mois et dont on nous vantait constamment les difficultés physiques et mentales qui nous y attendaient. En fait, ma seule motivation à ce moment-là était de ne pas retourner dans ma ville natale.

Au début de décembre 2000 ont commencé deux cours d'infanterie, le 0101 et le 0102. J'étais dans le deuxième. Au total, environ 60 candidats. Après seize semaines de misère (littéralement), on a gradué pour former un seul groupe de 38 candidats. Les quatre mois à

l'École de combat du R22R avaient été intenses. Mais quelque chose en moi s'était transformé. Je n'étais plus un civil en uniforme. Nos instructeurs – tous des 22 – m'avaient inculqué un sentiment de fierté, une éthique de travail et un système de valeurs militaires. Une forme de respect pour ma profession et mes frères d'armes s'était développée. Je n'étais toujours pas un très bon soldat, mais au moins j'en étais devenu un. Il ne me restait plus qu'à développer ma forme physique et tout irait pour le mieux, ce que j'ai fait au fil des ans. Aujourd'hui, je peux passer la nuit à écumer les bars, dormir quelques heures, me réveiller, prendre un verre d'eau et quelques bouchées de bagel et courir un marathon sans grandes difficultés.



Section 3, peloton 0009F – Farnham, Québec – Novembre 2000

Source : Archives personnelles



Bon dernier à la graduation du cours de recrues – Saint-Jean-sur-Richelieu, Québec – Novembre 2000

Source : Archives personnelles



Le peloton 0009F à la graduation du cours de recrues – Saint-Jean-sur-Richelieu, Québec – Novembre 2000

Source : Archives personnelles



En préparation pour la première semaine dans le clos – Valcartier, Québec – Janvier 2001

Source : Archives personnelles



La *hero shot* du cours d'infanterie – Valcartier, Québec – Février 2001

Source : Archives personnelles



Les survivants du cours d'infanterie 0102 – Valcartier, Québec – Mai 2001

Source : Archives personnelles



La génération de garnison

Ma première affectation, après l'École de combat, a été le 1R22R. J'ai joint le 1^{er} Bataillon au début de mai 2001. Comme nous étions nouvellement arrivés, les soldats avec plus d'ancienneté et les caporaux nous appelaient, avec condescendance, les « poufs ». Les poufs ont le statut social d'un mégot de cigarette jeté dans le fond d'un urinoir. Être pouf, ça veut dire devoir se porter volontaire pour toutes les tâches, même les plus ingrates. Ça signifie également subir les moqueries et parfois le harcèlement des membres plus anciens du régiment. Mais c'est de bonne guerre. Tout le monde y est passé, ça fait partie du rite de passage de tous ceux qui se joignent au régiment. Généralement, un pouf qui est travaillant et qui possède des aptitudes sociales de base s'en sort assez bien ; et après quelques mois, les caporaux lui font savoir qu'il fait maintenant partie du groupe et qu'il peut arrêter de se soumettre au bon vouloir de tous et de se porter volontaire pour toutes les tâches.

Mon immersion dans la grande famille du R22R s'est faite assez facilement. Je me suis porté invariablement volontaire pour toutes les tâches pendant quelques mois, je savais quand parler et quand fermer ma gueule, je payais mes tournées de bière au mess, et rapidement les caporaux m'ont adopté comme un des leurs. J'étais heureux. La vie au bataillon n'était pas stressante, les journées passaient vite. Seul problème, on n'avait rien de concret à faire. L'année précédente, le bataillon était revenu d'une mission en ex-Yougoslavie, et depuis, il ne se passait rien. Moi qui rêvais de déploiements outre-mer, ça me décourageait un peu.

Une première occasion s'est présentée en juin 2001. Le 3R22R se préparait pour se déployer en ex-Yougoslavie dans le cadre de l'Opération Palladium Roto 9. Je me suis immédiatement porté volontaire. Et je me suis tout aussi rapidement fait refuser l'autorisation de participer. La raison : je n'avais pas assez de qualifications. Ma formation de fantassin n'était pas suffisante : je devais avoir des spécialisations. J'étais déçu. Durant tout l'été 2001, j'ai tenté de me trouver une place dans un cours de spécialisation, sans succès. J'étais désespéré. Je commençais à croire que je ne pourrais jamais partir. Un après-midi d'août 2001, j'étais assis à la cantine du bataillon en train de bougonner sur le fait que j'étais né dix ans trop tard, que j'avais manqué la guerre en ex-Yougoslavie, que j'avais raté ma chance de connaître les champs de bataille. Un caporal qui était assis près de moi m'a dit : « Relaxe, l'gros, des guerres, y'en a toujours eu, pis y va toujours y en avoir. Tu vas l'avoir, ta guerre, stresse pas avec ça. »

Sur le coup, j'en doutais, mais rétrospectivement j'ai compris que le gars était un vrai prophète puisque deux semaines plus tard, alors que je commençais mon premier cours de spécialisation – un cours de mitrailleur –, un avion est entré en collision avec l'une des tours du World Trade Center, à New York. Le reste de cette journée fait désormais partie de l'histoire.

Après la panique du 11 septembre 2001, il ne s'est pas passé grand-chose pour nous, au 1R22R. En octobre, j'ai de nouveau donné mon nom pour être envoyé, cette fois avec le 2R22R qui se préparait à partir en ex-Yougoslavie dans le cadre de l'Opération Palladium Roto 10. J'ai été pris, mais ce fut de courte durée. Après environ un mois d'entraînement préparatoire, moi et une trentaine d'autres gars du 1^{er} Bataillon avons été retirés de la mission, car la décision venait d'être prise : le 2^e Bataillon devait amener un bon nombre de réservistes dans ses rangs. Résultat : retour à la case départ pour moi.

À l'hiver 2002, le Canada a annoncé le déploiement de troupes en Afghanistan. J'ai repris espoir de pouvoir finalement être envoyé outre-mer. Mais en vain, encore une fois, puisqu'il a été annoncé que ce serait un bataillon du Princess Patricia Canadian Light Infantry (PPCLI) qui se déploierait.

Sans mission, sans objectif ni but réel, j'avais l'impression que ma carrière était dans un cul-de-sac. Comme il n'y avait pas grand-chose à faire au bataillon, il n'était pas rare qu'on nous laisse partir tôt le matin, après la parade quotidienne. J'avais pris l'habitude, avec quelques amis et collègues, d'aller déjeuner au mess de la base, le Keable. On prenait notre temps pour manger, et quand on avait fini, c'était généralement l'heure d'ouverture du bar. On passait habituellement le reste de la journée à siroter nos bières en rêvassant de guerres qu'on ne connaîtrait jamais.

À l'époque, le Keable était quand même une place décente où s'asseoir et prendre un verre, ou dix. Il était situé à moins de 500 m du bataillon, qui se trouvait à moins de 200 m du shack 302, où j'avais ma chambre, le tout formant un triangle au sein duquel évoluait ma vie professionnelle et sociale. La bière ne coûtait pratiquement rien, l'ambiance n'était pas mauvaise, la gang qui se tenait là avait toujours de bonnes histoires à raconter, et la barmaid – Doris, une Allemande dans la quarantaine – connaissait les habitudes et préférences de tous ses piliers de taverne. Avant même qu'on atteigne le bar, notre bière favorite nous y attendait, la bouteille encore suintante. Plus important encore – surtout pour le pouf que j'étais –, le Keable était l'endroit où tisser des liens avec les caporaux. Si c'était au bataillon qu'on apprenait l'aspect professionnel de notre métier, c'était au Keable qu'on découvrait le reste : les règles non écrites, la hiérarchie non officielle et les vieilles histoires de beuveries et de missions. En bref, être présent au Keable de temps à autre assurait à un pouf une immersion rapide au sein des membres établis du régiment et une ascension sociale facile au sein du groupe.

Au printemps 2002, le 2R22R s'est déployé en Bosnie-Herzégovine dans le cadre de l'Opération Palladium Roto 10, laissant derrière, au Canada, les gars du 1R22R. Au lieu de se retrouver en théâtre opérationnel, comme on en rêvait, on devait participer à l'École de patrouille du 1R22R : un exercice d'une semaine qui se résumait à une marche forcée dans les montagnes à traîner 45 kilos d'équipement sur notre dos, à dormir peu et à subir la température dégueulasse qu'on connaît au début d'avril à Valcartier.

Alors que je rêvais de patrouiller dans les rues de Sarajevo, je passais des heures couché dans un trou rempli de neige et de boue, à des températures approchant le 0 °C. Une nuit où il y avait un orage et où il pleuvait à boire debout, j'étais assis avec Mike, mon binôme pour l'exercice, dans un banc de neige. On délirait au sujet du repas qu'on allait se payer en sortant du clos quand des éclairs ont commencé à illuminer le ciel. L'espace d'un moment, on a caressé l'idée de mettre nos baïonnettes au canon dans l'espoir d'être

frappés par la foudre et évacués, comme la moitié de la patrouille l'avait déjà fait à ce moment-là pour des motifs divers. On trouvait l'idée hilarante, et plus originale que les excuses des autres gars. Mais Mike et moi, on était trop orgueilleux pour ne pas finir l'exercice. Aussi, on a passé le reste de la nuit à geler en attendant de reprendre la pénible marche aux premières lueurs du jour.

À l'été 2002, je m'étais refait une santé. Je courais beaucoup, j'avais commencé à prendre mes distances avec le Keable, et j'avais perdu la douzaine de kilos que j'avais accumulés pendant l'hiver. Ça arrivait au bon moment parce que je m'étais retrouvé dans le cours de guerre en montagne. La formation était intéressante, mais quand même assez exigeante physiquement. On apprenait une série de nœuds ainsi que les techniques de base du trekking, de l'escalade, de la descente en rappel, de la tyrolienne et du secourisme en montagne. Pour un gars qui avait le vertige comme moi, c'était un beau défi. Je ne contera pas de menteries, à quelques occasions, j'ai eu le goût de fondre en larmes et de m'éclater la tête sur le bord de la paroi. Deux mois bien remplis, mais assurément intéressants et utiles.

C'est aussi à l'été 2002 que le 1R22R a commencé à s'entraîner avec un nouveau véhicule : le véhicule blindé léger III. Le VBL III est un beau jouet ; ses huit roues lui donnent une bonne mobilité et son canon de 25 mm lui assure une puissance de feu considérable. Pour nous, les fantassins, ça voulait surtout dire beaucoup moins de marche forcée : il ne nous restait plus qu'à descendre du véhicule, à achever l'ennemi, à exploiter et à occuper le terrain. On a donc passé l'été à se familiariser avec les nouvelles tactiques, techniques et procédures associées aux opérations mécanisées.

À l'automne 2002, le 1R22R s'est déployé à la base de Gagetown, au Nouveau-Brunswick, pas très loin de Fredericton. On était là pour le mois de novembre au complet. Quatre semaines de boue, de froid et d'attente, assis dans le fond d'un véhicule blindé léger. Première constatation : un VBL III hors route, ça brasse beaucoup. Je carburais à cinq pilules antinausée par jour, et ce n'était pas assez. Chaque fois que je descendais du véhicule pour faire une attaque, j'étais vert, j'avais les jambes molles et j'aurais voulu qu'on m'achève sur place, sans parler de mon esprit embrumé par les comprimés qui causaient la somnolence. Je n'étais ni plus ni moins qu'un zombie. Sur une note positive, le séjour à Gagetown m'a permis de montrer mes talents émergents de leader. Aussi, même si j'étais encore un pouf, je me suis retrouvé adjoint de section pour la durée de l'exercice. J'étais heureux de pouvoir enfin faire valoir mes aptitudes dans le clos ; mais pour être honnête, ça m'a un peu monté à la tête. Autre point positif : on a eu droit à une soirée de boisson. J'avais prévu le coup. Vers 23 h, il ne restait plus une seule bière dans tout le camp : tout le stock avait été bu. C'est là que j'ai sorti les bouteilles de 26 oz de fort que j'avais cachées dans ma boîte à fourbi. Je les vendais deux fois le prix payé ; j'ai fait une belle petite passe d'argent ce soir-là.

À notre retour du Nouveau-Brunswick, en décembre 2002, commençaient les vacances de Noël. Avant de partir pour l'exercice, quelques amis et moi, on avait réservé un voyage à Cancún, histoire de se remonter le moral quand on serait dans les tranchées pleines d'eau glacée des semaines durant. Quelle bonne idée on a eue ! Passer de la boue brune et de la neige crottée de Gagetown au sable blanc et à l'eau turquoise du Mexique nous a vraiment remonté le moral ; on était vraiment dus, après une année, disons-le, merdique.

À notre retour au travail, en janvier 2003, j'apprenais que j'étais muté au 3R22R, avec une trentaine d'autres membres du 1R22R. Fini le confort des VBL III. Le 3R22R est le bataillon d'infanterie légère du Royal 22^e Régiment. Ce qui veut dire qu'on marche et qu'on traîne son équipement sur son dos. J'étais plus ou moins enthousiaste à cette idée. Le 3R22R avait la réputation d'être le bataillon des salopards : une unité où il était difficile de faire sa place, où une espèce de tension régnait et où les entraînements tant en garnison que dans le clos étaient reconnus comme plus difficiles qu'ailleurs. Ma seule consolation était de savoir que Marc, mon colocataire à l'époque, et Pierre-Luc, un de mes bons chums avec qui j'avais fait mon cours d'infanterie, étaient mutés avec moi.

Le 3R22R était en pleine montée en puissance depuis quelques mois, quand on est arrivés. Il se préparait à prendre la responsabilité de la Force de réaction immédiate terrestre (FRIT). En gros, ça voulait dire que le bataillon s'entraînait au cas où il y aurait un besoin éventuel de déployer une unité au pays ou à l'extérieur. Dans les faits, ça signifiait surtout qu'on allait s'entraîner pour absolument rien.

En arrivant au 3R22R, j'ai été envoyé à la compagnie C, peloton 9. L'accueil a été plutôt froid, mais c'est là que j'ai rencontré Alex qui avait été muté en même temps que moi. L'entraînement a commencé dès la deuxième semaine de janvier, et ne s'est arrêté qu'à la mi-avril. Semaine après semaine, on rentrait le lundi matin, on prenait notre sac à dos, nos armes, nos raquettes, les toboggans de 135 kilos avec les tentes dix-hommes, et on partait dans le clos jusqu'au vendredi. Des patrouilles, des positions défensives, des attaques. C'était dégueulasse. Plus les semaines avançaient, plus il y avait de gars blessés, donc incapables de se déployer. Des 32 présents à la deuxième semaine de janvier, on était rendus 19 qui sortaient dans le clos à la mi-février. Mais moins d'hommes ne voulait pas dire moins d'équipement. Donc, plus ça allait, plus on était chargés lourdement. En plus, étant donné que j'étais le plus jeune soldat de la section (j'étais retombé au statut de pouf en passant du 1R22R au 3R22R...), je devais traîner Kamouf dans mon sac à dos. Mascotte de notre section, Kamouf était un gros toutou vert laid. Il se nommait ainsi parce que notre commandant nous appelait les « camoufles », ce qui peut se traduire par les « faufiles » : ceux qui tentent d'éviter les tâches déplorables. Kamouf prenait toute la place qui aurait pu servir à m'assurer un peu de confort : bas de rechange, bœuf jerky, deuxième gourde d'eau, etc. Bref, on a continué comme ça tout l'hiver : la semaine on payait dans le clos, et la fin de semaine Alex, Marc et moi, on se dévissait la face dans les bars de Québec pour engourdir les douleurs physiques et tenter d'oublier que le lundi suivant, nos misères recommençaient.

En mars 2003, les États-Unis commençaient l'invasion de l'Irak. On était plusieurs au 3R22R à espérer, sans trop de conviction, que le Canada suivrait les Américains et qu'on nous enverrait là-bas. Rétrospectivement, j'admets que c'était naïf et stupide de notre part de vouloir être déployés dans ce pays. Mais à notre défense, je dois dire qu'on était écœurés de s'entraîner sans arrêt, et sans but. On voulait être déployés ! Je serais allé en enfer si on me l'avait offert. Mais évidemment, le Canada a refusé de s'impliquer dans ce conflit. Encore une fois, on a assisté à une guerre comme le commun des Occidentaux : en regardant la télévision. Et c'est assis dans la cantine du 3R22R que j'ai vécu l'invasion de l'Irak.

En avril 2003, le 3R22R était censé partir pour la base de Wainwright en Alberta. On devait y continuer l'entraînement qu'on avait fait durant tout l'hiver. Pendant la semaine de vacances qui précédait le départ, on a tous reçu un coup de téléphone de notre chaîne de commandement : l'exercice était annulé, et on devait se présenter le lundi matin au 3R22R en combat, pour une parade importante. Apparemment, le commandant avait quelque chose à nous annoncer. L'exercice à Wainwright annulé, c'était quasiment trop beau ; c'est le genre de miracle qui n'arrive jamais, surtout pas à l'infanterie. Personne ne voulait y croire, et on s'appelait les uns les autres pour être certains qu'on ne s'était pas fait niaiser par nos supérieurs.

Le lundi matin suivant, le bataillon au complet était à la parade, environ 600 personnes en trois rangs, spéculant sur ce qui allait se dire ce matin-là. Les officiers ont fait leur entrée et ont pris leur position devant la parade. Puis le commandant est arrivé. Il avait l'air de bonne humeur quand il a pris le micro. La salle était silencieuse ; aucun commentaire, aucune blague : tout le monde attendait de savoir ce qui se passait. Le commandant a commencé par nous dire que la FRIT était annulée, ou du moins qu'elle devenait la responsabilité d'une autre unité. Le 3RCR venait de recevoir l'ordre de se déployer à Kaboul, en Afghanistan, pour août 2003 dans le cadre de l'Opération Athéna Roto 0. Le 3R22R, quant à lui, venait de recevoir l'ordre de remplacer le 3RCR à Kaboul en février 2004 dans le cadre de l'Opération Athéna Roto 1. Ensuite, le commandant a expliqué les détails de l'entraînement à venir et l'information que l'on avait à ce moment-là en ce qui concernait la mission. Le 3R22R allait se déployer sous la forme d'un groupement tactique (GT), avec des éléments attachés venus des blindés, des ingénieurs de combat, des artilleurs et de nombreuses autres organisations. De plus, le GT3R22R aurait besoin d'au moins une compagnie mécanisée en VBL III. Celle-ci proviendrait du 1R22R. C'est là qu'est venue la mauvaise nouvelle. Pour permettre à la compagnie du 1R22R d'adhérer au GT3R22R, il fallait démanteler une compagnie du 3R22R : et c'est la compagnie C qui avait été choisie. Étant membre de celle-ci, je me retrouvais encore une fois mis de côté pour une mission. J'étais dans la parade et j'étais découragé, tout comme la majorité des gars de ma compagnie.

L'été 2003 a été tranquille au 3R22R. On s'est concentrés sur les qualifications individuelles. Tout le monde essayait de suivre les cours les plus intéressants, comme parachutiste et patrouilleur de reconnaissance. Mais la grande majorité se retrouvait à suivre des formations de chauffeur ou de communications radio. Personnellement, j'espérais m'inscrire au cours de reconnaissance, mais ça n'est jamais arrivé. Encore une fois, j'étais dans un cul-de-sac professionnel : je ne participais à aucune mission et je n'avais pas de cours intéressant. C'est à ce moment-là qu'un collègue qui travaillait au poste de commandement de la compagnie B est venu me dire qu'il manquait de chauffeurs, et que ça pouvait être ma chance de me faire transférer dans cette compagnie. J'ai alors donné mon nom pour tous les cours de chauffeur offerts. À la fin de l'été, j'étais qualifié pour conduire l'Iltis (un petit véhicule sur roues quatre places, quand même pas si mal, qui avait l'air tout droit sorti du film *Mad Max*), le VSLR (un véhicule sur roues tout usage pouvant transporter une section de huit hommes) et le deux tonnes et demie (un véhicule sur roues tout usage pouvant transporter une vingtaine d'hommes).

Finalement, quelques jours avant le début des vacances d'été, le miracle ! Mon colocataire, Marc, était vraiment apprécié de sa chaîne de commandement à la compagnie

C, et le sergent responsable a décidé de l'envoyer à la compagnie B. Puisqu'on était colocataires, il s'est dit que c'était aussi bien de nous envoyer tous les deux. Et aussi simplement que ça, par un pur coup de chance, je me retrouvais avec ma place au sein du GT3R22R pour l'Opération Athéna Roto 1. Je commençais mes vacances d'été dans la bonne humeur.

Ces vacances ont passé vite, entre les conventions de tatouage à Montréal et les beuveries à Rouyn-Noranda et à Gatineau. Avant même que je m'en rende compte, c'était le temps de retourner à Québec pour commencer la montée en puissance pour la mission en Afghanistan.

Le lundi matin, au retour des vacances, je me suis présenté à la compagnie B. J'étais muté au peloton 5, section 1. Notre indicatif d'appel était 2-2 Alpha. Le commandant de section, un sergent, se prénomait Dom. Au début, je ne savais pas trop quoi penser de lui. Il était de petite stature, mais avait l'air sévère et sérieux. Son uniforme était tout le temps un désastre : boutons détachés, cordons qui dépassaient, etc. Mais son équipement de combat était toujours impeccable, et il avait l'air d'un gars professionnel à sa manière. Son adjoint était un caporal-chef nommé Alexandre, un gars ultra-motivé qui savait transmettre son enthousiasme à ses hommes. On est rapidement devenus des chums en dehors des heures d'ouvrage. Le reste de la section ne m'a pas fait une grande impression, à la première rencontre. Les gars avaient l'air corrects ; ils étaient un peu distants, comme c'est toujours le cas quand un nouveau venu arrive, mais de manière générale ça semblait être une bonne gang. J'étais content de retrouver Alex dans la section, j'avais au moins un chum avec qui jaser. En partant, il y avait un problème : on était dix dans la section, et il n'y en aurait que huit qui seraient déployés en février. Bien sûr, ce ne serait pas le sergent ou le caporal-chef qui resteraient en arrière ; aussi, c'est entre les huit soldats et caporaux que la compétition se ferait pour savoir qui partirait et qui resterait au Canada.

Pendant les premières semaines de la montée en puissance à Valcartier, le fait de savoir que deux d'entre nous seraient retirés des rangs avait une mauvaise influence sur l'ambiance. Tout le monde en faisait un peu trop pour essayer de mieux paraître que les autres. De mon côté, je ne me faisais pas trop d'illusions : étant donné que j'étais le dernier arrivé, je serais probablement le premier à être écarté des rangs. En septembre 2003, un premier gars est parti. Frank était un des plus costauds du groupe, et il a été transféré au poste de commandement du peloton pour transporter la mitrailleuse polyvalente C6. On n'avait plus qu'un homme de trop. Alexandre, le commandant adjoint, a alors eu l'idée de profiter du fait qu'on devait tous passer une évaluation sur la piste à obstacles pour décider qui serait retranché pour de bon. C'était un matin de septembre, on attendait pour passer chacun notre tour. On ne savait pas trop à quoi s'attendre. Ça se déroulait dans un hangar, et les portes ne s'ouvraient que quelques secondes chaque fois pour laisser entrer le prochain soldat ou caporal qui devait faire le parcours. Pendant que toute la section attendait, Alexandre nous donnait ses instructions de dernière minute. Il allait nous suivre un à un durant l'exercice et décider qui resterait. Sa décision serait basée pas tant sur les habiletés au combat ou à traverser la piste à obstacles que sur l'attitude et l'agressivité qu'on démontrerait. Agressivité, attitude... je pouvais faire ça. Depuis le temps que je voulais partir en mission, pas question d'être retiré de la section ce matin-là ; quitte à me retrouver à l'hôpital, j'allais lui en montrer de l'agressivité et de l'attitude !

Quand la porte s'est ouverte devant moi, les cris ont commencé. On m'a fait faire des pompes et des redressements assis tout en me criant après, juste pour m'épuiser avant même de commencer. Il faut dire que je n'ai jamais eu de problèmes de cardio, donc ça n'a pas été trop difficile. Quand la demi-douzaine de sergents et de caporaux-chefs ont considéré que j'étais assez brûlé, ils m'ont dit de me relever et de commencer les obstacles. Chaque fois qu'on échouait, on devait recommencer du début, avec encore plus de cris, de bousculades et de menaces. Quand je suis arrivé à la première station de combat, la boxe, j'étais déjà tellement épuisé que j'arrivais à peine à me tenir debout. Je me prenais des coups de poing plein la figure et j'étais à peine capable de répliquer. Peu importe : le but était de montrer de l'agressivité, pas de gagner la bataille. Je frappais du mieux que je pouvais, mais je n'ai jamais été un très bon batailleur. Au bout de vingt minutes à sauter par-dessus des murs, à ramper sous des barbelés, à grimper des cordes, à me faire tabasser par les plus gros gars du bataillon et à me faire crier après par les staffs, j'avais à peine connaissance de ce qui se passait autour de moi. Mon champ de vision était réduit au minimum, au point que j'avais peur de perdre connaissance ; mes oreilles bourdonnaient. J'étais tellement désorienté qu'Alexandre devait m'aligner vers la prochaine station. La dernière était assez simple et ne servait qu'à dépenser le peu d'énergie qu'il nous restait. C'était un mannequin grandeur nature, rempli de sable, que l'on devait battre à mort. Quand j'ai compris les instructions au travers du chaos qui m'entourait, je me suis lancé sur le mannequin, je l'ai projeté sur le sol et j'ai commencé à lui défaire la tête à coups de pied. Les staffs n'étaient pas satisfaits : je ne me brûlais pas assez. Ils ont gueulé de me servir de mes poings. J'ai sauté sur le mannequin et j'ai frappé sur sa tête à m'en fendre les jointures. Le sang coulait le long de mes mains, mais les staffs criaient qu'il était encore en vie, que j'étais une honte à voir aller. J'ai arraché mon casque de kevlar de sur ma tête et je m'en suis servi pour éclater le crâne du mannequin jusqu'à ce que les courroies de cuir de mon casque s'arrachent. J'entendais la voix d'Alexandre au travers des cris : « Yes, l'gros ! Excellent ! Donnes-y-en de la marde ! Lâche pas, l'gros ! »

À ce point-là, j'étais prêt à m'évanouir ; j'étais vidé et totalement désorienté. Les staffs se sont mis à rire et m'ont dit que j'avais fait une bonne job. Alexandre m'a ramassé et m'a traîné hors du hangar. Les gars qui étaient déjà passés étaient pour la plupart couchés sur le gazon, dans le même état que moi. Certains vomissaient par terre. J'étais assis contre la bâtisse à essayer de reprendre mes sens pendant qu'Alex me vidait un peu d'eau sur la tête. C'est là qu'Alexandre m'a dit que j'avais passé le test et que je restais avec la section 2-2 Alpha pour la mission. Honnêtement, j'aurais pu verser une larme, mais j'étais tellement épuisé et désorienté que j'ai juste souri un peu à Alexandre avant de me mettre à vomir dans le gazon, tandis qu'Alex me tapait dans le dos en riant.

La section 2-2 Alpha avait maintenant ses huit membres et ne devait plus changer. Il y avait Dom, le sergent, Alexandre, son adjoint, ainsi que les soldats et les caporaux : Marc (pas mon colocataire), Matt, Steph, Sébas, Alex et moi. On avait une belle gang, et une bonne dynamique. Le sergent et le caporal-chef étaient de bons leaders et savaient nous motiver. Ils savaient aussi exploiter nos différentes forces et compenser nos faiblesses. L'ambiance était plaisante, malgré quelques accrochages qui sont inévitables quand on met huit gars avec des personnalités fortes et qu'on les force à vivre ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept pendant une longue période de temps.

Fin septembre 2003, le GT3R22R se déployait à Fort Drum, une base américaine dans l'État de New York. On devait y passer trois semaines à s'entraîner au combat urbain. Fort Drum est parfait pour ce genre d'entraînement, avec une ville construite à cette fin. Notre théâtre d'opérations allait être Kaboul, et s'il y avait des combats, ils se dérouleraient vraisemblablement dans un environnement urbain ; il était donc indispensable que l'on soit préparé à cette éventualité. Le combat urbain, c'était quelque chose de nouveau pour tout le monde ; on était habitués à faire la guerre dans les forêts canadiennes. On devait apprendre une série de nouvelles tactiques, techniques et procédures. Au début, on n'était pas très bons, avouons-le. Des instructeurs spécialisés dans ce genre d'opérations se sont déplacés à Fort Drum pour nous former. On a appris à prendre d'assaut différents types de bâtiments, du bungalow à l'immeuble d'habitation en passant par les commerces de toutes sortes. Pendant notre séjour là-bas, on a appris le décès de deux membres du GT3RCR, déployé à ce moment-là à Kaboul : le caporal Robbie Christopher Beerenfenger et le sergent Robert Alan Short. C'était le 2 octobre 2003. Le peu d'information qu'on avait disait qu'ils étaient passés sur une mine à bord d'un Iltis, pas très loin du camp Julien, situé au sud de Kaboul. Leur mort est venue ajouter au sérieux que l'on mettait à l'entraînement. La réalité de la mission pour laquelle on se préparait venait de nous frapper en plein visage : il y avait des risques et on devait être prêts à vivre avec ceux-ci. Bref, au bout de trois semaines, sans prétendre qu'on excellait au combat urbain, je peux dire honnêtement qu'on était pour la plupart capables d'appliquer les nouvelles techniques apprises de manière efficace.

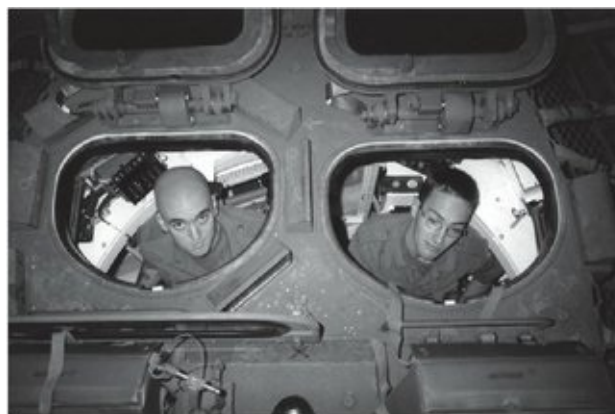
Fin octobre 2003, on est revenus à Valcartier pour s'entraîner à la guerre conventionnelle. Retour aux patrouilles dans les bois, aux tranchées, aux attaques délibérées, aux embuscades, bref, retour à la base du métier de fantassin. Encore une fois, on passait toutes nos semaines dans le clos. On gelait, on était épuisés, affamés, mais pour une fois, il y avait une raison, un but à tout ça : être déployés. On se faisait chier royalement, mais je m'en foutais, trop heureux de savoir que quelques mois plus tard, je serais envoyé pour ma première mission.

Mi-novembre 2003, le GT3R22R était de retour à Fort Drum, cette fois pour y simuler ce que nous allions faire au jour le jour en mission. Donc patrouilles de présence, garde de camp, postes d'observation. Trois semaines durant, on a vécu comme si on était en Afghanistan, à l'exception du fait qu'au lieu d'être dans un désert on était dans un trou de boue où se mêlaient la pluie et la neige. L'entraînement s'est tout de même bien déroulé ; et début décembre, on s'est déplacés vers la ville de Sherbrooke, au Québec, pour y faire notre exercice final. Encore une fois, on vivait comme si on était en mission : on patrouillait les rues, on contrôlait les accès à notre camp et on faisait de la garde. Après une semaine à littéralement occuper la ville, le GT3R22R a été déclaré CAPOP, ce qui signifie qu'il avait atteint la capacité opérationnelle. Bref, on était prêts à être déployés.

Le mois de décembre 2003 a passé rapidement. Pendant les vacances de Noël, je suis allé en Jamaïque avec Marc, mon colocataire, et Jo, un ami du 1R22R. C'était relax : un repos bien mérité après la longue année d'entraînement qu'on avait vécue. Encore une fois, l'eau turquoise des Caraïbes était la bienvenue après la boue, la pluie et la neige de Fort Drum et de Valcartier.

Janvier 2004 a également filé rapidement. Le mois a surtout été consacré à régler les questions administratives de dernière minute et à se remettre en forme après les trois semaines de vacances de Noël. Donc, pendant que les officiers faisaient de la paperasse, la troupe s'entraînait physiquement deux à trois fois par jour. La deuxième semaine de janvier, le GT3R22R a été ciblé par une enquête antidrogue. Un matin, on s'est pointés au bataillon, comme d'habitude, et la première chose qu'on a vue a été que des policiers militaires et une escouade canine nous enfermaient dans la bâtisse. Certains gars qui avaient été dénoncés par un informateur ont été sortis des rangs et forcés de passer un test d'urine. Les autres, on était placés sur trois rangs pendant que les chiens renifleurs faisaient le tour. Au total, une quinzaine d'hommes sur les 600 membres du bataillon ont été retirés de la mission ce jour-là. Certains étaient de vrais bons soldats, peu importe ce qu'ils pouvaient faire en dehors des heures d'ouvrage. Leur retrait de la mission a forcé une réorganisation au sein du GT3R22R. Cette restructuration a directement affecté la section 2-2 Alpha puisque Alexandre, notre caporal-chef, a dû être muté au peloton de reconnaissance. Pour lui, c'était une occasion à ne pas manquer. Pour nous – et surtout pour moi –, c'était une déception : je perdais mon caporal-chef, mais je perdais surtout un chum. Son remplaçant est arrivé le même jour : un caporal-chef au nom imprononçable. On l'appelait Wes, parce que c'était plus simple pour tout le monde. L'homme était imposant ; près de 2 m, d'origine haïtienne, il parlait doucement et n'avait jamais l'air stressé. Je l'ai apprécié tout de suite. Wes a joint la 2-2 Alpha le dernier jour de travail avant la semaine de congé de préembarquement. On a jasé un peu tous ensemble, puis on s'est quittés pour ne se revoir qu'une fois outre-mer.

Les vacances ont passé ridiculement vite. Je suis allé chez mes parents à Rouyn-Noranda et j'ai passé un peu de temps avec la famille et les amis. Après de nombreuses années sans qu'on se soit parlé, je me suis réconcilié avec mon ex-blonde, Katy, puis je suis reparti vers Québec en avion. À l'aéroport, j'ai dit au revoir à mes parents. J'étais content, car il n'y a pas eu d'effusion de sentiments. Arrivé à Québec, je devais finir de préparer mes bagages pour les apporter le lendemain en journée, fin prêt pour prendre l'avion en soirée.



On prétend savoir ce qu'on fait à bord d'un VBL III – Valcartier, Québec – Septembre 2001

Source : Archives personnelles



Cours de mitrailleur – Valcartier, Québec – Octobre 2001

Source : Archives personnelles



Cours de guerre en montagne – Valcartier, Québec – Juin 2002

Source : Archives personnelles



Exercice mécanisé du 1R22R – Gagetown, Nouveau-Brunswick – Novembre 2002

Source : Archives personnelles



Exercice mécanisé du 1R22R – Gagetown, Nouveau-Brunswick – Novembre 2002

Source : Archives personnelles



Exercice mécanisé du 1R22R – Gagetown, Nouveau-Brunswick – Novembre 2002

Source : Archives personnelles



Peur et dégoût à Kaboul

Nuit du 12 au 13 février 2004. Sébas dort comme un bébé. Moi, j'écoute sans grand intérêt le troisième film qu'on nous passe en mangeant mon deuxième repas. J'ai un peu perdu la notion du temps avec le décalage horaire. À l'extérieur de l'avion, le jour se lève. On survole l'Europe. Au travers des nuages, on voit les toits de tuiles orangées typiques de l'Europe. Ça me rappelle quand j'allais passer mes étés en Belgique avant de rentrer dans les Forces. La vue de ces toits indiquait la fin de mon voyage. Un court trajet en voiture de Bruxelles à Braine-l'Alleud, où mes grands-parents paternels vivent, puis la douche, la bonne bouffe de ma grand-mère et une bière fraîche avec mon grand-père. Je suis tellement écœuré d'être assis dans l'avion que je souhaiterais aller chez eux maintenant. Et je n'ai probablement que le tiers du chemin de fait, en ce moment. En début d'après-midi, le 13 février, on fait escale à Zagreb, en Croatie. L'aéroport est petit et ennuyant. On passe trois heures assis dans la zone de transit à attendre de rembarquer dans l'Airbus. Fin d'après-midi, c'est reparti. La nuit tombe rapidement. Plus de films, plus de repas. J'ai l'impression d'avoir mangé dix fois en l'espace d'une journée. Je n'ai pas faim, mais ça fait passer le temps. Pendant la nuit, on commence à survoler les pays du Proche et du Moyen-Orient. Je regarde la progression de notre avion sur la carte affichée sur l'écran, entre les films. Arabie-Saoudite, Irak, Koweït... On se rapproche. Finalement, vers 2 h le 14 février, notre avion amorce sa descente vers les Émirats arabes unis. En dessous, on regarde la ville de Dubaï apparaître au milieu de l'obscurité du désert. La vue est impressionnante. Tout le monde a le visage contre son hublot : on est comme des enfants. Finalement, l'avion touche le tarmac du camp Mirage qui se situe à environ une demi-heure de route de la ville de Dubaï. L'avion finit par s'immobiliser. On peut enfin débarquer.

Je n'en peux plus d'être à bord. Je prends mon sac de patrouille et je remonte l'allée vers l'avant de l'appareil. Dans la porte, en haut de l'escalier, je prends une pause pour pleinement apprécier le moment. L'air tiède du désert est agréable. Le tarmac est éclairé par de puissants phares. Partout, des avions-cargos militaires CC-130 Hercule sont stationnés. Pour la première fois de ma vie, je suis sur une base opérationnelle. Pour la première fois de ma vie, je me sens réellement dans l'armée.

On nous rassemble tous sur le tarmac pour recevoir des directives. Allez à telle tente pour y recevoir vos plaques balistiques en céramique, que vous devez mettre dans vos vestes antifragmentation. Revenez ensuite à tel hangar pour y recevoir vos armes et votre chargeur de 30 cartouches. On est tous comme des zombies, on obéit aux ordres. On prépare notre équipement. On passe du mode touriste au mode guerrier. Le jour se lève sur le désert. Au loin, on entend les muezzins faire l'appel à la première prière du matin. Steven, un gars du peloton, commente : « Calvaire... On est loin d'chez nous... »

On assemble nos armes, on prépare notre équipement de protection personnelle et on attend. Toujours attendre. Dans l'armée, on se dépêche pour mieux attendre. Vers 6 h, on

nous amène à la cafétéria du camp. Je n'ai toujours pas faim, mais bon, ce sera toujours mieux que de rester assis dans le hangar à ne rien faire. Sébas est tout heureux de trouver des litchis dans le bac à fruits. Je n'ai aucune idée de ce que ça peut être, mais à le voir s'exciter j'imagine que c'est bon. Moi, j'y vais avec le classique du bûcheron : œufs, bacon, saucisses, fèves au lard. Après le déjeuner, retour au hangar sur le tarmac. On était 120 gars dans l'Airbus. Il n'en rentre que 40 dans le CC-130 Hercule. Il y aura donc trois envolées aujourd'hui. D'un côté, j'espère être dans la première : plus tôt on sera là-bas, mieux ce sera. D'un autre côté, ceux qui ne partiront pas les premiers pourront aller dans les chambres de transit, prendre une douche et dormir quelques heures dans un vrai lit, à l'air climatisé. Bref, je suis en train de débattre les deux options quand le chef d'envolée arrive avec les listes. Sébas, moi-même et quelques autres gars du peloton, on est sur la première envolée avec une trentaine d'autres personnes d'autres organisations. On nous donne deux boîtes à lunch. Encore de la bouffe... Incroyable ! Et on nous dit de nous rendre au CC-130 Hercule stationné un peu plus loin.

On marche en file indienne vers l'appareil. Personnellement, ce sera ma première fois à bord d'un de ces avions. On rentre à l'intérieur. Les sièges sont en filet de toile rouge. On est assis face à face, cordés les uns sur les autres. Dans des conditions idéales, ça ne serait déjà pas confortable. Mais avec le gilet pare-balles sur le dos, le casque sur la tête et l'arme entre les genoux, c'est carrément désagréable. On s'installe du mieux qu'on peut. Il fait déjà chaud. Je prends deux pilules antinausée et je me ramasse deux sacs à vomir, juste au cas. La rampe arrière se referme. Il fait sombre. L'avion commence à bouger. On se rend en bout de piste, on prend de la vitesse et on décolle. Aussitôt, les mécaniciens de bord font le tour de l'avion, vérifient derrière des panneaux avec des lampes de poche, tirent sur des câbles. Sébas et moi, on se regarde, l'air perplexe. Quand on a atteint une certaine altitude, on nous dit qu'on peut enlever notre équipement et se mettre à l'aise autant que possible. Le vol va durer quatre heures, et on aura besoin de l'équipement seulement pour la dernière heure, lorsqu'on survolera l'Afghanistan. Sitôt dit, sitôt fait : tout le monde retire son équipement. Certains gars vont se coucher sur le dessus de la palette de bagages. Moi, je me trouve un coin relativement confortable entre les rails du plancher. On jase. On dort. On déconne. Dans nos boîtes à lunch, on trouve des boissons gazeuses : tout est écrit en arabe ! On trouve ça marrant. On prend des photos comme si on était des touristes.

Vers 11 h, le 14 février 2004, on entre dans l'espace aérien afghan. On nous commande de remettre notre équipement de protection. Vers midi, on amorce la descente finale vers Kaboul. Tout le monde essaie de voir par les rares hublots. La capitale de l'Afghanistan se trouve dans une cuve formée par les montagnes de l'Hindou Kouch. Apparemment, il arrive que les insurgés prennent des positions de tir dans ces montagnes pour essayer de descendre les aéronefs en approche ou en partance de cette ville. Aussi, les pilotes ont pris l'habitude de faire du vol tactique pour contrer ces attaques potentielles. Le vol tactique, c'est dur sur l'estomac. On prend de l'altitude, on en perd, on zigzague le long des flancs de montagnes. Par les hublots, on peut voir les ailes de l'avion frôler (du moins, on a cette illusion) les parois. J'ai des sueurs froides tellement j'ai envie de vomir. Deux gars à côté de moi dégueulent. Les sacs débordent. L'odeur, jumelée au vol tactique, cause une réaction en chaîne, et rapidement la moitié des passagers sont malades. Quand l'avion finit

par toucher le tarmac, j'entends le mécanicien de bord dire au pilote : « T'en as fait vomir quatorze aujourd'hui. Good job ! Ah ! Ah ! Ah ! » Imbéciles !

L'avion se déplace sur le tarmac un moment avant de s'immobiliser. J'ai les jambes molles tellement j'ai mal au cœur. J'ai juste hâte de débarquer. L'odeur est épouvantable. Finalement, la rampe arrière s'ouvre, laissant entrer un peu d'air frais ; ça fait du bien. On nous ordonne de débarquer par la porte avant. On ramasse nos armes et on se déplace encore une fois en file indienne.

En descendant de l'avion, on tombe sur quelques hauts gradés venus nous souhaiter la bienvenue à Kaboul. La scène est un peu grotesque : on dirait qu'on débarque dans un Club Med. Je serre quelques mains sans vraiment porter attention, puis je me mets un genou au sol le temps que mon estomac se replace un peu. La température est agréable. L'air est sec et poussiéreux. Je regarde autour. C'est étrange. Je suis en plein milieu d'une zone de guerre. Après tout ce temps, mon rêve se réalise enfin. Je suis en Afghanistan ! Et tout ce que je trouve à faire, c'est de mettre un genou au sol et d'espérer ne pas vomir sur le tarmac. Je regarde autour. L'aéroport est entouré de montagnes. Je me demande s'il y a là des insurgés qui n'attendent que la meilleure occasion pour nous attaquer. Je me demande s'il y a des tireurs embusqués qui ajustent leur mire sur nos têtes. Partout, je vois des véhicules militaires de toutes les nations. Il y a aussi toutes sortes d'avions et d'hélicoptères de combat et de transport. Déjà, je peux constater une chose : l'Afghanistan, c'est beige longtemps. Au travers de la clôture grillagée de l'aéroport, je peux voir la ville. Les rues sont en terre battue beige ; la même terre sert à construire les maisons à flanc de montagne ; et les montagnes sont recouvertes de cette même terre, exception faite des sommets qui sont enneigés. D'un autre côté, si je me fie à l'aéroport – que l'on appelle KIA (Kabul International Airport) –, les camps de la coalition – que l'on nomme ISAF (International Security Assistance Force) – n'ont pas une grande variété de couleurs non plus. Si l'Afghanistan est beige, nos camps sont gris. Le sol est recouvert de grosse gravelle grise, nos tentes sont protégées par des Hesco Bastion¹ gris, nos bunkers sont faits de ciment gris... Bref, c'est assez terne comme décor.

Dans le terminal de KIA, une quarantaine de gars du 3RCR attendent que l'Hercule CC-130 soit prêt à redécoller. Pour eux, c'est la fin de leur mission. Je les regarde. Puis je nous regarde. Ça me fait sourire. On ressemble aux Romains dans Astérix, lorsque ces derniers font leur relève sur place. Les hommes du RCR ont cette attitude nonchalante des soldats aguerris. Leurs cheveux sont longs pour les standards militaires, leurs uniformes et leur équipement sont usés et poussiéreux. De notre côté, on ressemble à des recrues. On se promène la bouche à moitié ouverte, un tantinet nerveux, les cheveux courts et l'uniforme impeccable. Les gars du RCR font des blagues comme : « Welcome in hell, Vandoos... »

J'aime ça. J'ai hâte d'afficher leur nonchalance et de me sentir à mon aise dans mon nouvel environnement. J'ai lu quelque part que ça prend environ dix jours à un soldat pour se sentir à l'aise dans une zone de guerre.

Vers 13 h, on nous fait tous prendre place dans un convoi de véhicules blindés à huit roues de type Bison. Étant donné qu'on n'est pas encore familiarisés avec notre théâtre d'opérations et que beaucoup de personnes parmi nous ne sont pas des métiers de combat, le chef de convoi nous explique que nous ne serons pas impliqués dans la sécurité du convoi, aujourd'hui. Qu'on doit se contenter d'être passagers pour le trajet d'environ

quarante-cinq minutes à travers Kaboul, entre KIA et le camp Julien situé au sud de la ville.

On reçoit un briefing de sécurité de la part du chef de convoi, puis les véhicules se mettent en branle. Assis dans le fond du Bison, je ne vois pas grand-chose. Par l'écoutille, je distingue le ciel et quelques fils électriques abîmés qui pendent des poteaux et des toits des bâtiments le long de la route. Dans l'impossibilité d'observer visuellement mon nouvel environnement, mes autres sens prennent le relais. Par-dessus le bruit du moteur et des radios du Bison, j'entends le son continu des klaxons, des gens qui crient dans une langue inconnue : la cacophonie habituelle des grandes villes du tiers monde, quoi. Mais plus que mon ouïe, c'est mon odorat qui est assailli. Un mélange d'odeurs de feu de dépotoir, d'égout à ciel ouvert, de viande moisie et d'épices que je n'arrive pas à distinguer crée une senteur difficilement descriptible, qui colle au nez et prend à la gorge.

Je suis encore somnolent à cause des pilules antinausée alors que le convoi fait son entrée au camp Julien. On descend des véhicules. Je suis ébloui par le soleil – décidément, ça va me prendre des lunettes fumées. Le shérif du camp, un adjudant-maître, se présente. Il nous explique l'horaire de la journée, qui va consister principalement à régler des questions administratives de base, à faire une visite rapide du camp et à nous installer dans nos quartiers respectifs. « Mais avant tout, nous dit-il, le plus important... (J'imagine qu'on va nous distribuer nos munitions.) Vos cartes de bière ! »

OK... Je suppose que le niveau de menace n'est pas aussi haut que je le pensais. La blague du shérif détend l'atmosphère. Ensuite, il nous oriente un peu. Au nord du camp se trouvent le palais du roi et la ville de Kaboul ; au sud, le palais de la reine et le mess abandonné des officiers russes. Il nous fait faire le tour du camp : la cuisine où des Népalais préparent trois repas chauds par jour, le mess où on a droit à deux bières quotidiennement, le gymnase, le champ de tir, le salon Internet, le stationnement, les quartiers-maîtres, les douches et toilettes, les lignes de compagnie, etc. Dans l'ensemble, le camp Julien a l'air d'un endroit tout à fait décent où vivre.

Sébas et moi, on demande où se trouvent nos lignes de compagnie. Elles sont dans le fond du camp. Elles consistent en une allée de gravelle et, de chaque côté, une série de Weatherhavens² protégés individuellement par des enclos d'Hesco Bastion. Une fois là, on cherche les tentes du peloton 5. Dans celle de notre section, on retrouve le sergent et Steph qui sont arrivés quelques jours plus tôt. Ils nous souhaitent la bienvenue. Ils reviennent tout juste d'une patrouille conjointe de familiarisation avec les gars du RCR. Sébas et moi, on bombarde Steph de questions. Il est le premier de nous tous à avoir fait une patrouille, à être sorti du camp ; à nos yeux naïfs, il fait pratiquement figure de vétéran. Steph est le monsieur belle-gueule de la section. Il a une bonne carrure, résultat des nombreuses heures passées au gymnase, mais demeure un gars effacé et calme qui hausse rarement la voix. C'est la force tranquille de la section.

En bon 22, on commence immédiatement à faire le tour du camp pour trouver de l'équipement à voler afin d'améliorer notre confort pendant les six à huit mois à venir. Je trouve d'abord un grillage qui me fera une étagère de rangement pratique que je suspendrai au-dessus de mon lit de camp. Plus important, on découvre une télévision avec un lecteur DVD intégré. Là on commence à parler ! On déniche également de petits meubles de fortune qui faciliteront le rangement dans l'espace restreint qu'on partagera

tous les huit dans notre tente de section. Après une heure de recherche et d'emprunts à long terme sans intention de restitution, Sébas et moi, on retourne à notre tente avec notre butin ; on est assez satisfaits de nous-mêmes.

En fin de journée, on nous informe que nos bagages sont arrivés. Kaboul se situe à environ 1 800 m d'altitude au-dessus du niveau de la mer. L'air y est rare. Je ne m'en étais pas rendu compte au début, mais maintenant je m'aperçois que j'ai du mal à respirer. En fait, je suis tellement essoufflé que je n'arrive pas à maintenir une conversation avec Sébas alors qu'on transporte nos bagages du stationnement vers nos lignes de compagnie.

Après le souper, Alexandre, notre ancien caporal-chef, vient faire son tour. Il nous fait la jasette, à Sébas et à moi. Le but est de nous garder réveillés jusqu'à une heure décente pour qu'on puisse rapidement se remettre du décalage horaire et commencer à fonctionner à l'heure locale, qui est dix heures en avance sur celle de Québec. Alexandre est arrivé il y a quelques jours. Il nous raconte un peu ce qu'il a vu pendant ses patrouilles en ville. Ça m'intéresse, évidemment, mais je suis tellement épuisé – je n'ai pas dormi depuis plus de quarante-huit heures – que je me sens comateux, et j'écoute seulement à moitié. À en juger par l'expression sur son visage, je devine que Sébas est dans le même état que moi. Vers 21 h, Alexandre nous dit en riant : « Bon, j vous laisse vous pieuter, les deux étrons. Chu écœuré de parler au mur. » Il n'est même pas sorti de la tente que je dors déjà.

15 février 2004. Je me réveille vers 4 h du matin. Incapable de me rendormir, j'ai les yeux ronds. Dans l'obscurité de la tente, je vois que le lit de camp de Sébas est vide : lui aussi a eu du mal à dormir. Je sors les bras de mon sac de couchage. Il fait froid. Si durant la journée la température est confortable, tournant autour de 15 °C, la nuit le thermomètre chute fortement. Le système de chauffage de notre tente étant défaillant, totalement obstrué par la poussière omniprésente, la température ambiante au petit matin tourne autour de 0 °C ; c'est déplaisant.

Je réussis quand même à trouver la volonté nécessaire pour quitter le confort de mon sac de couchage. Je mets un pied hors de mon lit. Le sol de la tente consiste en une toile recouvrant la gravelle qui sert de base à tout le camp Julien. C'est très désagréable sous le pied. Je sors de la tente. En avant, accoté contre un Hesco Bastion, Sébas fume une cigarette. On jase un peu, puis je décide d'aller prendre une douche, ma première depuis mon départ de Québec il y a trois jours : j'étais trop lâche hier soir pour me laver. Les douches de la compagnie B sont à une centaine de mètres de notre tente. Je m'y rends en essayant de ne pas me tordre une cheville dans la gravelle. Elles sont décentes : toutes en acier inoxydable et relativement propres. Il y a de l'eau chaude à profusion, un luxe pour l'infanterie. Je reste sous le jet quasi brûlant pendant dix bonnes minutes. Je ne pense à rien. Je suis dans les limbes.

À ma sortie de la douche, le jour se lève lentement. Je rejoins Sébas. On essaie de se retrouver dans notre stock. Les tentes n'ont pas encore de divisions qui permettront à chacun d'avoir son espace individuel clos. Aussi, pour le moment, l'équipement des uns est mêlé avec celui des autres ; et dans l'obscurité de la tente, il est difficile de s'y retrouver.

Une fois habillés, Sébas et moi, on se promène dans le camp. On se croirait en vacances : on n'a rien à faire, sinon manger et traîner. Je suis surpris d'apprendre qu'on

n'est pas tenus de porter notre arme en tout temps. Je m'attendais à devoir avoir mon encombrante mitrailleuse accrochée dans mon dos pendant les six à huit mois à venir. Au contraire, il faut que je la démonte et la verrouille dans une de mes boîtes à fourbi chaque fois que je ne suis pas en service. J'imagine que le niveau de menace n'est vraiment pas élevé et que l'on ne s'attend pas à une attaque contre le camp.

Vers 7 h, assis tranquille à l'extérieur de notre tente, j'entends une explosion au loin. Personne ne semble réagir, ni même y porter attention. Je fais comme les autres. Je me dis que d'ici quelques semaines je serai probablement à l'aise aussi, et que les explosions lointaines feront partie des bruits de fond habituels de mon nouvel environnement.

En après-midi, je me rends au quartier-maître pour prendre mes munitions et mon équipement de vision nocturne. Je reçois cinq barils de 200 balles pour ma mitrailleuse légère C9. Le responsable me recommande de compter mes 1000 balles une par une, car je devrai redonner exactement ce nombre à la fin de la mission. Je pars à rire : il veut probablement me niaiser. Et si je dois faire feu, est-ce qu'il veut un compte exact du nombre de balles tirées aussi ? Pourtant, il est bel et bien sérieux. Il me dit de faire à ma tête si je veux, mais qu'à la fin du tour je serai responsable s'il me manque ne serait-ce qu'une seule balle. Je m'assois donc par terre, le dos appuyé contre le conteneur qui nous sert de quartier-maître, et je compte en bougonnant. Décidément, la guerre dans la vraie vie, ce n'est pas aussi cool que dans les films.

Vers 17 h, on reçoit l'ordre de prendre le contrôle de la garde du camp. Apparemment, quelqu'un quelque part a décidé que les RCR en ont assez fait et que les 22 sont prêts à assumer les différentes tâches. C'est logique, les gars du RCR doivent être écœurés et ne doivent plus avoir la tête à assurer la garde du camp à quelques jours de leur départ pour le Canada. Le seul problème, c'est que nos hommes ne sont pas tous arrivés. On doit donc ramasser des gars un peu partout dans la compagnie B pour se monter un groupe de dix personnes. On se pointe à l'entrée principale du camp, où on nous explique rapidement les différentes tâches. Un premier groupe doit s'occuper de lever et baisser les barrières de sécurité, puis de faire une inspection visuelle des véhicules entrants pour s'assurer qu'il n'y a pas de bombes artisanales au-dessus et en dessous. Un autre groupe doit s'occuper de la fouille corporelle des travailleurs locaux entrant et sortant du camp. Un dernier groupe est responsable de la patrouille en véhicule tout-terrain, le long du périmètre du camp. Finalement, un soldat doit monter dans la tour et s'occuper de la mitrailleuse polyvalente C6. Bref, rien de bien compliqué. Je m'installe à la première barrière et j'attends. Les travailleurs locaux sortent du camp en un flot régulier ; c'est la fin de la journée de travail. Je suis un peu nerveux : c'est mon premier contact avec la population locale. Ça doit paraître, car plusieurs d'entre eux me regardent en riant ; certains me saluent : « Salam aleikum, mister ! »

Je me contente de hocher la tête légèrement. Je ne sais pas trop quoi faire. Je me rends compte que je ne connais pas grand-chose à l'Afghanistan et à la culture locale. En fait, je sais à peine situer le pays sur une carte du monde. Bien sûr, j'ai eu les trois jours d'immersion à l'histoire et à la culture afghanes, comme tout le monde au bataillon. Trois pénibles journées assis dans un auditorium à écouter un Afghan qui n'avait pas mis les pieds dans son pays d'origine depuis plus de 20 ans. Les faits les plus marquants de ce cours d'immersion ont été un plateau d'amandes recouvertes de sucre qu'on nous a fait

goûter, et une abrutissante vidéo de danses et de chants traditionnels qui a duré près de deux heures. Bref, il semblerait que j'aurais dû porter plus attention. Je vais devoir apprendre sur le tas, comme on dit.

Je nous regarde aller et je ne peux m'empêcher de constater que ça paraît qu'on est nouveaux sur le terrain, que notre niveau de stress est un peu trop élevé et notre compréhension de notre environnement opérationnel des plus douteuses. Les gars qui remplissent le journal de garde notent le passage de chaque employé local devant la barrière principale, avec des mentions du type :

1) 18 h – 1x taliban à vélo qui observe la routine de garde du camp.

2) 18 h 43 – 2x talibans à pied transportant sac suspect.

Le sergent en exercice nous rassemble. Il nous explique que taliban et Afghan ne sont pas synonymes. On est venus combattre les insurgés talibans et aider les civils afghans. Nuance. De plus, selon lui, il n'y aurait pas énormément d'insurgés à Kaboul, en ce moment, la plupart ayant fui à l'automne 2001. Aussi, il faudrait qu'on arrête de présumer que chaque Afghan que l'on voit est un insurgé. OK, le point est compris.

Plus tard, le même soir, un gars de la section 2-2 Bravo et moi, on voit des lumières se déplacer dans le palais du roi, au nord du camp. On avertit immédiatement le poste de commandement de la garde, pour leur signaler l'activité que l'on vient d'observer, et que l'on considère comme suspecte. On nous répond rapidement que le palais est un poste d'observation canadien, de se calmer les nerfs, que ce sont les gars de la Compagnie de parachutistes qui sont en train de faire leur ronde. Je me sens con. J'ai hâte de savoir ce que je fais et d'arrêter d'avoir l'air d'un mêlé.

Vers minuit, je suis affecté à la patrouille en véhicule tout-terrain, le long du périmètre du camp. De nuit, le camp Julien est blackout, ce qui signifie que toutes les lumières extérieures sont fermées, et que les lumières intérieures sont obstruées pour ne pas être vues du dehors. C'est une nuit sans lune. Mon équipement de vision nocturne est endommagé et ne fonctionne pas très bien. Je roule lentement, la vitesse dans le camp étant limitée à 5 km/h. Tout à coup, je tombe dans un fossé que je n'avais pas vu. Je passe par-dessus le guidon du véhicule, ma mitrailleuse à quelques mètres de moi. Je sacre. Mon ego est plus touché que quoi que ce soit d'autre. Je ramasse mon arme et j'essaie de sortir mon véhicule de là. Je réussis, mais pour aller le planter dans les barbelés en bordure du chemin que je suivais avant l'accident. Je sacre encore. De l'autre côté des clôtures, je vois des silhouettes. Des Afghans. Ils sont assis dans le désert et me regardent sans dire un mot. J'essaie de dégager le tout-terrain tant bien que mal, sans succès. J'appelle le poste de commandement de la garde pour demander de l'aide. Où je suis ? Je n'en ai aucune idée. On me dit d'attendre sans bouger ; une autre patrouille va faire le tour du périmètre et, forcément, devrait me trouver. Je ferme le contact de mon véhicule, ramasse ma mitrailleuse et m'assois au bord du chemin. Les Afghans sont toujours là qui m'observent ; ils sont maintenant une demi-douzaine et ils doivent bien se payer ma gueule. Je me répète, mais j'ai hâte de savoir ce que je fais et d'arrêter d'avoir l'air d'un mêlé.

Les jours qui suivent, je commence à prendre le dessus sur le décalage horaire. Je n'ai pas de tâche spécifique aujourd'hui. Un autre peloton de la compagnie B vient d'être

nommé responsable de la garde du camp pour une semaine : je suis bien content. Mon peloton, quant à lui, se voit assigné aux patrouilles pour une semaine également, à partir du lendemain. Les 22 ont maintenant le contrôle du camp ; aussi, un petit remaniement est effectué. Les lignes de compagnie sont réassignées différemment. Aujourd'hui est donc une journée de déménagement. Heureusement qu'on ne s'était pas trop installés...

La nouvelle tente de notre section est un véritable dépotoir. De plus, le sol est couvert de boue séchée. Apparemment, des pluies torrentielles sont tombées il y a environ dix jours et une inondation s'en serait suivie. On se lance donc, le sergent, Steph, Sébas et moi, dans le ménage. Le sergent nous apprend qu'il ne sera pas avec nous dans la tente de la section. Quelqu'un dans la chaîne de commandement semble avoir estimé qu'il serait préférable de mettre tous les sergents ensemble, et les sections seules avec leurs caporaux-chefs. On trouve l'idée stupide, mais l'infanterie n'est pas une démocratie ; aussi, on a le droit de se fermer la gueule et d'endurer.

En après-midi, Wes, Alex, Matt et Marc arrivent au camp Julien. Enfin, la section 2-2 Alpha est au grand complet. On va finalement pouvoir commencer à opérer au niveau de la section. On passe le reste de la journée à s'installer le plus confortablement possible dans notre tente. Dans les lignes de la compagnie B, toutes les sections font de même. La quasi-totalité des gars de la compagnie sont arrivés ; les RCR sont presque tous partis. On va enfin pouvoir commencer à travailler. Car, il faut l'admettre, le temps passe plus vite quand on travaille et qu'on se garde l'esprit occupé.

Le jour suivant, on apprend que 2-2 Alpha passera la prochaine semaine à faire des patrouilles. On commence un cycle de préparation qu'on répétera des dizaines de fois pendant la mission. Une douzaine d'heures avant la patrouille, le sergent nous rejoint dans la tente. On s'assoit en rond autour des cartes déposées sur les boîtes à fourbi de Wes. Le sergent nous donne les ordres d'opération. On prend des notes, on blague un peu. On fait un tour de questions, puis c'est l'heure de la préparation et du repos. Après les ordres, le sergent et moi, on se claque quelques parties du jeu vidéo Mario Kart, sur le Nintendo 64. Ensuite, je pars avec Alex. On se rend au stationnement où se trouvent tous les véhicules du groupement tactique. On trouve les deux Iltis qui nous ont été attribués pour la patrouille, puis on s'assure que le plein d'essence a été fait et que les véhicules sont opérationnels. On vérifie les radios et on fait un contrôle avec l'indicatif d'appel 2 qui se trouve au poste de commandement 0. Ensuite, on se rend à la tente des adjudants qui se trouve dans un coin du camp. On y ramasse les clés qui servent à déverrouiller le conteneur où sont entreposés les lance-roquettes M-72. Le conteneur se situe dans un autre coin du camp. Une fois qu'on a pris deux armes, on ramène les clés à la tente des adjudants avant de retourner à notre tente de section pour finir de se préparer. Le tout nous prend un peu plus d'une heure ! Rapidement, on se rend compte que c'est ridicule de faire tous ces allers-retours pour deux lance-roquettes, et on se contente de les cacher sous nos lits de camp et de se les passer de section en section au fur et à mesure qu'on part en patrouille.

Ce soir, c'est ma première patrouille. Je suis un peu nerveux. Je prépare mon équipement personnel : ma mitrailleuse légère C9, ma veste antifragmentation, ma veste tactique avec deux barils de munitions et un pistolet 9 mm, mon monocle de vision nocturne sur mon casque de kevlar, mon sac de patrouille avec mes canons

supplémentaires, deux autres barils de munitions, mon eau et une ration au cas où la patrouille serait plus longue que prévu. Au total, près de 55 kilos d'équipement. Pour se motiver un peu, Alex fait jouer des chansons d'Andrew W. K. pendant qu'on termine nos préparatifs.

Vers 20 h, l'obscurité est déjà tombée. On se dirige vers le stationnement. J'ai le souffle court juste à marcher avec le poids de mon équipement sur le dos. Le sergent nous communique les dernières mises à jour du renseignement. Rien de bien pertinent. Il nous apprend également que le plan a changé quelque peu pour ce soir. On ne prendra pas les Iltis. Deux VBL III vont nous servir de taxis jusqu'à notre secteur de patrouille ; une fois sur place, on va se déplacer à pied pendant environ six heures. On monte donc dans les véhicules. Le trajet n'est pas très long, à peine dix minutes de route. Notre VBL III s'arrête, la rampe s'abaisse. Marc se tord la cheville en descendant ; elle a l'air sérieusement amochée, il ne peut plus marcher dessus. On l'aide à remonter dans le véhicule et les VBL III quittent les lieux. Finalement, on est prêts à patrouiller.

Les rues sont désertes et mal éclairées. On ajuste nos monocles de vision nocturne. La ville est silencieuse, exception faite de chiens errants qui jappent au loin. C'est un peu sinistre. Je regarde autour de moi. Kaboul se teinte en vert dans mon équipement de vision. Partout où je pose le regard, il y a des impacts de balles et d'obus. Il semblerait qu'aucun bâtiment n'ait été épargné. Des déchets jonchent le bord des rues et des ruelles. L'air frais de la nuit est agréable et semble diminuer l'intensité de l'odeur de la pollution ambiante. On a adopté notre formation de marche : 10 m d'espace entre chaque gars, pour des raisons de sécurité. On est vigilants. Avec son laser infrarouge, Alex pointe des silhouettes qui nous observent au travers des rideaux des bâtiments environnants. Le poids de mon équipement me fait mal aux épaules et au dos. Je m'en fous un peu : mon esprit est trop occupé à découvrir mon nouvel environnement. Je trouve ça excitant. Ce soir, j'adore mon métier. On passe devant une maison plain-pied qui n'a plus de devanture. Le mur avant s'est totalement effondré sous ce qui semble avoir été l'effet d'une bombe. À l'intérieur, je regarde un homme qui se met au lit et qui vit comme si de rien n'était. Il ne porte même pas attention à la présence de sept hommes armés qui passent devant chez lui. Ça me fascine. On communique en murmurant dans nos petites radios. Matt, qui marche à l'avant de la patrouille, voit un homme au bout de la rue que nous sommes en train de remonter. Il lance l'alerte : un individu suspect à l'avant. Alex dirige son laser infrarouge sur ce que l'on considère comme une menace probable. Le sergent nous dit de nous calmer : il y a 3 millions d'habitants à Kaboul, c'est normal qu'on croise du monde... C'est correct d'être vigilant, mais il ne faut pas tomber dans l'hypervigilance ; on doit se calmer, sinon notre mental va casser avant la fin de la mission. Le sergent a raison. On se calme un peu et on continue notre patrouille pendant encore quelques heures.

À notre retour au camp, toute la section s'assoit sur les Hesco Bastion qui entourent notre tente. On jase un peu. On s'entend sur le fait qu'on doit se détendre. Que ça ne donne rien de stresser sans raison comme on l'a fait pendant toute la patrouille. On prend la décision commune de se calmer les nerfs. Il est déjà tard dans la nuit. Je suis épuisé tant d'avoir marché avec 55 kilos d'équipement sur le dos pendant plus de six heures que par le stress de la patrouille. Je m'allonge sur mon lit de camp et je réfléchis à ma journée. Je suis fatigué, mais heureux. Je m'endors rapidement.

Le lendemain est une journée tranquille. Après le dîner, je reviens de la cuisine avec Alex quand on entend ce qui semble être un coup de feu. On n'est pas trop certains. Un bruit sourd. Quelques instants plus tard, on croise notre lieutenant qui passe en courant. Il arrive des lignes de la compagnie B. On lui demande s'il sait ce qui se passe. « Rien de trop sûr pour l'instant, les gars. Quelqu'un se serait pris une balle dans la tête, mais c'est pas confirmé. Je m'en vas aux ordres. Passez le mot au reste du peloton de mettre le kit de protection, de sortir leurs armes et d'attendre que j'reviennne avec plus de détails. »

Une balle dans la tête ? Vraiment ? Est-ce qu'il y a un tireur embusqué dans les montagnes environnantes ? Si c'est le cas, on est des belles cibles, à tourner en rond comme des poules pas de tête dans notre camp. Alex et moi, on se rend au pas de course dans les lignes de la compagnie B. On passe les directives du lieutenant aux autres et on attend. On ne sait pas trop quoi penser. On fait de mauvaises blagues pour se changer les idées. Tout le monde essaie d'avoir l'air nonchalant, mais ça ne marche pas vraiment. Finalement, après un moment, le lieutenant revient. Il marche d'un pas normal. J'imagine que c'était une fausse alerte. On se regroupe autour de lui. L'adjudant nous dit de nous fermer la gueule. Le silence se fait. Le lieutenant nous informe qu'un gars qui venait tout juste de rentrer de patrouille s'est rendu à sa tente, s'est assis sur son lit de camp, a mis le canon de son fusil d'assaut C7 dans sa bouche et a fait feu. On ignore pourquoi, pour le moment. La balle lui aurait traversé le crâne, mais ne l'aurait pas tué. Cependant, les éclaboussures de sang auraient fait un beau dégât, et notre peloton vient de récolter la tâche d'empêcher l'accès aux curieux, et surtout aux journalistes, alors que les policiers militaires font leur enquête sur l'événement et que l'on nettoie le tout. Alex et moi, on prend le premier tour de garde devant la tente. Je me surprends à ne pas m'émouvoir de la détresse d'un de mes pairs. On rit du fait qu'on se croyait la cible d'un tireur embusqué. Quand les policiers militaires s'éloignent, on en profite pour satisfaire notre curiosité morbide et on jette un coup d'œil à l'intérieur : on ne voit pas grand-chose. Après plus de six heures de garde, un policier vient nous voir. Il s'excuse si ça prend du temps. Apparemment, la présence d'un témoin, ami ou collègue de travail proche de la victime, est requise pour que les policiers militaires puissent procéder à la fouille et au paquetage des effets personnels du suicidaire. Or, il semblerait que personne ne soit vraiment proche de lui, pas même ceux qui partagent sa tente. En fait, personne ne semble vraiment savoir d'où il sort. C'est un peu déprimant. Pas surprenant qu'il ait eu le moral bas ! Je commence à penser que la guerre – la vraie –, c'est une série de paniques inutiles et d'événements incongrus.

Quelques jours plus tard, on se prépare pour notre première patrouille de jour. Vers 9 h, on prend place dans nos Iltis respectifs. Matt est le chauffeur du premier. Ce gars adore les gadgets. Son équipement est à la fine pointe et il ne se prive pas pour ajouter de l'équipement civil à son attirail lorsqu'il juge que ce que le militaire nous procure n'est pas adéquat. De plus, c'est un excellent chauffeur. Le sergent est le passager en avant, tandis que Sébas est debout à l'arrière avec sa mitrailleuse. Un interprète local qu'on prend à bord juste avant de sortir du camp occupe la dernière place en arrière du véhicule. Marc devrait également prendre position dans le premier Iltis, mais sa blessure l'empêche de sortir avec nous et il travaille au poste de commandement 0 pour quelque temps. Son absence ne change pas beaucoup la dynamique de la section puisqu'on n'a jamais vraiment eu l'occasion de travailler avec lui. En effet, pendant l'entraînement de

préparation pour la mission, au Canada, il était parti suivre un cours de leadership. C'est quand même dommage, car Marc est le seul caporal de la section, et le seul parmi nous – en omettant le sergent et son adjoint – à avoir de l'expérience opérationnelle, expérience qui aurait été la bienvenue dans notre section de novices des missions outre-mer. Steph est le chauffeur du deuxième Iltis. Wes est le passager avant, tandis que je suis derrière avec ma mitrailleuse ; Alex couvre nos arrières avec un fusil de chasse. On sort du camp, on prend de la vitesse. Debout à l'arrière du véhicule, mon arme à la main, le visage au vent, je ressens un incroyable sentiment de liberté. Kaboul est très différente de jour. Il y a des centaines de véhicules, principalement des taxis jaunes, mais aussi des Toyota Corolla blanches et des jingles trucks. Je souris quand je repense à notre stress lors de notre première patrouille, il y a deux jours. Cette nuit-là, on a vu tout au plus une dizaine d'Afghans. Aujourd'hui, nous sommes entourés de milliers d'entre eux. Les rues, les ronds-points, les bazars : tout est bondé. La ville est cacophonique. Le bruit des klaxons, des moteurs défectueux ainsi que les cris des automobilistes exaspérés retentissent des rues principales. Dans les quartiers résidentiels, ce sont les voix des enfants qui résonnent : « Hey, misters ! How are you, misters ? »

Les enfants nous font des signes de la main. Ils essaient de nous faire comprendre qu'ils veulent des crayons en pointant leur index dans la paume de leur main. Un peu partout, on voit des femmes en burqa bleue qui font leur marché quotidien. Le trafic est congestionné sur les artères principales, mais nos petits Iltis se faufilent assez bien. On maintient notre vitesse de croisière à environ 70 km/h, soit un peu plus rapide que le reste des véhicules qui nous entourent. La raison en est une de sécurité : on doit rester mobiles, et surtout ne pas ralentir sur les nombreux dos d'âne présents un peu partout dans les rues de Kaboul. On a appris que c'est dans ces circonstances que l'Iltis du caporal Jamie Murphy, tué lors de la Roto précédente, s'est retrouvé la cible d'un kamikaze.

Je suis surpris de voir des tombes en bordure des routes : de petits monticules de terre de la grandeur d'un être humain, avec, à la tête, une pierre plate plantée à la verticale, et parfois des morceaux de chiffon attachés à un bâton. Ces tombes se trouvent dans les endroits les plus incongrus : à une intersection, à côté d'un magasin de tapis, etc. À croire que les gens ont été enterrés à l'endroit où ils sont décédés. C'est probablement le cas d'ailleurs, puisque selon les rituels funéraires afghans, on doit ensevelir ses morts avant le coucher du soleil, le jour de leur décès.

On descend une rue où se situent plusieurs boucheries. Les carcasses sanglantes de bœufs, de chèvres et de poulets sont accrochées en bordure de route, exposées aux éléments, à la pollution urbaine régnant sur Kaboul, et aux milliers de mouches qui se font un festin. L'odeur épicée que j'avais détectée le jour de mon arrivée en Afghanistan m'envahit de plus belle. Elle me dégoûte.

À l'heure du dîner, on se stationne sur le campus de l'Université de Kaboul pour manger. On s'installe à l'ombre des grands arbres qui couvrent les lieux. L'université ressemble à n'importe quel campus que j'ai vu ailleurs dans le monde. Des étudiants vont d'un pas rapide, d'un bâtiment à l'autre, les bras chargés de livres et de cahiers de notes ; d'autres discutent avec leurs professeurs au pied des escaliers des différents départements ; d'autres encore font comme nous et profitent de l'ombre des arbres pour prendre leur repas à l'extérieur. Nombreux sont ceux qui parlent anglais et qui engagent la conversation

avec nous. D'ailleurs, je me rends rapidement compte que les Afghans ont une facilité incroyable pour les langues ; la plupart d'entre eux en parlent plusieurs. Les étudiants sont curieux. Ils ont appris par la radio locale que les Canadiens français viennent de prendre la relève dans le secteur. Ils veulent nous parler, nous poser des questions ; c'est agréable.

Après le dîner – et de nombreuses discussions intéressantes –, on repart en patrouille. On se dirige vers la « Shit River », qui passe au centre de Kaboul. À une certaine époque, son débit a dû être assez élevé, car la digue de pierre fait plusieurs mètres de haut. Aujourd'hui, un mince filet coule péniblement dans le fond du lit de ce qui était jadis une rivière. L'eau est sale et odorante. Le lit du cours d'eau fait office de dépotoir à ciel ouvert au cœur de la capitale afghane. À un endroit, je vois la carcasse d'une vache ; plus bas, un amas de déchets ; plus bas encore, la ferraille d'une voiture dont les fluides coulent dans le cours d'eau ; et finalement, plus bas, une famille qui fait ses ablutions avant la prière, qui se lave les pieds, les mains et le visage avec cette même eau. L'odeur de la Shit River est difficilement descriptible ; elle prend au nez et à la gorge. Après plus d'une heure à patrouiller le long de sa rive, une poussière verte nous couvre le visage et se mêle à notre sueur ; je n'ose même pas penser à ce que ça peut avoir comme effet sur nos poumons. L'odeur est si forte qu'elle nous colle à la peau, ainsi qu'à nos vêtements, si bien qu'à notre retour au camp Julien, plus de deux heures plus tard, les gars à la barrière qui inspectent nos Iltis à la recherche de bombes artisanales commentent en riant : on doit revenir de la Shit River vu l'odeur qu'on dégage !

De retour au camp, on fait ce qui deviendra notre routine d'après-patrouille : le plein d'essence des Iltis, un dernier petit débriefing, l'échange de nos observations, la collecte de l'information recueillie, etc. Ensuite, on retourne à notre tente. Je me débarrasse de ma mitrailleuse, puis de ma veste tactique, et finalement de ma veste balistique. Ça fait tellement de bien : je me sens léger. Je retire ma chemise et mon t-shirt, qui sont trempés de sueur. La peau me démange. Je m'assois à l'extérieur de la tente et je bois une bouteille d'eau tiède ; j'attends d'arrêter de suer avant d'aller prendre ma douche. Je suis fatigué, mais satisfait de ma journée. J'aime mon travail !

Le lendemain matin, on repart. Notre section commence à avoir une routine de patrouille ; on est tous de plus en plus à l'aise dans notre environnement, le stress laisse place à une nonchalance non feinte ainsi qu'au plaisir de patrouiller et de faire notre travail. Après deux heures à tourner en rond dans notre secteur de responsabilité, on reçoit un message du poste de commandement 0. Deux hommes auraient été observés en train de monter une position de mitrailleuse au sommet d'une colline, au sud-ouest du camp Julien. Notre section reçoit la tâche d'aller voir ce qui se passe. On prend en note les coordonnées géographiques du présumé nid de mitrailleuse, on entre l'information dans nos GPS, puis on étudie nos cartes, tous penchés sur le capot du premier Iltis. Le sergent souligne que si on se fie à nos cartes, on devra passer à travers une zone qui n'a pas encore été déminée. Rien de bien surprenant, la région de Kaboul étant une des plus minées du globe. Le sergent explique que deux gars devront descendre des Iltis et marcher devant, pour s'assurer que la route est sécuritaire et qu'il n'y a pas de mines. On se regarde tous. On est en Afghanistan depuis à peine deux semaines. Personne n'est vraiment à l'aise avec cette tâche. Alex et moi, on regarde les autres gars ; ils ont tous blonde, femme ou enfants qui les attendent. Quant à nous deux, eh bien, on est des vieux garçons soûlons sans rien à

perdre. On se porte donc volontaires. En fait, on est bien heureux : ce genre de tâche nous excite. Le risque, l'adrénaline, c'est ce pour quoi on a signé en bas de la feuille.

Alex et moi, on commence à marcher. Le reste de la section, dans les deux Iltis, attend qu'on ait environ 200 m d'avance avant de se mettre en branle et de nous suivre à bonne distance. La route qu'on parcourt est sur une crête de colline. La vue de Kaboul depuis notre flanc gauche est imprenable, mais on doit se concentrer sur l'endroit où l'on met les pieds plutôt que sur le panorama environnant. Alex et moi, on s'exalte. On a l'impression d'être libres comme l'air – tous les deux, seuls, à faire une marche en Afghanistan, dans un champ de mines. On blague. On profite du moment. On marche depuis quelques minutes déjà quand on arrive à la hauteur d'un disque de métal à moitié enterré dans le milieu de la route de terre battue. On s'arrête. On regarde l'objet. On ne s'y connaît pas trop en mines. On a vu quelques photos des différents types d'engins pendant l'entraînement, sans plus. On fait signe aux Iltis de s'arrêter pendant qu'on essaye de déterminer s'il s'agit d'une mine ou non. Après tout, on ne peut pas prendre ça à la légère : c'est une mine sur une route de terre battue qui a tué les deux membres du RCR, il y a quelques mois.

Sony : Qu'est-ce t'en penses, l'gros ? C'est-tu une mine ?

Alex : On va être les premiers à le savoir !

Alex n'a pas fini sa phrase qu'il prend un élan avec son fusil d'assaut C7 et frappe la partie non enterrée du disque de métal, de toutes ses forces, avec la crosse de son arme. Les couilles me remontent à l'intérieur du corps. L'espace d'une seconde, mon cœur s'arrête, puis... rien. Je regarde Alex. Il rit.

Sony : Tabarnak de fuck de criss ! C'était quoi, ça ?

Alex : Hé ! Hé ! Hé ! T'avais-tu une meilleure idée ?

Je pars à rire. On passe par-dessus le disque et on continue notre route. Quand les Iltis passent à la hauteur de l'objet suspect, on regarde quand même par-dessus notre épaule, juste pour s'assurer que tout va bien à l'arrière.

Après une demi-heure, on arrive au bas de la colline qu'on nous avait indiquée par radio. Il y a effectivement un nid de mitrailleuse. On voit trois hommes armés qui travaillent autour. Les deux Iltis nous rejoignent et adoptent des positions de blocage au nord et au sud de la route. Le sergent, Alex et moi, on prend une position agressive – armes pointées vers l'avant, doigt sur le pontet –, prêts à engager le combat. À l'aide de l'interprète, le sergent ordonne aux hommes de descendre et de s'identifier. Le leader du groupe met son AK-47 en bandoulière sur son épaule, tandis que les deux autres gardent leurs armes en position de tir, à la hauteur de la taille. Je me surprends à ne pas être nerveux. Notre petit stand-off aux allures de western m'amuse beaucoup. Alex aussi a l'air de trouver tout ça divertissant. À environ 10 m de nous, les trois hommes baissent leurs armes ; ils ont une attitude décontractée et nonchalante. Ils nous tendent leurs papiers : ce sont des membres de l'Armée nationale afghane (ANA). Ils nous expliquent qu'ils ont reçu l'ordre de monter un poste d'observation sur une des voies d'approche menant vers le camp Julien et vers une de leurs bases située à proximité du camp. On se sent un peu cons. On s'excuse, on leur serre la main et le sergent fait son rapport au poste de commandement 0. Je suis accoté contre le deuxième Iltis, avec Alex. On boit une bouteille

d'eau tiède. Je commence à voir une habitude qui s'installe : celle des paniques inutiles. Je m'en fous un peu ; mon esprit critique me dit de prendre les choses comme elles viennent, avec un grain de sel.

Le jour suivant est mon dixième en théâtre opérationnel. Théoriquement, si je me fie aux diverses lectures que j'ai faites, je suis censé être acclimaté à mon nouvel environnement et à l'aise pour y opérer sans problème. Aujourd'hui, on effectue une autre patrouille de jour. On quitte le camp Julien en début d'après-midi, direction le poste de police du district 5. Le but est d'établir un contact avec les membres du Kabul City Police (KCP). On zigzague sur les routes en terre battue pendant un certain temps. Notre vitesse de croisière crée une circulation d'air qui est la bienvenue ; ça ne fait pas cinq minutes qu'on a quitté le camp que je suis déjà trempé de sueur.

Après un moment, on arrive à un compound situé dans une rue secondaire. L'entrée est gardée par plusieurs hommes armés. À notre approche, ils lèvent la barrière et, de la main, nous font signe d'entrer. À l'intérieur, c'est le festival de l'AK-47. On stationne nos Iltis et on descend. Partout, des hommes sont allongés à l'ombre, leurs armes déposées à leur côté. La plupart fument. Certains sont en uniforme ; d'autres portent l'habit afghan traditionnel, le shalwar kameez, qui consiste en un pantalon recouvert d'une grande tunique qui descend jusqu'aux genoux ; d'autres encore endossent des vêtements occidentaux. Ils ont tous les traits du visage sévères et arborent presque tous la moustache. On se croirait dans un porno des années 80.

Le compound consiste en une grande cour poussiéreuse avec, tout autour, des bâtiments présentant des galeries couvertes. À l'intérieur des bâtiments, on distingue des dortoirs et des bureaux. Au milieu de la cour se trouve une pompe à eau manuelle, seule source d'eau du poste du KCP.

Un homme dans la cinquantaine s'approche. Il porte un uniforme vert olive. À en juger par les grades rouges sur ses épaules, et à sa posture, il doit s'agir du chef de la police pour le district 5. Il est entouré d'une dizaine d'hommes – sans doute ses gardes. Ils ont tous l'arme à la main, canon pointé vers le sol, doigt sur la détente. Ils ne sont pas menaçants, mais pourraient rapidement le devenir si la situation se détériorait. Personne ne parle ; on se regarde tous, l'air suspicieux. J'entends le chant d'un oiseau que les policiers afghans gardent dans une cage près d'un des dortoirs. Le chef du KCP s'approche de notre sergent et lui offre une poignée de main joviale. Du coup, la tension disparaît et l'atmosphère devient plus agréable. Tout le monde se détend. Le chef de police invite notre supérieur à prendre le thé avec lui et son entourage sur sa galerie personnelle. Pendant ce temps, le reste de la section fait la connaissance des membres du KCP. Le sergent étant parti avec l'interprète, on ne peut discuter qu'à l'aide de signes avec nos nouveaux « amis ». Ils semblent habitués de faire affaire avec les Occidentaux. Ils nous demandent des crayons, de la nourriture, des bâtons luminescents, etc. Je n'ai rien à offrir, sinon une bouteille de désinfectant alcoolisé en gel. Je la donne à un des policiers. Il ne sait pas ce que c'est, mais semble tout de même content, et retourne à son dortoir. Quelques minutes plus tard, alors que je suis en train de prendre des photos avec Sébas et quelques policiers, je vois le gars à qui j'ai donné le désinfectant sortir de son dortoir et traverser la cour en hurlant, direction la pompe à eau. Le con, trouvant que ça sentait bon, s'est mis le produit dans le

visage et les yeux. Ses confrères rient de lui. Personnellement, je ne viens probablement pas de me faire un ami...

Je suis assis sur le capot de l'Iltis en train de boire une bouteille d'eau tiède quand l'adjoint du chef du KCP vient me voir. Il parle un anglais cassé, à peu près aussi mauvais que le mien. Il m'invite à le suivre à son bureau. Je regarde Wes pour savoir si j'ai l'autorisation : il hoche la tête. Le vieil homme mince, à la moustache et aux cheveux grisonnants, me prend la main et m'entraîne vers l'arrière du compound. J'entends le sergent me demander d'essayer de collecter de l'information, et le reste de la section faire des blagues sur le fait que je vais probablement me faire violer. Même si je ne suis pas très à l'aise avec le fait qu'il me tienne la main, je ne le laisse pas voir. Après tout, c'est mon hôte, et je ne veux pas le froisser. On arrive devant une porte en bois munie d'une moustiquaire. Il l'ouvre et me fait signe d'entrer. Son bureau est spacieux et confortablement meublé. Le plancher est recouvert d'un tapis afghan qui donne une ambiance chaleureuse à la pièce. Un ventilateur au plafond fait circuler l'air, et l'humidité des murs en béton rend la température quasi confortable. On s'assoit dans deux fauteuils usés et poussiéreux. Il m'offre du thé et des bananes miniatures, que j'accepte volontiers. On discute de tout et de rien ; on apprend à se connaître. L'espace d'un moment, je me prends à penser que tout ça a des airs de rendez-vous galant. Je manque d'éclater de rire, mais je réussis à me contrôler. La discussion continue un moment sur des sujets anodins quand mon interlocuteur me demande de l'excuser un instant. L'air complice, il se rend à son bureau et sort d'un des tiroirs une bouteille de whisky. Il m'en offre un petit verre. Pourquoi pas ? Il m'explique qu'il n'est pas censé faire cela, car il est musulman. Je lui réponds que moi non plus, car je suis en service. Il me donne une tape amicale sur l'épaule. Puis, le lien de confiance maintenant établi, on commence à s'ouvrir un peu plus. Il me demande si j'ai besoin de quoi que ce soit sur le marché noir : armes, drogue, etc. Entre autres choses, il m'offre un pistolet Makarov avec étui et deux chargeurs pleins pour la somme de 50 \$ US. Je lui réponds que je vais y penser, sans m'engager à quoi que ce soit. Puis on continue à discuter. Il me parle de la situation dans le secteur et, finalement, me fournit de l'information quand même intéressante.

Après une petite heure, la voix du sergent sur ma radio me demande de les rejoindre dans la cour. Un des gars ajoute alors que je peux quand même prendre le temps de m'habiller. Je remercie donc mon hôte et regagne ma section. Les autres sont déjà tous montés dans les Iltis, prêts à partir, et me regardent avec leurs sourires moqueurs. Le sergent me demande comment ça s'est passé. Je lui raconte vite fait, sans mentionner le verre de whisky. Il me dit qu'on va revenir régulièrement à ce poste du KCP, que je dois maintenir cette relation et essayer d'en soutirer de l'information utilisable, si j'en suis capable. Je n'y vois pas d'objection, même si je ne suis pas un grand fan du renseignement. Jusqu'à maintenant, tout ce que j'en connais, ce sont des rapports douteux à propos de menaces probablement imaginaires, par exemple un véhicule piégé, possiblement kamikaze, de type taxi jaune. Bravo, Sherlock ! Il n'y a que ça, des taxis jaunes et des Toyota Corolla blanches, à Kaboul. Bref, j'accepte quand même de me prêter au jeu, ne serait-ce que pour passer le temps pendant les patrouilles.

En sortant du compound, le sergent nous informe sur nos radios personnelles que le chef de police lui a fourni des renseignements concernant un possible kamikaze dans un secteur reculé du district 5. On va aller y jeter un coup d'œil, nous dit-il. On roule pendant

environ une demi-heure. Plus on s'enfonce, plus les routes de terre battue sont étroites, et plus il y a de civils afghans autour de nos Iltis. Les chemins sont tellement bondés qu'on ne peut plus rouler à la vitesse habituelle ; on avance tout au plus à 10 km/h. Des gens nous regardent, d'autres nous ignorent simplement. Certains frappent sur nos véhicules. Les enfants courent autour de nous ; on espère ne pas en frapper un. Tout autour est chaotique ; il y a des cris, des bruits de machinerie, des sons d'animaux. On passe sur un petit pont de pierre quand je croise le regard d'un homme assis à la devanture d'un magasin. Subtilement, il me fait non de la tête, puis baisse les yeux. Je commence à stresser un peu ; je me raidis et j'observe autour de moi. De l'autre côté du pont, un autre Afghan me regarde discrètement. Il n'y a pas de haine dans ses yeux, mais j'y vois de l'inquiétude, de la peur même. Il me fait un signe discret avec son doigt : un signe de coupe-gorge. Eh merde !

Par radio, j'informe la section de ce que je viens de voir. Le sergent me demande de confirmer : je confirme. Sébas dit qu'un civil qui semblait inquiet lui a aussi indiqué un danger imminent. Le sergent nous demande de rester vigilants, mais calmes : on ne veut pas créer plus de stress qu'il y en a. On ne peut pas faire demi-tour pour l'instant, donc on continue à s'enfoncer dans le secteur. Alex me dit qu'il n'aime pas ça. Je suis d'accord avec lui. On tente de garder les Afghans à bonne distance de nos véhicules, sans grand succès. Matt affirme qu'un homme lui a aussi fait signe de quitter le secteur. Pourtant, rien ne se passe. Finalement, on trouve un endroit où l'on peut faire demi-tour avec les Iltis. On sort du secteur sans problème, pour finalement retourner au camp Julien, incertains de ce qui vient de se passer.

Début mars 2004, c'est l'arrivée de nos nouveaux véhicules de patrouille : les G-Wagon. Ils ont l'avantage d'être blindés, à l'opposé de l'Iltis qui n'offre aucune protection contre les projectiles et les explosions. Cependant, ils nous coupent de la population et de la ville, car on est enfermés dans cette espèce d'aquarium sur quatre roues, incapables de communiquer avec l'extérieur et, plus important, incapables d'utiliser nos armes puisqu'il n'y a pas d'ouverture ou de tourelle. Lorsqu'on s'installe pour notre première patrouille à bord des G-Wagon, je suis optimiste. Je n'ai plus à passer six heures debout à l'arrière d'un Iltis à me faire brasser ; au contraire, je suis confortablement assis, ma mitrailleuse déposée sur le banc à mes côtés. Et puis il y a l'air climatisé, un luxe avec l'été qui arrive et les 50 °C ambiants en milieu d'après-midi. Mais je déchanté rapidement. Notre isolement des bruits et des odeurs de la ville nous déconnecte de l'ambiance qui règne et rend plus difficile de prendre le pouls de notre environnement. Également, je me rends compte qu'être assis pendant six heures, avec la plaque balistique arrière de ma veste antiframectionnement qui me rentre dans les reins, est aussi inconfortable, sinon plus, que de passer cette même période de temps debout. En plus, l'air climatisé ne se rend pas à l'arrière du G-Wagon ; aussi, seuls le chauffeur et le passager avant ont un peu de fraîcheur, tandis que derrière la chaleur est étouffante. Tout cela jumelé au bercement du véhicule pendant les déplacements sur les routes chaotiques de Kaboul, j'en suis quitte pour un mal de cœur. Ainsi, dès la première sortie en G-Wagon, on instaure une nouvelle procédure de section, qu'on va répéter à chaque patrouille subséquente. Aux trente minutes environ, le mal de cœur me prend. J'en informe le sergent par radio. On arrête et je descends, suivi d'Alex puis du sergent. Je mets un genou à terre et je me vomis le corps, alors que les deux autres assurent ma sécurité. Le tout sous les yeux ébahis des Afghans

qui me regardent en riant. Bref, l'arrivée du G-Wagon m'enlève tout le plaisir que j'avais de faire des patrouilles.

Lors de l'une d'elles, on reçoit l'ordre du poste de commandement 0 d'intercepter deux individus qui prennent des photos du camp Julien. Ceux-ci, un Occidental et un Afghan, se trouvent à proximité du palais du roi. Notre mission est de les ramener au camp pour les interroger sur leurs motifs. On fonce donc vers notre destination. On monte la petite côte qui mène à la cour sud du palais. Les deux hommes sont là ; ils ne sont pas armés. On immobilise les G-Wagon de chaque côté d'eux, on descend et on les encercle, armes en position d'alerte. Le sergent demande à Alex et à moi de les maîtriser, alors que le reste de la section les tient en joue. Je prends le Caucasien, et Alex, l'Afghan. Les hommes sont coopératifs. On prend leurs poignets, on les menotte avec des attaches autobloquantes, on met un sac de jute sur leur tête pour les aveugler, et on les maîtrise physiquement en les poussant légèrement vers l'avant pour les déstabiliser par rapport à leur centre de gravité. On en fait monter un dans chaque G-Wagon et on se dirige vers le camp Julien, juste à côté.

Sur place, je descends, je reprends le contrôle physique de mon détenu et je le force à traverser le corridor qui mène au point de fouille corporelle. La poussière lève sous nos pas et fait tousser l'homme. Il a du mal à marcher droit puisqu'il est aveuglé et que je le maintiens dans un état de débalancement. Cependant, le corridor est clôturé de barbelés et je crains qu'il ne tombe dedans. Après tout, c'est un détenu, et selon la Convention de Genève, je suis responsable de son intégrité physique. Au poste de fouille, les gars le passent au peigne fin. Rien de suspect n'est trouvé.

Alex amène son détenu. Même procédure. Cependant, comme tous les Afghans, il a les poches pleines d'objets étranges dont on ignore l'utilité réelle. Wes nous dit que les deux hommes devront être questionnés par du personnel spécialement entraîné pour cette tâche. En attendant, Alex et moi, on doit les isoler et s'assurer qu'ils ne se parlent pas. On nous assigne chacun un bunker de béton dans lesquels se trouvent deux bancs de bois placés face à face. Sur les lieux, on me remet un fusil de chasse de calibre 12 et on me dit de m'assurer que le détenu demeure silencieux. Pas de problème. Je m'assois sur un des bancs, face à l'homme. Le fusil de chasse est pointé vers le sol, entre ses jambes. Je tends le bras et enlève le sac de jute qu'il a sur la tête, pour qu'il puisse respirer plus aisément. On se regarde. On ne parle pas. Il me sourit. Il semble un peu nerveux – je ne peux pas le blâmer. Les heures passent, on continue à se regarder sans rien dire.

Un spécialiste du questionnement se présente au bunker. Il ne porte pas de béret, il a retiré son grade et son nom de son uniforme, et se donne des airs d'agent secret. Malgré ses efforts, je le reconnais : c'est un des policiers militaires du camp. Je le trouve un peu ridicule. Il parle un peu avec mon détenu, le questionne, puis repart. Les heures passent encore. Wes me demande si je veux que quelqu'un me remplace. Je lui réponds que je suis correct, que je vais finir cette tâche. Après des heures d'attente, de questionnements sporadiques et de vérifications, on se rend compte que l'homme assis devant moi est un journaliste pour un des quotidiens les plus connus au Canada, et que l'Afghan est son guide-interprète. La chaîne de commandement se confond en excuses. Le temps de le dire, nos détenus deviennent presque des membres de la royauté. Je trouve ça quand même marrant. J'ai hâte de voir ce qu'il aura à dire dans son prochain article. Encore une fois,

tout a commencé par une panique inutile pour prendre fin dans un retournement de situation ridicule. Je commence à croire qu'il n'y en a pas de guerre ici, en Afghanistan.

Deuxième semaine de mars 2004, notre section se rend au palais du roi pour prendre en charge le poste d'observation. Je suis content, j'ai hâte de visiter ces lieux depuis longtemps. On se lève tôt, Alex et moi, pour aller aux cuisines faire le plein de provisions. Un cuisinier canadien et un cuisinier népalais nous amènent dans un conteneur réfrigéré. On charge la remorque du G-Wagon avec une grande quantité de steaks, de côtelettes, de poitrines de poulet, de saucisses, de viande à sandwiches, etc. Au palais du roi, il n'y a pas de cuisine. Aussi, les sections qui vont y vivre se nourrissent exclusivement de sandwiches et de BBQ. On prend des condiments, des sacs de pommes de terre, des caisses d'eau et plusieurs poches de charbon. Une heure plus tard, on est de retour dans le stationnement du camp Julien où la section nous rejoint. Alex et moi, on va chercher nos bagages ; on part pour une semaine, il faut bien s'assurer un peu de confort. On fait un contrôle radio rapide avec le poste de commandement 0 et on quitte le camp Julien, direction le palais du roi, à quelques centaines de mètres de distance.

Vers 9 h, on arrive sur place. Le commandant de la section 2-2 Bravo nous accueille avec un de ses gars et nous ouvre la barrière de barbelés. On stationne nos deux G-Wagon dans la cour du palais en ruine. Le décor est impressionnant. La résidence a trois étages de haut, et malgré son état de décrépitude, on peut voir que le bâtiment devait avoir de la gueule à une autre époque. On décharge les véhicules et la remorque pendant que notre sergent et son homologue de la 2-2 Bravo font le tour des lieux et échangent les informations nécessaires. On attend à l'ombre, assis contre une colonne.

Peu de temps après, les deux supérieurs reviennent. Les gars de 2-2 Bravo chargent leur équipement dans nos G-Wagon et quittent le palais. Notre sergent envoie un gars sur la mitrailleuse polyvalente C6 du poste d'observation nord, et un autre sur la mitrailleuse légère C9 du poste d'observation sud. Pendant ce temps, le reste de la section s'installe.

Nos quartiers sont au rez-de-chaussée. À l'intérieur d'une grande pièce qui devait être l'entrepôt de la cuisine se trouvent des tentes montées : une qui sert de dortoir, l'autre de salle commune où ont été disposés les réfrigérateurs, les tables à manger, la télévision, le lecteur DVD et finalement la radio, notre lien avec le camp Julien. Les pièces sont gigantesques, les corridors sont tout aussi impressionnants. Les plafonds à chaque étage font plus de 10 m de haut. Partout, des débris jonchent le sol ; seul un petit passage a été déblayé au milieu des couloirs. Les murs sont couverts de graffitis de toutes sortes, de dessins et de mots écrits en arabe et en anglais. Le palais a été bombardé. Dans la cour, on voit les cratères creusés par les impacts des obus d'artillerie qui y sont tombés. L'un d'eux a dû frapper le toit de plein fouet, puisqu'un trou immense passe à travers les trois paliers. La salle du trône est gigantesque. Dans un coin, une rotule humaine traîne, vestige d'un massacre passé. C'est un peu morbide. Dans la cage de ce qui a dû être un antique ascenseur, une fresque à l'effigie de Bruce Lee. Cette dernière n'a pas de visage – c'est étrange. J'imagine que c'est parce que sous le régime taliban les reproductions humaines (statues, portraits) étaient interdites.

Le poste d'observation nord est situé sur le balcon de la salle du trône ; la vue sur la ville y est imprenable. Pour se rendre au poste d'observation sud, de l'autre côté du palais, il faut emprunter une cage d'escalier dans laquelle les restes d'un homme couvrent les

murs. Pendant la construction du camp Julien, en 2003, un insurgé a voulu poser une bombe dans le camp. Il s'était installé dans le palais du roi pour faire les derniers ajustements. Apparemment, il s'est trompé de fil, car elle lui a explosé au visage, le tuant sur le coup. Maintenant, des milliers de petits morceaux de sa chair et de ses vêtements sont incrustés dans les parois de la cage d'escalier. C'est un spectacle particulier. On prend des photos : le tourisme de guerre.

Une fois qu'on est installés, le sergent nous rassemble pour nous expliquer les tâches. Rien de bien compliqué. Un gars à chaque poste d'observation – nord, pour surveiller la ville ; sud, pour protéger le camp Julien – et deux autres au lever et au coucher du soleil qui feront le tour du périmètre de barbelés pour s'assurer que les pièges au phosphore sont en état de marche, afin de nous indiquer si quelqu'un essaie d'entrer dans le périmètre pendant la nuit.

L'horaire n'est pas très chargé : on travaille quatre heures et on est au repos pendant huit heures. C'est plaisant. Alex et moi, on passe notre temps libre à explorer le palais et à prendre des photos. Il y a des dizaines de pièces, toutes immenses, toutes détruites. On se croirait dans un film postapocalyptique. Dans ce qui a été les salles de bain, à une autre époque, des montagnes d'excréments s'entassaient et dégagent une odeur immonde, malgré le fait qu'ils sont là depuis des années, vraisemblablement. Les escaliers sont instables par endroits, tout comme le plancher. Il faut faire attention où l'on met le pied si on ne veut pas faire une chute, dans certains cas de plusieurs dizaines de mètres.

Lors de notre première soirée, notre sergent nous commande de brûler les déchets qui s'accumulent dans une pièce non loin du BBQ. On arrose le tout d'essence et on allume. Pendant qu'on y est – et parce qu'on n'a rien de mieux à faire –, on s'amuse à laisser une traînée d'essence d'une trentaine de mètres dans l'un des corridors et on y met le feu. Voir le palais en ruine s'embraser dans la nuit est hypnotisant, et ajoute à l'ambiance particulière de l'endroit.

À minuit, le premier soir, je dois me rendre au poste d'observation sud pour mon tour de garde. Le palais du roi, tout comme le camp Julien, est blackout la nuit. L'obscurité rend les lieux encore plus lugubres. Je fais un détour par la toilette portable à l'extérieur. L'odeur est insoutenable, le siège est froid. Ça me met de mauvaise humeur. J'emprunte ensuite la sinistre cage d'escalier. Si de jour je m'amusais à prendre des photos, de nuit je suis un peu moins brave, et je me contente de passer rapidement à côté des restes humains. Apparemment je ne suis pas le seul à trouver l'endroit inquiétant de nuit. Quand j'arrive en haut des marches, le gars sur la mitrailleuse est assis et regarde vers l'intérieur du palais. Je lui demande ce qu'il fait. Il me répond qu'il entend tout plein de bruits étranges. En effet, le vent fait grincer la tôle rouillée du toit et ajoute à l'ambiance angoissante. Je me paye un peu sa gueule, puis je l'écoute alors qu'il me montre le journal de guerre et m'explique les événements qu'il y a eus durant son tour de garde. Rien de majeur. Je lui souhaite bonne nuit et je m'installe pour mes quatre heures de garde.

Il fait froid. C'est silencieux, outre la tôle du toit qui grince de temps à autre. Derrière moi se trouve le long corridor de l'aile est. Dans l'obscurité de la nuit, il semble disparaître dans un brouillard grisâtre. Je regrette de ne pas avoir apporté un thermos de café : je m'endors et je gèle. J'ai un chandail à capuche sous ma veste antifragmentation. Je la mets sur ma tête et je rentre mes mains dans les manches. Je suis perdu dans mes

pensées quand j'entends des pas au loin, dans le corridor. C'est une démarche lente. Je présume que c'est Wes. Dans la pénombre, je commence à distinguer une large silhouette : c'est bel et bien lui. Il m'apporte un café. Ça me remonte le moral. Il s'assoit sur les poches de sable et regarde le camp Julien. On fait la jasette une bonne partie de la nuit, puis, un peu avant 4 h, il me quitte pour faire une ronde.

J'allume la petite radio et je capte la retransmission de la station BEAR FM d'Ottawa. L'animateur me fait rire. « Gooood morning, Afghanistan ! On BEAR FM... supporting the Canadian troops in Affffghhhhaaaanistan ! » L'introduction est suivie de la pièce *Where are we running*, de Lenny Kravitz. Ça me rappelle le film *Good morning, Vietnam*, avec l'acteur Robin Williams. Ça me fait sourire. Ça me rappelle quand j'étais jeune et que j'écoutais des films de guerre. Jamais je n'aurais pensé me retrouver moi-même dans une zone de conflit, un jour. Je suis heureux. Mini-Sony l'aurait été aussi s'il avait su ce qui l'attendait.

À la fin de mon tour de garde, je retourne au rez-de-chaussée. Dans la salle commune, je jase un peu avec le sergent qui, comme à son habitude, ne dort pas. Il passe ses nuits un livre à la main, à fumer des cigarettes et à avaler des boissons gazeuses les unes après les autres. Après un moment, je le laisse tranquille. Alors qu'il se replonge dans sa lecture, je vais me coucher pour prendre quelques heures de repos. Après une nuit passée au froid, la chaleur et le confort de mon sac de couchage ont tôt fait de m'assommer ; je m'endors comme un bébé. Les jours suivants sont pratiquement tous identiques. Je passe le plus clair de mon temps libre à explorer le palais avec Alex ; et quand on est fatigués de se promener, on s'assoit sur le toit et on regarde Kaboul en parlant de nos vies.

Troisième semaine de mars 2004, la compagnie B au complet se voit retirer les opérations de routine (garde du camp, patrouilles, postes d'observation). On ne sait trop pourquoi ; on nous demande seulement de nous présenter au champ de tir du camp Julien, le lendemain matin. Personne ne se plaint vraiment : après un mois en théâtre opérationnel, la routine est déjà bien implantée, et on ferait n'importe quoi pour la casser un peu. Donc, on profite de notre journée de congé ; on relaxe dans les lignes de compagnie et on spéculé sur la raison pour laquelle on nous donne une pause opérationnelle. Tout le monde a son idée, mais personne ne sait vraiment. On jase pour jaser, parce qu'on n'a rien de mieux à faire de toute façon.

Le lendemain matin, 120 gars se présentent au champ de tir qui se trouve à environ 800 m de nos lignes de compagnie. On nous explique qu'étant donné que notre entraînement au combat urbain remonte à plus de six mois déjà, on a besoin de s'exercer pour demeurer opérationnels. On est un peu déçus. Du combat urbain, on en a fait à s'en écœurer à Fort Drum, pendant l'automne 2003. D'un autre côté, c'est toujours mieux que de garder le camp huit heures durant, quotidiennement, pour le reste de la semaine. Donc, pendant trois jours, on s'entraîne au combat urbain – d'abord à l'échelle de la section, puis du peloton, pour finir au niveau de la compagnie. Plus on avance, plus le scénario se complique ; mais l'entraînement qu'on a suivi l'automne précédent est encore frais dans nos mémoires, et rapidement on revient au niveau qu'on avait atteint auparavant et on est capables d'opérer efficacement. Seul problème : le champ de tir du camp Julien n'a pas d'infrastructures pour ce type d'entraînement, donc on doit imaginer des murs dressés sur des lignes dans le sable, au sol. Ce n'est pas réaliste du tout, mais, encore une fois, c'est

mieux que de faire la garde du camp. On s'entraîne de 8 h le matin jusqu'à tard dans la nuit, transpirant le jour et gelant la nuit.

Après : nouvelle pause opérationnelle. Encore une fois, on passe la journée à traîner dans les lignes de compagnie. Le bruit court que certains membres du peloton de reconnaissance ont été déployés à l'extérieur de Kaboul, pour observer un objectif. On espère tous que ce soit vrai et que l'objectif soit pour nous, et non pour une autre organisation. Mais il est difficile de dire si ce sont des rumeurs ou des faits. Depuis quelques jours, les secrets et les oui-dire font loi dans le camp Julien.

Le lendemain, on reçoit l'ordre de retourner au champ de tir. Cette fois, une maquette grandeur nature d'un compound afghan nous attend. Les trois pelotons de la compagnie B passent l'un après l'autre dans ce décor. Toute la journée, on répète le même scénario, encore et encore. En soirée, on recommence, mais cette fois avec l'équipement de vision nocturne. L'état-major de la compagnie est là à observer les pelotons. De nouveau, on se demande ce qui se prépare.

Après l'entraînement, vers minuit, on nous informe que la matinée du lendemain sera libre, mais qu'on doit tous être dans les lignes de la compagnie B pour 11 h. On se doute tous qu'on va recevoir des ordres, et les spéculations reprennent de plus belle. On retourne à nos tentes. Tout le monde est un peu excité, mais en même temps on ne veut pas se faire de fausse joie. On y va tous de nos théories – certaines assez délirantes. Steve nous conseille de nous calmer. Il a raison, ça ne donne pas grand-chose de spéculer. Ce soldat a beaucoup plus d'expérience que nous. Dans la tente, c'est la voix de la sagesse, ou du moins celle de la modération. Ça fait des années qu'il roule sa bosse d'un théâtre opérationnel à l'autre. Il est caporal-chef au poste de commandement de la compagnie B, mais loge dans notre tente de section.

Le lendemain matin, on relaxe ; ça fait du bien. Alex me réveille vers 8 h 30, pour manger. Pourquoi pas ? Je n'ai pas pris un vrai déjeuner depuis des semaines. Les œufs et le bacon que les cuisiniers népalais nous préparent me mettent de bonne humeur ; mon moral est excellent. Après le repas, Alex et moi, on se rend à l'Iso où se trouvent les ordinateurs. Les Iso ressemblent un peu à des cabanes de chantier de construction. Ce sont des habitations temporaires faciles à assembler et à démonter afin de pouvoir les déplacer d'un endroit à l'autre. Généralement, ces constructions ont une odeur caractéristique de colle et de bois. Alex et moi, on a pris l'habitude, après les repas, d'aller regarder nos courriels pour se changer les idées. J'ai une dizaine de personnes avec qui je correspond régulièrement ; ça me fait du bien d'avoir un lien avec chez moi. Vers 10 h, on retourne aux lignes de compagnie. C'est particulièrement tranquille ce matin. Chaque section est près de sa tente et attend le retour des commandants de section pour savoir ce qui se passe. La nôtre n'est pas différente : 2-2 Alpha au complet est assise sur les Hesco Bastion gris qui entourent notre tente. Alex décide de nettoyer son fusil d'assaut C7, Matt aussi. Personnellement, j'attends ; je n'ai pas envie de démonter ma mitrailleuse légère C9 maintenant pour apprendre dans cinq minutes qu'on doit se dépêcher de retourner au champ de tir pour continuer l'entraînement.

Vers 11 h 05, notre sergent apparaît. On le voit venir le long de l'allée de gravelle entre les deux rangées de tentes de la compagnie B. Il marche lentement, cartes et carnet de notes à la main. On sait ce qui s'en vient. On se lève nonchalamment, on va chercher nos

carnets de notes et nos crayons, puis on installe notre petite salle de groupe d'ordres improvisée dans la chambre de Wes. Notre sergent entre dans la tente ; son visage ne trahit rien. Comme d'habitude, il s'installe et étale ses cartes sur les boîtes à fourbi qui nous servent de table, alors qu'on observe du mieux qu'on peut les documents. Seule différence aujourd'hui : les cartes ne sont pas celles de notre secteur de patrouille habituel, ni même de Kaboul. Non, elles représentent un secteur à l'extérieur de la capitale afghane, et sont accompagnées d'images satellites, un luxe auquel on n'est pas habitués. Assis sans trop parler, on regarde tous ce que le sergent est en train de poser devant nous. Une des images représente un compound afghan. Un compound qui ressemble à la maquette dans laquelle on s'est entraînés la veille... Je souris.

« Messieurs... Les ordres ! » C'est le sergent qui ouvre le groupe d'ordres, comme il le fait avant chaque opération, de routine ou non. C'est le signal qu'on doit se taire, écouter et prendre des notes.

Sergent : Situation – Ennemie. Un insurgé associé aux talibans et à Al-Qaïda a été localisé. Les analystes estiment qu'il est un facilitateur dans les opérations suicides qui sont lancées dans la ville de Kaboul, et qu'il est probablement lié à l'attaque qui a causé la mort d'un membre du GT3RCR, en janvier 2004 : le caporal Jamie Murphy. Il est fort probablement armé, et a possiblement un véhicule piégé qui se trouve dans son compound. Environ quatre hommes en âge de se battre sont présents dans le compound à toute heure du jour et de la nuit, en plus de nombreuses femmes et d'enfants. Aucune arme n'a été observée, mais on présume qu'il y a au minimum des fusils d'assaut AK-47 présents dans le compound. Questions jusqu'à maintenant, les gars ?

2-2 Alpha : Non.

On pourrait entendre une mouche voler. D'habitude, on fait des blagues plates et on passe des commentaires sarcastiques pendant les groupes d'ordres. En ce moment, on écoute en silence. Alex est visiblement excité. Il me donne de petits coups de coude dans les côtes. Du coin de l'œil, je le vois sourire ; moi aussi je souris. Le sergent continue avec les détails – formations amies, chaîne de commandement, équipement requis, transport, logistique – pour finalement nous donner l'énoncé de mission : « Mission. 2-2 Alpha prendra d'assaut le bâtiment principal et le sécurisera au plus tard le 20 mars 2004, à 2 h, afin d'en permettre la fouille et l'exploitation dans le but de la collecte de renseignements. »

On pourrait difficilement être plus excités. On va avoir la chance de participer à une opération d'attaque délibérée au niveau de la compagnie. Mieux : notre peloton fait partie de la force d'assaut qui prendra le compound. Encore mieux : c'est notre section qui donne le coup de pied dans la porte. Le sergent distribue nos tâches respectives. Alex sera le premier dans la porte du bâtiment principal, ce qui est logique : c'est le plus guerrier de nous tous. Moi, avec ma mitrailleuse légère C9, je dois entrer dans le compound et couvrir la cour et les espaces entre les bâtiments. Ça me frustre. Je veux faire plus. Je suggère au sergent de m'occuper de défoncer la porte à coups de bélier ou de fusil de calibre 12. Le sergent refuse ; il dit que Sébas sera plus efficace pour cette tâche. Il a raison, mais j'enrage quand même à l'idée de ne pas être plus impliqué dans l'assaut. Je bougonne en prenant des notes. Le sergent interrompt son groupe d'ordres et me commande de le suivre à l'extérieur de la tente.

Sergent : L'gros, on a un problème...

Sony : ...

Sergent : Premièrement, t'es 3IC (troisième en commandement au sein de la section 2-2 Alpha), donc tu devrais pas critiquer la chaîne de commandement devant les gars, parce que t'en fais partie. Deuxièmement, Sébas est un gars de bois, il est fait pour la tâche de défonçage de portes. Ça, ça veut dire qu'il me reste juste un mitrailleur pour couvrir la cour. Toi ! On s'comprend ?

Sony : Ouais, sergent...

Sergent : Pis sérieux, l'gros, je veux pus revoir d'affaire de même pendant mes groupes d'ordres. On s'comprend ?

Sony : Ouais, sergent !

Retour dans la tente pour continuer le groupe d'ordres. On nous dit qu'on devra à nouveau s'entraîner en après-midi au niveau de la compagnie. Donc, dîner rapide, on ramasse notre équipement de combat et on retourne au champ de tir. Les pelotons s'exercent à mener l'assaut en utilisant différents scénarios : avec ennemis, sans ennemis, avec femmes et enfants, avec des portes qui s'ouvrent, avec des barricades... Bref, la totale. On travaille jusque tard dans la nuit. Quand on a fini, on apprend que la journée du lendemain sera destinée au repos ainsi qu'à la préparation de l'équipement et des véhicules.

Le lendemain matin, la compagnie est en pleine préparation à la bataille. On inspecte nos armes, on vérifie notre équipement, on répète nos techniques individuelles. Tout semble indiquer qu'on va bouger ce soir. Les équipages des VBL III préparent leurs véhicules. L'ambiance est étrange dans le camp Julien : c'est comme le calme avant la tempête. Personne n'en parle vraiment, parce qu'on s'est fait dire de se la fermer, mais on sait tous qu'il se passe quelque chose. Les gars sont calmes et professionnels, mais il y a une espèce d'excitation dans l'air. On a beau vouloir garder ça secret, chacun sait qu'une action s'organise. La nature canadienne-française étant ce qu'elle est, tout le monde mémère un peu.

Le soir tombe. Comme toutes les nuits, le camp Julien est blackout. Mais contrairement aux autres nuits, on voit dans la noirceur des dizaines de silhouettes s'affairer à diverses tâches de dernière minute. On reçoit l'ordre de se présenter au stationnement pour minuit. On nous dit qu'à 22 h la cafétéria sera ouverte pour nous offrir un repas chaud. Alex blague :

Alex : Le repas du condamné... Hé ! Hé ! Hé !

Sony : No shit. Ah ! Ah ! Ah !

N'empêche qu'on rit un peu jaune. La preuve : vers 21 h, tout le monde dans la tente écrit à sa famille, au cas où... Quand j'y repense plusieurs années plus tard, je trouve qu'on était très mélodramatiques. Bref, après avoir rédigé nos lettres et les avoir mises sous nos oreillers, après avoir préparé notre équipement et avoir pris notre repas du condamné, il nous reste encore quarante-cinq minutes à tuer. On décide de se motiver un

peu en buvant des cannettes de boisson énergisante les unes après les autres et en écoutant l'album d'Andrew W. K. sur ma radio-CD-réveil-matin.

Un peu avant 22 h, notre sergent se pointe pour nous informer que l'opération est annulée. Pas plus d'explications que ça. On est là comme des cons, bourrés de boisson énergisante, en feu pour notre première opération de combat, et... rien. Apparemment, il y aurait eu des fuites, et l'opération serait compromise. Demain matin, retour à la routine opérationnelle habituelle. « Découragement » est un mot bien faible pour décrire l'état d'esprit qui règne dans la tente. Je me couche sur mon lit de camp, incapable de dormir à cause de tout ce que j'ai bu. Je sors un livre de Hunter S. Thompson, *Hells Angels*, et je lis jusqu'au lever du soleil. J'ai besoin de m'évader, de me changer les idées.

Le lendemain, toute la section part en direction du palais du roi pour remplacer une section de la Compagnie de parachutistes qui occupe les postes d'observation depuis plus d'une semaine déjà. Notre moral est bas. On prend nos tours de garde, on fait nos quatre heures à regarder la ville au nord et le camp Julien au sud, puis on retourne dans le sous-sol du palais pour jouer à des jeux vidéo. Pas de séances photo ou d'exploration des décombres, cette fois-ci : le cœur n'y est pas.

Le matin du 21 mars 2004, à 4 h, je termine mon tour de garde sur la mitrailleuse polyvalente C6, du côté nord du palais. Il fait frais, la rosée commence à tomber. J'ai passé la nuit accoté sur les sacs de sable du bunker à jaser avec Wes en regardant la ville. Maintenant, je devrais aller me coucher, mais le huitième café que j'ai pris pour me réchauffer, il y a trente minutes, était de trop, et je n'ai pas sommeil. Je monte l'escalier plutôt douteux qui mène au dernier étage du palais, puis l'échelle de fer rouillé et troué d'impacts de balles qui mène sur le toit. Je m'assois contre un mur au milieu des débris et des trous causés par les obus qui sont tombés sur la résidence dans les années 90. Je regarde le soleil se lever sur la capitale. J'écoute les muezzins faire l'appel pour la première prière du matin dans les différentes mosquées des environs. Je regarde la ville se réveiller avec l'aube. Je vois de plus en plus de gens sortir de leurs compounds et se diriger vers les mosquées les plus proches. Les centaines de taxis jaunes commencent à prendre d'assaut les rues, avec leurs inévitables coups de klaxon. La cacophonie de Kaboul recommence là où elle s'était arrêtée la veille. Je suis seul. Je suis paisible. J'observe, j'écoute et j'apprécie le moment. C'est mon 24^e anniversaire aujourd'hui, et pour être honnête, je pourrais difficilement imaginer un meilleur moment que le moment présent. Pour la première fois depuis longtemps, je ressens une certaine sérénité. Serein, je souris, perdu dans mes pensées.

Vers 7 h, je redescends au sous-sol du palais. Steph est en train de faire du BBQ ; il me demande si je veux quelque chose. Personne n'est vraiment attiré au BBQ dans la section, mais quand un gars se fait cuire quelque chose, il demande généralement aux autres s'ils veulent manger aussi. Simple courtoisie. Après le déjeuner, le sergent nous demande de réveiller tout le monde et de paqueter notre équipement. On retourne au camp Julien ; une section de la Compagnie de parachutistes va venir nous remplacer. Bon : ordre, contre-ordre, désordre... Il doit y avoir une logique derrière tout ça ; et il y a des gens avec plus d'éducation que moi et de meilleurs salaires pour prendre ce genre de décisions. N'empêche...

De retour au camp, on retrouve toute la compagnie B qui se fait bronzer et qui attend de voir ce qui se passe. On ne criera pas victoire trop vite, mais on commence à la connaître, cette routine-là : l'opération va probablement avoir lieu. On passe l'après-midi puis la soirée du 21 mars 2004 à attendre. En vain. Même chose le lendemain. Finalement, le 23 mars, en avant-midi, le mot commence à circuler : l'opération est pour ce soir. Cette fois, on ne prend pas le risque qu'il y ait des fuites. Internet et le téléphone sont coupés. Une impression de déjà-vu règne. Seule différence : tout le monde est plus détendu, ou peut-être blasé ; on a du mal à croire que l'opération ne sera pas annulée encore une fois à la dernière minute.

Après le souper, on nous fait une mise à jour de la situation concernant l'objectif. Il n'y a pas de grands changements, à vrai dire. Puis on reçoit nos ordres confirmatoires. Encore une fois, pas de grands changements, sinon que beaucoup d'éléments de soutien se sont ajoutés à l'opération. À 22 h, on va manger – vraiment un excellent repas, grandement supérieur à ce qu'on est habitués d'avoir dans nos assiettes. On blague sur le fait que même les cuisiniers népalais ont plus d'informations que nous et qu'ils savent qu'on ne reviendra pas vivants de cette opération. Après le repas du condamné, retour à la tente pour notre rituel « boisson énergisante et musique ».

Quinze minutes avant minuit, on commence à se préparer. On enfle notre veste antirfragmentation, notre veste tactique et notre casque de kevlar. On ajuste notre équipement de vision nocturne et on s'assure une dernière fois que nos armes sont fonctionnelles. On ramasse notre sac de patrouille avec nos munitions d'extra, notre eau et notre nourriture. Après tout, on ne sait pas comment tout ça va tourner ; ça pourrait durer plus longtemps que les quelques heures prévues. Quand toute la section est prête, on part en groupe, direction le stationnement. Dans les lignes de la compagnie B, on voit des dizaines de silhouettes dans la nuit qui se dirigent vers le même endroit. Les gars parlent entre eux. Juste une autre journée au bureau...

À minuit, toute la compagnie B est dans le stationnement. Le major, notre commandant de compagnie, nous donne ses dernières instructions, puis on se sépare par pelotons. On se regroupe tous autour de notre commandant de peloton, le lieutenant. C'est notre première vraie opération. Ce soir, c'est le point culminant de plusieurs mois d'entraînement. Notre supérieur nous donne à son tour ses dernières instructions, puis explique les détails opérationnels. On l'écoute, on mémorise, on est prêts. Le peloton 2-2 s'est fait attitrer quatre VBL III. On fait monter une section dans chaque véhicule et le poste de commandement de peloton dans le dernier. Dans le nôtre, on a droit à un touriste, un gars des services secrets afghans : le NDS (National Directorate of Security). Le bonhomme est dans la cinquantaine avancée, et corpulent même pour les standards nord-américains. Il n'a vraiment pas l'air d'un doux.

La rampe du VBL III se referme sur nous avec son bruit hydraulique. À l'intérieur, on est cordés les uns contre les autres. Il fait chaud et c'est obscur : il ne faut pas être claustrophobe. Le seul éclairage est celui des voyants lumineux des systèmes de communication et d'armement. Debout sur les bancs, deux gars sortent le haut de leur corps par les écoutilles arrière, pour assurer une protection tous azimuts du véhicule. Sébas et moi, on est assis à côté de l'agent du NDS. C'est long. On attend, il ne se passe rien, le véhicule est immobile. Vingt minutes, trente minutes, quarante-cinq minutes... Il

est près de 1 h et on n'a toujours pas bougé. Je me demande si on n'annulera pas notre opération encore une fois.

Vers 1 h, notre VBL III se met en branle et on prend notre position dans le convoi, du moins c'est ce que je comprends en regardant l'écran qui nous transmet ce que le canonier voit dans son système optique. Lentement, nous sortons du camp Julien. Dans le fond du véhicule, je suis totalement désorienté, incapable de deviner quelles routes le convoi emprunte. Tout ce que je sais, c'est qu'après une demi-heure environ on est sortis des limites de la ville, et qu'on se trouve maintenant dans le désert. Depuis notre départ, l'homme du NDS marmonne. C'est fatigant. Surtout que ses marmonnements se transforment peu à peu en pleurnichages. Sérieusement, au bout d'une heure de route, on n'entend plus que lui et le bruit du VBL III. Ses pleurnichements sont réellement déconcertants. Des gars dans le véhicule se paient sa gueule. Sébas voit ça autrement : « J'aime pas ça, mec. Lui, y sait quelque chose qu'on sait pas en criss. »

Je suis d'accord avec lui. Notre passager a environ 35 ans d'expérience dans les services secrets afghans. Ça veut dire qu'il a probablement été formé par le KGB russe dans les années 70, qu'il a survécu à plusieurs régimes, incluant celui des talibans, et qu'il a connu au-dessus de 30 ans de guerre. On s'entend sur le fait qu'il en a vu d'autres, le bonhomme. Sérieusement, qu'est-ce qui le fait paniquer à ce point-là, ce soir ? Je suis en train de penser à tout ça quand un des hommes dans les écoutilles arrière me demande si je veux changer de place avec lui : il est gelé. Moi, ça fait mon affaire, j'ai besoin de prendre l'air : ma quatrième boisson énergisante m'est tombée sur le cœur.

Immédiatement, l'air frais du désert me remet d'aplomb. Fini le mal de cœur. Même si le convoi roule toutes lumières éteintes, j'arrive à le distinguer. La nuit est claire, le ciel étoilé, et la luminosité de la lune donne un aspect surnaturel à mon environnement. Le désert qui nous entoure et les montagnes, au loin, sont d'un gris bleuté ; tout est aride et semble inhabité, à l'exception d'un rare compound de temps à autre à flanc de montagne. Ça fait environ une heure qu'on roule. Je regarde le paysage. On dirait une promenade de plaisance, au point que j'en oublie quasiment qu'on est en route pour prendre d'assaut un compound hostile. Tout à coup, j'entends le chef de convoi dans les écouteurs du système de communication de compagnie : « On est perdus ! »

Je ne peux pas m'empêcher de bougonner. Je devrais me taire parce que moi-même, je ne suis pas terrible comme navigateur. Mais je ne me porterais pas volontaire non plus pour assurer la navigation de ce genre d'opération. En plus, on est dans le milieu du désert, mais il y a une route. Comment peut-on se perdre ? J'entends de nouveau le chef de convoi : « Tout le monde, fermez vos équipements de vision nocturne. On allume les phares des véhicules. »

Vraiment ? On n'est tellement pas bons ! Ce n'est absolument pas comme dans les films, en ce moment. Quelques minutes plus tard, tous les véhicules du convoi allument leurs phares. C'est là que je réalise à quel point notre convoi est imposant. Vite fait, j'estime le nombre de véhicules à au moins 50. Avec toutes ces lumières, on dirait une fête foraine en plein milieu du désert afghan. Je craque. Le convoi fait demi-tour. C'est maintenant un spectacle son et lumière, une grosse chenille lumineuse ; c'est extraordinaire ! On revient sur nos pas, on trouve l'intersection qu'on avait manquée, on éteint les phares, et c'est reparti. À ce point-ci, plus personne ne se fait d'illusions : tous

les villages des environs doivent avoir été alertés de notre présence. Après une demi-heure de route, je change de place et je redescends dans le VBL III pour me réchauffer un peu les mains avant l'assaut. La dernière chose que je veux, c'est d'avoir les doigts engourdis au moment où je devrai presser la gâchette. Notre gars du NDS est maintenant en mode panique.

On arrive finalement en bordure du village. Il est passé 3 h. Le convoi se divise et chaque élément prend sa position. Du moins, c'est ce que je présume en écoutant ce qui se dit sur le réseau radio de la compagnie. Les VBL III du peloton 2-2 traversent le cordon. Nos véhicules s'immobilisent et tout devient silencieux, exception faite de l'agent du NDS qui gémit dans son coin. Dans le fond du VBL III, il fait sombre, encore plus qu'avant. On enlève les écouteurs du réseau de compagnie de nos casques et on allume nos petites radios portables pour écouter le réseau de communication du peloton. On entend la voix familière du lieutenant qui fait un contrôle radio avec ses commandants de section. Ces derniers répondent à tour de rôle : 2-2 Alpha, 2-2 Bravo, 2-2 Charlie, détachement des armes. Puis le silence. Et finalement, le lieutenant : « OK, 2-2 ! DEBUS ! DEBUS ! DEBUS ! » C'est le mot de commandement nous ordonnant de descendre des véhicules.

La rampe du VBL III s'ouvre et heurte le sol. La poussière s'élève dans les airs sous l'impact et les gars descendent du véhicule. Je descends à mon tour et j'essaie de m'orienter rapidement. Je me fais bousculer. C'est l'agent du NDS qui essaie de se sauver. Un soldat l'intercepte et le ramène à un des sergents du peloton. On lui explique rapidement, en chuchotant, ce qui se passe avec cet homme – sa crise d'hystérie pendant le trajet, etc. Le sergent décide de le garder sous son contrôle et de le forcer à faire sa tâche, qui est d'être le visage afghan de l'opération – tâche purement symbolique et politique.

« Commandants de section, confirmez quand votre monde est en position. » La voix du lieutenant n'est qu'un chuchotement dans nos radios. Le peloton 2-2 prend position le long d'un mur. On est relativement silencieux. Pourtant, avec tous mes barils de munitions d'extra, j'ai l'impression de sonner comme un coffre à outils qui déboule des marches d'escalier. Chaque section prend sa position comme lors des entraînements. De l'extérieur, le compound a l'air semblable à notre maquette. Les commandants de section confirment que tout est beau. Le silence. Dans le ciel, j'entends passer un drone. Le bruit de mobylette de son moteur est difficile à manquer.

On est tous en position. C'est le silence le plus total dans les rangs, on attend le « go » du lieutenant. J'ajuste mon équipement de vision nocturne et je jette un dernier coup d'œil à ma mitrailleuse légère C9. Je suis surpris de ne pas être nerveux, juste concentré sur la tâche à accomplir. J'attends le signal – dans le silence, dans la nuit maintenant teintée en vert par mon équipement de vision nocturne, dans un village afghan perdu au milieu de nulle part.

« C'est parti, les boys ! GO ! GO ! GO ! » crie le lieutenant. Coups de poing et de pied dans la porte métallique. Sébas tient le bélier dans ses mains, prêt à défoncer la porte aussitôt que quelqu'un va l'entrouvrir. Un interprète crie aux habitants du compound de se rendre. À l'intérieur, on entend des voix ; des hommes crient, des femmes et des enfants pleurent. Quelques secondes plus tard, la porte s'entrouvre. Sébas donne un coup de bélier et s'assure qu'elle s'ouvre complètement, puis s'appuie contre cette dernière pour la

garder ouverte et laisser passer le peloton. Son fusil de chasse calibre 12 est maintenant pointé vers la cour intérieure. Pendant ce temps, Gig, un gars du poste de commandement du peloton, a pour tâche d'empoigner l'individu qui vient d'ouvrir, de l'éloigner et de le maîtriser, pour permettre à nos gars de foncer à l'intérieur sans encombre. Ça ne marche pas. Gig se retrouve face à face avec un homme qui a l'air d'avoir 90 ans. Gig, qui n'est pas une brute, décide de l'empoigner poliment et de l'amener vers l'extérieur. Surprise. Un homme de cet âge qui pense que sa dernière heure est arrivée, ça se bat comme un enragé. Avec l'énergie du désespoir, le vieillard tabasse son assaillant ; il me fait penser à Yoda dans le film *Star Wars*. Il marchait avec une canne, il y a trente secondes, et maintenant il se bat avec la même énergie et la même efficacité que Bruce Lee. Sur le coup, tout le peloton fige. Excepté Gig, qui essaie tant bien que mal de maîtriser le vieil homme. Les deux finissent par tomber au sol, et un des sergents décide de donner un coup de main à son caporal.

Dans nos radios, on entend le lieutenant : « Momentum, les boys ! Let's go, on perd le momentum ! » Ça nous ramène tous dans la guerre. La bataille entre Gig et le vieil Afghan a duré moins d'une minute, mais on a perdu du temps précieux, et l'avantage de l'effet de surprise. On se ressaisit et on pousse vers l'intérieur du compound. Je vois Alex entrer, suivi d'un gars que je ne reconnais pas, du sergent et de moi-même. Derrière moi, la section 2-2 Bravo et quelques gars d'un autre peloton. Je passe à côté de Sébas qui garde la porte métallique ouverte. On se reconnaît malgré nos cagoules et notre équipement et on se fait un petit signe de tête. J'avance rapidement, silencieusement, ma mitrailleuse en position d'alerte pointée vers la cour, le doigt sur le pontet, prêt à le faire passer sur la gâchette. À ma gauche, je vois le véhicule soi-disant rempli d'explosifs. Je penche la tête dans sa direction pour me protéger avec mon casque en cas d'explosion. Ce faisant, je me trouve ridicule. S'il s'agit réellement d'un véhicule piégé et qu'il saute, on ne retrouvera même pas mon ADN. Je relève une position de tir qui va me permettre de couvrir la cour. Je m'y rends et j'adopte une position à genoux, pour mieux couvrir les murets de terre cuite au fond de la cour. Sur les toits, je vois la section 2-2. Charlie et le détachement des armes sont déjà en position. J'entends encore crier des hommes, des femmes et des enfants, mais je ne vois personne. J'essaie d'analyser la situation. Ça fait à peine vingt secondes que je suis entré dans le compound. Le sergent est de l'autre côté de la cour de terre battue, contre le mur extérieur du bâtiment principal, et couvre un espace entre deux bâtiments. Je vois Alex à son poste, devant la porte du bâtiment principal. Il est à découvert et personne ne va le rejoindre pour lancer l'assaut. Il ne peut pas le faire seul ; il doit attendre qu'un binôme lui tape sur l'épaule pour lui signaler qu'il est présent et prêt à passer à l'attaque. Je ne sais pas qui devrait être derrière Alex en ce moment, mais je perds patience. Être le premier dans la porte pour sécuriser une pièce, c'est déjà la tâche la plus risquée dans les conditions idéales. En ce moment, le risque augmente de seconde en seconde, parce que l'avantage de la surprise est en train de disparaître complètement. Tant pis, je ne laisserai pas mon chum seul comme ça. Je fais signe à un gars de venir couvrir mon arc de tir et je me lève. Je traverse la cour d'un pas rapide, toujours en position d'alerte, mon laser infrarouge balayant les menaces potentielles. Dans mon équipement de vision nocturne, je vois Alex qui s'impatiente. J'arrive derrière lui, prends son épaule et la serre :

Sony : Je suis là, mon chum !

Alex : Yes sir, buddy. On va faire ça ensemble !

Moment de silence. Alex donne un coup de pied dans la porte de bois du bâtiment principal. Il fonce droit devant lui jusqu'au coin de la pièce, puis tourne sur sa droite. Je le suis d'à peine quelques pas. En entrant, je pivote sur moi-même vers la droite, puis j'avance en longeant le mur. L'intérieur est illuminé par des lampes à l'huile ; je suis aveuglé par mon équipement de vision nocturne. Je l'agrippe pour l'enlever de devant mon œil. Il se décroche de mon casque et me reste dans la main ; je le jette par terre dans le centre de la pièce.

Alex : Left clear !

Sony : Right clear !

Alex : Room clear !

Sony : T'as-tu vu les deux personnes qui ont sacré le camp par la porte du fond ?

Alex : Ouais !

Théoriquement, notre tâche vient de se terminer. On devait prendre la première pièce, la sécuriser et passer le flambeau à deux autres gars du peloton qui feront la même chose dans la pièce suivante, et ainsi de suite. Alex couvre la porte par laquelle on a vu les deux individus s'enfuir. La dernière chose qu'on veut, c'est que l'une d'elles vienne vider un chargeur d'AK-47 sur nous. Pendant ce temps, je jette un rapide coup d'œil autour pour m'assurer que la pièce est bel et bien sécurisée. Au mur, deux AK-47 accrochés. On doit être dans la salle commune. Le plancher est recouvert de tapis, de coussins et de couvertures – environ 30 cm d'épaisseur à la grandeur de la pièce. J'ai lancé mon équipement de vision nocturne quelque part là-dedans et j'essaie de le retrouver. L'odeur de la lampe à l'huile me donne mal à la tête.

Alex et moi, on est là depuis à peine une minute. Je suis en train de déplacer les coussins et les couvertures quand je tombe sur une poupée aux grands yeux noirs qui traîne sur le sol, entre mes jambes. Je l'observe un instant... et je me rends compte que c'est un bébé d'à peine quelques mois qui me regarde dans les yeux.

Sony : Fuck ! Y'a des bébés dans les couvertes, l'gros !

Alex : Quoi ?

Sony : Y'a des bébés dans les couvertes. On a peut-être marché sur des bébés en pensant que c'était des coussins !

Alex : Tabarnak !

À ce moment-là, Sébas entre dans la pièce et lance son bélier dans le tas de couvertures et de coussins sur le sol.

Alex : L'gros, non ! Y'a des bébés !

Sébas : Quoi ?

Sony : Des bébés dans les couvertes ! Empêche le peloton de rentrer icitte !

Le peloton commence à se masser près de la porte qu'Alex a défoncée plus tôt. Lui et Sébas se lancent dans le cadre pour bloquer l'accès à la pièce. Les gars ne comprennent

pas ce qui se passe. De mon côté, je couvre la porte du fond où les deux personnes se sont sauvées. D'une main, je tiens ma mitrailleuse pointée vers la porte ; de l'autre, je fouille les couvertures pour trouver d'autres bébés, en espérant qu'on n'en ait pas piétiné un. Je bouge avec précaution, je tâte du bout du pied avant de mettre tout mon poids sur quoi que ce soit. Au total, on trouve deux bébés, qu'on installe dans un coin de la pièce. Alex (ou Sébas, je ne sais pas trop lequel) craque des bâtonnets lumineux verts et les lance à côté des bébés pour s'assurer que tout le monde les voit. Le sergent arrive ; on l'informe rapidement de ce qui se passe.

Entre-temps, j'ai retrouvé mon équipement de vision nocturne ; il est inutilisable, je le mets dans ma poche de pantalon. Alex et moi, on fonce vers la porte du fond. En fait, c'est un cadre de porte fermé par une pièce de tissu. Je reste figé devant, une fraction de seconde. Je me suis toujours entraîné à défoncer des portes. Pour une raison que je n'arrive pas à expliquer, le rideau me cause un blocage psychologique. Apparemment, je ne suis pas le gars qui s'adapte le plus rapidement aux nouvelles situations. Alex remarque ma réaction, soupire et arrache simplement le tissu pour me libérer la voie. Je me sens con. J'entre dans la deuxième pièce : noir total, je ne vois rien. Je n'ai pas de lampe sur mon arme, puisque c'est une mitrailleuse, et mon équipement de vision nocturne est hors d'usage. Je fais un pivot sur moi-même et reviens dans la pièce sécurisée.

Sony : J'vois fuck all, l'gros !

Alex : OK, j'y vas !

Alex entre à son tour ; je le suis. Il part vers la droite ; je vais vers la gauche. La lampe de son fusil d'assaut C7 éclaire suffisamment pour que je puisse distinguer ce qui m'entoure. Les murs en terre cuite, les chaudrons, la nourriture : on est dans le débarras.

Sony : Left clear !

Alex : Right clear !

Sony : Room clear !

Alex : Fuck, t'as-tu vu ça ? Sont encore partis par l'autre porte du fond !

Sony : D'la marde ! On part après !

On perd patience. On laisse tomber les procédures, on n'attend pas que le peloton vienne nous renforcer, et on se met à courir comme deux déchaînés après les deux silhouettes d'adultes qu'on voit disparaître chaque fois qu'on entre dans une pièce. À croire que ce sont des fantômes. La nouvelle porte donne sur une autre pièce. On ne la sécurise même pas ; on passe à travers à la course en criant à nos deux fugitifs d'arrêter et de se coucher au sol. On le crie en anglais et en dari (le dialecte local), tout en y ajoutant des jurons bien québécois. Finalement, ceux qu'on pourchasse finissent par tomber sur nos gars qui couvrent les toits et les autres bâtiments. On entend notre sergent qui nous appelle. Il veut qu'on revienne au bâtiment principal pour finir de sécuriser les pièces. Il nous demande de ramener un adulte avec nous pour s'occuper des bébés et des jeunes enfants qui ont été trouvés dans un autre bâtiment par 2-2 Bravo et un autre peloton. On sécurise le tout.

Puis commence l'exploitation des lieux par les membres de la cellule du renseignement. En ce qui nous concerne, notre tâche est de rester plantés debout, un gars dans chaque coin de la cour, des bâtiments et des pièces, pour nous assurer que tout est constamment sous surveillance. La partie plaisante de l'opération, l'assaut, a duré au maximum cinq minutes. L'exploitation, elle, prendra quatre heures. Il fait froid. Je suis fatigué. L'adrénaline est en train de retomber et j'ai mal au cœur à cause des quatre boissons énergisantes que j'ai bues avant l'opération. Mon cerveau veut exploser à force d'entendre des femmes et des enfants pleurnicher. En même temps, est-ce qu'on peut les blâmer ? Cinquante gars gigantesques, cagoulés et armés ont défoncé la porte de leur compound, envahi leur foyer, ligoté les hommes, et les maintiennent maintenant sous garde armée pendant que le peu de possessions qu'ils ont est vidé, photographié, parfois emballé et emporté. Les bébés n'ont pas vraiment connaissance de ce qui se passe. Les enfants, eux, sont clairement traumatisés. Ils nous examinent avec un regard étrange. Dans leurs yeux, un mélange de curiosité, de peur et de haine. Encore une fois, je ne peux pas les blâmer.

J'avise mon sergent que je dois prendre l'air cinq minutes. Je sors du bâtiment principal. Dans la cour, un petit gars de 8 ans est en train d'uriner sous la garde de deux hommes armés. Plus loin, un âne nous observe avec désintérêt. La scène est grotesque. Je traverse la cour et je passe à côté du véhicule soi-disant piégé. Il ne l'est pas : c'est juste une vieille Toyota Corolla toute cabossée. Je sors du compound. Il fait jour. Ça fait drôle de voir le village à la clarté du soleil. Des gens, partout, sont sortis de chez eux et regardent de loin ce qui se passe. Devant le compound, cinq hommes sont menottés avec des attaches autobloquantes. Ils sont assis par terre sur le chemin de terre battue. Des membres de la compagnie ont mis des couvertures de laine sur leurs épaules pour les protéger du froid. Je vais dans une ruelle, plus loin. J'ai mal au cœur. J'ai l'impression que je vais faire une crise cardiaque. Je mets un genou au sol et je me vomis le corps pendant cinq bonnes minutes. Un des caporaux-chefs vient me voir pour s'assurer que ça va.

Caporal-chef : C'est-tu à cause du stress, l'gros ?

Sony : Nan... Criss de boisson énergisante qui passe pas...

Il me lance une bouteille d'eau pour que je me rince la bouche. Je me sens comme de la merde. Je retourne dans le compound. L'exploitation du site est presque finie. Des gars de la coopération civilo-militaire (COCIM) prennent note des dégâts pour rembourser la famille. Ils donnent des fruits aux adultes et un jouet aux enfants. L'un d'eux en demande un deuxième. Par l'intermédiaire de l'interprète, un membre de la COCIM lui répond qu'il en a déjà un, et que c'est assez. Le major, notre commandant de compagnie, assiste à la scène. Il explose : « Cet enfant-là est traumatisé, sacrement ! Il s'est fait défoncer son chez-eux. Il sait pas ce qui se passe. Donnez-y les criss de bébelles ! » Je suis content de sa réaction. Il a raison : ces enfants sont fortement traumatisés. Moi, je l'aurais été en tous les cas.

Le mot se passe : l'opération est terminée. On se regroupe à l'extérieur du compound. Je ne suis pas trop certain de ce qu'on a accompli, mais bon... On retourne à nos véhicules, on monte et en moins de quinze minutes on reprend la route, direction Kaboul et le camp Julien. Je suis dans l'écoutille arrière gauche, et Alex dans la droite. Je vomis tout le long du trajet. Saleté de boisson énergisante ! Jamais plus !

En arrivant au camp, je suis assis sur le dessus du VBL III. Un chum, Martin, est de garde. On se dit salut vite fait quand mon véhicule franchit la barrière d'entrée, puis on arrive au stationnement. Le mot se passe : « Allez vous coucher, les boys. Débriefing de mission demain matin. » Je retourne à notre tente, je me débarrasse de mon équipement, je prends une douche, je me claque deux pilules antinausée et je tombe endormi pendant près de seize heures d'affilée.

La dernière semaine de mars 2004 est tranquille. On évite de sortir si ce n'est pas nécessaire, car une section de la compagnie a eu un accident, il y a quelques jours, non loin du camp. Un G-Wagon est passé sur la tête d'un civil afghan, le tuant sur le coup. Depuis, il y a beaucoup de tension dans le secteur, et c'est bien normal. La population est en colère et lance des roches et d'autres objets sur nos véhicules. Puisqu'on ne veut pas attiser le ressentiment, on évite de patrouiller sauf si c'est indispensable, et on attend que la tension redescende. Cela nous laisse beaucoup de temps à tuer.

Je passe beaucoup de mon temps libre au gymnase, avec Steph. Le gymnase comporte plusieurs avantages, outre celui bien évident de m'aider à garder la forme. D'abord, c'est un des rares endroits climatisés du camp Julien, ce qui n'est pas négligeable pendant les grosses chaleurs de l'après-midi. Deuxièmement, avec la cuisine, c'est le seul endroit où l'on peut se procurer une bouteille d'eau froide : un véritable luxe. Finalement, ça passe le temps, et Dieu sait que du temps, on en a. On travaille en moyenne huit heures par jour ; ça nous en laisse 16 pour dormir, manger et faire ce que bon nous semble. Or, il n'y a pas des tonnes d'activités à pratiquer, et il faut bien s'occuper l'esprit. Je partage donc mes heures libres entre le gymnase, ma tente où j'écoute des DVD de la série *Friends* avec Alex, et les lignes de la compagnie B où les pelotons se font bronzer en jasant et en buvant des bouteilles d'eau tiède les unes après les autres. Je mentirais si je disais que c'est un rythme de vie éreintant ; au contraire, c'est assez paisible et agréable.

Le 1^{er} avril 2004, pour la première fois depuis le début de la mission, la section sort en patrouille sans moi. Le sergent a décidé de me laisser à l'arrière, car je pars en vacances demain. Il dit que je n'aurais pas la tête à l'ouvrage et que je manquerais probablement de vigilance. Il n'a pas tort, mais s'il savait : ça fait déjà deux bonnes semaines que j'ai l'esprit ailleurs et que je rêve de mon congé. En attendant, je ne sais trop quoi faire de ma peau. Mon partenaire d'entraînement est en patrouille, donc le gymnase me tente plus ou moins, et je ne peux pas aller m'asseoir à l'extérieur et relaxer puisque aujourd'hui on a droit à notre première tempête de sable.

C'est impressionnant. Ça a commencé ce matin avec un immense mur brun qui avançait dans notre direction sur fond de ciel bleu. En ce moment, on est en plein cœur de la tempête : on ne voit pas à 5 m devant soi, les rafales de vent arrachent les portes de leurs gonds et posent un réel défi aux armatures de nos tentes. Un peu partout dans le camp, de l'équipement revole au vent. Des hommes travaillent à consolider des structures et à sécuriser du matériel ; c'est assez chaotique. Il y a du sable et de la poussière partout, c'est incroyable ! On va en avoir pour quelques jours à nettoyer tout ça. Par contre, j'aime bien l'odeur. C'est étrange : c'est poussiéreux, mais il y a comme de l'humidité dans l'air. Ça me manque, l'humidité. Je ne m'en étais pas rendu compte avant.

Du 2 au 25 avril 2004, je quitte l'Afghanistan pour mes vacances. Je passe une journée à Dubaï avec un gars de la cellule des tireurs d'élite. Francis est un voyageur accompli ;

aussi, c'est intéressant de jouer les touristes avec lui. La ville est impressionnante. Par la suite, je rejoins mon colocataire, Marc, dans le sud de la Thaïlande où il se trouve avec Stephan, un gars du peloton de reconnaissance. Deux semaines à explorer les îles et à relaxer sur les plages thaïlandaises, une bière à la main. Ce sont mes premières bières depuis mon départ du Canada ; j'ai décidé de ne pas consommer les deux auxquelles j'ai droit quotidiennement au camp Julien. Je ne sais trop pourquoi, en fait ; je pense que je n'en ai tout simplement pas envie. Mes premières consommations m'assomment donc en un rien de temps. Rapidement, je me rends compte que les pilules contre la malaria que j'ai commencé à prendre à Kaboul ne font pas bon ménage avec l'alcool. Elles me causent des troubles intestinaux et me donnent des cauchemars ; c'est vraiment déplaisant. Puisqu'il faut choisir, je décide de couper les médicaments : ce n'est pas vrai que je vais passer mes vacances sobre !

On passe la plus grande partie de notre voyage sur l'île de Koh Phi Phi. Le soir, on relaxe sur la plage en prenant une bière, en regardant les locaux et une expatriée allemande qui jongle avec le feu au rythme de la pièce instrumentale *Chrystal Heart* des artistes David Vison et Carlos Campos. Des chats se promènent d'un groupe de fêtards à l'autre au clair de lune. L'ambiance est envoûtante, l'Afghanistan à mille lieues. J'atteins un niveau de bien-être jamais vécu avant. Malheureusement, toute bonne chose a une fin.

Après deux semaines, je dois dire au revoir à mes compagnons de voyage puisque leurs vacances tirent à leur fin : ils repartent vers l'Afghanistan. Quant à moi, je prends le chemin de l'île de Bali, en Indonésie, où je reste une journée avant de m'embarquer, sur un coup de tête, sur un vol à destination de Sydney, en Australie, pour le reste de mes vacances. Je suis seul, mais il ne me faut pas longtemps avant de rencontrer un groupe de voyageurs et de me joindre à eux. On passe nos journées à Bondi Beach à se faire bronzer et à jouer dans les vagues, et nos nuits à écumer les bars du quartier de King's Cross. C'est agréable. Je passe aussi beaucoup de temps seul, à relaxer et à réfléchir aux mois précédents. Je reste assis sur mon lit, dans ma petite chambre d'une auberge de jeunesse. Le ventilateur au plafond est le seul bruit de fond ; en fait, il produit plus de bruit que de circulation d'air. L'odeur de viande grillée d'un resto, plus bas dans la rue, entre par la fenêtre et embaume l'air. Je regarde ma bouteille de bière suintante. J'essaie de faire le point sur mon séjour en Afghanistan, jusqu'à présent.

C'est une expérience intéressante, c'est certain. Mais je me questionne sur ce que l'on accomplit réellement. On a pour mission d'occuper la ville de Kaboul et d'y instaurer un climat permettant le développement de la sécurité. Et je crois que, malgré nos nombreuses paniques inutiles, on y arrive quand même relativement bien. Mais moi, qu'est-ce que j'en retire ? Pourquoi me suis-je embarqué dans cette aventure ? Qu'est-ce que je recherchais en m'impliquant dans cette mission ? Je ne suis pas vraiment de ceux que la rhétorique du « sauvons le peuple afghan de la tyrannie des talibans », ou « permettons aux fillettes afghanes de retourner sur les bancs d'école », ou encore « combattons l'axe du mal » ait ému outre mesure. Je suis plus égocentrique que ça. Je ne conterai pas de menteries : je n'ai pas l'âme d'un héros ou celle du défenseur de la veuve et de l'orphelin. Non, j'ai signé en bas de la feuille et j'ai voulu être envoyé outre-mer avant tout par goût de l'aventure, pour voir le monde et vivre des sensations fortes. Tant mieux si, en comblant mes désirs, je peux aider des gens dans le besoin dans le monde, mais ce n'est pas mon but premier. La mission à Kaboul m'amène son lot d'aventures et d'anecdotes intéressantes.

Mais moi qui m'attendais à aller à la guerre, je reste un peu sur ma faim. Ou bien est-ce que c'est ça, la guerre au 21^e siècle ? Est-ce que ma conception de la guerre a été erronée toutes ces années, en grande partie à cause d'Hollywood ?

Le 26 avril 2004, c'est le retour à Kaboul. Le vol tactique me semble encore plus pénible que la première fois. Presque tous les passagers vomissent dans l'avion. On atterrit vers midi. Encore une fois, je me retrouve un genou à terre sur le tarmac à essayer de reprendre le dessus sur mon estomac. Rien n'a changé pendant mon mois d'absence, sinon qu'il fait beaucoup plus chaud maintenant. Les chaleurs de l'été sont bel et bien arrivées.

Un convoi de VBL III nous attend pour nous ramener au camp Julien. Je prends la place d'une des sentinelles arrière, histoire de me remettre dans la partie le plus vite possible. Je regarde Kaboul défiler sous mes yeux : mêmes rues surpeuplées, mêmes odeurs qui prennent à la gorge, mêmes bâtiments endommagés par les explosions et les impacts de balles. Je n'avais pas particulièrement le goût de revenir, mais la petite promenade me remet dedans. Je suis bien à Kaboul, j'aime me promener et regarder la ville évoluer sous mes yeux.

Au camp Julien, c'est ma section qui est responsable de la garde. Steph me dit salut en ouvrant la barrière. Je m'assois à l'extérieur de l'écouille du VBL III alors que Matt et Alex inspectent le dessous du véhicule avec des miroirs, à la recherche de bombes artisanales qui auraient été posées à notre insu. Je leur demande comment ça va. Selon eux, le rythme opérationnel a été épuisant dernièrement ; les sections sont forcées de faire deux patrouilles de six heures par jour. Apparemment, il y aurait une petite compétition entre la Compagnie de parachutistes et la nôtre pour savoir qui aura fait le plus grand nombre de patrouilles d'ici la fin de la mission. À défaut d'avoir un ennemi à combattre, les hauts gradés semblent s'être trouvé un autre moyen de satisfaire leur ego – le tout au détriment de la troupe, bien sûr. Bref, le moral est bas au sein des compagnies ; les gars sont fatigués et ne pensent qu'à leurs vacances. Dans certains cas – celui d'Alex, par exemple –, elles sont encore loin. Il a le dernier bloc de vacances de la mission : approximativement cinq mois à faire encore en théâtre opérationnel avant de pouvoir partir pour un repos bien mérité.

Fin avril 2004, je rejoins ma section pour la garde du camp. C'est un travail abrutissant. Huit heures par jour pendant une semaine. Je me sens comme si j'étais en prison – prisonnier du camp Julien – alors que Kaboul est juste là, de l'autre côté des murs, qui m'attend. En patrouille, il se passe toujours quelque chose d'intéressant ; pas une fois je n'en suis revenu sans au moins une anecdote à raconter. La garde, quant à elle, c'est tout le contraire. C'est routinier, monotone et ennuyant. Mes deux premières heures se déroulent à la barrière. Je m'assois sur le petit banc de bois et j'attends que des véhicules entrent ou sortent. Je regarde le désert. Il y a plein de ruines de bâtiments, ainsi que des dizaines de carcasses de véhicules blindés, d'hélicoptères et d'avions russes, vestiges de l'occupation soviétique des années 80. C'est pratiquement un musée à ciel ouvert. De temps à autre, un convoi ou une patrouille entre ou sort du camp. Alex et moi, on s'obstine à savoir c'est à qui le tour de quitter le confort relatif du banc pour aller lever la barrière. Entre-temps, on se raconte nos vies pour la centième fois ; il n'y a pas grand-chose à faire, outre jaser. Lui et moi, on passe le plus clair de notre temps ensemble ; j'ai l'impression de connaître sa vie aussi bien que la mienne. Ça doit être la même chose pour lui.

Je gratte négligemment les oreilles de la chienne de garde du camp. Sous sa longue fourrure blanchâtre, elle commence à avoir chaud et halète doucement. Je lui fais boire de l'eau d'une bouteille, elle a l'air d'apprécier. C'est une chienne errante qui a élu domicile dans la tour avant du camp. Elle n'entre jamais à l'intérieur, mais suit les patrouilles à pied et s'assure de tenir les Afghans à bonne distance. Elle est devenue notre mascotte ; les gars font venir du Canada, par colis, des gâteries pour chien. C'est une bonne bête et elle aide tout le monde à garder le moral.

En début de matinée, un garçon d'environ 10 ans vient nous voir. Il nous observe de loin en riant et fait des signes de la main. On le regarde aussi, pas tant par intérêt que parce que ça fait passer le temps. Il lance des cailloux sur notre chienne. On lui fait comprendre d'arrêter ça immédiatement. Il est malfaisant ; je n'ai pas de patience avec les enfants, encore moins avec un petit Afghan hyperactif. Celui-là en particulier traîne tout le temps près de l'entrée principale du camp, et quête constamment de la nourriture et de l'eau. Aujourd'hui, il a une offre à nous faire. Dans son anglais approximatif, il nous propose de baiser son ami trisomique âgé de 7 ans. On part à rire et on lui dit de s'en aller. Il nous explique que les anglais qui étaient là avant (les RCR) le faisaient, eux. On sait bien que c'est un mensonge, mais les R22R et les RCR étant toujours en conflit interrégiment, on se fait un plaisir de propager la rumeur des RCR désaxés sexuels.

Après notre garde à la barrière, Alex et moi, on prend en charge la fouille pendant les deux heures suivantes. On a instauré une rotation des tâches afin de faire passer les huit heures le plus rapidement possible. La fouille est une tâche dégradante, et il semble que j'aie le don de toujours tomber sur cette besogne au pire moment, soit quand les travailleurs locaux entrent dans le camp pour leur journée de travail. Ils sont une centaine, tous alignés au soleil dans le corridor de clôtures grillagées et de barbelés. Ils attendent des heures, et sont impatients. Peut-on les blâmer ? Alex et moi, on alterne toutes les dix minutes. Aujourd'hui, il fait vraiment chaud ; le soleil plombe et les travailleurs afghans n'ont vraiment pas le cœur à l'attente. Pourtant, on ne peut pas tourner les coins ronds quand il s'agit de la sécurité du camp. Alex en laisse entrer un à la fois dans l'enclos de fouille. J'enfile mes gants de latex et fais signe à l'Afghan de s'approcher. Je lui demande de vider ses poches. J'inspecte rapidement ses possessions. Il n'est pas rare qu'il y ait de petites quantités de drogue. Je ferme les yeux là-dessus. Peut-on leur reprocher de vouloir engourdir leur misère ? Ensuite, je passe le détecteur de métal le long du corps de l'homme. Il me regarde, stoïque. Puis j'enchaîne avec la fouille manuelle ; c'est le bout que je déteste le plus. Je dois palper leur corps intégralement, et à l'occasion je tombe sur un Afghan qui y prend plus de plaisir qu'un autre et qui a un début d'érection quand je lui tâte la fourche. Ça me dégoûte, surtout lorsqu'ils me regardent en souriant. La fouille est également pénible parce que la proximité des locaux rend impossible d'ignorer la forte odeur de sueur épicée qu'ils dégagent. Une sueur de plusieurs jours, voire plusieurs semaines, sinon des mois, et teintée d'un arôme de cari. Ça me tombe sur le cœur ; je ne pourrai pas manger de cette épice pendant des années, c'est assuré. Ça fait une vingtaine de personnes que je fouille quand un Afghan dans la vingtaine se présente. Il semble en bonne forme physique, contrairement à la majorité de ses compatriotes. Il est visiblement irrité par l'attente. Dans un anglais convenable, il me regarde et me dit de me bouger le cul, qu'il n'a pas que ça à faire de sa journée. Je lui demande de se calmer les nerfs, qu'on fait ce qu'on peut. Il me répond qu'il est champion de boxe de son pays et qu'il pourrait

me casser la gueule s'il le voulait. Je réplique que je suis mitrailleur et que je pourrais le couper en deux si je le voulais. Sur ce, je le renvoie à l'arrière de la file : il en est quitte pour une heure supplémentaire d'attente. Alex rit et me donne une tape dans le dos. Je suis de mauvaise humeur.

Après la fouille, Alex et moi, on est affectés à la patrouille du camp en véhicule tout-terrain. C'est ennuyant. On ne peut pas rouler à plus de 5 km/h au risque d'avoir un sergent-major qui nous court après pour nous engueuler. On profite d'un détour par le périmètre extérieur à l'est du camp pour s'amuser un peu. On prend des photos, on déconne. Il ne se passe pas grand-chose. En milieu d'après-midi, on se rend à la cuisine pour ramasser les boîtes à lunch que les Népalais ont préparées pour la section. On les ramène à la guérite où se trouve notre poste de commandement de la garde du camp. Wes est sur la radio. Il a l'air de s'ennuyer lui aussi. Je m'assois un instant pour lire une revue. Il y a un article sur Pat Tillman, un joueur de football professionnel américain qui, après quatre années dans la NFL, avait refusé de signer un nouveau contrat pour plutôt s'engager dans les rangs de l'armée. Il servait au sein des Rangers lorsqu'il a été tué le 22 avril 2004 par un tir ami, dans la confusion du combat, dans le sud-est de l'Afghanistan. Je commente en affirmant que ça semble brasser plus au sud. Wes répond que c'est à Kandahar que ça se passe. Je dis que ce serait cool qu'on nous envoie là-bas. Wes, sans lever les yeux de la radio, me lance qu'il ne faut pas rêver. Ça me fait craquer : je finis par réussir à me rendre dans un pays où il y a la guerre, mais je trouve le moyen d'être dans le seul coin relativement paisible. Je ne suis vraiment pas dû pour connaître les champs de bataille.

Notre tour de garde tire heureusement à sa fin. Deux petites heures encore. Je décide de terminer la journée sur la mitrailleuse polyvalente C6. Alex s'occupera de la radio. Sous la tour, je crie au gars d'ouvrir la trappe dans le plancher. Il me fait signe de la main. Je l'entends déplacer la chaise de fortune qu'on s'est fabriquée et qui obstrue l'ouverture, puis je le vois, tout souriant. Je ne sais que trop bien ce qu'il vient de faire. Le nid de la mitrailleuse polyvalente C6 est le lieu de prédilection de plusieurs pour une petite masturbation de milieu de quart de travail. Je monte l'échelle et passe la tête par la trappe. La tour est insalubre, et je ne sais pas où mettre les mains pour me passer le corps dans l'ouverture. Le gars me tend la sienne pour m'aider. Je doute que celle-ci soit plus propre que le reste de la pièce. Il m'explique qu'il a fait la maintenance sur la mitrailleuse et me montre le journal de guerre. Il ne s'est rien passé de réellement pertinent. Sur ce, il me souhaite un bon deux heures et, l'air complice, disparaît par la trappe du plancher. Je referme la lourde porte de métal sur lui, je replace la chaise, et j'essaie de m'installer du mieux que je peux. La tour est en béton, et le nid de mitrailleuse dans lequel je me trouve fait 2 m sur 2 m, avec un plafond d'environ 3 m de haut. Je suis juché à environ 10 m du sol, assis derrière mon arme. Je regarde à l'horizon par les meurtrières percées des quatre côtés de la tour. Autour de moi, le sol est jonché de magazines pornos. Je suis certain que si on aspergeait le nid de mitrailleuse de luminol, il n'y aurait pas un centimètre carré qui ne brillerait pas. C'est dégueulasse, mais marrant en même temps. Souvent, on voit la tête d'un gars qui sourit dans une des meurtrières. Quand ça arrive, Sébas et moi, on a pris l'habitude d'aller le déranger, juste pour lui casser son petit moment de plaisir. On s'occupe comme on peut...

Le 30 avril 2004, on reçoit l'ordre de changer nos uniformes de combat verts pour ceux de combat désertique. Pour la première fois depuis 2002, les Canadiens ne seront pas déguisés en épinette dans le milieu du désert. On va peut-être arrêter de faire rire de nous par les autres contingents. N'empêche, c'est marrant : quand on s'est couchés hier soir, le camp Julien grouillait de petits bonshommes verts ; et au lever du soleil, ce matin, chacun était désormais vêtu de son uniforme tan. Si un insurgé est en train d'espionner le camp, il doit se demander où sont passés les Canadiens... Au poste de commandement de la garde, je vois Wes dans son nouvel uniforme. « Beau bonhomme », que je lui dis. Il est en train de prendre son café du matin. Il rit et me répond que le beige, c'est ma couleur. Tout le monde est content et fait des blagues ; on se trouve coquets. Le moral est bon aujourd'hui.

Mai 2004, la section 2-2 Alpha est de retour aux patrouilles, cette fois principalement de nuit. Ça semble être le mois des incidents, car rares sont les nuits où il ne se passe rien de particulier. Notre première soirée se déroule normalement jusqu'à ce que, vers minuit, on reçoive l'ordre du poste de commandement 0, transmis par l'intermédiaire de l'indicatif d'appel 2, de nous rendre sur une route à proximité du camp Julien. On nous commande de faire des allers-retours sur cette route jusqu'à nouvel ordre. On s'exécute, en se demandant ce qui peut bien se passer. Peu de temps après, on rencontre une section de la Compagnie de parachutistes qui semble faire comme nous. On la croise une fois, deux fois et, à la troisième occasion, on s'arrête et on leur demande s'ils savent ce qui se passe. La réponse est négative : ils ont reçu le même ordre que nous.

On retourne donc tous à notre tâche. Wes me dit de demander des détails par radio à l'indicatif d'appel 2. Le gars à l'autre bout refuse de me donner des informations, mais veut connaître notre vitesse de croisière. La question me semble étrange. Je lui réponds qu'on roule à environ 70 km/h, notre vitesse habituelle. Il nous commande de la réduire à 20 km/h. Je passe le mot au véhicule du sergent. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? À la blague, un des gars de la section dit qu'on sert d'appât.

Bientôt, une troisième section se joint à nous sur la même route. Six véhicules tournent en rond. Chaque fois qu'on se croise, on se regarde ; l'incompréhension se lit sur nos visages.

Au bout d'une heure, on reçoit l'ordre de retourner à nos tâches précédentes. Les deux autres sections prennent le chemin de la ville, tandis que nous, on rentre au camp Julien. Sur place, personne ne peut nous expliquer ce qui s'est passé. Cependant, le lendemain, un gars qui travaillait au poste de commandement 0 la veille nous raconte que le commandement soupçonnait la présence d'un kamikaze le long de cette route. Qu'on tentait de l'appâter pour qu'il se dévoile et que les services secrets afghans (le NDS) puissent l'arrêter. On demande à notre sergent de confirmer cette histoire avec la chaîne de commandement ; il va voir ce qu'il peut faire. Mais l'histoire en reste là, et on ne saura jamais ce qui est réellement arrivé cette nuit-là.

La nuit suivante, on patrouille dans un secteur de l'ouest de la ville. C'est un coin tranquille où il n'y a pas beaucoup de monde de jour et où, de nuit, c'est pratiquement désertique. Ça fait deux heures qu'on tourne en rond. On s'arrête au poste du KCP du district 5, mais les policiers afghans sont occupés à écouter une émission de télévision dans la cour et ne souhaitent, de toute évidence, pas nous parler. Comme on voit bien qu'on les dérange, on repart aussi vite qu'on est arrivés.

On est en train de remonter une route secondaire quand on aperçoit un groupe de Canadiens qui semblent faire un cordon. On s'arrête pour vérifier s'ils ont besoin d'aide. Ils nous répondent que oui. Je ne connais pas ces gars-là ; ils ne sont probablement pas de l'infanterie. Apparemment, il y a un objet suspect plus loin. Le sergent, Alex et moi, on décide de pousser vers l'avant pour voir de plus près de quoi il s'agit.

Il fait déjà noir, mais la ruelle est éclairée par les phares des véhicules. On ne sait pas trop où se trouve l'objet suspect ; des déchets jonchent le sol un peu partout. La nuit est tranquille ; les seuls bruits qu'on entend sont ceux des moteurs des véhicules qui ronronnent et des chiens errants qui aboient. On avance lentement, mais nos armes ne sont pas en position d'alerte : il n'y a pas vraiment de menace. On identifie l'objet. Alex l'éclaire avec la lampe de son fusil d'assaut C7. C'est une boîte de conserve dont l'étiquette imprimée laisse voir le symbole nucléaire. Vraiment ? On panique vraiment pour ça ? Alex et moi, on rit. Le sergent lance que ce n'est pas à nous de juger. Qu'on va laisser faire les responsables et se contenter de les aider à faire le cordon. C'est ridicule ! Comme si les insurgés avaient réussi à mettre la main sur une bombe sale, mais allaient prendre la peine de mettre une étiquette dessus, et surtout de la planter dans un tas de vidanges au milieu de nulle part. Je n'ai pas la prétention d'être un grand analyste, mais à un moment donné, il faut savoir écouter le gros bon sens. Bref, je suis de mauvaise humeur. On plonge tête première encore une fois dans une panique inutile, et qui risque de nous tenir occupés une bonne partie de la nuit.

Ça fait déjà deux heures qu'on est plantés debout à tenir le cordon de sécurité en attendant l'arrivée des ingénieurs de combat canadiens quand quelques Afghans sortent d'un compound situé plus loin dans le fond de la ruelle. Deux d'entre eux viennent me questionner pour savoir ce qui se passe. Par l'entremise de l'interprète, je leur explique un peu la situation, sans trop donner de détails. Ils m'informent qu'une fête est en cours dans le compound – un mariage. Ils demandent si ça pose problème. Je leur réponds que non. Ils restent un moment à discuter. Ça ne me dérange pas ; en fait, j'en suis bien heureux, ça me change les idées. On compare nos sociétés et nos pays respectifs. On parle de religion, de gouvernance, d'économie, etc. À un moment donné, mes deux interlocuteurs – qui sont maintenant à l'aise avec moi et qui m'appellent par mon prénom – me disent : « Tu sais, Sony, au Canada vous mourez du cancer parce que vous ne croyez pas en Allah. » Je me mets à rire. Je leur explique qu'ils meurent également de cette maladie en Afghanistan. Les deux hommes sont dans un déni total, et sont même un peu offusqués que je refuse de reconnaître que la source de tous nos malheurs, en Occident, tient au fait que l'on soit des infidèles. Ils tournent alors les talons et regagnent le compound d'où ils étaient venus, sans autre formalité.

Alors que je les regarde s'éloigner dans la nuit éclairée par les phares des véhicules, l'interprète, qui se tient à mes côtés, me mentionne que j'ai un très beau prénom, que c'est un mot que les Afghans aiment entendre et prononcer. Je ne sais pas trop comment réagir. Un petit moment inconfortable s'ensuit. Silence. Je regarde vers la ruelle sans un mot. Puis finalement, je dis simplement merci. L'interprète sourit et retourne aux véhicules pour se réchauffer. Alex, qui a assisté à la conversation sans s'en mêler, rit.

Passé minuit, les ingénieurs de combat arrivent et décident d'inspecter l'objet à l'aide de leur robot démineur. C'est la première fois qu'Alex et moi, on les voit en action. On est

curieux, et surtout ça passe le temps de voir un peu de nouveauté. Le robot n'est pas très grand, moins de 1 m de haut, et se déplace grâce à un système de chenilles. Il est muni d'une caméra et d'un canon de fusil de chasse de calibre 12, je crois. On les regarde lancer leur machine vers l'objet suspect. Le robot avance lentement. Il semble avoir été conçu pour désamorcer des bombes sur des terrains faciles d'accès, tels que des stationnements et des rues. Il a du mal à naviguer à travers les amoncellements de déchets et les multiples trous qui couvrent la ruelle. Alex et moi, on se tient près de l'opérateur. On trouve ça intéressant de le regarder aller avec tous ses gadgets.

Soudain, un coup de feu retentit dans la ruelle. Shit ! C'est quoi ça ? On lève tous nos armes en direction de la détonation. Alex demande à l'ingénieur qui manipule le robot s'il sait ce qui vient de se passer. Il répond que non, il n'a rien vu dans la caméra. Alex et moi, armes pointées vers l'avant, doigt sur le pontet, on commence à avancer lentement dans la ruelle mal éclairée. On ne voit personne, juste de la poussière qui flotte dans l'air à l'emplacement où le coup de feu a dû être tiré. Dans le milieu du nuage de poussière, on trouve le robot : son canon est encore fumant. On baisse nos armes et on retourne vers l'arrière. L'ingénieur nous dit qu'il doit s'agir d'une décharge accidentelle. On n'est pas impressionnés.

Étant donné la nature potentiellement nucléaire de notre objet suspect, il est décidé de faire appel aux spécialistes. On fait donc venir le contingent italien, qui est responsable de la guerre nucléaire, bactériologique et chimique au sein de l'ISAF. Les hommes qui le composent arrivent avec leurs véhicules et leurs combinaisons au petit matin. Ils font quelques vérifications et nous disent ce qu'on sait depuis déjà longtemps : il s'agit seulement d'une boîte de conserve avec une étiquette dessus. Point final. Ils nous remercient tout de même de leur avoir donné l'occasion de sortir de leur camp et de répéter un peu leurs tactiques, techniques et procédures. J'ai du mal à deviner s'ils sont simplement courtois ou s'il n'y a pas un peu de sarcasme dans leurs remerciements.

Une fois la panique passée, on remonte tous dans nos véhicules, direction le camp Julien. À notre arrivée, le sergent nous dit d'aller nous coucher, qu'on fera le débriefing de patrouille plus tard. Je me rends à ma tente et j'enlève mon équipement. J'ai mal au corps. Je me rends aux douches dans l'obscurité de la nuit. Je laisse l'eau chaude me couler sur la tête, immobile pendant près de dix minutes. Je suis découragé. C'était une vraie honte, cette nuit. Cette mission-là est en train de prendre une tournure un peu ridicule. En l'absence d'une menace réelle, les gens commencent à s'en inventer. Moi qui suis quelqu'un de gros bon sens, ça m'irrite au plus haut point.

La nuit suivante commence comme toutes les autres : normalement. On tourne en rond dans notre secteur de patrouille. Avec l'arrivée de l'été, il y a un peu plus de vie le long des artères principales. Les restaurants sont bondés de gens qui profitent d'un souper tardif, et les guest houses des organisations non gouvernementales (ONG) offrent souvent des soirées où le Tout-Kaboul se rend pour fêter. On entend de la musique, et des gens qui rient aux éclats. C'est étrange de les entendre célébrer alors qu'on patrouille en silence, armés jusqu'aux dents.

Après plusieurs heures passées à tourner en rond dans les rues de la capitale, on décide d'aller prendre une pause sur le campus de l'université. De nuit, l'endroit est idéal, puisque désert ; aussi, on peut baisser un peu la garde et se détendre. On cherche un

espace ouvert où on aura un bon champ de vision de 360°. On découvre une immense structure bâtie sur un pignon artificiel fait de marches en marbre, qui s'élève à plus de 10 m vers le ciel en une série de colonnes, elles aussi en marbre. Le tout se trouve devant un bassin d'eau stagnante. Le spectacle est impressionnant. On stationne nos véhicules à proximité de la construction. On s'assoit dans les marches ; le sergent et un autre gars s'allument une cigarette. Moi, je suis curieux : je me demande ce que cette structure peut bien être. Au milieu de cette dernière, il y a ce qui ressemble à un tombeau. Je m'approche pour tenter de lire ce qui est inscrit dans la pierre. Je me penche en m'appuyant sur la dalle de marbre qui forme le couvercle du tombeau. Celle-ci n'est pas fixe, et dans un bruit sourd, elle glisse le long du tombeau sous la pression de mon poids. L'espace d'un instant, je pense que je vais tomber dans le tombeau. Les couilles me remontent dans le corps. Heureusement, il y a un second couvercle de béton sous la dalle. Celle-ci tient maintenant dans un équilibre précaire et risque de tomber et de se fracasser sur le sol. Merde ! Je me déplace de l'autre côté du tombeau et la fais glisser doucement afin de la remettre en place sans faire de bruit. Je n'ai aucune idée de qui peut être enterré ici, mais je suis certain que de vandaliser sa tombe ne peut m'apporter que des problèmes. Le sergent, particulièrement, est très à cheval sur ces principes, et ne me couvrira pas sur cette gaffe-là. Je regarde par-dessus mon épaule. Personne dans la section ne semble avoir remarqué le petit incident ; tout le monde est allongé dans les marches et se repose. Je me détends. Je laisse le mort à son repos et je vais m'asseoir près du bassin.

Le lendemain, piqué par la curiosité, je vais sur Internet pour découvrir à qui appartient la sépulture que j'ai failli endommager. Finalement, il semble que la structure soit le mausolée de Sayed Jamāl Al-Dīn al-Afghāni, un intellectuel musulman fort respecté du 19^e siècle. Je vais me coucher moins ignorant ce soir.

Quelques jours plus tard, on amorce la patrouille tôt en soirée. On se rend dans un quartier résidentiel. De nombreux enfants courent aux côtés de nos Iltis, qu'on a recommencé à utiliser, les préférant aux G-Wagon. Ils veulent qu'on leur donne des cadeaux, mais on n'a pas grand-chose à leur offrir. On commence donc à craquer des bâtonnets luminescents et à les lancer aux quatre coins du quartier. Des hordes d'enfants courent, crient et se lancent dans toutes les directions en espérant mettre la main sur l'un d'eux. L'ambiance est bonne, le moral est bon ; on a tous du plaisir, c'est agréable. Ça fait changement des paniques inutiles des derniers jours. Alors qu'on amuse les enfants et qu'on discute avec les adultes pour tenter de tâter le pouls de la population dans le secteur, un des gars de la section remarque qu'un petit ne court pas pour tenter de mettre la main sur les bâtonnets. L'enfant a environ 10 ans ; c'est un nain. Il ne mesure pas plus de 60 cm ; il arrive à peine à la hauteur de mon genou. En plus, il semble frappé de gigantisme : il est énorme pour sa grandeur, il n'est ni plus ni moins qu'une petite boule ronde. Il ressemble à Humpty Dumpty. Un nain souffrant de gigantisme né dans un pays aussi dévasté que l'Afghanistan... Il y en a à qui la vie a décidé de ne donner aucune chance. Un d'entre nous, voulant bien faire, lui tend un frisbee. Le pauvre, quoique très heureux, a les bras tellement courts qu'il n'arrive pas à faire quoi que ce soit avec le disque. Rapidement, les autres enfants le voient et lui sautent dessus pour le tabasser et lui voler son présent. Les coups pleuvent de tous les côtés – coups de poing, coups de pied. Ils sont déchaînés. La scène est un peu pathétique. On la regarde sans pouvoir faire quoi que ce soit. La loi de la jungle.

Le lendemain, la patrouille prévue inclut un arrêt à un poste du KCP qu'on n'a pas encore visité, ainsi qu'une petite marche dans les quartiers résidentiels à flanc de montagne. Au poste de police, on tombe sur trois Afghans en uniforme. Ils ont l'air contents de nous voir, et nous invitent pour le thé. Le sergent accepte l'invitation et y va avec quelques gars de la section. Je reste avec Alex pour garder les Iltis. Un des policiers afghans demeure avec nous. On ne peut pas vraiment communiquer puisque l'interprète est allé prendre le thé. On se regarde, on fait des signes, on se sourit bêtement. Le poste du KCP est mal éclairé, et la noirceur est tombée depuis quelques heures déjà. Le policier nous indique de le suivre jusqu'à une voiture stationnée dans un coin de la cour – bien entendu une Toyota Corolla blanche, la voiture officielle de l'Afghanistan. Sur le toit de cette dernière, trois mines antipersonnel sont alignées. À grands coups de signes et de mots à moitié anglais, l'homme nous fait comprendre qu'il s'agit de mines datant de l'époque où les Soviétiques occupaient l'Afghanistan, et qu'au printemps, à la fonte des neiges, elles descendent le long des flancs de montagne. En riant, il gesticule ; il semble dire que parfois elles font sauter des enfants qui jouent avec celles-ci. Il en prend une, sans trop de précaution, et nous la met sous le nez. Alex et moi, on recule. Le policier afghan avance vers nous en riant et en agitant l'engin devant notre visage. Il manque de l'échapper. On lui fait comprendre du mieux qu'on peut qu'il devrait le déposer sur le toit de la voiture et arrêter de le secouer. Notre homme semble déçu et le repose piteusement sur la Toyota. Il ressemble à un enfant à qui on vient d'enlever son jouet parce qu'il n'a pas été sage. La scène est plutôt cocasse.

Après le thé, le sergent et le reste de la section nous rejoignent dans la cour. Il a été décidé qu'on laisserait des gars à l'arrière pour la garde des véhicules, ici, au poste du KCP, tandis que le reste de la section irait patrouiller dans le secteur à pied. On part donc dans la nuit, le sergent, Sebas, Alex et moi. On s'enfonce dans les ruelles obscures et sinueuses de ce quartier bâti à flanc de montagne. Par endroits, ça grimpe à pic. Je transpire beaucoup, et j'ai le souffle court. Steph rit de moi. Partout, on voit des cimetières. De toute évidence, ensevelir ses morts à flanc de montagne, lorsqu'on ne creuse pas très profondément et que la fonte des neiges cause de l'érosion tous les ans, n'est assurément pas une bonne idée. La preuve : un chien errant passe à côté de nous, une colonne vertébrale dans la gueule. Décidément, ce pays n'a pas fini de me surprendre.

On marche pendant environ deux heures. On rencontre peu de gens. Il est vrai qu'il est tard, et puis ils ne sont pas habitués à voir des soldats de l'ISAF dans le quartier : on est loin de nos secteurs de patrouille habituels. De retour au poste du KCP, on monte dans les Iltis et on reprend la route vers le camp Julien. L'air frais de la nuit, jumelé à mes vêtements trempés de sueur, me frigorifie. Je grelotte de manière incontrôlable tout le long de la route du retour.

Plus tard dans la semaine, on part pour une patrouille un peu particulière. On a pour tâche d'aller vérifier un secteur désertique à environ trente minutes de route à l'ouest du camp Julien. Le renseignement croit qu'il y a vraisemblablement un camp d'insurgés dans le coin, et voudrait qu'on aille vérifier. Bien entendu, on est tous sceptiques. Mais les ordres sont les ordres. Et puis ça va changer le mal de place, d'aller patrouiller dans un secteur qu'on ne connaît pas encore.

On se rend donc à proximité de l'endroit désigné. Puis, afin de ne pas attirer l'attention de potentiels insurgés, le sergent, Alex, l'interprète et moi, on part à pied, tandis que les G-Wagon nous suivent un bond tactique en arrière. La nuit est claire ; aussi, je ne porte pas mon équipement de vision nocturne. Alex et moi, on ouvre la marche. Le sergent et l'interprète nous suivent une quinzaine de mètres derrière. On forme un triangle qui se déplace silencieusement dans le désert afghan. Après une heure de marche, le sergent nous commande de nous arrêter un moment. Selon sa carte, on se trouve dans un secteur qui ne serait pas déminé. Ça devient une habitude, sérieusement... Le sergent décide que l'interprète doit monter dans un des G-Wagon : on est responsable de sa sécurité. Alex lui demande ce qu'on fait de notre sécurité, à nous. Après tout, se promener dans un champ de mines potentiel, de nuit, est loin d'être l'idéal. Le sergent lui répond que la mission passe en premier. On n'est pas convaincus, mais bon : on est là pour faire une tâche, on va la faire ! Et puis ça nous fera une anecdote de plus à raconter.

On marche encore un bon bout de temps quand soudain, entre mes pieds, je vois des flammes orangées sortir du sol. L'espace d'une seconde, je pense qu'une mine vient d'exploser sous mon corps. Je fige. Rien ne se passe. Je regarde autour : partout, de petites flammes émergent du sable. Je me demande si je rêve jusqu'au moment où j'entends Alex : « Est-ce que vous aussi vous voyez des flammes jaillir du sable du désert ? » Si j'étais croyant, je m'imaginerais qu'on est tous morts dans le champ de mines et qu'on est maintenant en enfer. Après tout, le désert afghan, mêlé aux flammes qui émanent du sol, crée un décor correspondant tout à fait à l'idée que je me fais de ce lieu. On continue à avancer au travers des petites flammes. La température ambiante augmente de manière significative. En fait, je commence à transpirer. On finit enfin par sortir de la zone enflammée, qui forme un cercle d'une centaine de mètres de diamètre. Soudain, on voit une hutte. Deux Afghans en sortent. Ils ont l'air surpris de nous voir dans ce secteur isolé. On demande aux G-Wagon de s'avancer et de nous amener l'interprète. En attendant leur arrivée, on serre la main des locaux ; on se sourit. Quand l'interprète arrive, on réalise enfin ce qui se passe. Les deux hommes sont les gardiens d'un four à briques souterrain. Ils nous amènent voir une des trappes de l'installation. L'intérieur est éblouissant. Le charbon y est chauffé à blanc. C'est la source des petites flammes qu'on voyait sortir d'un peu partout. Un des travailleurs nous explique que le four n'a pas été éteint depuis plus de dix ans. J'ai des doutes quant à cette affirmation, mais bon...

Ils nous invitent à prendre le thé. Le sergent discute un peu avec eux et leur demande s'ils ont vu un camp dans les environs. Les deux hommes rient : il n'y a pas âme qui vive dans le secteur, à part eux. Je commence à penser que le four à briques est ce que le renseignement a cru être le camp insurgé. Bref, une autre panique inutile. N'empêche, ça m'aura fait une nuit intéressante.

Au bout d'un moment, le sergent décide de continuer la patrouille. Le plan est de sortir du secteur et de trouver une route afin de regagner le camp Julien. Ça fait un moment qu'on zigzague dans le désert quand on finit par apercevoir un chemin. Il est 1 h, et on est à environ trente minutes de route du camp. On veut arriver avant 2 h, car c'est le moment où la cuisine ferme, et on ne veut pas manquer la poutine que les Népalais préparent chaque nuit. C'est vrai que celle de nos cuisiniers est la plupart du temps une grande déception, mais on ne veut quand même pas courir le risque de rater un soir où elle serait bonne. Bref, il y a un petit sentiment d'urgence. On veut arriver à temps.

La loi de Murphy veut que lorsqu'on est pressé, un empêchement va nous ralentir. Ce soir ne fait pas exception. On arrive face à face avec une grosse roche qui nous bloque la route. On descend pour tenter de la pousser. Impossible. On débat du temps que ça prendrait pour trouver un autre chemin et on convient que ça nous ferait manquer l'heure de la poutine, ce qui serait inacceptable. Le chauffeur du premier G-Wagon décide de tenter de passer par-dessus l'obstacle. On se déplace tous sur les côtés de la route et on le regarde aller. Il prend son élan et fonce. Il passe par-dessus la roche et l'entraîne avec lui ; elle roule dans un fossé, laissant le chemin libre pour l'autre G-Wagon. Heureusement, car le premier a été endommagé, au point qu'il ne peut plus avancer par ses propres moyens. Rapidement, on sort un câble et on attache le premier véhicule au second, qui va le remorquer.

Après tous ces déboires, on finit tout de même par arriver au camp à temps pour la poutine... et elle est décevante. Pour une raison inconnue, les Népalais ont mis du fromage bleu sur des patates du déjeuner, le tout arrosé de bouillon de bœuf. Ça ne valait pas vraiment la peine de détruire un véhicule pour ça, finalement.

Le lendemain matin, on va voir les mécaniciens. Ils nous disent que tant qu'à détruire un véhicule, on ne pouvait pas faire mieux. Le G-Wagon ne sera pas utilisable pendant des semaines. Le sergent de transport de la compagnie B n'est pas impressionné. On évite de lui mentionner qu'on a détruit un de ses véhicules pour la simple raison qu'on voulait manger une poutine.

Lors de notre dernière nuit de patrouille, le sergent ne peut pas nous accompagner, car il doit remplacer l'adjudant dans ses fonctions administratives au camp. C'est donc Steve qui prend sa place. Steve est de bonne humeur : il vient de recevoir ses nouvelles bottes qu'il a fait venir des États-Unis. Il nous en vante le confort. Ce soir, on sort avec les Iltis, et malheureusement j'ai été désigné comme le chauffeur du premier. Je déteste conduire ; je ne suis pas un bon chauffeur et je m'assume pleinement. Steve s'en fout, il dit que ça me fera du bien de sortir un peu de ma zone de confort. Puisqu'on n'a rien de particulier sur notre plan de patrouille, il me propose d'aller où bon me semble dans les limites de notre secteur de responsabilité. Je conduis à travers les rues de Kaboul sans but précis. Je décide d'explorer un peu, de sortir de nos itinéraires habituels. J'emprunte les routes secondaires, les ruelles. Ça me divertit, j'en oublie presque que je hais conduire. Steve est mon passager avant, il me fait la jasette pendant que j'essaie de déterminer où aller. Je décide d'explorer les ruelles au bas des montagnes. On y va rarement, et je suis curieux de voir de quoi ça a l'air.

Au tournant d'une ruelle, on arrive devant une large mare de boue. Je présume qu'elle doit avoir quelques centimètres de profondeur. Je dois tout de même prendre un élan pour m'assurer de traverser ses quelque 10 m de largeur. Je prends de la vitesse. Steve me demande si je suis certain de ce que je fais. Je ris : bien sûr que non ! L'Iltis entre dans la mare, la boue éclabousse de tous les côtés. Puis le véhicule s'arrête brusquement. Le trou est profond de près de 1 m ! Et ce n'est pas de la boue, mais bien une fosse septique à ciel ouvert. L'odeur est atroce. Steve m'ordonne de nous sortir de là ; il est visiblement contrarié. Je ris en constatant le ridicule de la situation. L'autre s'impatiente. J'essaie de mettre l'Iltis en mode 4 x 4. Rien : on ne bouge pas. Les roues tournent dans le vide et créent une pluie d'excréments tout autour de nous. L'odeur devient insoutenable, et

l'interprète a des haut-le-cœur. Steve décide de descendre de l'Iltis. Ses belles bottes neuves sont maintenant couvertes de merde. Il m'annonce que je vais passer la journée du lendemain à torcher ses bottes et les véhicules. Je ne réponds pas. L'interprète descend également et va se planter un peu plus loin, sur le bord de la mare d'étrons. Steve me crie de faire bouger l'Iltis ; l'interprète se paie ma gueule. Je rince le moteur et je force l'Iltis à donner tout ce qu'il a. Une motte de merde prend dans une roue, décolle dans les airs... et atterrit directement sur le visage de l'interprète qui riait à gorge déployée. Il se met immédiatement à vomir. C'est à mon tour de me payer sa gueule. Je ris aux larmes, la tête appuyée sur le volant. Même Steve, qui, contrairement à son habitude, n'est vraiment pas de bonne humeur, se met à rire de l'infortune de l'homme. Finalement, le chauffeur de l'autre véhicule réussit à me pousser hors de la fosse et tout le monde remonte à bord. Steve s'est calmé et est redevenu le bon vivant que j'ai toujours connu. Il me le répète quand même : « Demain, c'est toi qui nettoies tout ça ! » Ça me semble honnête. Rapidement, on se rend compte qu'en entrant dans la mare, l'Iltis a créé une vague d'excréments qui est venue s'étendre sur le capot. Maintenant, avec la chaleur du moteur, la merde cuit et l'odeur, qui est décuplée, nous monte au nez et nous lève le cœur. Steve me fait remarquer qu'on a encore trois heures de patrouille devant nous. Les gars du second Iltis se paient ma gueule sur la radio. Je ris. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

On roule le long d'une des artères principales quand Steve décide que c'est le temps de prendre une pause. On est à proximité de l'hôtel Intercontinental qui se trouve au sommet d'une colline avec une vue imprenable sur la ville de Kaboul. Le spectacle vaut le détour, spécialement de nuit avec toutes les lumières du côté plus fortuné de la capitale. On décide donc de s'y rendre. On monte la pente raide qui mène à l'hôtel. À mi-chemin, on doit s'arrêter pour attendre que le garde lève la barrière afin de laisser passer nos véhicules. Il nous regarde en riant et se pince le nez en faisant un mouvement de dégoût avec sa main. « Ouais, ouais, ouais... Je sais, ciboire ! » Arrivés en haut de la côte, on doit passer devant l'entrée principale de l'hôtel pour se rendre au stationnement où on a l'intention de prendre notre pause. Devant se trouve un groupe d'Occidentaux en smoking ; ils ont à la main ce qui semble être des verres de cognac et discutent jovialement. L'un d'entre eux est accompagné de sa famille : sa femme et ses deux adolescentes en robe de bal. Ils prennent des photos et jouent les touristes. Notre arrivée semble causer un malaise : tous se taisent et arrêtent ce qu'ils font pour regarder passer les deux Iltis couverts de merde et remplis de Canadiens. On se stationne. Quelques-uns des hommes en habit de soirée viennent discuter avec nous. Ils fument des cigares cubains. Leur arôme adoucit un peu l'odeur qu'on dégage. La femme en robe de bal entraîne ses filles, quasiment de force, à l'intérieur de l'hôtel. Je ne peux pas la blâmer : après quelques mois sans avoir vu de femmes – outre les burqas qui se promènent en ville durant la journée –, on doit avoir l'air de prédateurs sexuels. On relaxe une petite demi-heure, puis on reprend la route. Le reste de la patrouille se passe sans incident. Les gars parlent des deux jeunes filles en robes de bal. L'interprète est probablement le plus excité du groupe.

Le lendemain, à mon réveil, les bottes de Steve sont à côté de mon lit. Je ris en les voyant. Je prends une chaudière et une brosse à récurer, puis je me rends au stationnement. Alex a pitié de moi et vient me donner un coup de main. On passe l'après-midi à essayer de nettoyer les Iltis. L'odeur est encore pire que la veille, on dirait.

La deuxième semaine de mai 2004, on nous donne pour tâche d'aller occuper le poste d'observation 2, qui se situe dans les montagnes à quelques kilomètres au sud du camp Julien. La préparation est semblable à celle qu'on fait régulièrement pour le palais du roi et les conditions de vie y sont similaires : on mange des sandwiches et du BBQ, on travaille peu et on se repose beaucoup, il n'y a ni douches ni toilettes, bref, c'est assez austère. La seule différence réelle est qu'au palais on vit dans un palais, alors qu'au poste d'observation 2 on vit dans une tente plantée au sommet d'une crête de collines dans le milieu de nulle part, avec pour protection un muret d'Hesco Bastion et un VBL III stationné tout près.

À notre arrivée, on reçoit un petit briefing sur les tâches à faire. En fait, il n'y en a qu'une : s'asseoir dans la tourelle du VBL III et scruter l'horizon tout en assurant les contrôles radio avec le poste de commandement 0. On est toute la section, plus l'équipage du VBL III, soit trois gars d'extra. On travaille quatre heures toutes les vingt-quatre heures. Ce sont des vacances. En plus, on est loin du camp Julien, et des supérieurs hiérarchiques un peu zélés. On peut donc enlever nos uniformes et se détendre un peu. En fait, au poste d'observation 2, on vit en culottes courtes et en bedaine. Le BBQ roule vingt-quatre heures sur vingt-quatre et, entre nos tours de garde, on fait ce qu'on veut.

Le premier jour, je pars explorer les environs avec Matt, Sébas et Alex. Si ce n'était des armes qu'on traîne, accrochées en bandoulière sur notre dos, on aurait l'impression qu'on s'en va en randonnée pédestre, ou encore à la plage. La seule consigne qu'on reçoit est de rester sur la route qui longe la crête. Apparemment, c'est le seul endroit déminé. Tous les flancs de montagne seraient garnis d'engins explosifs ; et effectivement, en regardant bien, on voit plusieurs mines antipersonnel marquées de pierres peintes en rouge. Des équipes de démineurs civils travaillent au loin. Ils sont quelques hommes agenouillés sur les flancs de montagne rocailleux, à avancer méticuleusement à travers les champs de mines. La section qu'on a remplacée nous a raconté que parfois des troupeaux de chèvres s'aventurent dans ce coin et qu'il n'est pas rare d'en voir exploser une. Étant l'ami des animaux, je trouve ça un peu dommage.

Matt, Sébas, Alex et moi, on passe l'après-midi à prendre des photos. On trouve un vieux char d'assaut russe. En arrière de ce dernier, on voit une vallée qui s'étend vers le camp Julien et la ville de Kaboul. Matt et moi, on grimpe sur le véhicule pour prendre une pose de guerrier, en souvenir. Quelques jours plus tard, une équipe de démineurs découvrira une mine antipersonnel sur ce même char. On se trouve un peu cons de ne pas l'avoir vue.

Les jours passent lentement au poste d'observation 2. Pendant la journée, je tue le temps en écoutant de la musique et en me promenant le long de la route. Je fais jouer en boucle la chanson *Santeria* du groupe Sublime. Cette pièce me met de bonne humeur. Son ton léger et festif contraste avec le fait que je marche seul sous un soleil ardent, sur une route poussiéreuse entourée de champs de mines à perte de vue.

Le soir, après le souper, on s'amuse à frapper des roches avec une barre de bois. On les envoie dans le champ de mines en espérant en faire exploser une. Personne n'y arrive, mais ça passe le temps. Sébas, quant à lui, organise des combats. Le long de la route, il ramasse des scorpions, des araignées et des mille-pattes qu'il enferme ensuite dans un

contenant de café et qu'il regarde s'entretuer. On est tous étonnés de se rendre compte que c'est le mille-pattes qui domine.

Un des gars de l'équipage du VBL III a pensé à apporter une douche portative. Ça fait l'affaire de tous, car en l'absence d'air climatisé, la tente est une véritable fournaise ; aussi, on transpire énormément et on sent le crotté. On déchanté rapidement quand on apprend qu'on peut l'utiliser, mais uniquement pour se vider de l'eau sur la tête. Notre savon n'étant pas biodégradable, il serait apparemment contre l'éthique de l'utiliser puisque, ce faisant, on polluerait l'Afghanistan. Alex bougonne. Personnellement, plus rien ne me surprend. Je suis au milieu d'un champ de mines vraisemblablement saupoudré d'uranium appauvri, résultat d'innombrables bombardements, mais je ne peux pas me laver la raie dans le sens du monde parce que mon savon n'est pas biodégradable ! Allez donc comprendre.

Mon tour de garde est de minuit à 4 h, chaque nuit. J'aime bien ça, c'est tranquille. Alex vient s'asseoir dans la tourelle du VBL III. On jase en regardant l'horizon dans le viseur thermique. Il ne se passe absolument rien.

Le dernier avant-midi au poste d'observation 2, alors qu'on attend l'arrivée de la relève, je vois un dromadaire errant dans le champ de mines, une centaine de mètres plus bas que notre tente. Je suis en Afghanistan depuis déjà trois mois et c'est ma première occasion de prendre une photo avec cet animal : je ne veux pas la manquer. Je demande à Matt s'il est prêt à descendre avec moi. Il me dit que oui, à condition que je prenne également une photo de lui. On traverse donc la ligne de pierres peintes en blanc et rouge qui longe la route et qui délimite les zones minées et les zones déminées, le côté blanc pointant vers la sécurité et le côté rouge vers le danger. On descend lentement, en regardant où on met les pieds. Je réussis à m'approcher du dromadaire : le con se sauve plus loin. Je m'approche de nouveau, prudemment. Il a un vieux chiffon autour du cou, en guise de foulard. Il doit appartenir à une ethnie de nomades, les Kuchis, qui se déplacent à travers le pays. J'attrape la bête par le foulard. Elle reste tranquille près de moi. Entre ses quatre pattes, je vois une roche peinte en rouge, signe qu'un démineur a trouvé un engin à proximité et qu'il l'a marqué afin de venir le faire exploser plus tard. Je stresse un peu. J'ai beau regarder, je ne vois pas la mine. J'espère que le dromadaire ne bougera pas ses pattes. Je dis à Matt de se dépêcher de prendre la photo. Steve, qui vient de sortir de la tente, nous voit dans le milieu du champ. Il nous engueule et nous dit de revenir au plus sacrant, que si on saute, ce sera notre problème, qu'il ne descendra pas nous chercher. Force m'est de reconnaître qu'on n'a pas été trop intelligents. Je demande à Matt s'il veut que je le prenne en photo vite fait ; il me répond que non. On remonte vers la route et la sécurité de la zone déminée. Steve nous attend. Il nous traite d'imbéciles et retourne dans la tente en grognant. Personnellement, je suis quand même satisfait d'avoir ma photo avec un dromadaire. Quand je l'envoie à mon père, il me sermonne au sujet mon imprudence.

En mai 2004, le sergent et Wes se rendent bien compte des tensions qui commencent à régner dans la section. En fait, elles se manifestent dans tout le peloton, et fort probablement dans toute la compagnie et tout le bataillon. Ça fait longtemps qu'on est ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre, loin de chez nous ; on est tous écœurés à différents degrés, et pour différentes raisons. Pour nous changer les idées et calmer un peu les tensions, la chaîne de commandement tente de modifier la routine en nous donnant un

peu plus de liberté en ce qui a trait à nos secteurs de patrouille. On nous laisse visiter les camps des autres contingents et faire un peu de tourisme : terrain de golf, zoo, restaurants, gym, etc. Personnellement, j'ai décidé d'en profiter pour goûter tout ce que je peux me procurer comme nourriture dans les rues de Kaboul. Pour un dollar américain, on achète un melon d'eau gigantesque ; pour la même somme, on se procure une dizaine de pains nan, un pain sans levain qui constitue la base de l'alimentation afghane. J'essaie des fruits, des légumes, des œufs durs, des frites. Je frappe un mur avec la crème glacée molle. Mauvaise idée. Mon estomac ne tient pas le coup, et je me retrouve assis sur le bol de toilette en acier inoxydable pendant près de deux jours. Les crampes d'estomac me donnent envie de me tirer une balle pour abrégier mes souffrances. Si tout cela change le mal de place, ça ne règle en rien les tensions qui s'accumulent au sein de la section. Les petits défauts, les petites manies déplaisantes des autres qui ne nous dérangent pas au début de la mission sont maintenant des facteurs irritants constants qui ne font que s'accroître de jour en jour. De plus, la charge de travail n'est pas répartie équitablement, ce qui vient s'ajouter aux rancœurs déjà existantes. Entre essayer de forcer des gars qui refusent de travailler et profiter de la vaillance de ceux qui sont encore motivés, la deuxième option est généralement celle qui est choisie par nos supérieurs. Après tout, tant que la besogne est faite, on se fout de qui la fait. Et surtout, on est dans l'infanterie. Si on a quelque chose à régler, on est censés être capables de le faire entre nous, derrière un bunker si besoin est. N'empêche, ça devient irritant.

Troisième semaine de mai 2004. On commence à penser à l'après-mission. Au retour, le bataillon sera restructuré. Beaucoup vont changer de position ; certains vont même quitter le bataillon pour diverses affectations. De mon côté, j'apprends qu'au retour au pays, après les vacances de fin de mission, je dois me présenter à la Compagnie de parachutistes. Ça m'étonne, étant donné que je ne suis pas qualifié. Apparemment, pendant mes vacances de mi-mission, la chaîne de commandement a demandé qui souhaiterait suivre le cours de parachutistes à notre retour au Canada. Alex, voulant bien faire, aurait dit que ça m'intéressait, ce qui n'est pas faux. Une erreur administrative s'en serait suivie : quelqu'un quelque part a présumé que j'étais qualifié et que j'étais volontaire pour être muté à la Compagnie de parachutistes. Bref, il semblerait que je vais sauter d'un avion en parfait état de marche d'ici la fin de l'année. Je suis content d'apprendre que Sébas sera lui aussi muté aux parachutistes, à notre retour. Lui non plus n'est pas qualifié. On va souffrir ensemble : c'est toujours plus agréable comme ça.

Fin mai 2004, la routine nous assomme. On passe quelques jours au palais du roi. Il ne s'y passe rien. La résidence a perdu son attrait de nouveauté. On ne l'explore plus. On ne prend plus de photos. Un petit gars qui vend à peu près de tout – armes blanches, haschich, femmes (ça reste à prouver), billets de banque irakiens à l'effigie de Saddam Hussein – n'arrête pas de nous crier par la tête quand on est au poste d'observation nord. Il est agaçant. Un des hommes perd patience et pointe sa mitrailleuse dans sa direction, sans avoir l'intention de tirer, bien sûr. Le garçon fige et se met à pleurer. À notre retour au camp Julien, quelques jours plus tard, le manque de jugement de ce soldat lui vaut l'engueulade la plus mémorable du tour de la part de notre adjudant.

Une journée où on n'a rien à faire, Alex et moi, on reçoit la tâche d'escorter des médias danois ainsi que des VIP au mess abandonné des officiers russes qui se trouve non loin du camp, dans les collines au sud-ouest. Je suis content parce que ça change le mal de place,

et aussi parce que ça fait longtemps que je veux aller visiter l'étrange construction. On part donc en petit convoi de quelques véhicules et on suit la route sinueuse. Le bâtiment est particulier. Il a l'aspect d'un bunker, puisqu'il est fait de béton et que ses fenêtres ressemblent à des meurtrières, mais sa forme circulaire lui donne également l'air d'une soucoupe volante. Les architectes soviétiques avaient vraiment des goûts discutables. Même si le mess est à l'abandon depuis des années, on peut voir qu'il a déjà été un endroit agréable. Depuis sa terrasse, sur le toit, on jouit d'une vue magnifique sur la ville de Kaboul. Alex et moi, on est debout sur le muret du patio en train de regarder la ville quand un photographe nous prend en photo. Je souris en pensant que je vais peut-être me retrouver dans un journal danois que je ne verrai jamais. Au rez-de-chaussée, il y a un bar qui, à une époque, devait être rempli de vodka. On y trouve également une piscine. Décidément, si les architectes russes avaient des concepts de construction douteux, les officiers, eux, savaient comment faire la guerre dans le confort.

Le 1^{er} juin 2004, le commandant de bataillon décide de lancer une opération de saturation de la ville. Pratiquement tous les métiers de combat du bataillon sont impliqués. L'espace d'une nuit, on remet la garde du camp Julien aux membres de l'élément de soutien national (ESN), principalement des métiers de soutien tels que logisticiens, commis ou encore mécaniciens. Peu après l'heure du souper, tous les véhicules sont stationnés dans l'ordre où ils doivent quitter le camp. Il y aura plusieurs vagues, les départs s'étirant pendant plus d'une heure. On est tous montés dans nos véhicules, l'ambiance est bonne. Des dizaines de véhicules font gronder leur moteur : on se croirait sur la ligne de départ d'une piste de course. À l'exception du fait que chaque véhicule déborde de gars cagoulés et armés jusqu'aux dents. Au total, environ 400 soldats prennent part à l'opération. Le but est ni plus ni moins de saturer la ville pour couper la liberté de mouvement aux insurgés potentiels.

Les différents groupes partent à l'heure qui leur a été indiquée. Les convois sortent du camp dans un nuage de poussière, faisant hurler leurs klaxons sous les cris d'encouragement de ceux qui restent à l'arrière. On a davantage l'impression d'assister à un Grand Prix de formule 1 qu'à une opération militaire. C'est vraiment marrant. Notre Iltis est surchargé. Notre interprète n'a même pas de place pour s'asseoir à bord ; on l'installe en semi-équilibre sur le jerrycan attaché à l'arrière. Quand notre véhicule se met en branle, les secousses semblent donner un certain plaisir malsain à notre homme, qui roucoule chaque fois qu'on frappe une bosse.

Rapidement, la nuit tombe. On tourne en rond dans Kaboul. Partout où l'on va, on croise d'autres patrouilles. Pour la population locale, la scène doit sembler familière : des groupes d'hommes armés, montés à bord de véhicules qui envahissent la ville sous le couvert de la nuit et en occupent les rues. J'imagine que ça doit ramener de mauvais souvenirs d'une époque pas si lointaine. De notre côté, la nuit a toutes les allures d'un party ; on fonce à bord de nos Iltis sur les routes désertes.

À un moment, le sergent prend la section avec lui et part à pied. Il nous donne, à Alex et moi, la responsabilité des deux Iltis. On part avec les véhicules et on va s'énervier dans les terrains vagues. Plus tard, on échange nos places avec deux gars de la section qui sont fatigués de marcher. On part à pied dans les ruelles. C'est tranquille. Il y a peu d'éclairage, mais on est tout de même capables d'opérer sans nos équipements de vision nocturne.

Il est passé minuit quand un des hommes nous informe par radio qu'il a trouvé un véhicule suspect. On s'approche donc de l'endroit. Il est stationné dans une ruelle à proximité du mur d'un bâtiment de deux étages. Le gars qui a lancé l'appel sort le dépliant que la cellule de renseignement nous a tous donné et qui contient la description de plusieurs dizaines de véhicules suspects agissant dans la ville de Kaboul. Il nous indique une Toyota Corolla rouge, immatriculée 90 134. La voiture que nous avons devant nous est une Toyota Corolla blanche, immatriculée 90 431. Je regarde Alex. Il a l'air aussi peu convaincu que moi. Je dis : « Donc... c'est pas le même véhicule. » Mais la chaîne de commandement a déjà été avisée ; il a été décidé qu'on exploiterait le site, juste au cas. Et c'est reparti pour une panique inutile.

Alex et moi, on est affectés à la garde du véhicule suspect en attendant qu'une section d'ingénieurs de combat arrive sur les lieux pour exploiter la voiture pseudo-piégée. Tout le monde se retire vers l'arrière pour créer un périmètre de sécurité, tandis que nous deux, on reste près de la Toyota pour s'assurer que personne ne s'en approche. On n'arrive pas à croire que quatre mois après le début de la mission, on se retrouve encore dans des paniques inutiles de ce genre-là. On bougonne. On grimpe sur le coffre de la voiture et on saute dessus, pour souligner à quel point on a raison d'affirmer que ce n'est pas un véhicule piégé. La scène doit être grotesque pour quiconque la regarde. On finit par se calmer et on s'assoit contre le mur. Un hélicoptère de l'ISAF survole le périmètre et nous éclaire. On se croirait dans un film d'évasion de prison. Alex et moi, on reste assis, regardant le ciel, le phare de l'appareil nous aveuglant.

Après plusieurs heures d'attente, les ingénieurs de combat arrivent. Ils confirment ce que nous savions tous déjà : la voiture n'a pas la couleur recherchée et ne possède pas la bonne immatriculation. Bref, ça pourrait être n'importe quelle autre automobile circulant dans la capitale afghane. Je soupire. C'est difficile de rester motivés quand on fait toujours des fous de nous-mêmes. Le reste de la nuit se déroule sans anicroche. On retourne au camp Julien au petit matin. Ça aurait été une bonne nuit si on ne s'était pas ridiculisés une fois de plus avec nos paniques inutiles.

Le lendemain matin, lorsque l'infanterie reprend le contrôle du camp Julien, on se rend compte que, pendant notre absence, les gars de l'ESN ont abattu la chienne qu'on avait tous adoptée comme mascotte. Les imbéciles ! Je passe le reste de la journée à traîner dans le camp ; je n'ai rien de prévu à mon horaire. Peu de temps après l'heure du souper, je suis allongé sur mon lit et je lis mon livre favori, *Fear and Loathing in Las Vegas*, quand j'entends une énorme explosion au loin. Presque instantanément, l'onde de choc traverse le camp. Je suis encore étendu en train d'essayer de m'expliquer ce qui s'est produit quand j'entends un des gars de la section dire : « Tabarnak ! C'était quoi, ça ? » Chacun sort de sa tente pour tenter de savoir ce qui vient de se passer. Je fais de même. Au loin, au sud de nous, un immense champignon de poussière s'élève dans le ciel. Tout le monde regarde. Certains prennent des photos. On ne sait trop quoi faire ; on attend de voir si l'alarme du camp va retentir, signe d'une panique imminente. Mais non, il ne se passe rien. Les commandants de section et de peloton se dirigent tous vers le poste de commandement 0 pour y recevoir de l'information, et possiblement des ordres. En attendant, on reste assis dans les lignes de compagnie. Tout le monde est un peu surexcité ; on voit qu'il n'y a pas eu beaucoup d'action jusqu'à maintenant et qu'on espère tous qu'il se passe quelque chose. Malheureusement, une fois de plus, il s'agit d'une fausse alerte.

On ne reçoit pas de version officielle de l'incident, mais la rumeur la plus persistante est celle d'un soldat de l'Armée nationale afghane (ANA) affecté à la garde d'un dépôt de munitions qui aurait eu envie de se faire un thé sur son petit poêle au gaz... Le reste se passe de commentaires.

Un matin de début juin 2004, je me réveille au son du muezzin qui, avec l'aube, lance son appel à la première prière du jour. Ces chants gutturaux me fascinent autant, après plusieurs mois, que la première fois que je les ai entendus à mon arrivée au camp Mirage. Je reste allongé sur mon lit de camp à écouter la voix un peu grinçante qui émane d'un vieux haut-parleur situé non loin. Il est tôt, et pourtant la chaleur est déjà étouffante dans la tente. Je dors à poil sur ma couverture. Elle n'est même plus capable d'absorber ma transpiration ; des gouttes de sueur perlent un peu partout sur le tissu. Je baigne littéralement dans ma transpiration. Afin de me rafraîchir un peu, je vide une bouteille d'eau tiède sur un t-shirt que je dépose sur ma poitrine. Jumelé au petit courant d'air créé par mon ventilateur, ça me fait une légère sensation de fraîcheur. Ce n'est pas très confortable, mais c'est mieux que rien. Et puis, malgré l'inconfort, ce matin je me sens de bonne humeur.

Je continue d'écouter le muezzin qui ne semble pas vouloir s'arrêter. Depuis peu, j'ai commencé à m'intéresser à la religion musulmane. Loin de moi l'idée de me convertir : je suis un athée, et vraisemblablement je le resterai toute ma vie durant. Mais n'empêche que les semaines et les mois passés en Afghanistan ont piqué ma curiosité au sujet de cette religion. Ce qui est bien, c'est qu'un gars de la section 2-2 Bravo, Ibrahim, est un musulman originaire d'Afrique. On passe beaucoup de temps à parler dans les lignes de compagnie. Je lui pose plein de questions et il me répond patiemment. Certains soldats dans le peloton aiment bien le tourmenter. Entre autres, ils lui chatouillent les pieds lorsqu'ils dépassent sous la tente alors qu'il fait une de ses cinq prières quotidiennes. Je trouve ça ordinaire de leur part. Ibrahim est un gars réservé, mais avec un vécu intéressant, et il est probablement un des hommes les plus cultivés du groupe. J'aime bien nos conversations, elles me stimulent intellectuellement et font changement des sujets généralement abordés au sein du peloton, soit les femmes, la boisson et les autos. Dernièrement, j'ai également développé un intérêt pour l'Afghanistan. Je regrette de ne pas m'être renseigné davantage sur ce pays et son histoire avant d'y être affecté. J'essaie de pallier ce manque en lisant tout ce que je peux trouver sur Internet. Je me promets de m'attaquer aux livres portant sur ce sujet à mon retour au Canada.

Le mois de juin 2004 se passe sous le signe de l'écœurement. Alex est parti en vacances. Il les méritait amplement, mais ça me laisse sans mon binôme et mon meilleur chum avec qui ventiler quand j'en ai assez des imbécillités qui m'entourent. Matt a été rapatrié, car sa belle-mère est malade. Aussi, la section 2-2 Alpha est réduite au minimum. Et c'est le pire moment, puisqu'on est rendus à un tempo opérationnel de deux à trois patrouilles par jour. La chaîne de commandement affirme qu'il faut nous garder occupés, car on est dans le cinquième mois de la mission, et c'est généralement à ce moment qu'il y a du relâchement.

Un après-midi, l'adjudant regroupe le peloton au complet. Il nous dit que c'est triste, mais qu'en l'absence d'un ennemi actif à l'extérieur des murs du camp la chaîne de commandement va trouver autre chose pour nous occuper : « L'ennemi est à l'intérieur du

camp, messieurs ! Donnez-leur pas de raison de vous tomber dessus. Ça s'en vient, les boys... les points de camping innocents ! Les bas de culottes, attachez-les ! Les cheveux, faites-les couper ! Vos maudits chapeaux, arrêtez de les modifier ! Je vous le dis, les boys, ils ont rien d'autre à faire que de vous faire chier. Donnez-leur pas de raison de le faire. » On écoute l'adjudant. On sait que ce ne sont pas de belles semaines qui s'en viennent.

Ça commence peu de temps après son briefing. On doit se lever le matin pour faire inspecter nos uniformes. Puis les inspections se concentrent sur notre équipement, nos quartiers, nos véhicules. On est dans une zone de guerre, mais on se fait traiter comme dans le cours de recrues. On est tous dégoûtés, sincèrement écœurés. Nombreux sont ceux qui parlent de quitter l'armée au retour, ou au moins de laisser l'infanterie.

Un soir, on nous dit qu'un officier et un sous-officier vont faire le tour des chambres le lendemain matin, pour en vérifier la propreté générale. Mais on n'a pas à se lever, juste à s'assurer que les toiles qui servent de portes soient ouvertes. Chose ordonnée, chose exécutée. Cependant, le mot se passe, et plusieurs dorment nus ce soir-là. Aussi, quand la chaîne de commandement fait son inspection le lendemain, elle a le privilège de voir des dizaines de raies et de pochetons suintants dans la chaleur du matin. Sans parler d'une bouteille remplie d'urine chaude qu'un des gars a laissée à côté de son lit pendant la nuit, et qu'un de nos supérieurs a prise pour une bouteille de bière. Lorsque ce dernier l'a ouverte et en a respiré l'odeur, il a compris son erreur. Après cela, on n'a plus eu d'inspections. On ignore si les deux choses sont liées, et on s'en fout. La troupe a riposté à sa manière.

Le reste du mois de juin 2004, je suis épuisé. Je suis assis sur mon lit de camp, un après-midi, quand Wes revient de faire son entraînement physique. Sans savoir pourquoi, je commence à lui parler, à vider mon sac. À lui dire comment j'en ai plein le cul de tout – de la section, de tout le monde. Comment je suis brûlé. Wes m'écoute sans rien dire. Il sait que j'ai besoin de ventiler. Quand j'ai fini, j'en ai les larmes aux yeux tellement je suis enragé. Il me donne une tape sur l'épaule et me dit de prendre la journée tranquille, que je ne serai pas sur la patrouille ce soir, que j'ai besoin d'un peu de repos.

Quelques jours plus tard, on m'annonce que je suis promu caporal. Ça me surprend puisque je n'étais pas dû avant quelques mois encore. Ce soir-là, contrairement à mon habitude, je me rends au mess prendre quelques bières. Le barman est un jeune civil canadien. Il est sympathique, quoiqu'un peu arrogant. Je ne le sais pas encore à ce moment-là, mais nos carrières se recroiseront beaucoup plus tard.

Le 1^{er} juillet 2004, on a droit à un souper de steak et de homard pour la fête nationale du Canada. C'est bienvenu. Le moral est bon ; le tour achève et on commence à en voir la fin. Après le repas, je vais sur Internet pour lire mes courriels. J'ai un message de mon père. Mon grand-père du côté maternel est décédé subitement des suites d'un cancer. J'étais très proche de lui. J'ai passé beaucoup de temps à ses côtés pendant mon enfance et mon adolescence. Il m'amenait pêcher, camper, faire de la motoneige. J'ai la gorge qui se serre. Les yeux me brûlent. J'ai besoin d'être seul. Mais dans le camp, il n'y a aucune intimité. Je retiens mes larmes. Je ferme l'ordinateur et je retourne à ma tente. Je mets mes lunettes de soleil. Personne ne remarque rien, mis à part mon colocataire, Marc, qui me demande si tout va bien. Je lui explique que je viens d'apprendre le décès de mon grand-père. Il me donne une tape sur l'épaule et me dit de ne pas hésiter si j'ai besoin de jaser. Je le

remercie. Mais j'ai surtout besoin d'être seul. Le hasard faisant bien les choses, Wes me demande si je peux remplacer un gars sur le poste d'observation sud du palais du roi, cette nuit. J'accepte. Depuis peu, on ne vit plus dans le palais (on ne fait que des tours de garde et on revient au camp), car un tremblement de terre a, semble-t-il, affaibli sa structure et il y a des risques que certaines parties s'effondrent. Je passe la nuit seul, assis derrière la mitrailleuse. Je verse quelques larmes en pensant à mon grand-père. Je me remémore nos bons moments. Je grave son nom dans la pierre du palais. Je fais mon deuil, en partie du moins. Quand le soleil se lève, je me sens mieux. J'ai eu les quelques heures de solitude dont j'avais besoin pour absorber la nouvelle.

Le mois de juillet passe vite. On sent la fin arriver. C'est le temps des « dernières fois » : dernière patrouille, dernier tour de garde du camp Julien, dernier tour de garde sur les postes d'observation. Bref, le moral n'est pas mauvais. Alex est revenu ; le sergent, quant à lui, est parti pour ses vacances. On travaille donc avec Wes et Steve. On fait beaucoup de tourisme pendant nos patrouilles ; c'est agréable. Depuis peu, le renseignement émet des avertissements de menace concernant une possible attaque à la roquette contre le camp. Jusqu'à présent, le renseignement semble se tromper.

La deuxième semaine de juillet 2004, on est affectés à la garde du camp. Une nuit, on apprend par la radio qu'une section du peloton de reconnaissance est la cible de tirs à l'extérieur de Kaboul. On est un peu jaloux : eux, au moins, ils vont avoir quelque chose à raconter à leur retour au Canada.

Plus tard dans la semaine, je suis assis avec Sébas dans un Iltis. On mange une des poutines concoctées par les cuisiniers népalais. Pour une fois, elle n'est pas mauvaise : ils commencent à maîtriser l'art de préparer ce mets. On regarde le clair de lune en parlant de ce qu'on fera à notre retour au pays ; nos comptes en banque sont pleins et plus d'un mois de vacances nous attend. On surveille la barrière secondaire du camp en attendant l'arrivée d'un convoi tardif. Il est passé minuit. C'est tranquille. La température est agréable, la poutine savoureuse : on ne peut pas se plaindre. Soudain, on entend un bruit sourd au loin. Puis un sifflement fend l'air au-dessus de nos têtes. Avant qu'on ait le temps de réaliser ce qui se passe, on aperçoit une explosion dans les collines au sud-ouest du camp. Suivie d'un bruit d'explosion. On se regarde. On présume qu'on vient de voir notre première roquette. Finalement, le renseignement n'a peut-être pas toujours tort. On reçoit alors un appel radio. Le poste de commandement de la garde du camp veut savoir si on a vu ce qu'ils ont vu. On confirme. Je suis content : ça me fait une chose à cocher dans ma liste des expériences de guerre à vivre.

Dans la même semaine, on a droit à notre dernière panique inutile, et c'en est toute une. Le président de l'Afghanistan, Hamid Karzai, contre l'avis de ses conseillers occidentaux, a décidé quelques semaines plus tôt de limoger un puissant seigneur de guerre qui occupait un poste important au gouvernement. Les rumeurs prétendent qu'il s'agit d'Ismaël Khan, un Tadjik soutenu par les Iraniens et qui a son bastion dans la ville d'Hérat, à l'ouest du pays. Le renseignement nous informe que ce seigneur de guerre aurait une large unité blindée qui lui serait fidèle, et qu'une tentative d'avance sur Kaboul est à craindre. Cette fois-ci, même la chaîne de commandement, qui d'habitude joue le jeu, semble sceptique. Dans la troupe, tout le monde considère cette nouvelle menace comme une farce. N'empêche, des ordres sont donnés. Dans l'éventualité où une large formation

blindée devait foncer sur la capitale, 2-2 Alpha prendrait position le long d'une des routes d'accès au camp Julien. Notre équipement : deux lance-roquettes M72, et nos armes personnelles... Le sergent est bien conscient qu'on trouve tout ça ridicule. Il demeure tout de même le soldat professionnel qu'il a toujours été, et son attitude nous influence un peu. Mais à la fin des ordres, je ne peux m'empêcher de commenter : si on nous envoie bloquer une formation blindée avec deux lance-roquettes, je préfère enlever mon uniforme, enfiler un shalwar kameez et sauter dans un taxi jaune, direction le Pakistan. Le sergent me jette un regard désapprobateur.

Finalement, la situation ne se développe jamais, même si pendant quelques jours on reçoit des mises à jour sur ce qui se passe. Il est même question de reporter à plus tard notre date de départ prévue dans moins d'un mois, afin d'attendre que la crise soit passée. Et puis, un beau matin, plus rien. On ne nous dit pas s'il y a eu une entente entre le seigneur de guerre et le président, ou si tout ça n'était qu'une autre tempête dans un verre d'eau. Tout ce qu'on sait, c'est que la crise est terminée, et que nos dates de départ demeurent inchangées.

Fin juillet 2004, on voit arriver un contingent belge au camp Julien. La première tente qu'ils montent est le mess, et les caisses de bière sont rapidement déchargées des camions. Les Belges, sachant qu'on a à toutes fins utiles terminé notre mission, nous laissent boire dans leur mess, sans vraiment porter attention au nombre de nos consommations. Pendant deux ou trois nuits, c'est la débauche. Et au bout de quelques jours, c'est avec regret qu'ils nous annoncent qu'on a bu l'équivalent d'un mois de bière, et que leurs réserves sont à sec jusqu'à l'arrivée du prochain convoi, la semaine suivante.

Début août 2004, je reçois pour tâche de me rendre au stationnement (qui est maintenant à l'autre bout du camp) afin d'y prendre une remorque pour un G-Wagon. On veut s'en servir pour transporter les bagages du peloton. Le moral est bon : quand les bagages non accompagnés commencent à partir, on sait que la mission achève. Je me lève tôt et je marche jusqu'au stationnement. Je trouve le G-Wagon. Je trouve la remorque. Je recule le G-Wagon vers la remorque pour l'attacher. Puis je descends et je vais à l'arrière du véhicule pour tenter d'aligner l'anneau de la remorque avec le G-Wagon. Un moment d'inattention... La remorque tombe de son pied stabilisateur et me pulvérise l'auriculaire. Sur le coup, je reste surpris. Je regarde le bout de mon petit doigt réduit à l'état de viande hachée. Je prends une bouteille d'eau et y plonge ce qui reste de mon doigt. Ça brûle. J'ai la tête qui tourne. Je commence à avoir une vision tunnel. Je m'assois dans la gravelle. J'ai du mal à réfléchir, j'ai l'esprit qui s'embrouille. Je présume que je dois me faire soigner.

Je reprends le volant du G-Wagon et fonce vers l'hôpital du camp. Quand je descends, un sergent-major me crie après parce que je ne respecte pas les limites de vitesse. Je l'ignore. J'entre dans l'hôpital et me plante devant le bureau de la réception, debout devant deux techniciens médicaux. Je ne dis rien, je suis figé. Ils me demandent s'ils peuvent m'aider. Je lève simplement ma main pour leur montrer mon doigt. Ils me prennent rapidement par les bras et m'amènent dans un lit, où ils m'injectent de la morphine. Quand je commence à délirer – affirmant qu'ils peuvent me couper le doigt, que je m'en fous, que je toucherai une pension médicale –, ils comprennent que le médicament commence à faire effet. Je sombre dans un sommeil chimique pour me réveiller plusieurs heures plus tard avec un mal de cœur. Dominic, un gars du poste de

commandement de la compagnie B, est là. Il se paie un peu ma gueule. Mon doigt est couvert de bandages.

En après-midi, je reçois mon congé de l'hôpital. Je retourne à ma tente. Le sergent est là et me demande comment je vais. Je lui montre mon doigt. Il me dit que je ne peux pas sortir en patrouille avec la main dans cet état. Comme il ne reste qu'une semaine de patrouille, ça veut dire que mon tour vient de se finir là. Je n'ai plus qu'à tourner en rond dans le camp en attendant le 20 août 2004, ma date de départ. Tu parles d'une fin de mission bête ! Je me sens con. Je passe les semaines suivantes à lire les ouvrages d'Hunter S. Thompson et à aller sur Internet pour planifier le voyage en Europe que j'ai décidé de faire pendant mes vacances de retour de mission.

Le 20 août 2004, je me lève peu après minuit, après avoir pris quelques heures de sommeil. On passe la nuit à charger nos bagages et à remplir de la paperasse de dernière minute. À l'aube, on monte à bord des VBL III et des Bison. Alors que la rampe du véhicule dans lequel je suis se referme lentement, je regarde le camp Julien disparaître au lever du jour. Je ne peux pas dire que je vais regretter cet endroit. J'ai aimé y vivre pendant la durée de la mission, mais je suis heureux de partir. Le convoi se met en branle. Je suis assis dans le fond du VBL III ; aussi, je n'ai pas la chance de voir une dernière fois la ville de Kaboul. Ça me déçoit un peu.

On arrive à l'aéroport au petit matin. On nous suggère de nous mettre à notre aise : on a plusieurs heures à tuer avant de pouvoir monter à bord de l'Hercule CC-130 qui nous amènera de Kaboul au camp Mirage. Je prends une des boîtes à lunch qui ont été préparées à notre attention et je me trouve un endroit à l'extérieur. Je m'allonge à côté d'un Hesco Bastion, mon gilet pare-balles me servant d'oreiller, les pieds pointant vers le tarmac. Je regarde les avions et les hélicoptères atterrir et décoller dans un cycle continu et incessant. Malgré le bruit assourdissant des avions à réaction, je m'assoupis. Je ne me réveille que tard dans l'avant-midi, parce que le soleil me plombe dessus et que je suis en état de déshydratation. Je m'assois contre l'Hesco Bastion, essayant de me protéger du soleil du mieux que je peux. J'ai la bouche pâteuse. J'ouvre ma boîte à lunch et j'en sors une bouteille d'eau, que je vide d'un trait.

Au loin, une colonne de soldats afghans embarque dans un hélicoptère CH-47 Chinook. Ils ont l'air tout dégingués. L'un d'entre eux tient son tapis de prière rouge sous son bras ; il s'est partiellement déroulé et traîne derrière lui. Un officier américain qui se tient debout près de moi m'explique que ces hommes de l'ANA partent pour la province de Kandahar, où de violents combats font rage, et qu'il serait étonné que beaucoup d'entre eux en reviennent. Je regarde les soldats partir stoïquement vers leur destinée incertaine, mi-jaloux, mi-soulagé.

Assis sur le tarmac de l'aéroport de Kaboul, je me fais la promesse de ne jamais remettre les pieds en Afghanistan. Non pas que j'ai détesté mon expérience afghane. Au contraire, je l'ai adorée. Mais je suis fatigué ; j'en ai assez de la poussière omniprésente, de la chaleur insoutenable qui m'empêche de dormir le matin et rend tout effort pénible, des odeurs putrides qui infectent l'air, des bouteilles d'eau tiède, de la nourriture fade de nos cuisiniers népalais, des toilettes aux rideaux de porte partiellement arrachés et n'offrant pratiquement aucune intimité, et finalement de la vie en communauté. Bref, après plus de six mois, un sérieux mal du pays me ronge.

En milieu d'après-midi, on atterrit au camp Mirage. La dernière fois que je suis passé par ici, c'était en avril. À la fin août, la chaleur y est insupportable. Quand je sors de l'avion, une bouffée d'air chaud me frappe au visage et m'empêche temporairement de respirer. Sur le coup, je crois être dans la traînée d'air des moteurs de l'avion. Mais non, c'est l'air ambiant des Émirats arabes unis. Un air chaud et humide, qui me fait immédiatement transpirer toute l'eau de mon corps. En l'espace d'une minute, je suis détrempé.

On nous amène dans un hangar et on nous donne des bouteilles d'eau froide. C'est tellement bon, l'eau froide ! Il faut en avoir été privé pendant longtemps pour pleinement le réaliser. Rapidement, on rend nos vestes antifragmentation, nos plaques balistiques et finalement nos armes. Je me sens léger. Ça fait du bien de ne plus avoir à porter cette masse encombrante. Certains se plaignent qu'ils ont du mal à se départir de leur arme. Je ne les comprends pas. Je suis tellement heureux de m'être délesté de mon surplus de poids.

On passe deux nuits sur place. On se repose. Les chambres sont climatisées, c'est tellement agréable ! La première nuit, je dors quinze heures d'affilée. Je me souviens quand on est arrivés ici en février 2004. Je trouvais les toilettes et les douches sales et peu attrayantes. Aujourd'hui, après plusieurs mois en Afghanistan, au camp Julien, les douches et les toilettes du camp Mirage me semblent tout droit sorties d'un palace. Après les repas, on passe du temps à relaxer sur la terrasse, à l'abri du soleil. À côté, il y a du gazon, chose que je n'ai pas vue depuis des mois. Le camp Mirage a des allures d'oasis dans le milieu du désert. On se croirait dans un camp de vacances, si ce n'était des avions à réaction de la Force aérienne des Émirats arabes unis qui ne cessent d'atterrir et de décoller, de l'autre côté de la rue. Peu importe, ça ne m'empêche pas de me détendre.

Le dernier jour, je me rends à l'hôpital du camp pour faire retirer les points de suture sur mon doigt. Il se trouve que le technicien médical en service ce jour-là est celui-là même qui m'avait pris en charge au camp Julien, un mois plus tôt. Il rit en me rappelant comment je lui ai alors demandé de me couper le doigt.

Le soir venu, on est tous au bord du tarmac, attendant pour embarquer dans l'Airbus gris qui nous ramènera au pays. On se fait fouiller. Je ne sais pas trop pourquoi. S'il y a un avion dans le monde entier qui ne risque pas d'être détourné, c'est bien celui-là. Il s'en va exactement là où tous ses passagers veulent qu'il aille : à la maison. Les choses traînent en longueur. Les techniciens de transport nous empêchent de nous approcher de l'avion et nous retiennent sur le bord de la piste. On s'impatiente. Finalement, l'appareil est prêt et les techniciens nous laissent passer. C'est la ruée vers l'Airbus. Une photographie de cette scène aurait probablement fait gagner des prix à l'heureux photographe qui l'aurait prise. Environ 150 hommes et quelques femmes en uniforme qui courent comme un troupeau déchaîné sur le tarmac du camp Mirage, avec le coucher de soleil orangé qui illumine le désert et, en arrière-plan, la ville de Dubaï. Je suis au milieu du groupe. On court, on rit, on retourne à la maison.

Près de vingt heures plus tard, l'avion atterrit à l'aéroport de la ville de Québec. Mon père m'y attend. Lui et moi, on a toujours été réservés. Mais cette fois, c'est différent. On se serre la main, comme à notre habitude, mais il me tâte le bras, les épaules, le dos. On dirait qu'il veut s'assurer que je suis bel et bien en un seul morceau. C'est subtil, mais ça

fait plaisir. À l'extérieur de l'aéroport, le gazon vient d'être fraîchement coupé. L'odeur de l'herbe embaume l'air. Je respire. Ça m'a manqué. Rapidement, on charge mes bagages et on prend la route, direction ma ville natale, Rouyn-Noranda, où ma mère et ma sœur Inty m'attendent. Je suis enfin chez moi.



Carte de : Kaboul – Kaboul, Afghanistan – Février 2004

Source : earth.google.com



Le camp Julien et le palais de la reine – Kaboul, Afghanistan – Mai 2004

Source : Archives personnelles



Les lignes de la compagnie B, GT3R22R – Kaboul, Afghanistan – Mars 2004

Source : Archives personnelles



La compagnie B, GT3R22R (La meute) – Kaboul, Afghanistan – Mars 2004

Source : Archives 3R22R



La section 2-2 Alpha – Kaboul, Afghanistan – Mars 2004

Source : Archives personnelles



Rencontre avec les membres du KCP – Kaboul, Afghanistan – Février 2004

Source : Archives personnelles



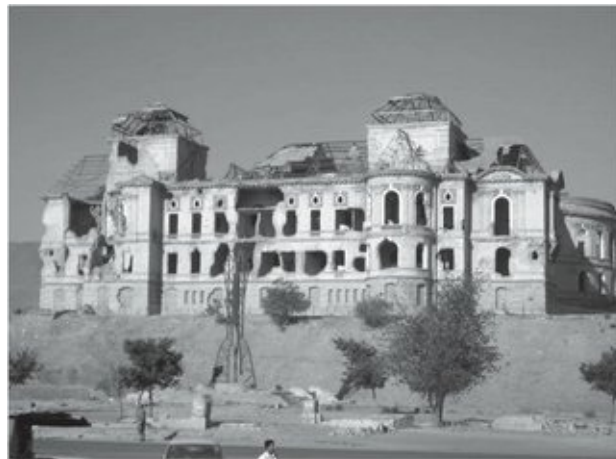
Patrouille de nuit – Kaboul, Afghanistan – Février 2004

Source : Caméra de combat



Lever du jour au sommet du palais du roi – Kaboul, Afghanistan – Mars 2004

Source : Archives personnelles



Le palais du roi – Kaboul, Afghanistan – Mai 2004

Source : Archives personnelles



Poste d'observation 2, au sud du camp Julien – Kaboul, Afghanistan – Mai 2004

Source : Archives personnelles



Opération en montagne – Kaboul, Afghanistan – Mai 2004

Source : Archives personnelles



2-2 : Alpha se préparant pour une patrouille en Itis – Kaboul, Afghanistan – Mai 2004

Source : Archives personnelles



2-2 : Alpha prend une *hero shot* avant l'assaut du compound – Kaboul, Afghanistan – Mars 2004

Source : Archives personnelles

[1](#) Grillages recouverts d'un feutre gris à l'intérieur, qu'on remplit de gravelle et qui viennent dans différents formats.

[2](#) Tentes avec une armature fortifiée.



Ex Coelis¹

De retour au pays, j'ai plus d'un mois de congé avant de retourner au travail. Après avoir passé beaucoup de temps à toujours être occupé, ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le penser de se retrouver du jour au lendemain sans avoir rien à faire de sa peau, sinon relaxer et se la couler douce. Après quelques jours chez mes parents, l'ennui commence à se faire sentir. Pas que je ne suis pas bien chez eux. Mais j'ai la bougeotte. Alex et moi, on a prévu le coup : on s'est organisé un petit voyage.

Le 25 août 2004, on décolle pour l'Europe afin d'entreprendre le voyage classique de tant de générations : le tour du continent en train. En un peu plus d'un mois, on visite quatorze pays, ou du moins leurs capitales. France, Espagne, Portugal, retour sur nos pas, on manque le bateau pour l'Irlande, changement de plan, Suisse, Italie, Grèce, Macédoine...

Petit problème dans cette région : Alex et moi, on n'a pas de visa d'entrée. On se fait sortir du train au coucher du soleil. Des douaniers vraisemblablement soûls nous confisquent nos passeports et disparaissent dans le boisé en bordure de la voie ferrée. Le contrôleur à bord nous lance nos sacs à dos et le train part sans nous. Par les vitres, on voit les visages inquiets des autres passagers qui ont l'air de se demander ce qui va nous arriver. La nuit tombe rapidement. Un peu plus loin, un cheminot muni d'une énorme barre de fer travaille sur un rail. Je ne sais trop ce qu'il fait. Alex et moi, on est là, assis comme des cons sur nos sacs à dos à se demander quoi faire. On s'entend sur le fait qu'on va attendre le lever du jour puis tenter de trouver une ambassade. Dire qu'il n'y a pas si longtemps j'étais à Kaboul, armé de ma mitrailleuse, à faire la loi, et qu'aujourd'hui je suis à la merci de quelques douaniers macédoniens ivres et armés de pistolets. C'est une expérience qui rend humble, pour ainsi dire. Finalement, dans le milieu de la nuit, un train qui se dirige vers la Grèce arrive à notre hauteur et s'arrête. On nous dit de monter. On explique qu'on n'a pas nos passeports. On nous dit de monter quand même. Quand on arrive à la frontière grecque, un policier frontalier nous remet nos documents.

Policier grec : Canada... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sony : Pas de visa...

Policier grec : Pas de visa ! Ah ! Ah ! Ah !

On décide alors de prendre l'avion pour se rendre en Hongrie. Par la suite, notre voyage se poursuit sans anicroche. Autriche, Allemagne, Danemark, Suède, Norvège, retour sur nos pas, Belgique pour prendre un peu de bon temps chez mes grands-parents, et finalement retour à Paris pour reprendre l'avion, direction le Canada.

De retour au travail, je suis affecté à la compagnie A du 3R22R : la compagnie des parachutistes. Les premiers mois, je ne suis pas encore qualifié. Aussi, je dois porter le béret vert normalement arboré par les membres du R22R plutôt que le béret marron des

parachutistes. On est cinq dans cette situation : Sébas, Jeff, Yannick, Steve et moi. On se tient ensemble. On n'a pas le choix : le monde des parachutistes en étant un d'élitisme, en tant que bérets verts dans une marée de bérets marron, notre statut social est au plus bas.

Tous les matins, les pelotons font leur entraînement physique, qui consiste en de la course. Nous, les bérets verts, on doit courir autour d'eux. Après, quand tout le monde part à la douche, un caporal-chef particulièrement en forme nous garde et nous donne de l'entraînement supplémentaire. Chaque matin, je rentre chez moi les jambes molles et je vomis avant de me doucher. Le reste de la journée, on est généralement laissés de côté. Les parachutistes ne font habituellement pas confiance à un béret vert pour quoi que ce soit. Peu importe qu'on soit caporal et qu'on ait fait une mission. En tant que bérets verts, on est plus bas que des poufs. Encore une fois, je ne m'en sors pas trop mal. Je sais quand parler et quand fermer ma gueule, et je me porte invariablement volontaire. C'est en quelque sorte un retour à la case départ. Mais je veux tellement mes ailes de parachutiste et mon béret marron que je suis prêt à subir. Un jour, un sergent m'ordonne : « Hey, le béret vert, va passer le balai dans la salle des parachutistes... Ah, attends, t'es un béret vert... tu vas faire ça tout croche. »

Une fin de semaine, il y a une parade. On nous dit de ne pas nous présenter. Apparemment, ce serait laid, cinq bérets verts au milieu des 120 bérets marron. Moi qui déteste les parades, je me dis que des fois ça a du bon d'être béret vert. Souvent, on nous envoie travailler sur les zones d'atterrissage. Aussi, on passe quelques semaines de septembre et d'octobre 2004 au Saguenay, dans le nord du Québec. Le jour, on regarde les parachutistes sauter ; le soir, on écume les bars de la ville. C'est plaisant.

Fin octobre 2004, on commence la semaine du pré-para, pendant laquelle la compagnie organise une sélection afin d'envoyer les éléments les plus prometteurs au cours de parachutiste. Principalement, on se fait démolir à grands coups d'entraînement physique du matin au soir. Mais on répète également des techniques de parachutisme et on teste notre capacité à surmonter le vertige.

On commence le lundi matin avec une soixantaine de candidats. On apprend qu'il y a 40 places dans le cours qui débute le lundi suivant. Puis c'est parti les folies. Durant tout le pré-para, il nous est interdit de marcher : on doit courir en permanence. Si j'ai détesté chacun de mes matins en tant que béret vert à la Compagnie de parachutistes, maintenant je les apprécie. Mon poids est à son plus bas depuis des années : 70 kilos, soit près de 14 kilos sous ma normale. Et ma forme physique en général n'a jamais été aussi bonne. Sans dire que le pré-para est facile, je ne souffre pas trop. Je suis un peu endolori en fin de journée, mais ce n'est rien qu'un peu d'ibuprofène et quelques bières ne peuvent régler. En fait, si les parachutistes ont été durs avec nous, c'était pour nous préparer à cette étape et au cours qui suit. Et aussi parce que c'est toujours agréable de rudoyer les bérets verts. N'empêche, on se fait bien avertir : en tant que bérets verts déjà membres de la Compagnie de parachutistes, on n'a pas droit à l'échec.

La semaine se passe bien. Pas de grosses surprises pour les cinq bérets verts. En fait, ça ressemble à notre quotidien depuis plus de deux mois. Le vendredi après-midi, il y a encore trois candidats de trop. Le staff décide donc de faire un dernier test d'entraînement physique. Des gars du bataillon viennent donner un coup de main pour calculer les points. C'est Alex qui compte les miens. On blague pendant que je passe mon test.

Le premier lundi de novembre 2004, on commence la formation de parachutiste à la base de Trenton, dans le sud de l'Ontario. Le cours est tel qu'on peut s'y attendre. Lever tôt, suivi d'un entraînement physique avec le vieux loup (un adjudant qui fait figure de légende dans le monde du parachutisme militaire canadien), puis déjeuner à l'excellente cafétéria de la base. Sérieusement, je n'ai jamais vu rien de tel depuis mon entrée dans l'armée. C'est incroyable ! On se croirait au restaurant. Ensuite, on passe le reste de la journée à répéter les différentes manœuvres qu'un parachutiste doit accomplir. Le tout bien arrosé des cris et des menaces des instructeurs. On ne peut jamais marcher, on doit toujours courir. Il faut faire des tractions chaque fois qu'on sort ou qu'on entre du bâtiment. On n'a pratiquement jamais de pause entre le premier entraînement physique du matin et le dernier, avant le souper.

La première semaine, on est tellement épuisés que c'est vraiment tranquille dans l'Airborne shack où on loge. Après le souper, la majorité des hommes s'écroulent sur leur lit et tombent endormis d'un sommeil qui s'apparente à un coma.

La deuxième semaine, on a pris le rythme. On fait nos journées, on passe nos évaluations, et on profite de la vie nocturne que la ville de Belleville – toute proche – a à offrir. Quelques gars sont surpris de voir sur la scène d'un bar de danseuses locales une ancienne actrice québécoise qui continue sa carrière dans le monde du divertissement, mais avec un contact plus direct avec son public... Elle leur explique qu'elle vient danser en Ontario pour éviter de tomber sur des Québécois qui pourraient la reconnaître. C'est un échec.

La troisième semaine de cours est celle des sauts. Il faut en accomplir cinq pour être officiellement qualifié parachutiste. Le lundi matin, une première section saute. Puis c'est le tour de la mienne. Les vents sont très forts. Plus qu'ils ne devraient l'être. Un de nos gars atterrit dans une forêt à proximité de la zone d'atterrissage. Yannick, quant à lui, se blesse à l'épaule. Pour ma part, je me fracture la cheville sous la violence de l'impact de l'atterrissage. C'est mon premier saut ; je dois en faire quatre autres. Sur le coup, je ne me rends pas compte de ma blessure. Dans l'autobus qui nous ramène à l'Airborne shack (l'entraînement a été annulé en raison de la force des vents), j'enlève ma botte. Je constate alors que mon pied est bleu des orteils jusqu'au mollet, et qu'il a presque doublé de taille. Un adjudant me conseille de me chausser rapidement avant que mon pied gonfle encore plus et que je sois incapable de remettre ma botte.

Le soir, l'adjudant et un technicien médical nommé Dan (les deux sont aussi des candidats au cours) me demandent ce que je veux faire. Pas question de retourner à Québec sans mes ailes et mon béret marron : je continue le cours. Dan me dit OK et me bande le pied du mieux qu'il peut. L'adjudant, qui est le senior du cours, dira aux instructeurs que je suis présent pour la course matin et soir, alors qu'en fait je serai caché dans ma chambre. Le but est que ces derniers ne se rendent pas compte que j'ai la cheville fracturée, car ils me renverraient chez moi, ce qui serait bête puisque le cours est à toutes fins utiles terminé : il ne me reste plus que quatre sauts à faire. Quatre sauts ! Ce n'est pas sorcier, je n'ai qu'à laisser faire la gravité. Finalement, grâce à Dan, à l'adjudant et à la complicité de mon commandant de section (qui a fini par se rendre compte que j'étais blessé), je réussis à exécuter tous mes sauts – avec la cheville fracturée – et je retourne au 3R22R avec mes ailes et mon béret marron. Je fais désormais officiellement partie des

parachutistes ! Je suis fier, et rapidement je trouve ma place au sein de la compagnie, alors que l'attitude des gars change radicalement à notre égard maintenant qu'on porte nous aussi le béret marron.

Les vacances de Noël 2004 sont tranquilles. Je passe une semaine dans la ville de Sosua, en République dominicaine, avec mon colocataire Marc. On se repose et on se soûle dans les bars. On y rencontre Michel, un gars qui était dans notre peloton à Kaboul, et son cousin Alain, qui était mon commandant de peloton quand j'étais au 1R22R, en 2002. On passe du bon temps.

De retour au travail en janvier 2005, on a quelques sauts à faire au Saguenay. Ma cheville n'est pas tout à fait guérie, mais étant donné qu'on atterrit dans la neige molle, ça ne fait pas trop mal.

Fin janvier, on m'envoie pour une période de trois mois à la base de Gagetown, avec trois autres gars : Sébastien, Martin et Alexandre. On a pour tâche d'être les chauffeurs-administrateurs pour le cours des jeunes officiers de la Phase III infanterie. Sur place, on retrouve plusieurs autres hommes du 3R22R. Puisque le bataillon revient tout juste de mission, ce sont ses membres qui récoltent toutes les tâches, pendant qu'un autre bataillon est en préparation pour une mission, ou carrément déployé. On arrive tous les quatre deux semaines avant les candidats. On prépare les véhicules et l'équipement tout en se familiarisant avec les secteurs d'entraînement.

Le deuxième lundi de février 2005, les candidats sont censés se rapporter et être présentés au personnel : l'officier de cours, les instructeurs et les chauffeurs-administrateurs. La veille, Sébastien, Martin, Octavian (un chum de la Compagnie de parachutistes qui est souvent chauffeur-administrateur pour un autre cours) et moi, on prend une bière dans nos quartiers en écoutant un DVD de *Family Guy*. C'est un dimanche soir ennuyeux. On se dit que ce serait marrant de faire une blague aux jeunes candidats. On discute de différents plans. Finalement, on s'arrête sur celui qui nous semble le plus drôle, et qui reflète le mieux l'esprit de camaraderie de l'infanterie. On pense qu'il faut bien les décoincer un peu, ces jeunes officiers.

On enfile donc nos vêtements d'entraînement physique (marron, puisque nous sommes tous des parachutistes) et on se pointe au quartier où le peloton de la Phase III infanterie loge. Octavian monte à l'étage et, se faisant passer pour un des officiers responsables du cours, ordonne au senior de peloton de disposer ses gars en deux rangs à l'extérieur. Martin, Sébastien et moi, on attend dehors, convaincus qu'ils ne mordront pas à l'hameçon. Octavian revient, tout excité.

Octavian : Ils s'en viennent, les mecs. Qu'est-ce qu'on fait ?

Sony : Shit, j'pensais pas que ça marcherait... OK, on va aller faire une course.

Le peloton arrive au pas de course et forme les rangs. Je fais semblant de regarder ma montre pour voir s'ils ont respecté l'horaire qu'on leur a donné. Je leur fais faire un quart de tour vers la droite, et on part. Je suis à l'avant, je mène la course. Octavian et Martin sont sur les côtés ; Sébastien nous suit en voiture. On fait 5 km. Je ne veux pas que l'un d'eux se blesse : on serait vraiment dans le trouble si ça arrivait. Pendant qu'on court, je n'arrête pas de me demander ce qui a bien pu nous passer par la tête. On va tellement payer pour cette blague-là !

Le lendemain matin, on n'a même pas le temps de se rendre au point de rencontre du peloton avec le personnel du cours. Dès qu'on entre dans le bâtiment, j'entends l'adjudant – un RCR – crier : « You, fuckers, come over here² ! » La veille, à leur retour, un instructeur (un vrai cette fois-là) a demandé aux candidats de la Phase III infanterie où ils étaient passés. Ils ont répondu qu'ils étaient allés courir avec les officiers parachutistes responsables du cours. Comme en ce moment il n'y a que quatre bérets marron sur toute la base de Gagetown, il n'a pas été trop difficile de découvrir qui étaient les auteurs de la plaisanterie.

Adjudant : Qu'est-ce vous avez fait hier ?

Sony : Heu... on s'est levés tard, on est allés au Mc Do...

Adjudant : Hier soir !

Sony : On est allés faire un entraînement physique, adjudant...

Adjudant : Vous étiez combien sur cet entraînement-là ?

Sony : Probablement un peu trop de monde, adjudant...

Adjudant : Pis vous les avez trouvées où, ces personnes d'extra là ?

Sony : Dans votre shack, adjudant...

Adjudant : Sacrez-moi votre camp d'icitte, j'veux pus vous voir la face ! Allez à la cantine en attendant que j'figure quoi faire avec vous autres !

Le reste de la journée est étrange. La moitié des instructeurs de l'École d'infanterie nous engueulent, les uns après les autres ; certains veulent nous envoyer à la prison militaire d'Edmonton. L'autre moitié trouve que c'est vraiment une bonne blague et dit qu'on a des couilles d'acier. La plupart des 22 considèrent la plaisanterie comme très drôle. Les PPCLI et les RCR... pas tant que ça.

Le lendemain matin, on apprend que notre sort repose entre les mains du commandant de l'École d'infanterie. On doit se rendre à la cantine et attendre qu'il vienne nous rencontrer. On est un peu stressés. Après une demi-heure d'attente, le commandant arrive. Il a l'air d'un gars en forme et confiant en ses propres moyens, certainement pas le genre d'homme qu'on va impressionner. « Sont où, mes quatre salopards ? » On est assis dans les fauteuils, dans un coin de la cantine. On lève nos mains craintivement. Le commandant se dirige vers nous, une brioche à la main. Il se tire une chaise et s'assoit, les bras appuyés sur le dossier. Il mange sa pâtisserie en nous regardant. C'est un francophone, un 22 qui plus est. Ça me soulage un peu. S'il avait été un PPCLI ou un RCR, on aurait bien fini devant un peloton d'exécution.

Le commandant nous demande de lui raconter ce qui s'est passé. On lui explique que l'idée était de faire une blague, pas d'insulter qui que ce soit. Il veut les détails de la soirée. Alors qu'on fait notre récit, il rit à gorge déployée, il se tape sur les cuisses. Ça nous encourage un peu. « Les boys, c'est une maudite bonne histoire ! Pis faites-vous-en pas, ça va rester entre vous, moi, pis le reste de l'armée. Ça leur apprendra, aux jeunes officiers, à pas aller prendre une bière le dimanche soir, comme on faisait dans mon temps. » On est soulagés. « Mais, les gars, vous comprenez ben que je dois quand même vous punir, sinon chaque 22 qui va se pointer à mon école va amener courir mes pelotons.

Donc... votre punition – vu que vous avez l'air d'aimer ça courir – va être de vous lever à tous les matins à 4 h, d'aller rejoindre le peloton de la Phase III infanterie, et de faire l'entraînement physique avec eux. Après, vous allez aller à la cafétéria, déjeuner, et à 7 h vous allez venir faire un deuxième entraînement physique avec moi. Et vous allez faire ça tous les matins jusqu'à ce que je vous dise que c'est assez. »

Les entraînements physiques de la Phase III infanterie sont réputés pour être exigeants ; et de toute évidence, le commandant est en forme. Qu'à cela ne tienne, on est tellement heureux de ne pas avoir plus de problèmes que ça ! J'aime bien la mentalité de la vieille armée : les punitions sont mémorables, mais ne laissent aucune trace écrite qui pourrait entacher un dossier plus tard. La première semaine, on est en feu. On dépasse tout le monde dans les courses, on fait demi-tour, on encourage les retardataires. Cinq semaines plus tard, on est brûlés, on court à peine quelques mètres devant les autres. Mais on est trop orgueilleux pour admettre qu'on est cassés. Le commandant n'est pas fou, il voit bien qu'on fait de notre mieux. Il nous dit alors qu'on a fini notre punition. On est soulagés. Mais il nous prévient que nos supérieurs nous attendent à Valcartier. Chaque chose en son temps.

Les semaines qui suivent sont tranquilles. On est dans le clos presque tout le temps. Mais pour les chauffeurs-administrateurs, c'est quasiment du camping. On relaxe en se faisant bronzer sur le capot de mon Iltis pendant que les candidats de la Phase III infanterie font des attaques dans les champs le long de la route. Sébastien, Martin et moi, on a décidé de se faire pardonner des jeunes officiers. Après tout, ils seront nos supérieurs bientôt... Quand les instructeurs nous ordonnent d'apporter plus de caisses de munitions pour alourdir les candidats plus qu'ils ne le sont déjà, on se dépêche de retirer les munitions et de remplir les caisses de nourriture, de sandwiches, de gâteaux, etc. Ils ont l'air d'apprécier.

Fin mars 2005, route Lawfield, à Gagetown. Je conduis mon Iltis avec une remorque à l'arrière. J'ai deux passagers : un adjudant du 22, à côté de moi à l'avant, et un adjudant du RCR, à l'arrière. On est partis en avance ce matin pour aller préparer une base de patrouille pour les candidats de la Phase III infanterie qui vont nous rejoindre dans une demi-heure. On est à mi-chemin quand je perds le contrôle de mon Iltis et qu'il se met à faire des tonneaux. J'ai toujours dit que j'étais un mauvais chauffeur, mais l'armée n'a jamais voulu me croire. Les portes et le toit de toile du véhicule s'arrachent. Mes passagers sont éjectés. Je m'accroche au volant par pur instinct de survie. Au moment du dernier choc, je lâche prise et je heurte le sol quelques secondes avant que l'Iltis le frappe également, et s'immobilise pour de bon.

L'adrénaline aidant, je me relève aussitôt. Je suis couvert de sang. Je me touche machinalement le corps et la tête : je ne trouve pas de blessures. J'en déduis que ce n'est pas mon sang. L'Iltis est immobilisé sur son flanc. Je m'extirpe de la carcasse et je vois l'adjudant du RCR en sortir également. Il a une blessure profonde au crâne, mais il a l'air calme. Il me demande si je sais où se trouve l'adjudant du 22. Je lui réponds que non. Le long du chemin de gravelle, des traces de sang mènent jusqu'au véhicule accidenté. Je les suis. Puis je lève la toile qui servait de toit à l'Iltis. De gros caillots de sang coagulés dégouttent. Sous la toile, je trouve le blessé. Il est coincé sous le véhicule, mais conscient ; il est calme lui aussi. Moi qui suis au bord de la panique, ça m'inquiète un peu de le voir

dans cet état. Il me conseille de fermer le moteur. Je me sens con : pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ? Avec l'adjudant du RCR, on essaie de déplacer l'Iltis. C'est un échec.

Finalement, le peloton de la Phase III infanterie arrive à bord d'un camion deux tonnes et demie. L'adjudant du RCR et moi, on ouvre sa barrière arrière pour permettre au peloton de descendre. Un des candidats me regarde et dit : « Wow ! Vous avez ben trop mis le paquet sur le sang ! C'est pas réaliste votre affaire. » Il pense que c'est un exercice. Vraiment ? On explique la situation. Avec les trente candidats, on réussit à sortir l'adjudant du 22 de sous l'Iltis.

Par la suite, les deux adjudants sont évacués par hélicoptère, tandis que moi, je suis amené par la route à l'hôpital de la base où je suis gardé en observation pendant vingt-quatre heures. J'ai le dos qui me fait souffrir, mais je n'ose pas trop me plaindre vu l'état de mes deux passagers. Tout le bas de mon dos tourne au bleu ; pourtant, on ne prend aucune radiographie. Comme je ne suis pas l'expert, je me contente de prendre les pilules qu'on me donne pour engourdir la douleur. Ce soir-là, j'appelle Éli. C'est une amie de longue date avec qui j'ai renoué il y a quelques semaines, alors qu'on jasait au téléphone. Elle est à Ottawa où elle termine son baccalauréat en traduction. On est un couple, en quelque sorte. Ce sera plus officiel quand on finira par se revoir.

Fin avril 2005, ma tâche à la base de Gagetown est terminée, et je retourne à Québec. Dès mon arrivée, Éli vient me rejoindre. C'est le début d'une des périodes les plus paisibles de ma vie. J'ai une blonde stable pour la première fois depuis des années. J'abandonne les bars et les soirées de beuverie avec mes chums. Je ne quitte pas cette vie à la demande d'Éli, c'est juste que je n'en ai plus envie. La semaine, elle est à Ottawa pour ses études ; la fin de semaine, elle me retrouve dans la capitale. J'embrasse pleinement la vie de couple. Je découvre toutes sortes de nouvelles activités, en dehors de la vie de débauche que j'ai connue jusque-là. Cette stabilité me rend serein ; les petits soucis du bataillon ne m'enragent plus comme avant ; les frustrations ne m'obsèdent plus des jours durant. Sans parler de mon portefeuille qui se porte beaucoup mieux maintenant que je ne dépense plus 300 \$ par soirée dans les bars. Bref, la vie semble me sourire.

Début juin 2005, la Compagnie de parachutistes part pour la base américaine de Fort Bliss, qui chevauche les États du Texas et du Nouveau-Mexique. On s'y rend pour faire un échange d'ailes avec les Américains, une tradition au sein de la communauté des parachutistes militaires. Pour obtenir le droit de porter les ailes d'une autre nation, il faut accomplir un certain nombre de sauts sous le commandement d'un jump-master du pays avec lequel l'échange se fait, et muni d'un parachute de ce même pays. On est tous excités à l'idée d'obtenir nos ailes américaines. Et puis le voyage est un peu comme des vacances, si on oublie le vol de huit heures dans le CC-130 Hercule entre l'aéroport de Québec et Fort Bliss.

Peu importe, l'ambiance est bonne. On est libres de sortir le soir à condition qu'on ne franchisse pas le pont qui sépare El Paso, aux États-Unis, de la ville mexicaine de Juárez. Le jour, on saute au-dessus du désert à la frontière du Texas et du Nouveau-Mexique. Lors de mon dernier saut, je m'éclate le doigt à la sortie de l'avion. Les parachutes américains offrent plus de résistance à l'air et, à l'ouverture, ont tendance à produire un choc plus important que les parachutes canadiens. Ils ont cependant l'avantage de permettre un atterrissage plus doux. Et effectivement, mon dernier atterrissage se fait tout en douceur...

dans un cactus. Je sors de là, ramasse mon parachute et jette un regard à mon doigt blessé. C'est le même que j'avais écrasé à Kaboul, un an plus tôt. Je me rends au point de rencontre où je vois, de dos, un technicien médical à qui je demande s'il n'a pas un bandage à me donner. Il se retourne : c'est le même qui m'avait pris en charge à l'hôpital à Kaboul et qui m'avait ensuite enlevé mes points de suture aux Émirats arabes unis ! Il me reconnaît tout de suite : « Tu me fucking niaises ! Ah ! Ah ! Ah ! » C'est un petit monde, et encore plus une petite armée.

On est tous dans le milieu du désert. Les Canadiens ont fini de sauter ; c'est au tour des Américains. Ces derniers semblent avoir un peu de mal avec nos parachutes. On les regarde se casser la gueule en riant quand notre major nous commande de nous taire : certains parmi eux risquent d'être blessés gravement. Les Américains, peu habitués à la descente rapide et à l'atterrissage brutal occasionnés par nos parachutes, obtiennent leurs ailes canadiennes, mais à quel prix ? Certains les reçoivent sur un lit d'hôpital après avoir été évacués d'urgence. Après trois jours aux États-Unis, on revient tous avec nos ailes américaines. Je suis satisfait de mon séjour chez nos voisins du Sud, mais j'ai encore mal au dos à la suite de mon accident d'Iltis, quelques mois plus tôt, et chaque atterrissage en parachute ravive la douleur.

À notre retour, j'emménage dans mon nouvel appartement. Pour la première fois de ma vie, j'ai ma petite place à moi. Je décoze à mon goût. Je m'achète de nouveaux meubles. J'adopte un chat. J'ai grandi avec des chats, j'en ai toujours eu, jusqu'au jour où j'ai quitté la maison de mes parents. Après plus de cinq ans, ces bêtes me manquaient. Éli vient m'aider la fin de semaine. La vie est belle.

Fin juin 2005, Octavian, Yann, Christian, moi et quelques autres, on est envoyés à la base de Petawawa, en Ontario. On doit participer au Rendez-vous aéroporté 2005. Il s'agit d'une journée familiale où les parachutistes des trois régiments d'infanterie de la Force régulière canadienne se retrouvent pour sauter tous ensemble. Les familles sont invitées à monter à bord de l'avion pour regarder les parachutistes sauter. C'est une belle expérience pour tout le monde. Sur la zone d'atterrissage, il y a un BBQ et des activités pour les enfants. Dans l'ensemble, on fait un très bon séjour. Le soir, on prend une bière, tranquilles, dans les quartiers ; le jour on saute. L'après-midi du dernier jour, on en profite pour aller visiter le Musée de l'aéroporté. L'établissement est situé à Petawawa puisque c'est sur cette base que se trouvait le défunt Régiment aéroporté du Canada.

En juillet 2005, une grande partie de la Compagnie de parachutistes est envoyée en Caroline du Nord, dans le sud-est des États-Unis, pour y jouer le rôle d'ennemi dans le cadre d'un exercice d'une autre unité. Normalement, il y a beaucoup d'argent pour ce genre d'activité ; aussi, on s'attend à un entraînement intéressant. On déchanté rapidement quand on voit un vieil autobus scolaire stationné devant le bataillon. On va devoir faire plus ou moins vingt heures de route là-dedans ! Ça aurait été quoi de nous envoyer au moins un autobus qui a de l'allure ? Bref, on se tape la route en bougonnant.

En arrivant en Caroline du Nord, on se présente au point de rencontre et on voit des quartiers dans un état de décrépitude totale. Un gars assis à côté de moi me lance qu'il espère que ce ne sont pas ceux dans lesquels on va habiter. Il est exaucé. On nous abandonnés dans une clairière au milieu d'une forêt infestée d'insectes de toutes les tailles, de serpents et, fort probablement, d'alligators. On n'a pas de nourriture fraîche, ni

d'accès à une douche. On est misérables. À un moment donné, quelqu'un quelque part prend pitié de nous – probablement après nous avoir vus courir nus sous la pluie dans un état quasi extatique après avoir baigné dans notre sueur pendant une semaine de temps. Bref, on nous apporte de la nourriture. On nous autorise également à nous rendre sur la base pour prendre une douche. J'en profite pour appeler Éli.

Un après-midi où il ne se passe pas grand-chose, on nous offre un tour d'hélicoptère CH-146 Griffon. Ce n'est pas de refus : tout pour tuer l'ennui et briser la routine. On s'assoit à même le plancher de l'appareil, les pieds sur les patins. On survole les environs avant de se diriger vers Top Sail Beach, une plage populaire du coin. Les gens aux États-Unis n'ont vraiment pas la même attitude envers les militaires que les Canadiens. Au Canada, et surtout au Québec, on nous ferait fort probablement un doigt d'honneur pour avoir osé survoler une plage publique. Ici, on nous envoie la main. C'est agréable de ne pas être méprisé tout le temps. Au bout d'un moment, le pilote voit une femme qui marche seule avec son chien le long de la plage. Elle doit être dans la trentaine. Elle est en bikini et n'a rien à envier aux actrices hollywoodiennes. Le pilote stabilise l'hélicoptère une vingtaine de mètres au-dessus de la femme et la suit tranquillement. Elle rit et nous salue de la main. L'espace d'un moment, je me demande ce que je fais dans l'infanterie. Pourquoi ne suis-je pas dans la Force aérienne ? Puis je me souviens que c'est parce que je n'ai aucun talent, outre celui de fermer ma gueule et de traîner mon sac à dos. Et encore !

Fin juillet 2005, notre tâche est terminée et on revient au Canada, cette fois dans un autobus de luxe, avec de la pizza et de la bière. Apparemment, quelqu'un voudrait bien qu'on oublie l'inconfort qu'on a connu au début.

Début août 2005, je tombe en vacances d'été ; ce sont mes premières vacances avec Éli. Je vais d'abord passer dix jours chez elle à Ottawa. Je relaxe pendant la journée alors qu'elle termine ses examens et son stage. Par la suite, on part tous les deux pour Cayo Guillermo, à Cuba, pour une petite semaine en amoureux. On ne fait pas grand-chose ; on se détend, on lit beaucoup.

À la troisième semaine d'août 2005, je suis de retour au travail. On a une semaine de sauts à la Compagnie de parachutistes. On saute une fois par jour et, le vendredi, une journée familiale est prévue, un peu comme celle organisée à Petawawa deux mois plus tôt. Éli a hâte de monter dans l'avion pour me voir sauter. Et pour être honnête, j'ai hâte de l'amener.

Le lundi commence avec un saut de jour – rien de bien compliqué. On doit sauter avec tout notre équipement, sac à dos compris. C'est inconfortable dans l'avion. On passe une première fois dans la zone de largage, mais les vents sont trop forts. On fait donc un racetrack de quinze minutes, puis un deuxième passage : les vents sont toujours trop grands. On est tous debout, accrochés au câble. On fatigue ; on est de mauvaise humeur. Si les vents n'ont pas encore baissé, ils ne le feront jamais ; aussi bien retourner à la maison et remettre le saut au lendemain. Mais il en est décidé autrement : on fait un deuxième racetrack et un troisième passage dans la zone de largage. Cette fois, les vents sont soi-disant descendus à une vitesse acceptable. La lumière à l'arrière de l'avion passe au vert. Le jump-master crie : « GO ! GO ! GO ! » Je sors de l'appareil à la course. Le vacarme des moteurs laisse alors place au silence du ciel et au vide. C'est apaisant. Je regarde l'avion s'éloigner alors que ma voilure se déploie au-dessus de ma tête. Mais le vent s'y

prend immédiatement et me fait dériver à grande vitesse. Les vents sont encore trop forts, j'en suis certain. Je n'ai jamais vu mon parachute me tirer comme ça. Je vois la zone d'atterrissage s'éloigner alors que je dérive sans pouvoir contrôler quoi que ce soit. On saute au-dessus de champs agricoles ; en approchant du sol, je manque de m'accrocher dans une clôture de barbelés. Je lève les jambes, juste à temps. Je me prépare pour un impact violent. Puis, plus rien.

Quand je reprends mes sens quelques secondes plus tard, je suis couché sur le dos et mon parachute me traîne à travers le champ. Je me détache tant bien que mal et j'essaie de me lever. Mon dos me fait souffrir. Comme si j'avais reçu un coup de barre de fer. J'ai soudainement mal au cœur. Je me mets à vomir par terre. J'arrive tout de même à me redresser. Je ramasse mon parachute, mon arme, mon sac à dos, et je parcours la distance d'un kilomètre qui me sépare du point de rencontre avec les autres parachutistes.

Le soir, à l'appartement, Éli (qui est en vacances cette semaine-là) s'inquiète en me regardant engloutir de l'ibuprofène comme si c'étaient des bonbons. Elle me conseille d'aller à l'hôpital de la base le lendemain. Je ne veux pas. Premièrement, c'est mal vu pour un parachutiste de manquer un saut pour se faire soigner. Deuxièmement, je crains que si je m'absente on ne me laisse pas sauter vendredi pour la journée familiale ; et je sais qu'Éli a très hâte d'y participer.

Le lendemain matin, quand elle m'embrasse pour me souhaiter bonne journée, Éli me fait promettre de passer à l'hôpital. Je lui réponds que je vais y penser. Plus tard, au bataillon, le sergent nous donne l'ordre des sauteurs pour la journée : « Marchal, t'es le premier dans porte à matin ! » Je suis content, c'est toujours plus excitant d'être le premier. Pourtant, pendant quelques secondes, je me mets à parler sans vraiment penser : « Sergent, faut que j'aille à l'hôpital à matin. Faut que j'me fasse checker l'dos. » Il me répond qu'il n'y a pas de problème et raie mon nom sur la liste. Je suis planté là, debout, et je me demande pourquoi je viens de dire ce que je viens de dire.

Puisque ma journée de saut est à l'eau, je me rends à l'hôpital pour me faire examiner. On me fait des radiographies. Le technicien m'annonce que tout est beau : un nerf de coincé probablement. Il me donne des pilules antidouleur et me renvoie à la maison pour la journée ; je pourrai sauter sans problème demain. Éli est soulagée d'apprendre que je n'ai pas fait ma tête de cochon et que j'ai passé un examen.

Le lendemain matin, je me sens beaucoup mieux, probablement grâce au médicament qu'on m'a donné la veille. Je retourne au bataillon. On est censés quitter le bataillon en milieu d'avant-midi pour se rendre à l'aéroport et sauter. Ça nous laisse quelques heures pour préparer notre équipement. Dans la salle des parachutistes, je vérifie mon sac à dos pour le saut. Un technicien médical entre en criant mon nom. Je lui fais signe de la main. Il reprend son souffle et me dit de me rendre d'urgence à l'hôpital de la base. Il ignore pourquoi, il vient de recevoir un téléphone : c'est urgent. J'avertis mon sergent. Il me demande ce qui se passe. Je lui réponds que je n'en ai aucune idée. Je monte dans mon VUS. Qu'est-ce qu'on peut bien voir sur une radiographie qui n'a pas été vu la veille ? Un cancer ? La liste de toutes les maladies qui ont touché ma famille défile dans ma tête. Je suis stressé comme je l'ai rarement été. À l'hôpital, je me rends dans l'aile de la radiographie. J'entends mon nom dans l'intercom. Je me rends à la réception et je me présente. La préposée me demande d'aller m'asseoir et d'attendre sans bouger. Elle a l'air

sur les nerfs elle aussi. Je m'assois. Un médecin passe en mentionnant mon nom à un technicien médical ; il lui demande où je me trouve. Je les interromps et je me présente. Le médecin me demande de ne pas bouger, il revient immédiatement. Une femme est assise à côté de moi :

Femme : Mon Dieu, qu'est-ce que t'as ?

Sony : J'aimerais ben le savoir !

Le médecin revient et me demande de le suivre. Il m'amène devant des radiographies ; j'en déduis que ce sont les miennes. Il veut savoir si j'ai eu un accident récemment. Je lui mentionne celui d'avril dernier, avec l'Iltis. Suis-je présentement à la Compagnie de parachutistes ? Oui. Il m'informe que ma colonne vertébrale a été fracturée par l'écrasement de deux vertèbres dans le milieu du dos. L'accident a vraisemblablement affaibli ma colonne, et l'atterrissage violent en début de semaine l'aurait finalement fracturée. Si j'avais sauté en parachute aujourd'hui, j'aurais pu rester paralysé du bas du corps pour le restant de mes jours. Je suis planté là comme un con, trop sous le choc pour dire quoi que ce soit d'intelligent. Je lui mentionne que la veille, on m'a affirmé que tout était beau. J'apprends que le gars de garde n'était pas un spécialiste des radiographies, qu'il n'a pas vu les fractures. En fait, lui-même ne les a remarquées que ce matin en rentrant et en regardant les dossiers de la veille. De là la panique pour me ramener à l'hôpital avant que je parte pour faire mon saut en parachute. Je lui demande ce qui arrive maintenant. Il n'y a pas grand-chose à faire. J'ai une bonne musculature dans le dos, ce qui, en quelque sorte, a maintenu ma colonne et m'a protégé d'une blessure plus sérieuse lors de l'impact. Je ne peux pas m'empêcher de penser que je dois ces muscles bienfaiteurs à la blague qu'on a faite, à Gagetown, au peloton de la Phase III infanterie et à la punition subséquente que le commandant nous a imposée. La vie fait bien les choses parfois.

Sony : Pis là, quoi ?

Médecin : Maintenant, tu fais rien. Tu forces pas pour plusieurs mois en attendant que ça se stabilise. On va pas risquer de t'opérer, et ça donnerait rien de te mettre dans le plâtre.

Je remercie le médecin pour son intervention de dernière minute qui m'a probablement évité une vie en fauteuil roulant. Je retourne au bataillon encore sous le choc et je vais voir mon sergent. Il me regarde : « Calvaire, Marchal ! T'as le teint vert... ça va ? » Je lui explique la situation. Il me dit d'attendre, qu'il appelle l'hôpital. Il sort du bureau quelques minutes plus tard, l'air embêté. Il me conseille de faire attention à moi, de prendre le reste de la journée pour me remettre de la nouvelle. Je retourne à la maison et je fais part du diagnostic du médecin à Éli ; elle se met à pleurer.

Commencent ensuite les plus longs mois de ma carrière de parachutiste. Je ne peux plus suivre les gars lors de l'entraînement physique le matin, durant les exercices dans le bois, et évidemment pas dans l'avion. Je passe mes journées assis en haut des marches dans le vestiaire de la Compagnie. Je lis des livres. Je m'isole. Je me sens comme un paria. Deux fois par semaine, je vais voir le physiothérapeute. Je me sens nauséux chaque fois que je sors de sa clinique.

Finalement, fin novembre 2005, le sergent-major de la Compagnie de parachutistes m'informe qu'il ne peut pas me garder au sein de son organisation. On ne sait pas quand je

pourrai sauter de nouveau : ça pourrait prendre des mois. Il m'offre deux possibilités : la cantine ou la cellule de renseignement de combat du 3R22R. L'idée de finir ma carrière à vendre du beef jerky et du tabac à chiquer à mes chums ne m'enchant pas du tout. Alors, même si ça ne me fait pas le plus grand plaisir, j'opte pour le second choix.

Ma date de mutation est le 12 décembre 2005. Pour le dîner de la troupe, une tradition de Noël, je m'assois avec les trois gars de la cellule de renseignement de combat. De loin, je regarde la table de la Compagnie de parachutistes : les gars déconnent, comme d'habitude. Après le repas, ils viennent me voir et remarquent que j'ai enlevé mes ailes blanches sur mon uniforme de parade pour les remplacer pour les ailes rouges. Ils me demandent pourquoi. En fait, je me sentais mal de les garder étant donné que je suis parti après m'être blessé, et que je ne sais pas quand je pourrai recommencer à sauter, ou même si je pourrai porter le béret marron à nouveau. Les gars m'engueulent presque et me disent de remettre mes ailes blanches. Je suis content : ça me faisait royalement chier de les avoir enlevées. Pour faire les choses dans les règles, je me présente à un membre ayant plus d'ancienneté que moi au sein de la Compagnie de parachutistes et je lui demande l'autorisation de remettre mes ailes blanches. Il me pose les questions d'usage et me donne sa bénédiction. Je suis heureux. La Compagnie de parachutistes va me manquer. J'aime bien l'élitisme qui y règne. J'aime cette mentalité. C'est certain qu'il y a un plus grand ratio de grandes gueules qu'ailleurs, mais ça fait partie de la culture des paras, et il faut savoir vivre avec cela.

Les vacances de Noël 2005 sont agréables. Un couple d'amis ainsi qu'Éli et moi, on descend en VUS le long de la côte est américaine. De Tampa, on s'embarque sur une croisière qui nous amène aux îles Caïmans, au Belize et finalement au Mexique. Je profite d'un souper officiel au large de la mer des Caraïbes pour demander la main d'Éli. En larmes, elle accepte.



Cours de parachutiste – Trenton, Ontario – Novembre 2004

Source : Archives personnelles



Hero shot de parachutiste – Valcartier, Québec – Mai 2005

Source : Archives personnelles

[1](#) Ex Cœlis est un terme latin qui signifie « venu du ciel ». C'est la devise des parachutistes.

[2](#) « Venez icitte, mes tabarnak ! »



Notre spécialité, c'est les crottés

En janvier 2006, à mon retour au travail, je joins officiellement la cellule de renseignement de combat du 3R22R. Les trois autres membres – Steph, un amateur de tout ce qui touche à l'horreur, Dominic, un magicien, et Vincent, un amateur de jeux grandeur nature – sont sympathiques. L'adjudant n'est pas souvent présent, et l'officier responsable était mon commandant de peloton à Kaboul. On a deux bureaux, où l'on passe nos journées tranquilles. Dans l'ensemble, ce n'est pas si mal. Les trois gars ont une bonne culture générale, et les conversations sont intéressantes. Les entraînements physiques du matin sont beaucoup moins exigeants qu'à la Compagnie de parachutistes, et souvent on est libres de faire ce que l'on veut.

Tout irait pour le mieux si je n'avais pas à faire du renseignement. Je ne connais rien au métier. Je ne suis pas qualifié pour la tâche. Et, pour être honnête, je n'ai aucune aptitude avec les ordinateurs. Steph, qui est responsable de ma formation, est patient. Il me montre comment aller sur le réseau Intranet des Forces armées canadiennes, comment accéder au disque commun du 3R22R, comment ouvrir et utiliser les différents logiciels. Il me fait faire des recherches, me montre les bases du métier. Pendant quatre mois, j'apprends énormément. Le soir mon cerveau est en ébullition. J'ai un surplus d'informations. Pourtant, je décide – sans trop savoir pourquoi – d'en rajouter. Je m'inscris à l'université pour suivre des cours à distance en sciences sociales. Je n'ai pas vraiment de but précis, outre le fait que j'ai honte de n'avoir qu'une troisième secondaire, et que je veux me prouver à moi-même que je ne suis pas totalement illettré.

Alors que je m'immerge dans le monde du renseignement, la mission canadienne en Afghanistan se déplace de la capitale, Kaboul, vers la province de Kandahar, dans le sud du pays. Rapidement, la situation dégénère et on commence à voir des cercueils revenir au pays sur une base régulière. Au bataillon, on suit la situation avec intérêt. Étant donné que je travaille à la cellule de renseignement, je participe à la préparation des briefings à l'intention du commandant du 3R22R. Je lis quotidiennement les rapports qui arrivent du théâtre d'opérations.

Kandahar semble terriblement différent de ce que j'ai connu à Kaboul. Je me familiarise avec les nouveaux acronymes, les différentes menaces, les secteurs d'opération. Souvent, les gars des compagnies d'infanterie viennent me poser des questions. Je leur réponds du mieux que je peux. Il apparaît évident que le 3R22R devra se déployer à un moment donné dans la province de Kandahar. Pour l'instant, on n'a pas de date ou d'ordre de mission, mais on se doute tous que ça s'en vient. Certains disent ne pas vouloir y aller : les morts qui s'accumulent, c'est une nouvelle réalité pour tout le monde.

Personnellement, je m'étais juré en quittant Kaboul deux ans plus tôt de ne plus jamais remettre les pieds en Afghanistan. Mais Kandahar semble être un théâtre opérationnel si différent de ce que j'ai connu dans la capitale que la curiosité et le goût de l'aventure prennent le dessus sur la crainte de ne pas en revenir vivant. Je me remets à rêver de

déploiement. Je me souviens d'une promesse que je m'étais faite lorsque j'étais à Kaboul : celle de me renseigner plus amplement sur l'Afghanistan. Je m'attelle donc à la tâche. Le jour, je lis les rapports qui nous arrivent directement de Kandahar. Le soir, je dévore tout ce sur quoi je peux mettre la main concernant l'Afghanistan en général, mais aussi Kandahar, les talibans, la guerre insurrectionnelle et le terrorisme islamique. J'achète des dizaines de livres ; j'en emprunte encore davantage ; je scrute Internet. Cette fois, si j'ai la chance d'être affecté là-bas, je n'irai pas vers l'inconnu. Je serai bien informé et je comprendrai mon environnement.

En avril 2006, on m'envoie suivre le cours de qualification des armes de support de peloton (QASP), un préalable au cours élémentaire de leadership, la formation qui me permettra d'accéder au grade de caporal-chef. Le QASP est un cours facile à réussir ; personne ne l'échoue jamais. En mai, je commence donc le cours élémentaire de leadership infanterie. Je ne veux pas vraiment y participer : mon dos n'est pas encore guéri et la phase de clos est réputée pour être difficile. Mais mon sergent-major me fait comprendre que si je refuse de faire le cours et d'être promu au grade de caporal-chef, il devra me muter à la base de Gagetown. La menace à peine voilée fait son œuvre. Entre deux mois dans le clos à Valcartier et quatre ans à Gagetown, le choix n'est pas trop difficile.

La première partie du cours de leadership n'est pas compliquée. On parle énormément d'éthique, on apprend à donner des classes (ce que tout le monde maîtrise déjà à différents degrés) et on fait un peu d'entraînement physique. La deuxième partie est plus exigeante, puisqu'elle se déroule dans le clos. La première semaine se passe bien, la deuxième également. À la troisième semaine, mon sac à dos est chargé lourdement, comme celui de tous les autres candidats. Le lundi matin, on entreprend une courte marche en forêt. Après à peine trente minutes, je m'effondre. Une douleur intense m'envahit : mon dos vient de me lâcher. Un instructeur vérifie si je suis capable de remettre mon sac et de finir la marche, qui de toute façon achève. Non. J'arrive à peine à supporter mon propre poids. On m'évacue. À l'hôpital de la base, on me bourre de pilules. L'après-midi même, mon sergent-major me recommande de prendre mes vacances d'été et de me reposer.

Début juillet 2006. Les vacances tombent bien : je viens d'acheter ma première maison avec Éli. Elle est toujours à Ottawa durant la semaine ; je suis donc seul pour faire l'ouvrage propre à tout emménagement. Heureusement, mon père me donne un coup de main. Durant les fins de semaine, Éli, sa mère et son frère viennent également aider. Quand tout est fini, et que tous sont partis, je reste seul dans mon nouveau chez-moi. J'ai adopté trois autres chats, ce qui en fait donc quatre au total. Je me sens comme la folle aux chats dans les Simpsons.

Ma vie personnelle va pour le mieux : j'ai une fiancée aimante, une belle maison et quatre chats. Je suis heureux. Mais du point de vue professionnel, je suis dans une impasse. Pour la première fois de ma carrière, j'ai dû abandonner un exercice. Pourtant, j'en ai connu des moments difficiles par le passé, et je n'ai jamais lâché. Mon corps ne veut plus suivre. Mon ego est atteint. Et dans l'incapacité de terminer le cours élémentaire de leadership infanterie, je suis condamné à finir ma carrière avec le grade de caporal. J'avais d'autres ambitions. Je ne sais plus trop quoi faire. Je mijote tout ça, assis sur le patio de ma maison nouvellement acquise. En même temps, je continue de regarder les

nouvelles ; le nombre de soldats canadiens morts au combat continue d'augmenter à un rythme régulier.

À mon retour au travail, en août 2006, j'ai pris ma décision. Mon corps ne répond plus ; je dois faire mon deuil de l'infanterie et du R22R. Je me rends donc au bureau de l'officier de sélection du personnel de la base de Valcartier et je demande un changement de métier. Lequel m'intéresse ? Je n'y ai pas vraiment pensé, mais depuis janvier dernier, j'ai développé un intérêt pour le renseignement, et c'est un travail qui serait moins dur sur mon corps que peut l'être l'infanterie. Sans trop réfléchir, je réponds à l'officier que je veux devenir un opérateur en renseignement. Il m'explique les démarches à suivre et me tend les formulaires à remplir. Il m'informe qu'il y aura une compétition, et qu'un comité de sélection se tiendra en octobre de la même année. Je devrais avoir une réponse en janvier ou février prochain. Du coup, ma carrière se retrouve dans l'incertitude pour les six mois à venir. Je me dis que ça pourrait être pire : je pourrais être condamné à la cantine à vie.

Les mois d'août et de septembre 2006 sont dédiés au changement des drapeaux consacrés du 3R22R. On passe un temps fou sur le terrain de parade. Il s'agit d'un événement qui n'arrive qu'une fois tous les 30 ou 40 ans, alors le sergent-major du bataillon tient à ce que tout soit parfait. Entre-temps, des rumeurs commencent à circuler selon lesquelles le 3R22R pourrait être déployé à Kandahar à l'été 2007. Kandahar, là où les soldats canadiens continuent de tomber au combat dans un flot continu.

Fin septembre 2006, c'est confirmé : le 3R22R partira à l'été 2007 pour la province de Kandahar. Le commandant et son état-major se mettent à travailler sur les plans de contingence et commencent à définir les positions qui devront être occupées au sein de ce qui deviendra le groupement tactique du 3R22R (GT3R22R). À la cellule de renseignement de combat du bataillon, on connaît un remaniement de personnel. Dominic a obtenu son changement de métier ; il devient opérateur en renseignement et nous quitte. Un gars de la compagnie B du 3R22R, Mathieu, se joint à nous. Deux membres de la 4^e Compagnie de renseignement, Ben et Vince, sont également mutés avec nous.

On change également d'officier et d'adjudant. Le premier est un capitaine du 22, mais d'origine anglophone ; il a la stature d'un joueur de rugby et n'a pas l'air trop satisfait de sa récente mutation. L'adjudant a aussi une silhouette de joueur de rugby. Son air sérieux, sa voix grave et son t-shirt du Régiment aéroporté du Canada ne lui donnent vraiment pas une gueule de porte-bonheur. Apparemment, il arrive du 1R22R. La première fois que je le rencontre, j'ai d'abord mes réserves à son endroit. Mais ça dure dix minutes. Il a le don de charmer. Je me rends vite compte que c'est vraiment un bon gars avec qui il est facile de rire.

Après notre premier entraînement physique, l'adjudant me prend à part et me demande ce que je veux faire de ma carrière. Je lui réponds qu'à court terme j'aimerais bien être qualifié pour faire mon travail de renseignement de combat. Je lui mentionne qu'un cours d'opérateur en renseignement tactique commence la semaine suivante et que j'ai demandé plusieurs fois qu'on m'envoie suivre cette formation, mais sans succès. Pourquoi ? demande-t-il. Je lui réponds que son prédécesseur m'a simplement dit qu'il faisait son possible, mais sans résultat.

L'adjudant me dit de le suivre. On monte dans son auto et on se rend au Centre d'instruction du secteur du Québec de la Force terrestre (CISQFT), plus bas sur la base de Valcartier. On trouve les bureaux occupés par le staff du cours d'opérateur en renseignement tactique. L'adjudant leur demande s'il est possible d'ajouter nos noms sur la liste des candidats. Les responsables ont l'air heureux ; ils essaient tant bien que mal de recruter des candidats, mais les unités ne leur en envoient pas. Je veux savoir si mon ancien adjudant a poussé une demande pour ma candidature. J'apprends qu'il n'a jamais rien fait. Rien de bien surprenant. Ce n'était pas un mauvais gars, mais il était en fin de carrière et cherchait juste un peu de tranquillité, et le moins d'ouvrage possible. Bref, aussi facilement que ça, l'adjudant et moi, on s'inscrit à la dernière minute au cours d'opérateur en renseignement tactique, que je souhaitais suivre depuis plusieurs mois déjà.

Début octobre 2006, je commence ma nouvelle formation, qu'on appelle communément le cours de renseignement de combat. Outre l'adjudant, je suis content de voir que notre capitaine est avec nous, en plus d'un de mes bons chums, Mikael, avec qui j'ai fait le cours de recrues et celui d'infanterie, plusieurs années auparavant. Tous les quatre, on forme un syndicat¹. La formation est d'une durée de sept semaines. C'est exigeant mentalement, mais la dynamique au sein de notre syndicat est tellement bonne que c'est un plaisir de rentrer travailler le matin, même si je sais pertinemment que je ne serai de retour à la maison que tard en soirée.

Le cours en tant que tel est intéressant. C'est un prototype ; il n'a jamais été donné. Il fait une scission avec les cours précédents, en ce qu'il se concentre sur la guerre insurrectionnelle plutôt que sur la guerre conventionnelle, et est conçu spécialement pour nous préparer à faire du renseignement de combat dans la province de Kandahar. On y apprend à collecter de l'information, à rédiger des rapports, à donner des briefings, à opérer au sein d'un poste de commandement, etc.

Les instructeurs sont compétents, même s'ils sont de toute évidence peu impressionnés par notre syndicat. L'un d'eux, Guillaume, trouve que j'ai l'air débraillé avec mes cheveux trop longs. Il n'empêche, c'est un excellent formateur, un gars compétent et méticuleux sous ses airs de hooligan britannique. J'apprends beaucoup de lui, même si ça m'embête parfois de l'admettre. L'adjoint du cours, un gars en forme, calme et exigeant, trouve que le capitaine, l'adjudant et moi, on est des bums. Bref, on ne fait pas très bonne impression. Pourtant, j'adore le cours et j'y mets toute mon énergie et mon bon vouloir. En plus, l'ambiance est excellente. Que demander de plus ?

Seul petit problème, je viens d'adopter un chien, un mélange de labrador et de doberman – le dernier ajout à ma famille de poilus. C'est encore un chiot, et les dix-huit heures que je passe quotidiennement à mon cours semblent lui déplaire. Quand je rentre vers minuit, épuisé, j'en ai toujours pour une heure à nettoyer les dégâts qu'il a faits pendant la journée.

Fin novembre 2006, le cours se termine. Certificat de qualification en poche, je retourne au bataillon. J'apprends que, selon la première ébauche du plan de contingence, je n'ai pas de position sur le prochain déploiement. Cette mission, qui sera connue sous deux noms – Opération Athéna Roto 4 ou encore Task-Force 3-07 (TF 3-07) –, débutera en juillet 2007 et prendra fin à une date indéterminée au printemps 2008. Je veux en faire partie !

En décembre 2006, notre cellule de renseignement connaît ses derniers remaniements de personnel. L'officier du 22 quitte l'organisation pour laisser la place à deux capitaines membres de la branche du renseignement, un régulier et un réserviste. Des conflits entre eux font que le second quitte rapidement la cellule. Le capitaine qui reste devient l'officier de renseignement du GT3R22R. L'adjoint du cours d'opérateur en renseignement tactique, un adjudant, s'ajoute également à l'équipe et devient l'analyste senior. L'adjudant du 22, qui est arrivé à la cellule quelques mois plus tôt et avec qui je viens de suivre le cours, devient l'adjudant des opérations. Martin, qui vient de se joindre à nous, devient l'adjoint des opérations. Ben occupe la double position d'analyste junior et de collateur en chef. Guillaume, qui était instructeur pour le cours, vient prêter main-forte à Vince ; les deux prennent les positions de collateurs, ce qui signifie qu'ils seront responsables du système de classement de l'information et du renseignement. Et finalement, à la dernière minute, juste avant le congé de Noël, soulagement : Vincent, Mathieu et moi, on se fait offrir chacun une position dans l'Opération Athéna Roto 4. Le commandement vient d'autoriser l'envoi au sein de chacune des compagnies d'infanterie d'un opérateur en renseignement tactique.

L'officier de renseignement me donne la priorité du choix. Ce serait facile de retourner avec la Compagnie de parachutistes, qui forme la compagnie C du GT3R22R. Je serais avec mes chums, j'aurais peut-être même la chance de retrouver mon béret marron et, qui sait, de sauter quelques fois avant de partir pour l'Afghanistan. Pourtant, sans vraiment réfléchir et sans savoir exactement pourquoi, je demande à prendre la position d'opérateur en renseignement tactique au sein de la compagnie B, qui est formée de gars du 2R22R. Une compagnie où je ne connais personne. Une compagnie d'infanterie mécanisée. Bref, une compagnie où je vais devoir repartir de zéro. Vincent, qui a le second choix, décide de se joindre à la compagnie A, qui est formée de membres du 1R22R. Mais celle-ci est rapidement démantelée, et il se retrouve au sein de l'escadron de reconnaissance du 12^e Régiment blindé du Canada (12RBC). Mathieu, quant à lui, se fait imposer la compagnie C – les parachutistes –, ce qui semble lui plaire.

Les vacances de Noël 2006 sont inoubliables. Mes parents, la mère d'Éli, Sonia (une cousine de mon père avec qui je m'entends bien), Éli et moi, on part tous en croisière, destination Puerto Rico, les îles Vierges américaines et Saint-Martin. Le but du voyage : nous marier. On profite d'une escale sur l'île de Saint-Thomas pour le faire.

¹ Équipe de travail dans un cours de renseignement.



Les 22 s'en vont en guerre

Le mois de janvier 2007 passe rapidement. Éli, qui a maintenant terminé son baccalauréat en traduction, a déménagé à Québec pendant les vacances de Noël ; on vit finalement sous le même toit. De retour au travail, on nous tient occupés. Je participe à un cours de photographie de combat et j'assiste à de nombreuses présentations d'experts du terrorisme, de la guerre insurrectionnelle, de l'Afghanistan, de Kandahar et de l'ethnie pachtoune, qui constitue la quasi-totalité des habitants du sud de l'Afghanistan, principalement dans la province de Kandahar.

Un matin, on nous fait rentrer pour une soi-disant annonce importante. Comme tout le monde s'y attend, il s'agit en fait du désormais coutumier test de dépistage de drogue. Pendant qu'on attend tous dans la salle des parachutistes, sous escorte, l'officier de renseignement m'annonce que mon changement de métier a été accepté : je suis opérateur en renseignement. Il me félicite et repart aussitôt. Je suis tellement content que je pourrais verser une larme. Guillaume, qui est assis derrière moi, me tape l'épaule en guise de félicitations.

Pendant ce temps, à Kandahar, il semble y avoir une accalmie ; le dernier décès d'un soldat canadien remonte au 27 novembre 2006. On nous dit de ne pas nous faire de fausse joie : les combats reprendront au printemps, les insurgés préférant combattre entre les mois d'avril et de novembre, quand la température est plus clémente et que la végétation leur offre un couvert naturel. Apparemment, ils appellent ça « la saison des combats ».

Fin janvier 2007, le GT3R22R s'installe à la base américaine de Fort Bliss, au Texas, là même où la Compagnie de parachutistes avait fait son échange d'ailes au printemps 2005. On y commence l'entraînement pour l'Opération Athéna Roto 4. L'endroit est parfait. Le désert du sud des États-Unis reproduit de manière crédible l'environnement dans lequel on œuvrera outre-mer. Après une semaine sur les lieux, à travailler au sein de la cellule de renseignement, je reçois l'ordre de me rapporter à la compagnie B, qui sera ma compagnie d'appartenance. Je n'y connais pratiquement personne, hormis quelques gars avec qui j'ai fait mon cours d'infanterie et mon cours élémentaire de leadership. Très peu de ses membres ont été déployés en Afghanistan jusqu'à présent, et nombreux sont ceux qui ne sont tout simplement jamais partis en mission.

En me dirigeant vers les tentes de la compagnie B, je ne sais trop quoi penser. Là-bas, quelqu'un m'indique la tente du poste de commandement. En y entrant, je reste un peu surpris. Le commandant de la compagnie, un major, est un homme dans la jeune trentaine, de stature moyenne, blond. Sa gueule de vedette hollywoodienne le fait paraître encore plus jeune que son âge. Bref, au début, j'ignore ce que je dois en penser, mais rapidement il gagne ma confiance. Et tout au long de l'Opération Athéna Roto 4, il démontrera un leadership, un courage, des aptitudes de tacticien et une ouverture d'esprit exemplaires. Encore aujourd'hui, il demeure l'officier qui m'a le plus influencé et pour qui j'ai le plus de respect au sein des Forces armées canadiennes.

Le commandant adjoint de compagnie, un capitaine, est un petit maigre, blond lui aussi. Encore une fois, je ne sais trop quoi penser à son sujet. Il a l'attitude typique des officiers qui sont passés par le Collège militaire royal du Canada. Il ne semble pas très à l'aise avec la troupe, même s'il essaie de ne pas le montrer. Sa force, c'est son intelligence hors du commun, ainsi que ses aptitudes de gestion et de planification. Et c'est dans ces fonctions qu'il s'illustrera tout au long de la mission.

Le capitaine de bataille, quant à lui, est un ancien adjudant que j'ai connu au 1R22R, quand j'étais jeune soldat. Depuis, il a commissionné¹. Contrairement au commandant adjoint, celui-ci n'a pas de problème à interagir avec la troupe. Il a un leadership agressif et une attitude un peu rude lorsqu'il perd patience, ce qui n'est jamais très long.

À eux trois, ils forment ce qui semble être un mélange gagnant de types de personnalité et de leadership. Le commandement de la compagnie B m'inspire finalement une grande confiance.

Le sergent-major, pour sa part, est un fantassin de la vieille école. Il veille sur chacun comme un père : avec sévérité et une certaine affection. Il est fier de sa compagnie et se vante d'en avoir choisi chacun des membres. Ce qui ne doit pas être loin de la vérité.

Une des seules personnes qui lui ont été imposées, c'est moi. Au départ, il n'est pas un grand fan du renseignement. Personne ne l'est d'ailleurs. Et il ne sait pas trop quoi penser ou faire de moi. On lui a donné comme instruction de me laisser faire mes tâches de mon côté, ce qui lui déplaît. Il n'aime pas l'idée d'avoir un caporal du 22 dans son poste de commandement qui ne répond pas de lui et qui n'est pas sous ses ordres. À un moment où on est seuls tous les deux, il me dit : « J'me fous ben de ce que l'officier de renseignement peut dire. Quand on va être de l'autre bord, j'vas me servir de toi ; au pire, tu traîneras la munition de la C6. » Je ne réponds rien. Qu'est-ce que je peux faire ? Je suis coincé entre les ordres de l'officier de renseignement – qui est mon supérieur hiérarchique, mais qui ne sera pas avec moi sur le terrain – et le sergent-major de compagnie qui, après tout, peut faire ce que bon lui semble de moi.

Rapidement, il est décidé que je serai dans le VBL III de 2-9 Alpha, celui du commandant adjoint de compagnie. L'équipage est sympathique, quoiqu'un peu réservé. Je me lie surtout d'amitié avec Nic, le caporal-chef signaleur, et Carl, le canonnier. Le reste de la compagnie me regarde comme si j'étais une anomalie. D'abord, j'occupe un poste qui n'a jamais existé avant, celui d'opérateur en renseignement tactique, et puis j'arrive du 3R22R.

Les commandants de peloton sont les premiers avec qui j'ai un peu d'interactions. Le commandant de 2-1 est un ancien membre du rang qui a évolué dans le monde du parachutisme militaire – on a déjà ça en commun. Le commandant de 2-2 est un autre Johnny belle-gueule qui semble avoir plus sa place dans un magazine de mode que sur un champ de bataille. Pourtant, il s'avérera un des meilleurs commandants de peloton lors des combats qui feront rage pendant l'été 2007. Comme quoi il ne faut pas juger un livre à sa couverture. Le commandant de 2-3 est une pièce d'homme. Un bon vivant, calme, avec qui il est facile de jaser et de travailler. C'est aussi un des gars que j'ai fait courir à Gagetown pendant l'hiver 2005, quand je me suis fait passer pour un officier. Il me reconnaît immédiatement et s'empresse de raconter l'anecdote à tout le monde du poste de

commandement de la compagnie. Le commandant de 2-4 est un homme tranquille, terre-à-terre et professionnel, lui aussi est un nouveau venu. Lui et son peloton faisaient partie de la compagnie A avant son démantèlement ; ils viennent tous du 1R22R.

Bref, dans l'ensemble, tout s'annonce bien pour l'Opération Athéna Roto 4. On semble avoir une bonne équipe. Reste à la tester à l'entraînement avant de la lancer tête première dans la guerre qui fait rage à Kandahar.

L'entraînement va bon train et est intéressant. Personnellement, je ne peux pas faire grand-chose. En l'absence d'un ennemi réel, je ne peux pas vraiment faire du renseignement, et surtout, puisque ma position a nouvellement été créée, il n'existe pas de méthode pour m'entraîner. Me voir assis à me chercher quelque chose à faire pendant que ses fantassins s'entraînent pousse le sergent-major à croire de plus en plus que je suis bel et bien inutile à son organisation. Je le laisse faire, je n'ai pas le choix. J'espère qu'il changera d'avis quand on sera outre-mer. L'entraînement est varié ; on ne se concentre pas autant sur le combat urbain qu'on l'avait fait avant de partir pour Kaboul, pour la bonne raison qu'à Kandahar les combats se déroulent dans les districts qui entourent la ville. On s'entraîne donc au combat dans les champs, les montagnes et les villages. On fait aussi beaucoup d'exercices portant sur l'évacuation des blessés et des morts – une nouvelle réalité à laquelle on doit faire face – et sur la gestion des situations impliquant des bombes artisanales.

Une nuit, on m'envoie faire un vol de reconnaissance à bord de l'avion CP-140 Aurora. Mathieu est avec moi ; on est épuisés après deux jours dans le clos sans dormir. On se pointe à l'aéroport vers minuit et on monte dans l'appareil. L'intérieur consiste principalement en une série d'écrans d'ordinateur et de postes de travail. À l'arrière, une petite table et deux fauteuils servent d'aire de repos pour l'équipage. Le but de notre présence est de nous familiariser avec les capacités des vecteurs pouvant nous apporter de l'information. Le CP-140 Aurora fait un peu le même travail qu'un drone, sauf qu'il y a un équipage à bord. Comme le vol est censé durer une douzaine d'heures, on ne se sent pas trop mal à l'aise de dormir un peu. On s'installe à la table et on sombre dans un sommeil profond.

L'équipage nous réveille quelques heures plus tard. Le jour s'est levé et il fait beau soleil. On survole le désert du Nouveau-Mexique. Au nord, on voit le désert de White Sand. C'est impressionnant. Le pilote me demande si j'ai envie de m'essayer au pilotage. Mets-en que je veux ! Je m'assois aux commandes et il m'explique un peu ce qu'il faut faire. En fait, je dois maintenir le cap qui nous permet de faire un vol circulaire autour d'une zone. Je prends les commandes et les manipule un peu : je sens l'avion bouger. L'expérience est intéressante. Le pilote me laisse m'amuser une quinzaine de minutes. Juste pour cette expérience, ça aura valu la peine de participer à ce vol.

Plus tard, un ennui mécanique nous force à atterrir d'urgence. Les membres de l'équipage enfilent leurs casques et s'attachent à leurs sièges. Mathieu et moi, on s'assoit à la petite table de l'aire de repos... Eh merde ! L'avion descend rapidement. Les deux cons, on est enfoncés dans nos fauteuils. On rit ; c'est un rire nerveux plus qu'autre chose. Finalement, l'avion touche le tarmac, ralentit, puis s'immobilise. On respire. Une équipe de pompiers ouvre la porte de l'appareil et s'assure que tout le monde est correct à

l'intérieur. Quelques heures plus tard, Mathieu et moi, on est de retour à la cellule de renseignement. L'officier nous demande :

Officier de renseignement : Pis, comment vous avez trouvé ça, votre vol d'Aurora ?

Sony : Bof...

Fin février 2007, l'exercice se termine. On retourne à Valcartier pour environ un mois.

Là-bas, je n'ai pas le temps de chômer. À la mi-mars 2007, je participe à un exercice de poste de commandement numérisé. On commence tôt et on finit tard, mais c'est intéressant. Je découvre plein de gadgets. C'est bien quand il y a des missions : il y a du budget et des nouveaux jouets.

Début avril 2007, avec l'adjudant des opérations, Mathieu et Vincent, je me rends en Ontario suivre le cours de gestion des détenus et de questionnement tactique. La formation est intéressante, et les techniques enseignées devraient nous être utiles une fois en théâtre opérationnel. Pendant ce temps, à Kandahar, les combats ont repris, et avec eux les décès toujours plus nombreux de soldats canadiens.

Fin avril 2007, le GT3R22R se déploie à la base de Wainwright, en Alberta. On s'y rend pour un mois et demi, pour l'exercice qui confirmera notre capacité opérationnelle. Pendant l'entraînement, on suit toujours ce qui se passe en Afghanistan. Les morts et les blessés continuent de s'accumuler de façon alarmante. On assiste à des séances d'information où l'on se fait dire clairement que certains parmi nous ne seront plus vivants dans six mois, de nous y préparer. On nous demande de regarder nos chums, nos pairs, car certains d'entre eux ne reviendront jamais. On nous conseille de mettre de l'ordre dans notre paperasse, de nous assurer que notre testament soit fait, qu'on ne laissera pas notre conjointe dans le besoin. Un capitaine du 22, que j'ai connu plusieurs années auparavant et qui arrive de Kandahar où il servait avec les RCR, vient nous donner un briefing concernant la situation sur le terrain. Ce qu'il a à nous dire n'a rien de rassurant. On l'écoute. On porte attention à tout ce qu'il raconte.

Après, je retourne dans la tranchée que Carl, Nic et moi, on a creusée. Pendant que le premier fait son tour de garde sur la radio dans le VBL III, je regarde le coucher de soleil avec Nic en jasant de ce qui nous attend une fois qu'on sera rendus dans le carré de sable afghan. On parle de nos projets d'après mission. Il s'est acheté une petite maison en Thaïlande où sa blonde demeure. Il aimerait bien aller s'y installer un jour. Je trouve ça cool. Je suis tombé amoureux de ce pays lors de mon voyage là-bas au printemps 2004. On contemple le ciel orangé et les plaines de Wainwright, assis dans notre tranchée cinq étoiles. On est un moment sans parler, puis Nic dit : « T'sé, Sony, ce qui nous différencie de ben du monde, c'est que nous, on a des projets, pis eux ont des rêves. Eux sont assis sur leur cul et attendent que leurs rêves se réalisent ; nous, on travaille à accomplir nos projets. » Je ne sais pas trop ce qui lui a fait penser à ça, mais sur le moment ça semble avoir beaucoup de bon sens, et cette phrase-là reste ancrée dans ma tête alors qu'on continue à regarder le soleil se coucher sur l'Alberta.

L'exercice à Wainwright est également le moment où Jo, un signaleur antisocial, joint le poste de commandement de la compagnie B. Je l'apprécie immédiatement, et, avec Nic et Carl, il entre dans mon cercle de chums proches sur qui j'espère pouvoir compter tout au long de la mission.

Début juin 2007, le GT3R22R atteint sa capacité opérationnelle. On est maintenant prêts à être déployés. On retourne vers la base de Valcartier pour régler les questions administratives de dernière minute avant les vacances de préembarquement et le grand départ.

De mon côté, on m'envoie avec trois autres gars de la compagnie suivre un cours avancé en culture afghane. Le contenu est intéressant, même si, encore une fois, il est donné par des gens qui n'ont pas mis les pieds dans leur pays d'origine depuis des années, ou encore qui sont si haut placés dans la société afghane qu'ils n'ont aucune idée de la vie au quotidien des fermiers pachtous du sud du pays. Bref, j'écoute sans grande conviction. Je finis le cours un jeudi.

Le vendredi, on a un BBQ de compagnie à la Citadelle de Québec, la maison mère du R22R. Le commandant en profite pour donner un petit briefing de dernière minute à tout le monde. Il souligne que je viens de terminer un cours qui fait de moi le conseiller culturel de la compagnie B pour tout ce qui touche la société afghane. Les gens me regardent. Je reste impassible. Je ne l'avais pas vue venir, celle-là... Du coup, je suis content d'avoir fait toutes ces lectures pendant mon temps libre, le soir et la fin de semaine depuis plusieurs mois.

Une des dernières étapes avant de commencer nos vacances de préembarquement consiste en une série d'événements publics à la fin juin 2007. Le but est de sensibiliser la population québécoise – d'un naturel hostile à la mission canadienne en Afghanistan – et de lui montrer le côté humain de celle-ci, soit les troupes. On nous fait parader dans le stade de football Percival-Molson au centre-ville de Montréal. Lorsqu'on entre sur le terrain, en uniforme, on ne sait pas si on va nous applaudir ou nous lancer des bouteilles. Finalement, tout se passe bien, et on peut assister à la partie des Alouettes en prenant une bière avec la foule. Quelques jours plus tard, parade dans les rues de Québec. Des groupes hostiles promettent de faire du grabuge pendant l'événement. L'escouade antiémeute est présente. Finalement, c'est relativement tranquille.

Fin juin 2007, les vacances de préembarquement débutent. Puisqu'elles sont jumelées avec nos vacances d'été, ça nous donne environ un mois pour passer du temps de qualité avec nos proches avant de partir pour l'Afghanistan, Kandahar et la guerre. Les deux premières semaines, Éli travaille pendant la journée, alors je reste tranquille à la maison. Je fais des petits travaux dans la cour et à l'intérieur, pour m'assurer de lui laisser le tout en ordre. Je passe du temps avec le chien et les chats. À l'heure du dîner, je vais rejoindre Éli et on mange ensemble. Mais c'est étrange. On est mariés depuis à peine six mois et déjà il semble y avoir une distance qui s'est créée. On vit plus comme de vieux amis que comme un couple. Je ne m'en fais pas trop ; plusieurs fois j'ai entendu les travailleurs sociaux, lors des briefings préparatoires à la mission, nous dire que nos conjointes, à la veille du déploiement, risquaient de se distancier de nous. Pas par manque d'amour, mais pour se protéger émotionnellement, de manière inconsciente. C'est plein de bon sens. Mais n'empêche, j'espère que ça va se replacer à mon retour. Et puis je ne suis même pas certain si c'est elle qui prend ses distances ou bien si c'est moi. Souvent, je passe mes soirées seul dans mon spa. Je bois une bière, tranquille, en regardant ma cour, le voisinage et le ciel étoilé. Je réfléchis à ce qui s'en vient. Je ne suis pas stressé. Du moins, je ne le pense pas. En fait, je suis plutôt songeur.

Le 10 juillet 2007, Éli et moi, on prend le chemin de la Belgique, où je vais la présenter à ma famille paternelle. Les vacances nous font du bien. Elles ne nous rapprochent pas, mais tout de même, on passe du bon temps là et en France. On mange bien, on boit bien, on se repose un peu. Le 17 juillet 2007, c'est le retour au pays, le retour à la réalité. Il ne me reste que quelques jours ici. Je regarde les nouvelles constamment : toujours plus de morts, toujours plus de cercueils. Les bombes artisanales semblent de plus en plus puissantes ; la dernière a fait six victimes d'un coup le 4 juillet passé. J'ai hâte de partir. J'en ai assez de l'anticipation. Je veux mettre les pieds sur le terrain.



En préparation pour un vol à bord du CP-140 Aurora – Fort Bliss, Texas, États-Unis – Février 2007

Source : Archives personnelles



Aux commandes du CP-140 Aurora – Fort Bliss, Texas, États-Unis – Février 2007

Source : Archives personnelles

¹ Commissionner : obtenir sa commission d'officier. La commission est un document officiel signé par le représentant de la reine au Canada qui reconnaît le droit à un individu de servir en tant qu'officier au sein des Forces armées canadiennes.



Peur et dégoût à Kandahar

Le 24 juillet 2007, je passe mon après-midi au bataillon pour rentrer mes bagages. La procédure est interminable. Les techniciens de mouvement fouillent chaque boîte à fourbi, chaque sac à dos. Parmi eux, je vois un chum de longue date, Jo, avec qui j'ai passé la plupart de mes vacances de Noël dans le Sud. Je me rends à sa table. Il fouille mes bagages rapidement. C'est toujours bon d'avoir des amis bien placés dans cette armée-là. Quand j'ai fini, je retourne à la maison. Je prends des dispositions pour faire livrer des fleurs tous les mois pour Éli. Une petite attention qui l'aidera, j'espère, à passer à travers la mission. Le soir, on se fait un petit souper tranquille. On ne fait rien d'extraordinaire. On dirait qu'on fait semblant que c'est une soirée comme une autre. Je pense qu'on a besoin de se faire croire qu'il s'agit d'une soirée comme une autre. On se couche tôt. Je lis un peu.

Le lendemain, je me lève avec le soleil et je prends ma douche. En sortant de la salle de bain, je me rends compte qu'Éli m'a préparé des croissants tout chauds sortis du four. J'apprécie le geste, mais je n'ai pas beaucoup d'appétit : je suis nerveux. Je me force quand même à manger. Après le déjeuner, j'enfile mon uniforme désertique, je fais un dernier tour de la maison, je donne une caresse au chien et aux chats, puis, suivi d'Éli, je quitte la maison. C'est une belle journée d'été. On monte dans le VUS. C'est elle qui conduit.

Arrivés au bataillon, on entre dans la grande salle. Elle est déjà remplie de militaires avec leurs proches. La même scène que celle que j'ai vue en février 2004, le soir de mon départ pour Kaboul, se reproduit sous mes yeux. Seulement, cette fois, je ne vais pas m'asseoir dans le vestiaire seul ; je reste dans la grande salle, avec Éli. Je la serre dans mes bras. Elle essaie de ne pas pleurer, mais c'est peine perdue. Toutes les familles sont beaucoup plus émotives qu'elles ne l'étaient en 2004. Tout le monde sait pertinemment qu'on ne reviendra pas tous. La seule chose qu'on ignore, c'est quels sont ceux qui ne reviendront pas. Pour nous qui partons, ce n'est pas si mal : on va être sur le terrain, on va savoir ce qui se passe ; et si on se fait tuer, eh bien, avec un peu de chance, on n'aura même pas le temps de s'en rendre compte. Pour nos proches qui restent à l'arrière, ça doit être terrible. Ne jamais savoir ce qui se passe, si l'être aimé est en sécurité, ou même vivant. J'avoue que j'ai du mal à m'imaginer ce que ça peut être. Et j'ignore si je serais capable de le vivre. J'imagine que ça fait de moi quelqu'un de bien égoïste d'imposer à ma conjointe une situation que je serais probablement incapable de supporter moi-même. Je pense à tout ça et je continue de serrer Éli dans mes bras. L'adjoint de 2-2 est tout près, avec sa famille. Il me conseille, à la blague, de laisser Éli respirer un peu. Je lui souris. On essaie tous de détendre l'atmosphère. Je vois Alex arriver. Il vient dire au revoir à tout le monde ; il quitte le bataillon sous peu pour une autre unité. Il a l'air heureux.

Ça fait peut-être une heure que je serre Éli dans mes bras quand le chef d'envolée se met à crier ses ordres. On doit se rendre au fond de la salle et se diriger vers les garages.

J'embrasse Éli. Elle pleure maintenant à chaudes larmes. Je la laisse partir. Je lui tourne le dos. Carl et sa famille se joignent à moi alors que je marche vers le lieu indiqué. Je regarde par-dessus mon épaule : Éli me fait un petit au revoir timide de la main, que je lui renvoie. Elle a enfilé ses lunettes de soleil pour cacher ses yeux rougis. Au fond de la salle, la famille de Carl doit nous laisser partir. Sa mère nous fait promettre de prendre soin l'un de l'autre. On lui donne notre parole, sachant très bien qu'on ne pourra pas faire grand-chose pour se protéger l'un l'autre des bombes artisanales.

Dans le garage, l'ambiance est déjà moins lourde. Les familles en pleurs sont restées dans la grande salle. Carl est un peu ébranlé par les larmes de sa blonde et de sa mère. Je peux le comprendre. Un haut gradé serre la main des gars qui avancent en file indienne. Il tente de motiver les troupes : « Bon, là, les boys, on laisse tout ça en arrière, pis on se focusse sur la mission – la mission avant tout ! » Son petit discours enrage Carl. Moi non, mais je ne le trouve pas très intelligent : donne le temps au monde de faire la coupure ! Ce genre de commentaire peut au moins attendre qu'on soit rendus en théâtre opérationnel. Ça ne fait même pas deux minutes qu'on s'est séparés de nos proches.

On monte dans les autobus. Le moral n'est pas mauvais, et les gars commencent à faire des blagues. Quand on quitte la base, et tout le long du trajet vers l'aéroport de Québec, des gens stationnés sur le bord de la route nous envoient la main. C'est quelque chose qu'on ne voit pas souvent au Québec. Ce n'est pas mal. C'est agréable.

À l'aéroport, l'autobus nous fait descendre dans un hangar. Pour une raison que j'ignore, ils ont décidé de ne pas nous donner accès au terminal, cette fois-ci. Sur le tarmac, notre avion nous attend – un appareil d'Air Transat. Je ne peux pas croire que je pars à la guerre sur les ailes de cette compagnie aérienne, celle-là même que j'ai prise récemment pour aller en Europe et en revenir pendant mes vacances de préembarquement.

La disposition des sièges dans leurs appareils laisse vraiment peu de place pour les jambes. J'en parle à Carl. Étant donné qu'on fait le voyage ensemble, et qu'on veut être assis confortablement, on s'entend pour se dépêcher de trouver des places près d'une sortie de secours, là où l'espace pour les passagers est plus grand. Aussitôt qu'on nous donne l'autorisation de nous rendre à l'avion, on se met à marcher rapidement ; d'autres ont eu la même idée que nous et accélèrent aussi le pas. La scène est ridicule : on pourrait croire qu'on a hâte de partir à la guerre ! Carl et moi, on a une longueur d'avance, et on arrive pratiquement les premiers à l'escalier d'embarquement. À l'intérieur, on a l'embarras du choix. On trouve les meilleurs sièges et on s'installe pour le long vol.

À bord, l'ambiance est bonne et le service impeccable. Les agents de bord prennent des photos avec les gars. On mange sans arrêt et on écoute des films les uns après les autres. On fait une escale de plusieurs heures à Toulouse, en France, mais on ne nous autorise pas à descendre de l'avion. Outre l'inconfort et l'envie de me dégourdir les jambes, ça ne me dérange pas trop. Mais les fumeurs sont de mauvaise humeur. Après l'escale, le vol continue vers les Émirats arabes unis. En fin d'avant-midi, le 26 juillet 2007, on survole Dubaï, l'île en forme de palmier et l'hôtel en forme de voilier qui se nomme le Burj-Al-Arab. Ça me rappelle des souvenirs de 2004.

Quelques minutes plus tard, l'avion se pose sur le tarmac du camp Mirage. Quand on sort de l'appareil, la chaleur est assommante ; je suis instantanément détrempé par la

sueur. On nous conduit à un hangar où on nous donne un rapide briefing et des bouteilles d'eau froide. On nous fournit l'ordre des trois envolées du jour. Carl et moi, on est dans la troisième, qui part tard en soirée. On peut donc profiter de la journée. On commence par appeler nos femmes pour leur dire qu'on est rendus au camp Mirage et que tout va bien. Puis on va à la cafétéria manger un sandwich. Pas qu'on a vraiment faim, mais c'est l'heure de dîner. Une question d'habitude, j'imagine. Après le repas, on relaxe quelques minutes sur la terrasse. Au milieu du gazon, un monument dédié aux soldats décédés en Afghanistan a été érigé. C'est sobre, mais de bon goût. Peu de temps après, on se rend aux chambres de transit, on prend une douche et on se couche pendant quelques heures. L'air climatisé est un luxe qui va me manquer une fois rendu en Afghanistan.

En soirée, on se rend au grand hangar qui se trouve à côté du tarmac. Il y a une série de tentes à proximité. On y reçoit nos plaques balistiques, nos armes et un peu de munitions pour le vol. On prépare notre équipement, on ramasse nos boîtes à lunch et, dans la nuit éclairée par les puissants projecteurs de l'aéroport, on se dirige en file indienne vers l'avion CC-130 Hercule qui nous a été désigné. À bord, on se trouve une place sur les bancs de filet rouge. Il fait chaud. Et aussitôt que la rampe arrière se ferme, il fait encore plus chaud ; c'est étouffant. J'avale deux pilules antinausée. L'avion se met en branle et les lumières s'éteignent, mis à part quelques voyants lumineux rouges et verts. En bout de piste, l'appareil fait un demi-tour sur lui-même, met en marche ses moteurs, prend de la vitesse, et ça y est : on s'envole dans la nuit, direction Kandahar et la guerre.

Le vol se passe sans encombre. Une fois dans les airs, j'enlève mon équipement et je m'allonge entre deux rails du plancher. Carl s'installe confortablement sur un des bancs. On jase un peu. On dort beaucoup.

Au petit matin, le 27 juillet 2007, on nous informe qu'on entre dans l'espace aérien afghan, qu'il faut remettre notre équipement de protection et regagner nos sièges. Trente minutes plus tard, l'avion amorce sa descente vers l'aéroport de Kandahar qui tient également lieu de base principale de l'ISAF dans le sud du pays. Le nom complet de cette base est Kandahar Airfield, mais tout le monde l'appelle KAF. L'atterrissage est beaucoup moins pénible qu'à Kaboul. Les pilotes nous épargnent le vol tactique. Pourtant, la menace semble beaucoup plus réelle que dans la capitale, car tandis que l'appareil se déplace lentement sur le tarmac en direction du terminal, on nous donne les directives à suivre si une attaque à la roquette survient pendant le débarquement.

L'avion finit par s'immobiliser. On nous fait descendre par la rampe arrière. Cette même rampe par laquelle je sautais à l'époque où j'étais parachutiste. Cette même rampe sur laquelle on voit les cercueils des soldats canadiens défiler lors des cérémonies de rapatriement diffusées aux nouvelles du soir.

Je mets le pied sur le tarmac. Je suis enfin à Kandahar. L'air de la nuit est frais et agréable. Je regarde autour de moi. Je me cherche un point de repère. Au loin, je remarque les arches de l'aéroport que j'ai si souvent vues en photo sur Internet. Je ne sais pas pourquoi, mais le fait de voir quelque chose que je connais me rassure.

On nous dirige vers une série d'autobus débraillés qui semblent tout droit sortis des rues de Kandahar City. En fait, ils le sont. On nous explique que les centaines de véhicules civils qu'on peut observer à KAF sont loués en ville à prix fort. Il y a des autobus, mais

surtout des camions et des VUS. On prend place dans les autobus ; ils sont poussiéreux. En fait, tout est poussiéreux à KAF. On commence à rouler le long d'une route de gravelle sombre. KAF n'a rien à voir avec ce que j'ai connu auparavant. C'est gigantesque ! On nous informe qu'il y a environ 40 000 militaires de dizaines de nations différentes qui sont basés ici. La base est une cité occidentale miniature en plein cœur du désert afghan. Notre véhicule continue de rouler dans ce qui me semble être un labyrinthe de chemins de gravelle, de murets d'Hesco Bastion et de bunkers en ciment. À voir tout ce gravier et ce béton, je me dis que si jamais une guerre éclate au Canada, je vais m'acheter une carrière de gravelle et faire fortune avec les forces de la coalition déployées dans notre pays.

On finit par arriver dans le secteur des Canadiens. On nous fait descendre devant un énorme bâtiment bien éclairé : le Canada House. Dans cet endroit se trouvent un petit dépanneur, des tables de billard, quelques écrans géants, un barbier et le bureau des agents de voyages qui s'occupent de nos vacances de mi-mission. Devant le Canada House, on trouve nos bagages qui y ont été débarqués. Plus loin, je vois un adjudant du 12RBC avec qui j'ai fait mon cours d'opérateur en renseignement tactique l'automne précédent. Je vais lui serrer la main. Il attend deux de ses gars qui étaient dans le même vol que moi. On se donne un peu de nouvelles. Il me dit qu'il est arrivé il y a environ une semaine. « Ça brasse, l'gros. Ça va donner un criss de coup ! » Bon, ce n'est pas que ça me surprend, mais quand même...

Je ramasse mes bagages. Carl fait de même. On trouve les autres gars de la compagnie B qui étaient dans notre vol. L'adjudant du quartier-maître de la compagnie nous rejoint et nous guide vers nos quartiers. Un bâtiment de deux étages nous est réservé. Plusieurs de ces constructions sont alignées les unes à côté des autres, protégées par de hauts murs de béton. Ici et là, il y a un arbre mort, solitaire et poussiéreux, que personne ne s'est donné la peine de couper.

Dans nos quartiers, on nous attribue une petite chambre. Je partage la mienne avec le détachement des trois tireurs d'élite qui assurent la protection du commandant de compagnie. On a deux lits superposés, deux armoires et un air climatisé. Les autres ne sont pas encore arrivés. J'ai donc la chambre pour moi ce soir.

Je sors à l'extérieur. Il y a des caisses d'eau tiède empilées, poussiéreuses. Je me prends une bouteille avant d'aller m'enfermer pour la nuit. Je suis allongé sur mon lit. Je suis songeur. Je n'arrive pas à dormir à cause du vacarme incessant des avions à réaction qui décollent et atterrissent constamment sur la piste quelques kilomètres plus loin. Ça et le décalage horaire, bien évidemment. Dans l'obscurité de ma chambre, sur mon petit lit grinçant, je réfléchis à ce qui m'attend. Finalement, je sombre dans un sommeil chimique, gracieuseté de mes pilules antinausée.

Je me fais réveiller quelques heures plus tard par Carl qui frappe à ma porte. Il est avec Mike, un autre gars du poste de commandement de la compagnie B. Il me demande si je veux aller faire un tour du camp avec eux. Aussi bien. On met nos uniformes et on prend nos armes. KAF n'est pas comme le camp Julien ; ici, on doit transporter son arme continuellement. Je me réjouis de ne plus être mitrailleur. Je me contente de traîner mon fusil d'assaut C7 qui est beaucoup plus léger. On marche le long des chemins de gravelle. On découvre KAF. C'est gigantesque. Et terriblement poussiéreux. La chaleur est pénible et approche les 50 °C, mais elle est tout de même beaucoup plus supportable qu'aux

Émirats arabes unis, puisque l'humidité est à toutes fins utiles absente. En fait, à Kandahar, si on trouve de l'ombre pour se protéger du soleil de plomb, la température devient tout à fait supportable.

Au centre du camp, on découvre le Boardwalk, un trottoir en bois d'environ 150 m sur 150 m, couvert d'un toit. Tout autour du périmètre extérieur se trouvent différents commerces : Tim Hortons, Burger King, Subway, un marchand de tapis, un salon de massage, etc. Au centre, il y a un terrain de hockey-balle, un terrain de volley-ball et un grand espace vide où les Afghans jouent au cricket. L'endroit est le lieu de rencontre de tous les contingents de l'ISAF.

J'aperçois des gars du 3R22R assis à l'ombre en train de se détendre ; ils ont été déployés à Kandahar il y a plusieurs mois. Je vais les voir et jaser avec eux. Je leur demande combien de temps il leur reste à faire. Ils partent le soir même. Et moi ? Je leur réponds que je suis arrivé le matin même. Ils partent à rire et me souhaitent bonne chance. Puis ils me racontent un peu leurs expériences. On dirait que tout le monde a passé proche de se faire tuer au moins une fois, et dans la plupart des cas, de nombreuses fois. Ces hommes racontent leurs histoires d'horreur avec l'humour et la nonchalance que seuls les soldats aguerris peuvent manifester. J'ai hâte de sortir de KAF et de mettre les pieds sur le terrain. Le plus tôt sera le mieux.

En après-midi, on se rend au quartier-maître pour recevoir nos munitions. À Kaboul, il fallait compter les balles une à une ; à Kandahar, on se croirait dans un magasin en vrac. Des caisses et des caisses de munitions sont étalées devant nous. On peut en prendre autant qu'on est capable d'en transporter. Enfin, après sept ans de carrière, je vais peut-être finir par connaître la guerre comme Hollywood me l'a présentée !

En fin de journée, on se rend au champ de tir pour zéroter nos armes. S'il y a une occasion dans ma carrière où je veux que mon arme soit fonctionnelle, c'est bien maintenant. En arrivant sur place, le mal de cœur me prend et je me mets à vomir sur le côté de la route. Je suis bien conscient que je n'ai jamais eu un estomac très solide, mais cette fois, c'est autre chose. La nausée est venue subitement, et je me vomis littéralement les entrailles. Je dois avoir un virus ou quelque chose du genre. Peu importe, la guerre n'arrête pas pour mes petits maux de cœur.

Le lendemain matin, on retrouve Nic qui est arrivé quelques jours plus tôt, mais qu'on n'avait pas encore vu pour une raison que j'ignore. On parle un peu dans les quartiers, on se raconte nos vacances de préembarquement et les histoires qu'on a entendues depuis notre arrivée. À écouter les gars de la rotation précédente, ils ont tous failli mourir presque tous les jours. Je n'ai pas trop de mal à le croire si je me fie à ce que j'ai vu aux nouvelles.

Le commandant adjoint de la compagnie arrive au même moment. Il nous conseille de ne pas trop nous en faire, que bien souvent les gars nous racontent tous le même événement, mais de leur point de vue personnel, ce qui donne l'impression qu'il s'est passé beaucoup plus de choses qu'en réalité. J'espère qu'il a raison, parce que jusqu'à présent, dans tous les récits que j'ai entendus, les hommes s'en sont tirés de justesse, et par une chance inouïe du destin.

J'en suis à réfléchir à tout ça quand le commandant adjoint nous informe qu'on part le soir même pour notre camp avancé à l'ouest de Kandahar City. Ça me surprend un peu ; je

pensais passer quelques jours à traîner à KAF. Au moins le temps de me remettre du décalage horaire. J'étais loin de m'attendre, moins de quarante-huit heures après mon arrivée, à être affecté en dehors du camp. En même temps, je me trouve naïf : un an auparavant, la relève s'est faite en plein milieu de l'Opération Médusa, la plus importante mission menée par les Canadiens à Kandahar, à ce jour. Les gars arrivaient et tombaient directement en plein combat. J'imagine donc que je n'ai pas à me plaindre tant que ça.

Le soir venu, on se rejoint, Mike, Nic, Carl, l'adjoint de la compagnie et moi, dans le stationnement du GT3R22R. On prépare notre véhicule et notre équipement personnel. On est un peu nerveux, mais surtout excités. Il va y avoir quatre VBL III dans le convoi. On se regroupe tous autour du chef de convoi qui nous explique la route à prendre, en nous indiquant les endroits où une attaque est la plus probable ; il nous présente également les dernières mises à jour du renseignement. Le briefing terminé, on monte à bord de nos VBL III respectifs. Nic et moi, on prend place dans les écoutilles arrière. L'adjoint de compagnie est dans la tourelle, et le gars qu'il remplace (un capitaine du RCR, je crois) est en bas, à côté du véhicule, et lui donne quelques conseils de dernière minute avant de s'envoler vers le Canada. Après les explications, ce dernier monte sur la tourelle pour faire une accolade à notre commandant adjoint et lui souhaiter bonne chance. Voir un RCR agir de cette façon envers un fucking Vandoo, ce n'est pas habituel. Nic et moi on se regarde. Eh merde !

Le convoi se met en branle. On roule un petit moment avant d'arriver à la barrière principale du camp et de la passer. Mike est assis au fond du VBL III et n'arrête pas de m'achaler pour prendre ma place. Je lui demande de me sacrer patience. On est sortis de KAF, et pourtant on dirait qu'on est encore dans un camp. Après une dizaine de minutes, on atteint une autre barrière, celle-là sous la responsabilité des membres de l'Armée nationale afghane (ANA). Je présume qu'ils contrôlent le périmètre extérieur de KAF. On tourne à gauche sur une route asphaltée – Highway 4 – et on prend de la vitesse.

L'air frais de la nuit est agréable. J'ai chaud, car je porte une cagoule et des gants faits d'un tissu qui protège des flammes. Je me suis dit que si on frappe une bombe artisanale et que le feu prend, au moins, mon visage et mes mains seront épargnés. Pas que j'ai une belle gueule, mais quand même, c'est la seule que j'ai. Et puis, depuis 27 ans, je me suis habitué à la voir dans le miroir tous les matins. Déjà que j'ai été chanceux de m'en sortir sans trop de cicatrices après avoir eu le visage entièrement brûlé à l'âge de 11 ans, ne tentons pas le diable. Le ciel est dégagé, la lune et les étoiles éclairent la nuit.

De chaque côté de la route, on voit le désert, mais à l'occasion apparaissent des compounds, des montagnes et des amas de déchets. Il y a peu de véhicules civils qui circulent, probablement en raison de l'heure tardive.

Après une quinzaine de minutes de route, on arrive à la jonction de Highway 4, qui lie Kandahar City au district de Spin Boldak et au Pakistan, et de Highway 1, un cercle immense qui fait le tour de l'Afghanistan et que l'on nomme également Ring Road. À cette intersection se trouvent les arches de Kandahar City. Il s'agit d'une imposante structure qui enjambe les deux routes, parallèles à cet endroit. De nuit, les arches sont éclairées ; cela leur donne l'aspect du logo de McDonald's, ce qui est un peu étrange.

Par radio, on nous recommande d'être prudents puisque le secteur a été la scène de plusieurs attaques récemment. D'ailleurs, la veille, j'ai entendu dire que Gig, qui était dans mon peloton à Kaboul en 2004 et qui s'était battu au corps à corps avec le petit vieux lors de notre assaut nocturne d'un compound, faisait partie d'un convoi qui aurait été frappé par un véhicule piégé à ce même endroit, il y a quelques jours. Bref, on est tous sur nos gardes. Mais je me surprends à ne pas être nerveux outre mesure.

Une fois passés les arches, on entre dans Kandahar City. On reçoit la directive d'abandonner nos postes de sentinelles arrière, de fermer les écoutilles et de s'asseoir dans le fond du véhicule pour des raisons de sécurité. Je trouve la directive ridicule. La menace dans Kandahar City ne vient pas des toits des bâtiments, mais bien des véhicules piégés. Aussi, les sentinelles arrière sont essentielles pour protéger les VBL III. Mais un ordre est un ordre, et on obéit, on débat à savoir si on devrait fermer les écoutilles hermétiquement. Personnellement, je crois que non. Je considère que si une bombe artisanale explose sous le véhicule, il est préférable qu'elles ne soient pas verrouillées pour que l'énergie de l'explosion puisse être évacuée. Je ne suis pas un génie de la physique, loin de là, mais mon argument semble assez convaincant pour que les autres soient d'accord avec mon idée. Les écoutilles restent donc entrouvertes.

Mike, Nic et moi, on regarde sans parler l'écran qui nous montre ce que Carl, le canonnier, voit. Dans le système de communication du véhicule, on l'entend discuter avec le commandant adjoint de compagnie de ce qu'ils observent le long de la route. Après dix bonnes minutes, je finis par dire : « Ciboire ! On regarde cet écran-là comme si le fait de le fixer allait changer de quoi à ce qui peut nous arriver. » Nic part à rire ; il trouve que c'est bien trop vrai. On se détend, on oublie l'écran et on commence à jaser de tout et de rien.

La traversée de Kandahar City, sur Highway 1, prend environ trente minutes. À la sortie de la ville, on reçoit l'ordre de reprendre nos positions dans les écoutilles arrière. Au fur et à mesure qu'on progresse, le commandant adjoint de compagnie précise où nous sommes rendus. On sait qu'on va rester sur Highway 1 jusqu'à notre destination finale : Patrol Base Wilson (PBW). En sortant le haut de mon corps par l'écoutille, je vois les lumières de Kandahar City qui disparaissent derrière nous. Le commandant adjoint nous informe qu'on est à la hauteur de Senjaray, la banlieue ouest de Kandahar City. Pour le moment, ça ne me dit absolument rien. Puis on franchit ce qui semble être un pont. Dans la radio, j'entends qu'on vient d'entrer dans le district de Zhari.

J'ai beaucoup lu sur ce secteur avant mon arrivée, et j'ai la prétention de le connaître un peu même si c'est la première fois que j'y mets les pieds. Le district de Zhari est situé dans la province de Kandahar, au sud-est de l'Afghanistan. Situé à l'ouest de Kandahar City, la capitale provinciale, Zhari s'étend sur plus de 20 km le long de Highway 1. Au nord de cette route, Zhari n'est rien d'autre qu'un désert aride où la couleur beige de la terre séchée s'étend à perte de vue, comptant quelques villages, généralement rien de plus que des agglomérations d'une dizaine de compounds faits à partir de la terre du sol environnant. On peut voir quelques montagnes à l'horizon, et une ancienne base militaire datant de l'ère soviétique transformée en camp de déplacés où apparemment plus de 60 000 familles sont entassées. Du côté sud d'Highway 1, par contre, Zhari est une vallée fertile longeant la rivière Arghandab qui marque la frontière sud du district de Zhari.

et la frontière nord du district de Panjwayi. En été, les champs de chanvre et de pavot sont verdoyants et atteignent facilement 3 m de hauteur. C'est du côté sud d'Highway 1 que vit la majorité de la population du district de Zhari, une petite société divisée en sous-districts (Ashoqah, Pashmul, Sablaghay, Siah Choy, Kolk, Sangsar, Nalgham et Nar Kariz), en villages (portant le plus souvent le nom de l'ancien du village), en tribus, en clans et en familles.

Pénétrer dans le district de Zhari n'est pas seulement un voyage géographique, mais également un voyage dans le temps ; l'électricité y est inexistante, exception faite des quelques rares génératrices qui alimentent en courant électrique les compounds des plus aisés. Chaque compound est une demeure familiale, mais également une forteresse, comme aux temps médiévaux. La terre y est travaillée sans la machinerie moderne, à l'exception de quelques tracteurs en piteux état. La plupart des gens sont illettrés et ont peu ou pas de connaissance du monde extérieur, si ce n'est ce qu'ils ont entendu à la radio de BBC Pachtou.

Théoriquement, l'intégralité de la population du district de Zhari appartient à l'ethnie pachtoune. Dans les faits, une panoplie de tribus, de sous-tribus et de clans s'entremêlent et cohabitent – en temps de paix comme en temps de guerre – dans un système d'honneur féodal nommé le Pachtunwali qui régule les interactions sociales.

La vie dans le district de Zhari défile et s'adapte au fil des saisons. En été, les gens dorment sur les toits de leur compound afin de profiter de la fraîcheur nocturne, la température atteignant régulièrement 50 °C en milieu de journée. L'hiver et ses nuits glaciales forcent les familles à se regrouper sous la couverture afin de tenter de survivre jusqu'au lendemain matin, les plus pauvres étant totalement à la merci des éléments. L'hiver amène également avec lui des pluies diluviennes qui rendent les routes en terre battue impraticables pour tout engin motorisé – de la petite moto Honda utilisée par les locaux aux lourds véhicules blindés des forces de la coalition.

Zhari, c'est également l'endroit où de nombreux soldats canadiens ont trouvé la mort en combattant les insurgés.

Au moment où on pénètre dans le district de Zhari, ce dernier est plongé dans l'obscurité. Seules la lune et les étoiles éclairent les lieux. Au loin, dans les champs, on voit quelques huttes de séchage de raisins. Ce sont des constructions étranges. Elles sont hautes de deux étages et leurs quatre murs sont percés de trous qui pourraient être comparés à des meurtrières de l'époque médiévale. L'odeur du chanvre embaume l'air. Tout est calme. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir des chansons de Bob Marley en tête. On n'entend que le son des moteurs des VBL III et celui des radios.

Le commandant adjoint de compagnie nous informe qu'au sud de notre position se trouve le sous-district de Pashmul. Pashmul... C'est dans ce secteur que l'Opération Médusa s'est déroulée il y a environ un an. C'est dans ce secteur que tant de soldats canadiens sont décédés ou ont été blessés. C'est difficile d'imaginer cet endroit si paisible se transformer en champ de bataille mortel.

Je suis en train de méditer sur ce sujet quand le convoi tourne vers le nord sur une route étroite et pas très longue. De chaque côté s'alignent de petites constructions identiques : on dirait un de ces sites d'entreposage comme on en voit partout dans les grandes villes

nord-américaines. Au bout de la route, un petit camp semble vouloir s'écrouler. Les murs sont couverts d'impacts de balles. Une barrière de fortune est contrôlée par deux hommes armés ; dans l'obscurité, je n'arrive pas à distinguer s'il s'agit de Canadiens ou d'Afghans. Le convoi ralentit en s'engageant dans le serpent.

Le camp est un compound qui ne doit pas faire plus de 150 m sur 150 m. À l'intérieur se trouvent trois petits bâtiments, en plus de quelques tentes modulaires et de bunkers qui longent les murs. Notre VBL III se stationne près d'un mur de béton destiné à protéger une des tentes. La rampe se baisse avec un son hydraulique.

Un capitaine anglophone vient nous souhaiter la bienvenue en tendant à chacun une bouteille d'eau froide. Puis il nous donne quelques directives et nous indique où sont les principaux lieux du camp, soit le point de munitions, les bunkers et, probablement le plus important, les toilettes chimiques. Les toilettes chimiques de PBW sont franchement – et de loin – les plus dégueulasses que j'aie jamais vues. Elles débordent de merde, et quand on est assis, on a le visage à plus ou moins 30 cm de l'urinoir où un mélange d'urine, de crachat et de sperme est en train de sécher. Ça va être long, cette mission-là !

Le capitaine nous dit qu'il se fait tard, et que la relève se fera officiellement le lendemain. Il suggère qu'on essaie de se trouver un lit de camp dans une des tentes climatisées et de prendre quelques heures de sommeil. À voir l'allure du camp, j'ai l'impression qu'il blague quand il parle de tentes climatisées. On ne se donne même pas la peine d'aller les voir. Nic, Carl et moi, on jette nos poches de sac à couchage par terre, à côté du VBL III, et on monte nos lits de camp. Allongés, on regarde les étoiles en jasant. La conversation s'estompe, et on s'endort.

Il est à peine 5 h et on se fait réveiller par le soleil. Il est déjà éblouissant et nous fait littéralement cuire. Nic se met un t-shirt dans le visage en espérant se rendormir : c'est peine perdue. On ramasse nos sacs de couchage et nos lits de camp, puis on s'assoit sur la rampe du VBL III. On ne sait pas trop quoi faire de notre peau, sinon essayer de se trouver de l'ombre. Tout le monde dort encore dans le camp. On décide donc de faire le tour de PBW.

On se rend compte que les tentes modulaires sont effectivement climatisées : on se sent stupides. On fait ensuite le tour des trois bâtiments. Le premier est le poste de commandement canadien ; il est facile à reconnaître avec ses antennes et son poste d'observation sur le toit. Le deuxième est le poste de l'Afghan National Police (ANP) pour le district de Zhari. Et le troisième est le District Center, qui s'apparente à une mairie, ici.

Une heure plus tard, PBW commence à s'activer. Le monde se réveille et y va de sa petite routine. Nous, on retourne à notre VBL III et on s'ouvre chacun une ration, en attendant de recevoir des directives. Je n'ai jamais pu manger de ration. Pas parce que je suis difficile (quoique, je l'admets, je les trouve franchement dégueulasses), mais bien parce qu'elles me rendent invariablement malade. Et par là, j'entends malade comme un chien. Mais si je me fie à ce qu'il y a autour de moi en ce moment, je ne verrai pas de nourriture fraîche avant longtemps, alors aussi bien habituer mon système digestif au plus vite.

Au loin à l'ouest, on entend une explosion. Une heure plus tard, des échanges de coups de feu retentissent au sud de notre position. On grimpe sur les murs – qui ne sont pas très hauts d'ailleurs, tout au plus 2 m, et encore – et on essaie de voir ce qui se passe. Les Afghans doivent se payer notre gueule, nous les nouveaux, avec nos petites têtes qui dépassent des murets.

Plus tard, on retrouve les autres gars du poste de commandement de la compagnie qui sont arrivés avant nous. Le commandant de compagnie et son adjoint sont en train de faire la relève sur place avec leurs vis-à-vis. Ils passent le mot à tout le monde de faire de même.

Dans mon cas, je n'ai pas grand-chose à faire puisque ma position vient d'être créée. Personne n'a fait mon travail avant ; du moins, personne n'a été spécialement dédié à cette tâche avant moi au sein d'une compagnie d'infanterie. L'adjoint de compagnie me remet un dossier à lire pour me familiariser avec notre secteur d'opération, le district de Zhari. Le dossier provient du renseignement. Il contient quelques cartes, quelques photos satellites, quelques rapports et un résumé des événements significatifs – moins d'une dizaine – survenus au cours des trois derniers mois. Je me dis que c'est une bonne chose, qu'on est tombés sur un secteur tranquille. J'imagine que l'action se passe dans le district de Panjwayi, plus au sud.

En milieu d'avant-midi, on reçoit la tâche de sortir de PBW et d'aller sécuriser la zone d'atterrissage située dans le terrain vague à l'ouest du camp. Un hélicoptère devrait arriver sous peu avec du personnel de la compagnie B. Puisque je n'ai rien à faire, je vais assurer la sécurité avec quelques autres gars du poste de commandement de la compagnie. Il fait chaud. La sueur coule le long de mes bras et de mes jambes. Je sais bien que la température est élevée, mais je ne comprends pas pourquoi je transpire autant. J'ai aussi des étourdissements. Je me mets alors à vomir par terre. Le sergent de transport vient me trouver et me demande si je suis correct. Je réponds que oui. Puis je me remets à vomir sans être capable de me contrôler. Il me conseille de retourner au camp, de trouver un coin d'ombre et de m'hydrater le plus possible. Misère, elle va être longue, cette mission-là !

À l'heure du dîner, on entend une autre explosion, suivie de coups de feu, cette fois à l'est de PBW. Un nuage de fumée noire s'élève dans le ciel à environ 10 km. C'est dur de dire ce que ça peut être. Je monte sur le VBL III et dépose mon fusil d'assaut quelques minutes, pendant que j'essaie de découvrir ce qui se passe. Mais c'est vraiment trop loin, et j'abandonne l'idée. Je reprends mon arme, qui n'est pas restée au soleil plus de cinq minutes : je me brûle la main sur le métal. Je saisis une bouteille d'eau dans un des paniers de rangement de la tourelle du VBL III pour la vider sur ma main : le liquide est quasiment bouillant, et j'aggrave ma brûlure. Tabarnak ! Je redescends. Les gars se moquent de moi. L'un d'eux a un thermomètre sur sa montre. On le place au soleil quelques minutes : il indique 55 °C, avant de tourner au noir et d'arrêter de fonctionner !

En attendant, je continue de transpirer continuellement. Je suis détrempé par la sueur. Je regarde les autres : ils ont chaud évidemment, mais ils ne sont pas dans mon état. J'essaie de boire de l'eau. Malheureusement, les bouteilles sont vieilles d'un an et poussiéreuses. Elles ont passé tellement de temps au soleil que l'eau goûte le plastique, et la température ambiante est tellement élevée que l'eau n'est plus tiède, elle est carrément chaude. Ça me tombe sur le cœur.

Peu après le dîner, je reçois l'ordre de faire l'inventaire de toutes les cartes topographiques disponibles à PBW, en commençant par celles qui se trouvent dans les VBL III. Je m'attelle donc à cette tâche qui risque de me prendre une bonne partie de l'après-midi. Je me sens mal, j'ai la tête qui tourne. Un canonnier qui m'observe me conseille d'aller à l'infirmerie me faire examiner ; selon lui, j'ai une sale gueule et ce n'est pas normal que je transpire comme ça. Je n'ai plus vraiment l'énergie de m'obstiner, je me sens tellement mal. Je sors du véhicule et je vomis l'eau que je viens de boire à côté d'une des roues.

En chemin vers l'infirmerie, je m'arrête à notre VBL III. Je trouve le téléphone satellite Iridium et j'appelle mon père. Pourquoi lui ? Parce que je sais que ma mère ou Éli me diraient de revenir à la maison. « P'pa, c'est Sony. Sérieux, chu malade comme un chien. Ça explose de tous les bords dans notre secteur... J'sais pas si j'vas être capable d'la finir c'te mission-là. » Mon père me donne le coup de pied au cul dont j'ai besoin. Il m'assure que ça va aller, et me demande de me reprendre en main et de passer à travers la mission.

L'infirmerie se trouve dans le poste de commandement. Le technicien médical me dit de m'allonger sur la civière et branche un soluté dans mon bras. Je ne sais pas ce qu'il renferme, mais je tombe endormi quasi immédiatement. Je ne me réveille que des heures plus tard, en fin de journée. Je suis frigorifié par l'air climatisé, mais je me sens beaucoup mieux. Apparemment, j'avais contracté un virus ou un parasite, et ce dernier a été éliminé par un médicament mélangé au soluté.

Je sors de l'infirmerie, qui donne sur la salle de briefing. L'état-major de la compagnie B au grand complet est là ; ils arrêtent leur réunion quelques secondes et me regardent. Le commandant de compagnie veut savoir si je suis correct, si je vais être bon pour reprendre mon travail. Je lui réponds que oui. Dans la salle, je remarque un adjudant du RCR. Il était à Gagetown en tant qu'instructeur pour la Phase III infanterie quand je me suis fait passer pour un officier. Plus important, il a été un des rares anglophones à apprécier notre blague ; c'est lui qui trouvait qu'on avait des couilles d'acier. Il me reconnaît et me fait un clin d'œil. Je lui fais un signe de tête en sortant du poste de commandement.

Je retourne ensuite à notre VBL III, près duquel les gars traînent en jasant et en attendant de savoir ce qui se passera pour nous. À l'aide du téléphone satellite, j'appelle Éli. J'ai décidé de le faire une fois par jour et de la tenir informée de ce qui se passe. Certains cachent la réalité : c'est leur choix. Moi, je reste convaincu que c'est la meilleure manière de lui éviter du stress inutile. Et puis je ne voudrais pas insulter son intelligence en lui mentant sur la situation ou quoi que ce soit d'autre, et qu'elle apprenne la vérité par une tierce personne.

Les jours suivants sont ennuyants. On continue d'entendre des explosions un peu partout dans le district, et également des échanges de coups de feu, mais on n'a pas de détails sur ce qui se produit réellement. Je passe mes journées à faire l'inventaire des cartes topographiques et à les plastifier pour tenter de les préserver le plus longtemps possible.

Entre-temps, les autres gars du poste de commandement s'occupent de la radio et de préparer les VBL III du commandant de compagnie, de son adjoint et du capitaine de bataille. L'équipage de notre véhicule est maintenant au complet. Alexandre, notre

chauffeur, est un géant, un bon vivant avec qui j'ai fait mes cours de recrues et d'infanterie. Francis, notre chef d'équipage, est un jeune soldat barbu et tranquille qui adore la musique country. Jo, le signaleur antisocial, a une place temporaire avec nous. Étant donné ses aptitudes techniques, il est question de le transférer dans le véhicule du capitaine de bataille et de ramener Pom dans le nôtre, un signaleur moins expérimenté qui aurait la chance d'apprendre aux côtés de Nic. Avec Carl (le canonnier), Nic (le caporal-chef signaleur) et moi (l'opérateur en renseignement tactique), on forme le petit équipage du véhicule du commandant adjoint de la compagnie : le 2-9 Alpha. Alexandre nous fait remarquer trois mots écrits à l'arrière de notre VBL III : *Ghundy Ghar sucks !!!* On l'ignore à ce moment-là, mais ce graffiti constitue pratiquement une prophétie. Ironiquement, le seul véhicule du poste de commandement de la compagnie B qui ne sera pas détruit sur la colline de Ghundy Ghar, un mois plus tard, sera le 2-9 Alpha.

Durant la première semaine d'août 2007, la compagnie B reçoit l'ordre de se déployer dans le district de Shah Wali Kowt, au nord de Kandahar City. Il s'agit ni plus ni moins d'aller faire du camping dans le désert. Le but est de nous habituer à notre nouvel environnement dans une région où la menace est minime. Toute la compagnie B part donc en convoi.

On fait un arrêt dans le 205 Corps, au cœur de Kandahar City. Il s'agit d'une base de l'ANA où les familles des soldats afghans résident. Il est encore tôt le matin et les gens commencent à peine à se réveiller. Les enfants viennent nous voir ; ils sont curieux et espèrent recevoir des cadeaux. Mais on n'a vraiment rien à leur donner. Après un bout de temps, on remonte dans nos VBL III et on continue notre chemin.

On passe bientôt devant la base opérationnelle avancée Gecko. C'est un énorme périmètre sécurisé au sein duquel sont basés deux compounds, un canadien et un américain. Dans les tours d'observation, je ne vois que des Afghans, ce que je trouve étrange.

On entre ensuite dans le district d'Arghandab, une vallée fertile. La route d'asphalte rend la circulation aisée. Sur notre flanc droit, on voit les montagnes qui se trouvent à l'intérieur du périmètre de Gecko ; elles montent en pentes escarpées et arides. Sur notre flanc gauche, c'est de la verdure à perte de vue. C'est vraiment très beau.

Quand on arrive dans le district de Shah Wali Kowt, c'est tout autre chose. C'est désertique et poussiéreux. La poussière est aussi fine que de la poudre de talc. Elle s'incruste partout : dans les yeux, le nez, les pores de la peau. C'est vraiment déplaisant. On croise un convoi de Humvee américains. Ce sont des forces spéciales qui sont à la chasse aux insurgés. On s'échange nos fréquences radio, au cas où on aurait besoin les uns des autres. Mais je doute qu'on ne leur soit d'aucune aide : ils ont l'air de savoir ce qu'ils font, même s'ils sont un peu cowboys.

Au total, on reste une semaine dans le district de Shah Wali Kowt. Il ne se passe absolument rien. Un après-midi, installé dans le VBL III 2-9 Alpha, je m'occupe des communications radio. Le commandant de compagnie et son adjoint sont assis sur la rampe et regardent le paysage en discutant. Le commandant semble apprécier son nouvel environnement. Il souligne que c'est une chance incroyable qu'on a d'observer un endroit qui n'a pratiquement pas changé depuis l'époque où Marco Polo lui-même l'explorait.

J'aime bien sa manière de voir les choses. C'est un gars qui a du vécu et une belle ouverture d'esprit.

La semaine passe tranquillement. Le jour, les pelotons font des patrouilles de familiarisation. Pendant ce temps, l'équipage de notre véhicule se tourne les pouces. Un après-midi où il fait particulièrement chaud, on baisse tous notre pantalon pour profiter de la petite brise et se faire sécher la raie. On trouve la scène marrante et on demande à Alexandre de nous photographier. La photo n'est pas mal : Nic, Carl, Jo et moi, de dos, les fesses à l'air dans le milieu du désert afghan. Cette photographie deviendra la carte de prompt rétablissement que toute la compagnie signera et enverra à Nic après son évacuation vers l'Allemagne et ensuite le Canada.

Après quatre jours à errer dans le désert, Jo se décide à utiliser les petits sacs en aluminium qui doivent nous servir de toilette. Il est le premier. On se retient tous depuis quelques jours déjà. L'idée d'utiliser ce sac, accroupis au milieu de la position défensive formée par les véhicules, ne nous enthousiasme pas tellement. Personnellement, je ne mange pratiquement rien ; je vis d'eau tiède et de biscuits soda que je trouve dans les rations américaines, alors l'envie n'est pas si pressante. Jo pousse un grand soupir, prend le sac d'aluminium et se rend au centre de la position défensive pour faire son numéro deux. Il revient cinq minutes plus tard. Il regarde le sol en marchant ; il n'a pas l'air enchanté.

Sony : Pis ?

Jo : Pire expérience de toute ma vie. Ah ! Ah ! Ah !

En soirée, le commandant adjoint de compagnie me demande de donner un briefing de renseignement. Je ne connais pas le secteur. On est dans le milieu du désert et l'échelon supérieur du renseignement, à KAF, ne me fournit rien. C'est vrai que la cellule avec laquelle je me suis entraîné et avec laquelle je vais travailler pendant toute la mission n'est pas encore en théâtre d'opérations, mais j'apprécierais un peu de soutien. Je commence à avoir du mal à justifier ma présence au sein de la compagnie B. Le soir, on dort à la belle étoile dans nos positions défensives formées par les VBL III. Jusqu'à maintenant, la guerre, ce n'est pas trop pénible.

Après une semaine de camping dans le désert afghan, on reçoit l'ordre de se redéploier à KAF. Après tout ce temps passé dans de la poussière qui s'apparente à de la poudre pour bébé, les douches de KAF sont les bienvenues. Je reste sous le jet d'eau chaude pendant vingt bonnes minutes. C'est ma première douche depuis mon arrivée à PBW, le 27 juillet, et nous sommes le 8 août 2007. Je n'ai jamais été aussi sale. Dix minutes durant, je regarde l'eau brunâtre couler dans le drain. Je ne peux pas croire que j'étais aussi crotté.

On passe la journée suivante à apporter des ajustements à notre équipement et à nos véhicules. Je fais un tour au poste de commandement du GT2RCR, qui est en train d'être relevé par le GT3R22R, et j'y rencontre des membres de la cellule de renseignement. Je leur demande ce que je peux faire pour eux. Ils m'expliquent la procédure pour leur envoyer des courriels depuis PBW. Le système est archaïque, mais c'est toujours mieux que rien.

Dans le stationnement du GT3R22R, Jo trouve un conteneur plein d'appareils électroniques laissés à l'abandon. Il y découvre un ordinateur portable et me demande si

j'en ai besoin pour produire mes éventuels rapports. Et comment ! Il vient de faire ma journée. Quand on n'a rien, on se contente de peu.

Le lendemain, on apprend que la compagnie B s'installera définitivement à PBW. Jusque-là, on ne savait pas trop où on allait être envoyés. On espérait seulement ne pas errer dans le désert pendant les six prochains mois.

Étant donné qu'on connaît maintenant notre lieu d'affectation, on peut emporter plus de bagages avec nous de KAF. On sait qu'on s'installe pour un bon moment et on nous conseille d'emporter ce qu'il faut pour être à notre aise. On ne se le fait pas dire deux fois. Les VBL III sont surchargés, cet après-midi-là, quand on quitte KAF. À bord du 2-9 Alpha, un second signaleur se joint à nous : Pom, un gars sympathique qui a le rire facile. Le déplacement de KAF à PBW se passe bien. Notre convoi est constitué uniquement de VBL III, et nous sommes nombreux. Aucun insurgé n'a réellement envie de s'attaquer à ce genre de cible quand il y en a de beaucoup plus faciles qui circulent dans le secteur.

PBW est rudimentaire : aucune douche fonctionnelle, aucune toilette (outre les toilettes chimiques), très peu de nourriture fraîche ; on doit laver notre linge à la râpe (comme le faisaient nos ancêtres), nos réserves d'eau en bouteille goûtent le plastique, bref, ce n'est pas la joie. À l'extérieur du camp, un véhicule britannique est stationné. On nous conseille de l'éviter. Il a sauté sur une bombe artisanale et il y aurait encore de petites quantités de restes humains à l'intérieur.

Les pelotons, de même que les soldats, les caporaux et les caporaux-chefs du poste de commandement, se voient attribuer des tentes. Le commandant adjoint de compagnie nous informe, Nic et moi, que nos nouveaux quartiers seront dans le poste de commandement. Il veut qu'on soit en tout temps disponibles, à proximité, si besoin est.

Ce poste est une construction afghane typique : briques et ciment de mauvaise qualité, humidité et vermine incluses. Le bâtiment comprend un balcon, cinq pièces, un débarras et un escalier qui donne accès au toit plat qui sert de poste d'observation ainsi que de terrasse à Carl, Nic et moi. Les ouvertures où il devrait y avoir des fenêtres ont été barricadées avec des caisses d'eau. J'ignore si ce sera réellement efficace pour nous protéger d'éventuels éclats de roquettes, mais je garde mes doutes pour moi, car je sais pertinemment que celui qui le mentionnera le premier se retrouvera avec la tâche de remplir les centaines de poches de sable nécessaires pour remplacer les protections actuelles.

La plus grande pièce est notre salle de briefing ; une grande table en bois recouverte de cartes plastifiées se trouve au milieu. Une deuxième pièce fait office d'infirmierie de campagne, avec l'équipement nécessaire pour garder en vie quelqu'un de blessé gravement pendant au moins une heure, si le besoin survient. Une autre pièce nous sert de salle d'opération ; c'est là que se trouvent les radios, une table de travail, une muraille d'images satellites représentant notre secteur d'opération, et finalement mon petit coin de travail : un bureau, l'ordinateur portable que Jo m'a déniché, et une imprimante antique qui ne doit pas valoir plus de 20 \$. Les deux autres pièces servent de chambres pour les membres du poste de commandement de la compagnie B. Dans l'une d'elles, le commandant de compagnie, son adjoint, le capitaine de bataille et le sergent-major se partagent l'espace disponible. Dans l'autre logent le sergent de transport, le caporal-chef

technicien médical ainsi que Nic et moi. Mais nous deux, on trouve ça absolument dégueulasse de dormir là-dedans : l'air est vicié, il fait chaud et humide, et de la vermine se promène entre les lits de camp. On décide donc de dormir à la belle étoile, contre le mur, en avant du poste de commandement.

Rapidement, le commandant adjoint de compagnie impose une routine de camp autour de laquelle je dois faire mon horaire. Toutes les journées se déroulent à peu près de la même manière.

Je me réveille vers 5 h ; avec le soleil éblouissant et la chaleur étouffante, il est impensable de dormir plus longtemps. Généralement, j'ai besoin de huit bonnes heures de sommeil pour être fonctionnel, mais ici c'est un luxe que je ne peux pas me permettre ; et ça me prend toujours quelques minutes pour trouver le courage de me lever. Par la suite, je me vide une bouteille d'eau sur la tête. Tant et aussi longtemps que les douches ne fonctionneront pas, c'est ce qui me donne le mieux l'illusion de me laver. Après ma pseudo-douche, je fais un tour au poste de commandement ; je consulte le journal de guerre du quart de nuit pour savoir s'il s'est passé quelque chose de notable pendant mes quelques heures de sommeil, et je regarde mes courriels pour voir si les gars à KAF nous ont envoyé des informations d'intérêt. Après, je prépare mon briefing de renseignement du matin en mangeant la seule chose dans les rations américaines qui ne me rend pas malade comme un chien : un biscuit soda géant.

À 7 h, l'état-major de la compagnie B se regroupe dans la salle de briefing ; chacun s'installe à sa place attitrée. Les seules différences entre cette séance d'information et celle du soir, c'est que moins de personnes assistent à la première, qu'elle est beaucoup plus courte, et que ceux qui s'y présentent ont encore des traces d'oreiller dans le visage et les cheveux ébouriffés sur la tête.

Après le briefing, j'ai généralement une petite heure tranquille avant qu'on entende la première explosion ou les premières rafales de la journée, au loin dans le district. À partir de là, l'ouvrage déboule. Je passe mon avant-midi et mon après-midi à collecter de l'information et à écrire des rapports de renseignement que je transmets à l'échelon supérieur, à KAF. Ces rapports sont ensuite publiés par la cellule de renseignement, dans un sommaire, aux côtés de ceux de Vincent qui opère dans le district de Spin Boldak, au sud-est de la province, et de ceux de Mathieu qui travaille dans le district de Panjwayi, juste au sud de mon secteur. Parfois, un rapport attire l'attention d'autres agences et fait son chemin à travers les forces de la coalition ; et parfois il intéresse les hauts gradés canadiens et se retrouve au Canada sur le bureau du chef d'état-major de la défense, pour son briefing du matin. Je trouve ça intéressant.

Le midi, je prends généralement une pause et je vais m'asseoir avec Nic et Carl sur le toit du poste de commandement. Eux dînent. Moi qui suis incapable d'avaler une ration sans tomber malade, je me contente de boire une bouteille d'eau tiède. On regarde le district de Zhari et les montagnes à l'horizon.

Au souper, je mange mon deuxième biscuit soda quotidien en préparant ma séance d'information de 18 h. J'ai ma carte affichée sur le mur de la salle de briefing. Je mets à jour la situation ennemie en y indiquant les événements significatifs de la journée. Par « événement significatif », j'entends : explosion, attaque à la roquette, embuscade,

assassinat, etc. J'en ai en moyenne entre 30 et 50 par jour. Quand je repense au document qu'on m'a fourni en début de mission où il était spécifié que moins de dix événements significatifs s'étaient produits dans le district de Zhari au cours des trois derniers mois, je ne peux m'empêcher de penser que quelqu'un quelque part n'avait pas fait son boulot. Je vérifie les derniers rapports qui arrivent de KAF et je consolide l'information que j'ai moi-même récoltée durant la journée.

À 18 h, tout l'état-major de la compagnie B se rejoint dans la salle de briefing. La séance respecte invariablement la même séquence. Je parle le premier, en présentant la mise à jour de la situation ennemie. Je suis suivi par le commandant adjoint de la compagnie qui nous expose les derniers développements du côté des forces amies ; puis le capitaine de bataille, le sergent-major et les éléments de manœuvres y vont de leurs commentaires. Selon les soirs, la rencontre peut durer entre trente minutes et une heure.

Après la séance, je passe généralement le reste de la soirée à travailler à mes autres tâches : remplir les formulaires de commande pour les cartes et l'imagerie satellite, commencer mes analyses de terrain et de situation pour les différents secteurs d'opération, etc. Parfois, je me permets une pause de quelques heures ; je sors un des ouvrages d'Hunter S. Thompson et je lis tranquillement sur le toit du poste de commandement. Vers minuit, Nic et moi, on a l'habitude de s'allonger sur nos lits de camp et de jaser un moment en regardant les étoiles. C'est un de nos petits moments de répit pendant les journées mouvementées. Normalement, on discute une quinzaine de minutes avant de s'endormir, épuisés.

Au cours de ma première semaine à PBW, ma collecte d'information se fait de la manière qu'on m'a enseignée durant le cours d'opérateur en renseignement tactique, soit en débriefant les pelotons qui reviennent de patrouille. Rapidement, je détermine les gars qui sont intéressés à recueillir de l'information et à la partager avec moi. Nombreux sont ceux qui s'en foutent totalement et qui considèrent que venir discuter avec moi est une perte de temps. Personnellement, ça ne me fait pas un pli : j'encourage et j'accueille à bras ouverts ceux qui veulent travailler avec moi et j'ignore les autres. Par contre, je me rends rapidement compte que si les soldats qui reviennent de patrouille me rapportent de l'information pertinente, elle ne me permet pas pour autant de savoir réellement ce qui se passe dans le district. Qui sont les commandants insurgés ? Où opèrent les différents groupes insurgés ? Où sont les caches d'armes ? Où sont les bombes artisanales ? Et mille autres questions que je me pose. Je m'adresse donc aux membres de la cellule de renseignement, à KAF. Je me fais répondre qu'ils ont la macro, les grandes lignes, mais que c'est à moi de trouver la micro, les détails.

J'essaie encore de déterminer comment je vais m'y prendre pour obtenir cette information quand un adjudant de l'équipe de protection de la force se présente un après-midi de la deuxième semaine d'août 2007. Il accompagne un détachement de la coopération civilo-militaire (COCIM) dans les sous-districts de Kolk et de Sablaghay et veut savoir s'il y a quoi que ce soit de pertinent sur ce secteur. Je regarde ma carte : tout est beau. Je consulte le peu d'archives que la rotation précédente m'a laissées : rien de précis sur ce secteur. Les pelotons ne l'ont jamais patrouillé, alors je suis pratiquement dans le néant. Faute d'avoir plus d'information, je lui dis que, pour ce que j'en sais, le secteur n'est pas plus à risque qu'un autre.

Une heure plus tard, je suis dans la salle d'opération en train de rédiger des rapports. Tout à coup, j'entends à la radio que l'indicatif d'appel de l'adjudant est sous contact ennemi. Les éléments démontés se sont retrouvés dans une zone d'abattage ennemie et sont sous le feu nourri des mitrailleuses et des mortiers. Je reste assis. J'écoute. Je me hais. Le contact dure une quinzaine de minutes. Heureusement, les gars réussissent tout de même à se replier, et tous s'en sortent indemnes.

L'adjudant revient au poste une heure plus tard, tout en sueur et encore essoufflé. C'est un gros bonhomme et je m'attends presque à me faire éclater la gueule. Je le mériterais bien. Je le regarde et lui présente mes excuses. Il se met alors à rire et me donne une tape sur l'épaule avec sa grosse main. Il me dit que je ne pouvais pas savoir. Qu'on apprend tous en même temps, à la dure. Je souris légèrement. Puis, avec un marqueur rouge, je trace un trait tout autour des sous-districts de Kolk et de Sablaghay.

Après le souper, je vais voir les gars qui ont été sous contact plus tôt dans la journée. Certains sont de vieux chums. Je retrouve Pascal, un membre du 1R22R. On parle, accotés contre les VBL III. Il me fournit de la bonne information ; elle me permet de mieux définir la manière d'opérer des insurgés dans ce secteur. C'est intéressant, mais il me manque encore le principal, ce qui me permettrait de prévoir les attaques avant qu'elles surviennent.

En soirée, allongé sur mon lit de camp, je réfléchis à tout ça en regardant le ciel étoilé. On a besoin de plus d'information. On doit pouvoir savoir où sont les zones à risque avant d'y mettre les pieds. En ce qui me concerne, mon travail – avant même de pourchasser les insurgés – est de faciliter la protection des troupes. Sauver la vie d'un Canadien, d'un membre de la coalition, d'un allié afghan ou même d'un civil afghan est plus important que de faire tuer dix insurgés.

Le lendemain matin, je me réveille avec un plan : je vais rencontrer les différents éléments qui opèrent depuis PBW.

Les membres de la COCIM sont une mine d'informations en ce qui concerne la gouvernance, la politique locale, les interactions tribales, etc. Je me rends compte que, malgré mes nombreuses lectures, je comprends toujours assez peu l'Afghanistan. En fait, plus j'en apprend, moins je comprends.

Par la suite, je m'assois avec les membres de la guerre psychologique, une équipe que j'apprécie immédiatement. Ils sont réfléchis et ont une approche qui diffère beaucoup de celles que j'ai pu voir jusqu'à présent. Grâce à eux, j'en apprend énormément sur le poulx de la population et l'influence des insurgés dans les différents sous-districts de Zhari.

Finalement, je consulte les membres de l'équipe provinciale de reconstruction et ceux de la protection de la force. Ces deux groupes patrouillent dans des secteurs où nos pelotons vont rarement. Je consolide l'information qu'ils me fournissent et prends soin d'établir un réseau de communication continu avec tout ce beau monde.

Je commence maintenant à avoir une meilleure idée de ce qui se passe dans le district.

Alors que je suis debout devant ma carte, à démêler toute l'information nouvellement acquise, le commandant adjoint de compagnie vient me voir et me demande comment ça se passe pour moi. Je lui explique que ça s'améliore, en admettant que, la première

semaine, j'étais un peu dépassé par les événements. Je lui rappelle le moment où le commandant de compagnie avait exposé la situation générale sur la carte géante dans la salle de briefing. J'avais alors du mal à simplement me situer sur la carte tellement tout était confus pour moi. Le commandant adjoint me donne une tape sur l'épaule et me dit de ne pas m'en faire, qu'on était tous plus ou moins dans la même situation. Il souhaite maintenant savoir si j'ai une bonne idée de ce qui se passe dans le district. Je lui explique que d'après ce que je peux voir, en me basant uniquement sur les événements significatifs récents, les insurgés vont tenter une avance progressive de l'ouest vers l'est, en direction de Kandahar City. C'est ce qu'il croit aussi. En effet, depuis une semaine, les insurgés attaquent et font tomber les uns après les autres les points de contrôle de l'ANP, dans l'ouest du district de Zhari, et avancent de plus en plus vers l'est. Évidemment, ils ne pourront pas prendre PBW, mais c'était vraisemblablement leur objectif avant qu'on vienne s'y installer. En fait, le drapeau taliban flotte actuellement sur le village d'Howz-e-Madad qui se trouve à plus ou moins 10 km à l'ouest de PBW, sur Highway 1. S'ils continuent comme ils sont partis, PBW va devenir le dernier bastion de résistance avant Kandahar City. Et jusqu'à présent, on observe, mais on ne prend pas d'initiative, ce qui gonfle leur moral et leur ego.

Le jour suivant, le commandant du peloton 2-1 et moi, on s'intéresse au gars du K9¹ qui traîne dans le camp. Il a toutes les apparences d'un Afghan : le teint foncé, une barbe hirsute et des cheveux grisonnants en broussaille, pas une once de gras sur le corps. On se demande qui ça peut bien être et qui l'emploie. On organise donc une rencontre dans sa cabane de bois au milieu du camp, où lui et son berger allemand habitent en reclus. On parle deux bonnes heures avec lui. On apprend que c'est un Sud-Africain, qu'il est à PBW depuis plus de dix-huit mois, et que la raison pour laquelle il demeure tranquille dans son coin est que les Canadiens qui étaient là avant nous n'avaient pas une bonne relation avec lui, pour une raison qu'il ne précise pas. Il nous raconte qu'il a servi en Irak et qu'il trouve le temps long, assis dans le camp, qu'il aimerait participer aux opérations. Le commandant du peloton 2-1 lui répond qu'il est certain que le commandant de compagnie se fera un plaisir d'utiliser ses capacités et celles de son chien.

Après le départ du commandant du peloton, je reste avec notre homme pour discuter un peu plus. En un an et demi, il doit en avoir appris des choses ! Effectivement. Il me dresse l'historique complet des combats qui ont eu lieu autour de PBW. Il me fournit les noms des Afghans influents dans le secteur, tous les points de références géographiques utilisés par les locaux, etc. Je découvre le district de Zhari à travers ses paroles. Il me mentionne que PBW n'a pas reçu une seule roquette depuis l'arrivée du colonel Ghulam au poste de chef de l'Afghan National Police de Zhari. Je me dis que je vais devoir rendre visite à ce colonel à un moment donné. Après avoir pris plusieurs heures de son temps, je remercie le gars du K9, puis je vais rédiger mes rapports et consolider l'information qu'il vient de me donner.

Tard en soirée, alors que je suis en train de discuter du colonel Ghulam avec Carl dans la salle d'opération, l'adjudant du peloton 2-2 vient me trouver. Il m'offre de l'accompagner au poste de l'ANP de Zhari, à une trentaine de mètres de notre poste de commandement. Il veut me présenter au colonel Ghulam ! Ça ne pouvait pas mieux tomber.

Le soleil s'est couché depuis quelques heures déjà et la chaleur suffocante de la journée laisse peu à peu la place à la brise fraîche des nuits du désert. Le ciel est clair, gracieusement de la lune. Assis sur la terrasse du poste de l'ANP, je savoure une bière presque fraîche – un luxe dans ce coin de pays – aimablement offerte par le colonel Ghulam qui l'a dénichée je ne sais où. L'adjudant du peloton 2-2 me fait un clin d'œil : mon premier contact se passe bien. Certains membres de l'ANP qui font partie du cercle rapproché du colonel Ghulam m'entourent. Ils sont fascinés par mes nombreux tatouages. Le colonel nous raconte sa vie candidement par l'intermédiaire d'un interprète. L'atmosphère est légère, l'ambiance sereine. J'apprends à connaître notre interlocuteur : le colonel Ghulam, chef de l'ANP pour le district de Zhari et véritable légende vivante du sud de l'Afghanistan.

Il ne me fait pas une grande impression. Son énorme tête totalement disproportionnée par rapport à son corps et juchée sur de petites épaules en bouteille lui donne un air de M. Patate. Ses cheveux noirs gras, son front luisant de sébum, sa moustache croûtée, son teint de peau terreux : tout crie le manque d'hygiène personnelle. Ses petits yeux bruns sans malice lui donnent presque un air de naïveté enfantine. Son uniforme vraisemblablement acheté dans un bazar tient plus du costume que d'un réel uniforme de service. La collection de médailles et de décorations qu'il arbore sur sa poitrine – elles aussi vraisemblablement acquises au bazar du coin – lui donne un air de dictateur d'une république de bananes.

Dans le district de Zhari, le colonel Ghulam fait figure de roitelet. Tous dépendent de lui d'une manière ou d'une autre. Les civils sont soumis à son bon vouloir, car il n'est pas rare qu'il les menace, les taxe, les enlève ou même les assassine au gré de ses humeurs. Les insurgés dépendent quant à eux des alliances douteuses qu'il entretient avec les différents commandants insurgés. Pour un insurgé, être sous les ordres d'un commandant ayant ses entrées à la cour du colonel Ghulam signifie avoir la liberté d'opérer dans le district de Zhari sans être inquiété par la police nationale afghane ; mieux, cela veut dire qu'il bénéficie des informations précieuses que le colonel possède sur les forces de la coalition actives dans le secteur. Même les Canadiens sont dépendants de lui dans une certaine mesure. Car en fin diplomate, le colonel Ghulam a su s'assurer une certaine tranquillité d'esprit en épousant, paraît-il, la sœur cadette d'un important commandant insurgé du district de Zhari. Une rumeur persistante – que ce dernier se garde bien de démentir – veut qu'à une certaine époque le colonel Ghulam, de même que la vingtaine d'hommes qui forment sa garde prétorienne, aient été eux-mêmes insurgés. Frustré pour une question de promotion qui lui aurait été due, mais qu'il n'aurait pas reçue, le colonel aurait décidé de ne plus prêter allégeance aux insurgés pour joindre les rangs de l'ANP et combattre ses anciens frères d'armes. Ses hommes les plus proches l'auraient suivi. Concrètement, le mariage du colonel Ghulam se traduit par une absence d'attaques à la roquette contre son poste situé à même PBW. Ainsi, nous jouissons tous – indirectement – d'une trêve avec les insurgés, du moins pour ce qui est des attaques à la roquette.

Le colonel Ghulam sait comment gagner les faveurs des Canadiens présents à PBW. Il nous abreuve d'informations vérifiables et crédibles, tout en s'assurant d'atteindre ses propres objectifs. Mais je remarque qu'il a une manie : il préfère parler en mode intercom lorsqu'il utilise un ou l'autre de ses nombreux cellulaires. J'en prends note et je me dis que, le moment venu, j'essaierai de trouver un Afghan – probablement un membre de la

police nationale afghane – qui pourra l’écouter et me rapporter l’essentiel de ses conversations. Mais pour l’instant, je me contente de jouer la carte de la politesse. Je le remercie pour la bière et lui dis que j’espère que nos relations vont continuer de se développer sur cette note positive.

Mon premier contact avec le colonel Ghulam est un succès. Et il est désormais établi que je serai son point de contact avec les Canadiens. Il en va de même pour les représentants du renseignement du petit détachement américain qui opère depuis PBW, ainsi que ceux de la police nationale afghane, de l’ANA et des services secrets afghans (le NDS) qui ont leur bureau à 100 m au sud de notre camp. Je m’assure autant que possible de rencontrer tout ce beau monde au quotidien afin d’échanger de l’information et d’entretenir des relations cordiales. Rapidement, je commence à avoir une image de plus en plus complète de ce qui se passe dans le district de Zhari. Enfin, on n’est plus dans le néant total.

Le lendemain matin, je me réveille au son d’une arme que quelqu’un essaierait d’armer en vain. Je regarde vers le poste de l’ANP qui se trouve à une trentaine de mètres de mon lit de camp. Un groupe de policiers afghans semble essayer de désenrayer une mitrailleuse montée dans une boîte de camion. Le problème ? La mitrailleuse est pointée vers Nic et moi. J’essaie de réveiller mon voisin sans attirer l’attention des policiers.

Sony : Nic... Nic... Nic !

Nic : Mmm... quoi ?

Sony : Regarde ça...

Nic : Câlisse !

On continue de les observer. Heureusement, ils finissent par diriger leur mitrailleuse ailleurs que sur nous.

Il est 5 h environ, il fait trop chaud pour se rendormir. L’adjudant du peloton 2-2 s’arrête alors devant nous en véhicule tout-terrain : « Petit-déjeuner au lit, les boys, à matin ! » Puis il lance à chacun un muffin, un yogourt et un fruit frais. Je n’ai aucune idée de l’endroit où il a pu trouver ça, mais il vient de me remonter le moral pour la semaine. C’est quand on n’a rien qu’on se rend compte combien les petites choses simples peuvent nous faire plaisir. Nic et moi, on mange assis sur nos lits de camp. Ses pieds nus dépassent de son lit ; il a l’air d’un petit gars. C’est marrant. On est de bonne humeur.

Après le déjeuner, je me lève, je prends ma brosse à dents et une bouteille d’eau, et je me dirige vers le point d’ablutions au centre du camp. Près du poste de la police nationale afghane, un attroupement s’est formé à côté d’un de leurs camions Ford Ranger verts. Au sol, je distingue quatre corps ensanglantés qui portent des uniformes de l’ANP. Les corps sont horriblement mutilés. Ils sont démembrés et décapités. En fait, le colonel Ghulam est en train de remettre les têtes sur les poitrines des corps auxquels elles étaient attachées quelques heures plus tôt. La scène est sinistre. Probablement le résultat d’une nouvelle attaque nocturne sur un point de contrôle de l’ANP dans l’ouest de Zhari. Je continue mon chemin. Moi qui ne suis pas tout à fait à l’aise avec les cadavres, la scène m’a laissé perplexe.

Les jours qui suivent, je m'attelle à la tâche la plus difficile : approcher des Afghans, gagner leur confiance dans une certaine mesure et les recruter comme informateurs. Après plus de trois semaines en théâtre opérationnel, j'en ai déduit que le seul moyen de réellement savoir ce qui se passe dans notre secteur d'opération est d'avoir des informateurs au sein de la population locale.

Je commence avec les interprètes. Je mets sur pied un marché noir de cigarettes, de tapis et de matelas. Ce sont des biens dont on a tous besoin, mais auxquels on n'a pas accès, car il faut se rendre dans les marchés de Kandahar City pour se les procurer. J'organise donc une petite magouille avec les trois interprètes qui ont l'air les plus futés. Ce marché noir leur fait faire des profits qui ne sont pas négligeables. Ils le savent, et je le sais. Ils me demandent ce que je veux en échange. De l'information, je veux qu'ils m'en fournissent ; mais je veux aussi pouvoir utiliser leurs téléphones cellulaires personnels pour communiquer avec d'autres informateurs potentiels qui, pour une raison ou pour une autre, ne pourraient pas se présenter à PBW. Ils affirment ne pas avoir assez de minutes dans leurs cellulaires. Je leur offre de les fournir en cartes de minutes et de les laisser les utiliser pour leurs besoins personnels. Je n'ai pas de budget pour me procurer ces cartes, mais différentes organisations au sein du GT3R22R m'en fournissent des boîtes pleines en échange de mon soutien en ce qui a trait au renseignement. Je dis également aux interprètes que j'aimerais qu'ils déterminent d'autres informateurs potentiels au sein de la population. PBW est un endroit favorable au recrutement d'informateurs ; de nombreux civils y viennent quotidiennement pour travailler ou encore pour se rendre au poste de l'ANP ou au District Center.

Ensuite, je m'attaque aux travailleurs locaux qui viennent dans le camp pour accomplir des tâches pendant la journée. Ils sont mieux placés que les interprètes pour me rapporter de l'information, car le soir venu ils retournent dans leurs villages et côtoient les insurgés. Ils doivent d'ailleurs leur fournir des renseignements sur nous, autrement pourquoi les insurgés les laisseraient-ils travailler pour les forces de la coalition ? Donc, en plus de tenter de faire du recrutement, j'en profite pour faire un peu de contre-ingérence. Je ne suis aucunement qualifié pour faire l'un ou l'autre, mais les gens compétents pour accomplir ce genre de tâches ne se présentent pas à PBW. Laissés à nous-mêmes en plein cœur de la zone de combat, il faut bien faire ce qu'on peut pour rester en vie.

Les Afghans ne sont pas tous ouverts à l'idée de collaborer avec moi. Mais rapidement, le mot se passe dans le district : quelqu'un souhaite entendre ce que les locaux ont à dire. Dans un endroit où les divertissements sont rares et la tradition orale forte, mon approche connaît un certain succès.

Au fur et à mesure que mon réseau d'informateurs s'agrandit, je raffine mon approche. Je note ce que les Afghans aiment et n'aiment pas. Par exemple, mon prénom semble leur plaire, et ils ont tous de la facilité à le retenir. Même chose pour mes tatouages : ils les fascinent. Le fait que je travaille pour le renseignement semble être un élément excitant pour eux ; par contre, mon grade de caporal les refroidit grandement. Je peux les comprendre : en parlant, ils risquent leur vie et celle de leurs proches ; ils n'ont donc pas nécessairement envie de le faire avec un gradé sans pouvoir d'action. Mon âge semble aussi les déranger. Dans une société où l'on respecte plus les vieillards que les jeunes, j'ai

du mal à avoir de la crédibilité ; surtout que selon les standards afghans, malgré mes 27 ans, j'en parais 18.

Aussi, je décide de me créer un personnage. Fini le caporal Marchal, représentant du renseignement. Je deviens Sony, le commandant du renseignement. Les Afghans adorent les titres honorifiques, et commandant ou ingénieur sont leurs préférés. J'enlève donc mon grade ; en fait, j'arrête carrément de porter l'uniforme. Je m'assure également de faire connaître mon âge à tous. Même si 27 ans peut être considéré comme jeune, pour les Afghans c'est déjà un âge respectable.

Mon personnage a l'effet d'un feu de prairie. Sony, le commandant du renseignement, fait fureur dans le district de Zhari. J'ai des informateurs partout : des fermiers, des hommes d'affaires, des policiers, des travailleurs, même quelques insurgés ! Rapidement, j'apprends à discerner les informateurs qui ont du potentiel de ceux qui me font perdre mon temps. Et je garde toujours en tête que chacun d'entre eux a ses propres buts cachés. Ça ne me dérange pas : je ne me cherche pas des amis, je cherche des gens à exploiter pour récolter de l'information qui sauvera des vies et, si on est chanceux, qui mènera à l'élimination de quelques insurgés.

En l'espace de quelques semaines, j'ai un réseau bien développé qui couvre le district de Zhari au grand complet, avec quelques informateurs occasionnels dans le district de Panjwayi et à Kandahar City. Légalement, je ne peux pas payer pour de l'information. J'ai donc développé une approche qui me permet d'exploiter la majorité de mes informateurs au maximum sans dépenser un sou. Et pour ceux qui tiennent absolument à obtenir quelque chose en échange des renseignements qu'ils possèdent, eh bien, je négocie leur collaboration contre des cartes de minutes de téléphone cellulaire.

Je suis maintenant à la tête d'un réseau d'informateurs qui quadrille le district de Zhari. Enfin, je sais ce qui s'y passe ; je sais dans une certaine mesure où sont les bombes ; je sais où tel commandant insurgé passe la nuit ; je sais combien d'insurgés ont été tués lors du dernier bombardement, etc. Finalement, je n'ai plus l'impression d'avancer dans un champ de mines les yeux bandés, et tout cela, je le dois aux innombrables heures que j'ai passées à étudier l'Afghanistan, la culture afghane, la religion musulmane et les insurgés afghans. Sans m'en rendre compte, j'ai développé une intelligence culturelle qui me permet désormais de communiquer aisément avec les Afghans, au point que ces derniers en viennent dans une certaine mesure à me voir comme un confident. Et de mon côté, j'arrive à voir le conflit selon leur perspective, un peu plus chaque jour. Au fil des conversations avec mes informateurs, je comprends un peu mieux leur point de vue, je comprends un peu mieux mon environnement – ça me fascine !

Le 14 août 2007 débute comme toutes les autres journées à la base. Depuis quelques semaines déjà, on est en théâtre opérationnel ; et ça fait environ une semaine qu'on s'est installés définitivement à PBW. Les pelotons et les insurgés se testent mutuellement ; il y a eu de nombreux contacts récemment, mais rien de décisif. On semble en être encore à s'étudier et à s'analyser. Le long de Highway 1, les convois de la compagnie de transport américaine USPI sont la cible d'embuscades quotidiennement. Les carcasses de camions-citernes brûlent des jours durant et s'accumulent le long de la route.

En après-midi, l'officier de renseignement doit arriver en hélicoptère. Il vient passer quelques heures pour discuter avec le commandant de compagnie et voir comment je m'en sors.

Vers midi, alors que tout est tranquille, on entend une explosion quelques kilomètres à l'ouest du camp, sur Highway 1. On présume d'abord que c'est un autre convoi d'USPI qui s'est fait attaquer, mais rapidement on apprend par radio que c'est un véhicule canadien qui est passé sur une bombe artisanale. Il ne semble pas y avoir de morts, seulement des blessés. Un des pelotons de la compagnie qui tient le rôle de force de réaction rapide pour la semaine se déploie pour leur porter secours. De mon côté, je demande à mes interprètes de faire quelques coups de téléphone pour trouver qui est responsable de l'attaque, et s'il y a d'autres bombes dans le secteur.

Vers 13 h, le colonel Ghulam vient m'informer que le chef du district de Zhari, Haji Khairrudin, vient d'être assassiné avec ses deux enfants lors d'une attaque suicide alors qu'il était dans la cour de sa demeure à Kandahar City. Le rapport du colonel est rapidement confirmé par d'autres sources. Il semblerait que la guerre soit officiellement relancée dans le district de Zhari. L'ironie du sort veut que Khairrudin ne se présentait plus au District Center depuis plusieurs mois, car il craignait pour sa vie.

Plus tard en après-midi, le colonel Ghulam me rapporte qu'il ne cesse de recevoir des menaces de mort, et qu'il est sans doute le prochain sur la liste des insurgés. Ça n'a pas l'air de l'émouvoir outre mesure ; on blague un peu sur le patio du poste de commandement. Je lui demande si on peut faire quelque chose pour l'aider. Il me dit qu'il va s'en occuper lui-même. Puis il retourne lentement vers le poste de commandement de la police nationale afghane. Je le regarde partir, puis je rentre à l'intérieur.

L'officier de renseignement veut me parler dans un endroit tranquille. Je l'amène sur le toit. On s'assoit sur des caisses d'eau et on jase en regardant le district de Zhari. C'est la première fois que je prends réellement le temps de parler seul à seul avec lui ; c'est agréable. C'est un homme posé, calme et intelligent. Il considère que, dans l'ensemble, mes affaires vont bien ; il me donne quelques trucs du métier pour m'aider dans mon travail. Puis c'est déjà l'heure du retour vers KAF ; l'hélicoptère s'approche. L'officier de renseignement remet son équipement de protection, reprend son arme et disparaît dans le nuage de poussière que soulève l'appareil.

Quelques heures après son départ, des coups de feu retentissent depuis le poste de commandement de la police nationale afghane. On sort sur notre patio pour voir ce qui se passe. Le colonel Ghulam a monté un double canon antiaérien dans une boîte de camion ; il fait du tir indirect vers l'est de PBW. Je monte sur le toit d'où j'aperçois des nuages de poussière quelques kilomètres plus loin dans cette direction. Ce sont les projectiles du colonel qui frappent le sol après avoir suivi une trajectoire en forme de courbe. Le commandant de compagnie me demande de vérifier sur quoi il tire. Accompagné d'un interprète avec qui je travaille de plus en plus régulièrement (son nom est imprononçable, alors on l'appelle Farzan), je me rends au poste de la police nationale afghane.

Un policier dans la boîte du camion manie le canon sous les ordres du colonel Ghulam. Je tends la main au colonel. Il a l'air de bonne humeur. À mes questions, il répond que ça va très bien et qu'il tire sur un village, là-bas. Pourquoi ? Parce que c'est un village

insurgé, répond-il en riant, et que ce sont eux qui le menacent de mort. Je lui demande s'il ne s'inquiète pas de tuer ou de blesser également des civils. Non, selon lui, ce sont tous des insurgés. OK... Il me dit de ne pas m'en faire, qu'il a fini de toute façon ; il a abattu les insurgés. OK... Je lui souhaite une bonne soirée, je remercie Farzan et je retourne au poste de commandement. Le commandant de compagnie veut connaître les détails. Je lui répète la conversation que je viens d'avoir.

Commandant de compagnie : Y'est fou ce gars-là, criss.

Sony : Ouai...

Je passe le reste de la soirée à recevoir différents rapports de mes informateurs sur les événements de la journée. Le moulin à rumeurs est en pleine action, il ne me reste plus qu'à séparer le vrai du faux.

Le 16 août 2007, en après-midi, on est tous en train de relaxer sur le patio du poste de commandement quand le détachement d'Américains qui opère depuis PBW arrive en panique avec un Afghan qui souffre d'une blessure par balle à la poitrine. Apparemment, l'homme qui était au volant de sa voiture aurait négligé de respecter les signaux manuels d'arrêt que les soldats américains lui auraient faits. En dernier ressort, ces derniers auraient tiré un coup de semonce, malheureusement directement dans la poitrine du malheureux. On se presse pour laisser de la place aux techniciens médicaux qui amènent le blessé sur une civière à l'infirmerie du poste de commandement. L'homme a l'air âgé, dans la cinquantaine ; il a le teint très foncé, porte une longue barbe et est vêtu d'un shalwar kameez de couleur sombre. Dans le poste de commandement, je regarde de loin les techniciens qui tentent de lui sauver la vie. À côté de moi, l'officier responsable des ingénieurs de combat observe lui aussi la scène. Il me dit qu'il n'est pas très à l'aise avec tout ça – les morts, le sang. Je lui avoue que moi non plus. Au bout d'un moment, les techniciens médicaux doivent s'avouer vaincus. L'homme est mort. Ils l'emballent dans une couverture d'aluminium. Je suis sur le patio avec Jo quand ils le sortent du poste. Le corps passe à quelques centimètres de nous, recouvert. Jo fredonne la marche funèbre. Je prends une gorgée d'eau tiède.

Le 19 août 2007, on apprend par radio qu'un membre de la compagnie C, qui opère dans le district de Panjwayi, a perdu la vie dans le courant de la nuit. Il s'agit du soldat Simon Longtin. Il est le premier membre du GT3R22R à mourir. Son véhicule aurait roulé sur une bombe artisanale. L'annonce de sa mort est un choc pour plusieurs. Jusqu'à présent, les choses allaient plutôt bien, et on commençait à croire naïvement qu'on allait peut-être tous réussir à s'en sortir. En après-midi, on se regroupe dans la salle de briefing. On garde une minute de silence à sa mémoire, puis on retourne à nos tâches. Parce qu'après tout la guerre continue.

Le lendemain est une journée particulièrement tranquille à PBW. Le sergent-major nous informe, Nic et moi, qu'il vient de recevoir des tentes modulaires de surplus. Il nous propose de nous en monter deux sections devant le poste de commandement. Il trouve qu'on fait pitié avec notre installation de sans-abri. Bien évidemment, on est contents. Carl vient nous donner un coup de main ; il va emménager avec nous.

Dans le milieu de l'avant-midi, je dois laisser les gars finir le travail seuls, car j'ai de l'ouvrage à faire. Dans deux jours, on lance notre première offensive. L'objectif est une

colline dans l'ouest de Zhari connue sous le nom de Ghundy Ghar. Je dois préparer le briefing de renseignement qui fera partie des ordres de mission qui seront donnés demain matin à l'équipe de combat. Je ne connais pas beaucoup le secteur, outre le graffiti *Ghundy Ghar sucks !!!* sur le VBL III 2-9 Alpha, mais grâce à toute l'information que j'ai pu recueillir récemment, j'ai une bonne idée de ce à quoi les troupes sur le terrain risquent de faire face.

Je travaille à mon analyse quand le commandant adjoint de compagnie vient m'informer que son véhicule, le VBL III 2-9 Alpha, ne fera pas partie de cette offensive. Il est possible, par contre, qu'on me transfère dans le véhicule du capitaine de bataille, le VBL III 2-9 Bravo, pour la durée de l'opération. Il n'en est pas encore certain.

En après-midi, Nic et Carl installent l'électricité dans la tente et posent des planches sur le sol en guise de plancher. Si ça continue comme ça, on va avoir un vrai petit palace !

En soirée, on a droit à notre premier repas frais depuis un bon moment déjà. Un steak, une saucisse et une patate. C'est tellement bon que j'en verserais une larme.

Le 21 août 2007 au matin, on reçoit les ordres de mission pour l'opération qui a pour objectif de reprendre Ghundy Ghar aux insurgés. La reprise de ce point avantageux sera la phase 1 d'une série d'offensives pour repousser les insurgés et nous enfoncer dans les secteurs sous leur contrôle. La salle est pleine à craquer. En plus de l'infanterie, on a les blindés, les artilleurs, les ingénieurs et les équipes de mentorat de la police nationale afghane, sans parler du soutien logistique. C'est mon premier briefing devant un auditoire aussi nombreux. Et surtout, c'est mon premier briefing pour une mission aussi importante. Je suis nerveux. Je parle vite. Trop vite. Le commandant de compagnie me demande sans cesse de ralentir, ce qui me rend encore plus nerveux et me fait parler encore plus rapidement. Bref, je fais un fou de moi.

En fin d'avant-midi, le commandant adjoint de compagnie nous informe, Nic et moi, qu'on ne participera pas à l'opération. Que le journaliste Patrice Roy et le caméraman Charles Dubois de Radio-Canada viennent d'arriver et vont monter dans le VBL III 2-9 Bravo. Je me dis que ce n'est pas plus grave que ça. Que je n'étais probablement pas dû pour y prendre part. Qu'il y en aura bien d'autres opérations. Nic, quant à lui, est contrarié : il veut y aller. Il va trouver Jo, maintenant signaleur officiel du VBL III 2-9 Bravo, et lui propose de prendre sa place. Jo ne s'obstine pas et accepte de bon gré. Nic est satisfait ; il prépare son équipement. Je lui dis : « L'gros, quand on n'est pas invité au party... on n'y va pas. »

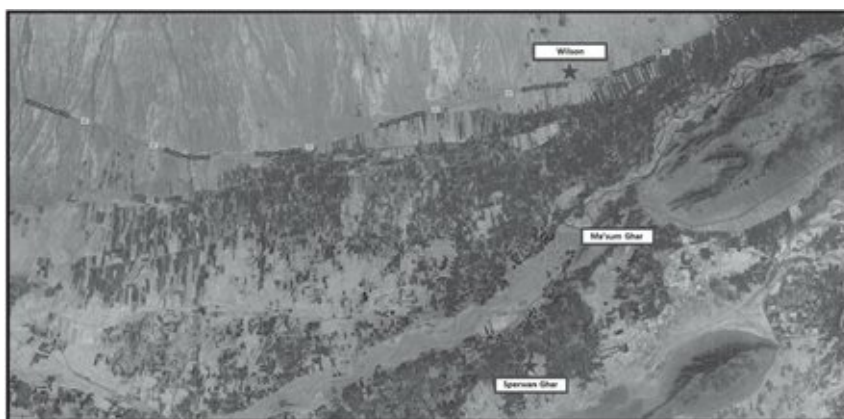
En soirée, on se détend près de notre nouvelle tente. On jase, Nic, Carl et moi. Le sergent-major se joint à nous. À son avis, ça a plus d'allure de cette façon ; ça n'avait pas de bon sens de dormir à la belle étoile comme on le faisait depuis presque un mois. Il a raison, ça va faire du bien de ne plus se réveiller avec le soleil dans les yeux au petit matin.

Le soleil se couche sur Zhari. Le ciel est orangé, la température est agréable, c'est paisible. On parle tranquillement. Le sergent-major veut savoir si j'ai songé à un remplaçant pour la période où je serai en vacances de mi-mission. Je suggère Carl ; il trouve l'idée excellente. Carl est un gars travaillant, intelligent et qui est déjà au poste de commandement de compagnie. En plus, c'est un chum, ça ne me dérangera donc pas de

passer mes journées avec lui pour lui montrer l'ouvrage à faire. Le sergent-major me donne une tape sur l'épaule. Il m'avoue que, quand on était au Canada, il avait du mal à voir à quoi je pourrais bien servir, mais que maintenant il comprend mon travail et comprend pourquoi le commandant de compagnie lui avait demandé de me donner le temps de faire mes preuves. Je suis content ; finalement, le sergent-major et moi, on a une bonne relation de travail.

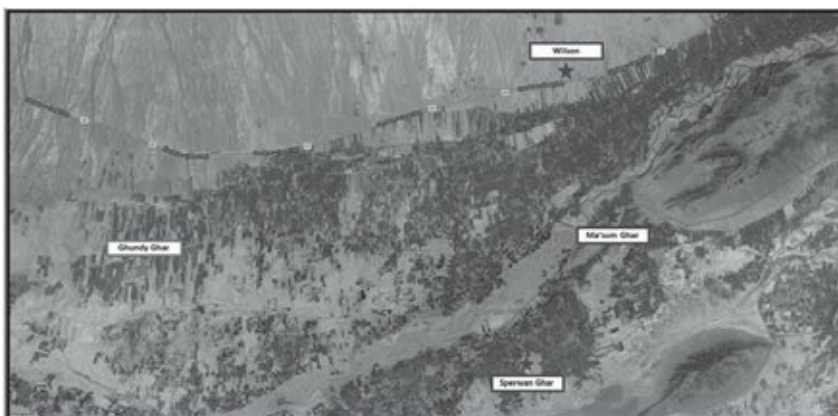
On continue de parler un peu. Nic me demande si je suis certain de ce que j'ai dit pendant mon briefing de renseignement. Je lui réponds que c'est difficile d'être certain de quoi que ce soit, mais que d'après moi les insurgés n'abandonneront pas la colline sans résister un peu. Le sergent-major pense que je suis pessimiste. À son avis, à midi, le lendemain, les VBL III seront sur le sommet de la colline et les BBQ seront allumés. Carl espère qu'il a raison. Moi, je souris du coin des lèvres.

Ce soir-là, on se couche tôt. Le réveil se fera avant l'aube, le lendemain. C'est notre première nuit sous la tente. On est à notre aise, c'est agréable.



Camps de l'ISAF, de l'ANA et de l'ANP dans les districts de Zhari et de Panjwayi –
Kandahar, Afghanistan – 22 août 2007

Source : earth.google.com



Objectif Ghundy Ghar, district de Zhari – Kandahar, Afghanistan – 22 août 2007

Source : earth.google.com

Le 22 août 2007, on se réveille avant même que le soleil soit levé. Tandis que Nic prépare son équipement pour l'opération, je vais faire un tour au poste de commandement afin de vérifier s'il y a eu des mises à jour concernant la situation ennemie. Tout est tranquille du côté de Ghundy Ghar. J'en informe le commandant de compagnie et je sors.

Le jour se lève. PBW est en effervescence, tout le monde est occupé à une tâche ou à une autre. Je regarde l'équipage du VBL III 2-9 Bravo se préparer. Shany, le chauffeur, fait la maintenance de dernière minute. Jonathan, le canonnier, ainsi que le capitaine de bataille s'installent dans la tourelle. Notre caporal-chef technicien médical, Nic, le caporal-chef signaleur, le sergent-major de la compagnie, le journaliste et le caméraman de Radio-Canada ainsi qu'un interprète prennent place à l'intérieur du véhicule.

La veille, j'ai eu un accrochage avec l'interprète. Il m'a parlé comme si j'étais de la merde pour la deuxième fois en une semaine. Cette fois, il voulait avoir son cellulaire pour appeler sa famille, à qui il n'avait pas parlé depuis plus de deux semaines. Je lui ai demandé quel appareil était le sien afin de pouvoir le lui apporter, puisqu'on a confisqué les cellulaires de la majorité des interprètes depuis qu'on s'est rendu compte qu'ils communiquaient de l'information aux insurgés. Depuis, ils doivent passer leurs coups de fil devant nous. Il m'a répondu que je savais lire, comme tout le monde, et que je n'avais qu'à regarder sur les appareils et à lui apporter le sien. Je l'ai envoyé chier et je lui ai dit qu'il n'appellerait sa famille que le mois prochain, quand il aurait appris à parler aux gens.

Carl et moi, on dit au revoir à tout le monde alors que la rampe du VBL III 2-9 Bravo se referme lentement. À la dernière minute, je fais un signe de tête arrogant à l'interprète avant de le voir disparaître derrière la porte qui se ferme. On regarde le convoi sortir lentement de PBW.

Le camp est quasiment désert, exception faite de l'équipage du 2-9 Alpha et du peloton qui est affecté à la garde du camp. Puisqu'on n'a rien à faire, Carl et moi, on retourne se coucher, profitant de notre première grasse matinée depuis notre arrivée en théâtre opérationnel presque un mois plus tôt.

Vers 10 h, on se lève et on va traîner au poste de commandement. Le commandant adjoint de compagnie est là lui aussi ; il travaille à un rapport. On s'assoit tous les trois autour de la grande table en bois de la salle de briefing. On parle de tout et de rien ; on se raconte un peu nos vies et nos projets après la mission. C'est la première fois que j'ai une vraie conversation avec le commandant adjoint. Ça fait du bien de voir l'homme derrière le grade, pour une fois. C'est rare qu'il baisse la garde.

Le reste de la journée est tranquille. Je commence à montrer à Carl les tâches qu'il aura à faire lorsqu'il me remplacera plus tard pendant la mission. Le commandant adjoint de compagnie m'informe de nos prochains objectifs pour que je puisse commencer à y travailler.

Après le souper, on est tous dans la salle d'opération pour y faire un petit briefing. La radio est en mode intercom. On suit le déroulement de l'opération. Jo, qui est sur la radio depuis un moment déjà, nous informe, en relisant le journal de guerre, que les troupes ont commencé il y a peu de temps à monter la colline de Ghundy Ghar. Des combats ont eu lieu pendant la journée, mais de manière générale ça s'est bien passé, outre de nombreux coups de chaleur et cas de déshydratation.

Peu après 18 h, on apprend qu'un véhicule a heurté une bombe artisanale. Dans la confusion des messages radio, ce qui s'est passé n'est pas clair, mais on arrive à comprendre qu'il s'agit du véhicule du commandant de compagnie, le VBL III 2-9, et

qu'il n'y aurait ni morts ni blessés. On arrête notre briefing un moment pour écouter ce qui se passe.

Quelques minutes plus tard, on entend le capitaine de bataille à la radio. Sa voix est calme. Il informe tous les indicatifs d'appel que son véhicule, le VBL III 2-9 Bravo, vient de rouler à son tour sur une bombe artisanale. Il y aurait trois VSA². Il fait également état de deux blessés graves. C'est le silence total parmi nous. Le commandant adjoint de compagnie demande à tous de sortir pendant qu'il s'enferme avec Jo dans la salle d'opération.

On est en état de choc. L'opération s'était si bien déroulée jusqu'à présent. Elle était pratiquement terminée. Ils étaient rendus au sommet de la colline.

Assis sur le patio du poste de commandement, on essaie de déterminer qui sont les VSA. On fait des mathématiques morbides. Il y en a trois, ainsi ce n'est pas le chauffeur ; quand celui-ci est touché, il est généralement le seul. Donc Shany est indemne. On a entendu le capitaine de bataille à la radio. Il se trouvait dans la tourelle, ce n'est donc pas cette partie du véhicule qui a été atteinte. Jonathan et le capitaine de bataille sont donc sains et saufs. Reste la boîte du VBL III. Deux des VSA ont des numéros de ZAP³, ce qui veut dire qu'ils sont des membres de la coalition. Ça signifie que parmi le sergent-major de compagnie, Nic et le caporal-chef technicien médical, deux sont vraisemblablement décédés.

L'ambiance est sombre. L'incertitude nous ronge. À ma grande honte, je me surprends à espérer qu'un tel soit vivant plutôt qu'un autre. Mais à écouter les autres parler, je me rends compte qu'on est tous pareils. On aurait préféré qu'aucun des trois ne soit tué, mais maintenant qu'on sait que certains sont morts, on ne peut rien y faire, sinon espérer que la personne dont on est le plus proche ne fait pas partie du lot.

On passe la soirée sous la tente à attendre des nouvelles. On essaie de se changer les idées. On compte des blagues sur les gars qui étaient dans la boîte. On se croirait à des funérailles prématurées. Je déteste ça. Pour tenter de me distraire, j'écoute la musique de Hot Hot Heat sur mon lecteur MP3. Ça ne marche pas vraiment.

Vers minuit, Jo finit son quart de travail à la radio et vient nous rejoindre à la tente. On le bombarde de questions. Il n'a malheureusement pas les noms de ceux qui sont décédés. Seul le commandant adjoint de compagnie a accès à la liste de numéros de ZAP qui sont associés aux noms. Jo nous informe que les gars se prennent du mortier sur la tête depuis quelques heures. Je me sens tellement impuissant. J'aimerais mieux être là-bas dans la misère avec eux qu'en sécurité à l'arrière à ne pas savoir ce qui se passe réellement. Vers 1 h, on se couche. Je prends beaucoup de temps à m'endormir.

Le 23 août 2007, on se lève tôt. On se regroupe dans la salle d'opération. Le commandant adjoint de compagnie a le visage défait. Je ne sais pas si c'est le manque de sommeil, la tristesse ou un mélange des deux. Il nous demande de fermer la porte. C'est silencieux à l'intérieur, exception faite de la radio. On entend la voix du capitaine de bataille qui tente de faire un contrôle radio. Apparemment, il ne nous reçoit plus.

Le commandant adjoint de compagnie nous donne les détails de ce qui s'est passé la veille sur la colline de Ghundy Ghar. Vers 18 h, le VBL III 2-9 a touché une bombe artisanale. Le chauffeur a été légèrement blessé et le véhicule est hors service.

Vers 18 h 15, le VBL III 2-9 Bravo a lui aussi roulé sur une bombe artisanale. Le sergent-major, qui est l'adjudant-maître Mario Mercier, le caporal-chef technicien médical Christian « Conan » Duchesne et l'interprète sont décédés des suites de leurs blessures. La confirmation, même si on s'y attendait, frappe comme une enclume au visage. Je ne peux pas dire que je sois vraiment attristé pour l'interprète, même si je me sens mal de l'avoir empêché de parler à sa famille une dernière fois avant de mourir. Et je dois admettre que je suis soulagé de savoir Nic vivant, aussi égoïste que ça puisse sonner. On apprend aussi que Nic et le caméraman de Radio-Canada ont été gravement blessés, mais qu'on ne craint pas pour leur vie. Le journaliste, quant à lui, aurait demandé à être évacué avec son collègue. On écoute en silence. Le moral est bas.

Le commandant adjoint nous informe que la compagnie va laisser Ghundy Ghar au peloton de reconnaissance et se replier vers PBW en après-midi. De là, on coordonnera le prochain mouvement vers KAF, où la compagnie doit se rendre pour la cérémonie de la rampe en l'honneur de nos deux frères d'armes tombés au combat. Le commandant adjoint demande ensuite des volontaires pour paqueter les effets personnels de l'adjudant-maître Mario Mercier, du caporal-chef Christian Duchesne et de Nic. L'adjudant du peloton 2-1 accepte de s'occuper des effets de l'adjudant-maître qui a, entre autres, un paquet non déballé que son épouse lui a envoyé et qui l'attend sur son lit. C'est triste à voir. Je me porte volontaire pour m'occuper des effets de Nic et de Conan. Carl décide de me donner un coup de main.

Nic a tout laissé à la traîne, comme à son habitude. On bougonne contre lui en riant et en ramassant tout son désordre. Avec son appareil photo, on se photographie en pleine action, puis on range l'appareil dans son sac. Décidément, Nic n'aura pas été chanceux pendant ce déploiement. Il y a à peine une semaine, il a été assommé et salement amoché lors d'un convoi de routine. En effet, il était sentinelle arrière dans le VBL III 2-9 Alpha quand le canon de la tourelle a heurté un camion qui avait été embusqué quelques heures plus tôt, le choc faisant faire un 180° à la tourelle. Nic s'est pris le canon en plein visage et en a été quitte pour quelques points de suture. Quand on en a fini avec son équipement, on se rend à la chambre où dormait Conan. Ce dernier n'a rien laissé pratiquement, sinon une brosse à dents, une débarbouillette et un oreiller. C'est un peu déprimant.

Le reste de la journée se passe au ralenti. On dirait que le temps s'est arrêté. C'est étrange. Tout semble flou.

En fin d'après-midi, la compagnie revient à PBW. Les VBL III 29 et 2-9 Bravo sont laissés à l'extérieur des murs pour ne pas qu'ils aient plus d'effets qu'ils n'en ont déjà sur le moral de la troupe. Carl et moi, on va s'asseoir avec les gars qui reviennent. Ils ont besoin de parler, de raconter à quelqu'un ce qui s'est passé. On les écoute sans rien dire, patiemment. Tous nous racontent la même histoire, mais chacun de sa propre perspective.

Le gars du K9, assis dans son coin avec son berger allemand, m'avoue qu'il n'a jamais vu autant d'action, même en Irak. Ça me laisse songeur. Aux gars du poste de commandement, je pose plus de questions. Je les écoute alors qu'ils me donnent les détails des événements de la veille.

Un peu avant le souper, le sergent de transport demande à Carl d'aller faire un tour à l'extérieur des murs et de ramasser ce qui est encore utilisable dans le VBL III 2-9 Bravo.

J'offre de l'accompagner. Je prends mon appareil photo en me disant que je vais peut-être prendre quelques photographies pour mes archives personnelles. On monte à bord d'un véhicule tout-terrain. Même si c'est la fin de l'après-midi, le soleil plombe encore. Il fait chaud, probablement 50 °C.

L'arrière du VBL III 2-9 Bravo est recouvert d'une large bâche. On l'enlève. Il en émane une odeur qui est tout simplement dégueulasse. Ça sent la mort. Un énorme trou s'ouvre au centre du plancher. Le blindage de ce dernier est tordu et pointe vers le haut. Les bancs sont déformés. Les parois intérieures sont couvertes d'éclats de métal, de sang et de fins morceaux de chair. J'abandonne l'idée de prendre des photos, ne serait-ce que par respect pour nos collègues décédés ou blessés.

On hésite un moment, plantés debout à l'arrière du véhicule. Puis Carl prend l'initiative et, dans une enjambée, entre dans le VBL III 2-9 Bravo. Je le suis. J'ai du mal à croire que je me trouve dans un VBL III. L'intérieur est ravagé. Étrangement, outre l'odeur de mort qu'on a sentie au début, un parfum de pomme embaume l'air. On finit par constater qu'il y avait des pommes dans un sac, et qu'elles sont maintenant répandues sur les parois du véhicule. Carl tire sur une couverture balistique ; elle est collée au banc par une large mare de sang séché. L'odeur qui s'en dégage est atroce ; on a des haut-le-cœur. On ramasse tout ce qu'on peut : armes, GPS, cartes, etc.

Quand on déplace les objets, la poussière de sang et de chair tombe sur nous, sur notre peau et dans nos cheveux. Mélangée à notre sueur, elle forme une sorte de jus brun qui coule sur notre front et le long de nos bras, puisqu'on ne porte pas nos chemises de combat. Je m'arrête un instant pour m'essuyer les bras sur mon pantalon. Je regarde Carl. Il est dans le même état que moi. Impassible, il continue d'accomplir la tâche qu'il a reçue. Je suis content de servir aux côtés d'un gars comme lui.

Le commandant du peloton 2-1 se pointe. Il vient prendre quelques photos pour l'enquête. On prend une pause en buvant une bouteille d'eau tiède et en discutant. On regarde ce que l'on a réussi à récupérer. On est assez fiers de notre butin. Après le départ du commandant de peloton, on décide de faire un dernier tour de la boîte pour voir s'il n'y a pas autre chose qu'on pourrait ramasser. On trouve un talon de botte coupé bien droit. Étant donné les blessures dont souffre Nic, on présume qu'il s'agit du sien. On débat de l'idée de le ramasser et de le lui rapporter au Canada à la fin de la mission. Puis on décide de laisser tomber : il aura probablement des séquelles pour le reste de ses jours, il n'a pas besoin qu'on les lui rappelle.

Au sol, je découvre de petits morceaux noircis. J'ignore ce que cela peut être. Je les montre à Carl. Selon lui, ce sont des os. On se penche et on les ramasse. Puis on s'arrête. On rit. Un rire nerveux. On décide de les remettre là où ils étaient. Ce n'est pas comme si on allait les glisser dans un sac et les renvoyer à la famille, on ne sait même pas à qui ils peuvent bien appartenir. On se sent cons. On jette un dernier regard partout ; il n'y a plus rien de réutilisable. On remet la bâche sur l'arrière du VBL III 2-9 Bravo et on retourne à PBW.

Le commandant adjoint de compagnie nous ordonne de manger vite fait : on part pour KAF dans une trentaine de minutes. On se rend donc à la cuisine de fortune. Depuis quelques jours, l'adjudant du peloton 2-1 et un de ses soldats tiennent une cuisine

improvisée à l'heure du souper. Le soldat a de l'expérience dans la restauration. À eux deux, ils réussissent à faire des miracles. On mange vraiment bien. Ce soir, au menu, c'est du spaghetti sauce à la viande avec des morceaux de saucisse.

Avec notre assiette, on s'installe sur la rampe de notre VBL III et on mange rapidement alors que toute la compagnie se prépare à partir pour KAF. Ensuite, on enfile en vitesse notre équipement de protection et on prend place dans le VBL III 2-9 Alpha. Le commandant adjoint de compagnie reste à PBW avec quelques gars pour s'occuper du camp en l'absence de la compagnie. Contrairement à d'habitude, notre véhicule est plein à craquer.

Je suis dans l'écoutille arrière gauche. Depuis quelque temps, je me suis convaincu que c'est l'endroit le plus sécuritaire dans un VBL III, et je tiens absolument à occuper cette position. C'est purement psychologique, mais bon, il faut bien qu'on s'accroche à quelque chose. Carl est assis plus bas, accoté contre ma jambe tellement il y a de monde dans la boîte. Alors qu'on roule en direction de Kandahar City, je lui tape sur le casque :

Sony : L'gros, les saucisses dans la sauce à spagh... ça t'a-tu fait penser aux os qu'on a ramassés dans le 2-9 Bravo ?

Carl : Ah ! Ah ! Ah ! J'osais pas le dire tantôt, l'gros !

Nos nerfs lâchent. Je ne sais pas pourquoi, mais on se met à rire aux larmes. Je me sens mal de rire dans de telles circonstances, pourtant ça me fait du bien. On a du mal à s'arrêter. En fait, on est presque rendus dans Kandahar City quand on finit par se calmer un peu.

Dans la ville, les gars qui étaient à Ghundy Ghar la veille semblent sur les nerfs. Le VBL III qui est à la tête du convoi tire quelques coups de semonce. Par radio, le commandant de compagnie ordonne à tout le monde de se calmer.

Quand on arrive à KAF, les gars du quartier-maître nous attendent avec de la pizza et de la bière. On mange rapidement et on déguste nos deux bières en écoutant l'adjudant du quartier-maître nous donner les détails de l'horaire pour le lendemain. Ensuite, on prend notre équipement individuel et on marche du stationnement du GT3R22R jusqu'à nos quartiers. On passe devant le Canada House, où se trouvent des gens de KAF – les kaffards, comme on les appelle. Ils sont en jeans, du gel dans les cheveux, à boire une bière sans alcool. Ils nous regardent passer comme si on était une anomalie. Ce sont eux, les anomalies, dans cette zone de guerre.

Dans la chambre, je jase un peu avec les gars du détachement de tireurs d'élite qui étaient avec le commandant de compagnie à Ghundy Ghar. Ils me donnent plus de détails. Après un moment, les lumières fermées, on rit de Jérôme qui porte des sous-vêtements de Superman, puis on s'endort en écoutant Frank nous parler de son chien qu'il a hâte de retrouver chez lui, au Canada.

Le 24 août 2007, on se lève quelques heures avant l'aube. Toute la compagnie se rassemble à l'extérieur des quartiers, puis on marche en groupe vers un compound clôturé. À l'intérieur se trouvent les cercueils de l'adjudant-maître Mario Mercier et du caporal-chef Christian « Conan » Duchesne. Ils sont éclairés et recouverts chacun d'un large drapeau canadien. Sur chacun, on voit la photo qui sera envoyée aux médias, ainsi que

leur béret. On passe en file indienne, on pose notre main sur le cercueil et on se recueille quelques secondes avant de continuer à marcher. On est tous debout autour des cercueils. Personne ne parle. Certaines personnes, des amis proches des deux défunts, sanglotent dans leur coin, discrètement.

Un peu avant le lever du soleil, on se dirige tous vers le tarmac. Un avion CC-130 Hercule à l'arrière duquel un drapeau canadien est suspendu y est stationné. La rampe est ouverte, prête pour la cérémonie. Tout le contingent canadien déployé à Kandahar, de même que des représentants des autres contingents, sont en formation de parade. On forme une allée qui mène à la rampe de l'avion.

Au lever du soleil, l'appel est fait. On se met au garde-à-vous. Deux VBL III s'avancent lentement, presque en silence. Leurs rampes sont ouvertes, les cercueils y sont installés. Les véhiculent s'arrêtent. Les porteurs, répondant au commandement, montent les cercueils sur leurs épaules et, d'un pas lent, commencent leur progression vers l'avion. Le ciel est orangé. On n'entend pas un son. Les deux cercueils passent lentement devant nous alors que la cornemuse joue *Amazing Grace*. On est nombreux dans la compagnie à avoir des larmes qui coulent le long de nos joues. Saleté de cornemuse ! Par contre, si j'avais à mettre une image sur le mot « dignité », ce serait cette scène. Une centaine de fantassins endurcis par la guerre qui versent une larme sans broncher, au garde-à-vous, en regardant passer les cercueils de leurs frères d'armes tombés au combat. Les porteurs finissent par atteindre l'avion. Ils y déposent les cercueils. Un dernier salut à nos camarades décédés, puis on reçoit l'ordre de rompre les rangs et de retourner à nos tâches.

On se disperse sur KAF. Le commandant de compagnie nous a donné vingt-quatre heures de repos. Je vais déjeuner avec Jo et Carl. La cuisine américaine n'est pas mal. La nourriture est très grasse, mais c'est tellement bon !

En après-midi, je me rends au poste de commandement du GT3R22R. Je jase un peu avec tout le monde. Certains membres de la cellule de renseignement sont arrivés en théâtre opérationnel depuis peu et je n'avais pas eu la chance de les revoir après nos vacances de préembarquement. On se fait l'accolade. C'est plaisant. Certains sont plus sympathiques que d'habitude. J'ignore pourquoi. En fait, je l'ignore jusqu'à ce que je rencontre un capitaine que je connais depuis quelques années déjà. Il me regarde en souriant. Je lui demande pourquoi tout le monde me fait ce sourire-là aujourd'hui. Il part à rire et me dit :

Capitaine : Tu l'sais pas ? On était une gang à penser que t'étais dans le 2-9 Bravo quand ça a sauté !

Sony : Ahhhh, OK ! Ça explique ben des choses. J'trouvais le monde bizarre. Je sais ben qu'on s'voit pas souvent, mais quand même...

Le reste de la journée est tranquille. En soirée, tout le personnel du poste de commandement se regroupe dans une petite salle du Canada House. On s'assoit confortablement dans des fauteuils et on jase. Le capitaine de bataille commence. Il nous raconte ses souvenirs avec le sergent-major. Puis un autre gars continue. On rit, on verse une larme aussi. On se fait notre propre veillée funèbre. Juste une petite heure. Le temps de se vider le cœur.

Avant de quitter KAF, le lendemain matin, je m'arrête à la cellule du renseignement du GT3R22R. L'officier de renseignement et l'analyste senior ont appris que j'ai maintenant une tente. Ils ont volé des tapis un peu partout sur la base pour m'aider à décorer un peu. J'apprécie grandement le geste, et avec l'aide de Carl j'attache le tout sur le VBL III. Enfin, on va avoir un endroit décent où vivre.

Dans les jours qui suivent, on voit apparaître un ourson à l'avant de chacun des VBL III de la compagnie B. C'est un geste spontané fait à la mémoire de notre sergent-major de compagnie, qui nous appelait ses oursons.

La dernière semaine d'août est tranquille à PBW. En l'absence d'un sergent-major, les lieux ressemblent plus à un campement de gitans qu'à un camp militaire. Plein de petits groupes se montent des tentes dans tous les espaces disponibles. Certains se construisent des patios et des meubles de fortune. On en arrive au point que les VBL III ne peuvent plus circuler librement dans le camp. J'aime bien l'ambiance que cela crée. De plus, la discipline en général se relâche, du moins en ce qui a trait à l'habillement. C'est dû en grande partie au fait qu'un après-midi où c'était particulièrement tranquille le commandant de compagnie est sorti de sa chambre avec des bermudas et un t-shirt. Il n'en fallait pas plus pour que le reste de la compagnie emboîte le pas et que ça devienne hors de contrôle. Maintenant, l'habillement officieux, lorsque l'on n'est pas en service, ce sont les bermudas et le t-shirt. On fait une exception et on enfle nos uniformes quand nos supérieurs de KAF viennent nous voir, ou encore quand un VIP nous fait « l'honneur » de sa visite.

La fin août 2007 voit également certaines améliorations majeures concernant notre qualité de vie. Les douches sont finalement fonctionnelles et une équipe de cuisiniers, avec une cuisine de campagne et des conteneurs de nourriture fraîche, s'installe à PBW. On nous offre maintenant des déjeuners chauds complets, des sandwiches, de la soupe et de la salade pour le dîner, ainsi qu'un repas chaud pour le souper. En plus, les colis qu'Éli m'envoie du Canada commencent à arriver : de la nourriture en conserve que je mets de côté pour les jours où on n'aura pas accès à des aliments frais, mais aussi des croustilles, des noix, des bonbons – toutes sortes de petites choses qui remontent le moral. Je suis réellement chanceux d'avoir Éli dans ma vie ; elle est d'un grand soutien. On se parle une fois par jour, ça me fait du bien de me rappeler que j'ai une vie qui m'attend à la maison. Parfois, elle fait japper le chien. Ça me fait sourire de l'entendre, mon gros toutou. Finalement, la vie à PBW commence à être très agréable.

30 août 2007. En dehors des murs de PBW, la guerre continue de manière routinière. Dans le district de Zhari, les insurgés ont tendu une embuscade à un convoi d'USPI sur Highway 1 à la hauteur du sous-district d'Ashoqah, à l'est de PBW, et ont fait sauter un camion-citerne qui transportait de l'essence entre KAF et une FOB⁴ quelque part dans la province d'Helmand à l'ouest de la province de Kandahar. Dans le district de Panjwayi, il doit y avoir une opération quelconque parce qu'on entend l'artillerie tomber depuis ce matin.

Malgré tout ça, Carl et moi, on a un problème plus urgent à régler ce matin. Depuis que Nic a été blessé et qu'il a été évacué vers l'Allemagne puis le Canada, on est seuls dans une tente qui pourrait facilement héberger six personnes, sinon plus. On a transformé ce

lieu en réel havre de paix. Chacun a décoré son espace comme il a pu, et je suis assez fier du mien.

Mon petit coin n'est peut-être pas parfait, mais il est confortable, et c'est mon refuge contre les réalités abrutissantes de la vie à PBW. J'ai tapissé les parois de faux tapis persans bon marché aux couleurs variées. J'ai également fait bon usage des carpettes achetées au bazar par les interprètes et j'en ai recouvert le sol afin d'assurer un certain confort à mes pieds à la sortie du lit de camp le matin. D'ailleurs, ce lit est beaucoup plus confortable depuis que j'y ai mis de larges coussins afghans rouge vif, bien rembourrés, qui font office de matelas. Sous mon lit se trouve ma réserve de nourriture en conserve, bien rangée. Parfois, j'entends les deux souris qui vivent là tenter d'ouvrir une boîte de conserve. Je leur donne alors quelques noix et elles repartent se cacher pendant quelques jours. Je les ai nommées Dan et Dan, le prénom de deux de mes supérieurs hiérarchiques. De petites boules de vie ; elles me rappellent qu'il y a autre chose que la guerre et la mort dans ce coin de pays. Au pied de mon lit de camp, il y a un espace de rangement de fortune ; mes vêtements poussiéreux, mais bien pliés y sont rangés. À la tête de mon lit est installé un petit ventilateur qui n'a d'autre utilité que d'assurer une faible circulation de l'air torride ambiant. À côté de mon lit se trouve une chaise de patio verte qui me sert de fauteuil et sur laquelle je m'assois pour lire quelques pages d'Hunter S. Thompson quand mon horaire me le permet. Près de cette chaise est posée une table pliante que j'ai volée à la cuisine du camp et sur laquelle j'ai placé un jeu d'échecs en lapis-lazuli, cette pierre bleue commune en Afghanistan. Parfois, en soirée, j'aime faire quelques parties avec Carl ou avec le commandant du peloton 2-1. Je ne suis pas le meilleur, mais je me débrouille. D'autres objets encombrant cette table, tous nécessaires à mon confort quotidien : le pistolet 9 mm que les gars du quartier-maître de la compagnie de commandement ont bien voulu me prêter, ma lampe de poche frontale qui me permet de lire et de circuler dans PBW la nuit sans trébucher sur tous les obstacles, mes lunettes fumées qui me protègent la rétine des rayons éblouissants du soleil, ma tasse en acier inoxydable dans laquelle je prépare mon thé chaque matin alors que j'appelle Éli, quelques bouteilles d'eau tiède, une bouteille de gel désinfectant pour les mains, et enfin une bouteille de produit servant à masquer les odeurs inconfortables inhérentes à la vie sous la tente à des températures extrêmes. Bref, mon petit coin n'a rien d'un palais, mais j'y ai créé un îlot paisible où je peux m'isoler et, pour un instant, prétendre avoir une vie bien à moi loin de PBW.

Carl a décoré son espace un peu de la même manière, en ajoutant une grosse couverture colorée sur son lit de camp. Avec le grand nombre de tapis, de couvertures et de coussins, on se croirait dans *Les mille et une nuits*, ces contes arabes. Déjà, les gars ont baptisé notre tente « The love shack », car on s'attendrait presque à y voir un harem se prélasser en fumant le narguilé. Ce détail n'est pas passé inaperçu aux yeux du nouveau sergent-major de la compagnie. Il a l'air de vouloir transformer notre havre en abri de transit pour les personnes qui viennent dans le camp de temps en temps et qui n'ont pas d'endroit où coucher. L'idée ne nous plaît pas du tout. Carl et moi, on sait trop bien qu'on va se faire voler de l'équipement et que la tente va finir par être sale et jonchée de bouteilles remplies d'urine sous les lits de camp. Les gens, quand ils ne sont pas dans leurs affaires, ont tendance à vivre comme des porcs. Bref, on préfère agir plutôt que de réagir, et prendre le nouveau sergent-major de vitesse.

Première chose à faire, inviter Rémi, le remplaçant de Nic, à venir s'installer avec nous. Ce n'est pas trop dur de le convaincre : notre tente est assez bien située et relativement confortable malgré le fait qu'on n'a pas encore l'air climatisé comme les autres. Mais trois ce n'est pas suffisant, on doit être plus nombreux. On est là, Carl et moi, assis contre un des murs poussiéreux de PBW, le soleil qui plombe sur nous, à se casser la tête pour trouver une solution, quand Carl se met à sourire. Il part à la course et revient au bout de dix minutes l'air satisfait de lui-même. Il a trouvé de nouveaux colocataires pour partager notre espace : Annie et Manon, deux techniciennes médicales. En plus de nous assurer que la tente ne deviendra pas un abri de transit pour tous les visiteurs passant à PBW, Annie et Manon y ajoutent une touche féminine. Et c'est sans compter le fait qu'étant donné leur poste, pour des questions d'hygiène, elles doivent se laver quotidiennement, même lorsque l'eau est rationnée. Aussi, on se retrouve tous les soirs avec une bonne odeur de shampoing aux fruits qui flotte dans la tente. Ça peut sembler ridicule, mais c'est le genre de chose qui remonte le moral quand on est dans le milieu du désert à renifler de la poussière puante à longueur de journée. On met quelques jours à tous s'installer, mais rapidement notre tente devient indiscutablement l'endroit le plus confortable et le plus agréable à l'ouest de Kandahar City. Les filles, qui occupent la moitié de l'espace, suspendent des guirlandes roses et d'autres décorations féminines de leur côté, ce qui complète bien la décoration que Nic, Carl et moi, on avait commencé à installer dix jours plus tôt.

Début septembre 2007. Ce matin, je suis en train d'écrire quelques rapports de renseignement dans le poste de commandement. On m'informe qu'un Afghan blessé vient d'être amené au poste de la police nationale afghane. On ne sait pas encore de quelle nature sont ses blessures, mais apparemment on mettra un bon moment à le stabiliser. Étant donné que j'ai du temps devant moi avant qu'il soit évacué, je décide de finir de rédiger mes rapports avant d'aller voir ce qui se passe et de tenter de récolter un peu d'information.

Je suis à ramasser mon calepin, un stylo et mon appareil photo quand un technicien médical entre et nous informe, l'officier en service et moi, que l'Afghan montre des blessures suspectes. Selon la version des faits de notre blessé, il roulait à moto sur une route de terre battue quand il est passé sur une bombe artisanale qui aurait sauté sous lui. Le problème, selon les techniciens médicaux, c'est que l'homme est blessé au visage et à la main, comme si la bombe avait explosé alors qu'il la transportait ou l'installait. Du coup, on n'a plus un blessé civil afghan qu'on doit faire évacuer par l'ANP vers l'hôpital civil de Mirwais Mina à l'ouest de Kandahar City, mais bien un détenu potentiel qu'on doit embarquer dans un hélicoptère pour l'envoyer à KAF pour un interrogatoire plus poussé.

Pendant que l'officier se lance dans une argumentation avec je ne sais trop qui sur le réseau de communication radio du GT3R22R afin d'organiser le transport de notre détenu, je me dépêche d'imprimer tous les documents nécessaires à la gestion et au questionnement de ce dernier.

La gestion et le questionnement des détenus est une tâche ingrate qui demande beaucoup de temps, qui implique beaucoup de paperasse et qui est toujours à risque pour la personne qui en est chargée. Pour être responsable des détenus, il faut avoir participé au

cours de gestion des détenus et questionnement tactique que j'ai suivi en Ontario avant d'être affecté ici. Accepter de prendre un détenu sous sa responsabilité en espérant que tout se passe bien, c'est être aussi naïf que d'ingurgiter un litre de whisky en souhaitant que la soirée soit tranquille. Tellement de choses peuvent mal tourner – entre les policiers de l'ANP qui n'ont qu'une idée en tête, violer les détenus, les soldats de l'ANA pour qui un questionnement ne peut pas se faire sans quelques coups de barre de fer sur la gueule, les agents du NDS qui veulent décapiter ou vendre au plus offrant chacun des détenus qui sont entre leurs mains, sans oublier certains soldats de la coalition qui ont perdu des amis proches aux mains des insurgés et qui ne demanderaient pas mieux que de passer dix minutes seuls avec un détenu. Ajoutons à ça les deux ou trois journalistes qui traînent en permanence dans nos camps, sans oublier la Croix-Rouge et les organisations non gouvernementales (ONG) qui tentent par tous les moyens de trouver quelque chose à reprocher aux militaires, spécialement lorsqu'il s'agit des détenus, et on se retrouve avec un potentiel de situations merdiques assez incroyable.

À PBW, on est seulement quatre gars qualifiés pour faire la gestion des détenus et le questionnement tactique, quatre caporaux avec moi à la tête de l'équipe puisque, par la nature de mon travail comme opérateur en renseignement tactique, je sais comment orienter le questionnement, car je sais l'information qu'on cherche à obtenir. Le fait que de simples caporaux soient responsables d'une tâche aussi délicate faisait grincer des dents certaines personnes d'un grade plus élevé. Mais ces mêmes personnes ne voudraient pour rien au monde avoir leur nom associé au délicat dossier des détenus afghans. Personnellement, je m'en fous : je fais le travail pour lequel je suis qualifié et je répondrai aux questions le moment venu.

N'empêche que ce matin, c'est notre premier vrai détenu à tous. Jusque-là, on n'a eu affaire qu'à des acteurs, dans un bureau tempéré, après avoir mangé un bon repas et avec la possibilité de recommencer l'exercice si jamais le questionnement ne tournait pas comme on l'avait voulu. Bref, on s'est exercés dans des situations idéales.

Puisque le blessé a été amené à PBW par quatre autres individus, on décide de questionner tout le monde pour avoir une meilleure idée de ce qui s'est réellement passé. En raison du grand nombre de détenus potentiels, je regroupe les autres caporaux qualifiés devant le poste de commandement et je leur explique un peu ce qu'on sait, et surtout ce qu'on cherche à savoir. Après avoir attribué un détenu à chaque gars, je leur suggère de se trouver chacun un interprète avec qui ils sont à l'aise de travailler, car la journée risque d'être longue. Avant de les laisser partir vers leur tâche, je remets à chacun d'eux une pile de feuilles à remplir ainsi que l'équipement de base de la gestion de détenu : un sac de jute dans lequel tous les effets personnels du détenu seront déposés après avoir été étiquetés, trois grands sacs en plastique transparent qui serviront à mettre la documentation et des pièces à conviction potentielles, des lunettes noircies pour bloquer la vue, des attaches autobloquantes pour le menotter, plusieurs étiquettes servant à identifier le détenu ainsi que son sac de jute et ses effets personnels, et finalement un contenant de plastique renfermant le nécessaire pour analyser les résidus de poudre à fusil ou d'explosif, soit des gants de latex, un mélange chimique et une lingette blanche. Le procédé est simple. On enfle les gants et on frotte la lingette sur les mains, la barbe et le visage d'un individu suspect. Ensuite, on brise la fiole et on verse le produit chimique sur la lingette. Si elle tourne au bleu, ça signifie qu'il porte sur lui des traces de poudre à fusil ou d'explosif, ce

qui l'incrimine. Ainsi, notre suspect vient d'échouer au test, ou de le réussir, selon le point de vue où l'on se place.

Je me rends au poste de l'ANP pour y questionner mon premier suspect. Avant, je fais un détour pour aller chercher l'interprète avec qui je travaille le plus fréquemment, Farzan. Cet homme m'intrigue. Il est extrêmement professionnel et efficace, même selon les standards occidentaux. Ce qui est douteux. Il parle couramment plusieurs langues et dialectes, manipule les armes comme seul un militaire le ferait, a des connaissances médicales de base, et a un talent certain en ce qui a trait aux relations humaines et au réseautage. Bref, je le garde à l'œil, tout en profitant de ses talents.

Sur la terrasse du poste de la police nationale afghane, c'est le chaos. Il y a plusieurs civils afghans et une vingtaine de membres de la police, sans compter tous les Canadiens : les techniciens médicaux, les membres de la compagnie qui sont qualifiés TCCC⁵, les membres du peloton responsable de la sécurité de PBW et les curieux qui sont venus voir le premier détenu de la mission. Bref, c'est un zoo !

Un sergent du peloton 24 me demande si j'ai besoin d'aide dans ma tâche. Il est responsable de la sécurité du camp. Je lui demande de faire évacuer un peu de monde de la terrasse. Les autres caporaux prennent en charge leurs détenus respectifs et les conduisent dans un endroit isolé et tranquille où ils pourront les questionner. Je ne pourrai pas faire de même avec le mien : il est sur une civière et plusieurs Canadiens s'activent autour de lui pour tenter de le stabiliser. Je ne peux même pas encore le voir, il y a littéralement un mur humain qui nous sépare. Je serre la main du colonel Ghulam qui regarde la scène, assis à sa table. Il boit du thé et est occupé à des mondanités avec quelques civils afghans.

Je n'ai jamais eu affaire à un détenu auparavant, ou même à un blessé. Je suis un peu nerveux. Farzan et moi, on s'approche. Les techniciens médicaux nous font une place. Le détenu est sur une civière montée sur pieds. Je le regarde et, sans m'adresser à personne en particulier, je demande :

Sony : Tabarnak ! Y'est donc ben magané ! Y'est-tu en vie, ce gars-là ?

Farzan : C'est vrai qu'y est magané...

Je me retourne vers mon interprète, incrédule.

Sony : Tu parles français, toi, p'tit crosseur ?

Farzan : Non, non... I try to learn... nez... nombril...

Sony : Va chier ! Nez, nombril... On va s'réparer d'ça plus tard !

Je prends note de ne plus parler ouvertement en français devant Farzan. Il a toujours soutenu qu'il ne comprenait pas cette langue ; je commence à penser qu'il la maîtrise largement. Mais ce n'est pas le moment de m'occuper de ça.

Je me tiens debout devant un détenu mal en point. Il a le haut du corps calciné, incluant le visage. Une de ses mains est fendue en deux, et il y a du sang partout. Étrangement, il lui manque également une jambe, mais ça semble être une très ancienne blessure. Je demande de nouveau aux techniciens médicaux s'il est bel et bien vivant. On me répond que oui. Est-il conscient ? On me le confirme. Je suis là, planté comme un con, sans trop savoir par où commencer. Mon cours de gestion des détenus et de questionnement tactique

ne m'a vraiment pas préparé à ça. En fait, je ne sais même pas si j'ai le droit, selon la Convention de Genève, de questionner un détenu en aussi mauvais état.

J'essaie de lui parler par l'intermédiaire de Farzan. L'homme se tourne vers moi. L'odeur de sa chair brûlée me rappelle celle des côtes levées BBQ d'une rôtisserie bien connue au Québec. Je me souviens alors d'un documentaire sur les cannibales que j'avais écouté plusieurs années auparavant. La plupart d'entre eux comparaient la chair humaine à celle du porc. Si je me fie à l'odeur, ils avaient raison.

Le détenu peut à peine ouvrir les yeux. Il est dans un sale état. Je lui pose quelques questions de base, tant pour l'identifier avec certitude que pour lancer la conversation. On parle un moment. J'essaie d'appliquer les techniques qu'on m'a apprises. Ce n'est pas un grand succès.

Puisque c'est mon premier détenu et que j'y vais à l'aveuglette, je décide d'essayer l'analyse d'explosif. Je sais pertinemment que même s'il me dit la vérité et qu'il est réellement passé à moto sur une bombe artisanale, je trouverai des traces d'explosif sur lui. Mais je monte une petite mise en scène. Je lui explique que c'est sa dernière chance de me dire la vérité, que si la lingette tourne au bleu je saurai qu'il est un menteur et je l'enverrai en détention, peu importe ce qu'il dira après. Bref, je joue un peu sur la psychologie. Il s'en tient à son histoire. Je procède au test. Je ne suis pas trop certain de la manière dont ça marche, alors je suis les indications. J'attends une minute. Évidemment, la lingette change de couleur. Je la lui montre théâtralement.

Un technicien médical qui se tient à la tête de la civière et qui était un ami proche de Conan, tué il y a une semaine à Ghundy Ghar, perd alors le contrôle et enfonce son index dans la poitrine du détenu en criant : « FUCKING TALIBAN ! FUCKING TALIBAN ! » L'espace d'un instant, je reste figé. Puis je demande à tout le monde de se calmer et à ceux qui n'ont pas d'affaire autour du détenu de s'en aller. « Criss ! Ce gars-là, y'est blessé, y'est détenu par ses ennemis. Vous pensez pas qu'y a déjà assez une journée d'marde sans qu'on le tabasse, ciboire ? »

Un membre du peloton 24 entraîne le technicien médical plus loin. Je souffle un peu. Je n'arrive pas à croire ce qui vient de se passer. Je demande à une des techniciennes médicales si elle peut remplacer son collègue qui vient de perdre le nord. Elle me dit que oui. Je lâche un soupir. Je commence à comprendre pourquoi personne ne veut avoir la tâche de s'occuper des détenus.

Entre-temps, Mohammad Ghaffour, le commandant du NDS pour le district de Zhari, est arrivé. Il regarde le détenu et, par l'intermédiaire de Farzan, me demande :

Mohammad Ghaffour : Sony, mon ami, donne-moi le détenu.

Sony : Qu'est-ce que tu veux faire avec lui, Mohammad ?

Mohammad Ghaffour : Je vais l'emmener dans le désert et chop !

chop ! je vais lui couper la tête.

Sony : OK... On va appeler ça le plan B, Mohammad.

Mohammad Ghaffour : Et quel est le plan A, mon ami ?

Sony : Le plan A ? On le garde en vie pour avoir de l'information, Mohammad.

Ghaffour a l'air déçu. Il me propose d'aller dîner avec lui plus tard cette semaine. J'accepte. Tant par courtoisie que par curiosité. N'empêche, tu parles d'un sympathique sociopathe.

Une technicienne médicale nous fait remarquer que le détenu pleure. En effet, des larmes coulent de ses yeux. Je ne sais pas si c'est la douleur, le stress ou uniquement une réaction due à ses blessures. Comme je n'arrive pas à tirer quoi que ce soit de lui, on l'amène à KAF pour être soigné et interrogé plus avant.

Je décide alors de remplir la paperasse le concernant et d'arrêter de perdre mon temps sur son cas. Je vais plutôt me concentrer sur un de ses jeunes frères qui a été mis en détention temporaire et qui attend à l'écart. Plus tôt, j'ai demandé qu'on sépare le groupe pour m'assurer qu'ils ne s'entendent pas tous sur une histoire à nous raconter.

Le frère est dans la jeune vingtaine. Encore une fois, j'applique avec lui les techniques apprises, sans grand résultat, sinon que je découvre que leurs histoires ne concordent pas et, donc, qu'il y a quelque chose de suspect.

Je questionne ensuite mon deuxième détenu à l'écart, mais des curieux viennent continuellement nous déranger. Tout le monde veut voir les premiers détenus de la mission.

Je retourne au poste de l'ANP quelques dizaines de mètres plus loin pour vérifier comment s'en sortent les autres caporaux. Trois des détenus, alignés, sont accroupis dans la gravelle sous le soleil de plomb de l'après-midi. Je demande au soldat de garde ce que c'est que ce bordel. Il me répond que ce sont les ordres de... « Fuck les ordres de j'me crisse qui ! Y'est pas qualifié pour s'occuper des détenus, pis c'est pas son nom qui s'trouve sur les criss de documents qu'on va envoyer à KAF, c'est le mien ! »

Je fais déplacer les détenus à l'ombre et je leur fais remettre une bouteille d'eau chacun. Le sergent-major m'observe. Lui et moi, on représente deux écoles de pensée diamétralement opposées en ce qui a trait à la gestion des détenus. Il est de la vieille école, et croit que les détenus doivent être maintenus dans un certain inconfort. De mon côté, je considère qu'un traitement humain a beaucoup plus de chances de fonctionner, car de toute façon les détenus savent pertinemment qu'on ne peut pas leur faire grand-chose, alors aussi bien les traiter humainement et tenter d'établir un lien avec eux. De plus, en agissant ainsi, j'ai beaucoup moins de risques de laisser ma marque dans les livres d'histoire aux côtés de tous les grands criminels de guerre. Bref, même si on agit tous les deux à l'intérieur des paramètres établis par la Convention de Genève, on ne s'entend vraiment pas. Malheureusement, pour une raison qui m'échappe, quelqu'un quelque part a décidé que les sergents-majors de compagnie n'étaient pas assez occupés avec la discipline de leurs compagnies respectives et les ont chargés de la gestion des blessés, des morts et des détenus. On est donc pris pour travailler ensemble pour la durée du tour. Du moins lorsqu'il est question des détenus. Je vais devoir exercer ma patience et ma diplomatie.

En fin d'après-midi, on amène tous les détenus, le blessé et ses deux frères près de la zone d'atterrissage. On a reçu l'autorisation de les transférer à KAF pour des interrogations plus approfondies. On est tous assis contre un des murs extérieurs de PBW.

Je vérifie une dernière fois si la paperasse concernant les détenus est en ordre. Le blessé est sur une civière, il semble dormir ; du moins, il est très tranquille. Son frère dans la jeune vingtaine est à côté de moi et de Farzan, et l'autre, qui n'est qu'un adolescent, se trouve un peu plus loin avec un soldat qui le garde. On a décidé d'envoyer le plus jeune avec ses deux frères, car on ne voulait pas qu'il se retrouve seul dans le district de Zhari.

Alors qu'on attend les hélicoptères, je laisse tomber mon personnage de questionneur tactique et je redeviens moi-même. Je jase de tout et de rien avec Farzan et avec le frère plus âgé. Ce dernier me demande s'il peut uriner. Je lui dis que oui et fais signe à Farzan de l'aider puisqu'il est menotté. Le détenu me dit qu'il apprécie. Je lui réponds qu'il n'y a pas de problème. Pendant ce temps, on voit au loin s'approcher les hélicoptères. Le détenu me regarde, il panique. Je lui demande de se calmer ; tout va bien aller. Rien à faire, il pleure maintenant à chaudes larmes.

Sony : Qu'est-ce qui se passe là, mon chum ?

Détenu : Je veux pas aller là-dedans.

Sony : Relaxe, le pire est passé. Vous allez juste vous rendre à KAF pour que votre frère se fasse soigner.

Détenu : Quand même... Je veux pas monter là-dedans.

Il pleure de plus belle. Il est inconsolable.

Sony : Hey ! Hey ! Écoute, mon chum. Faut que tu prennes sur toi.

Faut que tu te montres fort. Ton p'tit frère te regarde. Y'a besoin de toi. Y'a besoin d'avoir confiance en toi.

Détenu : Je sais... Mais j'ai tellement peur.

Sony : Ça va ben aller, mon chum. Calme-toé.

Détenu : Mais j'ai peur d'aller dans le ciel.

Sony : Compte-toé chanceux, mon chum. Moi, quand j'monte dans un hélicoptère, la plupart du temps on me force à sauter en bas avec un parachute. Toi, au moins, tu vas atterrir avec !

Je dis ces mots en lui faisant un sourire complice. Il me sourit en retour et se calme un peu. Je sens que je le tiens. J'hésite, puis j'ajoute d'un ton encore plus complice : « Et pis... une fois en haut, dans le ciel, tu vas juste être plus proche d'Allah. C'est pas tout le monde qui a cette chance-là ! »

Le détenu fond en larmes. Ce ne sont plus des larmes de panique, ce sont des larmes de soulagement. Il me tend ses mains menottées par des attaches autobloquantes et me serre la main. L'espace d'une seconde, j'espère qu'il ne s'est pas pissé dessus. Il s'essuie les yeux. « Tu es un homme bon », finit-il par dire. J'ai de sérieux doutes là-dessus, mais bon...

Du coup, il se met à parler, à me donner des détails qu'il se refusait à révéler plus tôt. Je n'arrive pas à y croire : j'ai réussi à faire parler mon premier détenu ! L'approche humaine... je me promets de l'essayer de nouveau lorsque j'aurai un prochain détenu, juste pour m'assurer qu'il ne s'agit pas là d'un simple coup de chance.

Une autre chose que j'ai remarquée, plus tôt aujourd'hui, c'est que lorsque des blessés sont amenés au poste de la police nationale afghane, dans la panique du moment, les personnes qui les accompagnent sont beaucoup plus portées à parler. Étant donné qu'on reçoit des blessés quasi quotidiennement à PBW, je vais me faire un devoir à l'avenir d'aller y faire un tour et de questionner les gens avec un interprète. On ne sait jamais, je pourrais tomber sur de l'information pertinente par pur hasard. Et avec un peu de chance, je vais me désensibiliser à la vue des blessés et des morts et être capable de me concentrer sur ma tâche de collecte d'information même en situation de crise.

Je réfléchis à tout cela tout en prenant des notes et en questionnant le détenu qui est maintenant plus enclin à la discussion quand un hélicoptère UH-60 Black Hawk arborant la croix rouge se pose. On reçoit une vague de poussière au visage. Un de nos gars s'approche de l'appareil. L'équipage discute rapidement avec notre personnel au sol. Ils nous informent qu'ils ne peuvent embarquer que le détenu blessé, que c'est contre la Convention de Genève d'utiliser les véhicules marqués de la croix rouge pour déplacer des détenus qui ne sont pas blessés. Du coup, l'hélicoptère décolle avec un seul passager, et nous, on reste au sol, plantés comme des cons, avec ses deux frères. Quand la poussière se dissipe, on les ramène à PBW où ils sont enfermés sous bonne garde. On leur donne un repas et de l'eau tandis qu'on tente de trouver comment les envoyer vers KAF.

Je passe le reste de l'après-midi à consolider l'information que j'ai récoltée et à rédiger mes rapports de renseignement. Après le souper, on a notre briefing habituel. Je prends la parole le premier, comme toujours. Quand j'ai terminé, je demande au commandant adjoint de compagnie la permission d'ajouter quelque chose. Il me l'accorde. Je dis alors à l'état-major de compagnie que ce que j'ai vu aujourd'hui chez certains de nos membres, y compris des hauts gradés, était inacceptable. Que j'ai beau être le moins gradé du poste de commandement, la gestion des détenus demeure ma responsabilité, et que je ne tolérerai plus jamais des agissements pareils. Certains affichent un sourire en coin. Un autre me rit ouvertement dans la face. Deux commandants de peloton me répondent qu'ils s'en foutent. Je me sacre de leur attitude, j'ai passé mon message.

Une demi-heure plus tard, alors que je me rends à la cuisine, le commandant adjoint de compagnie et deux adjudants de peloton viennent me trouver en privé pour me donner une tape dans le dos et me dire que j'ai bien fait. Ça fait du bien de sentir un peu de soutien. N'empêche, je suis encore de mauvaise humeur.

En début de soirée, j'apprends que les détenus vont être transférés à la base opérationnelle avancée Ma'sum Ghar qui se trouve à quelques kilomètres au sud de notre position, dans le district de Panjwayi. Je vais discuter une dernière fois avec eux, puis j'aide les gars chargés de leur garde à les conduire vers le VBL III dans lequel ils seront amenés.

On est en train de les faire monter dans les véhicules quand un VIP accompagné d'une journaliste sort de nulle part. Il souhaite savoir ce qui se passe. Je lui explique poliment qu'on transfère des détenus vers la base opérationnelle avancée Ma'sum Ghar. En entendant le mot « détenu », le VIP tourne les talons et me lance, en s'en allant, qu'il n'est pas au courant de ces choses-là. Je le regarde partir en me disant que si les choses devaient mal tourner avec un détenu, on n'aurait pas beaucoup de soutien de la part de la chaîne de commandement.

Tandis que je réfléchis à ça, un des soldats affectés à la garde des détenus m'informe que la journaliste a pris des photos de nous et des détenus au moment où on les faisait monter à bord du VBL III. On ne sait pas trop quoi faire. Le sergent responsable de l'équipe de garde décide de confisquer l'appareil photo temporairement. Je le prends et l'apporte dans le poste de commandement. Entre-temps, le commandant adjoint de compagnie communique avec l'officier des affaires publiques à KAF pour savoir quoi faire avec l'appareil et la carte mémoire. La réponse nous revient quelques heures plus tard : on doit remettre tout son équipement à la journaliste et lui demander poliment de ne pas publier ces photos. Je ne suis pas trop convaincu de cette décision, mais bon...

Plus tard en soirée, le sergent-major vient me trouver : on a besoin de trousses toutes prêtes pour la gestion et le questionnement des détenus. Il affirme qu'on a perdu beaucoup de temps aujourd'hui à imprimer de la paperasse et à rassembler les différents éléments nécessaires. Ça me tue de l'admettre, mais il a raison. Je me mets donc à la tâche. J'y passe la nuit, mais au petit matin, j'ai devant moi une centaine de poches de jute bien pliées contenant tout le nécessaire à la gestion et au questionnement des détenus.

Quelques jours plus tard, Carl et moi, on décide d'aller dîner avec Mohammad Ghaffour, le commandant local du National Directorate of Security. Le compound du NDS se situe à une centaine de mètres au sud de PBW, et on doit enfiler tout notre équipement de protection même si on ne va pas très loin. On demande à Farzan de nous suivre. Quand il apprend où on se rend, il ne se donne même pas la peine de revêtir son propre équipement de protection. Je me sens con avec ma veste antifragmentation à côté de lui en t-shirt. J'ai informé Carl de mes soupçons à propos de la qualité du français de notre interprète, et depuis il s'amuse à essayer de le prendre en défaut. On peut voir que ça dérange Farzan, mais il fait semblant de se prêter au jeu et continue de dire qu'il essaie d'apprendre le français, mais qu'il trouve ça difficile. Avec l'accent du Lac-Saint-Jean qu'il m'a sorti plus tôt cette semaine, je suis certain qu'il parle parfaitement notre langue, du moins le québécois.

On est reçus chaleureusement par Mohammad Ghaffour, son adjoint Abdul Hassan (qui a l'étrange habitude de fumer des scorpions séchés qu'il réduit en poudre) et quelques autres membres du NDS. Ils sont tous habillés en civil, ce qui rend difficile de dire qui est qui. La cour du compound est maintenue propre, du moins selon les normes que j'ai pu observer dans le district de Zhari jusqu'à maintenant. Par exemple, le poste de l'ANP est enveloppé d'une odeur âcre qui lève le cœur, un mélange d'eau stagnante, de sang séché, de diésel et de déchets organiques qui pourrissent un peu partout autour de la terrasse. En comparaison, le compound du NDS, avec son petit jardin de fleurs roses, a l'air d'une oasis.

Mohammad Ghaffour nous conduit à l'intérieur. On entre dans une salle où le sol est recouvert de tapis. En cercle, le long des murs, de longs coussins rouges s'alignent. Dans un coin de la pièce, une dizaine de AK-47 et de RPG-7 sont appuyés contre un mur. Mohammad Ghaffour nous invite à nous mettre à l'aise. L'hospitalité pachtoune est légendaire, et je commence à comprendre pourquoi. C'est en effet très agréable d'être reçu par un pachtou. On dépose nos armes et on enlève notre équipement de protection. On prend ensuite quelques photos avec les armes du NDS, puis avec ses membres eux-mêmes. L'ambiance est bonne. Mohammad Ghaffour nous demande si on joue aux échecs.

Oui. Il souhaite qu'on se fasse une partie une soirée où ce sera tranquille dans le district. Je lui souligne que si on attend le calme, il faudra patienter jusqu'à la fin de la saison des combats. Il me répond qu'on jouera cet hiver – Inch'Allah⁶.

On discute de tout et de rien pendant une petite heure, puis Mohammad Ghaffour ordonne à deux de ses hommes de faire le service. Sur les tapis, devant nous, ils étalent du poulet rôti, un genre de ragoût de chèvre avec des légumes, du pain nan, des raisins frais et un large bol de lait sur (qu'ils appellent yogourt) dans lequel il y a une petite louche commune qu'on utilisera pour boire le lait. Pour arroser le tout, un des hommes de Mohammad Ghaffour sort de son sac des boissons gazeuses glacées. Bref, mise à part l'horrible diarrhée que je risque d'avoir à cause du yogourt, la vie n'est pas si mal.

Pendant le repas, personne ne parle vraiment. Du moins, personne ne parle de quoi que ce soit d'important. Apparemment, c'est impoli ; c'est en tout cas ce que Farzan me dit. Je m'en fous un peu, trop heureux de manger un repas décent. Après le dîner, on discute encore un peu, on se fait l'accolade, puis Carl, Farzan et moi, on retourne à PBW.

Je passe le reste de la journée à consolider un rapport au sujet de Mohammad Ghaffour, que j'envoie à la cellule du renseignement du groupement tactique à KAF. Je suis un peu perplexe à son endroit, même si jusqu'à présent il semble avoir le potentiel de devenir un excellent informateur.

Le lendemain matin, vers 7 h, Mohammad Ghaffour se présente à PBW. Quand on m'avertit de son arrivée, je vais le rejoindre rapidement. On se fait l'accolade. Apparemment, Mohammad Ghaffour adore faire l'accolade à ceux qu'il considère être ses amis, ou du moins ses connaissances. On discute un peu. Il me raconte des banalités. Je l'écoute patiemment en me demandant ce qui l'amène de si bonne heure à la base.

Au bout de trente minutes, il finit par me dire ce qu'il est venu m'annoncer. Il y aurait une bombe artisanale sur Highway 1, à environ 2 km à l'est de PBW. Merde ! Je lui demande d'attendre un instant et je cours vers le poste de commandement où j'avertis l'adjoint de la compagnie. Le signaleur envoie aussitôt un message sur le réseau radio pour aviser tous les indicatifs d'appel d'éviter le secteur. Le commandant de compagnie ordonne au peloton 2-1 ainsi qu'aux ingénieurs de combat d'accompagner Mohammad Ghaffour jusqu'à l'endroit où est censée se trouver la bombe artisanale.

Je présente Mohammad Ghaffour et un autre membre du NDS au commandant du peloton 2-1, puis je les regarde quitter PBW – ceux du NDS dans une Toyota Corolla, le peloton 2-1 et les ingénieurs à bord de leurs VBL III. Je retourne au poste de commandement où je suis la situation sur le réseau radio de la compagnie. J'écoute en même temps que j'écris mes rapports de renseignement.

Vingt minutes plus tard, le commandant du peloton 2-1 confirme la présence d'une bombe artisanale en bordure de la route à l'endroit indiqué par Mohammad Ghaffour. Je suis content, je crois avoir trouvé un informateur qui a du potentiel. Le commandant de compagnie me suggère d'entretenir la relation avec lui. Je lui réponds qu'il n'y a pas de problème.

Le peloton 2-1 et les ingénieurs passent quelques heures sur le site afin de désamorcer la bombe et de s'assurer que l'endroit est sécuritaire – pour autant qu'un endroit puisse

être sans danger dans le district de Zhari. En milieu d'après-midi, tous les indicatifs d'appel sont de retour à PBW. Mission accomplie.

Le commandant du peloton 2-1 vient me voir. Il me fait part de ses soupçons. Selon lui, quelque chose ne va pas. La bombe était trop parfaite. L'emplacement était trop parfait. Toujours selon lui, ça sent l'arnaque. J'en prends note. Après tout, Mohammad Ghaffour n'est pas né de la dernière pluie. Encore une fois, je ne sais pas trop quoi penser. Je vais devoir patienter et l'observer davantage afin de pouvoir me faire une idée plus claire de qui il est et de ses buts réels. En attendant, il y a une bombe artisanale de moins dans le district de Zhari : c'est déjà ça de gagné.

Le lendemain matin, Mohammad Ghaffour se présente de nouveau à PBW. Je vais à sa rencontre, accompagné de Carl et de Farzan. Il est de bonne humeur et fait à chacun une longue accolade, en plus de nous embrasser les joues. Son odeur de transpiration épicée me monte au nez. C'est déplaisant. Je sens sa peau couverte de sébum sur mes joues. Ça, c'est carrément dégoûtant !

On s'assoit tous. L'ambiance est bonne. On commence par féliciter Mohammad Ghaffour pour sa découverte d'une bombe artisanale. Je lui dis que mon patron est très heureux. Mohammad Ghaffour semble ravi. On discute encore un moment, puis il sort une feuille d'une de ses poches : des notes manuscrites. Je suis habitué de le voir sortir ce genre de feuille. Généralement, ça veut dire qu'il veut me donner de l'information, la plupart du temps des listes de noms d'insurgés et d'équipement utilisé par ces derniers. J'attends donc, carnet à la main, qu'il débite ses renseignements.

Mais aujourd'hui, Mohammad Ghaffour n'a pas d'information à fournir. Au contraire, il a une liste de demandes. Il m'explique qu'étant donné qu'il a trouvé une bombe artisanale la veille, il nous a prouvé son savoir-faire, et qu'ainsi nous lui sommes redevables. Sa liste est assez exhaustive et inclut une récompense en argent de plusieurs centaines de dollars, le plein quotidien de ses véhicules, des munitions, et plus encore. Je l'écoute. Carl me sourit.

Mohammad Ghaffour vient de nous montrer son jeu. On sait maintenant ce qu'il recherche. La théorie du commandant du peloton 2-1 était juste. Selon toute vraisemblance, Mohammad Ghaffour a envoyé ses hommes poser la bombe artisanale afin de pouvoir nous la montrer et ainsi réclamer ce qu'il croit être son dû.

On continue d'écouter Farzan qui nous traduit les demandes toutes plus absurdes les unes que les autres de Mohammad Ghaffour. Quand il a terminé, on lui demande d'attendre ; on va voir ce qu'on peut faire. Carl reste avec lui le temps que j'aille discuter avec le commandant de compagnie. J'informe mon supérieur de ce que je viens d'apprendre au sujet de Mohammad Ghaffour. On discute un moment du fait qu'on a un soi-disant allié qui pose des bombes dans notre secteur. Le commandant me dit de ne rien lui donner. Je lui fais un signe de tête indiquant que j'ai compris et je retourne à l'endroit où sont assis les autres. J'annonce à Mohammad Ghaffour que pour le moment je ne peux rien lui offrir, mais que je vais voir ce que je peux faire pour lui. Il est furieux. Il se lève et se dirige vers le poste de l'ANP où le colonel Ghulam l'accueille à bras ouverts.

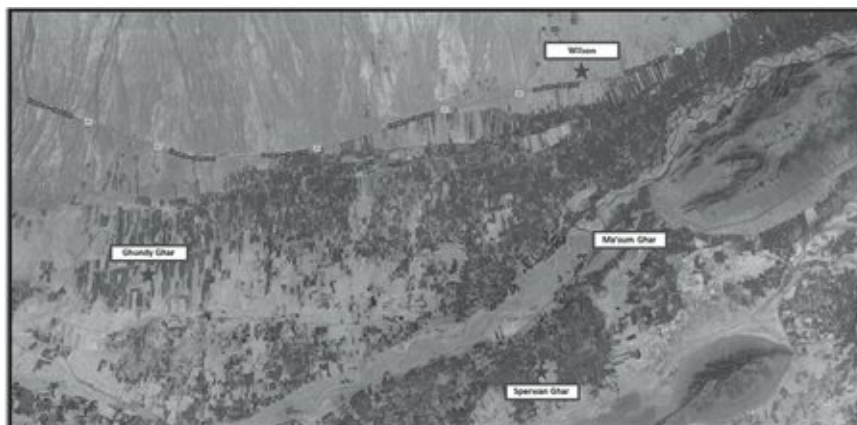
Carl et moi, on regarde la scène se dérouler en se demandant ce que cela peut bien signifier. On trouve ça étrange, car les deux hommes ont toujours eu l'air plus ou moins

hostiles l'un envers l'autre. On remercie Farzan et on retourne à notre tente discuter de ce qui vient de se passer.

Plus tard dans l'avant-midi, un informateur au sein de l'ANP vient nous raconter ce qui s'est passé. Le colonel Ghulam aurait offert une somme généreuse à Mohammad Ghaffour pour soi-disant le récompenser de sa trouvaille de la veille. Selon l'informateur, toutefois, ce que le colonel a fait, en réalité, c'est de s'assurer la fidélité de Mohammad Ghaffour. Ainsi, ce dernier est maintenant à la solde du colonel Ghulam. Ça me laisse songeur. Le commandant des services secrets afghans pour le district de Zhari pose des bombes artisanales et est à la solde du chef de police, qui, lui, est apparemment le beau-frère d'un important commandant insurgé du secteur. J'ai du mal à suivre la dynamique locale...

Les jours qui suivent, la compagnie se prépare activement pour la prochaine opération. Depuis le 23 août 2007, le peloton de reconnaissance occupe le sommet de Ghundy Ghar à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de PBW. Depuis ce point d'observation avantageux, ce peloton nous rapporte les activités des insurgés dans l'ouest du district de Zhari. Notre prochaine offensive consiste à reprendre les points de contrôle de l'ANP dont les insurgés se sont emparés plus tôt en août, le long de la route nord-sud qui descend de Highway 1 vers le sous-district de Nalgham, à environ quinze kilomètres à l'ouest de PBW. Les deux points de contrôle sont connus sous les noms de Lakhokel et Pulchakan. Le but de l'opération est de prendre ces deux objectifs, de les fortifier et d'y installer des membres de la police nationale afghane, et éventuellement ceux de l'ANA, accompagnés de mentors canadiens.

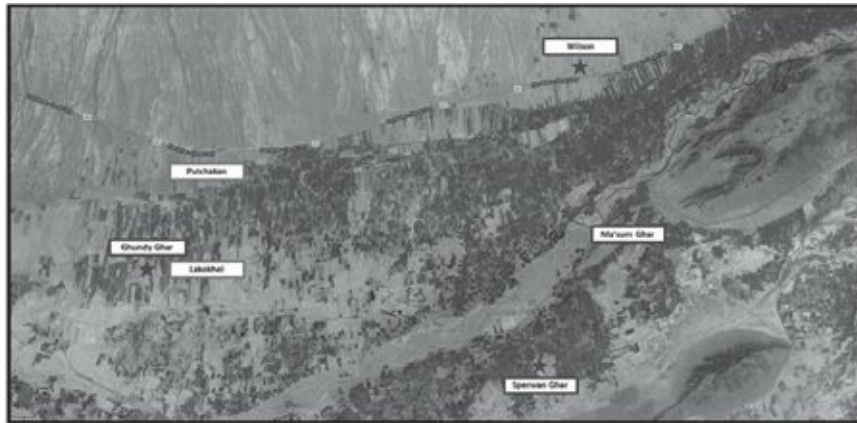
Dans la nuit du 7 au 8 septembre 2007, les tireurs d'élite du poste de commandement de la compagnie B s'infiltrèrent à proximité des objectifs Lakhokel et Pulchakan. Toute la nuit, ils observent et nous rapportent les activités des insurgés. Dans l'ensemble, la situation semble tranquille. Quelques insurgés montent la garde sans se méfier de quoi que ce soit.



Camps de l'ISAF, de l'ANA et de l'ANP dans les districts de Zhari et de Panjwayi –

Kandahar, Afghanistan – 8 septembre 2007

Source : earth.google.com



Objectifs Pulchakan et Lakhokel, district de Zhari – Kandahar, Afghanistan – 8 septembre 2007

Source : earth.google.com

Vers 4 h, le 8 septembre, la compagnie B se réveille à PBW et se prépare à se déployer. On monte tous dans nos véhicules respectifs qui ont été stationnés en formation, prêts à partir depuis la veille. Cette fois-ci, le VBL III 2-9 Alpha sera de l'opération, une centaine de mètres en arrière des éléments de l'assaut, avec l'ambulance, le véhicule des mécaniciens et une troupe d'ingénieurs de combat. On prend donc tous place : Alexandre derrière le volant, le commandant adjoint de compagnie dans la tourelle aux côtés de Carl notre canonnier, ainsi que Rémi et moi dans les écoutilles arrière. S'ajoutent dans notre véhicule un interprète que je ne connais pas et deux journalistes dans la jeune trentaine.

Quelques minutes avant l'aube, le convoi de la compagnie B se met en branle. On sort rapidement de PBW, direction sud, puis le convoi de plusieurs dizaines de VBL III et autres véhicules de soutien au combat tourne vers la droite, direction ouest sur Highway 1. On roule à vive allure. À l'horizon, derrière nous, on voit le soleil orangé apparaître lentement dans le ciel obscur. On passe devant le village d'Howz-e-Madad où, paraît-il, flotte le drapeau taliban. De nombreuses carcasses de camions-citernes ayant été pris en embuscade au cours du dernier mois traînent à l'abandon de chaque côté de la route. Certaines brûlent encore. La scène a quelque chose d'apocalyptique. Deux kilomètres plus loin, on tourne franc sud et on adopte une position de combat sur un grand terrain ouvert à proximité d'un cimetière.

À la radio, on entend le commandant de compagnie donner l'ordre de lancer la mission. Les tireurs d'élite abattent l'insurgé qui monte la garde du premier objectif, toujours inconscient de la présence de près de 200 soldats de la coalition à tout au plus 1 km au nord de sa position. Rapidement, les insurgés se rendent compte de ce qui se prépare et se rassemblent pour monter la défense de leurs positions.

Les avions de chasse F15 Eagle font un passage à basse altitude. La manœuvre est davantage un acte d'intimidation qu'une réelle action offensive. Par la suite, l'artillerie commence à pilonner les positions des insurgés. Finalement, les pelotons d'infanterie amorcent leur avance, accompagnés de troupes de l'ANP et de l'ANA.

À bord du VBL III 2-9 Alpha, on organise une position défensive temporaire sur le terrain ouvert. Les autres véhicules qui ont aussi pour tâche de demeurer à l'arrière nous rejoignent et nous aident à former un cercle défensif. À la radio, on suit l'avance du commandant de compagnie et des pelotons d'infanterie qui se déroule quelques centaines

de mètres au sud de notre position. Il y a un peu de résistance du côté des insurgés, mais rien de très problématique. Dans l'ensemble, l'opération semble se dérouler pour le mieux.

À l'arrière, on se détend un peu. On descend des VBL III et on s'organise pour la journée. J'ai quasiment l'impression de faire du camping. Je ne peux pas m'empêcher de penser que je serais probablement plus utile à l'avant avec le commandant de compagnie. Mais bon, ma tâche, lorsque je participe à une opération, est de soutenir le VBL III 2-9 Alpha et d'assurer la sécurité rapprochée du commandant adjoint de compagnie lorsqu'il est démonté. Pauvre lui, il n'a pas été gâté ! Le commandant de compagnie a trois tireurs d'élite, et lui... il m'a, moi.

La journée est tranquille à l'échelon arrière. En faisant une marche un peu à l'extérieur du périmètre de sécurité, je vais jeter un coup d'œil au cimetière à proximité de notre position. C'est un cimetière afghan typique : une centaine de monticules de roches plus ou moins ordonnés. La plupart des monticules ont à leur tête un bout de bois, avec des morceaux de tissu vert et blanc qui y sont attachés.

De retour dans le périmètre défensif, l'interprète m'explique qu'il s'agit d'un cimetière insurgé. J'en prends note et je m'assure d'en marquer les coordonnées dans mon GPS. Souvent, les insurgés utilisent les cimetières comme point de rencontre ou encore comme cache d'armes.

En milieu d'après-midi, l'ennui commence à se faire sentir. Les troupes à l'avant progressent bien. Il y a quelques accrochages avec les insurgés, mais jusqu'à maintenant on ne compte aucun mort ou blessé de notre côté. Un des journalistes, qui semble s'ennuyer lui aussi, décide d'engager la conversation. Il tente de me faire une lecture de l'histoire afghane. Il me tape sur les nerfs. J'ai juste le goût de lui dire que je suis le gars responsable du renseignement, uniquement pour qu'il me sacre la paix. Mais je décide de me taire : les médias ont tendance à aimer poser des questions aux membres du renseignement. Aussi, je reste assis sur la rampe du VBL III à l'écouter, ou du moins à faire semblant.

En fin d'après-midi, le commandant adjoint de compagnie me demande d'aller dire à un des véhicules de soutien au combat de se reculer un peu, pour rendre le périmètre défensif plus hermétique. Apparemment, il est impossible de les joindre par la radio. Soit ils dorment, soit ils ont des problèmes techniques. L'hypothèse numéro un est probablement la bonne...

Le véhicule est à environ 200 m de notre position. Je m'y rends donc à pied. J'arrive à la hauteur du véhicule et je lâche un cri : pas de réponse. Je frappe sur le véhicule avec mon fusil d'assaut : pas de réponse. Je m'apprête à grimper dessus quand un gars sort de la tourelle. Il a l'air un peu perdu. Mon hypothèse de la sieste semble se confirmer. Je lui explique que le commandant adjoint de compagnie tente de le joindre par radio depuis quinze minutes, qu'il doit reculer son véhicule pour resserrer le cercle défensif. Il me dit qu'il doit avoir un problème avec sa radio. Je souris en coin. Il m'offre de monter à bord tandis qu'il recule : ça m'évitera une centaine de mètres de marche. Je lui réponds que ça me fait du bien de me dégourdir les jambes. Le véhicule recule enfin et prend la position qui lui a été indiquée.

Je retourne au VBL III 2-9 Alpha où je vois les deux journalistes et Rémi qui discutent debout à l'extérieur du véhicule. Alors que je suis presque rendu, j'entends un sifflement derrière moi, suivi d'une explosion. Je me retourne juste à temps pour voir un nuage de poussière se soulever à l'endroit même où le véhicule qui s'est déplacé se trouvait il y a quelques minutes – et où moi-même j'étais ! J'entends quelqu'un crier : « RPG-7 ! »

Je cours jusqu'au VBL III 2-9 Alpha et je me mets à couvert à l'intérieur puisque je m'attends à ce que d'autres RPG-7 soient tirés dans notre direction. Aussitôt assis, je me rends compte qu'il n'y a que moi et Rémi qui sommes à bord ; les journalistes et l'interprète nous regardent, l'air incrédule, plantés debout à côté du VBL III. Je soupire et je descends. Rémi prend en charge les communications radio et informe le réseau supérieur que l'échelon arrière de la compagnie B vient d'essuyer un tir de RPG-7. Pendant ce temps, j'essaie de pousser les trois civils dans le VBL III. Ils montent sans se presser. Ils prennent beaucoup de place. Une fois installés, ils me regardent et me demandent si je veux monter à bord moi aussi. No shit ! Je les pousse vers le fond et je monte, puis je presse le bouton qui active le système hydraulique de la rampe et cette dernière se referme sur nous. J'ouvre l'écoutille arrière gauche et je prends une position de tir. Rémi fait de même du côté droit.

On observe. Il ne se passe rien. Peut-être l'insurgé n'avait-il qu'une roquette à tirer. Une attaque au RPG-7 ne m'inquiète pas trop : sa trajectoire horizontale fait que les VBL III nous offrent une bonne protection. Je suis plus préoccupé par une attaque au mortier qui, avec sa trajectoire verticale, nous rend vulnérables dans les écoutilles. On attend, dix, quinze, vingt minutes. Rien ne se passe.

Le commandant adjoint de compagnie communique avec le commandant de compagnie à l'avant. Les troupes de combat ont maintenant sécurisé le second objectif. L'opération est à toutes fins utiles terminée. Les pelotons se consolident sur les objectifs Lakhokel et Pulchakan, et se préparent à subir les attaques de harcèlement que les insurgés ne manqueront pas de lancer au cours de la nuit.

De notre côté, à l'échelon arrière, notre tâche de soutien est terminée. On décide donc de démanteler notre périmètre défensif et de retourner à PBW. Je ne peux pas m'empêcher de penser aux gars des pelotons qui doivent rester sur les objectifs. Une nuit merdique les attend.

Le retour vers PBW se passe sans problème, malgré le fait qu'on nous ait informés d'une embuscade potentielle. Trente minutes plus tard, l'échelon arrière est de retour à la base. Je me rends à ma tente où j'enlève mon équipement de protection personnelle. Je m'allonge un moment sur mon lit de camp. Je suis songeur. La journée m'a laissé perplexe. J'ai l'impression d'avoir perdu mon temps. Je n'ai pas pu discuter avec mes informateurs habituels, puisque je n'étais pas à PBW, et sur le terrain j'ai été inutile. Je vais devoir trouver une manière de mieux soutenir les opérations de combat. C'est bien beau de faire de la collecte d'information au jour le jour depuis ici, mais je suis certain qu'il y a moyen d'apporter quelque chose de plus à l'effort de guerre lorsqu'on est déployé sur le terrain. Je ne sais pas encore comment, mais je me promets d'y réfléchir.

9 septembre 2007 au matin. Je me réveille tôt et je consulte le journal de guerre pour voir ce qui s'est passé sur les objectifs dans les heures précédentes. De fait, les gars ont été

attaqués pendant une bonne partie de la nuit à l'arme légère et au mortier. Heureusement, il n'y a pas eu de blessés. On estime que les pelotons vont devoir demeurer en position au moins une semaine avant que les nouvelles fortifications soient en place, et que Lakhokel et Pulchakan soient prêts à être remis aux membres de l'ANP et de l'ANA.

Entre-temps, les ingénieurs de combat ne chôment pas, puisqu'en plus de fortifier Lakhokel et Pulchakan ils ont pour tâche de construire un campement fortifié à d'Howz-e-Madad, à l'ouest de PBW, et deux points de contrôle fortifiés le long de la route qui descend dans Pashmul juste au sud de PBW. Heureusement, pour ces trois derniers objectifs, aucun combat n'a été nécessaire, pour une raison que j'ignore.

Vers 8 h, on entend une énorme explosion venant de l'ouest. On est tous inquiets. On se rend à la salle d'opération pour écouter à la radio ce qui se passe et comprendre ce qui vient d'arriver. On apprend que c'est le char d'assaut du commandant de l'escadron de blindés qui vient de passer sur une bombe artisanale qui se trouvait pratiquement à l'endroit où on avait installé notre périmètre défensif la veille. On ignore si la bombe était déjà là lorsqu'on y était, et si l'on a été tout simplement chanceux de l'éviter. Plus probablement, ce qui s'est passé, c'est que, nous ayant observés toute la journée d'hier, les insurgés ont tenu pour acquis qu'on retournerait sur ce même terrain ouvert à un moment ou à un autre, et ont profité de la nuit pour y placer une bombe artisanale. Ils n'ont pas eu tort. Heureusement, l'équipage du char d'assaut n'est pas blessé gravement, seulement un peu ébranlé selon ce qu'on peut comprendre du rapport médical envoyé par radio.

Le reste de la journée se déroule sans autre incident. Je reprends mes activités routinières. Je rencontre des informateurs, je discute avec certains d'entre eux par téléphone cellulaire, et j'attends l'arrivée des blessés qui seront amenés à PBW lorsque l'inévitable embuscade quotidienne contre l'un des convois de la compagnie USPI aura lieu. Ces embuscades sont presque devenues une farce. Je ne sais même pas si les insurgés y mettent vraiment du cœur. Tous les jours, même endroit, même heure ou presque, même tactique... Un des camions-citernes du convoi est frappé par un RPG-7, puis les véhicules d'escorte – des camions Ford Ranger la plupart du temps – se font arroser de tirs de mitrailleuses et d'armes légères. Invariablement, il y a des blessés, et souvent des morts au sein des employés de la compagnie USPI. Ces personnes sont généralement des membres de l'ANP qui arrondissent leurs fins de mois par des contrats de sécurité privés, ou encore qui sont envoyés par leurs commandants comme sous-traitants.

Depuis peu, j'ai pris l'habitude de me rendre systématiquement au point de collecte, sur la terrasse du poste de commandement de l'ANP, chaque fois que des blessés ou des morts y sont amenés. C'est généralement une bonne occasion de récolter de l'information, même si la scène est souvent chaotique. Rapidement, je me désensibilise au carnage qui m'entoure. Le sang, les cris, les corps atrocement mutilés des blessés, les cadavres : je fais abstraction de tout ça. Je me promène d'un blessé à l'autre avec Farzan, et je questionne, je prends des notes, je récolte de l'information.

Un soir où l'embuscade a été particulièrement violente, je me rends compte à quel point je suis maintenant détaché de la misère qui m'entoure lorsque j'enjambe le corps sans vie d'un Afghan, trébuchant dans un de ses membres inertes et manquant de perdre pied dans la mare de sang coagulé qui l'entoure, et que ma seule réaction est de pousser un soupir d'exaspération comme le ferait quelqu'un quand la photocopieuse est défectueuse au

bureau. Je suis imperturbable : j'ai pour tâche de récolter de l'information, le reste n'a pas d'importance.

[1](#) Unité canine.

[2](#) Vital Sign Absent. Seul un médecin peut légalement déclarer le décès de quelqu'un. Aussi, sur le terrain, lorsque l'on doit désigner un mort, on dit qu'il n'a plus de signes vitaux.

[3](#) ZAP : numéro unique attribué à un individu. Chaque militaire en a un et doit le poser à différents endroits sur son uniforme. Advenant le cas d'un décès ou de blessures, on utilise ce numéro sur le réseau radio afin de ne pas mentionner le nom ouvertement, car l'individu a probablement des amis qui pourraient aviser la famille avant qu'un représentant officiel des Forces armées canadiennes le fasse.

[4](#) FOB : Forward Operational Base, ou base opérationnelle avancée.

[5](#) Tactical Combat Casualties Care, une qualification qui permet de venir en aide aux techniciens médicaux et, si besoin est, de maintenir des blessés graves en vie pendant un certain temps en attendant l'évacuation vers KAF et l'hôpital du ROLE 3.

[6](#) Si Dieu le veut.

Un blessé qui est assis par terre contre le mur et qui présente une fracture ouverte au crâne s'accroche à mon pantalon. Je retire sa main et lui donne une petite tape sur l'épaule. Puis je lui souris et m'éloigne sans plus de formalité. Honnêtement, même si je voulais aider, je ne saurais pas quoi faire. Je me concentre donc sur ma tâche qui est de récolter de l'information tout en faisant de mon mieux pour ne pas être dans les jambes des techniciens médicaux et des gars qualifiés TCCC, qui font de leur mieux pour sauver ces pauvres gens estropiés.

Le 12 septembre 2007, en avant-midi, le commandant adjoint de compagnie m'informe que le VBL III 2-9 Alpha fera une sortie avec une équipe de la COCIM, des membres de la protection de la force, un détachement de mentors américains de la police nationale afghane, ainsi que le colonel Ghulam et sa garde rapprochée. Il me propose d'y participer. Je lui dis que c'est lui le patron. Il réfléchit un instant puis m'annonce que je ferai partie de cette petite opération de routine qui consiste à aller faire la reconnaissance d'un futur point de contrôle de l'ANP que l'on veut construire dans le sous-district de Kolk, à 5 km à l'ouest de PBW. Je lui réponds à la blague qu'il n'y a pas de problème, mais que si je me fais tuer aujourd'hui, ce sera sa faute. Il n'a pas l'air d'apprécier mon sens de l'humour.

Peu de temps après l'heure du dîner, je me rends à la tente des interprètes afin de demander un volontaire pour la journée. Aucun d'entre eux ne semble motivé à aller se promener dans le sous-district de Kolk. Il est vrai qu'on doit se rendre à moins de 1 km de la Rock School, qui est reconnue pour être un des principaux postes de commandement des insurgés dans le district de Zhari. Mais malgré cette proximité, on ne s'attend pas à rencontrer de problèmes aujourd'hui. On ne s'enfoncera pas dans le sous-district, on restera sur la route nord-sud et on s'arrêtera à l'endroit où l'on envisage de construire le point de contrôle de l'ANP, sans pousser plus au sud, là où les insurgés sont en contrôle du secteur. Comme je ne trouve toujours aucun volontaire, je perds patience et j'en désigne un qui, nonchalamment, prend son équipement de protection personnelle et me suit jusqu'au VBL III 2-9 Alpha. Là j'apprends qu'on a deux passagers supplémentaires : le journaliste Richard Latendresse et son caméraman.

On se regroupe tous dans la salle de briefing. J'informe le groupe de la situation ennemie dans ce secteur, puis le commandant de l'équipe de la COCIM nous explique les grandes lignes de l'opération d'aujourd'hui. Le tout ne prend pas plus de vingt minutes. Rapidement, on monte dans nos véhicules. Le journaliste me demande mon avis sur ce qui va se passer. Je lui réponds que peu importe ce qui arrivera, on doit être revenus pour l'heure du souper, car ce soir il y a des côtes levées au menu et on ne peut pas manquer ça. Il rit.

Un peu avant 13 h, le convoi se met en branle : une dizaine de véhicules, principalement des VBL III, mais aussi quelques RG-31, une espèce de VUS géant conçu pour résister aux bombes artisanales. On roule pendant environ dix minutes, direction ouest sur Highway 1, avant de tourner franc sud et d'adopter une position défensive sur un terrain ouvert en bordure de la route qui descend dans le sous-district de Kolk. Le commandant adjoint de compagnie descend de sa tourelle et se rend au centre de la position défensive pour discuter avec les autres personnes chargées de la reconnaissance.

Je suis installé dans l'écoutille gauche arrière – *mon* écoutille. Rémi est à droite. Je regarde autour de nous. Il fait beau soleil, mais la température n'est pas trop insupportable : environ 25 °C. Au sud de notre position, je vois la route de terre battue qui descend vers le sous-district de Kolk et vers la Rock School. L'endroit m'intrigue : bon nombre de mes informateurs y font référence régulièrement. À l'est de la route, sur plusieurs kilomètres, s'étend un gigantesque champ de chanvre. Les plants font au moins 2 m de haut, sinon plus. À l'ouest, c'est le désert habituel.

Le commandant adjoint de compagnie revient et nous informe du plan. Les véhicules et les équipages vont rester en position défensive à l'endroit où l'on se trouve actuellement, tandis qu'un petit groupe ira faire la reconnaissance à pied du futur point de contrôle de la police nationale afghane. La distance à parcourir est d'environ 1 km direction sud sur la route de terre battue. L'ANP enverra une quinzaine de ses hommes 100 m en avant pour couvrir l'avance et fouiller les bords de la route à la recherche de bombes artisanales. Le commandant adjoint de compagnie m'ordonne de l'accompagner et m'avise qu'on fera partie du groupe chargé de la reconnaissance du point de contrôle. Je demande à l'interprète de me suivre. Je ne suis pas habitué de travailler avec lui, alors je prends le temps de lui donner quelques instructions, entre autres qu'en cas de contact avec l'ennemi il devra rester près de moi autant que possible.

On se regroupe, une quinzaine de Canadiens, en formation de marche au centre de la position défensive. Le journaliste et son caméraman se joignent à nous, de même que le colonel Ghulam. On amorce notre progression. C'est tranquille, on ne voit personne dans les environs, exception faite des gars de l'ANP qui marchent en ligne étendue de chaque côté de la route. Ça me fait du bien de sortir de PBW. J'aime mon travail comme opérateur en renseignement de combat, mais je dois admettre que ça me manque d'être dans un peloton d'infanterie et de patrouiller. Je profite donc de la journée.

Sur notre flanc, le chanvre forme un mur de végétation qui nous bloque complètement la vue. On met un peu plus de distance entre nous pour des raisons de sécurité. Puis on marche encore quelques centaines de mètres jusqu'à être en vue de l'endroit dont on est venus faire la reconnaissance.

Passés le champ de chanvre, on se trouve sur un large terrain ouvert. Il nous reste environ 200 m avant d'être rendus à notre point quand on arrive à la hauteur d'une rangée de cailloux placée en travers de la route de terre battue. Une telle disposition des cailloux ne peut indiquer qu'une chose : il y a une bombe artisanale à proximité. C'est un signal improvisé que les insurgés, ou encore la population locale, ont mis en place pour éviter des dommages collatéraux. À environ 100 m de nous, on aperçoit un ponceau, vraisemblablement l'endroit piégé. Étrangement, les membres de l'ANP sont passés à côté de la construction sans rien signaler.

Les responsables de l'opération discutent des diverses options, debout au centre de la route. Je les regarde. Je nous observe tous. On fait une belle cible pour une mitrailleuse, tous regroupés au milieu de la voie dans un terrain ouvert. Je m'éloigne un peu et je pose un genou à terre en bordure de route. Le commandant adjoint de compagnie s'est visiblement dit la même chose, car il fait de même de son côté de la route.

J'ai à peine le temps de prendre position que les premières rafales se font entendre. Sans vraiment réfléchir, je me jette à plat ventre au sol. L'espace d'un moment, je suis figé, j'essaie de comprendre ce qui se passe, je suis dans les limbes. J'entends le sifflement des balles, je vois des impacts qui frappent le sol autour de nous. Je tente encore de prendre pleinement conscience de ce qui arrive quand un sergent crie : « Y'A TU QUELQU'UN QUI A VU L'ENNEMI ? »

C'est la phrase que j'ai entendue des centaines, voire des milliers de fois à l'entraînement. La phrase qui indique le début d'un contact avec l'ennemi. Du coup, mes années d'entraînement me reviennent. Les automatismes s'enclenchent. Je ne suis plus dans les limbes, je sais ce qui se passe : je suis sous contact ennemi. Pour la première fois de ma vie, je participe à un combat armé où l'ennemi tente activement de me tuer. Pourtant, je me surprends à ne pas être nerveux. En entendant la phrase connue, j'ai su ce qui allait se produire ensuite. Je connais la séquence par cœur pour l'avoir répétée inlassablement pendant des années.

Je me ressaisis. Je regarde devant moi et je tente de déterminer la position de l'ennemi. Au loin, à environ 300 m, une ligne de poussière s'élève du sol. Les insurgés sont postés en ligne étendue sous une série d'arbres. Un des Canadiens fait la désignation de cible. Il localise les insurgés et, rapidement, quelques gars commencent à répondre au tir ennemi.

J'ai un mauvais angle de tir depuis ma position à plat ventre par terre. Je mets donc un genou au sol et je prends une position de tir. Les balles continuent de siffler. J'essaie de déterminer une cible. Au loin, je vois les gars de l'ANP qui sont pris entre les deux feux croisés. J'abaisse mon arme et j'essaie de trouver une position d'où je pourrai tirer sans risquer d'abattre un membre de la police nationale afghane. Je viens pour me lever afin de me déplacer vers l'ouest quand une rafale venue de l'arrière frôle mon casque. Je baisse la tête machinalement. Mes oreilles bourdonnent. Je me retourne pour regarder par-dessus mon épaule et comprendre ce qui s'est passé. C'est le colonel Ghulam, debout derrière moi, qui vient de vider un chargeur de son AK-47, arme à la hanche. Apparemment, il n'a pas les mêmes préoccupations que moi en ce qui a trait à la sécurité de ses hommes à l'avant. Je le regarde, il me regarde, il se met à rire de bon cœur et s'en va tranquillement à travers les balles ennemies, l'arme en bandoulière sur son épaule.

Autour de moi, les ordres sont chaotiques. Notre groupe n'est pas habitué de travailler ensemble ; en fait, quatre différentes organisations opèrent conjointement pour la première fois, en ce moment. Heureusement, notre entraînement est le même et on réussit à s'organiser. Quand le mortier commence à tomber en avant de notre position, quelqu'un ordonne que l'on procède à un repli australien. Ce type de repli consiste pour un groupe de soldats à former une file simple et à placer un genou au sol. Dans cette position, le premier homme à l'avant vide son chargeur en direction de l'ennemi. Ensuite, il se lève et court à l'arrière de la file. Celui qui devient maintenant le premier en avant procède de la même façon, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'une distance suffisamment sécuritaire ait été établie pour que l'on puisse se réorganiser sans subir les tirs adverses.

On se lève donc tous et, sous les balles ennemies, on adopte la file simple. Je suis à mi-chemin dans la file. J'attends mon tour pour faire feu en regardant en avant. Je suis étrangement calme, concentré sur la tâche. On dirait qu'on évolue dans une bulle où le calme flotte au milieu du chaos. Je trouve ça étrange. Arrive mon tour de vider mon

chargeur. Je lève mon arme, j'enlève mon cran de sûreté, j'appuie sur la gâchette... rien... mon arme est enrayée ! Criss de marde !

« ENRAYAGE ! » Je le crie machinalement en me levant pour me rendre à l'arrière de la file. Le gars derrière moi ne m'entend pas et pense que je n'ai pas fait feu volontairement ; lui non plus ne tire pas. La file se démantèle et on prend diverses positions. En courant vers l'arrière, j'essaie de trouver le commandant adjoint de compagnie : après tout, je suis responsable de sa sécurité rapprochée. L'espace d'un instant, je me rends compte que l'interprète n'a pas suivi mes consignes, il n'est plus à mes côtés. En fait, je ne le vois nulle part. Pourtant, il devrait être facile à trouver : mis à part le journaliste et son caméraman, il est le seul en civil. Je m'en fous, c'est son problème ; il n'avait qu'à suivre comme je le lui avais recommandé.

On continue d'essayer les tirs ennemis, qui sont maintenant un peu plus sporadiques, quand je retrouve enfin le commandant adjoint de compagnie. Il a adopté une position de tir couchée dans un petit fossé en bordure de la route. Je mets un genou au sol à côté de lui et je lui tape sur l'épaule, pour lui indiquer que je suis là. Puis je crie, avec probablement un peu trop d'enthousiasme : « Hey ! On l'a finalement eu, notre premier contact, capitaine ! »

J'ai un grand sourire au visage. Je suis réellement heureux. Heureux d'avoir eu mon baptême du feu. Heureux de savoir que je suis capable d'opérer sous le feu ennemi sans tomber en position fœtale, le pouce dans la bouche, la larme à l'œil. Heureux d'avoir passé l'ultime test du fantassin. Car on s'entraîne des années durant, mais on ne sait jamais si on est fait pour ce type de travail avant d'être allé au feu pour la première fois. Bref, je suis heureux. Mais mon enthousiasme n'a pas l'air d'enchanter le commandant adjoint. Il me jette un regard un peu inquiet. J'imagine qu'il se dit que je viens de péter les plombs.

Autour de nous, la bataille se poursuit. Les échanges de tirs entre les Canadiens et les insurgés sont discontinus. Les membres de l'ANP ont finalement réussi à se sortir du feu croisé et eux aussi tirent un peu, mais dans l'ensemble ils sont plus en train de courir franc nord, loin du combat. Le commandant adjoint de compagnie se retourne vers moi et me demande si je tire sur quelque chose. Je lui réponds que non, que je n'ai pas de cible définie et que je préfère garder mes balles. C'est pareil pour lui. On continue donc d'observer.

Soudain, les VBL III arrivent et ouvrent le feu sur la position des insurgés. Les rampes s'abaissent et chacun entre dans son véhicule. Certains VBL III restent sur place ; d'autres se replient vers l'arrière. Les insurgés continuent de tirer, mais de façon beaucoup moins intense. Je regarde autour. Tout le monde est à bord des VBL III sauf le commandant adjoint de compagnie et moi. Je lui dis que je ne crois pas que le nôtre va venir nous chercher. Il se relève, met un genou au sol et regarde autour. Il semble être d'accord avec moi. Je lui dis qu'à mon avis on va devoir continuer de se replier par nos propres moyens.

Commandant adjoint de compagnie : On se fait un repli à deux, mon Marchal ?

Sony : À vous l'honneur. C'est vous l'officier, capitaine !

Il soupire profondément, se lève, et part à la course direction nord. Je maintiens une position de tir, prêt à le couvrir si besoin est. Les insurgés continuent de faire feu, mais leurs tirs ne sont plus efficaces, ils sont bruyants tout au plus. Après 30 m de course, le

commandant adjoint s'arrête, fait demi-tour et prend une position de tir pour me couvrir. Je me lève à mon tour et cours direction nord.

Pendant ce temps, un Humvee américain arrive sur notre flanc ouest et ouvre le feu sur les insurgés, ce qui met fin aux tirs ennemis. Le commandant adjoint de compagnie en profite pour se lever et on court direction nord, bénéficiant du couvert des Américains.

On est rendus à mi-chemin dans le champ de chanvre quand un VBL III arrive à notre hauteur. J'entends la voix familière de Carl qui me crie de monter à bord. Je suis content de voir notre véhicule finalement arriver à la rescousse. En longeant le VBL III, je constate qu'une trappe du fuselage est ouverte. Craignant qu'on soit attaqués par les flancs avec des RPG-7 et que cette ouverture constitue une faiblesse dans notre blindage, je m'arrête un instant pour la refermer, tout en criant à Carl de signaler au chauffeur de ne pas aller plus loin, qu'il y a une bombe artisanale. Carl me répond qu'il le sait, il a vu les cailloux sur la route. À l'arrière du VBL III, la rampe est baissée. Je monte à bord, referme la rampe et enlève mon casque.

Je suis étonné de retrouver l'interprète assis dans le fond du véhicule, tout en sueur. Je n'ai sincèrement aucune idée de la façon dont il s'est retrouvé là. Je jette un coup d'œil au commandant adjoint de compagnie, il est visiblement essoufflé. C'est à ce moment que je me rends compte que moi aussi, je suis à bout de souffle. Les quelques centaines de mètres de course avec mes 55 kilos d'équipement m'ont paru faciles sous l'effet de l'adrénaline, mais maintenant que je suis en sécurité, je ressens les effets des dernières minutes d'action sur mon corps. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de sourire. Je suis content de ma journée et je me détends un peu, tandis que le VBL III recule lentement vers le terrain ouvert plus au nord où il était stationné quelques minutes plus tôt.

De retour en terrain ouvert, les VBL III et les RG-31 se regroupent pour former le périmètre de sécurité. Les responsables de l'opération d'aujourd'hui se rejoignent au milieu pour faire un petit briefing et déterminer quel sera notre prochain mouvement. Entre-temps, je descends du VBL III 2-9 Alpha pour assurer la sécurité au sol. Le journaliste et son caméraman – qui avaient été embarqués de force dans un autre VBL III – nous rejoignent. Le journaliste s'installe et fait son topo pour la caméra. Derrière lui, en guise de fond, le secteur où on vient de tomber sous contact avec l'ennemi. Je l'écoute tout en assurant la sécurité du périmètre. Il fait beau soleil. C'est tranquille. J'ai presque l'impression que les dernières minutes n'ont été qu'un rêve, ou une illusion.

Le commandant adjoint de compagnie revient du briefing et nous regroupe pour nous informer de ce qui va se passer. Il a été décidé qu'on va retourner à l'endroit où on est tombés sous contact, mais cette fois avec les VBL III et les RG-31, dans le but de désamorcer la bombe artisanale sous le ponceau. On sera renforcés par une section d'ingénieurs de combat équipés d'un robot conçu pour ce genre de tâche. Le commandant adjoint nous demande si on a des questions. Je souligne que si on avance avec les véhicules, inévitablement une partie du convoi se retrouvera à la hauteur du champ de chanvre et sera ainsi vulnérable à une attaque sur le flanc est. Mon supérieur doute que les insurgés ne se lancent dans un second assaut aujourd'hui. Je suis sceptique. On ne compte aucun mort ni blessé, mais eux non plus, pour ce qu'on en sait. Un des gars croit que les insurgés ont eu leur leçon pour la journée. Quelle leçon ? On s'est sauvés comme des lièvres à travers champs. Au contraire, leur ego et leur confiance en eux doivent être

gonflés à bloc. Je parie 20 \$ avec le reste de mon équipage qu'on va se faire attaquer sur le flanc est. Carl relève le pari.

On remonte tous dans nos véhicules, prêts à repartir vers le secteur ennemi. Une fois à bord, le journaliste me demande ce que j'en pense, plus par politesse, je crois, que par réel intérêt pour mon opinion. Je lui réponds qu'il est maintenant 15 h et que j'espère toujours revenir à temps pour les côtes levées qui seront servies au souper à PBW, mais que j'en doute. Il rit.

Lentement, les véhicules se mettent en branle et forment une file simple le long de la route de terre battue, direction sud. On avance à basse vitesse, puis on finit par s'immobiliser complètement. Les véhicules de tête sont en terrain ouvert, à l'endroit même où l'on est tombés dans une embuscade une heure plus tôt. Notre véhicule, quant à lui, est immobilisé en plein milieu du champ de chanvre. Depuis sa tourelle, Carl peut le voir s'étendre sur des kilomètres, mais il ne peut pas distinguer ce qu'il y a dans le champ, au milieu des plants de 2 m de haut. Je décide donc de quitter mon écoutille et de descendre au sol pour tenter de mieux voir.

Puisque c'est ma première fois dans un champ de chanvre, j'en profite pour faire le touriste et prendre quelques photos. James, un ami de longue date qui fait partie de l'équipe de protection de la force, me rejoint. On prend encore quelques photographies et on jase tranquillement. Carl, assis dans sa tourelle, nous demande l'appareil photo, car lui aussi veut des souvenirs. Puis le journaliste et le caméraman viennent nous retrouver. On parle un peu, on cueille des cocottes de chanvre, on rit. Le commandant adjoint de compagnie et le commandant de l'équipe de la COCIM sont également là et discutent en attendant de savoir ce qui se passe en avant avec les ingénieurs de combat et le commandant de l'équipe de protection de la force. Carl nous demande, à James et à moi, de garder la pose pour une photo prise depuis la tourelle. Même si j'ai été le premier à dire qu'on risquait de se faire attaquer depuis ce champ, je suis aussi le premier à retirer mon casque pour cette dernière photo qui, je l'espère, me fera un beau souvenir. Carl me fait signe qu'elle est bonne. Je souris. Ensuite, James et moi, on se rapproche du VBL III et de ses autres occupants.

Je n'ai pas encore remis mon casque qu'une pluie de balles s'abat sur notre position. Le claquement des projectiles sur le blindage des véhicules me fait tellement sursauter que, l'espace d'une seconde, j'ai l'impression d'être figé sur place : seuls mes pieds semblent vouloir aller dans toutes les directions à la fois. Je me ressaisis rapidement. James court vers son RG-31. Les balles sifflent au-dessus de nos têtes et claquent sur nos véhicules. À l'avant, on entend les RPG-7 qui explosent non loin de nos véhicules à découvert. Je fonce vers l'arrière du VBL III 2-9 Alpha. Le commandant adjoint de compagnie est déjà à l'intérieur. Par expérience, je sais que le journaliste et son caméraman n'auront pas le réflexe de s'y mettre à l'abri ; aussi, avec le commandant de l'équipe de la COCIM je les pousse dans le VBL III en criant : « INBUS ! INBUS ! INBUS ! Let's go, INBUS ! » Une fois les représentants des médias en sécurité dans le véhicule, le commandant de l'équipe de la COCIM et moi-même, on monte à notre tour. Rémi, debout dans l'écoutille arrière gauche, actionne la fermeture de la rampe.

Je suis encore sous l'effet de la poussée d'adrénaline engendrée par la première rafale. Je veux prendre *ma* place dans *mon* écoutille et riposter. Mais Rémi l'occupe déjà et

couvre le flanc est d'où le feu ennemi provient. Tant pis, je sors le haut de mon corps par l'écoutille droite. Carl contrôle la tourelle et arrose les positions des insurgés avec le canon de 25 mm. Il semble se concentrer sur une équipe de mortier.

Je regarde autour de moi. D'abord sur le flanc ouest, pour m'assurer qu'il n'y a pas d'ennemi de ce côté, même si c'est peu probable. Rien : le désert et c'est tout. Je regarde vers l'est : les positions des insurgés sont attaquées par les VBL III et les RG-31. Toujours en raison de l'adrénaline, et frustré de ne pas pouvoir répliquer, je décide de sortir complètement de l'écoutille et de monter sur le toit du VBL III afin de pouvoir combattre l'ennemi sans risque de blesser Rémi. C'est stupide de ma part. Pourtant, je le fais sans réfléchir. Comme je prends position à l'extérieur, je sens la main du commandant de l'équipe de la COCIM qui agrippe mon équipement de protection personnelle et qui me tire vers l'intérieur du VBL III. Je tombe assis dans le fond du véhicule. Il me lance en riant :

Commandant de l'équipe de la COCIM : Ah ! Ah ! Ah ! Tu vas t'faire tuer, l'gros.

Sony : Fuck ! Chus juste trop excité. J'vois pus clair. Ah ! Ah ! Ah !

N'empêche, il a raison. Je ne suis pas fier de moi. Tandis qu'on parle, le caméraman me filme. Quelques heures plus tard, la vidéo de ma grosse face, tout sourire au fond d'un VBL III en plein cœur d'une attaque, passera en boucle sur un des réseaux de nouvelles les plus connus du Québec. Enfin, pour le moment, j'en suis à décompresser en attendant de savoir ce qui va se passer.

À l'extérieur, les balles continuent de siffler et les canons des VBL III continuent de pilonner l'ennemi. À la radio, on écoute le commandant de l'équipe de protection de la force qui nous tient au courant des développements. L'avant du convoi essuie des tirs de RPG-7 alors que les ingénieurs tentent de faire revenir leur robot vers leur véhicule.

Personnellement, je suis dans ma bulle. Je réfléchis. Je me demande pourquoi j'ai agi aussi stupidement quelques minutes plus tôt. L'adrénaline ? L'excitation ? D'accord, je ne tombe pas en position fœtale au contact de l'ennemi, mais ce n'est pas mieux si je prends des risques inutiles uniquement par manque de jugement. Outre le fait que j'ai mis ma vie en danger en montant sur le toit du VBL III, j'ai risqué que mes camarades soient blessés en venant me chercher, sans parler des complications opérationnelles qu'une évacuation médicale aurait engendrées. Bref, si j'étais fier de la manière dont j'avais géré mon premier contact avec l'ennemi plus tôt aujourd'hui, je ne suis pas aussi impressionné par mon comportement au cours du second. Mais bon, j'apprends.

Les combats durent encore une dizaine de minutes, puis après que les insurgés ont essuyé plusieurs pertes confirmées par les canonnières des VBL III, les tirs cessent. Les ingénieurs de combat réussissent apparemment à récupérer leur robot et on se replie peu à peu vers le nord, sans toutefois avoir réussi à désamorcer la bombe artisanale. J'ai repris ma place dans l'écoutille arrière gauche du VBL III 2-9 Alpha. Je ne sais pas pourquoi je tiens autant à cette écoutille, mais c'est la mienne, c'est ma zone de confort. Je regarde le soleil qui se couche lentement. Par la radio du véhicule, je rappelle à Carl qu'il me doit 20 \$ puisqu'on a été pris en embuscade. Je l'entends rire. On se consolide sur le terrain ouvert au nord. On s'apprête à prendre la route vers PBW, à l'est, quand on reçoit

l'ordre du réseau supérieur de nous rendre au nouveau point fortifié d'Howz-e-Madad. Je lance : « Tu me fucking niaises ! On les aura jamais, ces côtes levées-là ! »

À Howz-e-Madad, c'est tranquille. J'ignore en fait ce qu'on est venus y faire. Vers 19 h, on reprend la route et on emprunte Highway 1, direction est.

Trente minutes plus tard, on est à PBW : les côtes levées nous attendent, je suis de bonne humeur. Je soupe rapidement, puis j'appelle Éli pour lui raconter ma journée. Je suis excité comme un petit gars le matin de Noël. Je lui demande si elle ne pourrait pas glisser un mot à mes parents au sujet de la vidéo avant qu'elle soit mise en ondes. Elle me répond qu'il n'y a pas de problème et me taquine un peu en raison de mon excitation. Avant de raccrocher, elle me fait promettre d'être prudent. Je lui dis de ne pas s'inquiéter.

Ensuite, je me mets au boulot. Je consolide l'information que j'ai récoltée pendant la journée et je fais quelques appels afin de confirmer ce qui s'est passé du côté des insurgés. Certains informateurs disent n'être au courant de rien. D'autres me rappellent plus tard en soirée. Les versions varient, mais dans l'ensemble, je réussis à dresser un portrait général assez fiable des événements.

Selon mes informateurs, il y avait une vingtaine d'insurgés armés de fusils d'assaut, de mitrailleuses, de RPG-7 et d'un mortier. Treize d'entre eux auraient été tués lors des combats, et quelques-uns blessés. La raison de leur ténacité aujourd'hui serait, semble-t-il, liée à la Rock School ; ils auraient cru qu'il s'agissait d'une opération pour l'envahir. De plus, il est probable qu'un commandant insurgé d'importance était sur les lieux aujourd'hui dans le secteur, et il aurait été impératif de nous immobiliser tandis que ce dernier prenait la fuite.

Je prends note de ces informations, les consolide et rédige mes rapports de renseignement. Je ne peux pas m'empêcher de trouver ironique que tous ces hommes aient été tués aujourd'hui parce qu'ils ont mal interprété nos intentions. S'ils avaient su que tout ce que nous voulions faire, c'était de regarder une intersection de route pour déterminer si l'endroit était adéquat à la construction future d'un point de contrôle de la police nationale afghane, ces derniers se seraient probablement contentés de continuer à boire du thé en nous observant. Au lieu de ça, ce soir, ils sont de la viande froide ; et moi, je digère mes côtes levées, satisfait de ma journée.

La deuxième semaine de septembre 2007 est relativement tranquille dans le district de Zhari. Le ramadan a débuté et, comme dans tous les pays musulmans, les fidèles de l'islam pratiquent le jeûne entre le lever et le coucher du soleil. À Kandahar, les Pachtous sont pragmatiques, et nombreux sont ceux qui, plutôt que de s'imposer des journées de jeûne, changent tout simplement leur horaire et vivent de nuit, pouvant ainsi manger et boire à leur guise.

Traverser Kandahar City de nuit pendant le ramadan a quelque chose de festif. La ville, normalement quasi déserte après la tombée du jour, grouille de vie. Des groupes, un peu partout, font des pique-niques, les BBQ sont allumés, les gens discutent et se détendent sur les terrasses devant leur demeure ou leur lieu de travail. Dans le district de Zhari, on observe un ralentissement des activités des insurgés de jour, et une légère augmentation de nuit. Mais dans l'ensemble, c'est relativement plus tranquille. Je reste quand même occupé puisqu'il y a toujours l'arrivée quasi quotidienne de blessés et de morts causés par les

embuscades le long de Highway 1, ainsi que par les explosions des bombes artisanales un peu partout dans le district.

Un soir, après le souper, l'adjudant du peloton 2-2 vient m'informer que Farzan aurait un contact qui cherche à vendre de l'uranium. Le commandant de compagnie doute de la véracité de cette information. Il me demande tout de même de vérifier avec mon interprète, car, après tout, l'Afghanistan partage ses frontières avec de nombreux pays de l'ex-URSS, et certaines quantités d'uranium et d'autres composantes de l'arme nucléaire ont disparu lors de l'effondrement du bloc de l'Est. Même s'il est peu probable que de l'uranium soit en vente sur le marché noir de l'Afghanistan, on se doit quand même de vérifier, car cet élément radioactif pourrait servir à fabriquer des bombes sales. Et s'il y a une chose qu'on ne veut pas voir apparaître dans la province de Kandahar, ce sont des bombes artisanales sales.

Je vais rejoindre Farzan. On parle pendant une petite heure de son contact et de ce qu'il cherche à vendre. Farzan me fait un croquis de ce que son contact lui a montré. J'ai des doutes importants quant à la crédibilité de cette personne. Ça semble être une arnaque. N'empêche, je trouve quand même intéressant le fait que je sois en plein milieu d'une zone de guerre en train de négocier l'achat d'uranium avec un trafiquant d'armes. La vie est pleine de surprises. Finalement, je rédige un rapport que j'envoie à KAF. La réponse revient vingt-quatre heures plus tard : il s'agit bel et bien d'une arnaque. Tant pis, je ne mettrai pas la main sur une mallette nucléaire cette année...

Un après-midi de la mi-septembre, on est avisés qu'un camion Ford Ranger de l'ANP vient de passer sur une bombe artisanale à l'est de PBW, dans le sous-district d'Ashoqah. Les techniciens médicaux et les membres de la compagnie qualifiés TCCC s'apprêtent à recevoir les quatre blessés sur la terrasse du poste de commandement de la police nationale afghane, tandis que je me prépare avec Farzan à procéder au questionnement des témoins et, si possible, des blessés les moins amochés.

Ça fera bientôt deux mois que je suis à Kandahar, et la vue du sang, des blessures et des morts ne m'émeut plus. Pourtant, lorsque les victimes d'aujourd'hui arrivent, je ressens un malaise. Des membres de l'ANP descendent les corps mutilés de leurs camarades qui sont empilés les uns sur les autres dans la boîte d'un camion. Tous semblent être vivants, bien qu'ils se trouvent dans un sale état. À les regarder, je me rends compte que je ne pourrai pas les questionner. En fait, je doute qu'aucun ne survive.

Les techniciens médicaux se mettent à l'œuvre. Des gémissements émanent des quatre coins de la terrasse. Une des victimes a le pénis arraché et le scrotum fendu ; j'en ai mal juste à la regarder. Une autre a les jambes pulvérisées à un point tel que j'ai beau tenter de deviner ce qui est quoi, mon cerveau n'arrive pas à décortiquer l'information que mes yeux lui envoient. Un autre homme a une hémorragie tellement massive qu'une mare de sang coagulé couvre littéralement une partie de la terrasse.

J'essaie de questionner les témoins, principalement les membres de l'ANP qui sont allés à la rescousse de leurs collègues, mais ils sont tellement soucieux pour leurs frères d'armes que c'est peine perdue. Incapable de récolter de l'information, je dis à Farzan d'aller aider les techniciens médicaux avec les blessés et de tenter de les reconforter. Pendant ce temps, j'essaie de me rendre utile du mieux que je peux.

En milieu d'après-midi, les hélicoptères finissent par arriver. On envoie les trois survivants à KAF dans l'espoir qu'ils seront sauvés *in extremis*. Le quatrième a succombé à ses blessures pendant l'après-midi. Le lendemain, on apprend qu'un des trois rescapés envoyés à KAF est décédé pendant la nuit. La technicienne médicale qui a travaillé des heures durant pour lui sauver la vie la veille encaisse le coup de la nouvelle, mais je vois que ça la touche profondément.

La troisième semaine de septembre 2007 voit l'arrivée dans le district de Zhari d'une équipe canadienne de mentorat de la police nationale afghane. L'équipe est formée de policiers militaires et de fantassins et est connue sous l'acronyme POMLT. Personnellement, je suis content de les voir ici, car ils apportent une nouvelle dynamique dans le district, et surtout ils m'alimentent en détenus sur une base quasi quotidienne. Ainsi, ça me permet de perfectionner mes techniques de questionnement et de recruter de plus en plus d'informateurs.

Dans l'ensemble, la vie va bon train à PBW. J'adore Kandahar : il n'y a pas de paniques inutiles, et on n'a pas besoin de s'en inventer comme on le faisait à Kaboul. Depuis quelques jours, je commence à penser à mes vacances qui débiteront dans un mois. Éli et moi, on a planifié deux semaines de détente au bord de la mer Rouge, à Charm el-Sheikh dans le sud de l'Égypte. Par la suite, Éli doit retourner au Canada pour des raisons professionnelles ; aussi, je passerai ma dernière semaine de vacances en Belgique chez ma grand-mère paternelle. J'ai hâte ; ça va me faire du bien de me reposer, je commence à sentir que la fatigue s'accumule.

Le 24 septembre 2007 est une journée paisible au camp. Au petit matin, on entend des explosions qui retentissent au sud de la rivière Arghandab, dans le district de Panjwayi. La compagnie C a lancé une opération dont le but est de prendre l'objectif Haji et d'y construire un point de contrôle de la police nationale afghane. Je suis le déroulement de l'opération sur le réseau radio du GT3R22R : j'ai encore beaucoup de chums à la compagnie C. Celle-ci progresse lentement ; elle fait face à une résistance soutenue de la part des insurgés. En début d'après-midi, on apprend par la radio qu'un soldat est VSA ; il aurait été atteint d'un obus de mortier alors qu'il tentait de réparer un véhicule endommagé. Il s'agit du caporal Nathan Hornburg : le quatrième décès de la mission. Aussi cynique que ça puisse sembler, je me suis fait à l'idée des morts. Finalement, malgré la résistance des insurgés, et la perte d'un homme, la compagnie C arrive tout de même à atteindre son objectif et, peu avant le coucher du soleil, se consolide sur l'objectif Haji.

Le 25 septembre 2007 est une journée particulièrement tranquille à PBW. Je viens de finir de dîner et je me permets une petite heure de repos sous la tente à lire un ouvrage qui parle de la vie et de la mort d'Alexandre Litvinenko, un ex-membre du KGB empoisonné au polonium 210. Carl vient tout juste de partir pour ses vacances. Il retourne au Canada pour retrouver sa blonde. Je suis content pour lui, mais de mon côté, je trouve le temps un peu long. C'est que depuis deux mois, on travaille ensemble, on mange ensemble, on relaxe ensemble, on rit ensemble et on partage même notre tente. Bref, son absence se fait sentir.

Vers 13 h, j'entends un véhicule qui passe à toute vitesse devant la tente pour aller s'immobiliser en face du poste de commandement de la compagnie B, 30 m plus loin. C'est inhabituel. Je sors de la tente. La poussière est en train de redescendre lentement et

des gens s'activent autour du RG-31. Je vois Farzan s'approcher derrière moi. Il est suivi d'une trentaine de membres de l'ANP qui ont l'air en état de panique. Je me retourne vers le RG-31 : des membres de l'équipe de POMLT déposent doucement au sol le corps d'un soldat canadien. Fuck !

Je m'approche pour voir ce qui se passe alors que les techniciens médicaux s'activent. Le soldat est vivant, mais il a reçu une balle à la tête. En fait, on dirait qu'elle l'a touché en plein front. Les membres de l'ANP forment un grand cercle autour du blessé et gênent les mouvements des techniciens médicaux. Avec l'aide de Farzan et d'un autre membre de la compagnie B, on repousse les gars de la police nationale afghane. On leur demande d'aller attendre à leur poste de commandement, où on leur donnera de l'information dès qu'on en aura.

Le blessé est amené dans l'infirmerie à l'intérieur du poste de commandement de la compagnie B. Juste à côté, je vois deux membres de POMLT que je connais : un capitaine, qui est visiblement en état de choc et que ses collègues tentent de réconforter, et un caporal que j'ai connu à Gagetown en 2005. Je m'approche de ce dernier pour le soutenir, mais aussi pour tenter de récolter de l'information sur ce qui vient de se produire. Il est tout en sueur et à bout de souffle. Il tremble beaucoup. Je m'assois à côté de lui et lui donne une bouteille d'eau. On jase un peu : il a besoin de parler. Il m'explique que lui et les deux autres Canadiens étaient partis faire une patrouille de présence dans le sous-district de Sablaghay, au sud-ouest de PBW. Ils avaient une quinzaine de membres de l'ANP avec eux. Ils seraient tombés dans une embuscade ; les gars de l'ANP les auraient abandonnés tous les trois et se seraient sauvés sans demander leur reste. Le temps que des secours arrivent, un des Canadiens avait reçu une balle à la tête et les deux autres arrivaient au bout de leur réserve de munitions.

J'écoute le caporal me raconter son expérience. Il est visiblement ébranlé, pourtant son sang-froid m'impressionne. Je décide de ne pas le harceler davantage avec mes questions. Je l'escorte lentement jusqu'à sa tente où il va se reposer pour le reste de la journée. De mon côté, je retourne au poste de commandement de la compagnie B où les techniciens médicaux s'apprêtent à évacuer le blessé vers KAF, blessé qui, d'ailleurs, survivra à sa blessure.

Le 29 septembre 2007, il y a un peu de stress inutile à PBW. Aujourd'hui, on a droit à la visite de quelques membres de l'état-major du groupement tactique basé à KAF. L'un d'entre eux est un jeune lieutenant d'infanterie au sein du R22R. Étant donné qu'il n'y avait pas de position pour lui comme commandant de peloton, il s'est vu offrir le poste ingrat d'officier de gestion de l'information pour le GT3R22R. Je voudrais bien expliquer en quoi ça consiste, mais honnêtement je n'en ai aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'il a l'air de faire son temps.

Le gars me plaît tout de suite. Il me plaît parce que, malgré sa tâche ingrate, il reste professionnel et accomplit ses tâches administratives à KAF, même s'il donnerait probablement tout pour être sur le terrain, à la tête d'un peloton d'infanterie, à se battre contre les insurgés. Aujourd'hui, il est à ici pour nous montrer comment utiliser différents nouveaux logiciels qui sont censés simplifier la planification des opérations, augmenter la connaissance de la situation et faciliter notre travail au quotidien. Dans les faits, c'est plus de trouble qu'autre chose.

On est tous assis autour de la grande table en bois de la salle de briefing du poste de commandement de la compagnie B. L'officier de gestion de l'information essaie tant bien que mal de nous expliquer les nouveaux logiciels sur le nouvel écran plat géant qu'on vient de nous livrer. La plupart d'entre nous sont plus ou moins lourdauds en ce qui a trait à la technologie. Ce qui fait qu'on est là, la bouche entrouverte, à regarder l'officier qui tente de simplifier autant que possible la formation qu'il nous donne. Il nous montre les cartes numérisées et la manière de placer les icônes dessus, l'imagerie satellite et la façon de la juxtaposer aux cartes.

Mon cerveau veut fondre. Ça ne me tente pas de me casser la tête avec ça. Je suis de la vieille école : j'aime ma carte en papier, ma baguette pour pointer et mes petites flèches autocollantes que je fixe sur ma carte – simple, efficace, précis, et ça ne me prend pas plus de dix minutes pour tout préparer avant mes briefings de renseignement. Mais par politesse – et surtout parce que le commandant adjoint de compagnie m'y oblige –, je reste à écouter patiemment. Jo, le signaleur antisocial, a l'air de saisir un peu mieux que moi. Personnellement, je suis dans le néant. En fait, je n'essaie même plus de comprendre.

Vers midi, on a fini. Je me rends à la tente qui sert de cuisine pour prendre de quoi faire des sandwiches. J'ai faim et j'ai mal à la tête à cause de la formation qu'on vient de recevoir. Je dévore mon dîner seul sur le toit du poste de commandement de la compagnie B en regardant le désert qui s'étend à l'est de PBW. Au loin, l'ANP et les insurgés sont en train de s'échanger des coups de feu sporadiques. Ils sont drôles à voir. On dirait une sorte de chorégraphie chaotique.

L'après-midi se passe sans incident. L'informateur qui devait m'appeler ne le fait pas. Je m'en fous un peu, j'ai juste envie de relaxer. Je passe l'après-midi dans ma tente avec un livre sur les frères Castro de Cuba. Il fait chaud, je transpire beaucoup. Pourtant, je préfère être dans ma tente surchauffée par le soleil que dans le poste de commandement de la compagnie B, qui, lui, est climatisé. Je n'aime pas beaucoup ça quand il y a de la visite des membres de l'état-major venus de KAF. Ça brise notre routine, le niveau de stress augmente pour rien. Bref, quand on reçoit de la visite de KAF, VIP ou non, je me tiens loin du poste de commandement, autant que possible. Je considère ces journées-là comme mes journées de pseudo-congé.

Vers 16 h, on entend une explosion à environ 1 km au sud-est de PBW. Ça semble provenir du village de Makuan dans le sous-district de Pashmul. J'y porte plus ou moins attention, trop absorbé par ma lecture. Je finis par déposer mon livre quand les deux techniciennes médicales qui partagent ma tente entrent en courant, ramassent leur équipement médical et repartent aussitôt. Je me dis qu'il y aura peut-être un peu d'information à récolter. Je prends mon carnet de notes, mon stylo et je me dirige vers le poste de l'ANP, à 30 m de ma tente.

Les techniciens médicaux et les membres de la compagnie B qualifiés TCCC préparent la terrasse du poste de commandement de l'ANP pour en faire un point de collecte de blessés. On installe des civières sur pieds, on sort l'équipement médical et on attend. On n'a pas beaucoup d'information sur ce qui s'est passé, ou sur qui a été blessé, donc on attend.

Tout à coup, un Ford Ranger vert forêt de l'ANP arrive à grande vitesse. Il franchit la barrière à l'entrée du camp et vient se stationner devant le poste de commandement de l'ANP dans un nuage de poussière. Dans la boîte du véhicule se trouvent deux blessés. Ce sont des enfants : deux petits garçons d'environ 8 ou 9 ans, les jambes arrachées au niveau des genoux. Selon les membres de l'ANP, les jeunes garçons auraient trouvé une roquette que les insurgés avaient dissimulée à proximité de la mosquée du village de Makuan. Ils auraient voulu s'amuser en lançant le projectile contre un rocher pour voir ce qui allait se passer. Apparemment, après quelques coups, la roquette aurait explosé, blessant gravement les jeunes imprudents.

Les membres de l'ANP et les techniciens médicaux descendent les blessés de la boîte du camion et les installent sur les civières. Aussitôt, les techniciens médicaux et les gars qualifiés TCCC se mettent à soigner les enfants pour tenter de les sauver. Un des sergents responsables de la garde de PBW m'aide à éloigner les curieux, tant les Canadiens que les Afghans. C'est un peu le chaos autour de nous. Je me sens impuissant.

Les deux petits gars ne crient pas, et ne pleurent pas non plus : ils se lamentent. Leurs lamentations sont presque inhumaines. Jamais je n'ai entendu quelque chose de semblable. Ça crève le cœur. J'essaie d'ignorer ce qui se passe autour de moi : les gémissements des enfants, les cris des adultes, le chaos environnant. Je m'isole dans ma bulle, je me concentre sur la tâche que j'ai à accomplir : récolter de l'information.

Je prends Farzan par le bras et lui demande ce qu'il a entendu jusqu'à présent. Il me fait un rapide compte rendu. Je prends des notes. Qui a fourni ces renseignements ? Il me montre l'homme du doigt. On va le rejoindre pour le questionner un peu. Ses informations sont intéressantes. Je prends note mentalement de faire quelques appels le soir venu pour confirmer ses dires avec certains de mes informateurs. En attendant, j'ai d'autres choses à régler. J'ai maintenant une bonne idée de ce qui s'est passé avec les deux jeunes garçons et j'ai récolté un peu d'information que je dois passer au niveau supérieur à KAF.

Je quitte donc la terrasse du poste de l'ANP, laissant la triste scène derrière moi. Je retourne sans me presser vers le poste de commandement de la compagnie B avec mon carnet rempli de notes que j'essaie de démêler mentalement.

En entrant dans le poste de commandement, j'entends à la radio qu'un des garçons est mort. Je pousse un soupir résigné et je m'assois devant mon ordinateur. J'essaie de ne pas penser à l'enfant qui vient de mourir et à l'autre qui est en train de souffrir. Je rédige mes rapports, je raconte les derniers moments d'un petit bonhomme d'une manière froide, détachée, claire et précise. Aucune émotion, seulement des détails pertinents, de l'information intéressante : l'emplacement probable d'une cache d'armes à proximité de la mosquée blanche du village de Makuan, un mollah complice avec les insurgés, un commandant insurgé de haute envergure qui vit librement à moins de 1 km de PBW.

À côté de moi, le commandant adjoint de compagnie est au téléphone. Il est en communication avec KAF. La conversation n'a pas l'air de beaucoup l'enthousiasmer. Il raccroche et me regarde. On se fixe en silence pendant quelques secondes. Je ne sais pas de quoi il parlait, mais ça ne semble pas le réjouir.

« Mon Marchal... » Ce n'est jamais bon signe quand le commandant adjoint de compagnie m'appelle ainsi. Généralement, c'est suivi d'un ordre déplaisant ou d'une

mauvaise nouvelle. J'attends, je le regarde sans dire un mot.

Commandant adjoint de compagnie : OK... j viens de parler à quelques personnes à KAF. Ils viennent d'apprendre la mort du p'tit gars. Ils veulent des photos du cadavre. Ils veulent s'en servir pour montrer aux dirigeants locaux et à la population locale ce qui arrive quand on laisse les insurgés opérer dans son village ou son secteur.

Vous voyez le genre de photos qu'ils veulent...

Sony : Ouin...

Il n'a pas besoin de m'en dire plus. Je ramasse mon appareil photo numérique, je lâche un soupir et je retourne à pas lents vers la terrasse du poste de commandement de l'ANP. Ça ne me tente pas du tout.

En approchant de la terrasse, je trouve un des gars qualifiés TCCC agenouillé par terre. Il vomit et pleure. Il a tout fait pour sauver la vie du petit gars, mais en vain. Seul dans un coin, à l'écart, il est visiblement ébranlé. Je mets un genou à terre, je lui demande si ça va aller. Entre deux sanglots, il me raconte que son fils a le même âge que l'enfant qui vient de mourir dans ses bras. Je lui explique ce qu'on m'a ordonné de faire et lui demande où se trouve le corps : sur le côté de la terrasse, un peu en retrait. Je lui donne une tape dans le dos et je continue mon chemin.

L'équipe de techniciens médicaux et des membres qualifiés TCCC sont encore en train de se battre pour sauver la vie du deuxième enfant. Le sol est jonché d'emballages de pansements, de tourniquets ensanglantés, de vêtements déchirés et rougis par le sang. Le petit gars qui est toujours en vie ne se lamente plus. Mais son silence est quasiment pire que ses plaintes.

Je passe à côté de la civière en enjambant les déchets par terre. Mes bottes sont tachées de sang. Je tourne le coin, et là, sur le sol, un petit paquet emballé dans une couverture d'aluminium. Je m'arrête quelques secondes. Je me dis à moi-même : « Criss, il est déjà emballé ! » Je me mets à genoux à côté du petit corps. Un gars me demande ce que je fais. Je le lui explique. Est-ce que je veux un coup de main ? Je suis tellement content qu'il l'offre ! Je n'ai vraiment pas envie de faire ça tout seul.

On commence à déballer le corps. D'abord la tête. Le petit cadavre nous regarde avec ses yeux vitreux grands ouverts, mais vides de vie. Je déteste le regard des cadavres. On continue de retirer la couverture. Il est encore chaud. Il est encore mou. Ses muscles sont détendus et sa tête ainsi que ses bras balancent d'un bord à l'autre. Il a l'air d'une marionnette déglinguée. En plus de ses jambes qui ont été arrachées, son corps est percé de partout par des éclats de roquette. En état de choc, il s'est vomi dessus avant de mourir. Et à ce moment, les sphincters de son corps se sont relâchés. Il est maintenant couvert de sang, de vomi, d'urine et de merde. L'odeur est insupportable.

Celui qui me donne un coup de main prend l'enfant dans ses bras et l'installe pour que les photos soient les plus claires et les plus explicites possible. Il est fait fort, ce gars-là ! Je ne sais pas comment il fait. Je serais incapable de tenir un cadavre de cette façon dans mes bras. Je prends les photos. L'autre a des haut-le-cœur, il vomit. Je le comprends tellement. Je reste concentré sur ma tâche. Je photographie le petit corps sous tous les angles tout en me parlant à moi-même :

Sony : C'pas correct. On devrait pas faire ça... on devrait pas utiliser ce kid-là pour passer notre message...

L'autre gars : L'gros, c'est correct. Y faut que ça se fasse. Faut montrer au monde c'est quoi que ces crottés-là font aux kids.

Il a raison. Malgré ça, je ne peux pas m'empêcher de penser que ce n'est pas bien. Je finis de faire mes photos. Le gars me dit que c'est bon, qu'il va s'occuper de remballer le petit cadavre. Je ne me fais pas prier : je tourne les talons et je quitte la terrasse.

En partant, je retrouve le soldat qualifié TCCC qui a tout tenté pour sauver l'enfant. Il est assis contre un des murs extérieurs du poste de commandement de l'ANP. Il n'a vraiment pas l'air d'aller. Je m'arrête, je lui mets la main sur l'épaule, et je lui propose d'aller s'asseoir dans les marches du patio du poste de commandement de la compagnie B. Il accepte. On parcourt en silence les 30 m qui nous séparent des deux endroits et on s'assoit. Il parle un peu, il s'ouvre le cœur. Je l'écoute en silence. Après un moment, il n'a plus rien à dire. On reste là dans les marches, silencieux. Le soleil se couche lentement, le ciel est orangé.

Plus loin, je vois la famille du petit défunt expliquer à quelques Canadiens de déposer le corps dans le coffre d'un taxi jaune. Le frère aîné est tout sourire. Il semble blaguer avec les membres de l'ANP. Ça me laisse perplexe. L'officier de gestion de l'information sort alors du poste de commandement et nous demande pourquoi on a la face si longue. Je lui raconte. Il nous offre une cigarette. Je le remercie, mais je ne fume pas. Il ne sait pas trop quoi dire, alors il s'assoit à nos côtés et, comme nous, reste là à regarder le coucher de soleil en silence. L'Afghanistan peut être si paisible et si chaotique en même temps.

Farzan vient prendre des nouvelles des petits garçons. Je lui explique que les techniciens médicaux ont réussi à en sauver un, qu'il est sur le point d'être évacué avec son père vers KAF pour y être opéré. Farzan semble contrarié. Il lance d'une voix colérique : « C'est d'la marde ! Y'auraient dû les laisser mourir les deux. Ça va être quoi sa vie à cet enfant-là maintenant ? Déjà que c'est la grosse misère de vivre en Afghanistan, imagine quand t'as pus de jambes ! »

Farzan nous quitte sans nous dire au revoir et retourne vers sa tente. Je l'entends qui continue de bougonner en anglais, cette fois contre les insurgés qui ont eu la négligence de laisser traîner une de leurs roquettes à la portée de jeunes enfants. Il est visiblement enragé.

De mon côté, je réfléchis à ce qu'il vient de me dire. Les Afghans et les Occidentaux n'ont vraiment pas la même conception de l'importance de la vie humaine. Mais je comprends le point de vue de Farzan. C'est vrai qu'être handicapé, même en Occident, ne doit pas être facile, malgré toutes les commodités et les soins de premier ordre. Je n'ose même pas imaginer la vie qui attend ce petit gars-là, avec ses deux jambes amputées, sans parler d'un solide traumatisme psychologique.

Le commandant adjoint de compagnie sort à son tour du poste de commandement et nous demande si ça va. Oui. Est-ce qu'on va souper ? Je lui réponds que je vais passer mon tour, que j'ai encore l'estomac à l'envers. Il me donne une tape sur l'épaule.

Le soleil est presque complètement disparu du ciel. L'obscurité commence à s'installer. J'entre dans le poste de commandement de la compagnie et je télécharge les photos du petit cadavre sur mon ordinateur afin de les envoyer à KAF. Les regarder me rend mal à l'aise. Je m'empresse de faire ma tâche, puis je décide de ne rien faire ce soir. Je sors.

Il fait noir maintenant. Je n'ai pas ma lampe de poche frontale et c'est une nuit sans lune. J'ai du mal à m'orienter. Avant de me rendre à ma tente, je fais un détour par les toilettes chimiques. Je me surprends à hésiter un moment avant de fermer la porte derrière moi. J'ai l'image de l'enfant mort qui me regarde, qui me tourne dans la tête et qui me donne des frissons. Je sais que je dois prendre sur moi. Si je commence ça maintenant, je ne tiendrai pas le coup psychologiquement. Je prends donc une grande respiration et je tire la porte. J'urine dans l'obscurité la plus totale.

Quand je ressors, mes yeux se sont adaptés à la noirceur de la nuit. En marchant lentement vers ma tente, je me demande ce qui vient de m'arriver. Pourquoi est-ce que j'ai eu un blocage, une hésitation à m'enfermer dans l'obscurité de la toilette chimique ? Je décide qu'il est mieux de ne plus penser aux événements de la journée. Je repousse les images du petit cadavre loin dans ma mémoire. Dans la tente, l'une des techniciennes médicales pleure à chaudes larmes pendant que l'autre la réconforte. Elle aussi a tout fait pour sauver le jeune garçon. Je ne sais pas trop quoi dire, alors je m'abstiens de parler. Je m'allonge sur mon lit, je place mes écouteurs sur mes oreilles, et je sors un livre d'Hunter S. Thompson. Ce soir, j'ai besoin de m'évader.

Fin septembre 2007, j'ai l'occasion d'aller passer vingt-quatre heures à KAF. J'en profite donc et je me joins au convoi de quatre VBL III qui s'y rend. On décide de faire notre déplacement en fin de soirée afin d'éviter la congestion de fin après-midi dans Kandahar City. Le trajet se passe bien, c'est tranquille. J'arrive à KAF vers 21 h. Je décharge mon équipement personnel et je l'apporte du stationnement du groupement tactique jusqu'à ma chambre. Les trois gars avec qui je la partage habituellement sont restés à PBW ; aussi, ce soir j'aurai droit à mes premiers moments de solitude depuis plus de deux mois. Pour un individualiste comme moi, la vie en communauté pèse lourd parfois.

Avant de m'installer pour la nuit, je passe par le centre des opérations du GT3R22R. J'ai développé l'habitude, quand je viens à KAF, de prendre quelques heures pour discuter avec les gars de la cellule de renseignement. Comme toujours, je suis bien accueilli. Je jase de tout et de rien avec Vince, Guillaume et Ben. On se raconte les derniers potins, on rit un peu. Puis je vais m'asseoir avec l'officier de renseignement et l'analyste senior et on discute boulot – de ce qui peut être amélioré, des moyens à notre disposition, ainsi de suite.

Vers 23 h, je quitte la cellule de renseignement et je me rends au Boardwalk. J'y achète un trio de chez Burger King (qui est en promotion, car ils n'ont plus la sauce pour les Whopper) et un cappuccino glacé de chez Tim Hortons. Les employés du Burger King semblent venir du Bangladesh, ou d'un autre pays de cette région du globe. Ils se chantent les commandes des clients d'une voix quasi agréable à l'oreille : « Double Whopper cheese meeeaaalll... » Quand je suis à KAF, je mange rarement à la cafétéria ; je profite donc pleinement des différents restaurants du Boardwalk. Ça me rappelle le Canada. Ça

fait du bien de prétendre avoir une vie l'espace de vingt-quatre heures. De dépenser de l'argent, de magasiner, d'aller au restaurant.

Après avoir dévoré mon repas nocturne, je parcours le kilomètre qui sépare le Boardwalk des quartiers du GT3R22R. Je longe les chemins poussiéreux de KAF. C'est agréable de briser la routine de PBW. J'arrive à ma chambre vers minuit et je me couche aussitôt. Je dors pendant presque quinze heures : la fatigue accumulée commence réellement à se faire sentir. J'ai hâte à mes vacances, j'en ai grandement besoin. Je crois que je vais passer les premiers jours uniquement à dormir.

Le lendemain, mes vingt-quatre heures de pause sont pratiquement terminées. À 21 h, on reprend la route vers PBW, ce qui me laisse le temps d'aller manger un dernier repas au Boardwalk. J'opte pour un sous-marin de chez Subway, même si la viande y est souvent douteuse, et je prends une vanille française de chez Tim Hortons. Un peu de sucre devrait me garder réveillé pendant le déplacement de ce soir.

À 21 h, je suis de retour dans le stationnement du GT3R22R. Les véhicules prenant part au convoi de ce soir sont déjà tous formés en file simple, prêts à partir à 21 h 10. On varie constamment nos heures de départ afin de ne pas instaurer d'habitudes que les insurgés pourraient remarquer et utiliser contre nous.

Je ne suis pas dans mon VBL III habituel puisque le 2-9 Alpha est demeuré à PBW, cependant j'arrive tout de même à avoir ma place dans l'écouille arrière gauche. Je suis content. J'aime bien avoir le haut du corps sorti. Je peux profiter du paysage et je me sens également plus en contrôle et plus en sécurité que lorsque je suis assis au fond du véhicule.

À 21 h 10, le convoi se met en branle et se dirige vers la sortie de KAF. On navigue ensuite sur le chemin cahoteux qui traverse le périmètre extérieur de la base, puis on tourne à gauche sur Highway 4.

La nuit est sombre, on ne voit que quelques étoiles dans le ciel. Il y a un peu de circulation, mais notre convoi d'une dizaine de véhicules n'a pas trop de mal à se faire un chemin. Je me trouve à bord du troisième véhicule en avant. L'air frais de fin de soirée est agréable sur mon visage. J'ai cessé de porter ma cagoule faite d'un tissu ignifuge, les températures élevées pendant la journée la rendant très inconfortable.

Alors qu'on traverse les arches de Kandahar City à la jonction de Highway 4 et de Highway 1, j'entends une explosion à l'arrière du convoi. Sachant que l'endroit est réputé pour les embuscades et les attaques suicides, j'espère qu'il ne s'est rien passé de trop grave. Je scanne mes arcs de tir à la recherche d'une cible potentielle. À la radio, j'entends la voix du chef d'équipage du dernier VBL III du convoi : un RPG-7 a été tiré dans notre direction depuis les arches, mais le projectile est passé entre deux véhicules et est allé exploser plus loin dans un terrain désert. Je souris. Je peux rayer « Être pris en embuscade aux arches de Kandahar City » de ma liste de choses à voir et à faire en Afghanistan. Je sais que ça peut sembler ridicule, mais les attaques contre les convois de la coalition à cet endroit sont si notoires que de passer six mois à Kandahar sans en vivre une équivaldrait à séjourner six mois à Paris sans avoir jamais vu la tour Eiffel. Bref, je suis content.

Le reste du déplacement se passe sans encombre. On arrive vers 22 h à PBW où tout le monde vaque à sa routine de fin de journée. Je me rends à ma tente, j'enlève mon

équipement de protection personnelle, je nettoie mon fusil d'assaut et je me couche, satisfait de mes vingt-quatre heures de pause opérationnelle à KAF et de ma simili-embuscade aux arches.

Début octobre 2007. En soirée, je suis dans ma tente en train de jouer une partie d'échecs avec le commandant du peloton 2-1 quand on m'informe que les hommes du colonel Ghulam vont être attaqués à environ 10 km à l'ouest de PBW. Je me rends au poste de commandement de l'ANP pour prévenir le colonel, seule personne capable d'avertir ses troupes de l'attaque imminente.

Je frappe à sa porte. J'attends. Il ouvre la porte de bois grinçante et me regarde, l'air ennuyé. Je lui dis que je dois lui parler, que c'est urgent. Il sort. Il est vêtu d'une camisole en tricot et de sous-vêtements qui ont dû être blancs à une certaine époque, mais qui sont maintenant jaunis par des années de sueur et d'autres fluides corporels incrustés. Il empest la sueur épicée. Il est suivi d'un jeune garçon qui ne doit pas avoir plus de 15 ans. Le colonel Ghulam s'assoit dans son vieux fauteuil poussiéreux sur la terrasse. Le garçon nommé Eshan s'assoit par terre à côté de lui et pose son menton sur le genou velu du colonel. Ce dernier joue dans les cheveux d'Eshan tandis que je lui explique la gravité des risques qui planent sur ses hommes en dehors de PBW. Le spectacle est déconcertant. Le colonel Ghulam ne pourrait pas avoir l'air moins intéressé. Je l'ai, de toute évidence, interrompu. Il m'écoute, me dit qu'il va agir, puis retourne nonchalamment dans le bureau qui lui sert également de chambre avec le jeune Eshan à qui il donne une tape sur les fesses en marchant.

Le lendemain matin, au lever du soleil, je me dirige vers les douches pour m'asperger le visage d'eau froide quand le colonel Ghulam me fait signe de venir le rejoindre sur la terrasse du poste de commandement de l'ANP. L'homme est de bonne humeur ce matin ; il m'invite à prendre le thé avec lui et sa garde rapprochée. J'ai pris l'habitude de partager le thé avec eux, un thé vert saturé de sucre servi dans de vieilles tasses dont le verre est tellement rayé qu'on ne peut pratiquement plus voir au travers.

Le colonel Ghulam m'informe que j'avais raison la veille : ses hommes ont bel et bien été attaqués. En effet, à nos pieds gisent les corps mutilés, décapités et démembrés de ses hommes qui ont été massacrés quelques heures plus tôt à environ 10 km à l'ouest de PBW. Les mêmes hommes que j'ai tenté de sauver la nuit précédente en avertissant le colonel. Mais j'avais oublié que celui-ci n'a que peu de sentiments pour les cent cinquante hommes sous ses ordres.

Aussi, ce matin, le colonel Ghulam va une fois de plus faire des casse-têtes macabres avec les restes sanglants de ses hommes. Quatre cadavres, quatre gros sacs à ordures noirs. Un torse par sac – c'est la partie la plus facile du casse-tête. Les morceaux de corps font un bruit sourd en touchant le fond du sac qui se trouve à même le ciment de la terrasse. Suivent les bras et les jambes. Parfois, le colonel se trompe et met trois jambes dans un sac. À quoi bon se casser la tête après tout !

Le casse-tête funeste dure environ une demi-heure. Un sergent du peloton 2-2 m'a raconté avoir assisté à ce genre de scène lors de sa première semaine à PBW. Son récit m'avait laissé perplexe. Aujourd'hui, je suis celui qui est témoin de cette scène, et je demeure perplexe. J'y assiste tant par curiosité morbide que par pure nécessité

professionnelle : un simple signe de faiblesse de caractère de ma part et c'en est fini de mes accès privilégiés au sein de l'ANP, et au colonel Ghulam, source intarissable d'informations précieuses au milieu de cette guerre chaotique. Cependant, le colonel ne le sait pas encore, mais son règne dans le district de Zhari tire à sa fin. En effet, dans quelques jours, on va lui annoncer qu'il est remplacé, et que lui et sa garde rapprochée seront relocalisés dans le district de Dand, au sud de Kandahar City. Je me demande comment il va prendre la nouvelle...

Le 5 octobre 2007, j'essaie de trouver un moyen de permettre à un informateur de se présenter à PBW. Ce dernier est un de mes informateurs les plus efficaces, mais on ne s'est jamais rencontrés jusqu'à présent. On a toujours dû faire affaire par l'entremise du téléphone cellulaire d'un des interprètes. Normalement, mes informateurs peuvent se présenter ici sous un prétexte ou un autre. Que ce soit pour voir le chef de l'ANP ou encore le chef du district. Mais cet homme est trop près des insurgés, et n'a aucune raison de rencontrer le chef du district, encore moins celui de l'ANP. Je suis embêté. Puis me vient une idée. Je demande aux techniciennes médicales si elles seraient prêtes à faire semblant de soigner un enfant, car cela fournirait une excuse au père pour venir me voir subtilement. Elles acceptent.

En fin d'après-midi, on attend l'arrivée de mon informateur. L'homme se présente à l'heure prévue, ce qui tient du miracle. Il est à pied avec un petit garçon. Il me serre la main alors que son enfant, qui ne doit pas avoir plus de 5 ans, nous sourit. Je lui explique que les techniciennes médicales vont lui faire un pansement. Il me dit que sur la tête, ce serait bien, que ça paraîtrait plus. Pas fou ! Il enlève la casquette de son fils. Ouache ! Le petit gars a une grave infection du cuir chevelu. Le dessus de sa tête n'est qu'une plaie purulente. Finalement, les techniciennes médicales n'auront pas à faire semblant.

Pendant qu'elles prennent soin de l'enfant, je m'assois avec son père pour discuter. Plus tard, avant que la noirceur tombe et qu'il soit trop dangereux pour eux de circuler dans le district de Zhari, ils repartent tous les deux à pied en direction de leur village, contrôlé par les insurgés.

Le 8 octobre 2007 est une journée mouvementée dans le district de Zhari. La compagnie B a lancé une opération plus tôt ce matin dans le sous-district de Sablaghay, à environ 2 km au sud-ouest de PBW. Le but est d'aller harceler les insurgés qui ont organisé l'embuscade contre les gars de POMLT deux semaines plus tôt. On veut vérifier s'ils vont réagir aussi agressivement devant 150 soldats soutenus par les canons des VBL III qu'ils l'ont fait face à trois hommes. Si c'est le cas, cela pourrait vouloir dire qu'il y a quelque chose ou quelqu'un d'intérêt dans ce secteur, et cela pourrait mener à une opération plus importante.

De mon côté, je reste à PBW, où l'équipe de POMLT me tient vraiment occupé. Ce matin, ils m'ont amené deux hommes qui pourraient avoir un lien avec les nombreuses attaques à la roquette contre la base opérationnelle avancée Ma'sum Ghar située à environ 5 km au sud de PBW, dans le district de Panjwayi.

Depuis quelques semaines, j'ai pris l'habitude d'utiliser le dortoir des gars de l'ANP situé dans leur poste de commandement pour questionner les détenus. L'endroit est idéal. Il y a plein de place pour s'asseoir, on est à l'abri des regards indiscrets et des oreilles trop

curieuses, et on est protégés du soleil et des chaleurs insupportables. Seul réel inconvénient : ça sent très mauvais. C'est un mélange d'odeurs de diésel de la génératrice, de sueur incrustée dans les matelas depuis des décennies et de restes de nourriture qui pourrissent au sol.

Chaque fois que je travaille dans cet endroit, je ne peux pas m'empêcher de remarquer une grosse caisse de munitions en bois couleur kaki qui traîne sous un des lits. Je me demande ce qu'elle peut bien contenir. En fait, depuis quelques jours, ma curiosité est davantage dirigée vers cette caisse que vers les détenus que je questionne. J'ai déjà demandé à Farzan s'il savait ce qu'il y a à l'intérieur, mais il n'en a aucune idée. Je ne veux pas poser la question aux gars de l'ANP de peur qu'ils la fassent disparaître avant que j'aie eu la chance de vérifier son contenu. Ce serait facile de simplement l'ouvrir, mais la plupart du temps, il y a un cadenas dessus, et un membre de l'ANP se trouve toujours avec moi dans la salle quand je fais le questionnement des détenus.

Aujourd'hui, c'est mon jour de chance. La caisse n'est pas cadenassée et la plupart des membres de l'ANP sont partis faire une opération avec la compagnie B. J'ai plein de théories sur ce qu'on y range : des munitions de RPG, des balles de AK-47, l'argent qu'ils volent aux civils aux points de contrôle le long de Highway 1 ou, plus probablement, la drogue qu'ils fument en quantité industrielle les jeudis soirs. Maintenant, je vais en avoir le cœur net, mais il faut que je fasse ça vite et discrètement. Me faire prendre à fouiller dans les possessions personnelles des gars de l'ANP risquerait de nuire un peu à nos bonnes relations de travail, surtout qu'ils sont censés être nos alliés, même s'il est facile de l'oublier.

Mais pour l'instant, je suis assis avec Farzan, le détenu ainsi qu'un gars de POMLT qui est là à titre d'observateur et je fais mon questionnement comme d'habitude. Le membre de l'ANP qui est chargé de nous tenir compagnie aujourd'hui est un adolescent de 15 ans tout au plus. Il a l'air de s'ennuyer incroyablement. Il est accoté contre le cadre de porte, son uniforme gris bleu à moitié boutonné, l'AK-47 en bandoulière. Il bâille constamment et porte plus ou moins attention à ce qu'on fait et dit, ce qui m'arrange bien dans le fond.

Après environ deux heures de séance de questionnement, je dis à l'adolescent qu'il peut prendre une pause. Il ne se fait pas prier. Ensuite, je demande à Farzan d'aider le détenu et de l'amener jusqu'à la toilette chimique, juste à côté du poste de commandement de l'ANP, pour qu'il puisse se soulager. Le gars de POMLT les accompagne pour les surveiller. Voilà mon occasion !

Je suis seul avec la caisse de munitions, et elle n'est pas cadenassée. Je vais enfin savoir ce qu'elle renferme. Je regarde autour pour être certain qu'il n'y a personne et je marche lentement vers la caisse. Je suis quasiment excité à l'idée de l'ouvrir. Je lève le verrou, j'ouvre le couvercle... Je reste bouche bée : j'ai sous les yeux ce qui doit être la plus importante collection de DVD de pornographie bollywoodienne en sol afghan ! Il y en a des centaines. Un acteur indien qui ressemble étrangement à Ron Jeremy a l'air d'avoir la cote auprès des gars de l'ANP. Je ris quand je tombe sur un film dont le titre est traduit en anglais : *Everybody falls in love*. Je continue à fouiller : rendu là, je me fous de me faire prendre, c'est trop marrant. Soudain, sous une pile de DVD, je sens quelque chose de poilu. J'hésite un moment, puis je tire : une longue perruque de cheveux noirs ! Je n'ai pas besoin qu'on me fasse un dessin, je ne sais que trop bien à quoi elle sert. Ils la mettent sur

la tête du plus jeune membre de l'ANP et c'est lui qui y passe pendant que les plus vieux s'excitent devant les films pornos avant de le violer à tour de rôle. J'ai d'ailleurs vu la victime de la dernière séance, il y a quelques jours, alors qu'il allait chercher de l'eau à la pompe à l'entrée de PBW. Le pauvre avait du mal à marcher. Je lui ai demandé si on pouvait faire quelque chose pour l'aider. Il m'a répondu que c'était correct, que bientôt ce serait le tour d'un autre. Et que de toute façon, il préférerait rester à PBW et se faire violer par ses pairs que d'aller sur les postes avancés et se faire décapiter par les insurgés. Ça a du sens... je crois... Finalement, je remets la perruque et les DVD dans la caisse – semi-amusé, semi-dégoûté – et je vais me désinfecter les mains trois ou quatre fois avec un produit alcoolisé. Fin du mystère de la caisse !

Je finis ensuite de questionner le détenu : il n'a pas grand-chose à nous apprendre. J'ai recueilli un peu d'information sur des caches d'armes et sur des commandants insurgés ; de quoi écrire quelques rapports, mais c'est tout. Je doute qu'il soit le responsable des attaques à la roquette contre la base opérationnelle avancée Ma'sum Ghar, mais il entretient certainement des liens avec les insurgés. Je remets le détenu à l'ANP ; il n'est pas assez important pour être envoyé à KAF pour y être interrogé, mais il est quand même trop impliqué dans l'insurrection pour le remettre en liberté immédiatement. Je prends tout de même la peine de souligner à l'ANP que je viendrai vérifier demain matin si l'homme a été bien traité pendant la nuit. Puisqu'il est dans la quarantaine et assez corpulent, je ne suis pas trop inquiet qu'il se fasse violer.

En fin d'après-midi, la compagnie B revient à PBW. Je me lance donc dans le débriefing des gars qui ont participé à l'opération d'aujourd'hui. Ce qu'ils ont à dire est très intéressant. Nos hommes ont fait face à des combattants aguerris : des insurgés plus efficaces et mieux équipés que ceux qu'on a rencontrés jusqu'à présent dans le district de Zhari. D'ailleurs, un Canadien a été blessé pendant les combats. On ne craint pas pour sa vie, mais il sera tout de même évacué vers l'Allemagne puis le Canada.

Je passe une bonne partie de la soirée à consolider l'information recueillie et à rédiger mes rapports. Il semblerait que le sous-district de Sablaghay mérite qu'on s'y intéresse un peu plus, surtout qu'il se trouve à distance de marche de PBW.

Pendant la deuxième semaine d'octobre 2007, le colonel Ghulam apprend qu'il doit quitter PBW et le district de Zhari. La nouvelle lui vient de sa chaîne de commandement au sein de l'ANP, mais il n'est pas dupe. Il sait très bien que ce sont les Canadiens qui ont fait pression pour qu'il soit expulsé du district où il règne en roi et maître.

Il se présente avec Farzan au poste de commandement de la compagnie. Il est enragé. Il a retiré toutes les décorations canadiennes qu'il arborait sur son uniforme. Je l'écoute rouspéter pendant que Farzan tente du mieux qu'il peut de traduire. Au bout de cinq minutes, le colonel Ghulam arrive au bout de ce qu'il a à dire. Il s'est calmé un peu. Il serre la main au commandement adjoint de compagnie, puis la mienne. Avec dépit, il tourne les talons et, les épaules basses, retourne avec Farzan vers ce qui sera bientôt son ancien poste de commandement.

Le commandant de compagnie, qui a assisté à la scène, m'explique qu'il reste plus ou moins une semaine au colonel Ghulam avant de partir. Par la suite, ce sera un dénommé Hafizullah Jan qui prendra le poste de commandant de l'ANP pour le district de Zhari. Je

prends note mentalement de commencer à me renseigner auprès de mes informateurs à propos de ce nouveau responsable.

Quelques instants plus tard, Farzan revient du poste de commandement de l'ANP. Il vient d'entendre le colonel Ghulam parler au cellulaire à un individu non identifié. Il aurait expliqué à cette personne qu'il vient de se faire expulser de PBW et qu'il prépare un gros party pour les Canadiens après son départ. Connaissant les antécédents du colonel Ghulam, je ne me fais pas trop d'illusions. Je me souviens de ce que le gars du K9 m'a dit quelques mois plus tôt. Les attaques à la roquette contre PBW ont cessé le jour où le colonel Ghulam est arrivé. J'imagine que nous aussi, on va commencer à expérimenter ce type d'attaques qui sont si routinières sur la base opérationnelle avancée Ma'sum Ghar. Cependant, ça ne m'inquiète pas trop. Ma'sum Ghar est construite à flanc de montagne et constitue donc une cible idéale pour des tirs de roquettes puisque ces dernières ont une trajectoire horizontale. PBW, en comparaison, est un petit carré entouré de murs et bâti sur le terrain plat du désert, ce qui en fait une cible beaucoup plus difficile à atteindre avec de tels projectiles. Non, les roquettes ne m'inquiètent pas trop ; le mortier, par contre, pourrait se révéler meurtrier s'il était utilisé contre nous. Mais bon, les insurgés n'ont pas eu recours au mortier dans le district de Zhari depuis le 12 septembre dernier. Peut-être n'ont-ils plus de munitions, ou, encore mieux, peut-être que leur mortier a été détruit. Bref, rien ne sert de se casser la tête, on verra bien ce qui se passera le moment venu.

Le 11 octobre 2007 est une journée mouvementée à PBW. La compagnie B se prépare pour une opération qui débutera dans le courant de la nuit prochaine. En début d'après-midi, je donne mon exposé de renseignement. Je connais bien le secteur où se déroulera l'opération, puisqu'il s'agit de l'endroit où on a été pris en embuscade au début de septembre, lorsqu'on s'est rendus dans le sous-district de Kolk pour y faire la reconnaissance de l'emplacement potentiel d'un point de contrôle de l'ANP. L'opération de demain est justement destinée à occuper ce terrain et à y construire le point de contrôle. Si tout va bien, il se trouvera à plus ou moins 2 km au nord de la Rock School et bloquera la route nord-sud qui y mène. Cela devrait donner quelques maux de tête aux insurgés.

Après ma présentation, je fais la distribution des cartes topographiques aux différents chefs d'équipage. Par la suite, je prépare mon équipement personnel, car je participe à cette opération. Malheureusement, une fois de plus, je serai à bord du VBL III 2-9 Alpha avec l'échelon arrière, un bond tactique derrière les éléments menant l'assaut. Aussi bien dire que je vais passer la journée de demain assis dans le fond d'un VBL III à perdre mon temps. Bref, je ne suis pas tellement enthousiaste.

À 18 h, on a notre briefing habituel. Ce soir, des soldats qu'on ne connaît pas sont présents. Il s'agit d'une équipe qui vient tout juste d'arriver en théâtre opérationnel. Ils sont une dizaine à ce que je peux voir. Ils viennent d'être qualifiés pour travailler sur une série de véhicules qui sont censés se déplacer lentement, en convoi. Selon le commandant de l'équipe, il s'agirait d'un moyen quasi infailible de neutraliser les bombes artisanales. Il nous explique les tâches des différents véhicules et des membres de son équipe. Ça semble prometteur, mais je reste quand même perplexe ; et à en juger par l'expression affichée sur le visage des ingénieurs de combat attachés à notre compagnie, je doute d'être le seul. Demain sera la première sortie de ces véhicules dans le district de Zhari. Sans être

réellement enthousiaste, je dois admettre que je suis curieux de voir comment ça se passera.

Vers 22 h, je décide d'aller au lit. Les deux techniciennes médicales qui partagent ma tente semblent elles aussi s'être couchées tôt : les lumières sont fermées et c'est tranquille. Le lever se fera vers 4 h demain matin, et je veux prendre quelques heures de repos. Je suis habitué de me coucher vers minuit, une fois toutes mes tâches terminées et après avoir joué quelques parties d'échecs avec Carl ou le commandant du peloton 2-1 et avoir lu un peu pour me changer les idées. Aussi, j'ai du mal à m'endormir. Je tourne dans mon lit. Si je me fie aux sons que j'entends, les deux filles ont elles aussi de la difficulté à fermer l'œil.

Vers minuit, je commence à m'assoupir. Je suis dans un demi-sommeil quand je sens quelqu'un qui me remue l'épaule. J'ouvre les yeux en sursaut. C'est un sergent du peloton 2-2. Il est de garde. Il m'informe en chuchotant qu'un des pelotons de la compagnie, qui avait été envoyé pour faire diversion le long de Highway 1, a capturé trois insurgés quelques kilomètres à l'est du village d'Howz-e-Madad. Les trois hommes se trouvaient, paraît-il, à l'endroit où les convois de la compagnie USPI tombent dans une embuscade pratiquement tous les soirs depuis plus d'une semaine. Ils seront amenés à PBW sous peu pour que je procède à un questionnement tactique. Je m'assois dans mon lit de camp et je me frotte les yeux avec mon avant-bras. J'essaie d'assimiler l'information que le sergent me donne. Il me dit qu'il doit retourner au poste de commandement de la compagnie pour voir s'il y a d'autres développements. Je lui réponds que je vais aller le rejoindre dans quelques minutes, le temps de m'habiller et d'aller réveiller un interprète.

Je sors de mon lit de camp. Il fait frisquet. Je m'habille. Mon pantalon de combat est humide et froid. Je bougonne en chuchotant pour ne pas réveiller les deux filles. Je prends mon pistolet 9 mm, mon appareil photo, ma lampe de poche frontale, mon calepin et mon crayon, et je sors de la tente. Le ciel est clair, je n'aurai pas besoin de lampe de poche.

Je me rends à la chambre que Farzan partage avec Mohammadullah sous la tour à l'entrée du camp. Farzan est absent, mais j'y trouve Mohammadullah qui dort. Je le réveille. Ce dernier m'informe que Farzan s'est absenté pour quelques jours afin de se rendre à Kandahar City et de se marier. Il devrait être revenu d'ici deux jours. Je dis à Mohammadullah qu'il sera donc mon interprète d'ici le retour de son collègue. Je l'informe de ce qui se passe et lui demande de venir me rejoindre dès que possible devant le poste de commandement. Il me répond qu'il n'y a pas de problème, puis il allume un petit poêle au propane sur lequel il se fait rapidement cuire un œuf.

Au poste de commandement, il y a de l'agitation, ce qui est inhabituel en plein milieu de la nuit. Je me prends une bouteille d'eau et je la sirote en passant en revue le journal de guerre qui décrit les événements de la soirée. J'ai la bouche pâteuse – le manque de sommeil sans doute. Entre-temps, le sergent en service me raconte un peu plus en détail ce qui se passe. Je suis encore à moitié endormi. J'essaie de réfléchir à l'approche que je vais adopter avec les trois détenus. Je me dis que je suis mieux d'improviser, puisque je n'ai pas beaucoup d'informations. Je me rends à l'extérieur du poste de commandement et j'y installe trois chaises : une pour les détenus qui seront questionnés individuellement, une juste en face qui sera la mienne, et une en retrait pour Mohammadullah. Le

questionnement se fera à la belle étoile. Je n'ai jamais fait ça, mais je me dis qu'il y a une première fois à tout, et puis ça ajoutera une touche théâtrale à la procédure.

Une fois montée ma petite salle de questionnement improvisée, je retourne dans le poste de commandement de la compagnie pour attendre l'arrivée du peloton et des détenus. Je trouve un sac de beef jerky et j'en mange en patientant, assis à la grande table de la salle de briefing. Vers minuit et demi, la porte du poste de commandement s'ouvre. Le commandant de peloton fait son entrée, suivi d'un technicien médical, celui-là même qui avait perdu son sang-froid lorsque je questionnais le détenu calciné au début du mois de septembre. Le commandant de peloton fait son rapport au sergent de garde ainsi qu'à un autre officier qui se trouve dans le poste de commandement ce soir. Je l'écoute et je prends des notes, qui, je l'espère, m'aideront à mener un questionnement un peu plus efficace. Le technicien médical, quant à lui, semble surexcité. Il raconte à d'autres gars présents comment les insurgés ont été capturés.

Pendant ce temps, un caporal-chef du peloton m'apporte un large sac de jute contenant ce qui a été ramassé à proximité des détenus. On vide le contenu du sac par terre. Il s'agit de gros outils de fer. En tombant sur le sol de ciment du poste de commandement, ils créent un vacarme qui me fait grincer des dents. À la vue des outils, le technicien médical s'excite de nouveau, au point que son commandant de peloton lui ordonne de sortir immédiatement. Décidément, ce gars-là me déplaît. Je sais qu'il a du mal à se remettre de la mort de Conan, mais quand même, il m'irrite au plus haut point.

Je décide de mettre ça de côté pour le moment et de me concentrer sur la tâche qui m'attend. Les outils me laissent perplexe. Pourquoi des outils ? Où sont les armes ? Est-ce qu'il s'agit bien d'insurgés, ou bien a-t-on fait une erreur et capturé d'innocents ouvriers ? En même temps, pourquoi des ouvriers travailleraient-ils le long d'Highway 1 à minuit, dans un secteur où les embuscades et les attaques aux bombes artisanales sont presque quotidiennes ? Bref, je ne sais trop quoi en penser.

Je sors à l'extérieur. On m'informe que les trois détenus ont été placés dans un des bunkers à proximité des tentes de peloton. Je m'y rends après m'être assuré que Mohammadullah soit prêt à travailler là où j'ai installé les chaises, un peu en retrait du poste de commandement. Dans le bunker, deux gars surveillent les détenus. Je les connais, et je ne doute pas de leur professionnalisme. Je suis soulagé de voir que ce sont eux qui sont de garde. Ils ont déjà séparé les détenus et s'assurent qu'ils ne communiquent pas entre eux.

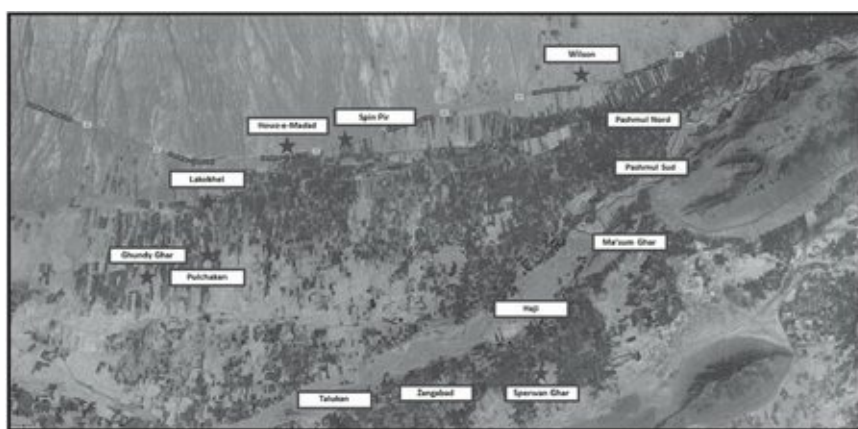
Je décide de débiter avec celui qui est le plus proche de la sortie du bunker. Je l'aide à se relever, puisqu'il est agenouillé face au mur de béton, puis je prends physiquement contrôle de lui. Je le maintiens dans un état de déséquilibre afin d'empêcher toute tentative de fuite. Avant de quitter le bunker, j'informe les gardes que je ne veux pas voir le technicien médical hyperexcité à proximité des détenus. Les gars me répondent qu'il n'y a pas de problème.

Je passe les heures qui suivent à questionner les détenus en alternance. Parfois, je m'arrête et je vais vérifier certains faits avec le commandant de peloton. Je n'arrive pas à déterminer s'il s'agit bien d'insurgés, ou encore d'infortunés ouvriers qui se sont retrouvés au mauvais endroit au mauvais moment.

Vers 4 h, je dois mettre fin au questionnement et remplir mon rapport au plus vite, car à 5 h on lance l'opération dans le sous-district de Kolk. Je n'ai pas encore dormi, et je n'en aurai pas le temps. Je termine mon rapport et je l'envoie à KAF, où les trois détenus seront envoyés plus tard en journée.

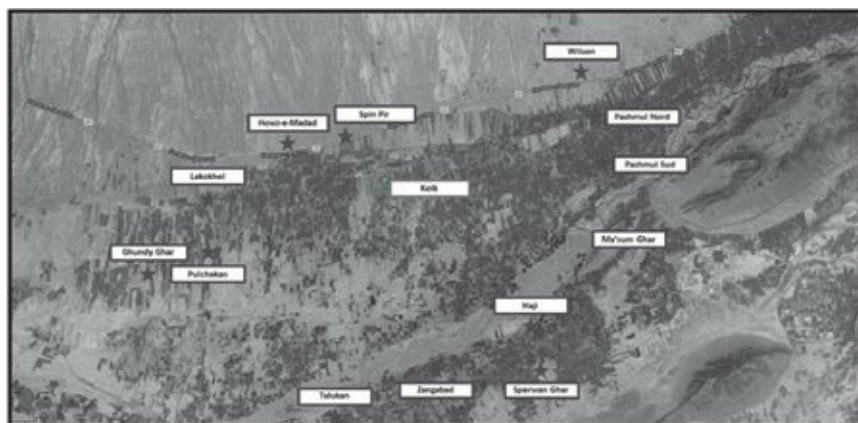
Je suggère de fournir quelques couvertures aux détenus, car il fait froid dans le bunker. Le sergent-major – à qui je ne m'étais pas adressé – me répond que ce sont des détenus et qu'ils n'auront rien. J'enrage, mais je trouve le moyen de me contenir. L'adjudant du peloton 2-2 me donne une tape d'encouragement sur l'épaule.

Quelques minutes plus tard, le commandant de compagnie veut savoir ce que le questionnement a donné. Je lui réponds qu'il m'est impossible de déterminer si les détenus sont des insurgés ou non, mais que les outils et leurs récits semblent indiquer qu'il pourrait s'agir d'une erreur. Le commandant me remercie puis va discuter avec le commandant de peloton.



Camp de l'ISAF, de l'ANA et de l'ANP dans les districts de Zhari et de Panjwayi –
Kandahar, Afghanistan – 12 octobre 2007

Source : earth.google.com



Objectif Kolk, district de Zhari – Kandahar, Afghanistan – 12 octobre 2007

Source : earth.google.com

De mon côté, je m'empresse d'aller chercher mon équipement de protection personnelle et je me prépare pour monter dans le VBL III 2-9 Alpha, qui s'apprête à prendre sa place dans le convoi qui quittera PBW à 5 h pour l'opération.

À 6 h, le 12 octobre 2007, la compagnie B et tous ses éléments attachés sont en position sur un terrain ouvert au nord d'Highway 1, prêts à descendre vers le sud dans le sous-district de Kolk. Je suis debout dans l'écouille arrière du VBL III 2-9 Alpha. Je regarde

les pelotons amorcer leur avance. Au-dessus de nos têtes, les avions A-10 Thunderbolt II passent à grande vitesse et mitraillent les positions des insurgés qui tentent de bloquer notre progression.

Sur les radios ICOM que les insurgés utilisent, les interprètes entendent qu'un commandant d'importance est dans le secteur et qu'il tente de déterminer les intentions des Canadiens. Apparemment, il voudrait fuir, mais hésite, car il se croit encerclé, alors qu'en fait on ne contrôle que le nord de sa position.

Au loin, on voit des camions qui circulent derrière les lignes de défense des insurgés. Ils semblent charger les corps des combattants tués par les tirs des A-10. Une fois leur boîte pleine, les véhicules foncent vers l'ouest, puis tournent franc nord, traversent Highway 1 et se rendent dans un village à environ 1 km à l'ouest de notre position. Là, les civils prennent les cadavres et se dirigent en procession vers le cimetière du village où se tiennent de rapides cérémonies funéraires et où sont ensevelis les corps.

J'observe ce manège avec mes jumelles. J'indique ces mouvements au commandant adjoint de compagnie, qui se trouve dans la tourelle du VBL III, et je lui souligne que les chauffeurs des camions sont vraisemblablement des insurgés qu'on pourrait intercepter. Mon idée ne semble pas l'intéresser plus qu'il ne faut. Je me contente donc d'observer pendant quarante-cinq minutes le va-et-vient des camions chargés des corps des insurgés jusqu'à ce qu'ils aient fini d'évacuer leurs morts et leurs blessés. Soit ils sont totalement stupides, soit ils sont drogués à l'opium au point de ne plus être en contact avec la réalité, soit ils ont un moral de béton. Ils se font massacrer pendant des heures, mais continuent de se battre plutôt que de se replier. On dirait qu'ils ne se fatiguent jamais. Merde ! Je suis fatigué juste à les regarder se faire massacrer !

Le reste de la journée se passe sans incident. Les véhicules conçus pour découvrir et neutraliser les bombes artisanales semblent faire du bon travail. On ne dénombre aucune perte de notre côté et l'avance se fait bien, les pelotons faisant des bonds d'une position de bataille à l'autre.

Vers 18 h, l'objectif est sécurisé. Les pelotons s'installent en position défensive, sachant qu'ils seront sur le terrain encore une fois pendant au moins une semaine, le temps de construire le point de contrôle de l'ANP et de sécuriser le secteur environnant. De notre côté, à l'échelon arrière, on repart vers PBW. Dans mon cas, je considère que ma journée a été perdue. Mais bon, c'est toujours agréable de sortir du camp et de prendre un peu l'air.

Le 15 octobre 2007, je me réveille comme à mon habitude à 6 h. Je sors de ma tente : le soleil m'éblouit. Je suis écœuré du soleil et du beau temps. Je rêve de pluie. En fait, je suis écœuré de tout. J'ai hâte à mes vacances. Je suis épuisé. Je vais me chercher un burrito déjeuner et je reviens manger tranquille à ma tente. Je fais chauffer de l'eau pour me faire un thé et j'appelle Éli. Pour elle, il est 20 h. On discute un peu, elle me raconte sa journée. On parle de nos retrouvailles qui arrivent à grands pas et, après une dizaine de minutes, on raccroche.

Je me rends ensuite au poste de commandement pour le briefing du matin. Je n'ai pas grand-chose à dire. En fait, je n'ai pas vraiment le cœur à l'ouvrage. Je suis physiquement et psychologiquement exténué. Après la séance d'information, je retourne à ma tente et je me recouche.

Vers 10 h, je me fais réveiller par le commandant de POMLT et son adjoint. Ils semblent de bonne humeur. Ils viennent de capturer six individus et voudraient que je les questionne. Je suis tout endormi, j'essaie de comprendre ce qu'ils m'expliquent. Les deux me regardent et rient. Ils me disent de prendre le temps de me réveiller puis de les rejoindre au poste de commandement de l'ANP ; ils vont m'attendre là avec l'interprète Mohammadullah. Avant de partir, le commandant me fait remarquer en rigolant que ma tente est un vrai petit nid d'amour. Je lui fais un sourire en coin.

Je sors de mon lit de camp et je m'habille. Je prends mon matériel de travail habituel et je me rends au poste de commandement de l'ANP. Là, je trouve mes six détenus. Leurs possessions sont étalées sur le sol. Au moment de leur arrestation, ils revenaient tous du Pakistan pour les célébrations d'Eid al-Fitr qui marquent la fin du ramadan. Leur voiture était pleine de cadeaux de toutes sortes : vêtements, couvertures, ustensiles de cuisine, livres, médicaments, etc. Je demande aux gars de POMLT ce qui a mené à la détention de ces individus. J'apprends qu'en faisant la fouille du véhicule, ils ont trouvé des cassettes audio de propagande insurgée. Les six détenus sont âgés de 14 à 40 ans. Ils sont visiblement inquiets. Je donne les consignes pour qu'on les sépare et je commence ma routine. J'ai mal à la tête. Je sens que la journée va être longue.

Je m'installe dans un coin isolé de la terrasse du poste de commandement de l'ANP. Je place deux bancs de bois face à face séparés d'environ 1 m. Ensuite, je fais amener le premier détenu et je commence mon questionnement, machinalement. J'ai fait et refait cette séquence des dizaines de fois : je pose mes questions, l'interprète traduit, le détenu répond, je prends des notes, et ainsi de suite. Le fait qu'ils soient six détenus signifie que ça va me prendre beaucoup de temps à tous les questionner. Mais ça veut également dire que ce sera plus facile pour moi d'établir s'ils me disent la vérité ou non, car plus il y a de conteurs, plus il est difficile pour eux d'inventer une histoire commune qui se tient.

Vers 14 h, le commandant de POMLT vient me trouver pour savoir où j'en suis. Je n'ai pas encore eu le temps de dîner : ça me rend un peu marabout, je suis impatient. J'explique au commandant que, selon moi, les détenus sont une famille, frères et cousins, que tous étudient dans une madrasa¹, et qu'ils sont de retour à Kandahar pour quelques jours afin de célébrer Eid al-Fitr avec leur famille. Je crois que les cassettes de propagande appartiennent au plus jeune du groupe. D'après moi, il est jeune et con, comme on l'a tous été à son âge. Le commandant de POMLT semble d'accord avec moi, mais souhaite connaître le plan de match. Je lui explique que je veux tout de même confirmer ma théorie en continuant le questionnement des détenus, mais qu'on devra prendre une décision à savoir si on les libère ou non avant que le soleil se couche. Si on les relâche, ils doivent avoir quitté le district avant la nuit, car je crains qu'ils ne tombent dans une embuscade tendue par des insurgés, ou même par l'ANP. Si on ne les libère pas, eh bien, on doit les remettre à l'ANP, et j'ai peur que le jeune de 14 ans ne se fasse violer pendant la nuit. Et s'il n'est pas un insurgé à l'heure actuelle, se faire violer par un groupe de policiers drogués devrait le convaincre pour de bon de joindre l'insurrection. Le commandant de POMLT est d'accord avec moi : on va les libérer, mais tenter d'en soutirer le maximum pendant le peu de temps qu'il nous reste avant le coucher du soleil.

Je me réinstalle donc avec un des détenus. J'essaie de le faire parler, mais il est stoïque. Il me répond invariablement : « Inch'Allah. » Je suis un peu découragé. Je le regarde un

moment sans parler. Ses yeux sont fixés sur le sol. L'interprète est debout et fume une cigarette.

C'est à ce moment que quatre membres de l'ANP tournent le coin de la terrasse. Ils transportent quelque chose et passent entre nos deux bancs. Je me redresse pour les laisser passer ; le détenu fait de même. Je réalise alors ce qu'ils transportent. C'est le corps mutilé d'un des leurs. Les hommes déposent le cadavre au sol, à 2 m de nous. Ils sont en sueur, et visiblement enragés. Ils dévisagent le détenu. Le cadavre porte l'uniforme de l'ANP. Son épaule gauche et tout le côté gauche de sa poitrine sont séparés du reste de son corps, et forment un Y grotesque. Son visage est distordu, sa mâchoire déboîtée, ses yeux exorbités. De toute évidence, la mort a été une surprise pour ce pauvre gars.

Mohammadullah discute avec un des policiers. Après quelques instants, il m'explique que le défunt s'est fait attaquer à son point de contrôle une demi-heure plus tôt, et qu'il s'est pris un RPG-7 en plein corps. Il est mort sur le coup. Je le regarde, impassible. Puis je regarde le détenu. Il semble terrorisé. Je regarde encore une fois le cadavre puis les gars de l'ANP, qui, eux, fixent le détenu. Puis je me retourne vers ce dernier et je lui fais remarquer : « Tes chums l'ont pas manqué... » L'homme se met à parler. Je suis agréablement surpris de la tournure des événements.

Alors que je finis de questionner le détenu avant de tous les laisser partir, huit membres de l'ANP se présentent avec une boîte en bois remplie de coton blanc qui fait office de cercueil. Ils tentent d'y installer le corps, mais la rigidité cadavérique a déjà fait son œuvre, et le bras gauche, en partie arraché et tordu, ne veut pas entrer. Les hommes tournent leur collègue mort dans tous les sens, sans succès. L'un d'entre eux perd alors patience et enfonce le corps dans la boîte avec un grand coup de pied. Le cadavre s'enfonce dans le cercueil improvisé en produisant une espèce de craquement qui me donne une sueur froide. Rapidement, ils referment le couvercle, le clouent, puis soulèvent la boîte et la transportent entre nos deux bancs, entre nos deux visages.

Je reste sans parler un moment. Mohammadullah s'allume une autre cigarette. Je regarde le détenu : il transpire abondamment. Je l'informe que j'en ai terminé avec lui. Je demande aux soldats responsables de la garde de rassembler tous les détenus, le commandant de POMLT va s'adresser à eux. Ce dernier fait un sermon au plus jeune et donne quelques conseils aux plus vieux, entre autres celui de quitter le district de Zhari le plus rapidement possible. Conseil que, je suis certain, on n'aura pas à leur dire deux fois.

Je les regarde mettre leurs bagages dans leur voiture avant de s'entasser à leur tour dans la petite Toyota Corolla blanche. Ils démarrent et, dans un nuage de poussière, quittent PBW sans demander leur reste. Je suis content de les voir partir. J'aurais été inquiet si le plus jeune avait dû passer la nuit dans la cellule de l'ANP.

Devant PBW, je vois un chien coincé dans les barbelés. Il souffre. Quelqu'un se rend à l'extérieur pour l'abattre et abrégé ses souffrances. Je tourne les talons, je ne veux pas assister à ça. Je me rends d'un pas fatigué vers le poste de commandement de la compagnie quand j'entends le coup de feu. Ça me rend triste.

En fin de soirée, alors que je suis allongé sur mon lit de camp, je n'arrête pas de penser à ce chien. Ça me déprime. Et en même temps je me demande quel est mon problème. J'ai vu un gars fendu en deux aujourd'hui, et je m'en fous, mais cette pauvre bête prise dans

les barbelés trouble mon sommeil. Je me demande ce qui m'arrive. Puis je m'endors d'un sommeil agité.

Les jours qui suivent sont bien remplis à PBW. D'abord, on voit l'arrivée des premiers éléments d'un Kandak (un bataillon) de l'ANA. Son commandant, le colonel Shirin Shah, est un homme dans la fin de la quarantaine. Costaud, rasé de près, il a la coupe de cheveux et la posture militaires. C'est un homme charismatique qui semble avoir le respect de sa troupe. Il combat les insurgés depuis déjà longtemps ; semble-t-il qu'il aurait pris part à l'opération Médusa, au cours de l'été 2006, aux côtés des forces spéciales américaines qui opéraient dans le secteur de Sperwan Ghar dans le district de Panjwayi.

Son arrivée ne passe pas inaperçue. Ayant voulu faire une reconnaissance du secteur sous le couvert de l'anonymat, il a tenté d'entrer dans le district de Zhari habillé en civil, au volant d'une voiture banalisée, en empruntant Highway 1 depuis Kandahar City. Ce faisant, il est tombé sur un point de contrôle de l'ANP, où les hommes du colonel Ghulam ont tenté de lui extorquer quelques dollars. Devant son refus, ces derniers l'auraient tabassé. À son arrivée à PBW, ses mentors canadiens lui ont demandé s'il avait besoin d'aide ou de quoi que ce soit. Il leur a répondu d'un ton qui ne permettait pas la réplique qu'il réglerait ça lui-même avec le colonel Ghulam.

Bref, Shirin Shah ne semble pas être homme à se laisser marcher sur les pieds. Ce dernier est accompagné de son officier politique, avec qui je développe une excellente relation professionnelle, et de son officier de renseignement, qui, lui, semble n'avoir que du mépris à mon endroit. On ne peut pas plaire à tout le monde.

L'arrivée du Kandak de l'ANA signifie également le départ de Rémi du poste de commandement de la compagnie B. En effet, ce dernier doit se rapporter à l'équipe d'OMLT qui s'occupe du mentorat de l'armée afghane. Son remplaçant est un dénommé Alain, un gars calme et d'expérience qui a déjà participé à deux missions en Afghanistan, incluant la première rotation des PPCLI à l'hiver 2002. Je l'apprécie immédiatement. Ce dernier s'installe dans notre tente. Ainsi, on se retrouve de nouveau cinq : les deux techniciennes médicales, Carl, Alain et moi.

Dans cette même période de temps, on voit également le départ du colonel Ghulam et l'arrivée de son remplaçant : le capitaine Hafizullah. Ce dernier est un homme de petite taille, dans la fin de la quarantaine, arborant une forte barbe noire et des cheveux coupés court grisonnants. Il a le sourire facile et un visage sympathique. Il semble plus professionnel que le colonel Ghulam, et également moins flamboyant. On place beaucoup d'espoir en cet homme qui deviendra notre nouveau partenaire au quotidien dans le combat contre les insurgés dans le district de Zhari.

Malheureusement, on se rend rapidement compte que la dynamique locale nous devance et fait abstraction de nos naïfs espoirs et de nos intentions. Le capitaine Hafizullah n'est pas à PBW depuis vingt-quatre heures qu'Habibullah Jan, le seigneur de guerre qui contrôle le secteur de Senjaray, la banlieue ouest de Kandahar City se trouvant à l'extrême est du district de Zhari, lui envoie ses émissaires pour l'informer des règles à suivre dans le secteur. Ainsi, le nouveau commandant de l'ANP est déjà sous l'influence d'un seigneur de guerre, et ce, avant même qu'il ait eu le temps de faire sa première patrouille dans son nouveau secteur d'opération.

Et si on avait espoir que les civils seraient mieux traités par l'ANP sous le contrôle de Hafizullah, on est vite déçus. En effet, moins de trois heures après que l'on a remis le contrôle du nouveau point fortifié de Spin Pir, à proximité d'Howz-e-Madad, à l'ANP, on reçoit des appels de civils furieux. Ils nous informent que des membres de l'ANP se seraient amusés à s'entraîner au tir sur un ballon de soccer alors que des enfants jouaient avec le ballon en question, et ce, à quelques centaines de mètres du point fortifié de Spin Pir.

Quand des membres de POMLT se rendent sur place, ils se rendent compte que les membres de l'ANP ne comprennent même pas pourquoi la population environnante est furieuse. Aussi faut-il leur expliquer le plus sérieusement du monde que s'ils tirent sur les enfants, même s'ils ne les atteignent pas, les parents et amis de ces derniers seront furieux et prendront vraisemblablement les armes contre eux.

Lorsqu'on demande à Hafizullah son avis sur la situation, il se contente de hausser les épaules et de tourner les talons pour s'en retourner dans son bureau. Bref, un commandant de l'ANP ou un autre, ça semble être du pareil au même. Néanmoins, force m'est de reconnaître que Hafizullah semble imposer une meilleure discipline à ses hommes en ce qui a trait à l'entretien du poste de commandement de l'ANP et à leurs uniformes. En effet, tout est beaucoup plus propre et semble plus professionnel, dans les limites du professionnalisme de l'ANP.

Pendant la troisième semaine d'octobre 2007, on assiste à l'inauguration d'un Joint District Coordination Center. Ce JDCC semble être le petit projet personnel d'un quelconque haut gradé, car depuis quelques semaines, tous les efforts semblent être axés vers la réalisation, l'implantation et l'inauguration en grande pompe de plusieurs de ces centres dans la province de Kandahar. Un JDCC est censé être un centre de coordination où la police, l'armée et les services secrets afghans interagissent et coordonnent leurs activités, en plus de servir de centre d'appel 911 que la population locale peut joindre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dans les faits, le JDCC du district de Zhari consiste en deux Iso blancs dans lesquels se trouvent une table, quelques chaises, quelques cartes topographiques non classifiées et un service de thé dépareillé. Pour ce qui est du service 911 24/7, il s'agit en fait du numéro de cellulaire d'un interprète qui le ferme quand il n'a plus envie de répondre.

Seb, un caporal-chef de la compagnie, a été assigné à superviser la mise en fonction du JDCC. Il passe plusieurs heures par jour avec un représentant de l'ANP et un autre de l'ANA, le NDS ayant décidé de s'en foutre totalement. Ils tentent, tous les trois, d'implanter une méthode de travail, mais Seb fait face à plusieurs défis. Outre l'indifférence totale des membres de l'ANP et de l'ANA, il doit également composer avec le fait qu'aucun interprète n'est attiré au JDCC. Aussi, Seb se retrouve fréquemment assis avec ses deux interlocuteurs, incapable de communiquer avec eux.

Pour ma part, je ne connais pas beaucoup Seb, mais je suis bien heureux de le voir prendre en charge le JDCC, car ses fonctions l'amènent à remplacer Carl, ainsi il peut m'aider dans la collecte d'information et le questionnement des détenus. Du coup, je me sens un peu moins seul maintenant que j'ai quelqu'un avec qui discuter des différents événements de la journée.

Puisqu'on a besoin d'un interprète à temps plein au JDCC, le commandant de compagnie suggère que Farzan soit attitré à cette tâche. Des rumeurs circulent selon lesquelles Farzan contrôle tout ce qui entre et sort de PBW, et sa position actuelle fait qu'il travaille presque exclusivement avec moi, ce qui pourrait poser des risques de sécurité opérationnelle puisque ce que je sais, dans une certaine mesure, il le sait.

Le commandant de compagnie demande donc qu'on informe Farzan qu'il sera dorénavant affecté au JDCC, ce qui se veut une bonne nouvelle pour lui, puisqu'ainsi il n'aura plus à sortir de PBW et à courir le risque d'être blessé ou tué lors des patrouilles ou des opérations de combat. Pourtant, ce dernier voit cette mutation comme une catastrophe. Il me prie de parler au commandant de compagnie en sa faveur, pour qu'il lui réassigne son ancienne position.

Décidément, Farzan m'intrigue. J'ai beaucoup de soupçons à son endroit. À la suite de son mariage, une semaine plus tôt, il avait droit à sept jours de vacances. Pourtant, quand je lui ai téléphoné le soir de la cérémonie pour le féliciter et lui dire de profiter de son congé, que Mohammadullah le remplaçait efficacement, Farzan s'est empressé de revenir à PBW le lendemain matin. Par ailleurs, Mathieu, qui fait le même travail que moi, mais dans Panjwayi, m'a récemment fait savoir que les insurgés parlent de moi. Bien que mon ego soit flatté (après tout, il n'y a pas plus belle consécration dans une zone de guerre que d'être reconnu par son ennemi), il n'en demeure pas moins que je suis inquiet, pas pour moi, mais pour Éli. Des histoires circulent selon lesquelles des femmes de soldats auraient reçu des coups de téléphone où l'interlocuteur parlait un dialecte inconnu. D'autres formes d'intimidation auprès des familles de soldats déployés auraient également été utilisées. Bref, dernièrement, je suis sur mes gardes avec Farzan, et je suis ravi de le voir muté au JDCC.

Quelques jours plus tard, mes doutes sont confirmés. Un membre de la compagnie B surprend Farzan, sans que ce dernier s'en rende compte, alors qu'il discute au cellulaire et qu'il passe de l'information à mon sujet. Le membre de la compagnie ne comprend pas la conversation, il entend uniquement mon nom qui ne cesse d'être répété. Plus tôt dans la journée, on a procédé à une évacuation médicale, et dans la panique du moment, quelqu'un m'a interpellé par mon nom de famille plutôt que par mon prénom, comme tout le monde le fait depuis le début de la mission. Il semblerait que c'est une information que Farzan cherchait à obtenir depuis longtemps, car c'est, selon le gars qui l'a entendu, ce qu'il répétait à son interlocuteur inconnu : « Sony... Marchol, Sony... Marchol. »

Je ne suis pas vraiment surpris que Farzan collecte de l'information à mon sujet ; après tout, ça fait partie de la guerre. Pourtant, je suis furieux de le voir confirmé. J'ai l'impression de m'être fait manipuler. J'ai honte, d'une certaine manière.

J'appelle l'officier de renseignement du GT3R22R à KAF. Je lui explique la situation, puis je lui envoie un courriel avec plus de détails. J'attends quelques heures pour finalement recevoir une réponse qui arrive sous la forme d'une chaîne de courriels. J'y apprend que Farzan a déjà été identifié par une autre agence, qu'il fait l'objet en permanence d'une enquête, et qu'il est impératif, pour ne pas la faire échouer, de ne rien laisser transparaître. Bref, je dois faire comme si de rien n'était, même si j'ai sincèrement envie de lui mettre mon poing sur la gueule.

Quelques jours avant mon départ pour mes vacances, on reçoit la visite du commandant de la Force expéditionnaire du Canada, un général qui a déjà été chef du renseignement de la Défense. Il arrive avec toute la clique de VIP habituels. Comme à mon habitude, lorsque de tels personnages viennent à PBW, je prends une journée de semi-congé forcé à lire dans ma tente en attendant d'entendre le son des hélicoptères qui reviennent chercher nos visiteurs pour les amener vers un autre camp. Pourtant, aujourd'hui, on me dit de revêtir mon uniforme, le général veut me parler.

Je me rends au JDCC, qui est en fait la raison première de sa visite. Le général est entouré des autres VIP. Je me tiens dans un coin. Quand le commandant de compagnie me présente, je m'avance, un peu timide. Le général me tend la main. Le commandant de compagnie lui explique ce que je fais au jour le jour. Le général me demande combien de rapports de renseignement j'arrive à produire quotidiennement. Je lui réponds entre 10 et 40, selon les journées. Il semble sincèrement étonné. Il me donne une tape dans le dos et me remet son *coin*². Les VIP m'applaudissent mollement ; certains d'entre eux me félicitent également. Et c'est tout.

Je sors du JDCC, un peu déboussolé. Je ne comprends pas trop pourquoi on m'a félicité, mais je dois admettre que c'est toujours agréable de voir ses efforts reconnus. Je retourne à ma tente, je m'assois dans ma chaise et je regarde le *coin* du général. Je reste pensif pendant un moment.

Quand j'entends enfin le son des hélicoptères qui viennent chercher le général et sa cohorte, je me rends au poste de commandement de compagnie. J'y trouve le commandant adjoint qui me félicite un peu sarcastiquement pour la récompense que j'ai reçue. Je le remercie.

Le reste de la journée passe tranquillement. Demain, je quitte PBW direction KAF, où je prendrai l'avion pour partir en vacances. Je passe la majeure partie de ma journée à préparer mes bagages et à m'assurer que Seb saura assurer mon remplacement en attendant le retour de Carl d'ici quelques jours.

En milieu d'après-midi, je suis assis dans les marches devant l'entrée du poste de commandement de la compagnie. L'adjudant du peloton qui avait capturé trois individus dans la nuit du 11 au 12 octobre vient me rejoindre. Il est debout à côté de moi. Il s'est laissé pousser une grosse barbe blanche. Avec son visage affable, il a des airs de père Noël. Il me demande si j'ai des nouvelles des détenus. Je lui réponds que je n'en ai pas encore eu. On discute de la possibilité qu'il s'agisse d'innocents ouvriers, puis la conversation dérive vers des sujets plus légers. J'aime bien cet homme, c'est un bon adjudant, un vrai père.

En soirée, je participe une dernière fois avant mes vacances au briefing de fin de journée. Après la séance, je sors du poste de commandement de la compagnie.

Farzan est là, il m'attend pour me donner de l'information. Je la prends en note, mais ce n'est rien d'urgent. On s'accote contre le mur du côté est de PBW, puis on s'assoit et on jase en regardant le coucher de soleil. Au début, on discute travail, mais peu à peu la conversation devient plus personnelle. On parle de notre enfance, de nos familles, de nos vies, de nos projets après la guerre, de nos ambitions. Je ne perds pas de vue qu'il est fort probablement en train de collecter de l'information à mon sujet. Aussi, je modifie un peu

mes histoires : je change quelques noms, quelques dates, quelques événements. N'empêche, la conversation est agréable.

Ça fait trois mois qu'on travaille ensemble quotidiennement. On a partagé des joies, mais aussi des frustrations. Pourtant, c'est la première fois ce soir qu'on s'assoit et qu'on discute juste pour le plaisir de le faire. J'ai 27 ans, Farzan en a 25. Je suis marié, il est veuf, remarié et père de famille. Alors que je jouais au hockey dans les rues de ma ville natale du nord-ouest du Québec, il s'amusait à lancer des roches aux petits Pakistanais qui traînaient trop près de son camp de réfugiés, à l'ouest du Pakistan.

La conversation se prolonge des heures durant. Le commandant de compagnie passe à quelques reprises. Il semble perplexe. Farzan lui lance à la blague qu'il ne sera jamais l'interprète du JDCC. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de défier le commandant, mais je m'abstiens d'intervenir.

Farzan fume cigarette sur cigarette. On se détend. On laisse un peu tomber nos gardes. L'espace de quelques heures, on n'est plus Farzan, interprète et agent double, et Sony, soldat canadien et opérateur en renseignement. Non... On est juste deux gars dans la mi-vingtaine qui jasant de tout et de rien et qui comparent leur vie en riant. Pendant un moment, on oublie la guerre et toutes ses atrocités et on agit comme deux jeunes hommes qui débutent dans la vie devraient agir, c'est-à-dire normalement : on passe du bon temps sans se soucier du reste.

Il fait nuit depuis déjà quelques heures quand on décide qu'il est temps d'aller se coucher. On se serre la main et on se remercie mutuellement pour cette conversation à cœur ouvert, cette pause au beau milieu de la guerre, puis on s'en retourne chacun de son côté. Dans ma tente, je prends en note quelques informations que j'ai collectées sur Farzan ; j'imagine qu'il fait de même de son côté. Puis, tout de même heureux de ma soirée, je m'allonge et m'assoupis.

Le 20 octobre 2007 est un matin particulier à PBW. Les adjudants et les officiers de la compagnie B ont décidé de donner congé aux cuisiniers et de préparer le déjeuner à leur place. Et quel déjeuner ! Des crêpes, des gaufres, des omelettes, du bacon. L'ambiance est bonne ce matin. Quand je passe pour prendre mon assiette, le commandant de compagnie me demande si c'est bien aujourd'hui que je pars pour mes vacances. Oui. Où ? Je lui réponds que je me rends à Charm el-Sheikh dans le sud de l'Égypte. Il me dit que c'est un excellent endroit pour faire de la plongée, puis me souhaite de bonnes vacances.

Je retourne à ma tente avec mon assiette. Je déjeune tout en m'assurant que mes bagages sont prêts et que le reste de mon équipement est bien emballé, au cas où la compagnie déciderait de quitter PBW pour une raison ou pour une autre et que les gars du poste de commandement de la compagnie devraient déménager mon équipement à un autre endroit.

Après le déjeuner, j'appelle Éli. Elle doit s'envoler à destination de l'Égypte dans quelques jours. Pour des raisons de sécurité opérationnelle, je ne peux pas lui dire que je prends la route aujourd'hui vers KAF. Cependant, je lui rappelle qu'elle ne doit pas prendre l'avion tant que je ne lui aurai pas confirmé que je suis bel et bien arrivé en sécurité à KAF. Ça peut sembler paranoïaque, mais on ne sait jamais ce qui peut arriver lors d'un déplacement dans la province de Kandahar. S'il fallait que mon véhicule explose

sur une bombe artisanale et qu'Éli ne soit pas joignable, assise dans un avion au-dessus de l'Atlantique, ce serait réellement problématique.

Je passe le reste de l'avant-midi à discuter avec Seb dans l'Iso du JDCC. J'essaie de lui donner le plus d'informations possible pour qu'il soit en mesure de me remplacer temporairement en attendant le retour de Carl.

Vers midi, je reviens au poste de commandement de la compagnie. Le chef du convoi qui part vers KAF me lance qu'on me cherche depuis quinze minutes, qu'on quitte PBW maintenant. Je cours jusqu'à ma tente, j'enfile mon équipement de protection personnelle, je prends mon fusil d'assaut C7 et mes bagages, et je retourne en vitesse vers le VBL III qui m'a été assigné. Ce n'est pas mon véhicule habituel ; en fait, aujourd'hui je ne suis qu'un passager. La boîte du VBL III est vide, à l'exception des deux gars dans les écoutilles arrière. Puisque je ne peux pas occuper mon écoutille et que j'ai le banc pour moi seul, je décide de m'allonger et de relaxer. Après tout, c'est le début des vacances. Je passe tout le trajet, qui dure un peu plus d'une heure, dans un état de demi-sommeil. Quand j'entends à la radio qu'on est sortis du district de Zhari et qu'on entre dans Kandahar City, je souris : la partie la plus risquée du trajet est derrière nous.

Arrivé à KAF, je ramasse mon équipement et je me rends à ma chambre dans les quartiers de la compagnie B. Par la suite, je me dirige vers le poste de commandement du GT3R22R dans le but de discuter un peu avec les membres de la cellule de renseignement. Ça me fait toujours du bien de les retrouver. On jase un moment, puis je marche vers le Boardwalk. J'achète un sandwich chez Subway que je mange en regardant une partie de football que des membres de la Force aérienne américaine sont en train de jouer. Après le dîner, je passe au bureau de l'agence de voyages pour y prendre mes billets d'avion. L'agente me donne un petit briefing, incluant l'horaire pour le lendemain et quelques conseils. Avec toute ma paperasse en poche, ainsi qu'une heure et un endroit où me pointer le lendemain, je suis fin prêt. Je retourne donc à ma chambre pour mettre la touche finale à mes bagages – les civils cette fois-ci.

Alors que je prépare mon sac à dos, un des gars du quartier-maître passe sa tête dans la porte de ma chambre. Il est accompagné du commandant du peloton 2-1. Ils m'informent qu'une roquette vient de tomber sur PBW. Je fais immédiatement le lien avec le party que colonel Ghulam nous avait promis avant son départ. Personne ne sait s'il y a des blessés. On me dit que la roquette serait tombée sur l'Iso du JDCC. « Oh shit ! J'étais là ce matin... » En disant ces mots, ça me frappe. Seb... Il passe ses journées dans le centre depuis maintenant deux semaines.

Je me rends au pas de course au quartier-maître de la compagnie B qui se trouve dans le stationnement du GT3R22R, à quelques centaines de mètres de là. J'espère que les gars là-bas, qui sont en communication avec PBW, auront plus de nouvelles. En arrivant sur place, l'adjudant responsable me tend le téléphone. Justement, quelqu'un veut me parler. Je prends le combiné. C'est Seb. Je suis soulagé. Il veut savoir où sont certains documents dans l'ordinateur dans la salle d'opération. Je pars à rire. Je lui raconte ce que je viens d'apprendre : que le JDCC a été frappé par une roquette, que je croyais qu'il avait été blessé. Il se met lui aussi à rire. J'apprends que le JDCC a reçu seulement un petit morceau de la roquette, que c'est le conteneur qui sert de bureau aux gars de la COCIM qui s'est pris le gros de l'explosion. Coup de chance, les gars qui s'y trouvaient juste avant

l'attaque avaient décidé de prendre une pause-café. Ça leur a sauvé la vie. Bref, plus de peur que de mal. Je donne les dernières informations à Seb et je lui laisse mon courriel civil au cas où il aurait besoin de me joindre pendant mon absence. Il me souhaite de bonnes vacances et on raccroche.

Je passe le reste de la journée à relaxer, à manger, à lire et à dormir. Les vacances peuvent commencer. Avant de me coucher pour la nuit, j'appelle Éli afin de lui confirmer que je suis arrivé sain et sauf à KAF et qu'elle peut prendre l'avion pour me rejoindre en Égypte, sans crainte.

Le 21 octobre 2007, j'embarque dans un avion CC-130 Hercule et je m'envole vers le camp Mirage. Si en 2004 j'en avais profité pour visiter la ville de Dubaï, cette année je me contente d'aller à la plage avec Gigi, le signaleur du peloton 2-3, Yan, un gars du transport de la compagnie B et le commandant du peloton 2-2. On passe la journée à boire de la bière et à relaxer dans l'eau chaude du golfe Persique.

En fin de journée, je croise Carl au camp Mirage. On parle un peu pendant que j'attends le bus qui va m'amener à l'aéroport. Il me raconte rapidement ses vacances, dont il revient tout juste, puis je lui donne les derniers développements dans le district de Zhari.

Une fois dans l'aéroport, je me sens enfin libre. Pour les trois prochaines semaines, je ne dépendrai plus de personne, je serai libre de faire ce que bon me semblera. Après les nombreux contrôles de sécurité, je me rends dans une librairie pour y acheter quelques livres, puis dans un bar où je commande une carafe de vin rouge et une assiette de fromages et de noix. La vie est belle.

À la porte d'embarquement pour mon vol Dubaï-Caire, je me rends compte que je suis le seul Caucasien. Autour de moi, tous les hommes répondent à la définition d'un extrémiste islamique telle que donnée par *Le terrorisme pour les nuls* : un pantalon qui ne couvre pas les chevilles, une barbe forte et hirsute, la zebibah³, la lecture du Coran à voix basse. Je regarde mon entourage, je trouve ça intéressant. Je me demande si eux considèrent que je corresponds à la définition d'un infidèle selon *Le grand Satan pour les nuls*.

Le vol est un peu chaotique, mais dans l'ensemble tout se passe bien. J'atterris au Caire avec le lever du soleil. Je cours d'un terminal à l'autre, puis je saute dans un nouvel avion, destination Charm el-Sheikh dans le sud du pays. Un court vol, et j'arrive à destination. En sortant de l'aéroport, je me rends compte que j'ai peut-être commis une erreur en prenant mes vacances ici : le décor ressemble étrangement à Kandahar. En fait, la montagne au loin me fait penser à Ma'sum Ghar, que je regarde tous les jours depuis le toit du poste de commandement de la compagnie à PBW. La route qui mène de l'aéroport à mon hôtel au bord de la mer Rouge me fait penser à Highway 1. Bref, je ne suis pas trop dépaycé.

Je passe la première journée seul, puisque Éli n'arrive que tard en fin de soirée. Je profite pleinement de la solitude. La chambre est immaculée, la température y est parfaite et le lit est confortable. Je me promène pieds nus. En fait, je demeure complètement nu toute la journée. Il faut avoir été privé d'intimité et de confort pendant un certain moment pour pleinement apprécier les joies de se promener à poil dans une chambre d'hôtel, de se prélasser sur un lit et d'écouter la télévision en mangeant des quantités phénoménales de

nourriture livrée directement à la chambre. De temps à autre, je me rends sur le patio, j'ouvre une bière, je m'allume un cigare, je regarde la mer Rouge et, à l'horizon, l'Arabie Saoudite. C'est mon premier jour de vacances et j'en profite pleinement.

En fin de soirée, je prends un taxi pour aller chercher Éli à l'aéroport. Les retrouvailles sont agréables, mais il y a encore un petit malaise qui persiste depuis déjà quelques mois. Pourtant, on met ça de côté, on l'ignore et on profite de nos vacances ensemble. On passe nos journées à se prélasser au bord d'une des piscines, et nos soirées à se détendre dans la chambre. On se promène un peu, on visite la ville de Charm el-Sheikh, mais tout est faux ; ça me fait penser à Cancún au Mexique.

Une nuit, on décide de grimper le mont Sinaï. Au sommet, on achète des couvertures à un Bédouin et on se couche à la belle étoile. Si on était seuls au moment où l'on s'est endormis, c'est une autre histoire à notre réveil. Des centaines de personnes nous entourent. Toutes sont venues pour observer le lever du soleil. Certaines chantent, d'autres prient. C'est assez impressionnant comme spectacle. Quand le soleil finit par se lever, je suis ébloui. Les montagnes, d'un gris bleuté, deviennent orangées sous ses rayons. C'est magistral. Quelques jours plus tard, on décide de prendre un avion et d'aller passer une journée en Jordanie. On visite le site de Petra puis, en fin de journée, on reprend l'avion et retour à l'hôtel.

Si je me détends, j'ai tout de même du mal à décrocher de Kandahar. Pratiquement tous les jours, je vais sur Internet pour m'assurer que personne n'a été tué pendant les dernières vingt-quatre heures. C'est ainsi que j'apprends la mort de mullah Naqibullah, chef de la tribu Alikozai et seigneur de guerre qui dirige le district d'Arghandab au nord-ouest de Kandahar City. Son décès laisse un vide de pouvoir et de contrôle dans cette région pacifique où il est généralement interdit aux insurgés d'opérer. En quelques jours, ces derniers se massent vers le district d'Arghandab et tentent d'en prendre le contrôle. Le GT3R22R réplique rapidement et lance une vaste opération. La population civile locale, naturellement hostile aux insurgés, se range aux côtés des troupes et à l'intérieur d'une semaine les attaquants sont repoussés. Je suis ces développements sur la Toile. Je me sens impuissant. Je regrette presque d'être en vacances.

On passe nos derniers jours en Égypte au Caire. C'est une ville fascinante. Beaucoup plus intéressante que Charm el-Sheikh. Ici, on goûte pleinement la culture égyptienne, avec ses souks, ses petites allées, ses cafés, ses narguilés. On se promène beaucoup, on visite les musées et les sites archéologiques. Puis vient le moment de nous séparer de nouveau. Éli a les larmes aux yeux quand je la raccompagne à sa porte d'embarquement à l'aéroport du Caire. Je me sens mal de lui faire vivre ça. Elle me fait promettre d'être prudent. Je lui dis de ne pas s'inquiéter, que je finis toujours par m'en sortir. Elle n'a pas l'air convaincue. Je lui dis au revoir, puis je tourne les talons et me dirige vers ma propre porte d'embarquement où je prends un vol à destination de Bruxelles.

J'arrive en Belgique par un matin pluvieux de novembre 2007. Les gens autour de moi dans le train qui m'amène de Bruxelles à Braine-L'Alleud ne cessent de bougonner contre la température. Apparemment, ça fait des mois qu'il n'a pas cessé de pleuvoir. Pour ma part, ce sont les premiers nuages et la première pluie que je vois depuis plus de quatre mois. Je suis en extase. Je n'en peux plus du soleil de plomb.

Je passe au total cinq jours chez ma grand-mère. Le matin, je me lève et je vais me promener pendant des heures sous la pluie glacée de novembre. Elle me croit fou. Je reviens chez elle détrempé et heureux. Les après-midi, je les passe tranquillement avec elle. Je bois une bouteille de vin en l'écoutant me parler de sa vie. Aussi loin que je puisse me souvenir, j'ai toujours adoré écouter ma grand-mère paternelle me raconter ses histoires. Invariablement, on revient sur la Seconde Guerre mondiale et sa longue fuite à pied avec sa famille et ses voisins à travers la Belgique, direction la France libre, sous les bombardements allemands. Elle me raconte la fatigue lors des marches interminables, la détresse lorsqu'elle était cachée dans les égouts pendant les bombardements, la tristesse lorsque son jeune enfant – qui aurait été mon oncle – est mort dans sa poussette. L'écouter me pousse à remettre les choses en perspective. Elle n'était pas une militaire qui faisait la guerre, elle était une civile qui la subissait. Je pense aux familles afghanes qui vivent dans le district de Zhari et qui nous regardent opérer. Ça me laisse songeur.

Le 11 novembre 2007, je me rends sous la pluie glaciale au centre de Braine-L'Alleud pour assister à la cérémonie du jour du Souvenir. En route, je fais un arrêt au cimetière pour visiter la tombe de mon grand-père paternel décédé à l'été 2006. Il a une pierre tombale d'ancien combattant, en reconnaissance de son service pendant la Seconde Guerre mondiale. Après la défaite de l'armée belge, il a passé de longues années détenu dans un camp de concentration nazi. Souvent, quand je prends en charge des détenus afghans, je pense aux histoires de mon grand-père et à l'humiliation qu'il a ressentie pendant sa détention. J'essaie, du mieux que je peux, de ne pas faire subir le même traitement à mes détenus. Je garde une minute de silence pour lui présenter mes respects, puis je me rends à la cérémonie.

¹ École coranique au Pakistan.

² Pièce de métal qui est généralement remise par un haut gradé à un subalterne en reconnaissance d'un travail bien fait.

³ Marque sur le front de certains musulmans vraisemblablement causée par la friction avec le tapis lors des prières.

C'est la première fois cette année que la cérémonie du jour du Souvenir a une réelle signification pour moi, et la première fois que je tiens absolument à y assister. À l'époque où j'étais un civil, cet événement ne voulait pas dire grand-chose pour moi. C'était tout au plus une période de l'année où je me faisais harceler pour acheter un coquelicot en feutrine, et ce, même s'il y avait une longue histoire militaire dans ma famille. Par la suite, quand je suis devenu militaire, chaque année les plus vieux me disaient : « Cette parade-là, c'est la seule que ça ne me dérange pas de faire, c'est la seule qui est importante ! » Moi, je n'en voyais pas vraiment l'importance, mais au fil des ans, j'ai pris l'habitude de dire comme eux, sans trop y croire. Cette année, c'est différent. Je me souviens effectivement de quelque chose. J'ai des visages qui me reviennent en tête, des sourires, des rires... mais aussi des cercueils drapés du drapeau canadien, des larmes. Oui, cette année, pour la première fois, le jour du Souvenir prend tout son sens pour moi, et plus jamais la parade du 11 novembre ne sera un fardeau.

Le 14 novembre 2007, je dois dire au revoir à ma grand-mère et au reste de la famille : il est temps pour moi de retourner en Afghanistan. J'embrasse tout le monde et je m'embarque pour une série de vols : Bruxelles-Milan, Milan-Caire (l'arrière de l'appareil est réquisitionné par un groupe de carabinieri italiens qui escortent des détenus menottés au Caire), Caire-Dubaï et finalement Dubaï-Kandahar.

J'arrive à KAF le 15 novembre 2007 en soirée. Je suis épuisé par tous ces vols et assommé par le décalage horaire. J'espère avoir quelques jours tranquilles ici avant de me replonger dans la routine de PBW. Mais mes espoirs sont de courte durée. On m'informe que je dois prendre un hélicoptère le lendemain matin, car il y a une opération qui se prépare dans le district de Zhari. Je bougonne un peu, puis je me rends au Boardwalk pour m'acheter une vanille française au Tim Hortons. Ensuite, je retourne à ma chambre pour y ranger mes bagages civils et préparer mon équipement de combat.

Le 16 novembre 2007, en avant-midi, je me présente avec quelques autres gars de la compagnie sur le tarmac de KAF. Là, on nous fait signe de nous diriger vers deux hélicoptères UH-60 Black Hawk de la Force aérienne américaine. On charge nos bagages dans les appareils, on reçoit un petit briefing de sécurité, puis on monte et on décolle. Au-dessus de KAF, je ne vois pas grand-chose à cause de tous les bagages qui obstruent mon champ de vision. J'ai dû écouter trop de films sur la guerre du Vietnam, car aussitôt que je me retrouve dans un hélicoptère militaire, j'ai des chansons rock'n'roll qui me viennent en tête. Aujourd'hui, c'est *Gimme some lovin* par The Spencer Travis Group. Alors qu'on s'éloigne de KAF, les mitrailleurs dans les portes tirent quelques rafales d'essai vers les terrains désertiques qui se trouvent sous nous, puis les hélicoptères prennent de la vitesse et se dirigent vers Kandahar City et les districts.

Le vol d'aujourd'hui en est un de routine et fait le tour de plusieurs camps, prenant des passagers à bord et en laissant descendre. Les atterrissages sont déplaisants, le vol tactique aussi. On voit le ciel, la terre, le ciel, la terre. J'ai mal au cœur. J'ai envie de vomir. Un des mitrailleurs qui porte les écouteurs radio sur la tête me fait signe et me dit que le prochain arrêt est la base opérationnelle avancée Wilson. J'ignore pourquoi il appelle PBW ainsi, mais je ne me pose pas trop de questions. Alors qu'on commence notre approche, je ne vois toujours rien. Puis on touche le sol. Je prends mon équipement et mes bagages et je descends de l'appareil. Je me penche et, à travers le nuage de poussière, je distingue un

guide au sol qui me montre vers où courir. Toujours penché, je m'éloigne de l'hélicoptère. Je croise alors le commandant de compagnie et quelques autres gars qui, eux, se hâtent vers l'appareil et s'apprêtent à partir en vacances. Une fois à bonne distance, je mets un genou par terre, je ferme les yeux pour les protéger de la poussière, et j'attends le départ de l'hélicoptère pour me relever.

Une fois l'hélicoptère parti et le nuage de poussière dissipé, j'ouvre les yeux. Je me redresse. Je regarde autour de moi. L'espace d'un instant, je crois m'être trompé de camp. PBW est méconnaissable. J'essaie de trouver mes repères quand un sergent du peloton 2-2 vient me souhaiter la bienvenue. Il rit en voyant mon désarroi. Puis il m'indique où se trouve le nouveau poste de commandement de la compagnie à environ 300 m de notre position. Il m'aide à transporter mon équipement et, tandis qu'on marche vers le poste de commandement, il m'explique un peu ce qui s'est passé.

PBW est maintenant connue sous le nom de base opérationnelle avancée Wilson. Mais les gens disent simplement Wilson. Le compound d'origine où on a habité pendant les trois premiers mois de la mission est maintenant occupé par le Kandak de l'ANA, qui le partage avec l'ANP et le chef de district qui, eux, n'ont pas changé de place. Autour du compound a été construit un immense périmètre avec des murs d'Hesco Bastion d'une dizaine de mètres de hauteur. De grandes tours d'observation ont été érigées aux quatre coins du camp. Les tentes sont désormais alignées de manière militaire et elles sont protégées par de hauts murs de ciment. De nombreux bunkers ont été construits, une véritable cuisine ainsi qu'une salle à manger ont été installées, des remorques abritant des stations Internet ont été amenées depuis KAF, les douches fonctionnent, et on profite également de machines à laver, donc fini le lavage de nos vêtements à la râpe comme nos ancêtres. Alors que le sergent m'explique tout ça, j'essaie de me retrouver.

On finit par arriver au nouveau poste de commandement de la compagnie B. Ce dernier est situé à l'intérieur de trois Iso et protégé par de hauts murs de béton. J'entre à l'intérieur où je suis accueilli par l'état-major de la compagnie. Tout le monde semble de bonne humeur, mais aussi terriblement occupé. Toute la compagnie est en pleine préparation à la bataille. Je regarde autour de moi. Le nouveau poste de commandement est vraiment impressionnant. C'est propre, c'est éclairé, c'est efficace. On se croirait dans un bureau au Canada. Au bout de la grande table de la salle de briefing se trouve un écran géant avec différents chat rooms où l'on peut suivre les développements de la situation dans différents secteurs de la zone d'opération. On peut même observer en direct les vidéos des drones qui survolent la province. J'ai maintenant un ordinateur personnel pratiquement sans limites de bande passante ; je peux donc envoyer des documents à KAF et en recevoir à volonté. Dans l'ensemble, mon nouvel environnement de travail m'impressionne.

Puisque la compagnie est en préparation à la bataille, je ne parle pas trop. Je m'assois à mon nouveau poste de travail et j'écoute le commandant adjoint de la compagnie qui donne son briefing. C'est lui qui prendra le commandement de cette opération, puisque le commandant de compagnie vient de partir pour ses vacances. Je suis attentif. J'étudie les cartes. Je réalise qu'on se prépare à attaquer le sous-district de Sangsar, le bastion des insurgés dans le district de Zhari. Je ne peux m'empêcher d'être pessimiste.

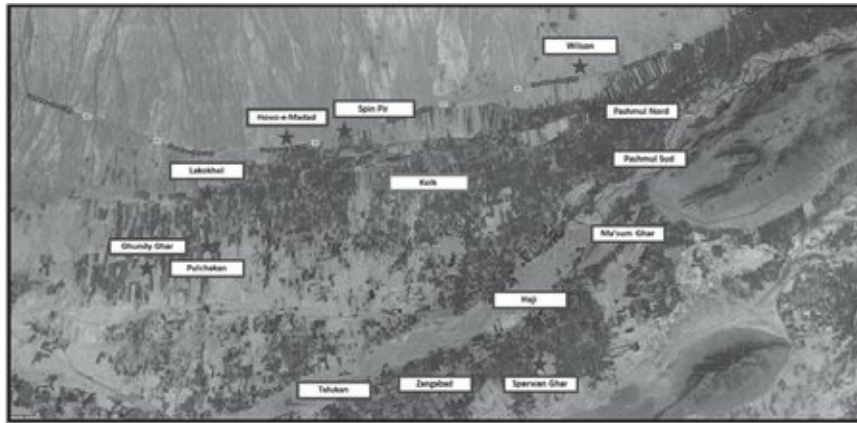
Après la séance d'information, le commandant adjoint vient me trouver. Il veut savoir si je vais participer à l'opération qui débutera à la tombée de la nuit. Je n'ai pas le temps de

répondre que l'adjudant du peloton 2-2 le fait à ma place. Moi et les deux autres gars qui viennent de revenir de vacances, on n'en fera pas partie. Il souligne qu'on est encore sur le décalage horaire et que ça ne fait même pas vingt-quatre heures qu'on est de retour en Afghanistan. Qu'on n'est pas essentiels à l'opération et qu'il serait préférable de nous garder à Wilson. Personnellement, je suis trop dépassé par les événements pour dire quoi que ce soit. Je reste planté debout et j'écoute en silence. Finalement, le commandant adjoint de compagnie décide de me laisser ici pour la durée de l'opération. L'adjudant du peloton 2-2 me donne une tape sur l'épaule et me dit d'aller m'installer et de prendre le temps de faire le tour du camp pour me démêler.

Je passe l'après-midi à m'installer. Fini le love shack de Zhari. Maintenant, je partage une nouvelle tente avec les autres soldats et caporaux du poste de commandement de la compagnie. On est une douzaine par tente. La bonne nouvelle, c'est que celle-ci est climatisée. La moins bonne nouvelle, c'est que la climatisation n'est plus vraiment nécessaire ; au contraire, on aurait besoin de chauffage au petit matin. Je suis tout de même content : le lit de camp qui m'a été attribué est dans un coin, près de la porte et à côté de celui d'Alain, un gars tranquille et rangé. Ça me plaît.

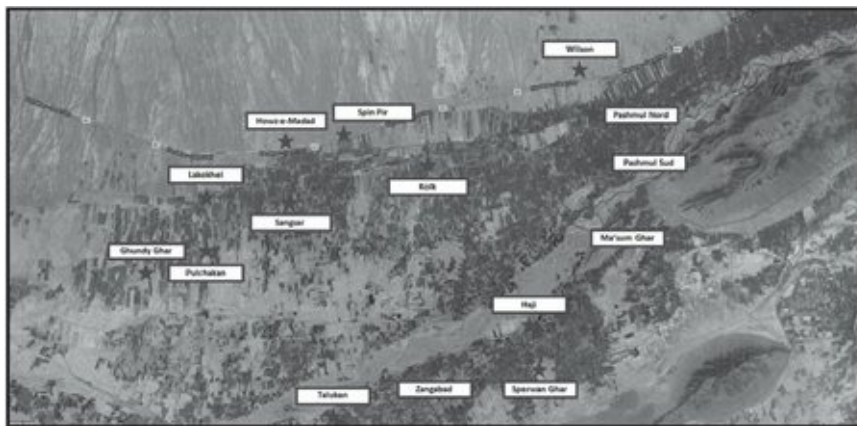
À l'heure du souper, je vais me chercher un repas chaud, puis je retourne à ma tente. Je n'ai jamais aimé les cafétérias ou les salles à manger. Je préfère manger tranquille dans mon coin. Assis sur mon lit de camp, je discute avec un gars que je n'avais jamais vu avant à Wilson. C'est un technicien informatique ; il est responsable de nos nouveaux systèmes de communication. Un gars sympathique. On en est à la moitié de notre repas quand un bruit sourd résonne au loin. Mon interlocuteur cesse de parler et porte attention. Je ne sais pas pourquoi il agit de cette façon, mais je fais de même. Quelques secondes plus tard, on entend un sifflement strident qui s'amplifie. Mon voisin se lance par terre. Instinctivement, je l'imites, puis une forte explosion retentit. Je lève la tête. Je présume que je viens de perdre mon pucelage d'attaque à la roquette, et ça n'a rien à voir avec ce que j'ai vécu à Kaboul trois ans plus tôt. Je me relève, je ne sais pas trop quoi faire. Les autres occupants de la tente enfilent leur équipement de protection personnelle et s'assoient sur leur lit de camp. Je fais comme eux. Quelques minutes plus tard, un soldat chargé de la garde du camp passe sa tête dans la porte de notre tente et nous explique que la roquette est tombée dans le compound d'origine, qu'il n'y a pas de blessés et que l'alerte est finie. J'enlève mon équipement, je reprends mon assiette et je continue mon repas. Finalement, une attaque à la roquette, ce n'est pas si mal.

Je me couche tôt. La compagnie est déjà en train de prendre position pour l'opération dans le sous-district de Sangsar au sud-ouest de Wilson. Je n'ai rien à faire et je suis encore sur le décalage horaire, donc j'en profite pour me reposer. Vers minuit, je fais un cauchemar dans lequel une onde de choc me frappe violemment, ce qui me fait sursauter, et je tombe de mon lit de camp. Dans l'obscurité de ma tente, j'essaie de comprendre ce qui vient de m'arriver. Je suis en sueur et nerveux, même si je suis endormi. Je sors à l'extérieur. Le ciel est clair. Je prends une bouteille d'eau et je me détends avant d'aller me recoucher. Mon cauchemar m'a donné une poussée d'adrénaline qui a du mal à retomber. Je ne sais pas vraiment pourquoi, en fait.



Camp de l'ISAF, de l'ANA et de l'ANP dans les districts de Zhari et de Panjwayi –
Kandahar, Afghanistan – 16 novembre 2007

Source : earth.google.com



Objectif Sangsar, district de Zhari – Kandahar, Afghanistan – 16 novembre 2007

Source : earth.google.com

Le 17 novembre 2007, je me lève et je me rends au briefing du matin. Il est temps de reprendre la routine opérationnelle ; après tout, je ne suis qu'à mi-chemin de la fin de la mission. On n'est que quelques-uns présents, la quasi-totalité de la compagnie prenant part à l'opération. Le sergent en service nous apprend qu'un VBL III de la compagnie C qui opère dans le district de Panjwayi a roulé sur une bombe artisanale pendant la nuit. Deux soldats ont été tués et trois gravement blessés. On ne connaît pas encore les noms des morts. Je prends la nouvelle comme une claque au visage. J'ai encore plusieurs chums à la compagnie C ; ne pas savoir qui sont les victimes m'use les nerfs. Encore une fois, un sentiment d'impuissance m'envahit.

Après le briefing, j'envoie quelques courriels à KAF pour tenter d'avoir un peu plus d'information sur l'incident. Je reçois des réponses d'abord au compte-gouttes. Finalement, j'apprends qu'un de mes chums compte parmi les blessés graves et que les morts sont le caporal Nicholas Beauchamp et le soldat Michel Levesque.

Vers 8 h, alors que je sors du poste de commandement de la compagnie, j'entends une forte détonation. En l'espace de quelques secondes, le peu de monde qui reste à Wilson s'active. On court tous pour ramasser notre équipement de protection personnelle et nos fusils d'assaut. Sur le moment, on croit qu'il s'agit d'une attaque contre Wilson, que les insurgés ont eu vent du fait que le camp est presque désert. Finalement, la panique se calme. Il s'agit en fait d'une embuscade contre un convoi de la compagnie américaine

USPI sur Highway 1, à quelques centaines de mètres au sud-est de Wilson. La puissante détonation était celle d'un canon sans-recul 82 mm. Les tours de garde restent en alerte, mais le reste du camp retourne à sa routine. Dire qu'il y a soixante-douze heures, j'étais tranquille en train de dîner avec ma grand-mère en Belgique...

Je vais me chercher un muffin hypercalorique Spunkmeyer que je rapporte au poste de commandement pour déjeuner, tout en suivant l'opération qui se déroule dans le sous-district de Sangsar. Comme prévu, les insurgés démontrent beaucoup plus de résistance que lors de nos précédentes opérations. Malgré tout, les troupes réussissent à prendre les différentes positions de bataille, et finalement l'objectif principal. En début d'après-midi, la compagnie B est en position sur l'objectif et les ingénieurs de combat entament à la hâte la construction du point fortifié Sangsar, qui sera remis à l'ANA une fois bâti et le secteur partiellement sécurisé.

Puisqu'il ne se passe plus grand-chose à la radio ou encore sur le chat room du GT3R22R, je décide d'aller faire un tour dans le compound d'origine de PBW, pour voir ce qui s'y passe. J'y suis plus ou moins bien accueilli. Je reviens donc à Wilson qui est en fait le périmètre extérieur du premier compound. Je n'aime pas vraiment la nouvelle configuration du camp. Je n'ai plus accès aux civils qui se présentent au compound d'origine pour y rencontrer le chef de district ou encore l'ANP. Je n'ai plus accès non plus aux blessés qui sont amenés au poste de commandement de l'ANP. Bref, je suis coupé d'un grand nombre d'informateurs potentiels. De plus, j'apprends que Farzan a été envoyé dans un autre camp. C'était peut-être un agent double, mais il était quand même un interprète efficace ; ceux qui se trouvent actuellement à Wilson ne sont pas très bons.

Je passe le reste de la journée à tenter d'entrer en contact avec mes informateurs. Je me rends rapidement compte que pendant mes trois semaines d'absence, mon réseau s'est démantelé. Certains sont vraisemblablement morts, d'autres ont quitté le secteur, d'autres encore ont tout simplement cru que je les avais abandonnés et ont coupé les ponts. Trois semaines, ce n'est rien dans une vie... mais trois semaines dans une zone de guerre, c'est une éternité, et des tonnes de choses peuvent arriver. Je regrette d'avoir pris mes vacances au beau milieu de la mission, j'aurais dû le faire à la toute fin. Je dois tout recommencer, rétablir des relations avec les Afghans, gagner leur confiance, les recruter... Et je dois faire tout cela avec beaucoup moins d'accès à ceux-ci que lorsque la compagnie se trouvait dans le compound d'origine, avant mes vacances. Je suis découragé.

Je passe les jours suivants à rétablir des contacts, à me monter un nouveau réseau d'informateurs. J'essaie de trouver quelques interprètes avec qui je pourrais travailler de manière régulière. Je vais donc faire un tour au JDCC, qui se trouve toujours dans le compound d'origine. J'y rencontre un interprète qui travaille pour OMLT et l'ANA. Il m'informe qu'il est responsable de la ligne téléphonique 911 du JDCC. Je lui demande comment ça se passe. Il me répond que ce n'est pas si mal. Peut-il me mettre en contact, lorsque c'est possible, avec les informateurs qui appellent sur une base régulière ? Pas de problème, me dit-il. Pendant qu'on discute, je vois que quelque chose le trouble ; je cherche à savoir quoi. Il maintient que tout va bien. Je lui souligne qu'il n'a pas l'air d'aller, que si je peux faire quoi que ce soit pour l'aider, je le ferai. Il m'explique alors qu'il a des soucis, que depuis quelques jours, il reçoit des appels de menace d'un commandant insurgé. Ce dernier le menacerait de le décapiter s'il continue de travailler

pour la coalition. Connaît-il le nom de ce commandant insurgé ? Oui, il s'agit de Jabbar Shah. En entendant ce nom, je ne peux pas m'empêcher de sourire. Jabbar Shah, le boucher de Zhari, est un des commandants insurgés les plus actifs dans le district depuis quelques mois. Lui et son frère dirigent deux des groupes les plus violents et les plus agressifs du secteur. Et maintenant, j'ai son numéro de téléphone personnel. Je demande à l'interprète si ça l'ennuierait qu'on l'appelle ensemble. Ça lui va.

On va s'asseoir à l'extérieur, au soleil. On prend deux chaises et on dépose le cellulaire sur une petite table entre nous. On met le cellulaire en mode intercom, on compose le numéro de Jabbar Shah, puis on attend. Je ne cacherai pas que je suis excité à l'idée de lui parler. On entend la sonnerie – une fois, deux fois, trois fois – puis une voix au bout du fil :

Jabbar Shah : Woa !

Sony : Salam aleikum, Jabbar Shah Khan⁴.

Jabbar Shah : (par l'intermédiaire de l'interprète) C'est qui ?

Sony : Salaam zeema noom Sony day. Ze canadayi azkar yum. Singa yay⁵ ?

Jabbar Shah : Shame. Shame, singa yay⁶.

Puisque j'en suis à la limite de mes connaissances du dialecte pachtou, le reste de la conversation se fait par le biais de l'interprète. Je me présente plus en détail, puis je lui fais comprendre que je sais qui il est. Je lui pose ensuite quelques questions afin de m'assurer que j'ai bel et bien affaire à Jabbar Shah. De toute évidence, c'est le bon bonhomme.

La conversation dure une vingtaine de minutes, variant de la courtoisie à l'engueulade. Je lui fais remarquer que ses gars ont mangé une volée la veille dans le sous-district de Sangsar. Je lui demande si ça fait mal d'avoir perdu un territoire aussi important stratégiquement que symboliquement. Il explose ! Il me répond que d'ici quelques jours, la terre de Hotak tremblera sous les pieds des infidèles et que mille feux illumineront le ciel. Je regarde l'interprète avec une expression de totale incrédulité.

Sony : What the fuck ? Qu'est-ce qu'y raconte là ? Il délire !

Interprète : Mirwais Hotak est considéré comme le libérateur de Kandahar. Il parle en paraboles. Ça veut dire qu'il va poser des bombes dans Kandahar City.

Ah bon ! Je lui souhaite bonne chance et lui rappelle que dernièrement il n'a pas connu beaucoup de succès. Il raccroche en me maudissant. L'interprète rit. Je lui dis qu'il ne devrait plus entendre parler de Jabbar Shah.

Je me trompe. Les jours suivants, ce dernier prend l'habitude de téléphoner à l'interprète plusieurs fois par jour. Non plus pour le menacer, mais pour me parler. L'interprète reçoit l'appel, raccroche, vient me chercher, puis on le rappelle. Toutes nos conversations se ressemblent. Elles débutent avec les politesses d'usage, puis on se défie l'un l'autre de sortir de nos bastions respectifs : lui m'invite à le rejoindre dans le sous-district de Nalgham ; je l'invite à Wilson. Ça finit toujours dans une impasse. À un moment, je lui offre un terrain neutre : je me rendrai avec un interprète et un garde du corps à la jonction de la route qui mène à Wilson et de Highway 1. Si ça tourne mal, je

n'aurai que quelques centaines de mètres à courir pour revenir ici. Malheureusement, la proximité de la base l'indispose et il refuse. Je ne peux pas le blâmer. Et puis je doute que ma chaîne de commandement m'ait laissé aller de l'avant avec ce plan merdique.

Nos appels se poursuivent pendant quelques jours encore. Entre-temps, j'envoie des rapports de renseignement en lien avec ces conversations téléphoniques. Finalement, je reçois un message de KAF qui me confirme que je suis bien en communication avec Jabbar Shah, mais on m'ordonne de couper tout contact avec lui, sans m'expliquer pourquoi. Je suis déçu. N'empêche qu'à la suite de cette courte relation téléphonique, un des membres de la cellule du renseignement du GT3R22R, à KAF, me rebaptise « le marquis de Zhari ». J'aime bien ce surnom, ça me fait sourire.

Je passe les deux dernières semaines de novembre 2007 à reconstruire mon réseau d'informateurs. Il n'est certes pas aussi développé et efficace qu'avant mes vacances, mais au moins je réussis à le relancer et à recommencer à collecter de l'information.

Dernièrement, j'ai concentré mes efforts de cueillette sur les attaques à la roquette qui frappent Wilson depuis un mois déjà. Ces actions sont réellement problématiques. Un travailleur local a été tué et quelques membres de la compagnie B ont été blessés, incluant mon chum Jo, le signaleur antisocial. Celui-ci a tout de même été chanceux dans sa malchance, et n'a subi que des blessures mineures, la majorité des éclats de métal ayant heurté la plaque balistique qui protégeait sa poitrine. Les attaques surviennent sur une base régulière, aux trois ou quatre jours, et ciblent parfois Wilson, parfois la base opérationnelle avancée Ma'sum Ghar, au sud de notre position. Quand elles arrivent du sud-est, elles surviennent généralement vers 18 h et une seule roquette est envoyée ; lorsqu'elles viennent du sud-ouest, c'est généralement vers 13 h et trois roquettes sont envoyées, avec un intervalle de dix minutes. La plupart du temps, il n'y a ni morts, ni blessés, ni dommages matériels. En fait, ces attaques sont plus une nuisance, une tentative de harcèlement. Et ça marche : après chacune, on passe les jours suivants à porter notre équipement de protection personnelle au moindre déplacement entre les tentes et les bâtiments. C'est déplaisant, surtout qu'on sait bien que les insurgés ont des espions dans notre camp et qu'ils attendent qu'on cesse de porter notre équipement pour frapper à nouveau. Et on dirait que malgré le fait qu'une nouvelle attaque est inévitable, on reste toujours surpris.

Un après-midi où je suis dans le poste de commandement de la compagnie en train de donner une mise à jour de la situation dans le district de Zhari à un capitaine américain, on entend le sifflement d'une roquette qui vient dans notre direction. On se lance par terre et on touche le sol au même moment où la roquette explose, à proximité de la tour de garde nord-est de Wilson. Je regarde le capitaine, il me regarde. On part à rire : on a l'air ridicules. Il souligne qu'on ferait une belle affiche de recrutement pour l'armée : « Be strong ! Be proud ! »

Un autre après-midi où j'ai un peu de temps libre, je m'installe dans le poste de commandement de la compagnie pour faire un de mes travaux universitaires. Comme c'est bruyant et que j'ai du mal à me concentrer, je porte des écouteurs sur mes oreilles. C'est une mauvaise idée, car je n'entends pas le sifflement de la roquette qui s'en vient. Je vois juste, du coin de l'œil, tout le monde se lancer par terre autour de moi. Je n'ai pas le temps de réagir : la roquette explose alors que je suis encore assis sur le banc de bois. Je suis

tellement pris par surprise que j'en ai les mains qui tremblent alors que j'essaie d'envoyer l'alerte à la roquette sur le chat room. Une fois l'attaque terminée, je ne peux m'empêcher de penser que si le projectile était tombé sur le poste de commandement et que, par miracle, j'avais survécu, j'aurais eu la pire excuse qu'un professeur ait jamais entendue pour un retard dans la remise d'un travail : « Les insurgés l'ont fait sauter, monsieur... »

Bref, j'ai décidé de m'attaquer à ce problème. Je collecte autant d'information que possible. Rapidement, j'arrive à dresser un portrait assez juste, je crois, de la situation. Je détermine les groupes d'insurgés qui sont impliqués, les tactiques employées, les armes utilisées. Mais il me manque le plus important : qui fournit les roquettes, et où sont-elles entreposées ? Sans ces informations, il est à toutes fins utiles impossible de vendre l'idée d'une opération à la chaîne de commandement.

Dans l'ensemble, la dynamique a bien changé à Wilson depuis l'expansion du camp. Avant, c'était plutôt familial ; maintenant, c'est énorme et il y a de nombreux visages que je ne connais même pas. Je remarque d'ailleurs un civil qui se promène dans le camp. Il m'intrigue. Un matin où je m'apprête à me rendre au JDCC, je le croise. Je m'arrête un moment pour lui serrer la main et me présenter. Il se nomme Louie. Il est grand, mince, caucasien et, même s'il est rasé, on voit qu'il a la barbe forte. Je discute avec lui un moment. Il me raconte qu'il travaille pour un journal américain, qu'il est photographe, et m'explique comment il s'est rendu jusqu'en Afghanistan. Le gars est sympathique. Généralement, je me tiens loin des journalistes qui sont de passage à Wilson ; pourtant, sans que je sache pourquoi, celui-ci m'inspire confiance. Et mon instinct ne me trompera pas. Ce photographe plein d'entregent, mais à l'allure réservée, s'avérera un des plus brillants journalistes à couvrir le conflit en Afghanistan. Dans les années qui suivront, il passera plus de temps dans ce pays que la plupart des militaires occidentaux. Il se promènera à pied dans les districts, en véhicule blindé sur les chemins piégés truffés de bombes artisanales, en voiture banalisée au travers de Kandahar City, et en hélicoptère avec les équipes d'évacuation médicale. Il vivra les joies et les peines des soldats, subira les embuscades, prenant photos et vidéos qui serviront à documenter et à illustrer la guerre. À son retour au pays, son exposition *The Fighting Season* fera le tour du monde, avant de s'arrêter temporairement au Musée canadien de la guerre. Bref, je n'ai pas l'occasion ce matin de parler énormément avec ce photographe, mais, pour une raison que j'ignore, il me fait une très bonne impression, et celle-ci s'est vue confirmée au fil des ans.

J'ai un coup de chance le 25 novembre 2007. Depuis quelque temps, les blindés qui opèrent depuis la base opérationnelle avancée Ma'sum Ghar en ont assez de se prendre des roquettes par la tête sans réagir. Aussi, dès qu'un de ces projectiles est tiré dans leur direction, les chars d'assaut attaquent le point d'origine à grands coups d'obus de 120 mm. Hier soir, ce point se trouvait dans un village à plus ou moins 2 km au sud-est de Wilson. Aussi, ce matin, le mollah ainsi que l'ancien du village sont ici pour se plaindre. Normalement, les gars de la COCIM s'occuperaient de ce genre de chose, mais aujourd'hui ils sont absents. En fait, je crois qu'ils se trouvent toujours dans le sous-district de Sangsar pour soutenir la mise en place du nouveau point fortifié. Ne sachant trop vers qui diriger les deux visiteurs, les soldats à l'entrée principale de Wilson me font appeler.

Je me présente sur place sans trop savoir de quoi il est question. Je trouve un coin tranquille, puis le mollah, l'ancien du village, l'interprète et moi, on adopte la position afghane : on s'accroupit. J'offre une bouteille d'eau à chacun. Après quelques politesses d'usage, on entre dans le vif du sujet.

Le mollah est agressif et arrogant. L'ancien du village est plus poli, et cherche davantage un terrain d'entente qu'une confrontation. Les deux m'expliquent que les obus des blindés ont abîmé des véhicules et des maisons, en plus de tuer du bétail. Le mollah est agité et veut une compensation financière. L'ancien serait heureux si je pouvais simplement lui assurer que son village ne sera plus la cible des tirs des blindés stationnés à Ma'sum Ghar. Je n'ai aucunement les moyens de dédommager le mollah, pas plus que je ne peux promettre à l'ancien que son village ne sera plus la cible de tirs. Je m'abstiens cependant de le leur révéler. Je leur dis que je vais voir ce que je peux faire, mais qu'en attendant j'aimerais qu'ils me fournissent un peu plus d'information sur ceux qui tirent des roquettes depuis leur village. Le mollah me répond qu'il ne sait rien, que tout le monde dort quand ça se produit. Je lui fais remarquer que les attaques surviennent vers 18 h, que la dernière prière du jour n'est même pas encore faite à ce moment. Il hausse les épaules et me rit au visage. L'ancien du village regarde par terre, visiblement mal à l'aise. Je me fais la réflexion que j'aurais peut-être avantage à lui parler seul à seul. Je demande donc au mollah s'il a des preuves des bris matériels ; j'en aurai besoin si je veux lancer le processus de compensation financière. Bien sûr, c'est un mensonge. Il a des morceaux d'obus qu'il a laissés dans son auto stationnée à l'extérieur de Wilson. Peut-il aller me les chercher ? Il accepte. Je le remercie et le regarde partir.

Une fois qu'il est assez loin, à l'extérieur des murs, je propose à l'ancien du village de discuter de tout cela seul à seul avant que le mollah revienne. Celui-ci ne se fait pas prier. Il me révèle que le mollah est affilié aux insurgés, qu'il les aide en les laissant utiliser le village pour lancer leurs attaques, en plus d'un champ non loin où ils emmagasinent leur stock de roquettes. Il me donne de nombreux autres détails. Il se dépêche, il veut m'en dire le plus possible avant le retour du mollah. Quand finalement je vois ce dernier revenir au loin, je remercie l'ancien du village et lui glisse subtilement quelques cartes de cellulaire ainsi qu'un numéro où me joindre. Je lui conseille de s'assurer que ses villageois restent à l'intérieur les soirs d'attaques à la roquette et lui promets de faire mon possible pour que les blindés cessent de cibler son village et que les insurgés n'utilisent plus l'endroit pour y mener leurs opérations. Le vieil homme semble un peu soulagé, même s'il n'a pas l'air convaincu.

Je prends les morceaux de métal que le mollah me remet, puis je leur serre la main à tous les deux avant de retourner au poste de commandement de la compagnie, où je m'empresse de remplir mes rapports de renseignement. Sans le savoir, l'ancien du village m'a fourni l'information qui me manquait pour pleinement comprendre la dynamique derrière les attaques à la roquette qui ciblent Wilson et Ma'sum Ghar.

Le 27 novembre 2007, en matinée, on nous informe qu'il vient d'y avoir une explosion dans le sous-district de Kolk. Un véhicule civil serait passé sur une bombe artisanale. Pour une raison qu'on ignore, l'ANP a décidé de nous amener les blessés plutôt que de les conduire à l'hôpital civil de Mirwais Mina, à Kandahar City.

Je me rends donc à proximité de l'entrée principale du camp avec un technicien médical ; j'espère avoir l'occasion d'y récolter un peu d'information. On attend cinq minutes avant de voir arriver un camion Ford Ranger civil conduit par deux membres de l'ANP. Il se stationne près de nous. Quand on s'approche de la boîte pour voir dans quel état sont les blessés, je constate qu'il y en a beaucoup plus que je ne l'aurais cru : un véritable amoncellement de corps entremêlés. Puis je réalise que ce ne sont pas des blessés : ces gens sont morts. Ce que j'ai sous les yeux, à quelques centimètres de mes mains, de mon visage, c'est un monticule de cadavres. Je suis stoïque. Je regarde sans trop réfléchir.

Le technicien médical monte dans la boîte du camion pour s'assurer qu'il n'y a pas un survivant enseveli sous les autres corps. Il est dans la mort jusqu'aux genoux. Je ne sais pas comment il fait ; je le trouve solide, ce gars-là. Il prend le pouls de chacun, relève une burqa, empêche un corps de rouler sur les autres avec sa jambe tandis qu'il tente de sortir un cadavre de sous le monceau inerte qui l'enterre. Je devrais l'aider, mais je n'en suis pas capable. Je suis bloqué.

Quand le technicien a fini sa tâche ingrate, il saute en bas du véhicule et on se dirige vers l'infirmerie de Wilson. Là, on trouve les survivants : ce sont tous de jeunes enfants. Par un miracle quelconque, ils ont tous survécu, mêmes'ils sont amochés. Il est décidé qu'ils seront envoyés à KAF pour être soignés pendant que le chef de district prendra des dispositions pour inhumer leurs parents, oncles et tantes qui sont tous décédés dans l'explosion.

Je prends le reste de la journée tranquille. Je m'allonge sur mon lit de camp et je lis *Fear and Loathing in Las Vegas* d'Hunter S. Thompson. J'ai besoin de m'évader.

Je passe les journées qui suivent à confirmer les informations récoltées concernant les attaques à la roquette. Le commandant de compagnie revient de vacances à la mi-décembre et je veux être en mesure de lui soumettre un rapport détaillé lui permettant de monter une opération. Entre-temps la routine continue : lever à 6 h, déjeuner, briefing du matin à 6 h 30, rencontre quotidienne avec l'ANP et l'ANA au JDCC, rédaction de rapports de renseignement, dîner, rencontre avec des informateurs, rédaction de rapports à nouveau, souper, préparation du briefing du soir, briefing du soir, travail sur des projets à long terme, douche, lecture, dodo, et on recommence.

Le 4 décembre 2007, on lance une opération de ravitaillement du point fortifié Sangsar. Puisqu'il y a eu de nombreux combats lors de la prise de cet objectif, on s'attend à rencontrer encore de la résistance aujourd'hui. Étant donné que le commandant adjoint de compagnie assume encore une fois le commandement de l'opération, je me joins à lui. L'opération a deux buts : le premier est le ravitaillement des troupes qui occupent le point fortifié ; le second est de trouver et de détruire les nombreuses bombes artisanales qui parsèment les routes nord-sud qui mènent de Highway 1 jusqu'au point fortifié Sangsar. Cette route ne fait pas plus de 3 km, pourtant mes informateurs m'ont indiqué au moins six bombes artisanales qui y seraient enfouies. C'est un nombre considérable qui démontre bien l'importance que les insurgés accordent à la défense de ce secteur.

Pour cette opération, on est à pied. Les ingénieurs, les blindés, les VBL III et les véhicules de ravitaillement progressent lentement sur la route, au fur et à mesure que les

ingénieurs désamorcent les bombes et que les pelotons d'infanterie avancent d'une position de bataille à une autre afin d'assurer la sécurité du front et des flancs. Pour ma part, j'avance avec les tireurs d'élite qui assurent la sécurité du commandant adjoint de compagnie. J'en profite pour questionner la population. Je tente de déterminer certains points de référence que mes informateurs utilisent fréquemment, mais qui ne figurent sur aucune carte, ni dans la banque de données du GT3R22R. Quand j'en découvre un, je le marque à l'aide de mon GPS. Je saisis également l'occasion pour prendre le pouls de la population. Le sous-district de Sangsar est le bastion des insurgés dans le district de Zhari ; aussi, je suis curieux de discuter avec les gens, de voir leur attitude à notre égard.

On avance lentement. L'opération a débuté à 6 h et à midi, on n'a progressé que de 1 km. Bien qu'on connaisse les positions approximatives de six bombes, on ne peut pas prendre le risque de se dépêcher et de passer sur l'une d'elles par négligence. Aussi, la route est passée au peigne fin. De plus, chaque bombe artisanale que les ingénieurs trouvent nécessite un certain temps avant d'être neutralisée.

En milieu d'après-midi, le commandant adjoint de compagnie, son signaleur, son équipe de tireurs d'élite et moi-même, on établit la liaison avec l'équipe de l'observateur avancé d'artillerie. Cette équipe fait partie intégrante du poste de commandement de la compagnie B. Je ne connais pas bien tous ses membres, mais j'apprécie le bombardier-chef qui travaille au sein de ce groupe. C'est un gars tranquille et professionnel qui pourrait être intimidant au premier abord, avec sa grosse barbe rousse et son air sévère, mais qui est en fin de compte vraiment sympathique.

Au moment où on rencontre l'équipe, on reçoit par radio l'ordre de se mettre à couvert. Les ingénieurs ont de nombreuses bombes artisanales en leur possession et vont les faire sauter sous contrôle. Quand on demande les coordonnées géographiques de l'endroit où les engins seront détruits, on se rend compte qu'on est dans le rayon meurtrier. On est pressés : l'explosion va avoir lieu d'une minute à l'autre. On s'empresse donc de trouver un compound avec des murs de terre assez épais pour nous offrir une protection. On défonce la porte de métal et on entre dans la cour. Celle-ci est déserte, à l'exception d'une carcasse de vache qui a été laissée à l'abandon. De toute évidence, l'endroit est inhabité depuis quelque temps. J'imagine que les habitants ont fui lorsque la compagnie B a pris d'assaut le sous-district de Sangsar, deux semaines plus tôt.

Assis contre un mur, on attend que l'explosion ait lieu. On n'était visiblement pas les seuls à être à découvert ; les ingénieurs attendent que tout le monde se soit trouvé un abri avant de procéder. C'est une belle journée. Il fait soleil et la température est agréable, au plus 15 °C. Ça me fait du bien de sortir de Wilson. Par moments, j'ai l'impression d'être en prison. Je m'ennuie du temps où j'étais à Kaboul et où je quittais quotidiennement le camp. Je regarde la carcasse de la vache. Elle a encore ses yeux et sa peau ; ça ne doit pas faire longtemps qu'elle est morte. Elle est noire et blanche, et terriblement maigre. Je me demande de quoi elle est morte. De faim ? Abandonnée dans un compound sans nourriture ni eau quand ses maîtres ont fui les combats ? Je médite là-dessus quand l'explosion survient. Et quelle explosion ! L'onde de choc est extrêmement violente. L'espace d'un instant, j'ai l'impression que tout ce qui m'entoure a perdu son intégrité moléculaire, que tout est difforme et que le temps s'est arrêté. La porte de métal du compound s'ouvre, la porte de bois du bâtiment à l'intérieur de la cour est arrachée de ses gonds, la poussière

lève du sol et une puissance invisible nous traverse le corps. En sept ans de service dans les Forces armées canadiennes, j'en ai vu des explosions, mais jamais une aussi puissante. Quand le nuage retombe, on se regarde tous : on est couverts de poussière. Tout le monde rit et commente l'explosion. On a tous été surpris par sa force. On se relève, je regarde une dernière fois la carcasse de la vache, puis on quitte le compound et on recommence notre avance vers le sud.

Il est maintenant 16 h, il nous reste plus ou moins une heure de clarté. Il est décidé que si on ne se rend pas au point fortifié Sangsar avant la noirceur, on va dormir en chemin et continuer l'opération de déminage et de ravitaillement le lendemain. Personne n'a vraiment envie de coucher à la belle étoile ce soir ; le moral n'y est simplement pas. On espère tous arriver sur place à temps, mais on a parcouru 2 km en dix heures, et il nous en reste encore un à faire.

Avec Hugo, un des tireurs d'élite, je prends une position de tir au deuxième étage d'un bâtiment de terre. En donnant quelques coups de poing dans les murs, on découvre des meurtrières qui ont été camouflées avec de la boue. Il semblerait que le bâtiment faisait partie du système de défense des insurgés. Depuis ce point d'observation avantageux, on regarde la progression du convoi vers le point fortifié, et on passe l'info aux gars qui sont en bas. Accoté dans une meurtrière, je jase avec Hugo ; on mange chacun une boîte de spaghetti Chef Boyardee.

Le convoi progresse sensiblement à la même vitesse que le soleil descend à l'horizon, au point qu'on assiste pratiquement à un sprint entre le véhicule de tête et la dernière lueur du jour. Finalement, le véhicule arrive le premier, et il est décidé qu'on effectuera le ravitaillement et qu'on repartira le soir même. Le moral est bon.

On est tous regroupés le long de la route. On s'assure que les insurgés ne viendront pas mettre une bombe sur notre seule voie de sortie tandis que le ravitaillement se fait. Le travail prend un certain temps, si bien qu'il est environ 21 h quand on est finalement prêts à repartir, direction nord, vers Highway 1. Les véhicules s'apprêtent à revenir vers nous quand un camion se renverse dans un fossé. C'est une avarie totale. Le moral chute. Les hommes commencent à s'en foutre ; tout le monde est écoeuré de sa journée. On s'attendait à un peu d'action, mais il ne s'est rien passé. Pourtant, les interprètes qui écoutent les insurgés sur les radios ICOM ne cessent de nous rapporter qu'on est observés. À un moment, ces derniers discutaient même d'une attaque probable, mais ils ont changé d'idée, craignant que ce soit un piège. Pourtant, ce soir, ce n'est pas un piège ; il y a un réel je-m'en-foutisme. Les gars ont allumé leur lumière frontale en bordure de route. On bougonne contre le chauffeur qui a planté son véhicule dans le fossé. Ça prend deux heures pour le sortir de là. Et une autre pour retourner à Wilson.

Je suis fatigué, mais dans l'ensemble la journée n'a pas été si mal. J'ai réussi à récolter un peu d'information, j'ai même eu l'occasion de fouiller quelques compounds. Ça m'a fait du bien. J'aime bien faire du renseignement, mais l'infanterie me manque beaucoup par moments.

Le mois de décembre nous amène un ralentissement opérationnel. Avec les vacances qui battent leur plein et les troupes qui occupent une série de camps fortifiés dans le district de Zhari, on se retrouve avec un manque flagrant de bottes sur le terrain. On ne

peut plus vraiment lancer de nouvelles offensives, et le ravitaillement des différents camps nécessite généralement plusieurs jours. Les insurgés aussi semblent avoir ralenti le tempo. Le feuillage des arbres qui leur offre un couvert naturel est tombé et limite leur liberté de mouvement, et les nuits sont de plus en plus fraîches et pluvieuses, ce qui rend inconfortables les nombreuses heures d'attente liées aux opérations d'embuscade.

Je profite de cette accalmie pour tenter de régler un problème qui m'irrite depuis déjà un moment. Le commandant du NDS pour le district de Zhari, le major Mohammad Ghaffour, est toujours en fonction. Son poste de commandement est situé à peine à quelques centaines de mètres de l'entrée principale de Wilson. Il est encore soupçonné de poser des bombes artisanales, d'espionner nos mouvements, et même d'aider à guider les roquettes qui frappent Wilson. Bref, je veux me débarrasser de lui.

Avec l'aide de la chaîne de commandement, on tente de faire pression sur les échelons supérieurs pour que son commandement lui soit retiré, mais on se fait répondre que cela doit venir des autorités afghanes. Je suis en train de me casser la tête pour trouver un moyen de convaincre ces dernières de nous débarrasser du major quand Jonathan, un membre de la COCIM, me suggère d'en parler à Niaz Mohammad, le chef du district de Zhari. Jonathan est un gars posé et intelligent. Il a une attitude particulière que je n'arrive pas à décrire, mais qui me plaît bien. De plus, il entretient une bonne relation de travail avec le chef du district et propose de me le présenter.

Le lendemain en après-midi, Jonathan organise une rencontre. La réunion se déroule dans le bureau de Niaz Mohammad qui se trouve dans le District Center, situé dans le compound d'origine et construit selon le même plan que le poste de commandement de l'ANP. Le District Center contraste tout de même avec ce dernier de par sa propreté et son aménagement quasi luxueux. Des tapis recouvrent le sol, des coussins et des fauteuils meublent les pièces : c'est presque l'endroit agréable où vivre.

Jonathan fait les présentations, on prend le thé, on échange quelques politesses d'usage, puis je lui expose les faits : on veut voir le major Mohammad Ghaffour quitter le district de Zhari. Je lui énumère les raisons en insistant sur les risques qu'il fait courir à la population du district en posant des bombes artisanales. Je lui explique qu'on a besoin de son appui politique pour faire pression sur le gouverneur de la province et demander l'expulsion du major. Le chef du district ne parle pas beaucoup, mais écoute poliment. À la fin de la rencontre, qui dure environ quarante-cinq minutes, j'ai l'impression que le message a passé. Jonathan semble d'accord avec moi.

Quelques jours plus tard, je me rends compte que je me suis cassé la gueule. Mon plan pour me débarrasser du commandant du NDS en passant par le chef du district de Zhari m'éclate au visage. Ce dernier, en fin politicien, m'a écouté, a été aimable et m'a dit qu'il se pencherait sur la question. C'était deux jours plus tôt. Aujourd'hui, il profite de la réunion du JDCC pour montrer ses vraies couleurs. Je me fais démolir, non, sodomisé devant les membres de l'ANP et de l'ANA, les officiers américains, deux gars de la compagnie américaine USPI qui sont là aujourd'hui, en plus de tout l'état-major de la compagnie B.

Je bous. J'enrage. En fait, je fulmine contre ma propre naïveté. Je suis dans le district de Zhari depuis quatre mois et je n'ai même pas pensé une minute que les fidélités tribales

passeraient bien avant les bonnes relations que le chef du district veut maintenir avec les troupes canadiennes. Je suis déçu. Je continue de me faire démolir.

La tactique de Niaz Mohammad est simple et efficace. Il ne s'attaque pas à la coalition : il s'attaque à moi. À ce qu'il qualifie d'incompétence et d'incompréhension de la situation de ma part. Il a bien compris que je suis le moins haut gradé, et que je ne peux pas vraiment m'imposer autour de la table.

Je l'écoute. J'enrage de plus en plus. Je regarde les visages amusés des autres gars présents. Je suis en train de perdre mon sang-froid. Mon champ de vision se rétrécit. Je perds la carte. Je martèle la table du poing. Je réponds avec sarcasme au chef du district. Le capitaine de bataille de la compagnie me prend l'épaule et me commande de me taire : ce n'est pas l'endroit. Je me tais. Je passe les deux heures suivantes assis, les coudes sur la table. Je ne prends pas de notes. Je n'écoute pas. Si Niaz Mohammad voulait me décontenancer, il a bien réussi.

Seul petit velours, le major Mohammad Ghaffour se présente avec plus d'une heure de retard. Je le regarde, je regarde le chef du district, et je souris. Niaz Mohammad engueule Mohammad Ghaffour. Mon interprète me dit que le chef du district est fâché, car il a défendu le professionnalisme du commandant du NDS et que ce dernier lui fait perdre la face en arrivant en retard. Je lance un regard arrogant aux deux hommes. Petite victoire, mais ô combien savoureuse !

Quand la rencontre du JDCC est terminée, le capitaine de bataille me prend à part. Il m'explique en riant que j'aurais dû me fermer la gueule plus tôt. Que ce n'était ni l'endroit ni le moment pour pagner les nerfs. Je sais qu'il a raison, mais c'était plus fort que moi. Au final, j'ai perdu : le major Mohammad Ghaffour reste en fonction en tant que commandant du NDS dans le district de Zhari.

Je crois cette histoire réglée quand, un après-midi de la mi-décembre, je rencontre un de mes informateurs qui passe de manière irrégulière faire son tour à Wilson. Il est intéressant. C'est un homme d'affaires. Il parle un anglais décent, ce qui a l'avantage qu'on peut communiquer sans l'aide d'un interprète. Je l'ai connu quelques mois plus tôt et j'ai apprécié sa franchise. Quand je lui ai demandé comment il faisait pour se présenter à Wilson et repartir sans être harcelé par les insurgés, il m'a répondu tout simplement qu'il leur fournissait un peu d'information sur nous, tout comme il était prêt à m'en donner à leur sujet en échange de cartes de téléphone ou de services quelconques. Il m'a expliqué que même si personne n'aime l'admettre, la plupart des gens dans le district de Zhari doivent jouer un double jeu. Après tout, m'a-t-il dit, même si on est au beau milieu d'un champ de bataille, il faut bien vivre, et dans le cas présent, on pourrait même dire survivre. Bref, son honnêteté m'a plu et depuis ce temps, il se présente quand bon lui semble à Wilson pour échanger quelques informations, souvent fort intéressantes.

Aujourd'hui, ce n'est pas de l'information qu'il vient m'offrir, mais un service. Selon lui, le bruit circule dans le district selon lequel je veux me débarrasser du commandant du NDS. Je lui réponds que c'est effectivement vrai. Il m'explique qu'il a un contact qui serait prêt à régler mon problème moyennant une compensation financière de quelques centaines de dollars. J'ai du mal à cacher mon étonnement. Par curiosité, je lui demande comment je saurai que le problème est réglé. On me livrera la tête de Mohammad

Ghaffour si je le désire ! Cette fois, je suis certain que mes yeux ronds et ma bouche à moitié ouverte ont trahi ma surprise et mon malaise. Est-ce que ça m'intéresse ? Je lui dis que je vais devoir y réfléchir. Il me répond qu'il n'y a pas de problème, me donne son numéro de téléphone et me serre la main avant de se lever et de repartir lentement vers l'entrée principale du camp.

Confus, je le regarde partir. Je décide de ne pas mentionner cette rencontre à ma chaîne de commandement. Je passe les jours suivants à réfléchir. J'ai la somme demandée avec moi ; il s'agit de mon argent personnel. Ça ne laisserait aucune trace. Personne ne le saurait jamais. Et puis éliminer Mohammad Ghaffour sauverait probablement quelques vies. En même temps, je ne peux pas commencer à mettre des contrats sur la tête des gens. Après ça, quoi ? Où est-ce que je vais m'arrêter ? Je veux le voir disparaître, et je suis convaincu que sa mort ne pourrait être que bénéfique, mais je n'arrive pas à me résoudre à franchir la ligne et, du coup, à devenir un criminel de guerre. Un problème d'éthique majeur pèse sur ma conscience. Finalement, je décide de couper les liens avec cet informateur. Quelques jours plus tard, une roquette explose à moins de 3 m du poste de commandement du NDS. Avec un peu plus de chance, le major Mohammad Ghaffour aurait été une histoire du passé.

Depuis le début de décembre 2007, le district de Zhari est devenu le terrain de jeu des forces spéciales qui mènent des opérations presque chaque nuit. Ces dernières ont pour mission de capturer ou d'éliminer les commandants insurgés. Presque tous les soirs, on entend les hélicoptères d'assaut qui font feu et les combats au sol qui durent une bonne partie de la nuit. Au matin, les différentes agences de renseignement font circuler les photos des présumés commandants insurgés capturés ou tués, afin qu'on puisse les identifier auprès des informateurs ou encore de l'ANP, de l'ANA ou du NDS.

Au milieu de la deuxième semaine de décembre, le commandant de compagnie revient de vacances. Il arrive de KAF en soirée et nous informe que le commandant du GT3R22R veut lancer une opération dans le sous-district de Pashmul afin de faire cesser les attaques à la roquette. Seul problème : lorsqu'il nous expose le plan du commandant du GT3R22R, je me rends compte que l'objectif qui devrait être ciblé ne sera même pas touché. Quand le commandant de compagnie termine son briefing, je demande à lui parler en privé. Je lui explique que j'ai passé les trois dernières semaines à collecter de l'information qui semble indiquer un tout autre objectif que celui visé par le plan actuel. Est-ce que je suis certain de ce que j'avance ? Je lui réponds que oui. Il me demande de rédiger un rapport complet qu'il remettra à l'aube au commandant du GT3R22R. Je passe la nuit à mon ordinateur et, au lever du jour, mon rapport est prêt. Je le remets au commandant de compagnie qui le révisé et l'accepte. Le rapport est ensuite envoyé au GT3R22R et l'objectif de l'opération est changé. Sur le coup, je suis bouche bée. Je n'arrive pas à croire que j'ai réussi à influencer une opération au niveau du groupement tactique.

Le 16 décembre, c'est l'anniversaire d'Éli. Je lui fais livrer un énorme bouquet de fleurs, je vire de l'argent dans son compte en banque pour qu'elle puisse aller magasiner et se faire plaisir, et je l'appelle en m'assurant d'avoir le temps de lui parler au moins trente minutes. Je sais que ça ne compense pas mon absence, mais j'espère que ça l'aide un peu.

Le 20 décembre, on se prépare pour l'opération dans le sous-district de Pashmul, qui a pour but de mettre fin aux attaques à la roquette contre Wilson et Ma'sum Ghar.

L'opération se fait sous le commandement du GT3R22R, mais ce ne sont pas des troupes canadiennes qui y prennent part, ce sont les Gurkhas, des Népalais servant dans l'armée britannique. Les Gurkhas ont une réputation de guerriers féroces ; pourtant, quand je les regarde se promener à Wilson, c'est difficile à croire. Ils sont petits, souriants, polis et timides. En fait, ils sont tout l'opposé de la journaliste qui traîne dans le camp depuis deux jours. Une rousse arrogante, grande gueule, qui espère passer trois jours ici et trouver la pépite d'or d'information qui lui fera gagner le prix Pulitzer. Pas plus tard qu'hier, elle m'a abordé alors que je parlais avec un interprète qui venait miraculeusement de survivre à l'explosion d'une roquette à moins de 1 m de lui.

Interprète : Aaahhh... Ça a fait boom... Mais ouch ! j'ai vraiment mal à la tête et aux oreilles.

Sony : No shit, l'gros. Sérieux, prends la journée off, pis va te faire une tasse de thé pour célébrer ça. T'as le cul béni.

Journaliste : Tu travailles pour le renseignement, toi, hen ?

Sony : Ouin.

Journaliste : Qu'est-ce que tu sais sur l'implication iranienne ?

Son manque de subtilité est une insulte à mon intelligence. Elle m'enrage. Aujourd'hui, je l'ai surprise à poser des questions aux Gurkhas, prétendant connaître les détails de l'opération de demain afin de leur tirer les vers du nez. Certains journalistes sont excellents, d'autres sont des parasites.

Le 21 décembre, les Gurkhas amorcent leur avance avant l'aube. Ils sont à la hauteur de leur réputation. Ils progressent à travers les sous-districts de Siah Choy et de Pashmul comme des chiens enragés. Seul problème : ils sont tellement intimidants que les insurgés n'osent pas les confronter. Guillaume, qui suit le déroulement de l'opération depuis KAF, me nargue sur le chat room : où sont les gars qui lancent les attaques à la roquette ? Où est la cache d'armes dans laquelle sont entreposées les roquettes ? J'enrage. Saleté de Gurkhas ! Est-ce qu'ils ont vraiment besoin de courir d'un bout à l'autre du district ?

À 10 h, l'opération est terminée. Il ne s'est rien passé. En fait, on l'ignore à ce moment-là, mais il ne se passera plus rien. Les insurgés ont mis fin à la saison des combats. Du jour au lendemain, on assiste à une chute spectaculaire du nombre d'événements significatifs. Il n'y a plus d'attaques, plus d'embuscades, plus de ripostes. Les insurgés nous observent, posent des bombes artisanales, et s'attaquent à l'ANP et à la population civile, mais c'est tout. C'est étrange.

À la troisième semaine de décembre débutent les célébrations d'Eid al-Adha. Celles-ci durent environ une semaine au cours de laquelle les musulmans sacrifient des animaux, visitent parents et amis et s'offrent de petits présents. Voulant faire plaisir à ses hommes, le capitaine Hafizullah, le commandant de l'ANP, décide d'autoriser une grande partie d'entre eux à prendre quelques jours de congé au sein de leur famille. La majorité est originaire des environs, les districts de Zhari, de Panjwayi au sud ou de Maywand à l'ouest. Ceux-ci enlèvent donc tout simplement leur uniforme de l'ANP et quittent Wilson pour aller rejoindre les leurs. Je les regarde partir et je me demande s'ils sont courageux ou bien vraiment stupides. J'ai du mal à croire qu'ils peuvent tout simplement retirer leur

uniforme et ainsi échapper à la vigilance des insurgés. À moins qu'ils ne soient de mèche avec ces derniers, ou encore qu'il n'existe une sorte de trêve tacite pour la durée des célébrations d'Eid al-Adha.

Mes craintes ne tardent pas à se confirmer : pendant une semaine, on retrouve sur une base quotidienne les corps mutilés de membres de l'ANP. Certains corps sont même piégés avec des explosifs afin de blesser ou de tuer ceux qui tenteront de les récupérer. Je suis assis dans le bureau du capitaine Hafizullah alors qu'il reçoit la dernière mise à jour des pertes. Il a l'air démoli, dépassé par les événements. Je ne sais pas quoi dire, je décide donc de me taire, tout simplement.

Le 23 décembre 2007 est la journée du dîner de la troupe à Wilson, une tradition au sein des Forces armées canadiennes. Il consiste en un dîner de Noël qui est servi à la troupe par les sergents, les adjudants ainsi que les officiers. Le repas est le même d'année en année, peu importe l'endroit où l'on se trouve : une boule de pommes de terre pilées, une boule de farce, deux tranches de dinde sèche, deux cuillerées de sauce brune, une pelletée de petits pois et de carottes, le tout accompagné d'un verre de lait de poule et d'un jus de légumes. Au Canada, on a aussi droit à quelques bières, mais à Wilson il ne faut pas rêver.

À l'heure du dîner, on se regroupe tous dans la salle à manger. Le commandant du GT3R22R, son sergent-major ainsi que tout le beau monde de KAF sont présents. Après le repas, on reçoit quelques cadeaux, gracieuseté de différentes organisations charitables canadiennes. Certaines d'entre elles semblent avoir du mal à comprendre la réalité dans laquelle on vit, puisqu'elles nous envoient du papier de toilette, un savon et un frisbee. Bref, elles pensent qu'on ne peut pas se torcher et qu'on s'ennuie. On est au 21^e siècle ! On va toujours trouver le moyen de s'assurer une certaine hygiène rectale, et pour ce qui est de l'ennui, pratiquement tous les gars ont un ordinateur portable. D'ailleurs, je dois avouer que le portable a changé la dynamique au sein de la troupe. À Kaboul, presque personne n'en avait un ; on passait notre temps libre à jaser et à déconner. Aujourd'hui, tu entres dans une tente et tout ce que tu vois, ce sont des corps inertes avec le visage éclairé par l'écran de leur ordinateur portable. Et si tu essaies d'avoir une conversation, tu as droit à des monosyllabes, ou carrément à un regard agacé. Enfin, pour revenir au dîner de Noël, le fait d'être au milieu du district de Zhari ne nous a pas empêchés d'avoir nos deux tranches de dinde sèche.

En fin d'après-midi, je retourne à ma tente : mon refuge quand il y a des kaffards à Wilson. Ils débarquent dans les camps avec leurs uniformes neufs et leur attitude de touriste et nous tapent sur les nerfs à tous. Allongé sur mon lit de camp, je me détends un peu quand le sergent en service vient me chercher. Il m'informe que des détenus blessés viennent d'être amenés à l'infirmerie. Ça me contrarie un peu, car on était sur le point d'ouvrir quelques cartons de vin que les gars du poste de commandement de la compagnie ont réussi à se faire envoyer discrètement du Canada. Je n'arrive pas à croire que je vais manquer le seul verre de vin que je peux espérer boire d'ici la fin de la mission. Mais bon, la guerre n'arrête pas pour Noël, encore moins pour un verre de vin.

Je ramasse mon équipement et je me rends à l'infirmerie, où je prends en photo les trois détenus. J'apprends qu'il y en a un quatrième qui est mineur et qui n'est pas blessé ; il se trouve au poste de commandement de l'ANP, dans le compound d'origine. J'emprunte l'escalier qui passe par-dessus le mur pour m'y rendre.

Le détenu, qui a tout juste 16 ans, est dans le bureau du capitaine Hafizullah. Il a été appréhendé par l'ANP, aussi je n'ai aucun pouvoir quant à sa libération. Du moins, le capitaine me laisse le questionner, ce qui me donne un semblant de contrôle sur la situation, et ainsi je peux tenter de convaincre l'ANP de ne pas le violer pendant la nuit. Un représentant de POMLT est présent, il va m'aider pour le questionnement. Je commence par prendre le détenu en photo. Il a déjà subi l'examen médical, aussi je n'ai pas à m'en soucier.

Je retourne rapidement au poste de commandement de la compagnie B et, à la demande du personnel à KAF, je leur fais parvenir les photos des quatre détenus. Au moment où j'envoie mon courriel, j'entends l'hélicoptère qui décolle avec les trois blessés évacués vers KAF afin d'y être traités et questionnés.

Je retourne ensuite au poste de commandement de l'ANP pour procéder au questionnement du garçon. On réussit rapidement à comprendre ce qui s'est passé. Un des détenus est un insurgé qui tentait d'installer une bombe artisanale à proximité d'Highway 1, dans le sous-district d'Ashoqah, à quelques kilomètres à l'est de Wilson. Il s'est disputé avec les autres, la bombe est tombée au sol, elle a explosé, trois d'entre eux ont été blessés, le quatrième a été chanceux. Maintenant, il s'agit de découvrir qui sont les bons et qui est le méchant dans cette histoire, même si cela peut sembler un tantinet manichéen.

Je suis en train d'essayer de démêler tout cela quand un gars du poste de commandement vient m'informer que le personnel à KAF tente de me joindre. J'arrête donc temporairement le questionnement et je retourne au poste de commandement de la compagnie B. Un courriel m'informe qu'il manque une photo : il y aurait cinq détenus, et la photographie du cinquième serait essentielle pour débrouiller leur histoire. Je ne comprends pas. Je me rends à l'infirmerie du camp. Il y a encore plusieurs personnes, incluant le sergent-major de compagnie et le commandant du peloton 2-1. J'apprends par un technicien médical qu'il y avait bel et bien cinq détenus. Je lui explique que les trois blessés sont rendus à KAF, que celui qui est indemne est avec moi, au poste de commandement de l'ANP... Alors, où est le cinquième ? Il me répond qu'il est mort, que le cadavre se trouve dans la tente juste à côté.

Il fait noir déjà, la nuit est tombée. Je passe la tête par la porte de la tente ; il n'y a pas d'électricité, je ne vois rien. Je me retourne et je demande si quelqu'un a une lampe de poche. Le commandant du peloton 2-1 en a une, une petite lampe à dynamo qu'il vient de recevoir en cadeau d'une des organisations charitables canadiennes. Est-ce que je veux qu'il vienne avec moi ? Et comment ! Je n'ai tellement pas envie d'entrer seul dans cette tente-là ! Je déteste les cadavres, ils me donnent froid dans le dos.

À l'intérieur, le commandant commence à activer sa lampe de poche. Son bruit étrange ajoute à l'ambiance de film d'horreur des années 50. Elle éclaire un peu, juste assez pour voir ce qu'on fait. Dans le fond de la tente, une civière sur pieds sur laquelle je vois une silhouette humaine emballée de la tête aux pieds dans une couverture d'aluminium. On va devoir le déballer pour prendre les photos. Le commandant me dit : « À toi l'honneur, l'gros ! » J'hésite une seconde, puis je soulève un peu la couverture à l'aide de mon stylo. L'espace d'un instant, je me dis qu'il faut que je me souvienne de ne jamais le remettre dans ma bouche. Toujours avec mon stylo, je pousse la couverture vers le bas. Je

commence à voir une chevelure brun foncé. Le son de la lampe à dynamo me glace le sang. Je remets mon stylo dans ma poche et, avec mes doigts, je fais glisser un peu plus la couverture. Je vois son front cireux puis, plus bas, je découvre son regard vitreux. Décidément, je déteste le regard des cadavres. En fait, je me demande si on peut réellement appeler ça un regard... Je continue à repousser la couverture d'aluminium : je vois son nez, sa bouche à moitié ouverte, ses épaules dénudées, sa poitrine. Je m'arrête et je lance : « Pas si pire, y'est pas trop magané. C'est quand même un beau cadavre. »

Pendant que le commandant continue de m'éclairer, je fais des photos du visage du défunt. Je suis un paparazzi du macabre. Après avoir terminé, je prends tout de même une minute pour soulever un peu plus la couverture. Je me demande de quoi il peut bien être mort... Je suis servi. Il semble avoir été partiellement éventré. Je manque de vomir. On sort de la tente et je remercie le commandant du peloton 2-1 d'être venu avec moi. Je lui confesse que je ne suis vraiment pas à l'aise avec les cadavres. C'est correct, me dit-il, je ne suis pas le seul.

Je passe le reste de la soirée à questionner le jeune détenu. Il me raconte qu'avec ses amis ils ont vu un « homme fou » se dissimuler au milieu d'un troupeau de moutons. Il tentait d'enterrer une bombe artisanale en profitant du couvert des animaux. L'histoire ne tient pas debout. Tout comme la majorité de celles que j'ai entendues en Afghanistan... alors il n'est pas impossible qu'elle soit vraie. Afin de tenter de démêler son récit, je décide de réconforter le détenu en lui montrant la photo du cadavre, que je crois être « l'homme fou ». Le garçon tombe en état de choc : le cadavre est plutôt celui de son meilleur ami. Je me sens con. J'arrête le questionnement un moment pour le laisser respirer un peu et absorber la nouvelle de cette mort. Quand il va mieux, on recommence.

Le questionnement se poursuit pendant plusieurs heures. Quand j'ai terminé, il est trop tard pour laisser partir le détenu, c'est trop risqué. Et puis il a été appréhendé par l'ANP, donc je n'ai pas le contrôle sur sa libération. Je le leur remets donc en insistant sur le fait que je ne veux pas qu'il soit violé pendant la nuit. Le capitaine Hafizullah me dit de ne pas m'inquiéter. J'ai du mal à le croire, mais je n'ai pas vraiment le choix de lui faire confiance.

Je retourne à ma tente, épuisé. En entrant, j'ai le plaisir de voir que les gars m'ont gardé un verre de vin. Jamais du vin rouge dans un verre en styromousse n'aura été aussi agréable. Tandis que je le déguste, je regarde Carl qui prépare son équipement ; il est rapatrié pour des raisons familiales. Avant de sortir pour rejoindre le convoi qui le ramènera à KAF, il me tend sa couverture chauffante électrique. C'est un beau cadeau. Il fait froid maintenant la nuit, et il n'y a pas de chauffage dans la tente. Je dors tout habillé avec une tuque et des bas de laine depuis déjà deux semaines. On se fait une accolade, puis je le regarde partir. Je reste assis un moment, pensif, puis je me retourne vers Jo qui est allongé sur le lit à ma droite et qui joue à un jeu électronique. Je lui dis :

Sony : Tsé l'gros, quand je suis arrivé icitte, j'avais trois chums : Nic, Carl pis toi. Maintenant que ces deux-là sont partis, c'est sur toé que va retomber toute mon affection. Ah ! Ah ! Ah !

Jo : Ah non ! Ah ! Ah ! Ah !

Le 25 décembre 2007, j'appelle à la maison. Éli est seule avec les chats et le chien. Elle se fait un Noël en solitaire. Ça m'attriste un peu, même si elle tente de me convaincre que tout va bien. Je lui souhaite un joyeux Noël, je raccroche et je retourne à ma routine.

Le 29 décembre, je pars avec le peloton 2-3 pour un vingt-quatre heures de repos à KAF. Le déplacement se passe sans problème à part le fait qu'on amène deux détenus et que ces derniers dégagent des odeurs corporelles qui, rehaussées par le chauffage du VBL III, donneraient des envies de vomir aux estomacs les plus solides. Alors, je ne parlerai même pas de l'effet que ça a sur le mien.

J'ai passé la soirée précédente à les questionner. Je sais qu'un des deux est un important commandant insurgé, mais j'ignore lequel. Le questionnement a été pénible : ni l'un ni l'autre ne voulait parler. L'un d'eux a un œil crevé. Une vieille blessure, mais qui suinte encore le pus. J'ai eu beau essayer de le dominer psychologiquement, chaque fois que je voyais cet œil, je n'arrivais pas à soutenir son regard. Bref, je suis bien heureux de les amener à KAF, ils ne seront plus mon problème.

On traverse Kandahar City à l'aube. Il fait froid. Je porte des gants et pourtant mes doigts sont engourdis. N'empêche, l'air frais du matin est agréable. Le long de la route, je regarde les Afghans ; ils sont emmitouflés dans de longues couvertures qui leur servent de manteau d'hiver. Certains d'entre eux s'arrêtent sur le bord du chemin, descendent de leur moto ou de leur vélo et s'allument un feu pour se réchauffer. D'autres sont accroupis et ont l'air figés par le froid. Je me rends compte que tout est relatif dans la vie. Mon plus gros problème en ce moment est l'odeur de mes deux détenus amplifiée par le chauffage du VBL III. Pour les Afghans que j'observe, le plus gros problème est de survivre au climat actuel.

On arrive tout de même à KAF sans problème. On remet les détenus aux policiers militaires, puis on se rend au stationnement du GT3R22R. Je n'ai rien à faire pendant vingt-quatre heures. Je me détends. Je vais un peu sur Internet, je lis beaucoup. Je dors aussi.

On est censés quitter KAF à l'aube le 30 décembre. Mais la veille, le commandant du peloton 2-3 décide de reporter le départ à midi, car un des VBL III est encore en réparation. Il me dit à la blague que comme ça, on aura le temps de manger un dernier Whopper de chez Burger King sur le Boardwalk avant de rentrer à Wilson. Tout le monde est content de partir plus tard, car ça veut aussi dire quelques heures de sommeil de plus, et aussi qu'on ne sera pas les premiers à passer sur Highway 1 entre Kandahar City et Wilson, un tronçon de route souvent piégé.

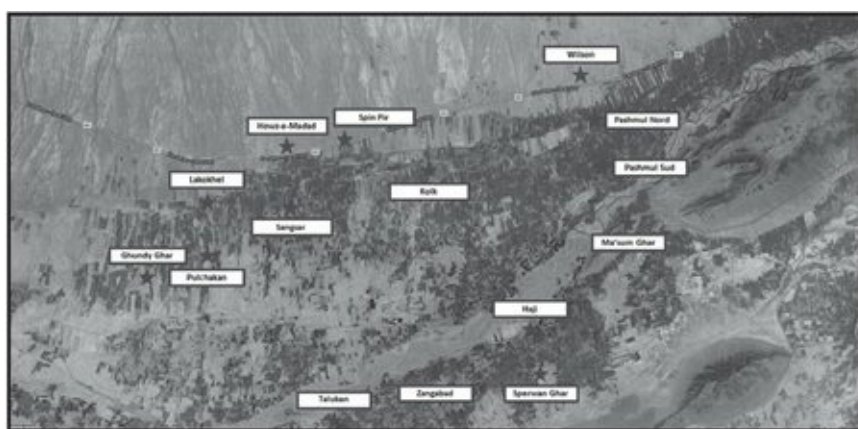
Ce même jour, à l'aube, les artilleurs de Wilson qui attendent de se rendre à KAF pour leur pause mensuelle décident de partir. Ce sont eux qui vont rouler les premiers sur Highway 1. Ils quittent la base, tournent à gauche sur Highway 1 direction est, ne font pas plus de 2 ou 3 km, et frappent une bombe artisanale. L'engin est puissant ; il détruit une partie de la route et soulève un véhicule blindé dans les airs. Quelques artilleurs sont blessés ; l'un d'entre eux, le bombardier Jonathan Dion, gravement. Il succombe à ses blessures quelques minutes plus tard.

À midi, alors qu'on se prépare à quitter KAF, on apprend la nouvelle. Ça nous donne un coup. C'est avec la mine basse qu'on monte dans nos VBL III, qu'on forme le convoi et

qu'on prend le chemin de Wilson. Lorsqu'on arrive à la hauteur où l'incident est survenu, c'est comme s'il ne s'était rien passé : la route a été réparée, les débris ramassés, il n'y a presque plus de traces du drame qui s'est déroulé ici il y a seulement quelques heures. En soirée, dans la tente, Toto, le caporal-chef responsable de l'ambulance, me raconte en détail les événements de l'avant-midi. C'est lui qui s'est occupé du corps et qui l'a mis dans le sac prévu à cette fin. On peut dire qu'il a eu une grosse journée ; il est fait fort, ce gars-là.

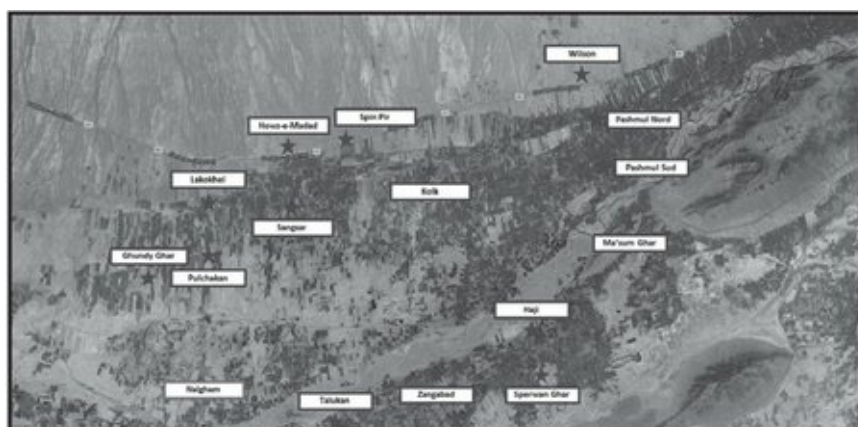
Le lendemain, au lever du soleil, on se regroupe et on garde une minute de silence en mémoire du jeune artilleur tué la veille.

Le 2 janvier 2008, c'est notre anniversaire de mariage, à Éli et moi. Encore une fois, la culpabilité m'envahit. Je me demande combien de moments spéciaux où les couples devraient être ensemble je vais encore manquer. Encore une fois, Éli fait de son mieux pour prétendre que tout va bien. Pourtant, je sais que ça lui pèse lourd.



Camp de l'ISAF, de l'ANA et de l'ANP dans les districts de Zhari et de Panjwayi –
Kandahar, Afghanistan – 5 janvier 2008

Source : earth.google.com



Objectif Nalgham, district de Zhari – Kandahar, Afghanistan – 5 janvier 2008

Source : earth.google.com

Le 5 janvier 2008, les compagnies B et C lancent une opération conjointe. Son but est de prendre deux objectifs dans l'ouest des districts de Zhari et de Panjwayi, et d'y construire des points fortifiés qui seront remis à l'ANP et à l'ANA. La compagnie C se lance à l'assaut de Mushan, dans le district de Panjwayi, alors que la compagnie B amorce son avance vers le sous-district de Nalgham, dans le district de Zhari. L'opération se déroule sans réel problème, outre le temps qui fait des siennes. La pluie transforme le sol

de terre en un immense champ de boue. Les routes deviennent impraticables, nos positions défensives se changent en marécages vaseux. N'empêche, les deux compagnies sont sur leurs objectifs en fin de journée. Aucun combat, aucune résistance et, heureusement, aucune bombe artisanale. Ainsi, on s'installe du mieux qu'on peut en attendant que les ingénieurs de combat commencent la construction des points fortifiés.

Le 6 janvier 2008 est une journée tranquille dans le sous-district de Nalgham ; il ne s'y passe pratiquement rien. Les gars de la COCIM font quelques patrouilles afin de rencontrer la population locale, et les pelotons occupent des positions d'observation le long de la route nord-sud qui lie Highway 1 au sous-district de Nalgham. Personnellement, je m'occupe, avec les autres gars du poste de commandement, de la radio qui nous lie au commandement du GT3R22R situé à KAF. Entre mes tours de garde, je mange (en fait, je mange sans arrêt), sinon je vais m'allonger dans la petite tente que je partage avec Alain. La guerre, quand les insurgés ont trop froid pour la faire, c'est assez relaxant.

Vers 17 h 55, je suis debout derrière le VBL III 2-9 Alpha, où se trouve la radio. En attendant de commencer mon tour de garde, dans cinq minutes, je jase avec le gars qui termine le sien, tout en mangeant une soupe ramen. Un VBL III quitte notre position défensive et passe près de moi. Dans la tourelle, l'adjudant du peloton 2-3 m'envoie la main. Je lui fais un signe de la tête. Il retourne vers la position d'observation de son peloton qui est à environ 1 km au nord de notre position, en bordure de la route.

À 18 h, je me mets un écouteur sur une oreille et l'autre dans le cou. Je regarde le journal de guerre ; il ne s'est rien passé de la journée. Je parle un peu avec les gars qui viennent dans le VBL III pour y trouver quelque chose à manger ou à boire.

Vers 18 h 20, j'entends des voix qui sacrent sur le réseau radio de la compagnie, puis des bruits sourds, et enfin un bruit de radio qui émet sans que personne parle. Puisque je suis responsable du réseau de compagnie, je lance un appel à tous nos indicatifs d'appel pour leur signaler que quelqu'un émet constamment, et leur demander de vérifier leur radio. Je ne reçois pas de réponse. Puis le bruit cesse. Je présume que la personne vient de se réveiller et a fermé son émetteur. Soudain, je reçois un message. C'est le commandant du peloton 2-3 qui parle :

Commandant du peloton 2-3:2, ici 2-3. Message. À vous.

Sony : 2, envoyez. À vous.

Commandant du peloton 2-3:2-3, un de nos VBL III vient de tomber dans un fossé de 3 m. À vous.

Sony : 2, confirmez : un fossé de 3 m ? À vous.

Commandant du peloton 2-3 : Oui, attendez... Terminé.

Comme je mets fin à la conversation, le commandant adjoint de compagnie entre dans le VBL III. Je lui explique la situation. Il paraît sceptique : un fossé de 3 m, ça lui semble profond. C'est pourtant ce que le commandant du peloton 2-3 m'a dit. Je change alors de réseau radio pour me brancher sur celui du GT3R22R. J'informe le poste de commandement du GT3R22R de ce qui vient de se passer. On veut savoir s'il y a des blessés. Je réponds que probablement, mais que j'attends toujours les détails de la part du

commandant du peloton 2-3. Quelques minutes plus tard, ce dernier rétablit le contact radio :

Commandant du peloton 2-3:2, ici 2-3. Message. À vous.

Sony : 2, envoyez. À vous.

Commandant du peloton 2-3:2-3, à 18 h 20, un de nos VBL III a déboulé dans un fossé d'environ 3 m de profondeur. Le VBL III s'est renversé et repose actuellement sur sa tourelle. On a probablement deux VSA, et deux blessés légers.

Sony : 2, reçu. À vous.

Commandant du peloton 2-3:2-3, on vous recontacte. Terminé.

Shit ! Deux morts ! Tout ça à cause des conditions routières dégueulasses. Au début, on se demande qui peuvent être les gars décédés. Puis on réalise que si l'adjudant était vivant, ce serait lui qui serait chargé de l'extraction des corps et de l'évacuation des blessés. Puisque le commandant du peloton est sur la radio depuis le début, c'est donc l'adjudant Hani Massouh et son canonier, le caporal Éric Labbé, qui sont décédés, écrasés sous la tourelle de leur VBL III. Ce que j'ai entendu plus tôt à la radio était leur mort en direct.

Je passe le reste de la nuit avec le commandant de compagnie et son adjoint. Ils gèrent l'évacuation à distance tandis que j'assure le relais radio entre notre compagnie et le poste de commandement du GT3R22R. Les routes sont si mauvaises que l'extraction des corps prend des heures. Vers 1 h, le 7 janvier 2008, les corps sont extraits de sous le VBL III. Ils sont mis dans de larges sacs noirs et déposés dans un véhicule blindé Bison qui sert d'ambulance. Une technicienne médicale monte avec eux pour les maintenir en place pendant le déplacement du lieu de l'incident jusqu'à notre position défensive, 1 km au sud. Le sang-froid de cette femme m'impressionne.

Quand l'incident est finalement clos et que les corps sont rendus sur notre position, je remets la radio à un autre gars du poste de commandement de compagnie et je me dirige vers ma petite tente. Il est 3 h. Je rampe pour arriver jusqu'à mon sac de couchage dans lequel j'entre tant bien que mal. Je m'allonge. Alain dort à côté de moi. Je regarde la toile de la tente qui bat au vent. J'écoute la pluie hivernale qui tombe lourdement. Je lâche un soupir et je m'endors.

Vers 6 h, je sors de ma tente. Le jour est levé, mais il fait gris. Il pleut un peu et il vente beaucoup. Notre position défensive est l'image même de la désolation. C'est un trou de boue. Autour de nous, à perte de vue, on ne voit que de la boue et des arbres morts. Notre environnement ressemble au moral de la compagnie, ce matin.

Vers 7 h, le sergent-major de compagnie et une douzaine de gars se rendent à l'extérieur du périmètre défensif avec les deux sacs contenant les corps. Ils s'installent dans un champ un peu plus sec et envoient une grenade fumigène jaune. Quelques instants plus tard arrivent un hélicoptère UH-60 Black Hawk et les deux hélicoptères de combat AH-64 Apache qui l'escortent. Que peuvent-ils bien se dire en nous regardant de là-haut ? Le spectacle doit être déprimant : 150 soldats dans la boue jusqu'aux genoux et qui attendent sous la pluie avec les corps de deux de leurs frères d'armes dans de grands sacs noirs. Le Black Hawk se pose, les corps sont chargés à bord, puis l'appareil redécollé. Je regarde les trois hélicoptères s'éloigner, puis je retourne à ma routine.

Le reste de la journée se passe tranquillement. Mon souci premier est de me trouver un endroit relativement convenable où faire un numéro deux. Ça semble stupide, mais chier dans un semblant de confort, ça n'a pas de prix. Je finis par trouver un coin relativement sec et qui m'offre un peu d'intimité à quelques centaines de mètres du périmètre défensif. J'exalte, ça fait tellement de bien.

En fin d'après-midi, on apprend que l'escadron de reconnaissance blindé va venir nous remplacer dans le sous-district de Nalgham pour que la compagnie puisse se désengager et se rendre à KAF pour la cérémonie de la rampe en l'honneur de nos deux membres décédés la veille.

Le retour vers Wilson se fait aisément. À 19 h, la majorité de la compagnie part pour KAF. En ce qui me concerne, le commandant adjoint de compagnie me demande si je peux rester au camp, car on doit laisser quelques gars du poste de commandement de compagnie à l'arrière. Il m'explique qu'il était proche de l'adjudant du peloton 2-3 et qu'il désire participer à la cérémonie de la rampe en son honneur. Ça ne me dérange pas particulièrement. Je demeure donc seul ici avec le sergent de transport, l'observateur avancé d'artillerie et deux signaleurs. La garde est assurée par un peloton qui reste également au camp pendant les quarante-huit prochaines heures.

Les jours qui suivent sont tranquilles à Wilson. Le camp est désert, donc il n'y a pas de briefing du matin, et le soir il est vraiment très court. Il pleut constamment et les insurgés ne font pas grand-chose. Mes informateurs aussi restent calmement chez eux. J'en profite pour me reposer. Je dors beaucoup. Je lis également beaucoup.

La qualité de vie à Wilson recommence à laisser à désirer. Outre le temps qu'il fait et le manque de chauffage dans notre tente, les cuisiniers ont cessé de fournir de quoi nous faire des sandwiches à l'heure du dîner ; aussi, je me nourris de boîtes de conserve qu'Éli m'envoie. Les soupers sont, quant à eux, carrément dégoûtants. Il nous reste les déjeuners chauds, mais là encore, ils songeraient à nous les couper.

Je trouverais ça dommage, j'ai ma petite routine du matin qui me donne du moral. Je me réveille vers 6 h. Je traîne au lit cinq minutes avant de trouver le courage de quitter la chaleur relative de mes couvertures. J'enfile mes vêtements froids et humides, je ramasse mon pistolet 9 mm, puis je me rends, sous la pluie, à la cuisine où je me sers deux œufs, du bacon et des toasts que j'arrose de sirop d'érable. Je me dirige ensuite vers le poste de commandement où je remplace Alain pendant quelques minutes, le temps qu'il aille se chercher à déjeuner également. J'en profite alors pour lire le journal de guerre afin de savoir s'il s'est passé quoi que ce soit pendant la nuit. Quand Alain revient, je finis de déjeuner en préparant mon briefing du matin. Ensuite, je vais prendre une douche chaude avant de me rendre au JDCC. En après-midi, je vais généralement passer une petite heure avec Jo qui s'occupe des radios dans le poste de commandement de la compagnie. On s'ouvre chacun une bouteille d'eau pétillante, qu'Alain réussit à voler Dieu sait où, et on mange des craquelins avec des moules fumées, du poisson fumé, des feuilles de vigne farcies, bref, toute la nourriture en conserve qu'Éli me fait parvenir et qui nous donne l'illusion, l'espace d'une heure, qu'on mène une vie normale loin de Zhari, loin de Kandahar, loin de l'Afghanistan. Ça peut paraître banal, mais cette simple routine m'aide beaucoup à garder le moral.

Pendant la deuxième semaine de janvier 2008, on apprend deux nouvelles qui me contrarient. La première est que notre opération dans le sous-district de Nalgham a été inutile et que le point fortifié ne sera pas construit, puisque le commandant provincial de l'ANP, le brigadier-général Said Agha Saqqid, refuse d'envoyer ses troupes si profondément dans le territoire des insurgés. Sans la participation de l'ANP, il n'y a aucune raison de construire le point fortifié ou encore d'occuper le secteur. Bref, nos deux gars sont morts en vain. La seconde nouvelle qui me frustre carrément est que la compagnie B a reçu l'ordre de remettre le district de Zhari à l'ANA, de se désengager et de revenir à KAF au plus tard à la fin du mois. Je ne comprends tout simplement pas pourquoi. On n'a pas fini. On commence seulement à réellement nuire aux insurgés. On commence seulement à comprendre la dynamique du district et à être capables d'y opérer efficacement. J'ai l'impression qu'on quitte l'endroit en laissant derrière nous un travail bâclé, accompli partiellement. J'enrage intérieurement.

Lors d'un briefing quotidien de fin de journée, le commandant adjoint de compagnie me donne la parole, comme tous les soirs. Je lui dis que je n'ai rien de spécial à mentionner, qu'il n'y a pas eu d'événements significatifs pendant la journée. Tout l'état-major de la compagnie me regarde. Le commandant de compagnie me demande avec un peu de scepticisme comment cela peut être possible. Je réponds un peu sarcastiquement que la guerre doit avoir été gagnée dans le district de Zhari, que c'est probablement pour ça qu'on part à la fin du mois. Le commandant sourit.

Quelques minutes plus tard, une immense explosion ébranle Wilson au grand complet. Par réflexe, quelques membres de l'état-major de compagnie se lancent par terre, tandis que les autres restent assis à leur place, l'air étonné. Quelqu'un dans la salle demande à la ronde ce que c'était. Le signaleur qui s'occupe de la radio dans la pièce voisine passe sa tête par la porte et nous informe que la tour de garde sud-est a rapporté une énorme explosion dans le secteur du village de Makuan, à quelques kilomètres au sud-est de Wilson. Un soldat affecté à la garde du camp entre ensuite dans le poste de commandement et nous raconte que, juste avant d'entendre l'explosion, il a vu une intense lumière blanche percer l'obscurité de la nuit, et que par la suite un champignon de fumée s'est élevé dans le ciel au sud-est de notre position.

Après le briefing, je fais quelques appels à mes informateurs afin de comprendre ce qui a bien pu se passer. Personne ne sait rien. Finalement, le lendemain matin, lorsque je lis les rapports de renseignement des autres agences, j'apprends ce qui est arrivé. C'est la fameuse cache d'armes où étaient entreposées les roquettes qui aurait explosé. Et, coup de chance, si je me fie aux rapports, les deux frères qui étaient responsables de la distribution des roquettes aux différents groupes insurgés auraient sauté par la même occasion ; le premier serait mort et le second gravement blessé. Une bonne chose de réglée ! Les semaines qui suivent, l'information se confirme, puisqu'on ne subit plus aucune attaque à la roquette. J'éprouve un certain plaisir à découvrir que la cache d'armes était bien là où je l'avais rapportée en décembre.

Le 12 janvier 2008, en après-midi, je travaille sur une série de rapports dans le poste de commandement de la compagnie B tout en discutant sur le chat room avec Vince. Ce dernier a quitté KAF pour aller prendre la place de Mathieu qui faisait le même travail que moi, mais dans le district de Panjwayi, et qui, tout comme Carl, a été rapatrié pour des

raisons familiales. Je suis content que Vince soit rendu dans le district de Panjwayi ; il a su redonner un nouveau dynamisme à la collecte d'information dans le secteur, et on se complète bien.

À la fin de la conversation, Anouk, qui fait partie de l'équipe de la guerre psychologique, entre dans le poste de commandement. Je la connais depuis quelques mois déjà ; c'est une fille sympathique et pleine d'entregent. En plus, elle a un parcours personnel et professionnel intéressant. Elle n'est pas souvent présente à Wilson, mais je suis toujours content de la voir arriver. En fait, j'apprécie grandement toute l'équipe de la guerre psychologique, de même que les gars de la COCIM ; ils sont vraiment un vent de fraîcheur quand ils débarquent ici. Aujourd'hui, l'équipe d'Anouk mène un sondage en bordure d'Highway 1, quelques centaines de mètres au sud du camp. Elle me demande si je veux lui donner un coup de main. Puisque je n'ai rien de mieux à faire, j'accepte. Ça va me faire du bien de sortir de Wilson, même si je ne vais pas très loin.

On se rend donc en bordure d'Highway 1. Deux VBL III s'installent pour nous offrir une protection alors qu'on est démontés. Anouk m'explique ce que l'on va faire. La tâche est simple : on arrête des véhicules au hasard, on demande aux gens de descendre, et on leur pose une série de questions destinées à déterminer les effets des opérations que la coalition effectue dans le district de Zhari.

On y passe une bonne partie de l'après-midi. Ce faisant, je réussis à récolter un peu d'information assez intéressante pour que je juge pertinent de rédiger quelques rapports de renseignement à mon retour à Wilson. Pendant ma rédaction, je réfléchis à ce que l'on a fait : je trouve l'idée excellente. Pourquoi attendre que les informateurs viennent à moi quand je peux aller à eux ? Le reste de la soirée, je travaille sur une nouvelle approche. Je monte un questionnaire qui, sans en avoir l'air, amènera mes interlocuteurs à me fournir de l'information pertinente tout en croyant qu'ils ne répondent qu'à un autre sondage de la coalition. Par la suite, je demande l'autorisation de sortir de Wilson le lendemain après-midi avec un interprète et un autre gars qui garantira notre protection. Le commandant de compagnie accepte, mais veut que je m'assure d'avertir la sécurité du camp.

Le 13 janvier 2008, en après-midi, je mets à l'essai ma nouvelle approche. On se rend à pied jusqu'à Highway 1, puis l'interprète et l'autre soldat se mettent à couvert dans un bâtiment abandonné tout près de là tandis que je prends position au beau milieu de la route, seul. Je fais littéralement du pouce en plein cœur du district de Zhari ! La démarche est simple. J'arrête systématiquement les véhicules en ciblant les habitants d'un sous-district donné. Par exemple, aujourd'hui, je me concentre sur celui de Sangsar. Ensuite, je les invite à se stationner et je leur demande de me suivre dans le bâtiment. Là, je leur pose les questions prévues et d'autres encore selon la manière dont se déroule notre discussion. Étonnamment, mon plan marche mieux que je ne l'espérais. Et ainsi, dans les semaines qui suivent, je refais l'exercice chaque fois que j'ai du temps libre.

Le 15 janvier 2008, on est plusieurs à travailler dans le poste de commandement de la compagnie B quand on voit sur le chat room du GT3R22R qu'un véhicule vient de sauter sur une bombe artisanale dans le district de Shah Wali Kowt, au nord de Kandahar City. On s'arrête un moment. On attend de connaître l'indicatif d'appel du véhicule et de savoir s'il y a des victimes. Quelques minutes plus tard, on apprend qu'il s'agit d'un véhicule Coyote de l'escadron de reconnaissance blindé, et qu'il y a un mort, le cavalier Richard

Renaud. Personne dans la salle ne connaît personnellement de membres de cet escadron. On retourne à nos tâches sans dire un mot.

Apparemment, on est tous rendus blasés par la mort de nos compatriotes. J'écoute les gars parler autour de moi et ça me rassure : on semble tous être pareils. Quand on entend le code VSA (Vital Sign Absent), on passe tous par la même séquence de questions. Est-ce que c'est un indicatif d'appel au sein duquel je connais quelqu'un ? Non... Tant pis. Oui... Merde ! Est-ce que je connais la personne décédée ? Non... Tant pis. Oui... Merde ! Est-ce que c'est un bon chum ? Non... Tant pis. Oui... Merde !... L'être humain semble savoir s'adapter à tout, même à la mort de ses semblables lorsqu'elle survient sur une base routinière. C'est triste, mais je crois que c'est nécessaire si on ne veut pas devenir fou. On ne peut pas se permettre de penser continuellement à la mort, de porter le deuil pour des gens qu'on ne connaît pas, ou très peu. Il faut qu'on se concentre sur nos tâches, sur le travail à accomplir, et qu'on garde nos émotions pour ceux qui sont proches de nous, nos chums.

Un soir de la troisième semaine de janvier 2008, on reçoit deux détenus à Wilson. L'un d'entre eux est un insurgé qui a été blessé lors de combats dans la province d'Helmand, à l'ouest de la province de Kandahar. Il était en route à bord d'un taxi vers l'hôpital civil de Mirwais Mina, dans Kandahar City, lorsqu'il a été intercepté par l'escadron de reconnaissance blindé qui avait érigé un point de contrôle routier à la frontière entre les districts de Zhari et de Maywand, à l'ouest de notre position. Le second est le chauffeur du taxi. L'insurgé blessé est envoyé par hélicoptère à KAF pour y être soigné immédiatement et questionné ultérieurement, et l'autre homme demeure avec moi à Wilson. Je passe une partie de la nuit à discuter avec lui. Rapidement, j'en déduis qu'il n'est que ce qu'il prétend être : un pauvre chauffeur de taxi qui tente de gagner sa vie du mieux qu'il peut en plein milieu d'une zone de conflit. Je lui trouve une place confortable pour la nuit et je lui explique qu'en ce qui me concerne, il est victime des circonstances – mauvais endroit, mauvais moment. Néanmoins, je dois quand même l'envoyer à KAF le lendemain afin qu'il aide au questionnement de l'insurgé qui se trouvait dans son véhicule. Le chauffeur me dit qu'il comprend. Je lui apporte une couverture, de la nourriture et de l'eau, et je le laisse sous la garde de deux gars de confiance avant d'aller prendre quelques heures de repos. Quand je me lève le lendemain matin, le détenu est déjà parti à bord d'un convoi en direction de KAF. Je considère le cas réglé.

Le 22 janvier 2008, je monte à bord d'un convoi qui se dirige vers KAF pour un vingt-quatre heures de repos. On doit rouler sur une portion d'Highway 1, à la hauteur du sous-district d'Ashoqah, où il n'y a plus d'asphalte, et où les incidents impliquant des bombes artisanales surviennent quasi quotidiennement depuis quelques semaines. Quand on y arrive, on a un mauvais pressentiment, et on décide de tous monter sur le toit du VBL III. Si on saute, on a plus de chances d'être éjectés que si on reste assis dans le fond de la boîte du véhicule. Finalement, notre pressentiment s'avère une fausse alarme, et rien ne se passe. Mais quinze minutes plus tard, un convoi américain passe au même endroit et une bombe artisanale explose, sans toutefois blesser qui que ce soit.

Le lendemain, au poste de commandement du GT3R22R, à KAF, je suis en train de discuter avec les gars de la cellule de renseignement, en attendant de partir, quand on apprend qu'un ingénieur de combat, le sapeur Étienne Gonthier, vient d'être tué par une

bombe artisanale, apparemment dans le district de Panjwayi. Le moral s'assombrit. Je décide de dire au revoir à tout le monde et de me rendre immédiatement au stationnement rejoindre mon convoi. La route du retour vers Wilson se fait sans encombre, mais le moral n'est pas très haut. On ne fait plus d'offensives, on ne combat plus les insurgés, pourtant on perd du monde sur une base régulière à cause des bombes artisanales. On dirait qu'il y en a de plus en plus, et il paraîtrait qu'on ne peut pas y faire grand-chose. Les insurgés semblent avoir compris qu'il est plus avantageux pour eux de nous faire sauter que de nous combattre. Sans combats, sans victoires significatives sur le terrain, et avec des pertes inévitables, notre moral est en train de chuter.

Fin janvier 2008, comme prévu, on se prépare à quitter Wilson et à abandonner le district de Zhari. Puisqu'on ne peut pas tout emporter avec nous, je passe plusieurs journées à déchiqueter de la paperasse pour ensuite la brûler. Je coupe également du filage électrique en petits bouts de quelques centimètres afin de m'assurer que les insurgés ne le récupéreront pas dans nos poubelles afin de s'en servir pour fabriquer des bombes artisanales contrôlées par fils électriques.

La veille de notre départ, tout l'état-major de la compagnie discute du chemin que l'énorme convoi prendra le lendemain. Tout le monde semble avoir son mot à dire. Le commandant de compagnie les écoute un moment, puis les arrête : « Les gars, les gars... arrêtez ça. Y'en n'a pas de problème, on s'en va à KAF. C'est la même route qu'on a faite des dizaines de fois. Le fait qu'on s'en aille pour de bon change rien à ça. » J'aime bien le commandant de compagnie, il est calme et terre-à-terre.

On passe le reste de la soirée à emballer tout l'équipement ainsi que nos effets personnels. Le moral est bon, même si la mission n'est pas encore finie ; en quittant Wilson, et le district de Zhari, on a l'impression que c'est tout comme. Je crois que je dois être le seul qui soit déçu de partir. Toute la semaine, j'ai fait mes adieux à mes informateurs les plus proches. Certains m'ont donné leur adresse courriel. L'un d'entre eux m'a offert un bouquet de fleurs un peu flétries. Même si je sais bien qu'ils m'ont utilisé autant que je l'ai fait, je me sens mal de quitter le secteur, j'ai l'impression de les laisser tomber.

Le lendemain matin, on se lève tôt. On finit de charger les véhicules, on fait un dernier bon ménage pour s'assurer de laisser des lieux décents pour les prochains occupants, puis on prend quelques minutes pour inscrire nos noms sur un des murs de protection en ciment au centre du camp. Wilson a été notre foyer, notre havre de paix en plein cœur d'une zone de guerre, et l'endroit où j'ai vécu certaines des expériences les plus marquantes de ma vie. Aussi drôle que ça puisse paraître, Wilson va me manquer.

Vers 10 h, on forme le convoi. Je prends place dans l'écouille arrière gauche du VBL III 2-9 Alpha et le sergent-major de compagnie s'installe dans celui de droite. Notre véhicule ferme le convoi. Celui-ci se met en branle trente minutes plus tard. Il fait frisquet, mais c'est ensoleillé. Je regarde Wilson et le district de Zhari tandis qu'on tourne vers la gauche, direction est, direction Kandahar City et direction KAF.

Mais on ne va pas très loin. En raison de travaux de construction sur Highway 1, à la hauteur du sous-district d'Ashoqah, il y a un véritable embouteillage sur la route, et le trafic est complètement arrêté. Du jamais vu dans le district de Zhari. La congestion

continue de s'amplifier derrière nous. Les deux voies se remplissent, puis le trafic déborde en dehors de la route. Avec le sergent-major de compagnie, on garde à bonne distance les véhicules civils qui se trouvent derrière notre convoi. Quand l'un d'entre eux tente de s'avancer, on lève nos fusils d'assaut et on le pointe agressivement. Quand on réussit à en dissuader un, c'est un autre qui s'essaie. Ce petit jeu dure pendant plus d'une demi-heure avant qu'on réussisse à se sortir de l'embouteillage et à passer le chantier de construction plus loin à l'est. Dix minutes plus tard, on roule à une bonne vitesse.

Comme on entre dans Kandahar City, on entend à la radio qu'un autre convoi canadien vient d'être la cible d'une attaque suicide à la voiture piégée en plein cœur de l'embouteillage où on se trouvait quelques minutes plus tôt. Heureusement, personne n'a été blessé, et le seul mort est le kamikaze lui-même.

Le reste du déplacement se déroule paisiblement. On traverse Kandahar City et on arrive à KAF à temps pour le dîner.

En après-midi, on m'informe que je dois me présenter le lendemain matin au compound de la police militaire pour y remplir de la paperasse en lien avec certains détenus que j'ai envoyés à KAF pour un questionnement plus approfondi.

La police militaire se trouve à environ 2 km des quartiers de la compagnie B. J'y vais à pied. Ça me fait du bien de marcher un peu, même si ça signifie respirer une quantité incroyable de poussière. Quand j'arrive au compound, on m'invite dans une salle d'interrogatoire où je m'installe. Un gars vient me rejoindre et se met à me parler. Soudain, je me rends compte qu'il est en train de me sortir les techniques de base du questionnement. Je suis en train de me faire interroger ! Je fais semblant de rien, je joue le jeu, puis finalement il met cartes sur table. Le dernier détenu que j'ai questionné, le chauffeur de taxi, s'est plaint de maltraitance, de non-respect de la Convention de Genève. Je fais l'objet d'une enquête. Je bous en dedans, mais je tente de ne rien laisser transparaître. De tous les détenus, c'est celui que j'ai le mieux traité qui me fait ce coup-là. Mon interrogatoire continue ; en fait, il dure tout l'avant-midi. À ma sortie, je suis furieux et inquiet.

Je me présente au poste de commandement du GT3R22R où je raconte à quelques personnes ce qui vient de se passer. Je me rends compte à quel point la question des détenus est sensible : invariablement, mes interlocuteurs se distancient de moi ou des détenus, voulant éviter d'être entraînés dans les problèmes. Je finis par aller en parler au commandant de compagnie. Il me dit de ne pas m'inquiéter et me met en contact avec un avocat militaire qui me donne différents conseils et qui, lui aussi, me rassure. N'empêche, l'épisode me laisse un goût amer dans la bouche. Je suis content d'en avoir fini avec la gestion des détenus. Cette tâche ne peut attirer que des problèmes à celui qui en a la responsabilité.

Début février 2008, la compagnie B est installée à KAF. Je déteste KAF. Quand l'officier de renseignement du GT3R22R me demande comment ça va, je lui réponds que j'aimerais mieux retourner sur une base opérationnelle avancée. Il semble surpris. Je lui explique que KAF, ce n'est pas mon environnement. Je n'ai pas vraiment de travail à y accomplir ; c'est poussiéreux, tout est loin, et il y a des dizaines de sergents-majors qui ne cherchent qu'à nous trouver des bibittes pour nous crier après. La vie est plus simple et

plus agréable dans un petit camp. Tout au long de la mission, j'ai appris à mépriser KAF et les kaffards, et maintenant je suis l'un d'entre eux : ça me pèse lourd. Mais pour être honnête, KAF a quand même ses points positifs : je peux manger au restaurant trois fois par jour, j'ai du chauffage dans ma chambre, et suffisamment de moments libres pour trouver le temps de m'ennuyer, un luxe que je n'ai pas connu depuis des mois.

Puisque je traîne dans les bureaux de la cellule de renseignement du GT3R22R sans avoir de réelle tâche à accomplir, l'officier de renseignement me suggère de commencer à préparer ma relève sur place. Il me rappelle ma frustration lorsqu'au début du tour on m'a remis un document incomplet de quelques pages dans lequel il était fait mention de seulement six événements significatifs dans le district de Zhari pendant les trois mois précédant notre arrivée en juillet 2007. L'idée me plaît, et je me mets à l'œuvre. Je travaille quatorze heures par jour, pendant plusieurs jours, m'arrêtant seulement pour marcher jusqu'au Boardwalk et m'y acheter de quoi manger. Le produit final est un rapport de plus de 50 pages détaillant le district de Zhari et permettant à ceux qui arriveront d'ici un mois de faire une relève clé en main. Espérons seulement qu'ils seront envoyés dans le district de Zhari, car j'ai l'impression qu'à la reprise de la saison des combats l'ANA et l'ANP n'arriveront pas à garder le contrôle du district. Et si cela se produit, tous nos efforts, tous nos blessés, tous nos morts auront été vains.

Pendant la première semaine de février 2008, la compagnie B au complet reçoit l'ordre de se rendre dans le district de Panjwayi, à la base opérationnelle avancée Ma'sum Ghar. On va nous décerner nos médailles en reconnaissance de notre participation à cette mission. Puisque j'ai déjà obtenu la mienne après ma mission de 2004, on ne me remet rien. Pire, je transporte le plateau avec toutes les médailles pendant qu'un haut gradé fait la distribution. J'ai l'impression d'être un majordome.

La semaine suivante, on nous commande de lancer une dernière opération dans le district de Zhari, cette fois à l'extrême ouest, dans le sous-district de Nar Kariz. La cible est une cache d'armes d'importance. Cette dernière serait le dépôt où les armes qui arrivent du Pakistan par le désert du Registan, au sud du district de Panjwayi, sont regroupées avant d'être envoyées un peu partout dans les provinces de Kandahar et d'Helmand. Je me souviens d'avoir écrit une série de rapports de renseignement au sujet de cette cache quelques semaines plus tôt. Je suis content qu'ils aient contribué à monter une dernière opération, mais en même temps, le cœur n'y est plus vraiment au sein de la compagnie. Les gars n'ont plus envie de faire d'opérations, ils n'ont plus envie de retourner dans le district de Zhari, et je les comprends parfaitement. Je me sens un peu mal. J'ai l'impression que je suis partiellement responsable de la mise sur pied de cette opération. Les trois tireurs d'élite avec qui je partage ma chambre à KAF bougonnent tandis qu'on se met au lit. Ils ont tous les droits d'être mécontents ; Dieu sait qu'ils en ont vu et vécu des choses pendant les derniers mois, alors qu'ils assuraient la sécurité du commandant de compagnie. J'ai beaucoup de respect pour ces gars-là, ce sont réellement des soldats hors pair, et je suis content de partager ma chambre avec eux et d'avoir la chance d'écouter leurs histoires le soir avant qu'on s'endorme tous.

Le 9 janvier 2008, la compagnie B se déplace de KAF vers Wilson. Ça fait étrange de revenir ici, on pensait avoir quitté cette base opérationnelle avancée pour de bon. On arrive en fin d'après-midi et on s'installe pour prendre quelques heures de sommeil. Avec

Jo et quelques autres gars, on décide de dormir directement dans l'ancien poste de commandement de la compagnie. On étend nos sacs de couchage à même le sol de ce qui nous servait de salle des radios à peine quelques semaines plus tôt, puis rapidement on s'endort.

Vers minuit, je me réveille ; c'est l'heure du dernier briefing d'avant-mission. Je présente les plus récentes mises à jour du renseignement, et les différents éléments de manœuvre y vont de leurs commentaires. Je suis encore endormi. Et si je me fie aux visages de ceux qui m'entourent, je ne suis pas le seul. Outre la fatigue, on peut également distinguer un écoëurement flagrant qui règne au sein de la compagnie. Il ne reste que trois semaines à la mission, elle est à toutes fins utiles terminée ; plus personne ne veut prendre de risques. On a survécu jusqu'à maintenant, nos familles nous attendent, les comptes en banque sont bien remplis, nos esprits sont déjà occupés par le retour au pays et les vacances avec nos proches. Dans le fond de la salle, j'aperçois un adjudant que je connais depuis ma première année au régiment. Nos regards se croisent. Il me fait un sourire résigné ; il a l'air épuisé. Je lui souris aussi. L'espace d'un instant, je me rappelle notre première rencontre sept ans plus tôt ; il était sergent à cette époque. Il m'avait dépassé dans la file pour retourner nos armes au quartier-maître et il m'avait lancé :

Sergent : Ça te dérange pas si j'passe devant toé, l'pouf ?

Sony : C'est vous qui avez le grade, sergent...

Sergent : Ta-bar-nak de pouf ! Tu veux-tu que j'les enlève, mes grades, pis qu'on aille régler ça derrière les trucks dehors ?

Sony : J'enlèverais ben mes grades, sergent, mais j'en ai même pas...

Là-dessus, il s'était mis à rire, et depuis on s'est toujours bien entendus. Il est une sorte de légende au régiment. Je l'ignore à ce moment-là, mais c'est la dernière fois que je le vois en vie. Le 2 octobre 2008, après notre retour au pays, l'adjudant Jowel Fils-Aimé sera retrouvé mort dans le lit d'une rivière près de chez lui. Les circonstances de sa mort laissent croire à un suicide.

Vers 1 h le 10 février 2008, on monte dans les véhicules et on forme le convoi, prêts à partir pour ce qui devrait être notre dernière opération. Une dizaine de minutes plus tard, le convoi se met en branle. On sort de Wilson, puis on tourne à droite sur Highway 1, direction l'extrême ouest du district de Zhari. On roule pendant un moment avant de s'arrêter à la hauteur du sous-district de Nar Kariz. On descend alors des véhicules et on forme une file simple. Dans l'obscurité, on met un moment à se placer dans l'ordre désigné. On allume nos équipements de vision nocturne, puis on commence notre avance. Le terrain est facile et consiste principalement en un désert de terre plat. On est chanceux, il n'a pas plu depuis quelques jours, sinon la marche aurait été beaucoup plus pénible. Après un moment, ma vision s'ajuste à l'obscurité et je n'ai plus besoin de mon équipement de vision nocturne, l'éclairage de la lune me suffit. On avance pendant plusieurs heures. La température fraîche de la nuit rend la marche plus agréable. Je ne transpire pas ; c'est une bonne chose. Je supporte mieux le froid que la chaleur.

Peu avant l'aube, on arrive à proximité de notre objectif, un village d'une trentaine de compounds. À environ une centaine de mètres de là se trouve une hutte de séchage de raisins assez grande pour que la compagnie au complet s'y mette à couvert en attendant le

lever du soleil. On a découvert cette construction quelques jours plus tôt à l'aide de l'imagerie satellite. Ce que cette technologie n'a pas permis de voir par contre, c'est que ce lieu sert de toilette communautaire à tout le village. On se retrouve donc à genoux dans la merde. J'échappe mes gants sur un étron gigantesque, je dépose mon sac de patrouille sur un autre. Misère que la journée va être longue ! Je décide d'abandonner mes gants, et pour le sac de patrouille, je me dis que je le changerai à mon retour à KAF.

Aux premières lueurs du jour, on commence notre avance vers le village. On prend une première position de bataille dans un compound familial. La famille qui vient de se réveiller a l'air abasourdie de nous voir occuper sa demeure. On leur fait signe de se taire et de ne pas faire de bruit. L'homme nous fait signe qu'il comprend et renvoie sa femme et ses enfants à l'intérieur du bâtiment principal. Au moment où je m'apprête à sortir du compound, l'officier d'observation avancée d'artillerie me tape sur l'épaule. Il a vu que j'avais oublié mes gants et me les remet. Je lui réponds en riant qu'ils sont couverts de merde. Il les laisse tomber, dégoûté.

On avance de position de bataille en position de bataille. On suit maintenant une route de terre battue. De chaque côté se trouvent des champs arides. Les éléments de tête finissent par rencontrer deux hommes en âge de combattre qui semblent tenter de quitter le village. Ils les interceptent. Je monte à l'avant avec un interprète. On s'assoit tous contre un mur, les pelotons assurant une couverture de 360° du secteur pendant que je discute avec les deux hommes. J'apprends qu'on a été pris de vitesse par des membres des forces spéciales. Ces derniers seraient venus en hélicoptère quelques nuits auparavant, puis auraient détruit la cache d'armes qu'on recherche et capturé quelques hommes du village. J'ai du mal à croire ce que j'entends. Pourquoi est-ce qu'on nous aurait envoyés ici, au risque de rouler ou de marcher sur une bombe artisanale, si les forces spéciales sont passées quelques jours plus tôt ? J'aperçois un autre homme un peu plus loin, je lui fais signe de venir me rejoindre. Il me raconte la même histoire. Je commence à croire qu'il s'agit de la vérité. Je le remercie et demande à l'interprète de me suivre.

Je retrouve le commandant de compagnie et lui explique la situation. Il me dit d'attendre et fait un appel radio au poste de commandement du GT3R22R. Il demande une confirmation de ce qu'on vient d'apprendre. Celle-ci ne viendra que quelques jours plus tard : vraisemblablement un manque de communication entre les officiers de liaison des forces spéciales et ceux des forces conventionnelles.

On passe une partie de la journée à patrouiller dans le secteur. On ne trouve rien, évidemment. En milieu d'après-midi, le commandant de compagnie décide que ça suffit et fait appeler les VBL III qui sont stationnés quelques kilomètres au nord de notre position. Alors qu'on marche en file simple en direction des véhicules, on voit apparaître dans le ciel deux hélicoptères de combat OH-58 Kiowa. Il s'agit d'une nouvelle unité américaine qui vient d'arriver en théâtre opérationnel. À les voir nous survoler à basse altitude sans se soucier des risques de se faire abattre, ils me donnent l'impression d'être une gang de cowboys. N'empêche, ça aurait été utile de les avoir en soutien à nos opérations au début de la mission quand les combats faisaient rage.

En fin d'après-midi, on est de retour à Wilson. On ramasse notre équipement et, peu de temps après, on reprend la route, direction KAF. Le déplacement se passe sans problème. On est tous plus ou moins endormis et amorphes.

En arrivant à KAF, je passe par la cellule du renseignement du GT3R22R pour leur donner un peu d'information sur ce qui s'est passé pendant l'opération. J'ai déjà oublié que je suis couvert de merde, gracieuseté de la hutte de séchage de raisins plus tôt ce matin. L'adjudant des opérations se paie ma gueule ; il m'appelle le rat mort. Guillaume aussi se moque de moi. Après un moment, j'en ai assez d'écouter leurs conneries.

Je me rends au quartier-maître de la compagnie et j'explique à nouveau ce qui est arrivé. Eux aussi se paient ma gueule. Ils me disent de mettre mon sac de patrouille et mon pantalon de combat dans un sac en plastique, qu'ils vont incinérer le tout et me donner de l'équipement neuf. Ça fait toujours bien une chose de réglée.

Ensuite, je me rends au Boardwalk pour prendre quelque chose à manger, puis je retourne aux quartiers de la compagnie B, et je me couche tôt. Je suis fatigué, mais je jase un peu avec les trois gars avec qui je partage la chambre. Frank nous parle avec enthousiasme de son chien qu'il a hâte de retrouver ; en fait, on parle tous de ce qui nous attend à la maison. Puis peu à peu, les uns après les autres, on s'endort tous.

Le 14 février 2008, pour la Saint-Valentin, je fais livrer un bouquet de fleurs et du chocolat à Éli. On jase un peu au téléphone, pas très longtemps : le cœur n'y est pas vraiment.

Les deux semaines suivantes, la compagnie B reçoit l'ordre d'aller s'installer à la base opérationnelle avancée Frontenac, dans le district de Shah Wali Kowt, au nord de Kandahar City et du district d'Arghandab. La construction Frontenac est vraisemblablement la réponse de la coalition aux tentatives des insurgés de prendre le contrôle du district d'Arghandab depuis la mort de mullah Naqibullah, en octobre 2007. On doit s'y rendre pour assurer une présence canadienne et préparer notre relève sur place avec la compagnie du PPCLI qui arrivera en théâtre opérationnel d'ici dix jours.

Je trouve ridicule l'idée de nous faire faire une relève sur place dans le district de Shah Wali Kowt. On ne connaît rien du secteur ; on n'y a passé que quelques jours au début de la mission et on y a fait une reconnaissance quelques semaines plus tôt. Lors de cette reconnaissance, la base opérationnelle avancée Frontenac était occupée par une unité britannique. Le commandant de compagnie m'avait suggéré, avec un sourire en coin, d'aller à leur poste de commandement pour établir la liaison avec l'officier de renseignement britannique. Je m'y étais donc rendu et j'avais demandé à parler à l'officier en question. Je m'attendais à tomber sur un grand roux maigre aux dents jaunies dans la plus belle tradition britannique. La mâchoire m'avait décroché quand la plus belle brunette à jamais avoir été envoyée en Afghanistan s'était avancée vers moi tout sourire, pour se présenter. J'avais passé une heure à écouter son briefing de renseignement avant de retourner au VBL III, où le reste du poste de commandement de la compagnie B m'attendait pour retourner à Wilson. Le commandant de compagnie m'avait demandé comment j'avais trouvé l'officier de renseignement britannique. Je m'étais contenté de sourire bêtement.

Pendant la troisième semaine de février 2008, toute la compagnie B se déploie donc à la base opérationnelle Frontenac. Avant que je quitte KAF, l'officier de renseignement du GT3R22R me demande de commencer à développer un réseau d'informateurs dans mon

nouveau secteur d'opération. Je lui réponds que je vais voir ce que je peux faire, que je vais faire de mon mieux, mais que je ne peux rien promettre.

Le déplacement vers la base opérationnelle avancée Frontenac se déroule sans incident. On emprunte Highway 4, direction nord, puis Highway 1, direction ouest à travers Kandahar City, avant de bifurquer vers le nord-ouest de la ville pour traverser le district d'Arghandab, puis finalement d'entrer dans le district de Shah Wali Kowt.

La base opérationnelle avancée Frontenac est un endroit étrange. Il s'agit d'un gigantesque triangle bâti au milieu de nulle part. À l'est, à quelques centaines de mètres, une route pavée lie les provinces de Kandahar et d'Uruzgan. Et plus loin encore à l'est se trouve la Dahla Dam, un réservoir hydroélectrique qui, s'il était fonctionnel, pourrait probablement assurer un courant électrique continu à Kandahar City, en plus de fournir un système d'irrigation pour les districts d'Arghandab et de Shah Wali Kowt. Au nord-ouest, il y a une série de collines, et loin au sud on peut voir la vallée fertile du district d'Arghandab. Autour de nous c'est le désert ; aucune habitation, que des vallons et de la poussière.

La base opérationnelle n'est pas encore active ; seuls les murs d'Hesco Bastion et les infrastructures ont été montés. Les chambres sont dans des conteneurs beaucoup plus tempérés, mais beaucoup moins confortables que les tentes que l'on avait à Wilson, puisqu'on dort dans des lits superposés et qu'il y a peu d'espace pour notre équipement personnel. Les douches sont fonctionnelles, mais parce qu'elles sont en acier inoxydable et qu'un des principaux fils électriques du camp a été mal enterré et a été coupé, on prend des chocs chaque fois que notre peau entre en contact avec le métal. La cuisine n'est pas encore complètement installée ; aussi, on est censés se nourrir de rations. De mon côté, il me reste encore quelques boîtes de conserve de spaghetti Chef Boyardee, et j'ai ramassé une bonne quantité de collations au thon au quartier-maître avant de quitter KAF.

On passe les premiers jours à préparer le poste de commandement de compagnie pour qu'il soit opérationnel. Lorsque c'est fait, je me concentre sur la manière dont je pourrais développer un réseau d'informateurs dans un endroit aussi isolé. Je me rends à l'entrée du camp avec un interprète. Une quarantaine de chauffeurs de camion sont assis et attendent que leur véhicule et sa cargaison soient fouillés avant de pouvoir entrer dans le camp. Ils font trois voyages par jour et amènent la gravelle nécessaire à la construction de la base. Je les regroupe et, par l'intermédiaire de l'interprète, je me présente. Je leur explique ensuite que s'ils ont des problèmes liés à la sécurité, ou encore s'ils désirent discuter avec moi de n'importe quel sujet qui pourrait les intéresser, je suis toujours disponible. La plupart m'ignorent, certains me rient carrément au visage. Je m'en fous, je ne m'attendais pas à autre chose.

Le lendemain, mon approche commence à porter ses fruits. Les gardes à l'entrée principale du camp me font appeler par radio pour m'informer qu'un des chauffeurs désire me parler. Puis, plus tard dans la journée, un autre. Puis, quelques jours plus tard, ce sont les anciens d'un village situé pas très loin de la base qui demandent à me rencontrer. Lentement, je développe mon réseau. Et ce faisant, j'apprends à connaître mon nouveau secteur d'opération. Je recommence à envoyer des rapports de renseignement à KAF ; j'en oublie presque que la mission tire à sa fin. À un moment, Ugo, le chef d'équipage du VBL III 2-9, entre dans le poste de commandement de compagnie. Me voyant assis à mon

ordinateur en train d'écrire des rapports, il me dit : « Calvaire ! À voir Sony à son ordi, on se croirait en début de mission. C'est décriissant. Ah ! Ah ! Ah ! » Je souris et je me remets à l'ouvrage.

Le 17 février 2008, une énorme explosion survient dans le secteur de Senjaray au beau milieu d'une foule qui assiste à des combats de chiens. La cible est Abdul Hakim Jan, un important seigneur de guerre de la province de Kandahar. Il est tué sur le coup, de même qu'environ 80 autres hommes qui étaient présents pour assister aux combats. Les insurgés semblent cibler de plus en plus les figures dominantes de la politique locale.

Pendant la dernière semaine de février 2008, les membres de la compagnie du PPCLI, qui nous remplace, commencent à arriver à la base opérationnelle avancée Frontenac. On les accueille du mieux qu'on peut. Comme toujours, la relève sur place se fait avec les meilleures intentions de la part de l'unité sortante tout comme celles de l'unité entrante, pourtant les accrochages et les frustrations sont inévitables.

On passe le peu de temps qu'il nous reste en théâtre opérationnel à se promener dans les districts de Shah Wali Kowt et d'Arghandab avec nos remplaçants. Le commandant de compagnie me traîne avec lui un peu partout. Je tiens le rôle de sténographe pendant les différentes shuras (rencontres) qui se tiennent avec les hommes clés de ces deux districts : les commandants de l'ANP, les chefs de district, les seigneurs de guerre, etc. C'est intéressant, mais souvent ça devient chaotique, et j'ai du mal à ne pas perdre le fil de la conversation lorsque j'ai deux Canadiens, deux interprètes et quinze Afghans qui s'obstinent tous en même temps. N'empêche, c'est agréable ; j'ai l'impression de faire du tourisme. Le district de Shah Wali Kowt est assez ennuyeux, mis à part la Dahla Dam, mais celui d'Arghandab est tout à fait intéressant à visiter. Le District Center est vraiment un bel endroit, propre et luxueux, au point que j'ai l'impression de me trouver à des milliers de kilomètres du district de Zhari où j'ai passé les sept derniers mois.

Finalement, le 28 février 2008, la compagnie B entame son dernier déplacement sur les routes piégées par des bombes artisanales de la province de Kandahar. On quitte la base opérationnelle avancée Frontenac vers 9 h et on arrive à KAF une heure plus tard, sans encombre. Les VBL III se stationnent près de l'entrée principale et les rampes s'abaissent dans un bruit d'hydraulique.

On est aux baies de déchargement, où l'on va s'assurer que nos armes personnelles de même que les canons et les mitrailleuses des véhicules sont bien déchargés. Je descends du VBL III. Je regarde autour de moi. Tout le monde se donne des tapes dans le dos. Tout le monde se félicite d'être passé indemne au travers de la mission. Le moral est bon, un gars s'allume un cigare. La scène me semble irréelle. J'ai l'impression d'être un simple spectateur. Je ne ressens pas l'euphorie que mes frères d'armes semblent éprouver. Au contraire, je ressens un certain vide. Je suis épuisé et j'ai hâte de me retrouver chez moi. Pourtant, une partie de moi n'a pas envie de quitter Kandahar. J'ai des émotions conflictuelles. J'ai l'impression d'être dans un monde parallèle quand une tape sur l'épaule me sort de mes rêveries. C'est un des gars du poste de commandement de la compagnie qui me félicite d'être passé au travers de la mission. Je lui souris. Je joue le jeu. Je ne veux pas être celui qui va casser le moral de tout le monde. J'embarque dans la ronde des tapes dans le dos, des poignées de main et des félicitations. Après tout, c'est

vrai, aujourd'hui est un bon jour, on vient de risquer les blessures et la mort pour la dernière fois. Alors, pourquoi ne pas démontrer un peu de bonne humeur ?

Les jours qui suivent passent lentement. On prépare nos bagages. On traîne sur KAF sans but réel. On passe des heures au Boardwalk à siroter des cappuccinos glacés de chez Tim Hortons. L'ambiance est étrange. On est heureux d'avoir fini notre mission, mais on dirait qu'on ne réalise pas encore pleinement que c'est terminé.

De mon côté, j'ai toujours des sentiments partagés. Je regrette qu'on ait quitté le district de Zhari un mois avant la fin. J'ai un sentiment de mission inachevée. Et puis cette mission m'a marqué beaucoup plus que la première, en 2004. Avec la fin de l'opération Athéna Roto 4, j'ai l'impression que c'est aussi celle d'une époque. La fin d'une période particulière dans ma carrière. Il m'a semblé que pendant cette mission, tout était en place pour qu'on réussisse, pour que ce soit une mission éprouvante, mais également exaltante. On dirait que Valcartier a déployé parmi ses meilleurs éléments. Que la majorité des positions étaient occupées par les personnes idéales pour accomplir les tâches requises, et ce, du plus jeune des soldats dans la dernière section d'infanterie jusqu'aux plus hauts échelons de la chaîne de commandement, en passant par les métiers de soutien. L'initiative personnelle a été encouragée à tous les niveaux et les résultats ont été, il me semble, exceptionnels. Jamais je n'ai travaillé au sein d'une organisation aussi stimulante. On a été une équipe, une foutue bonne équipe ! De la compagnie B à la Force opérationnelle interarmes Afghanistan, en passant par le GT3R22R, tous, individuellement, semblent avoir donné ce qu'ils avaient de meilleur pour l'accomplissement de la mission. Après tout cela, je crains de ne plus jamais connaître une telle dynamique.

Sur le plan personnel, cette mission a été éprouvante par moments, mais tellement passionnante que j'ai du mal à croire que je vivrai quoi que ce soit s'approchant même de loin des expériences que j'ai connues au cours des sept derniers mois. Je suis arrivé à Kandahar en juillet 2007 avec la ferme intention de faire mon travail de mon mieux tout en vivant pleinement toutes les expériences qui se présenteraient à moi, et je crois que j'y suis arrivé. Je suis passé, dans une certaine mesure, par-dessus mon malaise à l'endroit des cadavres, j'ai eu mon baptême du feu, je me suis immergé dans la culture afghane, j'ai appris à connaître les Afghans, j'ai passé de longues heures à discuter avec les insurgés, j'ai appris à voir les êtres humains derrière les ennemis : j'ai adoré toutes ces expériences. Je crois avoir réussi à apporter ma contribution au renseignement, et j'ai pris plaisir à le faire. Pour une des rares fois dans ma vie, mon travail n'était pas un fardeau, mais une joie, une vocation. Les résultats parlent d'eux-mêmes : en huit mois, j'ai produit 1 400 rapports de renseignement, questionné 70 détenus ; j'ai assuré une liaison constante avec une panoplie d'organisations, en plus de maintenir un réseau d'informateurs efficace. Je ne me suis jamais senti aussi en vie. Décidément, je crains que la fin de cette mission marque une rupture dans le fil de ma carrière. Jamais je ne revivrai quelque chose de semblable, et jamais je ne serai aussi bien entouré lors d'un déploiement. Mes chums, mes frères d'armes, mes collègues de travail et mes supérieurs hiérarchiques lors de l'opération Athéna Roto 4 étaient d'une classe à part ; ils seront à jamais gravés dans ma mémoire.

Le 3 mars 2008, le poste de commandement de la compagnie B ainsi que le peloton 2-1 s'envolent à bord d'un avion de transport C-17, direction le camp Mirage. La veille, un

autre soldat est mort quelque part dans le district de Zhari ou celui de Panjwayi : le cavalier Michael Yuki Hayakaze. Son véhicule a roulé sur une bombe artisanale quelques jours à peine avant qu'il ait fini sa mission et qu'il retourne au Canada. D'une certaine manière, sa mort passe inaperçue : on a tous la tête ailleurs tandis qu'on survole les pays du Golfe.

Sur place, on remet notre équipement de protection personnelle et nos armes. Certains se plaignent que leur arme leur manque. J'avoue que c'est quelque chose que je ne comprends pas vraiment. S'il y a bien quelque chose que je suis heureux de ne plus avoir à traîner partout, c'est bien ces 3 kilos de plastique et de métal encombrants. Ensuite, on prend une douche, on retire nos vêtements militaires et on monte à bord d'un avion civil qui nous amène à Chypre, une île de la mer Méditerranée.

On passe trois jours dans un hôtel au bord de la mer dans la ville de Paphos. La nourriture est bonne, l'alcool encore meilleur. Le matin, on a des cours obligatoires, et également des rencontres avec des psychologues. Le reste de la journée, on est libres de faire ce qu'on veut. J'en profite, avec quelques autres gars, pour visiter les villes de Paphos et de Limassol, et le soir pour souper dans de bons restaurants et finir la soirée dans les bars à boire jusqu'à plus soif.

Le but de cette pause au cœur de la mer Méditerranée est de nous permettre de décompresser avant de retrouver nos proches. Pour certains, ça fonctionne ; pour d'autres, le séjour à Chypre est plus pénible. Certains se font tabasser par la pègre locale ; d'autres se font tabasser par les gars avec qui ils viennent de passer les sept derniers mois. Il faut dire qu'on a tous de petites rancœurs envers l'un ou l'autre de nos collègues ; et l'alcool frappe fort après plusieurs mois de sobriété. Aussi, il est difficile de garder ce ressentiment pour nous. Je réussis quand même à me tenir loin des problèmes. Je partage ma chambre avec Alain, qui est toujours aussi tranquille ; il m'aide à ne pas trop me laisser aller.

Le 6 mars 2008, on entame le long voyage du retour vers la maison. On décolle de Paphos vers 16 h. Je suis assis aux côtés de Jo. L'avion dans lequel on vole est dans un sale état. Il a été loué à une compagnie aérienne portugaise. Le divertissement en vol consiste en ce qui semble être une planche de bois blanche sur laquelle un projecteur trois couleurs projette des dessins animés de Tom & Jerry qui doivent dater des années 50. On s'en fout, on retourne à la maison. En début de soirée, on fait un arrêt sur une base militaire à proximité de Lisbonne, au Portugal. Afin de nous faire patienter tandis qu'on attend, assis dans un hangar, on nous offre gracieusement un sac de chips et une boisson gazeuse. Je trouve ça quasiment insultant. Après deux heures d'attente, on remonte dans le même appareil, cette fois pour la traversée de l'Atlantique.

Plusieurs heures plus tard, on entre dans l'espace aérien canadien. On est escortés jusqu'à l'aéroport de Québec par les avions de combat CF-18 Hornet. On arrive dans la vieille capitale au petit matin. Ça prend environ une heure pour passer les douanes et récupérer nos bagages. Puis finalement, assis dans l'autobus, on prend la route qui mène au 3R22R, à la base de Valcartier, où nos familles nous attendent malgré l'heure tardive.

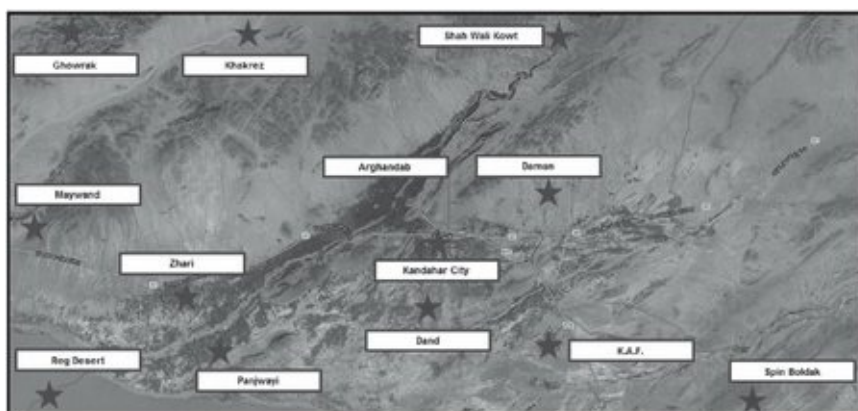
Dans le stationnement du bataillon, tout est obscur. Quand on descend de l'autobus, la grande porte s'ouvre. La lumière m'éblouit. Les familles ont formé une grande allée qu'on

est censés remonter au son de la musique et des applaudissements. Jo me dit, à la blague, de lui prendre la main, qu'il a peur. Je ris. N'empêche, la scène est étourdissante.

J'entre dans le bataillon. Je me trouve au début de l'allée qui fait plus de 50 m quand je vois une brèche sur ma gauche. Je fonce à travers la foule ; je me perds dans une mer de personnes qui applaudissent et qui pleurent de joie. Je regarde autour. Je vois Éli qui vient vers moi. Elle s'est teint les cheveux en noir, elle qui était blonde la dernière fois que je l'ai vue. J'aurais eu du mal à la trouver si elle ne m'avait pas vu la première. Elle me saute au cou. Elle est en larmes. Des larmes de joie cette fois. Ça me fait chaud au cœur de la revoir. Je lui demande si ça la dérange qu'on parte immédiatement, je suis écœuré d'être entouré de monde ; je veux être chez moi, seul avec elle, le chien et les chats. Elle me répond qu'il n'y a pas de problème.

On monte dans le VUS, elle conduit. On parle de tout et de rien, comme s'il s'agissait d'une journée comme les autres. On arrive à la maison vers 4 h. Mon chien me saute dessus ; en fait, il continuera de le faire pendant près de vingt minutes. Ça aussi, ça fait chaud au cœur. Quand il se calme un peu, les chats viennent me dire bonjour eux aussi. Plus précisément, ils viennent voir ce que je mange, puisque Éli m'a préparé une de mes collations favorites pour célébrer mon retour. Vers 6 h, on se couche. Je tombe endormi dès que ma tête touche l'oreiller.

À mon réveil, vers 10 h, j'ai l'impression que les sept derniers mois n'ont été qu'un rêve. Je me promène dans la maison. Je redécouvre mon chez-moi. Éli fait cuire des croissants. À l'extérieur, il y a une quantité incroyable de neige. Je bois un thé en écoutant les nouvelles à la télévision. La vie reprend son cours là où elle s'était arrêtée sept mois auparavant.



Carte des : districts de la province de Kandahar – Kandahar, Afghanistan – Juillet 2007

Source : earth.google.com



Le compound d'origine de PBW – Zhari, Kandahar, Afghanistan – Avril 2007

Source : Reconnaissance tactique, GT3R22R



Les douches de PBW – Zhari, Kandahar, Afghanistan – Juillet 2007

Source : Archives personnelles



Ma chambre pendant le premier mois à PBW – Zhari, Kandahar, Afghanistan – Juillet 2007

Source : Archives personnelles



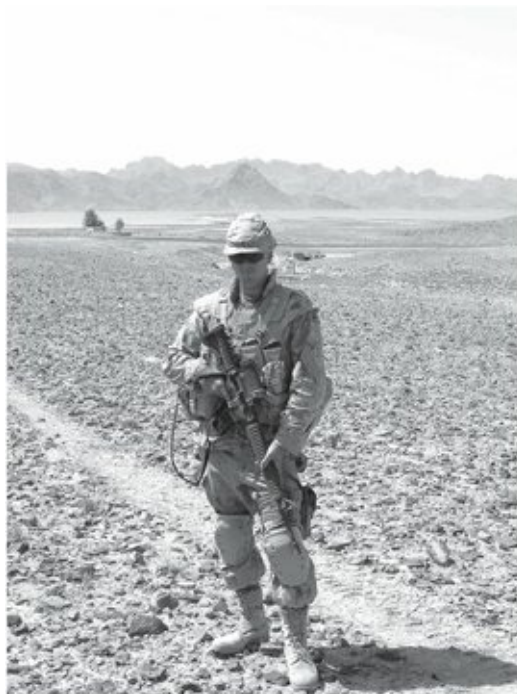
Le lavage des vêtements à PBW – Zhari, Kandahar, Afghanistan – Juillet 2007

Source : Archives personnelles



La compagnie B, GT3R22R – Zhari, Kandahar, Afghanistan – Juillet 2007

Source : Archives personnelles



La semaine d'acclimatation dans le nord de la province – Shah Wali Kowt, Kandahar, Afghanistan – Août 2007

Source : Archives personnelles



La semaine d'acclimatation dans le nord de la province – Shah Wali Kowt, Kandahar, Afghanistan – Août 2007

Source : Archives personnelles



Le monument érigé au sommet de Ghundy Ghar à la mémoire des membres de la compagnie B tombés au combat le 22 août 2007 – Zhari, Kandahar, Afghanistan – Août 2007

Source : DND



Filmé quelques instants après mon deuxième contact de la journée – Zhari, Kandahar, Afghanistan – Septembre 2007

Source : TVA Nouvelles / LCN



Quelques instants avant qu'on se fasse attaquer par le flanc, comme je l'avais prévu –

Zhari, Kandahar, Afghanistan – Septembre 2007

Source : Archives personnelles



Un des nombreux camions de la compagnie USPI tombés dans une embuscade le long de Highway 1 –

Zhari, Kandahar, Afghanistan – Septembre 2007

Source : Archives personnelles

[4](#) Bonjour, Monsieur Jabbar Shah.

[5](#) Je me nomme Sony, je suis un soldat canadien. Comment vas-tu ?

[6](#) Je vais bien, et toi ?

Bye Bye castor

Début mars 2008. Le retour au Canada ne signifie pas le début immédiat des vacances. En fait, on doit se présenter au bataillon pendant trois avant-midi pour y effectuer des tâches administratives personnelles. On nous dit que c'est pour nous permettre de faire un retour progressif au sein de notre famille. Personnellement, je ne crois pas vraiment à ce procédé. Après plusieurs mois loin de chez moi, je n'ai qu'une envie, c'est de me reposer auprès de ceux que j'aime. Mais l'armée étant ce qu'elle est, je n'ai pas vraiment le choix.

On m'informe que mon changement de métier de fantassin à opérateur en renseignement est effectif immédiatement ; aussi, je dois me départir de mon béret de 22 et porter désormais le badge du renseignement. Ça me fait étrange de quitter le Royal 22^e Régiment. Je suis heureux de rejoindre la branche du renseignement, mais quand même, j'ai un peu d'amertume à l'idée de ne plus être un 22. Le Régiment a été ma première expérience dans l'armée. C'est en son sein que je suis devenu un soldat et, en grande partie, l'homme que je suis aujourd'hui. Je me reconforte un peu en me répétant le vieux dicton : 22 un jour, 22 toujours. J'enveloppe mes deux bérets, le vert et le marron, dans un sac en plastique hermétique que j'entrepose soigneusement, puis je quitte le 3^e Bataillon du Royal 22^e Régiment sans vraiment regarder en arrière.

Après avoir rempli mes tâches administratives, j'ai environ six semaines de vacances. Durant la première, je me repose à la maison. Éli et moi, on rejoint également mes parents à Montréal, le temps d'un souper. Ils ont l'air heureux de me revoir sain et sauf. Moi, je suis content de les retrouver après si longtemps. J'ai des dizaines d'histoires à leur raconter. La soirée passe rapidement alors qu'on déguste la cuisine française d'un de mes restaurants favoris, Chez Alexandre, rue Peel.

Au cours de ma deuxième semaine de vacances, Éli et moi, on part en croisière dans les Caraïbes. On visite plusieurs îles : Puerto Rico, Sainte-Lucie, la Dominique, la Barbade, Antigua, Saint-Kitts-et-Nevis et les îles Vierges américaines où l'on s'est mariés un an plus tôt. Le voyage est agréable, mais quelque chose ne va pas. Éli et moi on est distants, on n'a aucune complicité. On passe nos journées à se prélasser sur les plages, mais sans vraiment discuter ou rire ensemble. Ça m'inquiète.

À notre retour à la maison, je m'ennuie. Je suis habitué à travailler dix-huit heures par jour. On dirait que j'ai oublié ce que c'est de me reposer, de ne rien faire, de profiter de son divan et de sa télévision. Pour passer le temps, je vais dehors avec mon chien, ou je déneige la cour. Il est tombé une quantité extraordinaire de neige pendant mon absence. Les bancs de neige sont pratiquement à la hauteur des gouttières. Je n'ai pas vraiment d'endroit où la mettre ; aussi, je me contente de la changer de place. Un jour, je l'envoie d'un côté de la cour ; le lendemain, de l'autre. Ce n'est pas vraiment utile. Je ne le fais que pour tuer le temps, brûler mon énergie et éviter d'être enfermé dans la maison. Le soir, quand Éli revient de travailler, j'ai tendance à perdre patience contre elle. Je ne sais pas

pourquoi ; ce n'est pas sa faute. L'ambiance est mauvaise chez nous. Même les chats et le chien me tapent sur les nerfs sans que je comprenne pourquoi.

Début avril 2008. J'en suis à ma cinquième semaine de vacances. Je suis en train de prendre une bière, assis tout seul sur le divan, quand il me vient l'idée de partir en voyage. Par l'entremise de l'ordinateur, je m'achète un billet aller-retour pour Israël. Deux jours plus tard, j'atterris à l'aéroport international Ben-Gurion, à proximité de Tel-Aviv. Puisque je suis parti sur un coup de tête, je n'ai vraiment rien de prévu. Aussi, j'y vais au jour le jour. Je visite un peu Tel-Aviv, Jérusalem, Massada. La mer Morte est fascinante. Le taux de salaison de l'eau est si élevé qu'il est impossible de couler. Je nage donc une heure durant vers le large, direction la côte jordanienne. Cette mer étant étroite, je vois au loin le désert jordanien, et le ciel bleu qui le surplombe. Je n'entends aucun son, sinon ma respiration et le bruit que fait l'eau au mouvement de mes membres. Je suis seul au milieu de la mer Morte et pour la première fois depuis mon retour de Kandahar, je suis serein. Je me tourne sur le dos et je me détends un moment avant de revenir vers la côte israélienne, où m'attend le bus qui doit me ramener à Tel-Aviv.

Dans les jours qui suivent, j'en profite également pour visiter la Palestine. Je vais uniquement dans West Bank. Je voudrais me rendre dans la bande de Gaza, mais lorsque je demande aux Israéliens comment faire, ils me répondent que je m'y ferais couper la tête ; et quand je me retourne vers les Palestiniens pour demander qu'on m'indique un moyen d'y accéder, je me fais répondre que leurs frères vont me décapiter. Pour une fois qu'Israéliens et Palestiniens s'entendent sur quelque chose... qui suis-je pour les mettre en doute ? La Palestine me plaît, les gens sont sympathiques. De plus, j'aime bien la tension qui y règne, ça me rappelle un peu l'Afghanistan. Je me rends compte que le district de Zhari me manque, aussi étrange que cela puisse sembler. En soirée, je prends une bière dans un café Internet et je discute avec Éli sur Facebook. On s'écrit pendant des heures, on parle de tout et de rien. On dirait que notre relation se porte mieux quand il y a un océan entre nous. Je trouve ça dommage.

À mon retour au Canada, il me reste une dernière semaine de vacances. Je ne fais pas grand-chose, je passe mes journées à relaxer sur le divan avec les chats et le chien. Je n'ai pas vraiment envie de retourner au travail, mais en même temps je trouve le temps long à la maison. Entre Éli et moi, c'est au beau fixe : zéro passion, zéro complicité. Je crois que je suis à blâmer dans tout cela.

À la troisième semaine d'avril, je me présente au quartier général de la 5^e Brigade à la base de Valcartier. Pendant quelques semaines, je vais y travailler au sein de la cellule du renseignement, afin de me préparer pour mon cours d'opérateur en renseignement qui commence à la fin mai, à Montréal. Je ne suis pas trop dépaysé, tous ceux avec qui j'ai travaillé pendant la dernière mission sont là. En fait, c'est Guillaume qui est chargé de ma préparation au cours. Il me laisse tranquille étant donné qu'il sait que je suis déjà familiarisé avec la tâche. Je suis content de retrouver Mikael, avec qui j'ai fait mes cours de recrues, d'infanterie et d'opérateur en renseignement tactique. Lui aussi a eu la piqûre pour le métier et a décidé de quitter le R22R pour devenir opérateur en renseignement. Il sera dans le même cours que moi, de même que Vincent, dont le travail était le même que le mien lors de la dernière mission, mais dans le district de Spin Boldak, et Jeff, un ancien artilleur qui a décidé lui aussi de passer au renseignement.

Fin mai 2008, on se présente, Mikael, Vincent, Jeff et moi, à la base de Longue-Pointe, à Montréal, pour commencer le cours d'opérateur en renseignement. Celui-ci est donné par et pour des réservistes ; aussi, on est les quatre seuls membres de la force régulière présents. Cette situation apporte son lot de frustrations, les réservistes et les réguliers ayant généralement des philosophies de vie personnelle et professionnelle fort différentes. Néanmoins, le cours est intéressant, et même si j'ai accumulé un bon bagage d'expérience dans le métier en Afghanistan lors de la dernière mission, j'apprends beaucoup. On passe nos journées en classe, nos soirées au bar, et nos nuits à étudier. Dans l'ensemble, ce n'est pas si mal. Les fins de semaine, je retourne à Québec pour passer un peu de temps avec Éli. Je ne suis plus aussi impatient avec elle. On ne se dispute plus. Mais on ne se parle pas beaucoup non plus. Souvent, on soupe au restaurant. On parle de banalités pendant une heure ou deux, puis on retourne à la maison. Elle se couche tôt ; je bois, seul sur le divan, avec mon chien qui ronfle à côté de moi.

Mi-août, j'obtiens mon certificat pour le cours d'opérateur en renseignement. Je finis premier, ce qui m'étonne un peu puisque je n'ai pas eu de si bonnes notes. Je ne suis pas mauvais dans la pratique, mais le côté théorique n'a jamais été mon fort. On m'annonce que je suis officiellement muté en Ontario. Ce n'est pas une très grande surprise, puisqu'on m'en avait déjà informé plusieurs mois auparavant. L'officier de renseignement pour qui je travaillais lors de la dernière mission m'a pris sous son aile et s'est assuré que j'obtienne un poste intéressant. Je lui en suis grandement reconnaissant. J'apprends beaucoup de lui. C'est un officier à qui j'aimerais ressembler, mais ça me serait difficile, puisqu'il est posé et détendu, alors que moi, j'ai un tempérament explosif. Pourtant, il a toujours su exploiter mon caractère afin de le canaliser vers l'accomplissement de la mission. Bref, je le respecte beaucoup, et je lui dois beaucoup.

À la troisième semaine d'août, je pars à destination de l'Ontario. Éli et moi, on y a acheté une nouvelle maison une semaine plus tôt, mais on ne pourra pas en prendre possession avant la mi-novembre, date à laquelle on cédera la nôtre à Québec aux nouveaux propriétaires. Entre-temps, je vivrai en Ontario et Éli au Québec.

Je dois me présenter le mardi matin à ma nouvelle unité. La veille, je tombe par hasard sur Tim, un gars qui était lui aussi au 3R22R et qui lui aussi a changé de métier pour devenir opérateur en renseignement. Tim est un gars intelligent et posé, une force tranquille qui peut toutefois se déchaîner lorsque imbibé de vodka ou de bourbon. Je suis content de le retrouver. Il m'amène vite fait à l'unité et me présente à quelques personnes. Heureusement que je l'ai rencontré, sinon je n'aurais probablement jamais trouvé l'emplacement de l'unité. Elle se trouve dans un bâtiment délabré. En fait, ça me rappelle le palais du roi à Kaboul.

Les premiers jours, on me fait remplir un paquet de paperasse. J'essaie d'entamer des conversations, mais mon anglais n'est pas très bon. Rapidement, je me décourage et je me renferme sur moi-même. Les gens ont l'air de penser que je suis timide, alors qu'en fait je suis seulement trop lâche pour me forcer à parler en anglais. Et lorsque j'ai recours au français avec les quelques rares francophones de l'unité, on se fait invariablement crier : « Speak english, fuckers ! » Bref, la barrière des langues m'embête.

On me donne un bureau. La pièce tombe en ruine. Il y a un trou gigantesque au plafond, et je soupçonne que c'est de l'amiante qui en tombe de temps à autre. On me dit que le

troisième étage n'est pas utilisé, car il y a trop de risques qu'il s'effondre. Je trouve cela ridicule, car si c'est le cas, il va nous tomber sur la tête, à nous qui sommes au deuxième étage.

Un adjudant-maître sympathique me prend sous son aile. Il m'explique un peu comment l'unité fonctionne. Le sergent-major de l'unité, pour sa part, est une bête. Il est immense et menaçant. Il me demande si je suis en forme. Je lui réponds que c'est assez moyen. Il m'informe qu'on fera le test d'entraînement physique des Forces armées canadiennes ensemble dans quelques semaines, et que j'ai intérêt à l'impressionner. Ce n'est pas une épreuve difficile, mais je me remets tout de même à la course.

Le lendemain, on me présente ma supérieure hiérarchique, celle pour qui je vais travailler pendant les deux ou trois prochaines années. Irène est une civile, analyste de formation. Elle me déplaît dès la première rencontre. Son attitude arrogante, sa voix de matrone, ses cheveux permanentés, sa forme physique qui laisse visiblement à désirer sont tous des facteurs qui m'irritent au plus haut point. Pourtant, je doute de moi-même. Est-ce que mes années à travailler au sein d'un bataillon d'infanterie dans un environnement quasi exclusivement masculin et terriblement macho ont fait de moi un incorrigible misogynne ? Je l'ignore, mais il n'en demeure pas moins que j'ai une terrible antipathie à l'endroit d'Irène.

Mon professionnalisme prend tout de même le dessus, et je ne lui laisse pas voir mes sentiments à son endroit. Au contraire, je suis sympathique, soumis, efficace pendant les heures de bureau. Mais le soir venu, dans ma chambre de motel, ma demeure temporaire en attendant de prendre possession de la nouvelle maison, je me débouche une bière pour tenter de me calmer les nerfs tellement elle m'enrage à longueur de journée avec ses commentaires désobligeants et son attitude de prima donna. Je me réveille littéralement la nuit pour la mépriser. Et pourtant, je continue de douter de mon jugement. Peut-être n'est-elle pas l'être méprisant que je perçois ; peut-être est-ce moi, le problème.

Entre-temps, je vais de déception en déception. En arrivant ici, j'avais espoir de suivre quelques cours de spécialisation. Or, on me dit que j'ai été muté à l'unité pour occuper le poste de collateur en renseignement, et qu'ainsi je ne participerai à aucune formation. Je suis donc condamné à classer de la paperasse sous la déplaisante direction d'Irène pendant les deux ou trois années à venir. Pire, on m'informe qu'il n'y a aucun déploiement en vue pour moi. Au mieux, je peux espérer être envoyé en mission dans trois ou quatre ans.

Je suis au bord du désespoir quand, au début de septembre 2008, je décide de prendre dix jours de congé avec Éli et d'aller visiter une partie de ma famille que je n'ai encore jamais rencontrée, au Pérou. Les vacances nous font du bien à Éli et moi. On passe du bon temps ensemble. On visite Lima, Cusco, Aguas Calientes, et Machu Picchu.

Mi-septembre 2008, je suis de retour en Ontario. Je ne vis plus au motel. L'ami de qui j'ai acheté la maison dans laquelle j'emmènerai à la mi-novembre m'a pris en pitié en voyant le taudis dans lequel j'habitais et m'a invité à m'installer dans son sous-sol. Ça me fait drôle de vivre dans le sous-sol de ma future maison, et surtout de ne pas m'y sentir chez moi. Mais ça a du bon. Je profite de mes soirs et de mes fins de semaine pour faire quelques travaux préparatoires : je ferme la clôture, je construis un patio, je fais installer un spa, bref, je me tiens occupé, et j'évite de penser à Irène.

À l'unité, je reçois enfin une bonne nouvelle : je serai l'opérateur en renseignement attaché à l'équipe qui se déploiera à l'automne 2009. Notre entraînement débutera au printemps. L'idée de retourner à Kandahar m'enthousiasme et, du coup, ça me semble moins pénible d'avoir à endurer ma supérieure hiérarchique, sachant que mon calvaire ne durera que quelques mois.

Au jour le jour, le travail est intéressant. Irène et moi, on est chargés de mettre sur pied une cellule de renseignement au sein de l'unité. On part de zéro. C'est un beau défi, et ça me permet de suivre, à travers les rapports, la situation dans la province de Kandahar. J'ai hâte d'y retourner. L'Afghanistan me manque.

À la mi-novembre, le commandant adjoint de l'unité entre dans mon bureau en début de matinée.

Commandant adjoint : Hey Sony, c'est quoi tes projets pour le temps des fêtes ?

Sony : J'ai prévu un p'tit voyage au Mexique avec ma femme.

Commandant adjoint : Kandahar, ça te tenterait pas ?

Sony : Kandahar ?

Commandant adjoint : Ouais, l'opérateur en renseignement qui est déployé avec notre équipe doit prendre ses vacances. On lui cherche un remplaçant. Tu serais le candidat idéal. Tu serais là-bas pour environ un mois. Tu pourrais te familiariser avec le travail que tu vas faire pendant ta prochaine mission, pis identifier les points à améliorer dans l'entraînement des opérateurs en renseignement qui se préparent pour être déployés avec nos équipes. Ça te tente ?

Sony : Mets-en !

Commandant adjoint : Laisse-moi confirmer quelques derniers détails avec le commandant et la cellule des opérations, et je te reviens là-dessus. En passant, tu partirais début décembre, donc dans moins de deux semaines.

J'appelle Éli pour lui annoncer la nouvelle. Bien entendu, elle n'est pas enchantée. Je ne peux pas la blâmer. Elle vient à peine d'emménager dans notre nouvelle demeure ; les déménageurs sont encore en train de vider le camion ; la maison est dans le chaos le plus total ; mon père vient tout juste d'arriver pour nous aider à finir le sous-sol. Elle me dit que c'est une belle occasion pour moi, mais dans sa voix j'entends bien qu'elle est terriblement déçue. Elle me souligne que durant l'année précédente, j'étais absent pour sa fête, pour Noël et pour notre anniversaire de mariage, et que je le serai encore cette année *et* l'année prochaine. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment, mais en acceptant cette affectation surprise à Kandahar, j'ai détruit quelque chose d'irréparable dans notre couple.

Les deux semaines suivantes passent à la vitesse de l'éclair. Le soir, j'aide Éli à tout installer afin que la maison soit vivable. Pendant la journée, à l'unité, je n'arrête pas une minute ; je m'occupe à la hâte de toutes les procédures administratives relatives à un déploiement : examens médicaux, test de dépistage de drogue, champ de tir, etc. De plus, on m'explique rapidement quoi faire à mon arrivée au camp Mirage afin d'obtenir mon équipement de protection personnelle et mes armes. J'essaie de ne rien oublier.

Je ne suis pas vraiment conscient que mon niveau de stress a monté d'un cran jusqu'au matin du 3 décembre 2008, jour de mon départ pour Kandahar. En avant-midi, je joins par téléphone la compagnie de crédit auprès de laquelle j'ai contracté un emprunt pour mon VUS. Je me suis acquitté de ma dette il y a deux mois, pourtant les paiements continuent de passer dans mon compte en banque, ce qui m'irrite au plus haut point. Je tombe sur un préposé arrogant. On s'obstine quelques minutes et, voyant qu'il ne veut rien comprendre et qu'il refuse d'arrêter les prélèvements automatiques, ou même de me rembourser ceux qui ont déjà été prélevés, j'explose. Je gueule dans le combiné. Je menace de le tuer. Éli arrive à la course et me prend le téléphone des mains. Elle parle calmement à l'employé qui semble être sous le choc, et lui explique que je suis un peu sur les nerfs ce matin ; que tout ce que je veux, c'est qu'on me rembourse ce qui m'est dû et qu'on cesse de piger dans mon compte en banque. L'homme au bout du fil semble vouloir recommencer ses imbécillités, car Éli monte le ton d'un cran et lui dit qu'elle comprend pourquoi je voulais lui arracher la tête. Finalement, grâce à son tact, elle vient à bout de l'entêtement du préposé qui finit par obtempérer à mes demandes.

Quand elle raccroche, Éli me regarde et me demande si ça va. Je lui réponds que oui, que je dois être plus nerveux que je ne l'aurais cru. Elle m'imites alors en train de hurler des menaces de mort au téléphone. Puis on éclate de rire tous les deux.

Kandahar aficionado

3 décembre 2008. Je dîne avec Éli et mon père. On parle de tout et de rien. On prend une tasse de thé tandis que je finis de préparer mes bagages. J'ai un petit sac à dos pour le voyage en avion, et une poche de hockey remplie d'équipement militaire. Je me demande comment ça va passer aux douanes. En début d'après-midi, je charge le VUS, prêt à partir, puis je fais l'accolade à mon père. On dirait que je ne réalise pas que je retourne en Afghanistan. Ça a été trop soudain. J'ai l'impression de quitter la maison pour une simple journée au bureau.

Cette fois-ci, étant donné que je suis seul à être envoyé là-bas, je prends un vol civil, incognito. Éli me conduit à un petit aéroport. Il n'y a rien à faire là, on décide donc d'aller prendre un dernier verre en ville avant mon départ. Vers 15 h, on revient à l'aéroport. Je serre Éli dans mes bras. Je la regarde. Ses yeux sont pleins d'eau. Elle a cet air que je connais si bien maintenant, cette expression de tristesse et d'inquiétude qu'elle affiche chaque fois qu'elle me voit embarquer dans un avion à destination de l'Afghanistan. C'est à ce moment que ça me frappe : je repars pour l'Afghanistan ! Je me sens coupable de laisser Éli seule à la maison pour le temps des fêtes, mais en même temps je suis excité. L'Afghanistan est presque devenu ma maîtresse ; elle nuit à mon couple, à ma vie personnelle, et pourtant je ne peux pas m'empêcher de retourner vers elle encore et toujours.

Le vol vers Toronto se passe sans encombre. À l'aéroport, j'ai quelques heures à tuer. Je fais le tour des librairies. Dans l'une d'entre elles, je tombe sur une revue intitulée *Cigar Aficionado* avec, sur le dessus, la photo de l'acteur Jim Belushi. Je me fais la réflexion que s'il y avait une revue *Kandahar Aficionado*, je pourrais probablement me retrouver en couverture. Je passe un bout de temps à feuilleter différents livres avant d'arrêter mon choix sur *Fifteen Days*, de la journaliste canadienne Christie Blatchford. L'ouvrage raconte la vie et la mort de plusieurs soldats canadiens ayant servi en Afghanistan et n'ayant malheureusement pas eu la chance d'en revenir vivants. Je le lis d'une traite pendant mon vol entre Toronto et Londres.

Dans l'avion entre Londres et Dubaï, je suis assis à côté d'un homme qui me raconte sa vie. Sa fille travaille au Moyen-Orient ; il va la rejoindre pour le temps des fêtes. Je lui explique que je suis un militaire canadien en route vers l'Afghanistan, sans lui donner plus de détails. Il est de bonne compagnie.

J'arrive à Dubaï au petit matin, le 5 décembre, avec plus de quinze heures d'avion dans le corps, sans compter les escales. Et bien sûr, je n'ai pas dormi une minute. Je suis épuisé. Je passe les douanes sans problème et je me rends au point de rencontre habituel, un petit café à la sortie de l'aéroport. Avant que je quitte l'unité, au Canada, on m'a donné un numéro de téléphone et une carte d'appel au cas où la personne chargée de me retrouver ici ne se présenterait pas. Après deux heures d'attente, je me décide à téléphoner. À l'autre bout du fil, j'entends la voix endormie d'une femme : le chauffeur vient tout juste de

revenir au camp Mirage, il retournera à l'aéroport en après-midi. Je perds patience, j'engueule la femme à l'appareil. Finalement, j'ai gain de cause, elle m'envoie un chauffeur.

Une heure plus tard, un homme qui a l'air d'un G. O. dans les hôtels tout compris se présente et m'invite à le suivre. Je ramasse ma poche de hockey. Dans le stationnement, il fait terriblement chaud. C'est le petit jour et pourtant la température doit approcher les 30 °C. On monte à bord d'une vanette blanche. L'air climatisé est agréable. On traverse Dubaï, puis on prend le chemin du désert. On passe devant une mosquée derrière laquelle je vois le lever du soleil. Je me rappelle avoir vu ce temple lors de mon retour de vacances en 2004. Ça me rappelle de bons souvenirs. Je souris et je tombe endormi.

À mon réveil, on est à la barrière principale du camp Mirage. Je sors mon passeport et je le montre au soldat émirati qui surveille l'accès aux lieux. Le bruit familier des avions à réaction de la Force aérienne des Émirats arabes unis se fait entendre en provenance du tarmac, le côté opérationnel du camp. Du côté administratif canadien, rien n'a vraiment changé. À l'accueil, on me remet la clé d'une chambre de transit ; mon vol vers Kandahar est pour le lendemain matin. Le hasard fait bien les choses, car j'ai un peu d'ouvrage devant moi. Je me rends à l'Iso blanc dans lequel se trouve la chambre qu'on m'a attribuée. J'y dépose mes bagages, je prends une douche et je me couche pour quelques heures.

Je me lève à l'heure du dîner et je me dirige vers la cafétéria. Assis, seul, je mange un sandwich. La nourriture du camp Mirage est toujours aussi bonne. L'ambiance est lourde ce midi. À côté de moi, trois gars discutent, un officier et deux adjudants. Je les écoute. Apparemment, il y a eu trois morts ce matin à Kandahar : l'adjudant Robert Wilson, le caporal Mark McLaren et le soldat Demetrios Diplaros. Les hommes près de moi ont l'air excités à l'idée que, pour la première fois, le transfert des cercueils se fera à bord d'un avion de transport C-17 Globemaster III. Une première pour eux. Ils semblent dire que ce sera un beau défi logistique. Je continue de les écouter en mangeant. J'avais presque oublié le cynisme face à la mort d'un être humain que la guerre peut engendrer.

En après-midi, je me rends au bureau de la police militaire où on me remet les clés d'un conteneur situé du côté opérationnel du camp Mirage. Je cherche un moment avant de trouver le bon, qui a l'air anonyme au milieu de tous les autres. Les cadenas sont vieux et encrassés, je dois jouer avec les clés pour réussir à les déverrouiller. Finalement, les cadenas cèdent et j'ouvre les deux grosses portes métalliques. À l'intérieur, une dizaine de fusils d'assaut C-8, une demi-douzaine de pistolets, une centaine de chargeurs pour les fusils d'assaut et les pistolets, des vestes balistiques, des vestes tactiques et des sacs prêts à ramasser avec l'équipement individuel nécessaire aux membres des équipes déployées. Je choisis un fusil d'assaut. Je fais de même pour le pistolet, mais cette arme m'est peu familière ; aussi, je répète les procédures pendant un moment. J'essaie ensuite de trouver une veste balistique et une veste tactique à ma taille, sans succès. Je vais être pris pour porter de l'équipement trop grand pour moi ; j'ai l'air un peu ridicule. Autre problème, je n'ai pas de munitions. Je prépare mon équipement et mes armes, prêts à être récupérés le lendemain matin, juste avant le départ, je verrouille le conteneur et je me mets à la recherche de munitions. Je n'en ai pas besoin de beaucoup ; en fait, elles ne me seront pas utiles avant mon arrivée à KAF, mais normalement on a au moins un chargeur plein quand

on monte à bord de l'avion. Personne ne semble pouvoir m'aider. J'admets que les munitions doivent être plutôt rares au camp Mirage, où le niveau de menace est pratiquement à zéro. Je trouve finalement un gars dans un quartier-maître qui, dans un élan de générosité, me remet 30 balles pour mon fusil d'assaut C-8. Je le remercie avant d'aller mettre mes munitions sous verrou avec les autres pièces de mon équipement. Je passe le reste de la journée à somnoler dans ma chambre à l'abri de la chaleur étouffante.

6 décembre 2008. Je me lève tôt, je me douche et je prends le temps de déjeuner. La journée sera longue encore une fois. Par la suite, je me rends au conteneur, je récupère mon équipement et mes armes. Puis j'enfile mon équipement de protection personnelle : il est franchement trop grand pour moi. Ensuite, je me dirige vers le tarmac où je rejoins les 40 autres membres des Forces armées canadiennes qui attendent l'avion qui les amènera à Kandahar.

Vers 11 h, on nous rassemble et on nous demande de monter dans l'avion de transport CC-130. En file indienne, on se rend jusqu'à l'appareil et, quelques minutes plus tard, on s'envole vers l'Afghanistan, vers Kandahar et vers la guerre qui n'a pas cessé.

On atterrit à KAF vers 14 h. En débarquant de l'avion, je me rends directement à l'endroit où sont déposés les bagages. Juste à côté, au mur, une pancarte est accrochée : *Welcome in Kandahar*. Je ramasse ma poche de hockey noire et je me dirige au point de rencontre. Au Canada, à l'unité, on m'a dit qu'un gars nommé Mark m'attendrait près du tarmac, et qu'il porterait une longue barbe. Je croyais que ça ne serait pas trop difficile de le trouver. Je me trompais : au moins 50 barbus autour de moi sont venus chercher quelqu'un ou quelque chose venant du camp Mirage ! Je soupire. Je n'ai aucun moyen de savoir lequel d'entre eux est Mark. J'enlève mon casque, je l'accroche sur ma veste tactique et j'attends, en espérant que quelqu'un vienne vers moi. Rien. Le compound sécurisé ne se trouve pas très loin du tarmac. J'espère y rencontrer quelqu'un que je connais, et trouver un moyen de communiquer avec mon équipe. Je m'y rends à pied.

KAF n'a pas changé. Toujours aussi poussiéreux. Toujours aussi surpeuplé. Le soleil est aussi éblouissant qu'aux Émirats arabes unis, mais la chaleur n'est pas aussi pénible ; en fait, c'est très confortable : 15 ou 20 °C, tout au plus.

Pour des raisons de sécurité opérationnelle, l'entrée du compound sécurisé est verrouillée en tout temps. Je prends donc le téléphone de campagne qui se trouve à côté de la porte et j'appelle la personne en service à l'intérieur. Je me présente et j'explique à mon interlocuteur la situation dans laquelle je me trouve. Pour quelle organisation est-ce que je travaille ? Sur le coup, je suis un peu embêté. L'unité opère sous différents noms ; aussi, je ne sais même plus pour qui je travaille en fait. Le gars à l'autre bout du fil n'a pas l'air impressionné. Il m'envoie quelqu'un à la porte : « Écoutez, laissez-moi entrer... On vient de me déployer du Canada vers KAF, et je dois retrouver mon équipe. Est-ce que quelqu'un pourrait m'aider, oui ou non ? »

On me donne accès au compound, mais on m'interdit d'entrer à l'intérieur du bâtiment. Je m'assois sur la terrasse en bois, mon équipement encore sur le dos. Je regarde autour de moi : le compound sécurisé non plus n'a pas changé depuis ma brève visite en février dernier. Une demi-douzaine de gars sont assis, à l'ombre, et boivent des boissons gazeuses en discutant de tout et de rien. Plus loin, trois vieux moustachus fument en bougonnant. Je

présume que ce sont des sergents-majors. Une partie de soccer de table se joue au soleil, à côté de la terrasse. Je regarde autour de moi. Il semble y avoir une tradition au sein de ce compound : la plupart de ceux qui sont envoyés ici signent leur nom avec la date de leur déploiement sur les poutres de bois de la terrasse. Je tue le temps en lisant les noms. J'en reconnais plusieurs, dont celui d'Irène, avec la citation « Here for a good time, not a long time ». Juste de voir son nom écrit là me donne envie de mettre le feu à la place. Elle est à vingt heures d'avion d'ici et elle trouve encore le moyen de m'enrager. Incroyable !

Je suis en train de réfléchir à tout ça quand deux barbus se présentent, des gars de l'équipe avec laquelle je vais travailler. L'un d'entre eux est Mark. Il m'attendait près du tarmac, mais il ne m'a pas vu passer. Il s'en excuse. Je ne lui en tiens pas rigueur ; Mark est un gars jovial avec qui c'est agréable de jaser. Il me souhaite la bienvenue et m'explique que l'équipe se trouve à la base opérationnelle avancée Gecko. Il me suggère d'enlever mon équipement et de ne garder que mon pistolet. On doit se rendre au tarmac pour la cérémonie de la rampe en l'honneur des trois soldats tués la veille dans l'explosion d'une bombe artisanale. Il y a des manières plus stimulantes de commencer une mission...

Une fois sur le tarmac, on se met en retrait. On est une cinquantaine, et je dois être le seul qui ne porte pas la barbe. Il y a des hommes de différents contingents : des Canadiens, des Américains, des Britanniques. Les trois cercueils défilent devant nous. La cornemuse joue. Ça me rappelle août 2007 et la cérémonie pour notre sergent-major de compagnie et notre technicien médical. Dire que j'ai quitté KAF il y a tout au plus huit mois et que je suis déjà de retour ici. Quelqu'un me tape alors sur l'épaule. C'est J.-P., l'ancien colocataire d'Alex. Il est de bonne humeur. On jase un peu en quittant le tarmac. C'est toujours plaisant de revoir des visages connus. La mafia du R22R continue de s'étendre.

Après la cérémonie, je retourne au compound sécurisé. Une grande partie de l'équipe à laquelle je me joins est présente. Les gars ont fait la route depuis la base opérationnelle Gecko pour accompagner deux de leurs membres qui tombent en vacances et pour assister à la cérémonie de la rampe. Je passe quelques heures à parler avec celui que je viens remplacer. Il essaie de me fournir le plus d'informations possible, car le lendemain, il part en vacances et on n'aura pas la chance de procéder à une vraie relève sur place. Le tout se fait à la bonne franquette, en mangeant de la pizza et en buvant une bière sur la terrasse du compound sécurisé dans l'obscurité de la nuit afghane.

Vers 21 h, Mark me dit de prendre mon équipement et mon sac et de le suivre. On sort du compound, on charge mes choses dans un VUS poussiéreux, puis on se met en route. Me promener comme ça dans KAF, dans l'obscurité, me rappelle cette nuit de juillet 2007 où je suis arrivé ici pour la première fois. Mark me dépose à proximité du Canada House et m'indique le bâtiment où j'ai une chambre réservée. Je le remercie, lui serre la main et prends mes choses à l'arrière du véhicule.

Ma chambre est au deuxième étage. C'est poussiéreux et dépourvu de tout, à l'exception d'un matelas qui traîne au sol. Les douches du bâtiment ne fonctionnent pas ; aussi, je dois me rendre à l'extérieur dans un Iso où se trouvent des douches d'appoint. Il n'y a pas d'eau chaude. C'est déplaisant. Ensuite, je me rends à l'Iso où sont les téléphones et j'appelle Éli pour lui dire que je suis arrivé sain et sauf et que tout va bien. Après lui avoir parlé un petit moment, je retourne à ma chambre, je sors mon sac de couchage et je m'allonge sur mon lit. J'entends le bruit incessant des avions qui décollent

et atterrissent sur le tarmac non loin. J'entends les convois de véhicules lourds qui circulent sur la route de terre battue menant à l'extérieur de KAF. La guerre suit son cours.

7 décembre 2008. Je me réveille tôt, je m'habille et je marche jusqu'au Boardwalk. Le Tim Hortons est ouvert. Je commande une vanille française et un bagel avec du fromage à la crème à l'ail et aux fines herbes. Je ne sais pas pourquoi, j'adore mélanger ces deux saveurs. Il fait froid ce matin ; j'ai les doigts gelés. Je me rends ensuite au compound sécurisé pour y retrouver Mark et savoir ce qui se passe aujourd'hui. Il m'informe que je pars en hélicoptère pour Gecko en milieu d'après-midi, et que je dois me présenter au tarmac de KAF avec tout mon équipement au plus tard à 13 h. D'ici là, je suis libre comme l'air.

J'en profite donc pour flâner au Boardwalk et faire le tour des petits magasins. Là non plus, rien n'a changé. Mêmes petits restos, mêmes marchands de carpettes et autres bibelots. Je suis en train de boire un thé assis sur un des rares bancs de l'endroit quand je vois un jeune couple d'Occidentaux passer devant moi avec une poussette et un bébé. Une réelle anomalie à KAF. Moi qui croyais que plus rien ne pouvait me surprendre à Kandahar... Je me demande ce qu'ils peuvent bien faire ici.

En après-midi, Mark me conduit au tarmac pour y prendre l'hélicoptère qui m'amènera de KAF à Gecko. On est une dizaine à attendre son arrivée. Les autres parlent entre eux et m'ignorent complètement. Je m'en fous, je relaxe, assis contre un bâtiment. Je regarde les appareils qui survolent KAF et les montagnes environnantes.

Vers 14 h, ce qui semble être un vieil hélicoptère de la Force aérienne hollandaise atterrit non loin de nous. Un membre de l'équipage vient à notre rencontre et nous demande de charger nos bagages. On s'exécute rapidement, puis on prend place à bord de l'appareil. Quelques minutes plus tard, on s'élève au-dessus du tarmac et je vois KAF sous nos pieds : c'est gigantesque ! J'aperçois les deux hélicoptères de combat qui nous serviront d'escorte pendant le vol. Notre appareil oblique vers la droite et prend de la vitesse. Une fois au-dessus d'une zone désertique, les mitrailleurs font l'essai de leurs armes, puis c'est parti : on s'envole direction Kandahar City et la base opérationnelle avancée Gecko.

Le trajet dure tout au plus une quinzaine de minutes. On survole des montagnes arides et des vallées désertiques avant d'arriver au nord de Kandahar City et de Gecko. La base opérationnelle avancée Gecko consiste en un immense périmètre de barbelés et en un réseau de postes d'observation fortifiés qui couvrent les collines et les montagnes se situant au nord-ouest de Kandahar City. À l'intérieur de ce périmètre sont construits deux compounds : le camp canadien et le camp américain. En plus de ces installations, on y retrouve quelques champs de tir et l'ancien bunker du mollah Omar, le commandant des insurgés, qui aurait été bâti par les travailleurs d'Oussama Ben Laden, si on en croit la rumeur. En fait, le compound américain a été construit à même celui du mollah Omar, et le compound canadien sur les ruines de celui que le commandant réservait à ses invités.

Tandis que notre hélicoptère fait son approche, je tente de jeter un regard sur Gecko. D'en haut, ça semble assez banal : quelques collines, une chaîne de montagnes, des routes en terre battue et deux compounds en béton. Je n'arrive pas à distinguer le bunker ; apparemment, il serait souterrain.

J'ai hâte d'atterrir. L'équipage hollandais n'a de toute évidence pas l'habitude de se poser à Gecko, car ses membres s'obstinent à savoir quel est le bon compound. Ils finissent par s'entendre et posent l'appareil... dans les installations américaines. Un gars à bord se lève de son siège et va les informer qu'on est au mauvais endroit. Un Hollandais lui demande s'il est certain de ce qu'il dit. Le passager perd patience et l'engueule. On redécollé aussitôt pour se poser 1 km plus loin, dans le compound canadien.

Le tarmac du compound est une gigantesque dalle de béton de la taille d'un terrain de football. L'hélicoptère projette de la poussière partout ; j'ai du mal à voir autour de moi. Je descends de l'appareil et rapidement on me lance ma poche de hockey. Je la mets sur mon dos et je suis les autres qui s'éloignent. En bordure du tarmac, je vois une vingtaine de gars barbus accotés contre des VUS et des camions. Ils ont l'air nonchalants et, de manière générale, de bonne humeur. Chacun est venu accueillir un chum ou un collègue de travail. L'ambiance est bonne ; on se donne des poignées de main, on se fait des accolades.

Je ne dois pas être trop difficile à reconnaître, pratiquement imberbe et vêtu d'un équipement trop grand, car avant même que j'aie le temps de commencer à penser à chercher les membres de mon équipe, un gars m'aborde et se présente. Il s'agit de l'officier responsable de celle-ci, un grand maigre dans la mi-trentaine. Il est lui aussi barbu, mais c'est une fine barbe rousse bien taillée. Avec ses petites lunettes, il a des airs d'intellectuel gauchiste qui écrirait de la poésie assis à l'ombre d'un arbre sur un campus d'université.

Brian me souhaite la bienvenue et me demande de le suivre. Le compound canadien est subdivisé en plusieurs petits compounds qui abritent différentes organisations. On se déplace sur une série de chemins en gravelle, ouvrant une porte de compound pour tomber immédiatement sur un autre compound. Ça a tous les airs d'un labyrinthe. Brian me fait faire le tour afin que je me familiarise avec les lieux avant le coucher du soleil.

Le compound canadien n'a rien à voir avec tout ce que j'ai connu jusqu'à présent lors de ma participation à des missions. Il y a de vraies chambres, avec de vrais lits. Tous les bâtiments sont chauffés et climatisés. On trouve un jardin au centre du camp, où un vieux jardinier afghan fait pousser des citronniers qu'il arrose à l'aide d'un vieux boyau d'arrosage décrépit. Il y a également un gymnase très convenable, un salon Internet, une salle de jeux vidéo accompagnée d'un petit salon où se trouve une machine à expresso, une salle de cinéma maison, une cuisine où une grande variété de repas frais sont servis trois fois par jour, sans compter le bar à sandwiches et à soupes vingt-quatre heures et l'accès à une panoplie de boissons et de collations de toutes sortes en tout temps, et j'en passe. Le confort et l'abondance font contraste avec ce que j'ai connu par le passé.

De plus, l'ambiance est très détendue à Gecko puisque, malgré le fait qu'à peine quelques dizaines de mètres séparent la base opérationnelle avancée de Kandahar City, on n'y déplore pratiquement jamais d'attaques. Aussi, l'uniforme au quotidien consiste en des bermudas, des sandales, un t-shirt, une casquette, des lunettes de soleil et un pistolet 9 mm. Bref, j'ai l'impression de me trouver dans un hôtel tout inclus avec vue sur Kandahar City. C'est assez étrange.

Après la visite guidée, Brian me conduit aux chambres de transit où je vais m'installer pendant mon séjour à Gecko. Je dépose mon sac et mon équipement, puis je le suis

jusqu'au petit compound de l'équipe. En chemin, il fait un dernier arrêt pour me montrer les douches et les toilettes. De vraies douches, avec eau chaude à volonté, et de vraies toilettes, le grand luxe !

Le compound de l'équipe est un endroit tranquille et confortable. Il entoure une petite cour isolée par de hauts murs et de lourdes portes de métal dans laquelle on peut travailler sur les véhicules et se préparer pour les opérations à l'abri des regards indiscrets, ou encore faire des BBQ quand l'occasion se présente. Ensuite, il y a deux chambres occupées par l'officier responsable de l'équipe et son adjoint, puis le vestiaire de l'équipe où les armes et l'équipement personnel sont entreposés ainsi qu'un petit salon avec télévision satellite où les interprètes se détendent en attendant qu'une tâche leur soit assignée. Finalement, on y trouve une petite salle de bain, un petit salon aménagé pour les briefings plus intimes, lorsque besoin est, et la salle d'opération de l'équipe.

C'est dans cette dernière que je passerai le plus clair de mon temps pendant les prochaines semaines. Celle-ci n'a rien de particulier. Elle est comme toutes les salles d'opération militaires que j'ai vues. Des murs et des tables couvertes de cartes topographiques et d'images satellites. Des bureaux couverts de paperasse. Des ordinateurs poussiéreux qui surchauffent. Des systèmes de radio. Et ainsi de suite.

Brian me signale que c'est l'heure du souper ; il me briefera sur les tâches que j'aurai à accomplir après l'heure du repas. Je me rends donc à la cuisine. À l'entrée, tous déposent leur casquette sur un petit meuble ; je fais de même. En regardant autour de moi, je constate que la plupart des gars ont leur pistolet 9 mm à la ceinture ; quelques-uns le portent dans un étui à l'épaule. Le mien est de mauvaise qualité ; il est inconfortable et me donne un air ridicule. Je prends note mentalement de me procurer un étui pour la ceinture de meilleure qualité avant de revenir à Gecko pour la mission suivante, l'automne prochain.

Je fais la file en continuant d'observer autour de moi. Les tables ne semblent attribuées à personne en particulier, mais la plupart des groupes semblent avoir leurs habitudes. Des cuisiniers afghans font le service. Il y a beaucoup de choix. Une fois mon plateau rempli, je trouve une table vide dans un coin en retrait. Je mange seul en continuant d'étudier mon environnement. C'est alors que je reçois une tape sur l'épaule. C'est Ti-Less, un gars avec qui j'ai fait mon cours de recrues et mon cours d'infanterie. Je suis content de voir un visage connu. Il est de bonne humeur. On jase un peu. Pendant le déploiement actuel, il est chargé de la sécurité du camp.

Après le repas, je prends un thé et je retourne à la salle d'opération de l'équipe. Le gars que je remplace m'a laissé un document d'une vingtaine de pages avec des directives, des trucs et d'autres informations pertinentes. Je passe à travers. Je me remets aussi à l'aise avec les systèmes informatiques qui permettent de suivre la guerre et de communiquer avec les autres camps et organisations.

Brian passe me voir un peu plus tard en soirée. Est-ce que je suis prêt à commencer demain ? Je lui réponds que oui. Il me dit que je suis libre pour le reste de la soirée et qu'à partir du lendemain matin je n'ai qu'à suivre l'horaire de l'équipe, à m'assurer que mes tâches ponctuelles soient accomplies en fonction de cet horaire, et à être disponible pour soutenir les opérateurs de l'équipe au besoin. Bref, rien de bien compliqué.

J'utilise les heures suivantes pour me mettre à jour concernant la situation sur le terrain – dans les districts, mais également dans Kandahar City – puisque c'est à l'intérieur des limites de la ville que l'équipe opère. Tandis que j'étudie les rapports, les journaux de guerre, les cartes et l'imagerie satellite, je ne peux m'empêcher de fouiller un peu plus lorsqu'il est question du district de Zhari, mon ancien terrain de jeu. En lisant les rapports, je retrouve des noms d'Afghans qui me sont familiers, tant des insurgés que des informateurs avec qui je travaillais. En regardant les cartes et l'imagerie, je retrouve des endroits connus. J'éprouve un étrange sentiment de réconfort. Comme si je me retrouvais dans mon élément, dans ma zone de confort, ici à Kandahar.

En poursuivant ma lecture, j'en apprends un peu sur ce qui s'est passé dans la province de Kandahar après mon départ, en mars 2008. Depuis, deux rotations de groupements tactiques canadiens nous ont remplacés successivement, Roto 5 et Roto 6. Le premier a démantelé une grande partie des petits camps qu'on avait peiné à établir à la grandeur des districts de Zhari et de Panjwayi. Je trouve cette décision discutable. Je sais bien que ce n'est pas la faute des gars sur le terrain ; ils n'ont fait qu'exécuter les ordres venant de plus haut. N'empêche, ça me frustre de penser aux risques qu'on a pris pendant la saison des combats de l'été 2007, lors de nos nombreuses opérations qui avaient pour but de prendre ces objectifs et d'y construire des fortifications pour étendre la zone d'influence canadienne dans la province de Kandahar et limiter la liberté de mouvement des insurgés. Ça me frustre de penser aux gars qui ont été blessés ou tués lors de ces opérations. Ce soir, je regarde la situation dans les districts de Zhari et de Panjwayi, et c'est difficile de ne pas en arriver au constat que leurs sacrifices ont été vains.

À ce que je peux voir, les insurgés sont de retour en force. Ils semblent avoir abandonné en grande partie l'idée de combattre de front les troupes de la coalition et avoir effectué une transition des tactiques de guérilla traditionnelles (embuscades, attaques de harcèlement, etc.) vers l'usage quasi exclusif des bombes artisanales. Cela a un effet négatif sur le moral des troupes, puisqu'en l'absence de combats il n'y a pas de victoire sur l'ennemi. Ainsi, les troupes en sont réduites à patrouiller dans leurs secteurs de responsabilité en attendant de sauter sur une bombe. Décidément, la dynamique a bien changé en quelques mois.

Dans les districts de Zhari et de Panjwayi, les insurgés semblent avoir repris l'initiative et être à même de limiter la liberté de mouvement des troupes de la coalition qui y sont stationnées. De plus, ils ont réussi à assassiner Habibullah Jan, l'homme fort qui contrôlait le secteur de Senjaray, la banlieue ouest de Kandahar City. Malgré ses activités douteuses, il avait toujours su garder les insurgés à distance de Senjaray grâce à sa milice personnelle, formée en grande partie de membres de l'ANP à sa solde. Depuis son décès, quelques mois plus tôt, il semble que les insurgés jouissent d'une liberté d'action totale dans ce secteur. Dans les faits, cela veut dire qu'ils sont aux portes de Kandahar City, à l'endroit exact où ils tentaient de se rendre quand nous les avons contrés à l'été 2007. Bref, on dirait que la situation n'est pas très bonne pour les forces de la coalition.

Vers 22 h, je me rends aux chambres de transit. Je défais mes bagages et je m'installe en réfléchissant à tout ce que je viens de lire. Je me demande pourquoi le groupement tactique canadien qui nous a suivis a, à toutes fins utiles, sabordé tout ce qu'on avait accompli. Pourquoi avoir abandonné les secteurs qui avaient été sécurisés ? Pourquoi

avoir déplacé les troupes positionnées à l'ouest du district de Panjwayi vers le centre et l'est du district ? Pourquoi avoir abandonné les opérations offensives contre les positions des insurgés ? Je ne comprends tout simplement pas. Non seulement tout ce que nous avons fait pendant Roto 4 a été rendu obsolète par les actions du groupement tactique de Roto 5, mais les gains faits sur le terrain par les membres du groupement tactique de Roto 5 ont eux aussi été abandonnés et sabordés, cette fois par le groupement tactique de Roto 6 qui est actuellement déployé sur le terrain. J'ai du mal à saisir ce manque de continuité. Est-ce que les commandants aux échelons supérieurs se parlent ? Pourquoi chaque Roto fait-il comme bon lui semble ? Pourquoi risquer la vie et la santé des gars sur le terrain uniquement pour des gains temporaires, qui ne durent tout au plus que six à huit mois ? Tous ces risques courus pour qu'une fois notre mission terminée on retourne à la maison et on se fout de ce que la prochaine Roto fera. J'ai beaucoup de mal à comprendre. J'ignore si c'est le décalage horaire ou toutes ces questions qui me tournent dans la tête, mais je n'arrive pas à dormir cette nuit-là.

Le lendemain matin, je me réveille avec l'aube. Il fait beau soleil ; la température est un peu fraîche, mais quand même confortable. Je me rends aux douches qui se trouvent dans un bâtiment à une cinquantaine de mètres des chambres de transit. Déjà, plusieurs gars font leur toilette du matin. Ils m'ignorent, et je fais de même. Il y a également trois ou quatre travailleurs locaux, des Afghans engagés pour faire le ménage dans le camp. Ils semblent attendre pour passer une serpillière. Un gars qui se trouve à côté et qui a un fort accent me dit de m'habituer à me faire regarder la raie quand je prends ma douche le matin. Que tous les jours au moins quelques travailleurs locaux se trouvent une raison ou une autre pour venir flâner et mater les gars qui se lavent. Si ça leur fait plaisir, je m'en contrefous. Je regarde par-dessus mon épaule et ris en les regardant se rincer l'œil.

Ensuite, je me rends à la cuisine. Les déjeuners sont excellents : des œufs McMuffin, des crêpes, des fruits, des omelettes. Je mange comme un ogre. Il va falloir que je fasse attention lorsque je reviendrai ici pour ma prochaine mission qui devrait durer huit mois, car je risque fort de retourner au Canada obèse.

Après le déjeuner, je me rends à la salle où se trouvent les téléphones, à quelques pas seulement de la cafétéria, pour appeler Éli. Je lui raconte un peu comment est le camp. Je lui décris le confort et fais des comparaisons avec ce que j'ai connu précédemment à Wilson. Elle m'écoute.

Quand mon appel est terminé, je me dirige vers la salle d'opération de mon équipe. C'est désert. La plupart des membres sont toujours à KAF et reviennent plus tard dans la matinée par la route. De plus, l'équipe ne commence généralement pas sa journée de travail avant 9 h. Aussi, ça me laisse un peu de temps pour continuer d'étudier la situation sur le terrain et tenter de me remettre dans le rythme des opérations.

Vers 9 h, Brian et deux opérateurs entrent dans la salle d'opération et m'informent qu'il n'y aura pas de briefing ce matin, parce qu'on est peu nombreux. Les deux opérateurs, des francophones, se présentent. Ils sont sympathiques. Ils m'expliquent qu'il règne des tensions dans l'équipe depuis quelques mois, et que deux clans se sont créés. La division s'est faite sur une base linguistique. Les francophones se tiennent ensemble, et les anglophones font de même. Tous travaillent conjointement de manière professionnelle, mais lorsque c'est possible, les deux groupes s'évitent. Je trouve ça étrange.

Vers 11 h, on entend à la radio que les véhicules de l'équipe sont en approche de Gecko. On attend la confirmation selon laquelle ils ont pénétré dans le périmètre, puis on se rend aux lourdes portes de métal qui donnent accès à notre compound. On les ouvre et, quelques minutes plus tard, je les vois arriver. À leur bord se trouvent les opérateurs de l'équipe que je viens de joindre.

Les jours qui suivent, j'apprends à connaître l'équipe. Ce que les deux francophones m'ont dit plus tôt s'avère exact : l'équipe est bel et bien divisée en deux groupes linguistiques. Pourtant, étant donné que je suis le petit nouveau et que je ne suis pas un opérateur, je réussis à maintenir un certain statu quo. Ainsi, les membres des deux clans me parlent. Un des anglophones est un gars intéressant. Il semble être constamment surexcité. Il a participé à l'opération Médusa deux ans plus tôt et aime en parler. Ses histoires sont intéressantes.

Le 13 décembre 2008, je me lève tôt comme à mon habitude : je ne me suis toujours pas remis du décalage horaire. Dans les douches, les sourires de prédateur de mes voyeurs afghans me sont presque devenus familiers. Je vais déjeuner, j'appelle Éli et finalement je me rends à la salle d'opération pour y boire mon thé en regardant les différents chat rooms afin de savoir ce qui s'est passé pendant la nuit.

Ça fait quelques minutes que je suis assis devant mes ordinateurs à suivre la situation quand un message apparaît sur un de mes écrans. Un véhicule aurait roulé sur une bombe artisanale. Il y aurait deux morts, et un troisième homme serait coincé dans le véhicule et risquerait de ne pas s'en sortir. Je regarde l'indicatif d'appel. Je fais quelques recherches sur le réseau du groupement tactique pour me rendre compte que les gars qui viennent de sauter proviennent de la même unité que l'opérateur anglophone surexcité. Ce dernier n'est pas encore levé, mais il est toujours un des premiers à se présenter à la salle d'opération pour le briefing du matin. Je vais vraisemblablement être celui qui va devoir lui annoncer la nouvelle. Je présume qu'il a beaucoup de chums au sein de l'indicatif d'appel victime de l'explosion. Je ne le connais pas beaucoup, pourtant je l'aime bien. Je me demande comment il va réagir.

Vers 9 h, il entre dans la salle d'opération. Je ne sais pas trop quoi lui dire. Je lui demande s'il a pas mal de chums au sein de l'indicatif d'appel en question. Oui, répond-il. Je lui fais alors un signe de la tête, pointant vers l'écran géant au fond de la salle. On y voit défiler le chat room des opérations du groupement tactique ; les demandes d'évacuation des blessés et des morts qui sont rendus trois maintenant : le caporal Thomas Hamilton et les soldats Michael Curwin et Justin Jones. Je lui dis : « Sorry man. » Il me répond que ça va.

On passe le reste de l'avant-midi à tenter de déterminer ce qui s'est passé et qui en est responsable. Six morts en huit jours dans le même secteur, celui de Senjaray, la banlieue ouest de Kandahar City, la porte d'entrée vers le district de Zhari. C'est inquiétant. Il semble y avoir un insurgé ou encore une équipe d'insurgés particulièrement efficace qui opère dans ce secteur.

L'après-midi même, Brian nous demande de le rejoindre dans les collines se trouvant au centre de Gecko. On prend donc quelques véhicules et on sort du compound canadien, tout en demeurant sur la base. On se regroupe tous sur un flanc de colline.

Brian a l'air contrarié. Il nous informe que le sergent-major responsable du compound canadien en a assez de voir notre équipe traîner dans son camp. Ce dernier songerait à nous expulser une bonne fois pour toutes. Cela nous forcerait à déplacer nos véhicules et notre équipement au camp Nathan Smith, au nord-est de Kandahar City, ou encore à KAF, ce qui nuirait grandement à nos opérations. Brian suggère que l'équipe aille se faire oublier momentanément à KAF. Lui, son adjoint, les opérateurs et les interprètes discutent un moment, puis s'entendent sur un plan qui consiste à quitter Gecko dès le lendemain pour une période indéterminée. Je les écoute sans me prononcer. J'estime que je n'ai pas vraiment mon mot à dire.

Quand notre petite réunion improvisée se termine, je prends Brian et son adjoint à part. Je leur souligne que je ne suis pas connu de la chaîne de commandement du camp. Que mon visage n'est pas associé avec l'équipe. Je leur explique que je préférerais rester à Gecko et ainsi éviter de nuire aux systèmes de gestion et de collecte d'information mis en place par le gars que je remplace actuellement. Si c'était mes systèmes, ça ne me dérangerait pas. Mais dans le cas présent, je ne suis ici que pour quelques semaines, et pour assurer la continuité des systèmes en l'absence de celui qui en est responsable pour la durée de cette mission. Brian accepte de me laisser à Gecko avec un interprète. Ça fait mon affaire.

Le 14 décembre, je regarde l'équipe quitter le compound canadien. Je suis maintenant seul avec un interprète qui passe le plus clair de sa journée à écouter les nouvelles dans le petit salon de notre compound. CNN passe en boucle une vidéo du président américain dans laquelle ce dernier est la cible d'un homme qui lui lance sa chaussure. L'interprète trouve ça hilarant. De mon côté, je m'installe et j'essaie de trouver une méthode efficace pour soutenir l'équipe à distance, les opérateurs étant maintenant situés au camp Nathan Smith et à KAF. Je passe quelques heures à mettre au point un système simple, en plus d'établir une méthodologie de travail avec le reste de l'équipe. En fin d'après-midi, on est prêts à opérer.

Les jours suivants sont monotones. Le tempo opérationnel de l'équipe est au minimum dû au fait qu'elle n'opère pas depuis Gecko et qu'on est localisés dans trois camps différents. Ça ne me dérange pas trop. J'ai attrapé un virus qui me détruit l'estomac. Je passe l'essentiel de mon temps assis sur le bol de toilette. J'ai des sueurs froides et des étourdissements. C'est déplaisant. Quand le mal passe, je profite de mon temps libre pour tenter de suivre un cours universitaire à distance, dont j'ai déjà maintes fois repoussé la date de remise du travail final faute de temps pour le terminer. La salle d'opération est infestée de mouches. Pour une raison que je n'arrive pas à m'expliquer, je n'ai pas envie de poser les rubans collants spécialement conçus pour les attraper et les tuer. Je préfère les regarder voler : ça passe le temps. Deux mouches posées sur un de mes claviers d'ordinateur semblent baiser. Je les observe en buvant une bouteille d'eau pétillante. Au moins, il y en a qui ont du bon temps ici.

Je m'installe dans une petite routine qui est ponctuée par ma douche du matin, mes trois repas, mon appel à Éli et la petite heure que je passe avec le personnel de soutien du compound canadien, le soir autour d'un feu de camp. Mon corps combat encore le virus, mais ce n'est pas si mal. Je me couche tôt, je lis beaucoup. C'est difficile de croire que je suis à la guerre. J'ai l'impression d'être en vacances.

Le 16 décembre, je téléphone à Éli. C'est son anniversaire. Le deuxième d'affilée qu'elle passe seule. Elle me dit que ça va, qu'elle se tient occupée avec la décoration de la nouvelle maison. On se parle un moment, puis on raccroche.

Quelques jours avant Noël, l'équipe revient s'installer à Gecko. Je suis content d'avoir du monde avec qui parler ; ça devenait long de passer mes journées seul dans la salle d'opération à travailler à partir de différents systèmes, mes seuls échanges se faisant par courriel ou encore par l'intermédiaire des chat rooms. N'empêche, comme j'étais le seul point de contact avec l'équipe à Gecko, ça m'a donné l'occasion de rencontrer des membres des autres organisations opérant depuis notre camp. De temps à autre, quelqu'un se pointait à la porte et me demandait un service, ou bien m'en rendait un à l'improviste. La plupart du temps, je ne savais pas à qui j'avais affaire, puisque tout le monde est habillé en civil et se présente par son prénom. Je trouve ça intéressant comme dynamique.

Le 25 décembre 2008, la majorité des gens à Gecko prennent une pause opérationnelle pour célébrer Noël. Chacun reçoit une boîte-cadeau contenant diverses babioles, gracieuseté de quelques organismes communautaires canadiens, puis on enchaîne avec la journée sportive. Des équipes représentant les différentes unités présentes dans le compound canadien s'affrontent dans divers sports. Dans mon cas, c'est un jour de congé. Je ne suis pas un amateur de sports d'équipe, je préfère la course. Je suis un individualiste, même dans l'entraînement physique.

Pour souper, on a droit au traditionnel repas de Noël : dinde, farce, boule de pommes de terre pilées et canneberges, ainsi qu'une bûche de Noël qu'on se passe d'une personne à l'autre et dans laquelle chacun plonge le visage pour y prendre une bouchée jusqu'à ce que le gâteau ne ressemble à rien d'autre qu'à un ramassis de glaçage, de poils de barbe et de bave.

En soirée, j'appelle Éli. Sa mère est venue la rejoindre. Je suis content qu'elle ne passe pas Noël seule cette année. Je téléphone ensuite à mes parents pour leur souhaiter un joyeux Noël. Tandis que je parle à ma mère, le camp est secoué par une énorme explosion. Je m'interromps un instant et je sors la tête de la cabine téléphonique. D'autres font de même. Souvent, il y a des explosions contrôlées à Gecko, soit dans le cadre d'un entraînement, soit lorsque les ingénieurs de combat procèdent à la destruction de bombes artisanales. Mais normalement, on nous informe d'avance. Et surtout, c'est le soir de Noël : la grande majorité des Canadiens et des Américains sont en pause opérationnelle pendant vingt-quatre heures. Puisqu'il ne semble pas y avoir de panique, je termine ma conversation avec ma mère, je parle un peu avec mon père, puis je raccroche. Je me rends ensuite à la salle d'opération pour voir s'il n'y aurait pas un peu d'information sur la cause de l'explosion.

J'y apprends que les insurgés ont commis un attentat à la voiture piégée contre un hôtel se trouvant au sud de notre position, en plein cœur de Kandahar City. Ils auraient tenté de cibler un party de Noël auquel prenaient part des expatriés, surtout des membres des organisations non gouvernementales. L'explosion a détruit toute la façade de l'immeuble, sans parler des véhicules stationnés à proximité. Il y aurait de nombreux morts et blessés, mais on a peu de détails, puisque ce sont les autorités locales qui gèrent la situation. Comme aucun membre de la coalition n'est impliqué, je n'ai pas grand-chose à faire, sinon lire le résumé des événements avant de donner mon briefing demain. Je décide donc

de ne pas me casser la tête avec ça et de rejoindre l'équipe qui prend une bière dans la cour du compound.

Il fait nuit déjà. Le ciel est clair et étoilé. Je me tire une chaise et je me joins à quelques opérateurs. On me lance une bière en cannette ; on a droit à deux ce soir, mais un des opérateurs, qui a des contacts, a réussi à nous en procurer quelques-unes de plus. Il fait frisquet, mais la bière me semble tout de même bonne. Au-delà des murs du camp, on entend les sirènes de l'ANP et de l'ANA qui sont en train de gérer la situation sur le site de l'explosion, et qui évacuent morts et blessés vers l'hôpital de Mirwais Mina dans l'ouest de Kandahar City. Un des opérateurs m'offre un cigare et me l'allume. Je fume et je bois en regardant le ciel et en écoutant les bruits qui émanent de la ville. On entend quelques coups de feu. Parfois, une rafale de balles traçantes passent loin au-dessus de nos têtes et laissent des lignes de phosphore rouge vif à travers la nuit. Pour une raison ou pour une autre, ça me détend. J'aime la dynamique de Kandahar, que ce soit dans les districts ou en ville. On se croirait au Far West.

Le 26 décembre, un autre Canadien est tué par une bombe artisanale dans le district de Zhari. Il s'agit du soldat Michael Bruce Freeman. Le lendemain, deux autres meurent dans des circonstances similaires, cette fois dans le district de Panjwayi : l'adjudant Gaétan Roberge et le sergent Gregory Kruse. Au total, les Forces armées canadiennes ont perdu neuf de leurs membres en moins d'un mois dans la province de Kandahar. Au moins sept de ces morts sont vraisemblablement liées à un seul et même insurgé qui se spécialise dans les bombes artisanales et qui opère dans le secteur de Senjaray, en banlieue ouest de Kandahar City. Toutes les unités de la Force opérationnelle interarmes Afghanistan sont mises en état d'alerte. Le commandant de la Force leur ordonne de se concentrer sur le ciblage, la capture ou l'élimination de cet insurgé. Plus de 2 000 personnes travaillent activement à l'identifier et à le tuer. La rançon de la gloire, j'imagine. Si celui-ci a un minimum d'instinct de survie, il est déjà loin à l'heure qu'il est.

Je passe les jours suivants à préparer le retour du gars que je suis venu remplacer. J'essaie également de trouver un moyen de retourner à KAF à temps pour prendre l'avion qui me ramènera au camp Mirage. Mon vol est le 31 décembre. Or, je ne peux pas me rendre à KAF par la route, puisque mon équipe ne prévoit aucun déplacement avant la première semaine du mois de janvier suivant. Pour ce qui est des hélicoptères, c'est toujours plus compliqué dans le temps des fêtes en raison des nombreux VIP et de leur entourage qui font le tour des différents camps pour montrer leur soutien aux troupes qui passent Noël loin de leurs proches.

Je finis par trouver une place sur un vol qui quitte Gecko le 29 décembre. J'ai l'impression d'être arrivé la veille. Décidément, un mois, ça passe trop vite ; je commence à peine à me remettre dans la dynamique de notre secteur d'opération, à m'y retrouver dans les dizaines de noms d'endroits, de personnes clés et d'événements qui remplissent les rapports de renseignement au quotidien. Je viens tout juste de prendre le dessus sur le décalage horaire et sur le virus qui m'a bousillé l'estomac pendant près d'une semaine, à mon arrivée. Bref, je ne veux pas repartir déjà. Vers 10 h, je monte à bord d'un hélicoptère de transport CH-47 Chinook. Je m'installe et je regarde autour de moi. On est une vingtaine, des Canadiens et des Américains.

J'arrive à KAF vers midi. On m'informe que je dois me rapporter au compound sécurisé pour y travailler en attendant mon départ dans deux jours. Ça me contrarie un peu, je pensais me la couler douce au Boardwalk pendant les quarante-huit prochaines heures.

Après le dîner, je me rends au compound sécurisé. On m'a fourni un code d'accès pour y entrer et en sortir à mon gré. À l'intérieur, c'est la routine. Une dizaine de personnes traînent sur le patio et discutent. L'intérieur est lugubre, l'éclairage est moyen. Il y a des ordinateurs et des cartes partout. Ça ressemble à un mauvais décor de film d'espionnage. C'est relativement tranquille ; les gens parlent, mais pas très fort. Je regarde autour, je vois plein de visages éclairés par les écrans d'ordinateur. Ils ont le teint vert et les yeux rougis. Ils n'ont pas l'air en santé. Étant donné que je n'ai pas grand-chose à faire, on me dit de jaser avec les différents spécialistes pour en apprendre plus sur le métier. Ça ne me tente pas tellement : tout le monde a l'air occupé, j'ai l'impression de déranger. Je finis par trouver un gars à la gueule sympathique. On se présente. Charles m'invite à m'asseoir. Je me tire une chaise et on passe une bonne partie de l'après-midi à discuter. Il m'explique un peu ce qu'il fait ; c'est intéressant. Il m'apprend qu'il part pour ses vacances dans deux jours. On sera sur le même vol. Je suis content, ça va me faire quelqu'un avec qui parler.

Le 31 décembre, je me présente au terminal de Kandahar. Encore une fois, je ne porte pas l'uniforme. J'attire un peu l'attention, mais je dois avouer que ça ne me déplaît pas. Je fais inspecter mes bagages, puis je traverse le terminal et je vais m'asseoir à l'extérieur, au soleil. Il est environ midi, mais il ne fait pas trop chaud ; en fait, c'est très confortable. Je dépose mes armes et mon équipement de protection personnelle sur le sol et je m'en sers comme dossier. À moitié allongé, je profite des rayons du soleil quand Charles vient me rejoindre et s'assoit à côté de moi. On laisse tomber les sujets liés à l'ouvrage et on parle plus de nos vies personnelles.

Vers 13 h, c'est l'embarquement. On se rend en file indienne vers l'Hercule C-130. On prend place à bord, on s'installe dans les sièges de filet rouge et, quelques minutes plus tard, on est dans les airs, direction les Émirats arabes unis.

On atterrit au camp Mirage en fin d'après-midi. Je pars de mon côté chercher les clés du conteneur pour y remettre mes armes et mon équipement de protection personnelle. Par la suite, je rejoins le reste du groupe. On traverse du côté opérationnel vers le côté administratif du camp, où on reçoit les clés de nos chambres respectives. Je m'installe dans la mienne, je prends une douche, puis je retrouve Charles sur la terrasse à côté de la cafétéria. On soupe en plein air, la température est agréable. On regarde le coucher du soleil en discutant. Puis, vers 21 h, on va se coucher. Je suis encore assommé par l'effet somnolent des pilules antinausée, aussi je m'endors quasi instantanément.

Le 1^{er} janvier 2009, je passe la journée avec Charles à visiter Dubaï. On y est déjà venus tous les deux plusieurs fois, mais c'est toujours agréable de s'y promener. On va dîner au restaurant TGIF qui se trouve dans un des nombreux centres commerciaux de la ville. Par la baie vitrée, on regarde les pentes de ski artificielles et les gens qui les descendent. En fin d'après-midi, on retourne au camp Mirage. Il y a un souper de homard et de steak à volonté pour célébrer le jour de l'An. En fait, c'est en voyant le buffet que je me souviens que c'est la nouvelle année. Au beau milieu du désert, c'est facile de l'oublier.

Après le souper, je me rends à l'aéroport civil de Dubaï. Quelques heures plus tard, je m'envole vers Paris. J'arrive à l'aéroport Charles de Gaulle au petit matin. J'ai quelques heures à attendre avant mon prochain vol. Il fait froid dans le terminal, c'est inconfortable. Je m'achète une vanille française bouillante pour tenter de me réchauffer et une baguette jambon fromage pour manger et tuer le temps.

Vers 11 h, je monte à bord de l'avion qui m'amènera à Toronto. Le vol est ennuyant. J'ai beau avaler plusieurs pilules antinausée, je n'arrive pas à dormir. J'arrive à destination en début d'après-midi, mais je dois encore attendre trois heures pour mon dernier vol. Quand enfin j'embarque, je me retrouve dans un appareil d'à peine dix places. On décolle en plein blizzard. L'avion se fait brasser par la tempête, et nous aussi par la même occasion. Quand on atterrit, je me sens étourdi.

Je descends directement sur le tarmac ; on doit se rendre au terminal à pied. Éli m'y attend. Elle me saute au cou. Je suis content de la voir. Aujourd'hui, c'est notre deuxième anniversaire de mariage. Je suis heureux d'être revenu à temps pour qu'on le célèbre ensemble, même si je suis épuisé par le voyage.

Pendant qu'on attend mes bagages, Éli et moi, on jase un peu. Elle me raconte ce qui s'est passé à la maison pendant le dernier mois, me donne des nouvelles des chats et du chien. De mon côté, je l'écoute sans trop participer à la conversation. Je sais qu'Éli est une grande parleuse, et c'est, je crois, ce qui lui est le plus difficile quand je suis absent, de ne pas pouvoir parler à quelqu'un. Finalement, au bout de trente minutes, j'apprends que mes bagages se sont perdus. Je donne mes coordonnées au personnel de la compagnie aérienne afin qu'on me les livre lorsqu'ils seront retrouvés.

Ensuite, Éli et moi, on retourne à la maison. En chemin, on s'arrête dans un restaurant grec pour s'acheter un souper pour emporter. Je suis dans un état de zombie. Peu de temps après le repas, je m'excuse auprès d'elle et je vais me coucher. Je suis exténué et j'ai l'impression que le dernier mois n'a été qu'un rêve.

Les confessions d'un accro de la guerre

De retour au Canada, on me donne les trois premières semaines de janvier 2009 de congé. Je passe la première à la maison, tranquille, à mettre la dernière touche à notre emménagement. Pendant la suivante, je me rends à Valcartier pour donner une formation de quelques heures aux candidats au cours de spécialiste en renseignement tactique. Éli et moi, on profite de ma dernière semaine de vacances pour partir et se détendre sur les plages de la Riviera Maya, au Mexique.

Début février, je suis de retour au travail. Irène m'épuise plus que jamais. Je ne vois pas comment je pourrai travailler sous ses ordres pendant encore trois ou quatre ans. Je vois une porte de sortie lorsque je suis accepté pour participer à la sélection qui me permettrait de joindre une des spécialités du métier. Si je suis retenu, je suivrai le cours ; et si je le réussis, je serai muté ; ainsi, je n'aurai plus à travailler avec Irène. Je présume que la sélection ne sera qu'une formalité. Je me trompe : j'échoue. Je l'apprends un mois plus tard, au début de mars. C'est Irène qui me l'annonce. Derrière sa fausse empathie, il y a un soupçon de sarcasme dans sa voix.

L'après-midi même, je me rends au bureau de l'officier de sélection du personnel de la base. Je lui explique que je suis dans un cul-de-sac professionnel et je lui demande s'il serait possible de m'inscrire au Programme de formation universitaire pour les membres du rang, le PFUMR. Selon lui, je réponds à tous les critères pour poser ma candidature, incluant les crédits universitaires que j'ai accumulés en suivant des cours à distance depuis 2006. Le PFUMR me permettrait de passer de membre du rang à officier, en plus de pouvoir faire un baccalauréat aux frais des Forces armées canadiennes. J'étudierais à temps plein tout en recevant mon salaire. Et surtout, je ne travaillerais plus pour Irène. Dans l'ensemble, ça semble un excellent programme.

L'officier de sélection du personnel m'explique les démarches. Il me faut remplir une quantité impressionnante de paperasse. Je dois également obtenir des lettres de recommandation de la part de ma chaîne de commandement, incluant Irène. Je suis content d'avoir prétendu l'apprécier depuis le début. Elle n'a aucune idée de mes sentiments à son égard. En fait, elle croit que je suis son caporal soumis et obséquieux, qu'elle peut traiter à sa guise tout en le formant selon ce qu'elle considère comme ses normes de qualité. Ça me fend l'âme de jouer ce jeu, mais si je suis accepté au PFUMR, ça aura valu le coup. Je dois de plus passer un test médical, un test de forme physique et quelques entrevues. Lorsque tout cela sera fait, mon dossier sera envoyé à Ottawa. Il sera analysé en octobre et en février de l'année prochaine, il entrera en candidature pour la compétition. Le programme étant contingenté, et le nombre de places extrêmement limité, l'officier de sélection du personnel m'informe qu'il est fort probable que je ne sois pas

retenu à ma première tentative, et que je risque de devoir me réessayer l'année suivante. Ça me déçoit un peu, mais je décide de m'inscrire quand même.

Début mars, je suis convoqué au quartier général de la Défense nationale à Ottawa. Je m'y présente avec Éli en début d'après-midi. Je suis accueilli par une partie de l'état-major de la branche du renseignement. On se rassemble dans une salle de briefing, puis le commandant de la branche, un général, m'appelle à l'avant. Il me remet la mention élogieuse du chef d'état-major de la Défense, le général Hillier. Cette mention reconnaît mon travail comme opérateur en renseignement tactique au sein de la compagnie B du GT3R22R pendant l'opération Athéna Roto 4. C'est une tape dans le dos qui est la bienvenue après les déceptions des derniers mois.

Je passe le reste du mois de mars à remplir les formulaires et à passer les tests requis pour mon inscription au PFUMR. Au travail, tout est au beau fixe. Irène m'enrage, mais je me consume intérieurement sans rien laisser paraître. J'essaie de l'ignorer, je me concentre sur les tâches que j'ai à faire. Je suis la situation sur le terrain à Kandahar, j'ai hâte d'y retourner.

À la maison aussi, c'est au beau fixe. Éli se lève longtemps avant l'aube et travaille à ses contrats de traduction. Le soir, il n'est pas rare qu'elle tombe endormie sur le divan tout de suite après le souper. On partage le même toit et le même lit, mais c'est tout. J'ai de moins en moins envie d'être chez moi. Je trouve ça dommage.

Souvent, je souffre d'insomnie. Lorsque ça arrive, je monte dans le VUS et je conduis pendant des heures sans but précis. Je tourne en rond dans les rues désertes de la ville. Mon esprit divague entre mes frustrations de la journée avec Irène et l'Afghanistan. Je réfléchis à l'opération Athéna Roto 4. La meilleure période de ma carrière. Je regrette que ce soit fini. J'espère que la prochaine mission sera intéressante, même si j'en doute. Je deviens de plus en plus obsédé par l'Afghanistan, j'y pense constamment. Je lis à son sujet au travail. Je lis à son sujet à la maison. J'écoute des vidéos, je regarde des photos. J'en parle constamment.

Mi-avril 2009, l'équipe à laquelle je vais me joindre pour l'opération Athéna Roto 8 se forme. Ça signifie que je ne travaillerai plus avec Irène avant mon retour de mission l'année prochaine. Je suis heureux. Le commandant de l'équipe se nomme Robert, il est le conjoint d'Irène. Robert est un gars sympathique, un vrai bon bonhomme. Je me demande ce qu'il fait avec elle. Sans être une beauté, il pourrait se trouver beaucoup mieux.

Son adjoint, Burt, est un vieil adjudant qui a mauvais caractère. Avec sa carrure imposante et sa grosse moustache grisonnante, il ressemble à un Viking. Il a le visage cuit par le soleil, il fume comme une cheminée et lorsqu'il se soûle, c'est à grands coups de whisky. Bref, c'est l'image du mâle alpha. De plus, il semble être incapable de prononcer une phrase sans y insérer au moins deux ou trois jurons. Quand il s'adresse à l'équipe, ça ressemble à ceci : « Holy cock ! Listen up, you fruit cakes. I don't give a fuck about your fucktards problems. Man up or I'll cock punch you, fucking cunts. » J'aime bien Burt. Il est de la vieille école, mais il est divertissant. Et puis son rôle au sein de l'équipe est de maintenir la discipline, et je ne suis pas inquiet quant à ses habiletés dans cette tâche.

Le reste du groupe est formé d'opérateurs qui viennent d'un peu partout. La plupart n'ont pas d'expérience en théâtre opérationnel. Les grades varient, mais ça compte pour

peu puisqu'on utilise uniquement les prénoms pour s'interpeller. Les seuls qui sont en position d'autorité sont Robert et Burt.

De mon côté, je suis l'opérateur en renseignement de l'équipe, ce qui me met dans une position étrange. Je ne fais pas partie des opérateurs, ni de la chaîne de commandement : je suis en zone neutre. Cependant, je dois endurer l'attitude arrogante de plusieurs des opérateurs, qui pourtant n'ont pas d'expérience. L'entraînement pour la mission débute à peine que je sens déjà que je vais avoir du mal à travailler au sein de ce groupe. Je décide quand même de mettre tout ça de côté et je tente de me concentrer sur la tâche à faire et la mission qui s'en vient.

On passe les mois d'avril et de mai à recevoir des briefings et à répéter notre cycle opérationnel. Endurer l'arrogance de certains membres de l'équipe au jour le jour me semble quand même moins pénible que de travailler avec Irène. Aussi, de manière générale, la vie n'est pas si mal. Entre deux entraînements, je fais mes travaux universitaires et je règle les derniers détails de mon dossier d'inscription pour le PFUMR. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour poser ma candidature ; maintenant, ce n'est plus de mon ressort, il ne me reste plus qu'à attendre la réponse du comité de sélection qui rendra sa décision au printemps prochain.

Un soir où je suis une fois de plus incapable de m'endormir, je décide de rester à la maison plutôt que d'aller rôder en ville au volant de mon véhicule. Je suis sur Facebook ; je regarde des vidéos sur l'Afghanistan que des chums ont mises en ligne. Ce pays me manque. La vie est plus simple là-bas : je n'y fais pas d'insomnie, étrangement ma relation avec Éli semble plus saine – du moins, on communique plus –, et puis dans l'ensemble j'ai davantage l'impression d'y accomplir quelque chose de significatif et de concret.

Je médite sur tout ça quand un de mes chums, Martin, m'envoie un message privé. Il se prépare à partir pour Kandahar ; il sera mitrailleur à bord des hélicoptères. Je lui dis que c'est une bonne nouvelle, que cette fois il ne risquera pas de sauter sur une bombe artisanale à bord de son VBL III, comme il l'a fait à deux reprises lors de l'opération Athéna Roto 4. Il rit. Quand est-ce que je vais le rejoindre à Kandahar ? Je lui réponds que je suis censé remplacer un gars pendant un mois ou deux en juin et juillet, puis que je participerai à l'opération Athéna Roto 8 d'octobre 2009 à mai 2010. Il propose d'aller manger un Whopper au Burger King du Boardwalk lorsque j'arriverai en juin. Je lui réponds que c'est un rendez-vous, puis, comme il doit lâcher Facebook, on se dit au revoir.

Je l'ignore à ce moment-là, mais il s'agit de notre dernière conversation. Je n'irai pas faire de remplacement à Kandahar en juin, ma chaîne de commandement préférant que je participe à l'entraînement préparatoire à la mission. Et mon chum ne sera plus en vie lors de mon arrivée à Kandahar en octobre, il sera tué dans l'écrasement de son hélicoptère le 6 juillet 2009.

Fin mai 2009, toute l'équipe se rend à la base de Meaford, dans le nord de l'Ontario, pour y continuer l'entraînement. Celui-ci commence avec la marche forcée réglementaire, que tout membre des Forces armées canadiennes doit accomplir avant un déploiement. Il s'agit d'une marche de 13 km avec fusil d'assaut, casque de kevlar et une charge de 30 kilos sur le dos. Le tout doit être terminé en moins de deux heures vingt-six minutes.

Normalement, il s'agirait d'une formalité. J'ai réussi plusieurs de ces épreuves lors de lendemains de veille pénibles, et j'ai participé à des marches du même type allant jusqu'à 25 km de distance. Pourtant, cette fois je souffre un peu plus. Il faut dire que je n'ai pas mis les chances de mon côté. Deux jours auparavant, j'ai participé au Marathon d'Ottawa. Je me suis fait une entorse à la cheville gauche au trente-deuxième kilomètre et, trop orgueilleux pour abandonner, j'ai parcouru les dix derniers dans cet état. Bref, aujourd'hui, ma cheville est toujours blessée, mais je n'ai pas d'autre option que de faire la marche jusqu'au bout. Quelques-uns de mes chums parmi les opérateurs se paient ma gueule. Ils me trouvent imbécile d'avoir couru un marathon juste avant ce test. Je m'en fous un peu. Quelques ibuprofènes et quelques bières engourdiront le mal ce soir au Boston Pizza.

Le mois de juin file rapidement. On passe nos journées sur les champs de tir. On s'entraîne tant avec le pistolet 9 mm qu'avec le fusil d'assaut C8. En soirée, on fait notre entraînement physique en équipe, puis on se rend au Boston Pizza où l'on boit quelques bières en jasant. On en profite souvent également pour y souper, car la nourriture de la cuisine de la base de Meaford est carrément dégueulasse. Parfois, les fins de semaine, on se rend à Blue Mountain où l'on se soûle comme s'il n'y avait pas de lendemain.

Début juillet, on prend notre photo en uniforme devant le drapeau canadien : la *hero shot*. Il s'agit de la photographie qui sera remise aux médias advenant le cas où on serait tué pendant la mission.

Le 4 juillet, toute l'équipe s'envole vers la côte Est américaine pour continuer l'entraînement. L'endroit est intéressant, mais puisqu'on arrive sur place le jour de la fête nationale des États-Unis, il ne se passe pas grand-chose. On décide de se rendre à l'océan qui se trouve à moins d'une heure de route. On passe la soirée à traîner sur la plage et à écumer les petits bars de quartier des environs.

Le 7 juillet, au retour de ma journée d'entraînement, je prends une douche et j'ouvre mon ordinateur portable. J'ai un courriel de la part d'Éli. Il est court. Elle m'écrit de regarder le site Internet de la CBC, puis elle termine son message en m'offrant ses sympathies. J'ai la gorge qui se serre.

Sur le site, je me rends à la page qui montre, dans un ordre chronologique, les photos et les noms des soldats canadiens décédés en Afghanistan. J'y vois celles de deux de mes chums. Le premier, Charles-Philippe « Chuck » Michaud, est mort à l'hôpital de Québec le 4 juillet, des suites des blessures qu'il a subies lorsqu'il a marché sur une mine à Kandahar à la fin juin. J'ignorais jusqu'à ce moment qu'il avait été blessé. Le deuxième, Martin « Jo » Joannette, est mort le 6 juillet dans l'écrasement de l'hélicoptère à bord duquel il se trouvait pendant une opération de routine. Je reste figé en voyant leurs photos. J'ai la gorge serrée. Je voudrais pleurer, mais aucune larme ne monte. Je ferme mon ordinateur, puis je m'allonge sur mon lit. Je passe une heure à regarder le plafond sans bouger, sans réfléchir.

Vers 17 h, Éric, un des opérateurs, vient me dire que le reste de l'équipe se rend en ville pour acheter de l'équipement dans un magasin spécialisé, et probablement pour y souper. Je sais que je devrais rester tranquille à la base ce soir, mais je décide de me joindre au groupe. Au magasin, j'achète un étui pour mon pistolet (je me souviens que lors de mon

dernier séjour à la base opérationnelle avancée Gecko, je m'étais dit que ça m'en prendrait un de qualité pour la ceinture) ainsi que des bottes et des polars. Après nos achats, on se rend dans un restaurant Olive Garden.

Sur place, la serveuse nous complique la vie en refusant qu'on colle deux tables pour pouvoir manger tous ensemble. Elle me fait chier. J'explose, je l'engueule, je fais une scène dans le restaurant. Je ne suis pas vraiment enragé en raison de la table, je suis à bout de nerfs en raison de la mort de mes deux chums, et c'est elle qui écope. Les membres de l'équipe me regardent sans trop comprendre pourquoi je me mets dans cet état. Ils sont visiblement embarrassés par ma crise d'hystérie. Je devrais leur expliquer ce qui m'arrive, ils comprendraient probablement mieux. Pourtant, je n'ai pas le goût de le leur raconter. Je me contente de me renfermer sur moi-même. Je mange en silence le repas dans lequel la serveuse a probablement craché et je bois quelques bières en espérant qu'elles m'aideront à me calmer les nerfs.

Le 10 juillet, l'équipe se déplace vers un hôtel en ville. On s'y installe pour quelques jours. On partage nos journées entre une salle de conférence et une clairière en bordure d'une route secondaire où l'on s'entraîne. L'entraînement est exigeant, mais on apprend beaucoup ; et lorsqu'on retourne au Canada, quelques jours plus tard, l'équipe entière est qualifiée pour utiliser de nouvelles techniques.

De retour au pays, on n'a que vingt-quatre heures à passer à la maison avant de prendre l'avion de nouveau, cette fois à destination de l'Alberta, où l'on se rend pour s'entraîner à la base de Wainwright. La base est pratiquement déserte. On est seuls dans les secteurs d'entraînement. On vit en mode opérationnel, comme si on était en déploiement. On s'installe dans une petite routine. C'est tranquille, mais la vie sous la tente n'est pas aussi confortable que celle dans les chambres d'hôtel. Après deux semaines à Wainwright, l'équipe est déclarée prête à se déployer.

Début août, on est de retour à l'unité. On passe les deux semaines suivantes à recevoir des cours donnés par des vétérans du métier. Si ces formations nous apportent peu sur le plan du développement professionnel, elles demeurent vraiment intéressantes. On écoute les histoires de guerre. On pose des questions. Les journées passent sans que je m'en rende compte. Pourtant, je suis fatigué. Je ne dors presque pas. Mon insomnie ne veut pas me lâcher. Je continue de passer mes nuits à tourner en rond dans les rues désertes de la ville au volant de mon VUS. Ça passe le temps, et étrangement ça me semble moins ennuyant que de rester à la maison.

À la mi-août, l'équipe tombe en vacances de prédéploiement. Éli et moi, on décide d'en profiter pour être un peu ensemble. Il semble que notre relation ne fonctionne que lorsqu'on est en vacances, ou encore quand je suis en Afghanistan. Apparemment, notre couple n'est pas fait pour la routine. Puisque je pars en mission bientôt – ce qui veut dire une rentrée d'argent substantielle –, on décide de se gâter.

On s'envole donc pour Rome où l'on séjourne dans un hôtel cinq étoiles à proximité des jardins de la Villa Borghèse. On boit du champagne au déjeuner et on passe nos avant-midi à visiter la ville et le Vatican. Puisque la chaleur est quasi insoutenable après l'heure du dîner, on se prélassse l'après-midi au bord de la piscine, une bière fraîche à la main. En soirée, on fait la tournée des petits restaurants ; on mange du jambon et du melon, des

pâtes fraîches et de la pizza, le tout arrosé de vin. Puis on se rend en haut des marches de la place d'Espagne où l'on déguste des gelatos en regardant le soleil se coucher sur Rome. Une journée, on décide de se rendre à Naples, puis à Pompéi, pour y faire un peu de tourisme. Dans l'ensemble, ce sont des vacances très agréables ; on passe du bon temps.

À notre retour au pays, dix jours plus tard, je me rends compte que mon VUS a rendu l'âme dans le stationnement de l'aéroport de Montréal. Ça me coûte une petite fortune juste pour le faire sortir de là. Tout ça pour apprendre que le moteur est fini. Les coûts associés à son remplacement sont plus élevés que la valeur du véhicule. Je décide donc de le mettre à la ferraille. On me donne 2000 \$ pour les pièces, et j'en suis quitte pour acheter un nouveau VUS. Du coup, une bonne partie de la prime que je vais faire en Afghanistan pendant le prochain déploiement vient de disparaître.

À la mi-septembre, toute l'équipe est de retour au travail. Tous les matins, on reçoit des mises à jour sur la situation dans la province de Kandahar. Ensuite, on passe le reste de la journée à s'entraîner au tir et à terminer les préparatifs pour notre départ qui approche à grands pas.

Fin septembre, on nous donne une dernière semaine de vacances avant le déploiement. Éli et moi, on se rend à Rouyn-Noranda pour visiter mes parents pendant quelques jours avant de reprendre la route. On part ensuite pour Niagara Falls, dans le sud de l'Ontario, pour y passer quelques jours en amoureux, ou du moins pour faire semblant. On mange bien, on boit bien. Le soir, on regarde les chutes depuis la fenêtre de notre chambre d'hôtel et on savoure notre vin en profitant des feux d'artifice qui sont lancés devant les chutes.

Puis vient le temps de retourner à la maison, de finir de préparer mes bagages, de passer un peu de temps avec mon chien et mes chats, et de tenter de profiter de ma dernière nuit dans mon lit avant sept à huit mois. Contrairement à 2007, cette fois je ne suis pas vraiment inquiet. Je ne pars pas vers l'inconnu. Je ne pars pas vers les combats. Pour la première fois en quatre déploiements, je pars pour l'Afghanistan en sachant pertinemment que je reviendrai sain et sauf à la maison à la fin de la mission.

Tout inclus à Kandahar

Le 6 octobre 2009, je me lève tôt. Éli et moi, on déjeune tranquillement, puis je finis d'empaqueter les dernières choses dont j'aurai besoin pendant la mission.

À 9 h, Éli me reconduit à l'unité. Pour des raisons de sécurité opérationnelle, les familles ne sont pas admises dans le bâtiment. On en est donc réduits à faire nos adieux à l'extérieur. C'est ridicule ! L'unité aurait pu faire une exception. Un peu partout dans le stationnement, on peut voir des membres de l'équipe qui disent au revoir à leurs proches. Ça manque de décorum.

À 10 h, toute l'équipe entre dans le bâtiment. On se regroupe dans le sous-sol pour y recevoir le dernier briefing du commandant de l'unité. La séance est rapide et consiste surtout en un petit discours de motivation. Quand le commandant a terminé son allocution, il serre la main à chacun, puis tous les membres du personnel de soutien de l'unité viennent à tour de rôle nous souhaiter bonne chance pour la mission.

Vers 11 h, on monte dans un autobus, direction Toronto, où l'on doit prendre l'avion vers Edmonton. Pour une raison qui m'échappe, on nous fait traverser la moitié du pays aujourd'hui pour revenir sur nos pas dans quelques jours. Mais malgré ce petit désagrément, je suis heureux de partir.

À Toronto, on monte à bord d'un avion civil. L'unité nous a réservé des bancs séparés. On est dispersés un peu partout à bord de l'appareil, le but étant de passer incognito. C'est raté, on se ressemble tous un peu.

À Edmonton, on loge dans un hôtel à proximité du centre-ville. On passe la première soirée au bar de l'hôtel. Des gars d'autres unités qui partent en même temps que nous y traînent également. L'un d'entre eux m'aborde et me demande si on est d'une unité spécialisée. Je ris et je lui réponds que non. Il rit aussi. Il affirme que je mens, mais qu'il comprend qu'on veuille rester anonymes. Que je n'ai pas besoin de lui mentir, que simplement à nous regarder, ça paraît qu'on est particulièrement en forme et bien entraînés. Par-dessus mon épaule, je regarde les membres de mon équipe qui sont là ce soir : deux petits gros, un Asiatique maigrichon et deux ou trois autres plus ou moins en forme physiquement. Je souris et je décide d'arrêter de m'obstiner avec le gars. Il est tout heureux. Lui et ses chums passent une partie de la soirée à nous payer la bière. Je trouve ça marrant.

Le 7 octobre, on se présente à la base d'Edmonton pour y déposer nos bagages. On y passe une bonne partie de l'avant-midi. En après-midi, on est libres de faire ce que l'on veut. J'en profite pour aller marcher seul, quelques heures, dans les rues de la ville. L'air est frais, c'est agréable. En soirée, on retourne au bar de l'hôtel pour notre dernière petite beuverie avant les prochaines vacances.

Le lendemain, je me lève tôt. Par la fenêtre de ma chambre d'hôtel, je vois la première neige de la saison qui tombe ; le sol en est recouvert. Je décide de profiter de mes derniers moments de liberté pour aller marcher dans la neige. Le ciel est gris et nuageux, mais ça ne me dérange pas, j'aime bien quand le temps est maussade. Je me rends dans un Starbucks où je m'achète un Tazo Chaï Latte. Je le savoure en retournant sans me presser à l'hôtel où l'équipe est en train de se regrouper dans le hall d'entrée.

En fin d'avant-midi, on se rend à l'aéroport où on retrouve le reste des soldats qui prendront le même vol que nous. Ils sont avec leur famille. On s'assoit en retrait et on attend le départ.

En début d'après-midi, c'est l'embarquement. Aujourd'hui, on voyagera à bord d'un Boeing 747 civil. Robert se voit offrir un siège en première classe, en raison de son grade. Il accepte avec un grand sourire aux lèvres. Je trouve ça discutable : on est une petite équipe ; il devrait rester avec ses hommes. Mais bon...

Notre équipe est la première à embarquer dans l'avion. On s'installe dans le fond. Les autres passagers qui montent à bord décident de nous laisser la partie arrière en entier. On se retrouve donc avec suffisamment d'espace pour asseoir cinq groupes comme le nôtre. Puisque c'est un de ces appareils avec une rangée de quatre bancs dans le milieu, chaque membre de l'équipe se prend une rangée et s'allonge confortablement, prêt à profiter du long vol. En fin de compte, de nous tous, c'est Robert qui est le moins à son aise.

Je suis sincèrement heureux d'être confortablement installé, car le vol est incroyablement long. On décolle d'Edmonton en fin d'après-midi. En début de soirée, on fait un arrêt rapide à Winnipeg afin d'y prendre quelques passagers supplémentaires. Puis on redécolle, direction l'Europe et l'île de Chypre. Je prends quelques pilules antinausée et je dors pendant pratiquement toute la traversée de l'Atlantique. C'est de loin mon vol le moins déplaisant à vie.

On atterrit à Chypre en milieu d'après-midi le 9 octobre. On passe une partie de la soirée dans le terminal avant d'entreprendre la dernière partie de notre voyage. Plus tard, on prend tous place à bord d'un avion de transport C-17 Globemaster III et on s'envole à destination de Kandahar. Le vol me semble interminable. Il fait frissonner. J'essaie de me concentrer sur un de mes livres d'Hunter S. Thompson, mais en vain, je suis trop fatigué pour lire, mais pas assez pour dormir.

Finalement, on atterrit à Kandahar au petit matin. Il fait encore nuit quand je pose le pied sur le tarmac maintenant familier de l'aéroport. On nous guide jusqu'à une série d'autobus qui nous mènent à un hangar près du secteur canadien de la base. On nous remet nos bagages. On devrait également recevoir nos armes, mais semblerait-il qu'elles se sont perdues pendant le voyage. On a l'air d'une bande d'amateurs.

Au lever du jour, quelques membres de l'équipe qu'on vient remplacer viennent nous rejoindre au hangar. On se fait des accolades et on se donne des poignées de main. Ils nous assurent qu'ils vont tout faire pour qu'on retrouve nos armes au plus tôt.

On charge nos bagages dans les VUS poussiéreux et on se rend au compound. L'endroit est confortable. Il consiste en une cour dans laquelle sont stationnés plusieurs des véhicules qu'on va utiliser lors de nos déplacements entre KAF, le camp Nathan Smith et

la base opérationnelle avancée Gecko. Il y a également un bâtiment à l'intérieur duquel se trouvent un vestiaire, un dortoir, une salle d'opération et une salle de briefing.

On décharge nos bagages, puis on choisit chacun un lit dans le dortoir. Ensuite, à bord de quelques véhicules, on se rend au Boardwalk pour s'acheter de quoi déjeuner au Tim Hortons.

Ça me fait drôle d'être de retour à Kandahar. L'endroit m'est tellement familier, je m'y sens chez moi. J'aime la dynamique, j'aime le paysage, j'aime même les odeurs nauséabondes.

Après le déjeuner, on se rend à proximité du Canada House pour y prendre une douche. Après ce long voyage, elle est la bienvenue. Je reste sous le jet chaud pendant quelques minutes sans bouger. Je suis dans les limbes.

Le reste de la journée passe à régler les questions administratives relatives à notre arrivée en théâtre opérationnel. On finit par retrouver nos armes, mais il nous manque toujours nos chargeurs. C'est ridicule !

En soirée, on reçoit un briefing au sujet de l'horaire des prochains jours. Je me sens ivre de fatigue. J'écoute, mais à moitié. Tandis que Robert et Burt parlent, on prend en note les points les plus importants. Soudain, on entend une explosion au loin, puis l'alarme signalant une attaque à la roquette. KAF est constamment la cible d'attaques de ce genre. Elles sont rarement efficaces, et constituent davantage une nuisance qu'une menace réelle. Cependant, nombreux sont les membres de notre équipe qui n'ont jamais rien vécu de tel. Certains ont l'air visiblement nerveux. L'un d'entre eux, Dale, est content d'avoir perdu son pucelage des attaques à la roquette. Je lui lance qu'on peut difficilement qualifier ce qui vient de se passer d'attaque. Il me demande, en riant, de ne pas lui enlever cette expérience de vie. Je souris.

Après le briefing, je me rends dans le dortoir et à peine j'ai la tête sur l'oreiller que je m'endors. Pas de problème d'insomnie cette nuit.

On passe les jours suivants à faire des tâches administratives, à recevoir des briefings du renseignement, à subir quelques entraînements relatifs à la détection des bombes artisanales et des mines. Bref, c'est long et c'est ennuyant. Un après-midi, on trouve le moyen de verrouiller nos clés de VUS à l'intérieur de ce dernier. On a l'air cons. J'ai honte, je ne le cacherai pas.

Le 13 octobre, on se rend au tarmac de l'aéroport de Kandahar. Ce matin, on prend l'hélicoptère à destination de Gecko où on doit rejoindre l'équipe qu'on est venus remplacer. Pendant qu'on attend de monter à bord du CH-47 Chinook qui nous amènera à destination, j'en profite pour me présenter aux membres de l'équipage en leur expliquant qu'un de mes chums est décédé dans l'écrasement d'un hélicoptère CH-146 Griffon, en juillet dernier. Je veux savoir ce qui s'est passé. Pourquoi le pilote a-t-il survécu, mais pas mon chum qui était mitrailleur dans la porte de côté ? Les gars sont sympathiques. Ils prennent le temps de m'expliquer les circonstances de sa mort. Ce n'est pas facile à entendre, mais au moins, maintenant, je sais ce qui lui est arrivé.

Vers 10 h, on monte avec tout notre équipement à bord de l'hélicoptère. Un grand drapeau canadien est accroché au plafond. On s'installe. Il y a beaucoup d'espace, c'est

confortable pour une fois. Les rotors se mettent en marche, puis l'appareil décolle lourdement au-dessus du sol. Par les hublots, je vois les deux CH-146 Griffon qui vont nous escorter. On s'élève au-dessus de KAF, on tourne vers Kandahar City, puis on prend de la vitesse. Je redécouvre les paysages familiers : le désert beige, les montagnes arides, les compounds, les huttes de séchage de raisins, les vieux véhicules débraillés, les jingles trucks... Je suis heureux d'être de retour à Kandahar.

Une vingtaine de minutes plus tard, l'appareil se pose à proximité du compound canadien de Gecko. La base opérationnelle avancée n'a pas changé depuis mon dernier séjour, il y a de cela quelques mois. On descend du Chinook et on est accueillis par les membres de l'équipe qu'on vient relever. Encore une fois, c'est le festival des accolades et des poignées de main. Je retrouve mon chum Tim qui m'avait accueilli à l'unité en août 2008. J'y retrouve également Bill, le gars que je vais remplacer. Je l'ai connu pendant son entraînement en préparation de sa mission. Ils ont tous l'air en forme, quoique fatigués. Ça fait déjà sept mois qu'ils sont en théâtre opérationnel. On jase un peu, puis je rejoins mon équipe. On nous fait faire la visite du camp, afin que tout le monde sache se retrouver, puis on s'installe temporairement dans les chambres de transit en attendant que les membres de l'équipe précédente libèrent les leurs et partent pour KAF.

On occupe les jours suivants à faire notre relève sur place. Nos vis-à-vis nous transmettent leur savoir. Bill me montre ses différentes tâches et les divers systèmes. Même si j'ai déjà occupé cette position il y a quelques mois, je dois admettre qu'il y a beaucoup de choses à retenir. La relève se fait cordialement et professionnellement. C'est probablement la première fois que je vois ça. On passe un peu de temps sur les champs de tir pour s'assurer que nos armes sont fonctionnelles et on reçoit un briefing détaillé sur la situation dans la province.

Ce n'est pas des plus positifs. Les Canadiens se sont retirés du district de Zhari et l'ont remis aux Américains. Ces derniers n'ont pour ainsi dire aucune liberté de mouvement dans le district. Dès qu'ils quittent la base opérationnelle avancée Wilson (qui est maintenant gigantesque), ils sont pris en embuscade ou roulent sur des bombes artisanales. Les Canadiens, qui n'occupent plus que le centre et l'est du district de Panjwayi ainsi que quelques endroits dans le district de Dand au sud de Kandahar City, jouissent d'une plus grande liberté de mouvement, mais sont fréquemment la cible des bombes artisanales lorsqu'ils patrouillent à pied dans leur secteur de responsabilité. Le district d'Arghandab, situé au nord-ouest de Kandahar City, pratiquement aux portes de Gecko, n'est plus le havre de paix qu'il a déjà été en 2007, à l'époque où la population s'était alliée aux forces de la coalition pour repousser la tentative des insurgés d'en prendre le contrôle. Aujourd'hui, celui-ci est infesté d'insurgés qui attaquent constamment les nombreuses troupes américaines qui y sont stationnées. Les insurgés ont compris que de combattre de manière traditionnelle ne les mènerait à rien. Ils ont changé de tactique et se contentent de placer des bombes artisanales littéralement partout. Il en explose presque tous les jours, parfois plusieurs dans la même journée. En plus de ces engins, ils lancent des attaques de harcèlement à la roquette, au mortier et au canon sans-recul sur une base régulière à l'encontre des troupes de la coalition. Celle-ci a perdu l'initiative de la bataille : elle subit les attaques, elle réagit plutôt que de prendre le contrôle de la guerre. Je me demande comment cela a pu se produire. Et les insurgés ne s'en prennent pas qu'à la coalition. Ils ont lancé une vague d'assassinats systématiques de toute personne associée au

gouvernement central de Karzai. Et ils sont efficaces. Des dizaines, voire des centaines de politiciens, de membres de l'ANP, de l'ANA et du NDS sont assassinés. Rien ne semble pouvoir arrêter la remontée en force des insurgés. J'écoute le briefing, ça me décourage un peu. Comment est-ce qu'on en est arrivé là ?

Dans le camp, l'ambiance n'a pas beaucoup changé. Le sergent-major regroupe toute l'équipe dans une salle de briefing. Il nous avoue d'entrée de jeu qu'il méprise celle qu'on est venus remplacer et que, même si notre équipe est différente, on commence avec une prise. Il nous dit ouvertement que son but, d'ici la fin de la mission, est de nous expulser de Gecko pour de bon. Qu'il ne veut plus voir de gens de notre organisation traîner dans son camp. Comme accueil, j'ai déjà vu plus chaleureux.

Un matin, Bill m'invite à visiter l'ensemble du complexe Gecko. Est-ce que j'ai déjà fait de la moto ? Non. Il me dit que c'est facile, que je vais apprendre vite fait. On se rend au stationnement où se trouve notre flotte de véhicules. Il y a là quelques petites motos Honda qui servent à se déplacer dans le camp. On monte chacun sur un de ces engins et on sort du compound canadien pour s'engager sur les routes de terre battue de Gecko. J'ai du mal à maîtriser ma moto, mais c'est quand même agréable. Il fait beau soleil. L'espace d'un moment, j'en oublie presque qu'on est encore dans un camp. On monte une colline. Au loin, on voit le compound américain, et en arrière de celui-ci, une montagne dont la forme rappelle vaguement celle d'un éléphant. On se promène un moment, mais rapidement il apparaît évident que je ne suis pas très doué avec une moto. On retourne au compound canadien et on prend un autre véhicule pour terminer la visite du camp.

À la mi-octobre, l'équipe précédente quitte Gecko. On est enfin responsables du camp. On déménage dans nos dortoirs et dans nos chambres, et on installe notre équipement dans le vestiaire du compound. Finalement, on apporte certains changements dans la salle d'opération et dans les méthodes de travail. Bref, on se prépare à fonctionner à notre manière. Dans les jours qui suivent, on instaure notre propre routine opérationnelle. Notre briefing du matin se tient à 9 h tous les jours. Par la suite, chacun vaque à ses occupations. Je profite de ces premiers jours pour me familiariser avec les systèmes mis au point par Bill. Ils sont très efficaces et me facilitent grandement la vie.

Puisqu'on est maintenant installés et qu'on opère désormais indépendamment de ceux qu'on est venus remplacer, j'établis ma propre routine. Je me lève vers 6 h et je m'entraîne pendant une heure. Je suis seul dans le gymnase avec Robert. Je ne suis pas un gars matinal normalement, mais comme je subis toujours le décalage horaire, je suis incapable de rester au lit plus longtemps. De toute façon, j'aime bien me réveiller tôt. C'est tranquille dans le camp. Je regarde le soleil apparaître lentement. Un nuage d'humidité s'élève au-dessus de la ville. Au-delà des murs du camp, j'entends Kandahar City qui s'éveille. Le bruit des voitures et des motos. Les quelques chèvres qui se promènent le long du canal qui longe le nord de la ville. J'aime bien ce moment de la journée. Après mon entraînement, je vais à la douche, où mes voyeurs locaux continuent de se rincer l'œil, puis je vais déjeuner. En me rendant à la cafétéria, je passe par le jardin où je croise invariablement le vieux jardinier afghan qui arrose ses citronniers. On se salue en souriant tous les matins. En marchant, je pose ma main droite sur mon cœur et je m'incline légèrement. Il fait de même.

Sony : Salam aleikum.

Jardinier : Walaikum asalam, singa yay ?

Sony : Shame singa yay.

À la cafétéria, les cuisiniers afghans préparent chaque matin des morceaux de halloumi, un fromage salé à pâte ferme, qu'ils font griller sur la plaque de cuisson. C'est vraiment délicieux. J'en mangerais dix si je m'écoutais, mais je soupçonne que ce soit très gras, et j'aimerais bien ne pas retourner au Canada obèse à la fin de cette mission. Je découvre aussi la pomme grenade, un fruit que je n'avais jamais goûté auparavant. Je trouve ça vraiment bon. Apparemment, elle est cultivée dans le district d'Arghandab, tout près. Après le déjeuner, je prends un thé et je vais appeler Éli. Je me rends ensuite à la salle d'opération où je prépare mon briefing du matin. À l'extérieur, je croise généralement Steven, un des opérateurs, qui fume une cigarette en buvant son café. Le gars est sympathique et, de loin, le meilleur soldat au sein de notre équipe. Avec sa longue barbe noire bien fournie, il me rappelle Rocco « the Funny Man » dans le film *Boondock Saints*. À 9 h, l'équipe se rassemble dans la salle d'opération pour le briefing, à la suite de quoi je m'affaire à mes tâches jusqu'à l'heure du dîner. À 11 h, je prends une pause et je vais prendre mon repas à la cafétéria, seul. Je suis un individualiste, je n'aime pas attendre après les autres pour aller manger. Et puis il commence déjà à y avoir des tensions au sein de l'équipe ; des groupes sont en train de se former. De mon côté, je préfère demeurer impartial autant que possible. Après le dîner, je me rends à ma chambre où je fais une courte sieste. Ensuite, je retourne travailler à la salle d'opération jusqu'au souper, après quoi je prends généralement un thé et je vais m'asseoir sur la terrasse qui se trouve juste en face de la cafétéria. Il y a toujours quelques membres de l'équipe qui s'y trouvent. Je m'assois et je profite du coucher de soleil en buvant mon thé et en jasant de tout et de rien. En soirée, je retourne généralement au gymnase, puis, une fois mon entraînement physique terminé, je prends une douche et j'écoute un film sur mon ordinateur portable, allongé dans mon lit.

Avec une telle routine, j'ai du mal à réaliser que je suis en train de prendre part à une guerre. J'ai du mal avec le concept de « guerre tout inclus », où je me prélasser dans mon oasis de confort et de tranquillité alors que, de l'autre côté des murs, la population civile, les Afghans liés au gouvernement central et les autres soldats de la coalition se font tuer quotidiennement. Même si j'apprécie ma situation actuelle, la vie sur la base opérationnelle avancée Wilson me manque. J'y trouvais un plaisir que je ne retrouve pas ici. Dans le chaos du district de Zhari, je me sentais plus vivant que jamais. Tandis que dans le confort de Gecko, j'ai l'impression d'être isolé de la guerre, de manquer l'action. Ça me gruge en dedans.

À la troisième semaine d'octobre, on m'informe que je dois me rendre à KAF, pour une raison vague. Le hasard fait bien les choses, car l'équipe doit également s'y rendre ; je n'aurai donc pas à attendre un hélicoptère et j'aurai la chance de traverser Kandahar City. Je suis enthousiaste à cette idée ; ça fait longtemps que je ne suis pas allé sur la route en Afghanistan, ça me manque.

Le matin du départ, on se présente à la salle d'opération vers 5 h. Je donne la dernière mise à jour du renseignement, puis l'opérateur responsable du déplacement nous transmet ses ordres de mission. Ensuite, on déjeune rapidement, puis on va chercher quelques véhicules dans le stationnement, on les amène dans la cour de notre compound et on les

prépare. Par la suite, on enfle nos vestes balistiques, nos plaques de protection et enfin nos ceinturons auxquels sont fixés nos porte-chargeurs et autre équipement de combat et de premiers soins.

Vers 8 h, on prend place dans les véhicules et, quinze minutes plus tard, l'équipe est prête à quitter le compound. On fait un contrôle radio avec Burt qui reste sur place avec quelques opérateurs. Tout fonctionne correctement. Je suis dans le deuxième véhicule. On est quatre à bord : Steven, le chauffeur, Robert, le passager avant, un interprète et moi qui sommes les passagers arrière.

On s'engage sur les routes de Gecko, on roule quelques minutes, puis on arrive à la barrière sud-est du camp. Des membres du commando afghan chargé de la sécurité du périmètre de Gecko nous ouvrent la barrière. On quitte la base opérationnelle avancée, on tourne vers le sud sur un petit chemin de terre, puis finalement vers l'est sur la route qui longe le canal au nord de Kandahar City.

Il fait beau soleil, la journée est vraiment agréable. Il est encore tôt, mais la ville est déjà en effervescence. Les rues sont bondées de piétons, d'animaux, de personnes à vélo, de voitures et de camions de toutes sortes. Personne ne semble nous porter attention. Certains Afghans font leur marché du matin. D'autres travaillent dans leur garage ou leur boulangerie. Contrairement à Kaboul, il n'y a pratiquement aucune femme dans les lieux publics.

L'interprète semble paranoïaque. Il pointe des hommes au hasard et crie « Taliban ! » toutes les trente secondes. Il m'énerve : j'ai juste envie de profiter du moment. Robert et le chauffeur sont également un peu nerveux, je ne sais pas pourquoi. Jamais je ne me suis senti aussi en sécurité lors d'un déplacement routier dans la province de Kandahar. Peut-être suis-je trop insouciant. Pourtant, je ne peux faire autrement que de me sentir bien.

En avant de nous, je vois une patrouille de l'ANP qui zigzague à travers la circulation à bord d'un camion Ford Ranger. Le mitrailleur prend plaisir à pointer son arme sur quiconque a le malheur de croiser son chemin.

Puisqu'on est en avance sur notre horaire, on décide, avant de se rendre à KAF, de faire la reconnaissance d'un secteur qu'on ne connaît pas très bien au sud-est de Kandahar City. On quitte les voies principales et on s'engage dans les rues étroites de terre battue d'un quartier résidentiel. Celle qu'on emprunte est cahoteuse et ne permet le passage que d'un véhicule à la fois, car il y a des murs de compound de chaque côté. Des amoncellements de déchets nous forcent à ralentir afin de les contourner tout en tentant d'éviter de coincer une de nos roues dans le petit fossé qui longe la rue et qui fait office de système d'égout rudimentaire à ciel ouvert. Robert et Steven mentionnent que deux hommes, un peu plus loin, nous dévisagent. Ils semblent s'inquiéter qu'on ait été découverts. Je regarde dans leur direction. Personnellement, je ne vois pas quel est le problème : c'est normal qu'ils nous regardent. Bref, je les laisse se tracasser avec ça et je continue de profiter de mon avant-midi.

On finit par quitter les petites rues étroites pour retourner sur les routes principales. À l'intersection de Highway 1 et de Highway 4, les arches qui enjambaient cet endroit ont été détruites un an plus tôt. On s'engage sur Highway 4. Le trafic est fluide, mais quand on croise un convoi de VBL III canadiens, les autres véhicules s'immobilisent en bordure

de la route le temps qu'il passe. Avec tous les convois de la coalition qui circulent dans la province, la population locale doit être écœurée de devoir constamment leur céder le passage.

Après une dizaine de minutes sur Highway 4, on arrive à la hauteur de KAF. On tourne à droite et on franchit la barrière principale du périmètre extérieur qui est gardée par des membres de l'ANA. On roule quelques minutes sur un des chemins les plus défoncés que j'ai vus jusqu'à présent dans la province de Kandahar, et finalement on arrive à la barrière principale du camp contrôlée par des Slovaques. On leur montre nos cartes d'identité de l'ISAF. Ils nous laissent entrer. Il est 10 h. Robert nous dit qu'on doit être au compound sécurisé au plus tard à 10 h 20. On se dépêche.

Sur place, on trouve un groupe rassemblé sur le patio de bois. La nouvelle commandante se présente ; elle semble sympathique. Elle donne un petit briefing impromptu à l'intention de tous – plus un mot de bienvenue qu'autre chose –, puis elle souligne que quelqu'un dans le groupe n'a pas le grade adéquat. Elle m'appelle à l'avant. Je me présente. Elle me promet alors au grade de caporal-chef. On se serre la main et on prend la photo officielle. Ensuite, j'ai droit à plusieurs poignées de main, d'abord de Robert, puis des membres de mon équipe, et enfin des gens travaillant dans le compound sécurisé, que je ne connais pas pour la plupart.

On passe le reste de la journée à traîner sur le Boardwalk et en soirée on retourne vers Gecko. On quitte KAF vers 20 h. La nuit est déjà tombée depuis plusieurs heures. Sur Highway 4, il n'y a que très peu de trafic. Dans Kandahar City, c'est pratiquement désert, à peine quelques voitures et camions. Quand on arrive aux points de contrôle de l'ANP, des membres nonchalants, accotés contre leurs camions, nous font signe de continuer.

De retour à Gecko, on se rend tous dans la salle d'opération pour un débriefing de mission. Puisque c'était un déplacement de routine, la rencontre ne dure que quelques minutes. Ensuite, on va à la cafétéria pour manger. On a manqué l'heure du souper, mais on peut tout de même se servir dans le bar à sandwiches et à soupes.

Les 28 et 30 octobre 2009, deux soldats sont tués par des bombes artisanales dans le district de Panjwayi : le lieutenant Justin Garrett Boyes et le sapeur Steven Marshall. Depuis l'oasis sécuritaire et paisible qu'est Gecko, j'ai l'impression d'être totalement détaché de ces événements. Même s'ils se déroulent en direct sur le chat room du groupement tactique, ils me font le même effet que si je lisais les nouvelles au Canada. Ça me fait étrange. Je n'aime pas faire la guerre comme on la fait à Gecko. J'ai l'impression de ne pas la vivre aussi pleinement que lorsque j'étais à Wilson dans le district de Zhari, en 2007-2008.

Début novembre, les tensions au sein de l'équipe continuent de s'accroître. Celle-ci se scinde en deux groupes et la méfiance entre eux ne cesse de s'amplifier, frôlant par moments la paranoïa. Robert ne semble pas comprendre la dynamique qui est en train de se créer, ou il préfère l'ignorer. Toujours est-il que la cohésion de l'équipe est en train de s'effondrer.

Robert et Burt ne se parlent pratiquement plus depuis que le premier a virtuellement retiré au second tout pouvoir disciplinaire. Ceci a créé un vide dans le leadership et la discipline qu'Alan, un des opérateurs ayant le plus d'expérience et une grande influence

sur ses pairs, a trouvé le moyen d'exploiter. Alan jouit d'une liberté d'action quasi totale. C'est un gars brillant qui a des idées et des initiatives extrêmement intéressantes, et c'est également un excellent opérateur. Malheureusement, il semble surtout travailler pour sa gloire personnelle. C'est autour de lui que le premier groupe se forme. Le deuxième groupe, beaucoup plus petit, compte Burt et un opérateur nommé Jason, avec qui le vieil adjudant a déjà été envoyé en mission auparavant.

J'ai plus de sympathie pour Burt, que je considère comme plus professionnel et plus axé sur notre mission. Robert, quant à lui, est isolé et ne semble pas réellement réaliser ce qui se passe au sein de l'équipe. Quant à moi, je tente du mieux que je peux de demeurer neutre. Jusqu'à présent, ça semble bien fonctionner. Tous semblent encore me faire confiance et me parler ouvertement et sans méfiance. Par contre, cela a un certain prix. Pour demeurer neutre au milieu de ce qui est en train de devenir une dynamique chaotique, je dois m'isoler complètement et garder mes interactions avec les opérateurs sur le plan strictement professionnel. Ça ne me dérange pas trop. La plupart d'entre eux sont sympathiques, mais certains sont prétentieux et arrogants. Aussi, moins j'ai d'interactions avec ces derniers, mieux ma journée se passe.

Le mois de novembre 2009 est marqué par une série de plans merdiques qui font perdre beaucoup de crédibilité à l'équipe au sein de la coalition. On dirait que chaque semaine on fait une imbécillité et on fait rire de nous.

À la deuxième semaine, j'entends Robert dire qu'on devrait impliquer les ingénieurs de combat stationnés au camp Nathan Smith dans la planification d'un autre de nos plans. Je lui demande en quoi ça nous serait profitable. Je souligne qu'on n'a pas besoin de leurs capacités pour le type d'opération qu'on veut organiser. Il me répond qu'en agissant ainsi on fait connaître notre équipe et nos capacités aux autres unités qui opèrent dans la province de Kandahar. Je lui rétorque que c'est bien beau, et que ce serait une excellente idée si on avait un bon plan, mais qu'en ce moment tout ce que l'on fait, c'est se ridiculiser. Pire, on s'assure que tous soient témoins de nos échecs lamentables. Robert m'écoute poliment, mais il n'est de toute évidence pas convaincu par mon argumentation. Le commandant de l'équipe est un bon gars, mais il a passé sa carrière dans la Force aérienne. Il ne comprend pas grand-chose aux opérations terrestres et préfère recevoir les conseils et les suggestions erronés de quelques-uns de ses opérateurs parmi les plus inexpérimentés. Bref, on a tous l'air d'une bande d'amateurs. Ça m'enrage d'avoir mon nom associé à cette équipe.

À la mi-novembre, la coalition fait face à une situation contrariante. Les insurgés ont tendu une embuscade à un convoi de ravitaillement au Pakistan. Ce dernier provenait de la ville portuaire de Karachi et devait livrer sa cargaison à KAF. Quand les insurgés ont pris d'assaut le camion qu'ils venaient de faire sauter, ils ont dû rester surpris en voyant sa cargaison et ont probablement été déçus de leur journée d'ouvrage. Pourtant, s'ils avaient su à quel point ils allaient nous causer des tracas, ils auraient été satisfaits. En effet, ils ont fait exploser le camion transportant le papier hygiénique. On vit présentement une pénurie de papier cul ; on est rationnés. Bref, le moral est moyen.

Un après-midi de la troisième semaine de novembre, Robert m'invite à me joindre à lui et à un opérateur nommé Louis pour répertorier les différents points d'entrée possibles de

la base opérationnelle avancée Gecko. On enfile notre équipement de protection personnelle, on prend nos armes et on monte dans un de nos véhicules.

En bordure du périmètre ouest, de l'autre côté des barbelés, s'étend le district d'Arghandab. En fait, à peine quelques centaines de mètres plus loin, on peut voir des compounds et des familles qui y vivent. Je me questionne sur la nécessité de porter notre équipement de protection personnelle alors qu'on est dans le camp, mais bon, ça change le mal de place de sortir de la salle d'opération pendant une heure ou deux.

Le but de cette reconnaissance est de trouver un chemin sécuritaire et discret par lequel un Afghan pourrait passer. Robert et Louis discutent du pour et du contre de chaque option. Je me permets d'y aller de quelques suggestions et commentaires, mais Robert m'ignore complètement. Je serre les dents et je décide de ne plus m'en mêler. Lui et ses opérateurs peuvent bien s'arranger entre eux. Rien à foutre qu'ils passent pour des imbéciles constamment !

Robert observe les différents points d'accès pendant un moment, en silence. Comme si ça nécessitait une grande réflexion. Je tourne en rond avec impatience. Soudain, il me dit qu'il va avoir besoin d'images récentes de tous les ponceaux menant à l'entrée où on se trouve. Je présume qu'il a trop écouté de films et qu'il a toujours rêvé de dire ça. Je lui fais signe de la tête que je m'en occupe. En fait, je n'ai pas l'intention de le faire, parce qu'il s'agit encore d'un plan foireux. Je suis convaincu que l'Afghan qui est censé venir à Gecko ne s'y présentera jamais. Par expérience, je peux dire que tout semble faux dans ses agissements. Et même si, par le plus grand des miracles, il venait à se pointer, ça ne servirait à rien de lui donner les coordonnées géographiques au mètre près du ponceau sur lequel on veut qu'il passe. On va déjà être chanceux s'il se présente dans le bon camp, ou encore du bon côté du camp. Et puis les foutus ponceaux n'ont pas changé de place depuis l'époque d'Alexandre le Grand, donc l'imagerie récente, on peut s'en passer. Bref, c'est n'importe quoi ! Je déteste faire la guerre avec des amateurs. Je m'ennuie des soldats professionnels avec lesquels j'ai participé aux déploiements précédents.

Les deux hommes continuent un moment de regarder à l'horizon. Louis est un bon gars ; lui aussi a l'air de se demander ce qu'on est en train de faire. Le soleil se couche, le ciel est orangé. Je fais contre mauvaise fortune bon cœur et je profite du paysage.

Au bout d'un instant, Robert saisit ses jumelles. Il observe au loin et pointe un civil afghan qui parle au cellulaire. Il panique et demande à Louis de confirmer, ce qu'il fait. Robert court vers notre véhicule stationné plus loin en lançant qu'on est compromis, que le gars est là pour nous observer et rapporter notre position. À ce que je peux comprendre, il semble craindre d'être la cible de tirs de mortier ou de roquette. Je le regarde fuir sans bouger. Louis non plus ne bronche pas. Robert arrive au véhicule et, à bout de souffle, nous crie de le rejoindre à la course. C'est ridicule ! Je me demande s'il réalise qu'on est encore dans le camp, ou encore que c'est normal de voir des gens parler au cellulaire : on est dans un pays où tout le monde a un cellulaire, souvent plusieurs.

Je retourne au camion en marchant et en bougonnant : « Criss d'hostie de tabarnak de joke ! Tu m'fucking niaises qu'on se fait des hosties de paniques de même ! M'a tout crisser ça là, c'te câlisse de mission d'marde-là de ciboire de tabarnak ! » Louis rit. Quand

on arrive au véhicule, Robert est déjà assis derrière le volant. Dès qu'on monte, il démarre en trombe dans un nuage de poussière.

Je suis découragé et enragé. Je réalise que toute la mission ne sera qu'une suite débilite de non-événements et de plans merdiques. Je regrette sincèrement d'être associé à cette équipe. Je me demande comment j'ai pu passer d'un environnement de travail professionnel et stimulant comme celui que j'ai connu lors de l'opération Athéna Roto 4 à la gang d'amateurs avec qui je me trouve en ce moment. C'est étrange, car la majorité des membres de l'équipe, pris individuellement, sont d'excellents soldats, professionnels et compétents. Pourtant, en tant que groupe, on est juste un ramassis d'échecs ambulants. Assis sur le siège arrière, je prends la décision de laisser tomber. Je perds tout intérêt pour la mission. Tant qu'à faire semblant ou à travailler tout croche, aussi bien ne rien faire.

Début décembre, l'hiver s'installe peu à peu sur la province de Kandahar. La température baisse et il pleut fréquemment. Le ciel est constamment gris. Ça ne me dérange pas, j'aime bien ce temps. Depuis un moment, je ne me lève plus pour aller au gymnase le matin. Je sors du lit à la dernière minute, juste à temps pour aller déjeuner avant que la cafétéria ferme. Je ne suis pas vraiment fatigué, ni physiquement ni psychologiquement, je suis tout simplement dégoûté par la dynamique de notre équipe et j'ai perdu toute motivation en ce qui concerne cette mission. Dernièrement, je me suis rendu compte que la raison principale qui me pousse à me lever le matin, c'est le morceau de fromage salé halloumi que je mange au déjeuner. C'est mon petit bonheur dans mes journées ennuyantes et dépourvues d'une quelconque motivation. Récemment, j'ai également rencontré Josée, l'ex-supérieure hiérarchique d'Irène. Elle est sympathique et notre haine commune d'Irène fait qu'on s'est bien entendus immédiatement.

Au sein de l'équipe, l'ambiance continue de se dégrader. On dirait que tout le monde évite la salle d'opération. On s'y présente pour accomplir nos tâches, mais dès qu'on a terminé, on se replie vers nos chambres ou le gymnase. Les deux groupes s'évitent. Je continue de maintenir le statu quo. Je mange seul, je m'entraîne seul et, quand je suis chanceux, je travaille seul.

À la mi-décembre, l'équipe se rend au camp Nathan Smith pour y mener une opération de routine. Puisque celle-ci nécessite quelques véhicules, et aussi parce qu'il voit bien que je déprime à force de rester dans le camp, Robert décide de m'envoyer avec les opérateurs. Ça me fait du bien de sortir de Gecko. Je n'ai pas l'impression de participer à l'effort de guerre quand je suis assis dans une salle d'opération climatisée et que mon plus grand souci de la journée est de savoir ce qu'il y aura au menu pour le souper. J'ai l'impression d'être un touriste.

C'est également la première fois que je vais au camp Nathan Smith, qui se trouve dans la partie nord-est de Kandahar City, à dix minutes de route de Gecko. Ce dernier a été construit à même une usine désaffectée et sert de base opérationnelle aux équipes de reconstruction provinciale de même qu'à différentes organisations non gouvernementales. Le camp est confortable : les gens y vivent dans des Iso climatisés et chauffés, la cuisine est décente, et l'été il y a même une piscine. Bref, ce n'est pas mal comme endroit.

Puisque notre équipe dispose d'un compound miniature à même le camp Nathan Smith, on se permet d'arriver une journée en avance. Dans la chambre, il y a une demi-douzaine de lits superposés. Chacun ayant déjà une place attitrée, je me retrouve avec un lit du haut. C'est ordinaire, mais bon, ça reste un lit. Éric, un des opérateurs de l'équipe, dort dans celui du bas. C'est un gars jovial qui a une obsession pour le parachutisme. Je m'entends bien avec lui. Lorsque l'équipe s'est scindée en deux groupes, au début de la mission, Éric s'est d'abord associé à celui formé autour d'Alan, mais dernièrement il semble s'en distancier, et même se rapprocher de Burt et de Jason. Je pense qu'il fait la bonne chose. Éric est un gars compétent et professionnel, ça aurait été dommage qu'il mette ses qualités de côté juste pour faire partie du premier groupe. Je crois sincèrement qu'il apportera beaucoup plus à la mission en se tenant loin de l'influence d'Alan.

On passe la journée à traîner dans le camp, à préparer les véhicules pour l'opération du lendemain et à réviser le plan. Ma tâche est simple : je serai le chauffeur d'un des véhicules. Avec Pete, un des opérateurs, on sera chargés d'assurer la surveillance tandis que les autres accompliront leurs tâches. Je suis content, Pete a de l'expérience et est généralement calme. C'est toujours plus agréable d'aller sur la route avec quelqu'un qui n'est pas paranoïaque et qui ne croit pas voir des insurgés à tous les coins de rue. De plus, c'est le clown de l'équipe, c'est toujours plaisant de passer du temps avec lui.

En soirée, je me couche tôt ; je suis fatigué. Les opérateurs sont allongés sur leurs lits et j'assieds entre eux. Alan doit croire que je dors, car il parle dans mon dos en chuchotant. Il soutient que Burt m'a envoyé pour les espionner et rapporter leurs actions. Je fais semblant de dormir. Je trouve tout ça tellement ridicule, on se croirait dans une dynamique de prison. N'empêche, maintenant qu'il a mis dans la tête du reste du groupe que je suis du côté de Burt, je n'ai plus vraiment espoir de pouvoir maintenir le statu quo au sein de l'équipe. Tant pis, je vais me ranger du côté de Burt, Éric et Jason ; de toute façon, j'ai toujours préféré ce groupe au premier, et puis la solitude de ma neutralité commençait à me peser lourd.

Le lendemain matin, on se lève tôt, on monte dans nos véhicules respectifs et on prend le chemin menant à la sortie du camp. On fait nos contrôles radio, puis on quitte Nathan Smith vers 8 h. On se déplace un moment à travers les rues de Kandahar City, en laissant de plus en plus de distance entre les véhicules ; on se fond dans le trafic local. Malgré l'heure matinale et le temps gris, il y a déjà beaucoup de circulation. On se fait arrêter à quelques points de contrôle de l'ANP. Ils ne nous posent pas de problème.

Finalement, on enclenche l'opération proprement dite. Pete et moi, puisqu'on est chargés de la surveillance, on trouve un coin tranquille où se stationner tout en laissant tourner le moteur, au cas où il faudrait partir en vitesse. On descend un peu les vitres pour mieux écouter ce qui se passe autour de nous et on baisse le son de nos radios au minimum afin d'éviter qu'elles n'attirent l'attention. On s'installe pour être à notre aise. On surveille en jasant. Pete s'allume une cigarette. J'adore observer la dynamique de Kandahar City. Par l'entremise de nos radios, on suit le déroulement de l'opération. Il semble y avoir quelques problèmes mineurs, mais dans l'ensemble ça se déroule bien.

Vers 10 h, on entend à la radio que la phase deux de l'opération est maintenant terminée ; il est temps de se replier vers le camp Nathan Smith. Les autres véhicules se désengagent tandis qu'on les suit à distance. Tout semble correct. On descend ensuite dans

la partie sud de Kandahar City, un endroit où les insurgés ont apparemment été très actifs dernièrement, et on y circule un moment. Finalement, les véhicules de tête empruntent une route principale allant franc nord et menant directement dans la vieille partie de la ville. C'est dans ce secteur surpeuplé que se trouve le plus important bazar de Kandahar City. Comme on s'apprête à leur emboîter le pas, Pete me crie de mettre les freins. Je m'exécute sans savoir pourquoi. Finalement, je réalise que, 30 m en avant de nous, passe un convoi de véhicules blindés canadiens, la mitrailleuse du premier pointée dans notre direction. Heureusement, ce ne sont pas des Américains qui, eux, sont plus portés à tirer d'abord et à poser les questions après. Le convoi défile devant nous lentement pendant qu'on attend patiemment, les mains posées sur le tableau de bord.

Pendant l'opération Athéna Roto 4, alors que mes déplacements se faisaient en VBL III, je me demandais toujours pourquoi les conducteurs afghans n'arrêtaient jamais à notre approche, sachant pourtant très bien qu'ils risquaient de se faire tirer dessus. À l'époque, je mettais ça sur le compte de la stupidité, ou encore je l'expliquais par le fait qu'ils s'en foutaient tout simplement, trop écœurés de devoir constamment s'immobiliser au passage de chaque convoi de la coalition. Alors qu'en réalité la raison est tout autre. En fait, la circulation est tellement chaotique dans Kandahar City que le conducteur d'un véhicule ne peut pas regarder beaucoup plus loin que quelques mètres devant lui. Il doit éviter les animaux, les piétons, les chariots, les motos, les voitures et camions, en plus des nids de poule qui peuvent dissimuler une bombe artisanale. Avec tout cela, il est pratiquement impossible de remarquer un convoi se trouvant à 30 m devant, et c'est pourtant à cette distance que débute l'escalade de la force chez les soldats. On ne peut pas les blâmer non plus, ils ont besoin de cette distance pour prévenir une attaque suicide contre leurs véhicules blindés. Bref, ça prend un passager alerte pour garder l'œil ouvert et surveiller la présence de convois de la coalition. Cette fois-ci, on a été chanceux.

Puisqu'on a été immobilisés un moment lors du passage du convoi canadien, on a perdu de vue les deux véhicules de tête. On accélère un peu, on zigzague dans le trafic dense. Finalement, on voit, au loin, les véhicules qui s'engagent dans la vieille partie de la ville. On est à une vingtaine de mètres derrière eux quand le second véhicule de tête entre en collision avec un petit camion bleu d'une compagnie locale de transport. Le trafic s'immobilise. Le premier véhicule, lui, réussit à quitter la scène et à s'éloigner de l'embouteillage qui est en train de se former. Derrière, on est en plein dans la congestion, immobilisés et attentifs à ce qui se passe en avant. Autour de nous, quelques Afghans descendent de leurs voitures et camions afin de comprendre ce qui se passe. Personne ne semble nous porter attention. Le chauffeur sort lui aussi de son camion accidenté et regarde les dommages causés à son véhicule. Il semble enragé ; il gesticule et déblatère. Quelques hommes se joignent à lui et se regroupent autour du véhicule de tête. On regarde ce qui se passe. On est immobiles depuis une ou deux minutes déjà. C'est trop long : il faut réagir. Louis, qui se trouve au volant du véhicule canadien, a une idée de génie. Il sort l'argent qu'il a sur lui et le lance dans les airs par la vitre. Une pluie de billets retombe doucement en virevoltant autour du véhicule. Tout à coup, plus personne ne semble s'occuper des membres de l'équipe. Tout le monde se rue par terre afin de ramasser quelques billets. Pete me dit en riant :

Pete : Holy crap, did you see that¹ ?

Sony : Fucking awesome ! Ah ! Ah ! Ah² !

Louis profite de la distraction pour se sauver en douce. On lui emboîte tous le pas. Rapidement, on rejoint le premier véhicule de tête qui nous attendait un peu plus au nord. On se dépêche à quitter la vieille partie de la ville et on fonce vers le camp Nathan Smith, regardant dans nos rétroviseurs de temps à autre afin de s'assurer qu'on n'est pas suivis.

De retour au camp vers midi, on fait un débriefing rapide de ce qui s'est passé. On bousille un peu Louis en raison de l'accident, l'ironie voulant qu'il ait une passion particulière pour la conduite automobile. Ensuite, on va dîner et on passe le reste de l'après-midi à se préparer pour un autre déplacement.

Vers 16 h, on reprend la route. On doit se rendre à KAF pour y mener deux opérateurs qui partent en vacances. Un déplacement de routine qui ne devrait pas prendre plus d'une demi-heure. On planifie de souper à KAF, puis de reprendre la route vers Gecko lorsque l'obscurité sera tombée. Puisqu'on va laisser deux membres de l'équipe là-bas, on ne sera pas assez nombreux pour ramener tous les véhicules. On décide donc de laisser le mien à Nathan Smith et de s'entasser dans les autres. Je monte à bord du deuxième, je suis le passager avant ; Alan et l'interprète prennent place à l'arrière. Louis s'installe à nouveau derrière le volant.

À notre sortie du camp, le camion bleu accidenté est stationné de l'autre côté de la route. Il est accompagné d'autres camions de la même couleur et de la même compagnie de transport. J'ignore si elle a un contrat avec le camp Nathan Smith – ce qui ne serait pas surprenant – ou si on a été filés plus tôt ce matin et qu'ils nous attendent. En les voyant, je ne peux m'empêcher de rire. Je dis à Louis qu'il a trouvé le moyen de se mettre à dos le syndicat des camionneurs de Kandahar City. Qu'il va finir comme Jimmy Hoffa. Apparemment, je suis le seul à trouver ça marrant. On passe lentement à côté des camions. Leurs conducteurs ne semblent pas nous porter attention. On prend donc de la vitesse et on disparaît dans le trafic de fin de journée.

On se dirige vers l'est en zigzaguant à travers Kandahar City. Finalement, on atteint Highway 4. Il fait encore jour, mais le temps est gris et il pleut un peu. Le trafic sur la route n'est pas trop mal. On suit le premier véhicule à environ 100 m de distance.

On roule sur Highway 4 depuis quelques minutes quand le véhicule de tête nous avise par radio qu'un convoi américain est immobilisé en bordure de route dans la voie opposée. Le premier véhicule ralentit. On le rattrape. Quand ce dernier arrive à la hauteur du convoi, les Américains ne réagissent pas, ils se contentent de l'observer. Voyant cela, on lui emboîte le pas. Mais on doit avoir l'air suspect, car les Américains commencent immédiatement l'escalade de la force. On est aveuglés par les lasers verts émanant des systèmes de visée des tourelles des véhicules de combat. Louis applique les freins violemment ; on s'immobilise à proximité du véhicule de tête du convoi américain.

Plusieurs lasers pointent sur nos poitrines, sans parler des nombreux canons dirigés vers l'habitacle de notre véhicule. Louis met ses mains bien en évidence sur le volant ; je place les miennes bien en évidence sur le tableau de bord. Alan sacre et traite les Américains de tous les noms. L'interprète semble paniquer un peu. En arrière de nous, un embouteillage se forme. Le convoi américain fait probablement 200 m de long.

À mi-chemin, des troupes commencent à descendre des véhicules blindés. Des soldats qui se trouvent à une centaine de mètres devant nous nous font signe d'avancer. Louis s'exécute. Aussitôt, on est de nouveau aveuglés par les lasers des premiers véhicules. Dans les tourelles, les canonnières commencent à stresser et se préparent à engager le combat. Alan crie à Louis de s'arrêter. Ce dernier met les freins immédiatement. Plus loin sur la route, les soldats perdent patience et nous font de nouveau signe d'avancer, épaulant cette fois leurs armes et se préparant à tirer eux aussi. Alan engueule Louis, l'interprète panique et crie qu'on va tous mourir. Louis perd patience contre tout le monde et sacre en tenant son volant à deux mains. Je décide de me taire.

Le ridicule de la situation m'amuse. L'espace d'un moment, je me dis que si je pouvais voyager dans le temps et aller raconter à Mini-Sony ce que la vie lui réserve comme expériences quand il sera plus vieux, il triperait totalement. Ça me fait sourire. Bref, tandis qu'on attend de voir si les Américains vont nous descendre, je me surprends à être vraiment heureux. Enfin, cette mission m'apporte un peu d'émotions fortes. C'est agréable de se sentir en vie.

Quand les esprits finissent par se calmer un peu dans le véhicule, je dis à Louis qu'entre les soldats à 100 m qui nous visent avec leurs fusils d'assaut et les canonnières à 20 ou 30 m qui nous ont dans la mire de leurs canons, on a plus de chances de survivre si on obéit aux ordres des seconds. Louis semble d'accord avec moi. Je lui dis qu'il fait bien ça, de ne pas stresser. Je pense qu'il a besoin de l'entendre. Il est compétent, mais en ce moment, il a nos vies entre ses mains, un nombre assez impressionnant d'armes sont pointées sur lui, et tout le monde lui crie après. Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler une situation idéale. Il faut qu'on garde notre calme, mais Alan et l'interprète hystérique n'aident pas vraiment. Bref, on est dans une impasse.

Pourtant, ça se calme un peu. Les Américains doivent avoir communiqué entre eux et s'être démêlés, car les troupes au sol ont arrêté de nous faire signe d'avancer. L'atmosphère se détend légèrement dans notre véhicule. Alan lance à l'interprète de fermer sa gueule. J'avoue que d'entendre quelqu'un prier et pleurnicher en répétant sans cesse qu'on va tous mourir, ça devient rapidement désagréable.

L'embouteillage derrière nous continue de grossir. Quelques véhicules civils décident de tenter leur chance en passant dans le désert. Leur manœuvre inquiète les Américains qui y vont une nouvelle fois d'une escalade de la force. Seul problème : on se trouve dans la ligne de tir. On est pris entre les véhicules qui tentent de passer sur notre droite et le convoi américain qui se prépare à ouvrir le feu sur notre gauche. Alan se remet à sacrer et à gueuler. L'interprète se remet à pleurnicher et à répéter qu'on va tous mourir. Je reste assis tranquille à l'avant avec Louis. On lâche tous les deux un soupir de découragement. Finalement, les véhicules civils finissent par s'immobiliser. Les Américains se détendent un peu, tout en nous tenant en joue.

Plusieurs minutes passent. On attend. Un des canonnières descend de sa tourelle. Debout à quelques mètres de nous, il urine contre la roue de son véhicule. Alan l'interpelle. Le soldat semble étonné. Alan lui explique la situation. L'Américain nous écoute de loin, mais ne s'approche pas de notre véhicule. Finalement, il retourne dans sa tourelle et commence à parler dans sa radio. On espère qu'il est en train de discuter de notre cas. Et

c'est probablement ce qu'il fait, car quelques minutes plus tard, on nous fait signe de continuer notre route.

On est tous un peu inquiets quand Louis met le véhicule en branle. On avance lentement en longeant le convoi américain. Des soldats dans la jeune vingtaine nous regardent, l'air méfiant. Finalement, on arrive à l'arrière du convoi où s'est formé un autre embouteillage. On fait littéralement face à un mur de véhicules civils afghans. Highway 4 ne compte que deux voies, une dans chaque sens, pourtant l'embouteillage a amené les véhicules à déborder de chaque côté de la route. Devant nous se trouve l'équivalent de dix voies remplies et entassées. Louis dit : « Fuck... What now³ ?

Alan tombe de nouveau en mode panique. Il ordonne de continuer à avancer vers l'embouteillage, de se faire un chemin de force, de ne pas rester à proximité des Américains. Louis rouspète, il se demande comment il peut bien arriver à faire ça. J'avoue que je le comprends. On voit un espace entre deux véhicules, on s'y engage. On dirait qu'une mer de véhicules civils se referme sur nous. Alan semble encore s'exciter. Il n'arrête pas de donner des directives à Louis. Je pense que ça le stresse plus qu'autre chose. Le gars sait ce qu'il a à faire ; en ce moment, ce dont il a besoin, c'est de se calmer pour réfléchir clairement et gérer la situation du mieux qu'il peut. On progresse lentement. Alan continue de s'énervier et l'interprète de se plaindre. Je ne les écoute même plus. Je me contente de garder un œil attentif sur ce qui nous entoure. On est vulnérables présentement. Soudain, j'entends Alan crier : « Holy shit ! Draw your guns, draw your guns⁴ !

L'espace d'une seconde, je saisis mon pistolet 9 mm. Puis je m'arrête : il n'y a aucune menace. Rien. À côté de moi, Louis conduit maintenant à une main ; l'autre est sortie par la vitre. Il agite son pistolet dans toutes les directions, menaçant les véhicules qui nous bloquent la route. La scène est ridicule. Je lui demande de ranger son arme. Il réalise alors lui aussi qu'il n'y a pas de menace, qu'Alan a encore une fois paniqué inutilement. Il remet son arme dans son étui. Finalement, le trafic s'éclaircit, on souffle un peu.

En arrivant à KAF, on se rend directement au compound de l'équipe où on procède à un rapide débriefing. Ensuite, on sort à l'extérieur. Les gars s'allument des cigarettes et font le récit des événements de la journée. Mais on dirait que chaque fois qu'ils les racontent, ils exagèrent toujours un peu plus. Après un moment, j'en ai assez de les écouter relater les histoires dont ils sont les héros. Je prends un des véhicules et je me rends au Boardwalk pour acheter un sous-marin au Subway. J'en prends également un pour Louis qui a eu une grosse journée.

Vers 20 h, on quitte KAF sous le couvert de la nuit et on retourne sans se presser vers Gecko. Le déplacement se passe sans encombre. À 21 h, on est tous assis dans la salle d'opération de l'équipe pour faire le dernier débriefing de la journée. Personnellement, je suis satisfait de la mienne. Ça a été, et de loin, la plus intéressante depuis notre arrivée en théâtre opérationnel en octobre dernier.

Le reste du mois de décembre 2009 passe sans incident au sein de l'équipe. Puisque Alan m'a accusé d'en espionner les membres pour le compte de Burt, je n'ai plus vraiment de raison de demeurer neutre. Aussi, je joins le groupe qui gravite autour du vieil adjudant. On est quatre. Ça ne change pas grand-chose à ma routine, sinon que je ne

mange plus seul et que je m'entraîne avec Éric. De plus, en fin de soirée, on prend l'habitude de relaxer sur la terrasse en buvant un thé ou un café tout en riant de l'autre groupe et en le dénigrant. C'est enfantin, mais bon, ça passe le temps, et puis ça permet de faire sortir les frustrations de la journée.

Les tensions entre notre équipe et la chaîne de commandement du camp continuent de s'accroître. Elle désire encore se débarrasser de nous, mais n'a toujours pas réussi à le faire. Elle a néanmoins réussi à nous expulser de son réseau radio. Aussi, on doit se trouver une nouvelle organisation prête à nous accueillir sur son réseau radio. C'est l'équipe de reconstruction provinciale qui finit par nous accepter. Du coup, notre indicatif d'appel radio passe de Stone Killer, qui était quand même guerrier, à Unicorn's Eye, qui est très, très, très efféminé.

Le 16 décembre, Éli passe un troisième anniversaire consécutif seule. Je l'appelle pour l'occasion. Je m'assure aussi qu'elle reçoive un énorme bouquet de fleurs et je dépose de l'argent dans son compte en banque pour qu'elle puisse se gâter un peu. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est le mieux que je puisse faire depuis l'Afghanistan.

Le 23 décembre, un autre soldat canadien, le lieutenant Andrew Richard Nuttall, est tué pendant une patrouille à pied dans le district de Panjwayi. Steven l'a connu plus tôt pendant le déploiement. Il nous parle un peu de lui tandis qu'on travaille. Ça donne un côté humain à la mort de ce gars-là.

Deux jours plus tard, j'appelle Éli pour lui souhaiter un joyeux Noël. Je la trouve en pleurs à l'autre bout du fil. Un couple d'amis l'a invitée à se joindre à eux pour le réveillon, car ils savaient qu'elle était seule cette année encore. Éli a passé une partie de la soirée à se préparer et à se mettre belle en prévision de la soirée. À l'heure où nos amis étaient censés venir la chercher, elle était habillée, prête à partir, assise dans le hall d'entrée de la maison. Deux heures plus tard, elle a fini par accepter le fait qu'ils l'avaient oubliée. Elle a tenté de les rejoindre par téléphone, sans succès. Maintenant, elle est seule à la maison, en larmes. Je l'écoute, ça me fend le cœur. Je suis d'abord enragé contre notre couple d'amis, puis je me rends compte que ce ne sont pas eux qui sont en faute, c'est moi ; ce ne sont pas eux qui l'ont abandonnée, c'est moi, et qui plus est, trois années d'affilée. Je suis probablement le pire des maris qui ait jamais existé. Je passe quelques minutes à tenter de reconforter Éli, mais je me sens tellement impuissant. Après un moment, elle semble aller un peu mieux et on raccroche. Je me doute bien qu'elle continuera à pleurer une bonne partie de la soirée.

Plus tard en journée, l'équipe passe une partie de l'après-midi à discuter à la cafétéria du camp avec le commandant de la Force opérationnelle interarmes Afghanistan. L'homme est sympathique et charismatique, et dans l'ensemble c'est intéressant de parler avec lui. Cependant, on l'ignore à ce moment-là, mais c'est la dernière fois qu'on le rencontre, car quelques mois plus tard, il sera relevé de ses fonctions en raison de rumeurs de fraternisation avec une de ses subalternes.

En soirée, puisqu'on tente de rester autant que possible en bons termes avec les autorités du camp, on s'offre pour s'occuper de la sécurité du compound canadien pendant la nuit de Noël. Ainsi, les gars normalement responsables de la garde pourront prendre quelques bières. Je passe donc la nuit de Noël dans le poste de garde. Il ne se produit pas

grand-chose, alors, comme il y a un ordinateur, je vais sur Facebook. Je tombe sur ma cousine française qui est en train de célébrer le réveillon avec la famille en Belgique. Je passe un moment à jaser avec elle et à souhaiter joyeux Noël à la famille.

Le 30 décembre, en fin d'après-midi, on prépare les véhicules pour un déplacement vers le camp Nathan Smith. Les opérateurs ont pris l'habitude de passer de plus en plus de temps là-bas. Ainsi, ils n'ont pas à endurer Burt et peuvent faire à peu près ce qu'ils veulent. Ça m'arrange, j'aime bien quand ils sont absents. C'est tranquille dans la salle d'opération et l'ambiance, en général, est meilleure.

C'est une journée ensoleillée, même s'il ne fait pas très chaud. Les véhicules sont presque prêts quand on entend une énorme explosion au loin. Je me rends dans la salle d'opération pour voir si quelqu'un sur le chat room sait ce qui s'est passé. Évidemment, tout le monde demande de l'information au même moment au sujet de l'incident. Finalement, un indicatif d'appel envoie un message : un VBL III vient de rouler sur une énorme bombe artisanale dans le district de Dand, juste au sud de Kandahar City. Le véhicule a été complètement détruit. Quatre soldats sont décédés – les sergents George Miok et Kirk Taylor, le caporal Zachery McCormack et le soldat Garrett William Chidley – ainsi que la journaliste Michelle Lang qui a également succombé à ses blessures.

Les secours s'organisent. Pratiquement tous les indicatifs d'appel présents dans Kandahar City convergent vers le site de l'explosion pour aider. Je retourne dans la cour du compound pour donner une mise à jour de la situation aux opérateurs. L'un d'entre eux, Dale, demande s'il y aura une force de réaction rapide en attente au cas où il se passerait quelque chose pendant le déplacement de l'équipe, qui devrait se faire d'ici une heure. Je ne peux m'empêcher de le trouver un peu égocentrique.

Je retourne à la salle d'opération où je continue de suivre la situation sur le chat room. Décidément, la situation dans le sud de l'Afghanistan ne va pas en s'améliorant, et je ne vois pas comment ça pourrait changer. Et ce, même s'il y a quelques jours, le président américain a confirmé l'envoi de 30 000 soldats supplémentaires pour aider à l'effort de guerre.

Le 31 décembre, je ne peux pas appeler Éli pour lui souhaiter bonne année. Les téléphones et Internet sont toujours verrouillés, car ce ne sont pas toutes les familles des soldats tués la veille qui ont été avisées du décès de leur proche. Finalement, je réussis à la joindre le jour de notre troisième anniversaire de mariage, le 2 janvier.

Début janvier 2010, je suis allongé sur mon lit et j'écoute un film sur mon ordinateur portable. Il est environ 21 h, la nuit est tombée depuis quelques heures. Soudain, une violente explosion se fait sentir. J'enlève mes écouteurs. Je n'entends rien dans le camp. Je sors de ma chambre, puis du dortoir. Jason, qui loge dans le dortoir voisin, sort également. Il me demande si c'était une explosion planifiée. Comme je lui réponds que je l'ignore, on entend une seconde détonation, plus faible cette fois, puis on voit des balles traçantes passer dans le ciel au-dessus de nos têtes : « Oh shit ! »

Jason et moi, on court jusqu'au compound de l'équipe. Puis on se rend au vestiaire pour y prendre notre équipement de protection personnelle et nos armes. D'autres membres y sont déjà. Puisque les explosions et les tirs proviennent de Kandahar City, au sud de notre position, on se dépêche de monter sur le mur sud du camp. Je grimpe l'échelle à toute

vitesse. Je manque de trébucher. En arrivant au sommet du mur d'Hesco Bastion, tout un spectacle son et lumière nous attend.

On dirait que chaque personne se trouvant dans Kandahar City et possédant une arme est en train de tirer. Les balles traçantes traversent le ciel de la ville dans toutes les directions. De toute évidence, certains ne visent rien en particulier. On entend des dizaines de rafales provenant de toutes les directions. Des balles sont également tirées dans la nôtre, mais elles sont si hautes dans les airs qu'elles ne sont aucunement menaçantes.

Soudain, un flash jaillit au sud-ouest de notre position, dans le secteur de la prison de Sarposa qui a été la cible d'une attaque spectaculaire deux ans plus tôt. Après avoir vu la lumière, on entend l'explosion, puis un énorme nuage de fumée s'élève dans le ciel. On est en train de regarder cette déflagration quand une autre survient, cette fois à l'est, à proximité du camp Nathan Smith.

La scène me rappelle la fin du film *Fight Club*, quand tous les immeubles sont détruits. Je ne peux m'empêcher d'être excité en regardant Kandahar City sombrer dans le chaos le plus total. Je me surprends à sourire. J'aurais envie de prendre un de nos véhicules et de foncer tout droit vers le centre de la ville.

À chaque nouvelle explosion, on s'exclame avec excitation. Toute l'équipe est maintenant montée sur le mur. Les commandos afghans qui sont dans les tours de garde du complexe Gecko ont joint le bal et font maintenant feu en direction de la ville. Ils ne semblent pas, eux non plus, avoir de cible précise.

À côté de moi, Robert est accroupi derrière un muret d'Hesco Bastion. Steven le voit également et part à rire de lui. L'homme est un bon gars, mais bon Dieu qu'il n'est pas guerrier, c'est pitoyable ! Robert m'explique que c'est son premier contact. Steven soupire en l'entendant. Je réponds à Robert, en riant, que ce n'est pas un contact. Il ne veut rien entendre ; il descend du mur et se rend dans la salle d'opération. Je le regarde partir. Il me décourage tellement des fois !

Pendant une petite heure, on regarde les fusillades sporadiques qui continuent d'éclater dans Kandahar City. Puis lorsque ça devient monotone et que le gros de l'action est passé, on se rend tous à la salle d'opération pour voir sur le chat room ce qui est arrivé. Il s'avère que les insurgés ont tenté une attaque coordonnée contre la prison de Sarposa, et sachant que la force de réaction rapide du camp Nathan Smith irait à la rescousse, ils ont également tenté de s'attaquer à cette dernière, en plus du camp lui-même. Or, ils ont manqué de chance, puisque l'attaque de la prison a échoué et qu'aucun membre de la coalition n'a été blessé ou tué.

Le 8 janvier, en avant-midi, l'équipe se rend à KAF. Je fais partie du déplacement, car dans deux jours je pars en vacances. J'ai passé les jours précédents à montrer les différentes tâches à mon remplaçant, Andrew. C'est un bon gars, compétent, mais je sens qu'il va avoir du mal à faire sa place au sein de l'équipe. Les autres n'ont pas l'air de l'apprécier beaucoup. Mais c'est son problème maintenant.

La traversée de Kandahar City se fait sans encombre, mais lorsqu'on arrive sur Highway 4, il y a, une fois de plus, un embouteillage monstre. Cette fois, c'est un convoi britannique qui a découvert une boîte de conserve dans le milieu de la route et qui ne veut pas courir de risques. Aussi, la route est bloquée jusqu'à ce que les ingénieurs de combat

aient fini d'inspecter le site. Je comprends les soldats de la coalition d'être aussi précautionneux, je ferais la même chose. Pourtant, quand je regarde autour de moi, dans les voitures et les camions, je vois tous ces Afghans exaspérés. Je me dis que ça doit être frustrant, au jour le jour, d'être un civil dans une zone de guerre.

Je passe la journée suivante à me préparer pour mes vacances. J'appelle Éli pour lui dire que je suis arrivé sain et sauf à KAF et qu'ainsi elle peut prendre elle aussi son avion pour venir me rejoindre, cette fois-ci dans le sud de la Thaïlande. Elle me raconte que Sam, un de nos chats, s'est cassé la patte. Elle est inquiète de partir en le laissant comme ça, même si une amie va s'occuper de lui. Peu importe, malgré ses inquiétudes, elle ne manquera pas la chance de visiter la Thaïlande. On se verra dans quelques jours.

Le 10 janvier, je suis assis par terre à l'extérieur de l'aéroport de Kandahar, le dos accoté contre mon équipement de protection personnelle. Je lis *The Rum Diary* d'Hunter S. Thompson, mon livre de vacances de prédilection. Un soldat américain qui attend lui aussi son vol passe devant moi et s'arrête :

Américain : Hunter S. Thompson ? Nice buddy⁵ !

Sony : You're a fan⁶ ?

L'Américain roule la manche de son uniforme et me dévoile un tatouage d'Hunter S. Thompson. On jase un moment, puis on se serre la main, avant qu'il parte prendre son vol. Le gars était sympathique, il avait environ mon âge. Pour ce que j'en sais, c'est peut-être un de ceux qui m'ont pointé leur laser sur la poitrine il y a quelques semaines...

Pendant le vol, je rencontre un gars avec qui j'ai fait mon cours d'infanterie dix ans plus tôt. Steve est un gars timide. Lui aussi a quitté l'infanterie pour pratiquer un autre métier. Dans son cas, il est devenu monteur de lignes. Il a l'air d'aimer ça.

En arrivant au camp Mirage, je me rends en premier lieu au conteneur de l'équipe pour me débarrasser de mes armes et de mon équipement de protection personnelle. Plus vite ce sera fait, plus vite je me sentirai en vacances. Je trouve le conteneur dans un état déplorable : un vrai dépotoir. Je passe deux heures à y faire le ménage. Quand j'ai fini, je traverse du côté administratif du camp, je me rends à la chambre de transit qu'on m'a assignée et je prends une douche. Je passe le reste de la soirée sur la terrasse à discuter avec Steve en profitant de l'air doux et humide du désert. En écoutant les gens parler autour de moi, j'apprends qu'un autre soldat a été tué plus tôt aujourd'hui, pendant une patrouille à pied dans le district de Panjwayi. Il s'agit du sergent John Wayne Faught.

Je passe la journée du 11 janvier à visiter Dubaï avec Steve. On fait le tour des souks, puis on relaxe sur la plage quelques heures. En fin de journée, on retourne au camp Mirage pour y prendre l'autobus qui nous mènera à l'aéroport civil de Dubaï.

Les trois semaines suivantes, je me prélasser sur les plages du sud de la Thaïlande avec Éli. Les vacances me font du bien. On suit pratiquement le même trajet que j'avais fait en 2004 avec mes chums. On débute à Patong, puis on se rend à Koh Phi Phi, et on termine notre petit périple à Ao Nang. On a notre petite routine agréable : on se lève tôt, on se rend sur la plage où on mange des fruits frais et on boit des smoothies pour le déjeuner, on traîne sur la plage jusqu'à ce que la chaleur devienne insupportable en milieu d'après-midi, puis on dîne quelque part. Ensuite, on va se faire masser, puis après vient

l'heure de la sieste. Je me réveille généralement avant Éli, alors je prends l'habitude de boire quelques bières tranquille sur la terrasse en attendant qu'elle se lève. Ensuite, on passe nos soirées dans les restaurants et les bars. C'est agréable. Ça me permet de décrocher de mes frustrations liées à la mission et à l'équipe. Pas une fois je ne regarde les nouvelles sur Internet. Pour la première fois depuis longtemps, je me fous totalement de ce qui se passe là-bas.

Début février, je suis de retour en Afghanistan, et de retour à Gecko. L'ambiance est pire que jamais au sein de l'équipe. En plus, certains de ses membres ne veulent plus sortir du camp. Ils sont convaincus qu'ils sont ciblés. Ils sont convaincus qu'ils ont été tellement efficaces dans les derniers mois que les insurgés ont décidé de les éliminer. C'est ridicule ! On est dans une zone de guerre, de toute évidence certaines personnes tentent de nous éliminer !

Le pire, c'est que Robert abonde dans le même sens. Quand je lui fais valoir que c'est inacceptable qu'on refuse de quitter la base en raison de présumés risques, il ne veut rien entendre. Je lui dis que c'est tout un luxe qu'on a de ne pas sortir quand on craint d'être ciblé. Ce serait beau si le groupement tactique, les gars de POMLT ou ceux de l'OMLT faisaient la même chose. On serait tous assis dans nos camps à attendre que la mission finisse. Je lui explique que les autres organisations sont ciblées quotidiennement et qu'elles sortent quand même afin d'effectuer leurs missions. Il me répond que la vie de nos opérateurs est plus importante que celle des membres du reste de la coalition, que les opérateurs ont une plus grande influence sur la mission que le reste des troupes. J'enrage. Je tourne les talons et je quitte la salle d'opération avant de perdre mon sang-froid.

Le mois de février passe tranquillement. Je n'ai pas beaucoup d'ouvrage puisque les opérateurs ne sortent pas souvent du camp. Un de mes chums, Jeff, avec qui j'ai fait mon cours de renseignement à Montréal à l'été 2008, est maintenant ici. Après le souper, on prend l'habitude de se rejoindre en haut du mur sud du camp. On s'accote contre les Hesco Bastion et on regarde le soleil se coucher sur Kandahar City en jasant de tout et de rien.

Un après-midi où il ne se passe vraiment rien, Jeff et moi, on décide de prendre un des véhicules de l'équipe et d'aller faire un peu de tourisme sur le complexe Gecko. On se promène d'abord le long de la chaîne de montagnes qui longe le district d'Arghandab. C'est vraiment la plus belle région de la province, avec sa vallée fertile. À l'entrée du district, on voit une immense structure laissée à l'abandon. Apparemment, c'était censé être un restaurant, mais sa construction a été abandonnée lorsque la guerre a commencé. En bas, le long de la route asphaltée qui mène vers le nord, un convoi américain circule lentement en surveillant les environs. Un des canonnières nous observe. Il semble se demander ce que deux gars font assis à flanc de montagne à regarder le convoi passer. Ça me rappelle la première fois où j'ai roulé sur cette route, en août 2007. Moi aussi, j'avais été intrigué par le complexe Gecko.

Après un moment, on décide de se rendre du côté est de Gecko. De là, on peut observer le campus de l'Université de Kandahar et son énorme mosquée bleue. C'est intéressant, j'aimerais pouvoir quitter le camp et aller visiter ce site plus en profondeur.

Finalement, pour terminer notre après-midi de tourisme improvisé, on se rend au bunker souterrain du mollah Omar. Le dessus de la structure est couvert de cratères, de nombreuses bombes de 225 kilos ayant été larguées dessus. Pourtant, le bunker a tenu le coup. Comme quoi les ouvriers de Ben Laden savaient ce qu'ils faisaient. À l'intérieur, il y a deux corridors de béton armé qui forment une croix. Dans chacun, on trouve des chambres de part et d'autre. Ces pièces sont rudimentaires, mais quand même confortables. On peut voir qu'elles étaient censées être pourvues de l'eau courante et de l'électricité. Je me promène dans ces corridors déserts et insalubres et je ne peux m'empêcher de penser qu'une partie de l'histoire s'est déroulée ici : je marche littéralement dans les pas du mollah Omar et de Ben Laden.

Le 13 février, en fin de journée, le caporal Joshua Caleb Baker est tué au nord de Kandahar City alors qu'il participe à un entraînement de routine. Une épouse ou une blonde recevra une mauvaise nouvelle pour la Saint-Valentin...

À la mi-février, on organise un champ de tir pour former à nos techniques deux gars d'une autre organisation qui doivent se déplacer avec notre équipe. Le scénario est relativement simple. Deux véhicules suivent une route. Le second roule sur une bombe artisanale, puis tombe dans une embuscade. Le personnel à bord évacue le véhicule touché et se replie en direction du véhicule intact tout en engageant le combat contre l'ennemi. Je me trouve dans le premier véhicule. Selon le scénario, on doit s'éloigner suffisamment de la zone d'embuscade pour ne plus être à risque. Dale, qui est le chauffeur, restera dans le véhicule, prêt à partir, tandis que j'irai prendre une position de tir pour soutenir le personnel qui se replie vers nous.

L'exercice commence. Le véhicule arrière est touché. Dans le véhicule avant, on fonce sur environ 100 m, puis on s'immobilise. Je descends et je prends une position de tir. J'aperçois les quatre gars du véhicule arrière qui se déplacent dans ma direction. Ils sont dans un petit ravin à 100 m en arrière de notre position. Techniquement, ils devraient engager le combat contre l'ennemi à l'avant tout en se déplaçant latéralement jusqu'à ce qu'ils arrivent à notre hauteur. Ensuite, ils devraient cesser de tirer et venir nous rejoindre pendant que je les couvre.

Je continue de tirer sur les cibles à l'avant. Les quatre gars arrivent à notre hauteur. Pourtant, ils ne cessent pas de tirer. Les balles passent proche de moi ; j'entends le sifflement sur ma droite. Je me lève et je regarde dans leur direction. Ils sont en position de tir et visent les cibles à l'avant. Ils ne peuvent pas ne pas m'avoir vu, moi, ou le véhicule à 20 m de moi. Je me rends au véhicule et je dis à Dale :

Sony : Sérieux, les balles passent proche.

Dale : Nan, c'est des gars professionnels, y savent ce qui font.

Sony : Ouin, j'imagine...

Je retourne prendre position et viser les cibles. Je mets un genou par terre quand, à une dizaine de mètres de moi, une balle frappe le sol. Puis une autre. Dale me crie de revenir. Les quatre gars ne nous voient pas : ils nous tirent dessus. Je viens pour partir à courir vers le véhicule pour m'y mettre à couvert quand les balles commencent à frapper le sol entre moi et ce dernier. Je fige. Je décide de rester sur place et de faire des signaux manuels à Pete, qui dirige l'exercice, pour qu'il fasse cesser le tir. Dale gueule et appuie

constamment sur le klaxon pour attirer leur attention, en vain. Finalement, je vois Pete qui crie aux quatre gars de cesser le feu. Les deux opérateurs de notre équipe cessent immédiatement ; les deux autres continuent un moment, puis entendent les ordres.

Finalement, on arrête le champ de tir. Louis, un des opérateurs, vient s'excuser. Je lui dis que c'est correct, qu'à la limite ça a été excitant. Je suis juste un peu surpris que les seules personnes à m'avoir tiré dessus pendant ce déploiement soient des Canadiens. Bref, dans l'ensemble c'est une bonne journée.

Fin février, les opérateurs doivent se rendre au camp Nathan Smith. Puisque l'équipe continue de croire qu'elle est ciblée, Robert arrive avec un plan pour permettre aux opérateurs de quitter Gecko en toute sécurité. Il veut que lui et moi, on prenne chacun un véhicule et qu'on tourne en rond dans le complexe pour détourner l'attention de quiconque serait en train d'observer les barrières d'entrée et de sortie. Je trouve le plan ridicule. Si quelqu'un voulait réellement cibler notre équipe à la sortie du camp, il surveillerait les véhicules qui en sortent, et n'aurait rien à foutre des imbéciles qui tournent en rond à l'intérieur. De plus, ça fait des années que les équipes opèrent depuis Gecko, et il n'y a que deux entrées et sorties utilisées régulièrement sur la base. Si quiconque avait eu la réelle volonté de cibler les équipes, ça ferait longtemps que ça aurait été fait. Robert ne veut rien entendre. Il me dit que ne rien faire serait de la négligence criminelle. Personnellement, je considère que faire quelque chose de stupide et d'inutile est encore pire que de ne rien faire. Mais bon, c'est lui le patron. Je monte dans un véhicule et, comme un con, je me promène dans le camp. Seul résultat : je fais un fou de moi et je brûle de l'essence.

Avec l'arrivée du mois de mars, c'est le retour du beau temps et des grosses chaleurs. En milieu d'après-midi, Éric et moi, on prend l'habitude d'aller courir dans les collines de Gecko. C'est un endroit étrange pour faire cette activité. Un hélicoptère s'est écrasé il y a quelques jours à proximité du compound américain. La carcasse gît à l'abandon. Parfois, on se fait dépasser par des opérateurs américains qui se dirigent vers les barrières de Gecko. Ils sont en équipement de combat complet, alors qu'on est torse nu. Quand on longe les barbelés à l'est du complexe, on est à moins de 100 m de Loya Wiyala, un voisinage associé aux insurgés. De notre côté des clôtures, on court et on transpire ; de l'autre côté, les Afghans nous regardent comme si on était des animaux dans un zoo. La chaleur est insupportable et accablante. Moi qui cours généralement mon 5 km en une vingtaine de minutes, je me surprends à avoir du mal à le faire en moins de trente minutes. Quand on revient au compound canadien, je suis détrempé et exténué.

Un matin du début mars, je me présente dans la salle d'opération. Tout le monde semble étrangement de bonne humeur, voire excité. Je demande ce qui se passe. Robert me dit qu'un important commandant insurgé a été capturé la nuit dernière. Lequel ? Il me répond qu'il s'agit du mollah Nabi. Je reste stupéfait.

Mollah Nabi est littéralement une légende dans la province de Kandahar. Il était déjà un commandant prédominant lorsque je suis arrivé en théâtre opérationnel à l'été 2007. Depuis, il n'a cessé de gagner en importance. Il semble être de tous les combats, en plus d'être impossible à capturer ou à tuer. Il fait un peu figure de John Rambo version insurgé. Pas plus tard qu'à l'été 2009, la coalition a largué deux bombes sur un compound à l'intérieur duquel il avait trouvé refuge lors de combats avec les troupes terrestres. Tous le

croyaient mort. Eh bien, non. Quelques heures plus tard, il s'extirpait des décombres et disparaissait. Après quelques mois de convalescence, il était de retour dans la province de Kandahar pour y reprendre le contrôle de son groupe d'insurgés.

J'ai appris à connaître mollah Nabi à travers les nombreux rapports de renseignement le concernant. J'ai développé une certaine forme de respect à son endroit ; aussi, je suis presque déçu qu'il se soit fait capturer. J'aurais cru qu'il serait mort en combattant. Je demande à Robert si on a reçu une photo du détenu. Il me répond que oui et me dit de venir voir sur son écran d'ordinateur.

Fréquemment, le matin, on nous envoie les photos des insurgés capturés ou tués au cours de la nuit précédente. Toutes les organisations les reçoivent afin d'aider à les identifier. J'ai développé un certain talent pour identifier un cadavre avec deux balles dans le visage en recourant à des photos floues ou encore à des photos de cartes d'identité vieilles de vingt ans. Je me base sur l'espacement des yeux, la ligne des cheveux, l'aspect de la barbe, la forme du nez et de la bouche. Je ne suis vraiment pas mauvais à cela. Je me demande par contre comment je pourrais faire valoir cette aptitude dans un curriculum vitae destiné à un employeur civil. J'ai bien l'impression que je vais devoir passer ma vie dans l'armée. Bref, je suis curieux de voir la gueule du mollah Nabi. Aucune photo confirmée de lui n'existe. Je me rends donc au bureau de Robert.

Affichée sur son écran d'ordinateur, la photo du détenu capturé pendant la nuit et qui, semblerait-il, est le fameux mollah Nabi. Je suis content de voir qu'il ne s'agit pas d'un petit maigrichon de 20 ans. Souvent, on poursuit un commandant insurgé pendant des mois, se l'imaginant grand, barbu et fort. Et quand on finit par le capturer, on se rend compte que c'est un homme dans la jeune vingtaine, qui a du mal à se faire pousser une moustache, qui mesure tout au plus 1,50 m et qui ne doit pas peser plus de 45 kilos. C'est toujours décevant de voir que notre ennemi mortel a la taille d'une gymnaste.

Mais le mollah Nabi ne me déçoit pas physiquement. C'est un homme imposant avec une barbe fournie et un regard défiant et perçant. Son regard est vraiment fascinant. Il a les yeux bleu clair... C'est à ce moment que ça me frappe. Un Afghan aux yeux de cette couleur, c'est quand même rare. Et si le mollah Nabi a les yeux bleus, il est certain que c'est mentionné dans un des nombreux rapports de renseignement le décrivant. J'ouvre ma banque de données et j'en ressors toutes les descriptions de lui. Elles mentionnent toutes qu'il a les yeux bruns.

Sur le chat room, tout le monde à travers la coalition semble célébrer sa capture. J'envoie un message à tous : « Je ne veux pas chier dans les céréales de personne, mais votre détenu a les yeux bleus, et le mollah Nabi a les yeux bruns. » Personne ne me répond, mais je présume que j'ai raison puisque les célébrations cessent. Dans un certain sens, je suis content que ce ne soit pas le mollah Nabi. J'espère qu'il sera à la hauteur de sa réputation et qu'il mourra au combat, et non dans une cellule de prison.

À la mi-mars, les insurgés lancent une attaque à la voiture piégée contre un convoi américain. La bombe est puissante, et quelques soldats sont tués dans l'explosion. L'attaque se produit sur Highway 4, entre Kandahar City et KAF. En fait, elle a lieu directement sur le pont qui enjambe la rivière Tarnak. L'explosion est si violente qu'elle affaiblit la structure du pont et le rend impraticable pour tout véhicule lourd. Du coup,

KAF est coupé de Kandahar City et de la majorité des districts de la province, à l'exception de Spin Boldak, au sud-est.

En près de dix ans d'opérations militaires dans la province de Kandahar, jamais personne ne s'est attardé à penser à un plan B advenant le cas où le pont serait détruit. On est tous un peu embêtés lorsqu'on regarde la situation. Ce sont les insurgés qui réagissent les premiers. Saisissant l'occasion, ils lancent une série d'attaques en plein cœur de la ville, l'après-midi même. Je dois admettre que je suis toujours impressionné par la flexibilité et la grande capacité d'adaptation des insurgés. En comparaison, la coalition, avec tous ses moyens technologiques, est encore en train de se gratter la tête en se demandant quoi faire.

Quelques jours plus tard, on doit se rendre à KAF ; on en profite pour faire une petite reconnaissance du pont. La scène est digne d'un film d'apocalypse. La moitié de la structure s'est effondrée, et l'autre est mal en point. Avec nos véhicules, on passe sans problème, mais je doute fort qu'un convoi de véhicules lourds puisse le traverser. Bref, sans le faire exprès, les insurgés ont réussi à donner bien des maux de tête aux forces de la coalition.

Le 20 mars, on apprend la mort d'un membre de l'OMLT, le caporal Darren James Fitzpatrick, blessé plus tôt dans le mois lors d'une patrouille dans le district de Zhari. Il avait été évacué vers KAF, puis vers l'Allemagne et finalement vers le Canada, mais il n'a finalement pas survécu à ses blessures.

Fin mars, l'ambiance est de plus en plus mauvaise au sein de l'équipe. Certains membres ont pris l'habitude d'exagérer tout, ou de tout embellir. On perd de la crédibilité aux yeux de la coalition, mais surtout auprès des autorités du camp. Les gars disent que personne ne comprend vraiment ce qu'on fait. Ils ne réalisent pas, soit par manque d'expérience, soit par pur égocentrisme, que tout le monde comprend ce qu'on fait et que nos mensonges sont tellement énormes que personne n'ayant un minimum d'expérience ne peut nous croire, ou encore nous prendre au sérieux. Lorsqu'on envoie nos statistiques du mois à la chaîne de commandement à KAF et au Canada, Robert me demande de trouver des succès là où il n'y en a pas. C'est ridicule ! Je ne veux pas avoir mon nom associé à ce genre de pratiques. L'équipe est une honte.

Un après-midi, certains opérateurs refusent de revenir du camp Nathan Smith à Gecko par la route, car ils ne se sentent pas en sécurité. Il s'agit d'un parcours de tout au plus quinze minutes. Un des trajets les plus sécuritaires que j'ai effectués dans toute la province de Kandahar. Ils abandonnent deux véhicules au camp Nathan Smith et reviennent en hélicoptère. Burt est en furie. J'ai hâte que ce déploiement-là soit terminé. C'est ma pire mission en carrière.

Un avant-midi, on est dans la salle d'opération, Burt, Éric, Jason, Pete et moi. Pete ne cesse de critiquer ceux qui se paient nos gueules. Il dit qu'ils sont tous des imbéciles, qu'ils ne comprennent tout simplement pas. Je suis assis, je travaille, j'essaie de l'ignorer. Mais ça ne marche pas : j'explose. Je frappe sur mon clavier, je me lève et j'engueule Pete. Je me vide le cœur. Le gars n'est pas méchant – en fait, c'est un de nos meilleurs opérateurs –, mais c'est sur lui que je me défoule. Je lui tombe dessus pendant une minute ou deux, puis je quitte la salle d'opération, enragé. En sortant, je donne un coup de pied

dans la porte, qui s'arrache de ses gonds et tombe partiellement par terre. Je tourne à droite et frappe dans la porte de métal du compound. Celle-ci reste accrochée, mais se disloque un peu et ne ferme plus. Je me rends ensuite à ma chambre où je tente de me calmer. Quelques minutes plus tard, Pete vient me rejoindre et me demande si on peut se parler. On s'explique. Il reconnaît que j'ai raison, que l'équipe est en train de saper sa crédibilité. On se serre la main.

Le soir même, on voit arriver les VBL III du commandant de la force opérationnelle. Les équipages sont principalement constitués de membres du R22R. Je suis content de retrouver Kevin et Michel, deux gars avec qui je suis allé en mission auparavant. Le temps d'un souper, j'en oublie un peu mes frustrations.

Malheureusement, ce n'est que de courte durée. Quelques jours plus tard, j'en ai plus qu'assez des imbécillités de l'équipe ; je décide d'écrire une note de service demandant mon retrait de celle-ci. J'y explique que je désapprouve de nombreuses décisions et actions de notre organisation. Je souligne que je ne veux pas voir mon nom associé à de telles pratiques et que j'ai perdu toute confiance en ma chaîne de commandement. Bref, je demande à être renvoyé au Canada, ou à tout le moins à KAF.

Au moment où je me rends à la salle d'opération pour remettre ma note à Robert, j'apprends que je suis accepté au Programme de formation universitaire pour les membres du rang. Je suis admis à l'université. Je vais devenir un officier. Puisque j'ai encore besoin du soutien de ma chaîne de commandement pour régler les détails de mon transfert, je décide de mettre mes principes de côté et de terminer la mission. Ça me laisse avec des sentiments partagés : je suis heureux d'avoir été retenu par le PFUMR, mais j'enrage à l'idée de passer encore un mois au sein de cette équipe.

Le 11 avril 2010, un autre Canadien est tué par une bombe artisanale alors qu'il prenait part à une patrouille à pied dans le district de Dand, au sud de Kandahar City. Il s'agit du soldat Tyler William Todd.

À la mi-avril, les 30 000 soldats supplémentaires que le président américain avait promis en décembre 2009 commencent à arriver en masse. Rapidement, Kandahar City est saturée de points de contrôle. Il me semble que la situation sur le terrain ne fait qu'empirer. Plus il y a de troupes sur place, plus les insurgés enterrent de bombes artisanales. Plus il y a de véhicules blindés qui patrouillent dans les districts, plus les bombes sont puissantes et dévastatrices. Plus il y a de points de contrôle de l'ANP dans Kandahar City, plus il y a de cadavres de membres de cette organisation dans les rues lorsque le jour se lève. Parfois, je me surprends à être nostalgique de l'opération Athéna Roto 4 en 2007-2008. On n'était que 700 sur le terrain, contrairement aux dizaines de milliers de soldats actuellement déployés un peu partout dans la province. Et pourtant, il me semble que la situation était moins catastrophique.

Je passe les deux dernières semaines d'avril à préparer la relève sur place avec l'équipe qui arrivera en théâtre opérationnel à la fin du mois. Cela dit, la relève dépend du bon vouloir de mère Nature, puisqu'en ce moment tous les vols sont reportés à cause d'un volcan islandais qui est en éruption et qui crée un immense nuage de cendres au-dessus de l'Atlantique.

Depuis quelque temps, mon système immunitaire doit être affaibli, car je tombe fréquemment malade. J'attrape des gastros violentes qui me gardent alité des journées durant. Burt et Éric m'apportent des soupes, des fruits et des boissons hydratantes directement à ma chambre, car je suis trop mal en point pour me rendre à la cafétéria. De toute façon, je n'ai pas le droit d'y aller lorsque je suis malade, le docteur du camp craignant que je ne contamine tout le monde.

En vue de la fin du tour, on commence à se faire couper les cheveux. C'est un barbier local qui se présente à Gecko une fois par semaine qui a la tâche de nous rendre plus présentables. L'homme est un peu inquiétant. Il a une gueule de clown pédophile et ne dit jamais un mot. Il traîne ses ciseaux et ses rasoirs dans un étui en cuir semblable à celui du tueur en série Dexter dans la série télé du même nom. En plus, il utilise un rasoir traditionnel à longue lame fine pour tailler les nuques. Je regarde son visage sans expression tandis qu'il glisse sa lame le long de ma jugulaire. Je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi les insurgés le laissent venir comme bon lui semble à Gecko. Il est probable que, comme tout le monde, il fournit un peu d'information en échange d'un droit de passage sans encombre. Les Afghans doivent continuer à vivre : ils étaient là avant que la coalition s'installe dans la province, et ils seront encore là longtemps après notre départ.

Début mai, l'équipe qui vient nous remplacer arrive à Gecko. On passe les jours qui suivent à leur donner des instructions et des briefings de toutes sortes. Sans dire que le moral revient, au moins on peut affirmer qu'on voit la lumière au bout du tunnel.

Trois jours avant la relève officielle, je tombe de nouveau malade comme un chien. Ma remplaçante doit prendre ma place plus tôt que prévu. C'est une fille compétente ; elle prend le contrôle de mes tâches et assure une transition en douceur tandis que je suis alité pour la troisième fois en un mois.

Quand je finis par me sentir mieux, ma mission est terminée. Je n'ai plus rien à faire et je dois encore passer deux jours à Gecko. Je traîne dans le camp sans but précis. Je réfléchis à la mission qui se termine ; je ne sais pas quoi penser. Je ne crois pas qu'on ait apporté grand-chose à l'effort de guerre. En fait, je ne sais si c'est possible de le faire. Pendant que les insurgés reprennent le contrôle de toute la province, les hauts gradés de la coalition se concentrent sur des problèmes d'un tout autre ordre. Un général canadien s'est fait prendre à fraterniser avec une subalterne, tandis qu'un général américain part en croisade contre les restaurants du Boardwalk à KAF. Je me demande à quoi ça rime. Est-ce que c'est pour ça que tant de soldats ont donné leur vie, leur santé ?

Le 3 mai, le maître de 2^e classe Craig Blake, un membre d'une équipe spécialisée dans le désamorçage des bombes artisanales, est tué dans le district de Panjwayi, à proximité de la base de patrouille avancée Sperwan Ghar. Tandis qu'au sein de notre équipe on a le temps de se disputer entre nous, des soldats, des vrais, des professionnels, meurent en accomplissant leur mission jour après jour.

Le 4 mai, un peu après le souper, on se regroupe avec notre équipement en bordure de la zone d'atterrissage du compound canadien. Je m'assois contre un mur de béton et je regarde des membres du commando afghan qui jouent une partie de cricket sur l'énorme

dalle de ciment qui sert de piste d'atterrissage. Ils ont l'air de passer un bon moment. J'ai été près de deux ans en Afghanistan et je n'ai toujours pas compris les règles de ce jeu.

Ça me fait étrange de quitter Gecko et, dans quelques jours, l'Afghanistan pour une dernière fois. En effet, je ne me fais pas d'illusions. Puisque j'ai été accepté au PFUMR, je vais devoir passer les quatre prochaines années sur les bancs d'école au Collège militaire royal du Canada. Lorsque je terminerai mes études, le Canada se sera fort probablement retiré de l'Afghanistan pour de bon. C'est donc la fin de mon aventure afghane. Je me sens un peu mélancolique. On dirait que le temps qu'il fait est à l'image de mes états d'âme ; c'est une journée sombre aujourd'hui, le ciel est gris et un nuage de poussière beige est en suspens dans l'air. Ça donne une ambiance étrange.

Vers 18 h, les Afghans quittent la zone d'atterrissage. Quelques minutes plus tard, on voit surgir au-dessus des montagnes, au nord, l'hélicoptère CH-47 Chinook qui va nous ramener vers KAF. Lorsqu'il se pose, l'appareil nous envoie une bourrasque de poussière au visage. On ferme les yeux un instant. Quelques soldats en descendent. Je vois Phil, un gars avec qui j'ai fait mon cours de recrues et celui d'infanterie. On se croise alors que je monte à bord. On a à peine le temps de se reconnaître et de se faire un signe de tête. Quelques minutes plus tard, l'hélicoptère s'élève dans le ciel où les deux CH-146 Griffon qui l'escortent l'attendent. Puis l'appareil tourne et on part en direction de KAF.

Personne ne parle à bord du Chinook. Premièrement, c'est trop bruyant, et puis le cœur n'y est pas : on est tous écœurés. Je passe la durée du vol dans un état de stupeur. J'ai un arrière-goût d'échec. J'ai du mal à accepter que mon aventure afghane se termine ainsi. Après tout ce temps passé ici, après toutes ces heures à tenter de comprendre ce pays et sa population, après tous ces bons et ces mauvais moments, après tous ces sacrifices personnels, après avoir mis tout mon cœur et toutes mes énergies dans la mission canadienne en Afghanistan, j'ai l'impression de partir sur un échec lamentable. Je suis épuisé physiquement et psychologiquement.

On atterrit à KAF une vingtaine de minutes plus tard. Quelques gars nous attendent avec des camions et des VUS. On charge notre équipement et on se rend au compound de l'équipe. On s'y installe pour quelques jours. L'ambiance est mauvaise. On passe nos journées à traîner sur le Boardwalk et nos soirées à écouter des films sur nos ordinateurs portables. Je m'isole en regardant la série *Californication*. Je dois admettre que de voir les personnages s'enivrer épisode après épisode me donne soif. J'ai hâte de me soûler la gueule et de tout oublier de ce dernier déploiement. Chaque soir, je m'endors en écoutant les Rolling Stones sur mon MP3 et en rêvant d'une bouteille de bière suintante.

Afin de faire passer plus vite les quelques jours qu'il nous reste à attendre en Afghanistan, Éric, Jack et moi, on décide de manger dans tous les restaurants de KAF. Jack est un gars tranquille qui a su garder un semblant de neutralité tout au long de la mission. D'origine asiatique, il a un nom imprononçable, aussi on l'a rebaptisé. Un soir, on essaie le TGIF, le lendemain le All Seasons qui est ce qui se rapproche le plus d'un véritable restaurant. Alors que j'attends pour payer, j'y croise mon ancien commandant de section à l'époque du cours d'infanterie. J'entends sa voix avant de le voir : « Marchal, tabarnak ! » Il est devenu adjudant, il travaille à KAF dans un des quartiers généraux. Je suis content de le revoir. Ça me rappelle toujours de bons et de moins bons souvenirs de l'entendre sacrer après moi.

Finalement, le 9 mai, toute l'équipe se regroupe en soirée dans un hangar à proximité du tarmac de l'aéroport de Kandahar. On passe plusieurs heures assis sur notre équipement. Je parle un peu avec Robert. Ça reste un bon gars, même si je désapprouve totalement la plupart des décisions qu'il a prises pendant le déploiement.

Vers 2 h, le lendemain, on embarque à bord d'un C-17 Globemaster III qui nous amène au camp Mirage où l'on se débarrasse de nos armes et de notre équipement de protection personnelle. Pour une raison qui m'échappe, c'est très mal organisé ici, ce matin. Ça fait neuf ans que la mission canadienne se déroule en Afghanistan, et pourtant on semble plus désorganisés que jamais. Lorsque le soleil se lève sur le désert et que les muezzins commencent à faire leur appel à la prière du matin, 120 soldats, certains en sous-vêtements, fouillent dans leurs bagages en plein milieu du tarmac. C'est n'importe quoi !

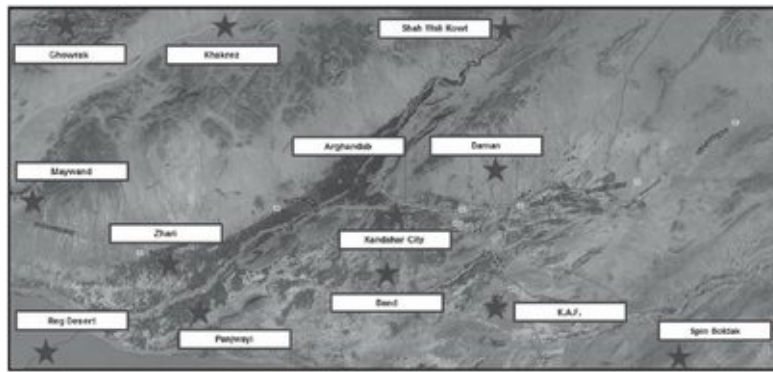
Après le déjeuner, on monte à bord d'un avion civil en direction de l'île de Chypre. Si, en 2008, j'ai profité de mon séjour ici pour faire du tourisme, cette année je n'en ai nullement l'intention. Avec Burt, Éric et Jason, on s'installe sur la terrasse d'un petit bar et on passe nos journées à se soûler. Le matin, Éric et moi, puisqu'on partage une chambre, on vomit à tour de rôle dans la toilette, subissant les effets de nos excès de la veille. Pendant trois jours, je suis plus souvent soûl que sobre. Je bois et je fume des cigares. J'essaie d'oublier les derniers mois. J'ai hâte d'être chez moi.

Enfin, le 16 mai, on s'embarque pour la dernière étape de notre retour vers le Canada. Le vol est une fois de plus interminable. On décolle en fin d'après-midi de Chypre et on atterrit à Ottawa au petit matin. Quand on descend de l'avion, on nous invite à nous rendre dans un hangar non loin de là. À l'intérieur, nos familles nous attendent. Éli est dans un coin. Elle a fait toute la route depuis la maison pour venir me chercher. Je suis content de la revoir. On se serre dans nos bras. Je suis épuisé. Je ramasse mes bagages, je dis au revoir à quelques gars et je quitte les lieux avec Éli.

On reprend immédiatement la route. J'ai hâte d'être à la maison. Pendant le trajet qui dure quelques heures, on jase de tout et de rien. J'ai l'impression d'être dans les limbes. Ça semble irréel.

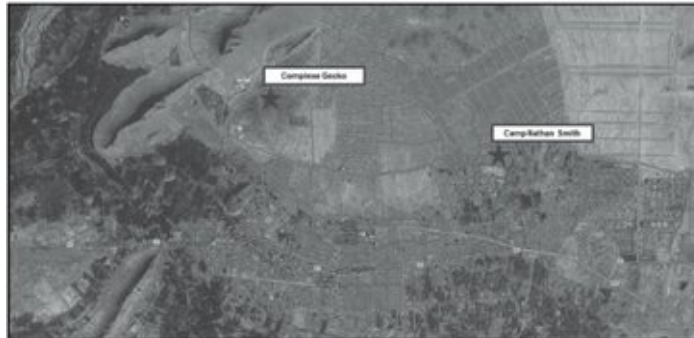
On arrive chez nous un peu avant le lever du soleil et on se couche. Je tombe endormi quasi immédiatement. Je me réveille quelques heures plus tard. J'ai l'impression de vivre un mauvais lendemain de veille. Je vais m'asseoir dans le salon. Je flatte mon chien et mes chats. C'est agréable d'être de retour.

Dans les jours qui suivent, je dois me présenter à l'unité pour y remplir de la paperasse. Les tensions au sein de l'équipe ne sont pas restées en Afghanistan. L'ambiance est toujours aussi mauvaise, voire pire, car on est tous vraiment écœurés. On veut en finir au plus vite avec ce déploiement et passer à autre chose. Finalement, après deux jours, c'est terminé. On tombe en vacances et on peut laisser tout ça derrière nous.



Carte de : la province de Kandahar – Kandahar, Afghanistan – Octobre 2009

Source : earth.google.com



Carte de : Kandahar City – Kandahar, Afghanistan – Octobre 2009

Source : earth.google.com



Dans le bunker du mollah Omar – Gecko, Kandahar, Afghanistan – Février 2010

Source : Archives personnelles



La vallée fertile du district d'Arghandab – Arghandab, Kandahar, Afghanistan – Février 2010

Source : Archives personnelles

[1](#) T'as-tu vu ça ?

[2](#) Crissement fort !

[3](#) Criss... Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

[4](#) Maudite marde ! Sortez vos armes, sortez vos armes !

[5](#) Un type bien !

[6](#) Tu es un admirateur ?



La chute des dominos

Je suis revenu de ma dernière mission en mai 2010, épuisé physiquement et psychologiquement. À mon retour, j'ai dû faire face à la réalité de mon égoïsme. Mon mariage n'existait plus que sur papier. Si Éli et moi, on avait toujours du respect l'un pour l'autre, il nous manquait désormais la complicité. La bonne chose à faire aurait été d'essayer de sauver ce qui restait de notre union. Pourtant, j'ai préféré boire et voyager. Bref, m'évader. Ce que j'ai toujours fait. Ce que je ferai toujours.

À la fin d'août 2010, j'ai connu deux transitions en apparence faciles, mais qui pour moi ont été ardues. Je suis passé de la vie opérationnelle à la vie étudiante, et de la vie de membre du rang à celle d'officier. Encore une fois, j'aurais dû embrasser pleinement ces nouveaux défis, mais j'ai préféré les éviter, me repliant vers les bars, l'alcool et, parfois, les batailles de fin de soirée. Un exutoire où passer mes frustrations et noyer mon ennui. Décidément, la vie normale du citoyen moyen, ce n'était plus fait pour moi. La routine me tuait.

Je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup, mais je venais de prendre une mauvaise tangente. Aussi, un an plus tard, à l'été 2011, je me retrouvais en centre de réhabilitation en train de tenter de mettre de l'ordre dans mes idées, de contrôler mon agressivité chronique et mon alcoolisme qui empirait. Je ne pensais pas pouvoir descendre plus bas. Et pourtant...

À l'été 2012, je suis sorti des embruns de l'alcool pour me retrouver divorcé, sur le point de faire une faillite personnelle et isolé, car j'avais tourné le dos aux gens qui s'inquiétaient à mon sujet, et parce que de nombreuses personnes s'étaient aussi détournées de moi, car je n'avais été, avouons-le, qu'une merde.

Mais bon, la beauté de la chose est qu'une fois au sol, sans plus rien à perdre, il ne reste que deux options : rester là, ou bien se relever, se reprendre en main et recommencer à neuf.

Épilogue

On est en juin 2014. Je suis nouvellement diplômé du Collège militaire royal du Canada. Je suis excité à l'idée de pouvoir tourner définitivement la page sur cet épisode de ma vie. J'ai le sentiment que cette institution est le dernier lien qui me rattache toujours un peu aux années difficiles que je viens de passer.

Pourtant, dans l'ensemble, mes années dans ses murs auront été bénéfiques. Je m'y suis découvert des aptitudes sur le plan scolaire. J'en ai profité pour faire la majorité de mes travaux de recherche sur la mission canadienne en Afghanistan. Ça m'a permis d'objectiver mon expérience là-bas, d'y réfléchir, de la remettre en contexte. De plus, j'ai désormais un baccalauréat en poche, ce qui n'est pas mal pour un gars qui a été expulsé de l'école à 16 ans, sans diplôme et sans rien devant lui. J'y ai également rencontré des gens formidables : quelques élèves officiers, quelques enseignants et, bien sûr, Fanny, mon épouse. J'ai également pu profiter de ce temps d'arrêt opérationnel pour méditer sur mon engagement dans la mission canadienne en Afghanistan et, finalement, écrire un livre sur le sujet.

Mais il ne faudrait pas oublier pourquoi je me suis lancé dans la rédaction de cet ouvrage, à l'été 2012. À l'époque, mon but était de comprendre ce qui était en train de m'arriver, d'analyser pourquoi ma vie avait pris une tangente déplorable. Et je crois que j'y suis parvenu, du moins en partie.

Quand je regarde toutes ces années pendant lesquelles j'étais impliqué dans la mission canadienne en Afghanistan, une chose m'apparaît flagrante : j'ai perdu de vue mes priorités. Pendant tout ce temps où j'étais constamment en entraînement et en déploiement, j'ai en quelque sorte mis en suspens ma vie personnelle. Puisque je n'étais jamais à la maison, ou presque, je n'avais plus de cercle social à l'extérieur des gars avec qui je partais en mission. Je n'avais plus de passe-temps, outre prendre une bière avec eux. Je n'avais plus de routine de vie à la maison, plus de série télé que j'aimais suivre, rien.

J'ai également pris l'habitude de vivre comme s'il n'y avait pas de lendemain. Comme j'étais toujours absent, l'argent s'empilait dans mon compte en banque, et le peu de temps où j'étais à la maison, je le dépensais sans compter, puisque je savais que je retournerais à la guerre quelques mois plus tard et que je ne serais peut-être même pas en vie l'année suivante ; aussi, à quoi bon épargner ? Alors, j'ai voyagé, mangé et bu comme un roi, car c'est ce que l'on fait quand on part à la guerre : on ne se prive pas des choses qui nous font plaisir.

Finalement, et probablement le plus tragique, j'ai laissé l'Afghanistan devenir ma maîtresse. Une maîtresse exigeante qui a détruit ma vie de couple. Même quand je n'étais pas avec elle, je ne pensais qu'à elle. Je lisais des livres à son sujet. Je la regardais sur Internet et à la télévision. Je tentais plus de comprendre l'Afghanistan que de comprendre ma propre femme et mon propre mariage. Je rêvais de l'Afghanistan. Chaque fois que l'occasion se présentait de retourner vers ce pays, j'en profitais, quitte à négliger Éli. L'Afghanistan était devenu ma zone de confort, l'endroit où je me sentais en vie et où je retrouvais mes points de repère, ma stabilité.

Au retour de ma dernière mission, en mai 2010, il était trop tard : j'avais décroché. Je n'ai pas su quitter la vie excitante des déploiements pour embrasser l'existence routinière du citoyen moyen. Depuis des années, je vivais selon le principe de « work hard, party hard ». J'étais habitué de vivre comme s'il n'y avait pas de lendemain. J'ai sombré dans la dépression et j'ai failli tout perdre.

Au début, je me complaisais dans le rôle de l'ancien combattant amer et mystérieux qui noie ses démons dans l'alcool. Mais un jour, un chum m'a souligné que la ligne était mince entre le personnage dans lequel je m'étais enfermé et celui de l'alcoolique pathétique qui ne fait que casser les oreilles des gens avec ses histoires que personne ne veut plus entendre. Malheureusement, lorsque lui et moi avons eu cette discussion, il était déjà trop tard, j'avais sombré dans le pathétisme.

En définitive, je suis le seul à blâmer. Je n'ai pas su gérer ma guerre, et encore moins mon après-guerre et mon retour à une vie normale. J'ai échoué et j'en ai payé le prix. Il serait faux de dire que j'ai fait tout cela pour servir mon pays, ou encore pour une juste cause. Non, je l'ai fait par pur plaisir égocentrique. J'ai adoré participer aux déploiements en Afghanistan, et encore aujourd'hui, j'aurais du mal à laisser passer l'occasion d'y retourner. Comme quoi je n'apprendrai jamais...

Il m'aura fallu quelques années pour me reprendre pleinement en main. Pourtant, sans vouloir être prétentieux, je crois y être parvenu. Aujourd'hui, je me considère comme un homme plus serein, un mari aimant et un militaire professionnel. Et je crois sincèrement que l'écriture de ce livre y a été pour quelque chose, si ce n'est qu'en raison des centaines d'heures passées à le rédiger qui m'ont tenu loin des bars et des drames inutiles.

Est-ce que je regrette ma participation à la mission canadienne en Afghanistan ? Absolument pas. J'ai vécu là-bas parmi les meilleures et les pires expériences de ma vie. Ces expériences ont été enrichissantes tant sur le plan personnel que sur le plan professionnel. Jamais je ne pourrais renier cette partie de ma vie.

Est-ce que je considère que j'aurais pu mieux gérer les premières années qui ont suivi la fin de ma participation à la mission canadienne en Afghanistan ? Assurément. Je me suis cassé la gueule. Est-ce que je le regrette ? Oui et non. Oui, car j'ai blessé et inquiété bien des gens ; non, car cette période de ma vie, aussi peu glorieuse soit-elle, a elle aussi été enrichissante. J'ai appris à me connaître comme jamais auparavant.

En définitive, mon seul grand regret est pour Éli. C'est elle, la vraie victime dans tout ça. C'est elle qui a passé des années à vivre avec un mari absent, à s'inquiéter pour ma sécurité, à pleurer en me regardant partir. Et tout ça pour quoi ? Pour finir divorcée d'un mari alcoolique et déglingué psychologiquement. Elle a été d'un soutien remarquable tout au long des déploiements, et pour ça je lui serai toujours reconnaissant.

Remerciements

Je tiens premièrement à remercier M. Jean Lamarre, professeur au Département d'histoire du Collège militaire royal du Canada. Sans vous, ce livre n'aurait jamais vu le jour. C'est vous qui m'avez forcé à structurer mes idées et à les mettre sur papier. C'est également vous qui avez lu mes premières ébauches et qui m'avez encouragé à continuer. Vous m'avez suivi pendant tout le processus de rédaction, vous avez été généreux de votre temps et de vos précieux conseils, et surtout, peut-être le plus important, vous m'avez harcelé constamment afin que je continue à écrire et que je mène à bien mon projet. Pour tout cela, je vous serai toujours redevable et grandement reconnaissant.

Je désire également remercier M^{me} Stéphanie Bélanger, professeure au Département d'études françaises du Collège militaire royal du Canada. Vous avez passé un nombre incalculable d'heures à réviser, à corriger et à commenter mon manuscrit. Vous m'avez de plus accordé de longues entrevues dans votre horaire déjà ridiculement surchargé, pour discuter avec moi des forces et faiblesses de mon manuscrit ; ce faisant, vous m'avez aidé à me comprendre moi-même. Et comme si tout cela n'était pas déjà amplement suffisant, vous m'avez fait l'honneur de rédiger une préface d'une qualité, d'une sensibilité et d'une profondeur exceptionnelles. Pour tout cela, je vous remercie du fond du cœur.

Sur une note plus personnelle, je voudrais d'abord remercier mes parents, Louise Robert et Christian Marchal. Vous m'avez toujours soutenu, dans mes bons comme dans mes mauvais jours. J'espère que ce livre saura vous rendre justice.

Je remercie aussi ma femme, Fanny Simon. Ton arrivée dans ma vie m'a permis de me reprendre en main, de m'éloigner des bars et de me rapprocher de mon clavier afin de mener ce projet à bien. Tu m'as apporté la sérénité dont j'avais tant besoin et tu m'as redonné une joie de vivre que j'avais perdue depuis longtemps. Je t'adore, mon amour.

J'ai une dette envers Martin Pelletier et Guillaume Girard. Vous avez tous deux posé vos regards experts sur mon manuscrit, le commentant et l'annotant. Ce faisant, vous m'avez fort probablement évité de nombreux ennuis professionnels et d'ordre juridique, en plus de me donner confiance en mes capacités de rédaction. Je suis également redevable à Jérémie Fraser, Guillaume Landry, Chawki Bensalem et Dominic Robert. Vos commentaires et vos critiques ont fait de ce livre ce qu'il est aujourd'hui. Aussi, au lancement, la bière sera à mes frais !

Ces remerciements ne seraient pas complets si je ne soulignais pas mes chums et collègues de travail qui sont mentionnés dans cet ouvrage. En effet, sans vous, il n'y aurait jamais eu d'histoire à raconter. Nous avons connu des hauts et des bas, nous avons ri, nous avons parfois bougonné, mais dans l'ensemble, je crois qu'on peut s'entendre sur le fait que jusqu'à maintenant nous avons eu des vies intéressantes et dignes d'être mises sur papier. J'espère sincèrement que je ne froisserai aucun d'entre vous avec mes anecdotes ; et si c'est le cas, je m'en excuse d'avance, et j'offre la tournée !

Finalement, je me dois de remercier mon ex-épouse, Éli, dont l'histoire dépeinte dans cet ouvrage est autant la sienne que la mienne. Éli, tu as été une épouse exemplaire. Tu m'as soutenu dans les moments les plus pénibles, et ce, avec une résilience hors du

commun ; pour ça, je te respecterai toujours. Nous avons connu des moments difficiles ; heureusement, aujourd'hui, ils sont derrière nous. Je te souhaite tout le bonheur que tu mérites.

Cette publication numérique a été préparée par [Marquis Interscript](#) à partir de l'édition papier du même ouvrage.



« *Peur et dégoût en Afghanistan* raconte l'expérience de la guerre par celui qui l'a vécue de près, qui a connu l'effroi, la souffrance, l'ennui, la désillusion; par celui qui a vécu, surtout, la passion pour la guerre ou, plus précisément, pour la vie "là-bas". Peut-on revenir d'une guerre asymétrique? Peut-on redevenir un homme après avoir témoigné de tant de violences, de tant de souffrances, de tant d'abus? Comment, surtout, s'arracher des bras de la plus cruelle des maîtresses qui vous enivre de son parfum sauvage?

Histoire d'un rescapé, *Peur et dégoût en Afghanistan* relate le quotidien de la guerre, dépouillé d'héroïsme, mais riche pourtant d'une puissance évocatrice qui bouleverse par son honnêteté, par sa simplicité... *Peur et dégoût* pousse les limites du langage soldatesque. Ce témoignage ne raconte pas la guerre d'Afghanistan: il en est l'incarnation. »

Stéphanie A. H. Bélanger, Ph. D.

Professeure agrégée au Département d'études françaises du Collège militaire royal du Canada et directrice associée de l'Institut canadien de recherche sur la santé des militaires et des vétérans



Sony Chris Marchal a joint les Forces armées canadiennes en septembre 2000. Il a servi au sein du Royal 22^e Régiment de 2001 à 2008. De 2008 à 2010, il a été opérateur au sein du Renseignement militaire canadien. En août 2010, il a renoncé à son grade de caporal-chef pour rejoindre le Collège militaire royal du Canada afin d'y poursuivre ses études dans le but d'obtenir sa commission comme officier des Forces armées canadiennes. Au cours de ses dix années de service comme membre du rang, il a participé à quatre déploiements en Afghanistan dans le cadre de l'opération Athéna. En 2014, après avoir terminé son baccalauréat en histoire, il continue son développement professionnel en tant qu'officier dans les Forces armées canadiennes.

COLLECTION BIOGRAPHIE


Groupe
Livre
Québecor Média Inc.

WWW.QUEBEC-LIVRES.COM